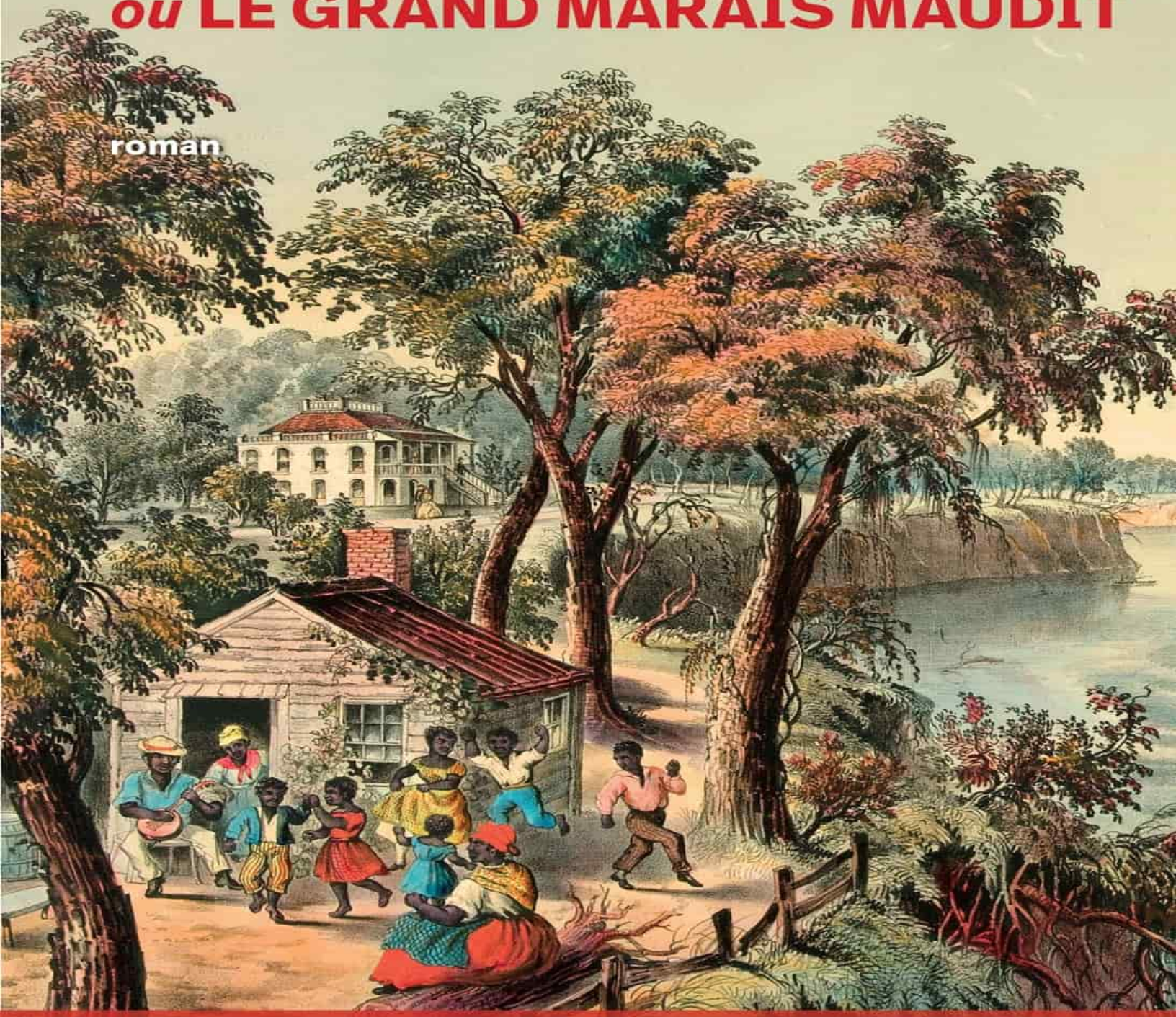
HARRIET BEECHER STOWE

DRED
ou LE GRAND MARAIS MAUDIT

roman



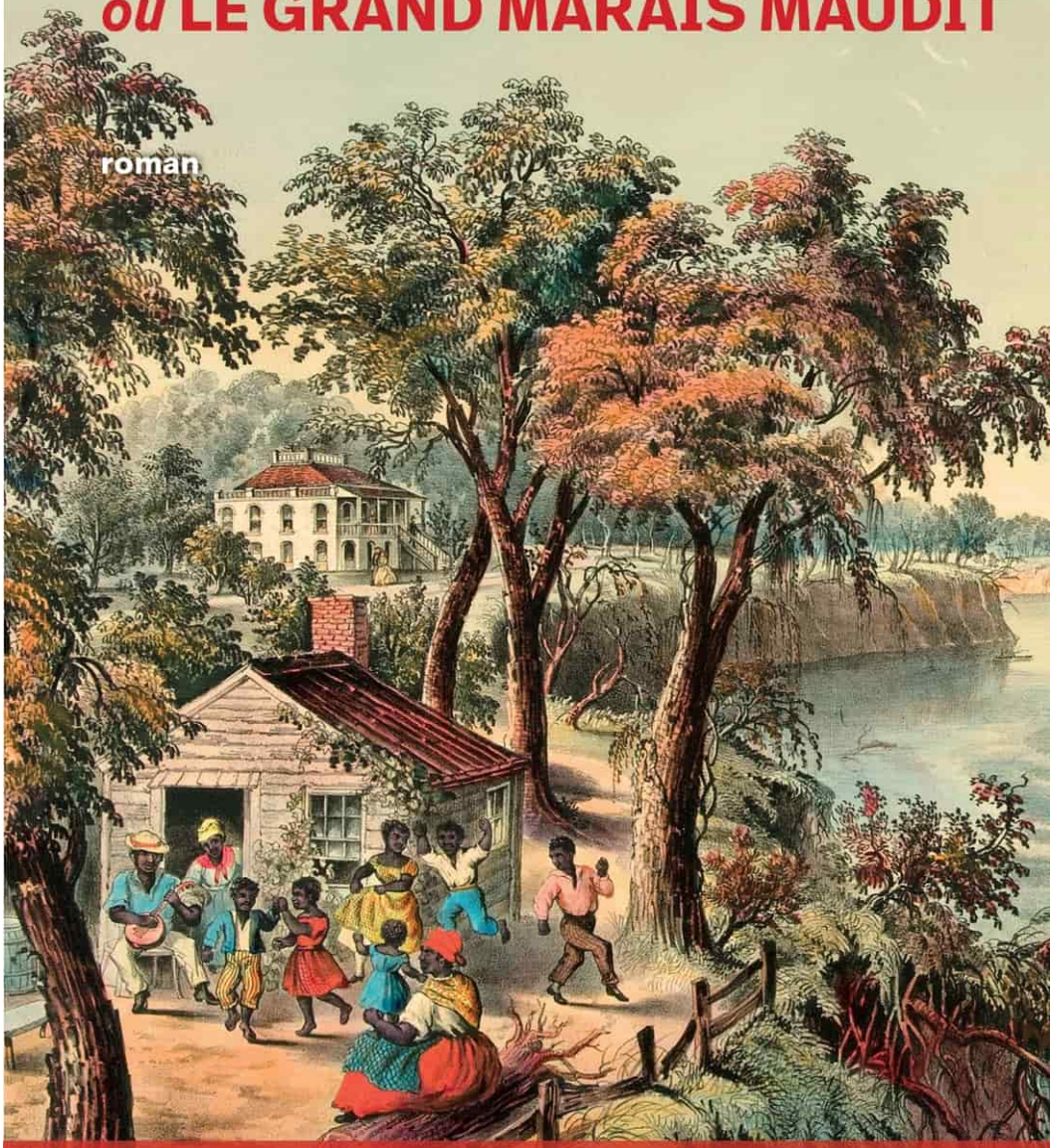
par l'auteur de
LA CASE DE L'ONCLE TOM

ARCHI A POCHE

HARRIET BEECHER STOWE

DRED
ou LE GRAND MARAIS MAUDIT

roman



par l'auteur de
LA CASE DE L'ONCLE TOM

ARCHI POCHE

OceanofPDF.com

HARRIET BEECHER STOWE

DRED

ou le grand marais maudit

roman

Préface de Roger Martin

ARCHIPOCHE

OceanofPDF.com

Traduction originale
révisée par Joseph Antoine.

Si vous souhaitez prendre connaissance de notre catalogue :
https://www.archipoche.com

Pour être tenu au courant de nos nouveautés :
www.facebook.com/larchipel

E-ISBN 979-1-0392-0022-6
Copyright © Archipoche, 2021.

OceanofPDF.com

Sommaire

Préface
Avant-propos

1. La maîtresse de Canema
2. Clayton
3. La famille Clayton et la sœur Anne
4. La famille Gordon
5. Harry et sa femme
6. L’embarras
7. Consultation
8. Le vieux Tiff
9. La mort
10. Préparatifs
11. Les amants
12. Explications
13. Tom Gordon
14. Tante Nesbit est ruinée
15. Maître Jekyl
16. Tante Milly
17. L’oncle Jack
18. Dred
19. Les conjurés
20. Causeries d’été à Canema
21. Préparatifs de départ
22. Les fidèles
23. Le *camp-meeting*

24. Vie dans les savanes
25. Autres causeries d’été
26. Retour de Milly
27. Le début
28. La plantation des Magnolias
29. Le troubadour
30. Le jardin de Tiff
31. L’avertissement
32. L’étoile du matin
33. La décision légale
34. Le nuage crève
35. La voix dans le désert
36. L’étoile du soir
37. Le lien se brise
38. La résolution
39. La nouvelle mère
40. La fuite en Égypte
41. La conférence ecclésiastique
42. Le résultat
43. L’argument de l’esclave
44. Le désert
45. Jegar Sahadutha
46. Les principes de Frank Russel
47. Les plans de Tom Gordon
48. La loi de Lynch
49. Encore de l’arbitraire
50. La retraite d’Engedi
51. Tom Gordon et ses amis
52. Le rétablissement de Clayton
53. La nuit des funérailles
54. Les résultats
55. La liberté despotique

56. Fuite et liberté
57. Le beau temps après l’orage

APPENDICES

I. La confession de Nat Turner
II
III. Influence de l’Église sur l’esclavage

OceanofPDF.com

Préface

En 1852, paraît un roman qui va bouleverser les États-Unis et susciter controverses et polémiques. Il s'intitule *La Case de l'oncle Tom*, a connu une prépublication en feuilleton du 5 juin 1851 au 1er avril 1852 dans l'hebdomadaire abolitionniste *The National Era*, publié à Washington, avant d'être repris en volume, de se vendre à 300 000 exemplaires en quelques mois et à plus d'un million avant la fin de la décennie, sans compter les éditions anglaise et canadienne, plus de quinze traductions dans le monde, des adaptations théâtrales et la vente de figurines des principaux personnages.

Son autrice, née en 1811 dans le Connecticut, s'appelle Harriet Beecher Stowe. Son père, Lyman Beecher, est un pasteur presbytérien ; sa mère, Roxana Foote, peint. La famille compte neuf enfants et Harriet a cinq ans lorsque sa mère décède. Bien que son père se remarie à deux reprises, c'est la sœur d'Harriet, Catherine, qui va lui servir de mère. Le climat intellectuel de la famille est favorable à l'éveil de la petite fille, dont le père favorise les études, témoignant même de son admiration pour des dispositions et des qualités qu'il aurait préféré rencontrer chez ses frères, qui suivront ses traces et deviendront pasteurs eux aussi. Dès l'âge de huit ans, Harriet écrit, peint et aspire à devenir artiste, comme sa mère. Même si c'est la littérature qui la fera connaître, la peinture l'accompagnera tout au long de son existence.

Si ses premiers écrits, influences familiales obligent, traitent des choses de la religion, elle manifeste très jeune la volonté d'être utile. Elle n'a que dix-neuf ans lorsqu'elle déclare : « C'est tout autant ma vocation de prêcher sur le papier que celle de mes frères de prêcher *viva voce.* » Une vocation qui trouve bientôt à s'exercer lorsqu'en 1832 son père est appelé dans l'Ohio pour diriger l'Institut théologique Lane, près de Cincinnati, qui se propose de former les pasteurs dont l'Ouest, que Beecher veut « sauver du catholicisme et de l'infidélité », a besoin. Harriet, moins sectaire manifestement, se fait remarquer par son ouverture d'esprit envers les

catholiques dans *Primary Geography*, qu'elle publie à vingt-deux ans et qui ouvre la voie à une longue série d'articles et essais accueillis dans le *Western Monthly Magazine*, dont certains seront repris en volume en 1843 dans son premier recueil de fiction, *The Mayflower*.

En 1834, l'Institut Lane traverse une crise qui va profondément marquer la jeune femme. À l'issue d'un séminaire de discussion de dix-huit jours consacré à la question de l'esclavage, plus des trois quarts des étudiants le quittent. Acquis aux positions de l'abolitionniste William Lloyd Garrison qui prône l'« *immediatism*[1] », ils reprochent vivement à Lyman Beecher ses vues trop tièdes, son attentisme et son soutien à la thèse d'une colonisation en Afrique. Parallèlement, Catherine est engagée dans une polémique – certes courtoise – avec l'abolitionniste Angelina Grimké, qui milite pour un combat bien plus radical contre l'esclavage. Même si Harriet est foncièrement opposée au « fléau », ses convictions religieuses et le désir de rester solidaire de sa famille la poussent à la conciliation et freinent sa propre radicalisation. En outre, elle a rencontré Calvin Ellis Stowe, un jeune professeur qu'elle épouse en 1836 et qui restera son mari jusqu'à sa mort. Non content de reconnaître les talents d'Harriet, celui-ci l'encourage à écrire. Elle fera paraître des nouvelles dans *Godey's Lady's Book* et des histoires moralisatrices dans le *New York Evangelist*, peu payées, mais qui permettent au couple d'être un peu plus à l'aise.

La question de l'esclavage, cependant, reste au cœur de ses préoccupations. Dès 1845, elle publie un premier essai abolitionniste, dont le titre, *Immediate Emancipation*, montre que ses convictions ont évolué. Le suicide de son frère George, un an et demi plus tôt, n'a pas peu compté dans cette prise de conscience. À son chevet, Harriet a cru vivre « une seconde naissance » qui a revivifié sa foi, la rapprochant davantage encore d'un Christ compatissant aux souffrances des plus humbles. Un autre deuil, en 1849, entraîne une nouvelle révélation, lorsque son fils de dix-huit mois, Samuel Charles, meurt dans l'épidémie de choléra qui dévaste Cincinnati : « C'est près de *son* lit de mort, puis devant *sa* tombe que je compris ce qu'une malheureuse mère esclave peut ressentir lorsque son enfant lui est arraché », écrira-t-elle dans son journal.

L'année suivante, alors que son mari a trouvé un poste à l'université Bowdoin de Brunswick, dans le Maine, Harriet est bouleversée par le vote du Décret sur les esclaves fugitifs. Le 18 septembre 1850, alors que progressent pourtant les idées abolitionnistes, la loi vient stipuler que les

esclaves en fuite doivent être arrêtés et restitués à leurs maîtres, même s'ils se trouvent dans un État abolitionniste, et que le gouvernement fédéral est tenu d'organiser recherche, arrestation et restitution.

La promulgation de ce décret, qui suscite l'indignation et de violentes manifestations dans le Nord, jette Harriet dans la rédaction de *La Case de l'oncle Tom*, un titre dont on passe trop souvent sous silence la seconde partie : « *ou la vie parmi les humbles* ». Contrairement à ce dont on l'accusera, elle n'a pas choisi d'écrire un brûlot. Si elle a lu des récits d'esclaves et des pamphlets abolitionnistes, elle ne se départ jamais de la modération que lui inspire son point de vue religieux et humaniste. Si elle décrit l'esclavage comme un système inique, qui sépare les mères de leurs enfants, les femmes de leurs maris et génère des troubles irréversibles chez les Blancs autant que chez les Noirs, si elle met en scène des propriétaires cruels capables de maltraiter, violer et même tuer leurs esclaves, sous l'influence de Catherine, elle dépeint la plupart des Blancs avec bienveillance. Même inconsciente de ses propres préjugés – qu'elle ne ressent pas comme tels –, elle fait aussi le portrait de Noirs passifs, soumis et résignés, ce qui d'ailleurs en ferait de meilleurs chrétiens que les Blancs.

En réalité, *La Case de l'oncle Tom*, avec son personnage principal qui accédera bientôt au rang de type littéraire, avant de devenir le stéréotype caricatural de ce dont de nombreux Noirs ne veulent plus, est un roman-sermon destiné aux Blancs. Il leur propose de se libérer de leurs péchés en émancipant les esclaves et en les éduquant de façon qu'ils puissent partir en Afrique y créer une république noire et chrétienne. En réalité, au moment où Harriet écrit son livre, censé se dérouler en 1845, cette république existe déjà. En 1821, la Société américaine pour la colonisation des gens de couleur libres a en effet acquis un territoire baptisé Liberia, sur lequel se sont installées l'année suivante trente familles et qui est devenu une république indépendante en 1847.

Malgré son incroyable succès, ou en partie de ce fait, le roman est la cible d'attaques virulentes venues de deux camps diamétralement opposés. Comme c'était prévisible, l'oligarchie sudiste fait donner toute l'artillerie de sa presse et stipendie des plumes connues qui crient à l'invraisemblance, à la calomnie, à la malfaisance d'une autrice étrangère au pays qu'elle prétend décrire. Jamais le Sud chevaleresque n'a été un enfer pour les esclaves noirs, bien traités, reconnaissants et jugeant sévèrement les rares rebelles, des individus pervertis, incroyants, purs produits de théories

abolitionnistes mal digérées. Cette perversion, on la reproche en même temps à Harriet, « une femme dépravée qui a osé écrire sur des sujets sexuels et politiques ». Crime de lèse-littérature, elle se voit également accusée d'avoir « prostitué un genre littéraire noble en le transformant en tribune sociale ». Enfin, démonstration *ad absurdum*, on fait valoir que la meilleure preuve de l'excellence du système esclavagiste, c'est qu'il produit des hommes aussi parfaits que l'oncle Tom, dont un écrivain loue même la « sainteté ».

Les autres critiques proviennent du camp abolitionniste et plus précisément d'auteurs afro-américains. Si elles ne manquent pas de souligner l'approche paternaliste de l'autrice vis-à-vis du personnage de Tom, les bons sentiments versant parfois dans la sensiblerie, un récit qui garde les structures des romans de plantation et leurs ressorts mélodramatiques, c'est avant tout la fin du roman, montrant George Harris partant pour le Liberia, qui essuie l'essentiel de leurs reproches. Car ces auteurs rejettent avec force la solution du départ pour l'Afrique comme échappatoire aux problèmes raciaux des États-Unis. D'ailleurs, si elle est défendue par la Société américaine de colonisation, fondée par des antiesclavagistes modérés et partant soutenue par nombre d'ecclésiastiques « raisonnables », elle l'est aussi par des propriétaires d'esclaves conscients que les choses finiront pas changer et que la présence future de Noirs libérés dans les États du Sud ne manquera pas de faire naître de nouveaux problèmes. Un siècle plus tard, la polémique ne sera pas retombée et James Baldwin lui-même écrira, non sans une certaine injustice, que « *La Case de l'oncle Tom* peint les Noirs sous la couleur du mal et ne propose que des solutions "sentimentales" à la question raciale »…

Harriet a néanmoins reçu un soutien capital, celui de Frederick Douglass[2] qui, malgré quelques réserves, écrit que *La Case de l'oncle Tom* « a le pouvoir de faire beaucoup plus de bien que de mal ». Douglass, qui correspond avec Harriet, ne s'étonne pas lorsqu'en mai 1853 elle fait parvenir une lettre à la Société américaine et étrangère antiesclavagiste dans laquelle elle déclare que « si [elle] devai[t] écrire *Oncle Tom* aujourd'hui, [elle] n'enverrai[t] plus George Harris au Liberia ».

Mieux, quelques mois plus tôt, elle a publié, sous le titre *La Clef de la Case de l'oncle Tom*, une réponse cinglante à ceux qui l'ont accusée d'avoir noirci le tableau et exagéré les horreurs de l'esclavage. C'est un réquisitoire implacable nourri d'articles de presse, de tracts et brochures abolitionnistes,

de témoignages d'esclaves, mais aussi de jugements de cours de justice sudistes et de documents publiés par des partisans de l'esclavage – de toute évidence, l'affichage de positions qui ne cessent de se radicaliser.

Sa notoriété est à son comble. Pendant près de deux mois, elle entreprend une tournée de conférences triomphale en Grande-Bretagne, où on lui remet une pétition contre l'esclavage signée par plus d'un demi-million de femmes anglaises et irlandaises. En septembre, lorsqu'elle retrouve son mari à Andover, dans le Massachussetts, où il a trouvé un nouveau poste, la situation s'est encore dégradée. Partout éclatent des incidents entre adversaires et partisans de l'esclavage. Et bientôt intervient un événement qui met le feu aux poudres et précipite de nouveau Harriet dans l'arène. En janvier 1854, sur proposition d'un sénateur de l'Illinois, Stephen A. Douglas, le Congrès est appelé à se prononcer sur une révocation du « Compromis du Missouri » qui, en 1820, avait proscrit l'esclavage dans les États situés au Nord du 36^{e} parallèle. Au nom de la « démocratie », Douglas propose que la décision incombe aux colons qui s'installent dans les nouveaux territoires. Le mois suivant, Harriet publie un *Appel aux femmes des États libres d'Amérique* dans lequel elle souligne les dangers qu'une nouvelle extension de l'esclavage ne manquera pas de susciter, à commencer par un déchaînement de violences.

De fait, l'adoption du décret Kansas-Nebraska, le 26 mai 1854, qui laisse le choix aux citoyens (en l'occurrence, les seuls hommes blancs), sera à l'origine d'une décennie de troubles et de violences au bilan effroyable. Dès mai 1856, plus de huit cents partisans de l'esclavage envahissent ainsi la petite ville de Lawrence, au Kansas, la mettant à sac et détruisant de fond en comble les locaux et les imprimeries de deux journaux abolitionnistes. Quelques jours plus tard, le député de Caroline du Sud, Preston Brooks, agresse à coups de canne le sénateur du Massachusetts, Charles Sumner, qui gardera à vie des séquelles de ses blessures. En représailles, l'abolitionniste John Brown organise une expédition à Pottawotomie, toujours au Kansas, qui se solde par la mort de cinq esclavagistes notoires. Les débuts d'une longue suite d'incidents sérieux, voire tragiques.

Ces événements, et le climat de guerre civile qui règne dans les territoires qui n'ont pas encore le statut d'États, mobilisent une nouvelle fois Harriet Beecher Stowe. Prêcher par la plume est plus que jamais un devoir. Fin 1855, elle s'attaque à une nouvelle œuvre de circonstance, que lui dictent

les événements. Ce sera son nouveau pamphlet romanesque contre l'esclavage : *Dred, histoire du grand marais maudit.*

S'il ne restera pas dans les mémoires aussi longtemps que *La Case de l'oncle Tom*, constamment réédité et toujours lu depuis plus d'un siècle et demi, *Dred*, publié en deux volumes chez Philipps, Sampson & Cie en 1856, est cependant un succès de vente immédiat, avec plus de 200 000 exemplaires écoulés en quelques mois aux États-Unis. Il reçoit également un accueil très favorable en Grande-Bretagne et bénéficie de diverses traductions en Europe. Il paraît ainsi en France dès 1857, entre Hugo, Dumas, Balzac et Féval, à la Librairie centrale des publications illustrées à 20 centimes, richement illustré, avant une reprise la même année, en deux volumes vendus deux francs pièce, et connaîtra plusieurs rééditions, en 1859 et 1867 notamment. George Eliot, la romancière anglaise la plus renommée de son temps, salue « un grand roman, inspiré par un génie rare. Rare à la fois par son intensité et l'étendue de son pouvoir ».

Dred marque un changement capital dans l'optique de son autrice. On peut même parler de rupture. Certes, *La Clef de la Case de l'oncle Tom* avait déjà témoigné d'une évolution sensible ; mais, cette fois, les Noirs apathiques et résignés ne sont plus la majorité et les Blancs aux bons sentiments impuissants sont amenés à en faire rapidement le deuil devant l'ignominie des esclavagistes, l'hypocrisie de la plus grande partie du clergé et le cynisme de ceux qui sont censés rendre la justice. Certes, l'ouverture du roman peut paraître trompeuse, avec des scènes typiques de la tradition du roman de plantation. Nous sommes dans le comté de Chowan, en Caroline du Nord. La mort du colonel Gordon a placé Nina, sa fille, à la tête de la plantation de Canema. Sa légèreté, des dépenses inconsidérées, une gestion hasardeuse conduiraient l'exploitation à la faillite si Harry, un mulâtre, dont elle ignore qu'il est son demi-frère, ne la tenait à bout de bras, malgré la haine de Tom, le frère de Nina, alcoolique et brutal, qui s'est juré de s'emparer du domaine.

C'est parce qu'elle tombe amoureuse d'Edward Clayton, avocat et planteur, partisan d'une abolition progressive de l'esclavage, que Nina prend conscience de l'horreur de la situation, tout en se berçant de l'illusion que tout pourra se régler par la bonne volonté et la prière. Autour d'elle, d'autres Blancs, malgré leur répugnance pour le système qui régit toutes les relations dans le Sud, continuent, comme le propre père de Clayton – un juge foncièrement probe, mais qui obéit à la lettre de la loi, fût-elle injuste

–, de contribuer, par leur silence, à sa perpétuation. Au premier abord, les Noirs ne semblent guère différents de ceux que l'on rencontrait dans les pages de *La Case de l'oncle Tom*. La « tante » Kathy, relais des maîtres, est la négresse qui commande ses frères : Tomtit un jeune esclave fantasque et insouciant, Old Hundred, le cocher et Rose, sa femme, symboles de résignation. Et, propriété de l'acariâtre *mistress* Nesbit, la tante de Nina, Milly, sa femme de chambre, qui a perdu tous ses enfants et s'est réfugiée dans la religiosité. Sans oublier Old Tiff, le vieil esclave des Peyton, des Blancs miséreux dont le seul titre de gloire est d'en posséder un. Mais bien vite on mesure l'importance que l'autrice a accordée à un personnage qui échappe à cette vision *a priori* conforme à la doxa sudiste : Harry, écartelé entre son affection pour Nina, dont il sait qu'elle est sa demi-sœur, son amour pour Lisette, sa femme, esclave elle-même d'un Créole, et le sentiment de révolte qui ne cesse de grandir dans son cœur et le pousse à rejoindre Dred.

S'il donne son titre au roman, Dred n'apparaît pas avant la seconde partie du premier volume originel, mais il n'y a là qu'un paradoxe, tant sa présence invisible se fait sentir. Dred est l'anti-Oncle Tom. Pour échapper à la servitude, il s'est enfui dans le marais et, refusant un salut individuel, y a établi un camp et choisi d'y organiser un réseau d'évasion d'autres esclaves. Dred est une force qui va, un révolutionnaire noir héritier des révoltés qui l'ont précédé, de la même famille que le héros du roman de Frederick Douglass, *The Heroic Slave* (1852). Au-delà, Harriet Beecher Stowe le campe dans le droit fil de la Révolution américaine, dans la lettre que Harry, proscrit, adresse à Edward Clayton, comparant Denmark Vesey à George Washington. Doté d'une force physique et morale impressionnante, Dred est en effet un mélange de Vesey (dont il est censé être le fils et dont il a hérité la Bible) et de Nat Turner[3], dont l'auteur donne en appendice des extraits des *Confessions*. Son nom est d'ailleurs celui d'un des compagnons de Nat Turner. C'est aussi le prénom de Dred Scott, dont la célèbre affaire défraie la chronique depuis 1846 et s'achève en 1857, justement, par un jugement de la Cour suprême selon lequel la Constitution américaine ne permet pas d'abolir l'esclavage. Enfin, impossible de ne pas le rapprocher du substantif *dread*, qui signifie « crainte, terreur, épouvante » et épouse parfaitement la menace qui semble planer sur les esclavagistes.

Plus important encore, le roman est une justification de la violence. Harriet Beecher Stowe a cessé de croire à une évolution progressive qui

s’accommode de la perpétuation d’un système barbare. Les annexes au roman fourniront les cas et exemples authentiques dont elle s’est inspirée pour le bâtir. Dred et ses amis ne font que répondre à la violence institutionnelle et à celle des esclavagistes. Ceux-ci, précurseurs du Ku Klux Klan, manient le goudron et les plumes, incendient les habitations des Noirs, fouettent hommes et femmes, attaquent, masqués, esclaves comme abolitionnistes blancs. Clayton ne sera sauvé de leur furie que par une intervention providentielle de Harry. Parallèlement, l’autrice dresse un tableau sévère des diverses Églises chrétiennes, expose les atermoiements de leurs pasteurs, les divisions au sein des presbytériens, les hypocrisies de grand nombre de prédicateurs dont la moindre n’est pas qu’ils ont souvent, eux-mêmes, des esclaves. Ce qu’elle écrit du pasteur Calker résume parfaitement ce qu’elle pense des autorités religieuses : « Calker aimait plus l’Église que Dieu. » Elle n’est pas plus indulgente avec le système judiciaire. Les moins fanatiques de ses serviteurs n’hésitent pas à commettre les pires injustices et le juge Clayton lui-même donne le mauvais exemple, au point que son propre fils abandonnera la profession d’avocat parce qu’il a renoncé à croire en la justice humaine.

Enfin, *Dred* montre que Harriet Beecher Stowe, ayant approfondi sa réflexion sur les causes profondes de l’esclavage, à commencer par la volonté de réaliser un profit maximal avec une main-d’œuvre au plus bas prix dont l’achat est rentabilisé en quelques mois et le renouvellement incessant, a définitivement renoncé au leurre du retour en Afrique. À présent, l’avenir s’appelle Canada ou État de New York. Mais le sous-titre du roman, qu’on aurait tort de croire secondaire, *Histoire du grand marais maudit*, est aussi une métaphore du Sud tout entier. Certes, ce marais n’est pas pure création littéraire. En 1855, Harriet Beecher Stowe a préfacé l’ouvrage d’un auteur afro-américain, W. C. Nell, sur les « patriotes de couleur de la Révolution américaine ». Évoquant les *maroons*[4] de Virginie, Nell écrivait : « Le Grand Marais maudit, qui s’étend le long du rivage oriental de la Virginie et, parti des environs de Norfolk, s’étire presque jusqu’en Caroline du Nord, abrite une grande colonie de Nègres, qui obtinrent leur liberté grâce à Dieu, à leurs énergie et détermination personnelles et non avec l’accord de leurs propriétaires ou l’aide de la Société de colonisation. » « Nègres » qu’il présente ensuite comme des révolutionnaires et qui entendent le rester, génération après génération, jusqu’à l’abolition de l’esclavage.

L’histoire du Sud, plus complexe qu’il n’y paraît, fait état de nombreuses zones insalubres où s’établissaient des esclaves fugitifs, mais aussi des proscrits et des déserteurs blancs non racistes opposés à la Confédération[5]. Pour Harriet Beecher Stowe, le marais, aussi réel soit-il, symbolise en outre un Sud qu’un système infâme condamne à la stagnation, à l’indolence et à la paresse intellectuelle, incapable d’affronter paris et transformations futurs. Un lieu maudit pour les Blancs esclavagistes non seulement parce que l’on s’y perd, que l’on peut y être aspiré par des sables mouvants, qu’il est infesté d’animaux dangereux, mais parce qu’il est aussi celui où les esclaves en fuite venus de Caroline du Nord et de Virginie se réfugient et préparent de nouvelles révoltes que le souvenir vivace des précédentes rend toujours plus terrifiantes.

Dans *La Case de l’oncle Tom*, Harriet Beecher Stowe jetait le blâme sur des comportements individuels. Dans *Dred*, c’est toute l’institution de l’esclavage qu’elle attaque à boulets rouges. Moins naïf, moins optimiste aussi – la mort de Nina comme celle de Dred en témoignent –, *Dred* se veut une œuvre de propagande, guidée par la nécessité. Pour autant, après un début qui pourra paraître languissant au lecteur d’aujourd’hui, au fur et à mesure que mûrit la conscience de ses personnages, qu’Edward Clayton et Nina, comme Harry, passent de l’indignation muette à un engagement qui leur fait courir des risques, et que Dred entre en scène, le roman prend un tour dynamique et sait passionner tant par ses scènes d’action que par l’évocation des *camp-meetings* ou du chemin de fer souterrain devenus aujourd’hui légendaires.

On n’a pas de mal à comprendre la remarque que fit Abraham Lincoln à Harriet Beecher Stowe, lorsqu’ils se rencontrèrent en 1862 : « Ainsi, c’est vous, la petite dame qui a écrit le livre qui a causé cette grande guerre ? » Certes, le président évoquait *La Case de l’oncle Tom* plutôt que *Dred*, mais on est en droit de penser qu’entre 1845 et 1860 – à peine quinze ans – Harriet Beecher Stowe aura été, avec ces deux romans, un des meilleurs agents du camp abolitionniste.

Ses combats ne s’arrêteront pas là. En même temps que la cause des Noirs, Harriet Beecher Stowe avait épousé la cause des femmes. En 1869, une nouvelle œuvre, *Lady Byron Vindicated*, qui relate la relation incestueuse de Lord Byron avec Augusta Leigh, sa demi-sœur, sera partout présentée comme « *La Case de l’oncle Tom* de l’esclavage sexuel des femmes ». Mais ceci est une autre histoire…

C’est-à-dire l’abolition immédiate et sans conditions.
Né esclave, Frederick Douglass (1818-1895) parvient à s’instruire, s’échappe, devient un ardent abolitionniste et un orateur exceptionnel.
Organisateur d’une révolte d’esclaves en Caroline du Sud, Denmark Vesey (1767 ?-1822) fut pendu avec trente-cinq de ses camarades, comme Nathaniel Turner (1800 ?-1831), pendu, lui, en Virginie en 1831.
Les *maroons,* ou marrons, sont des esclaves fugitifs qui constituèrent de véritables communautés dans toutes les Amériques, dans les Caraïbes et à La Réunion.
C’est le sujet du superbe film de Gary Ross, *Free State of Jones* (2016), qui raconte la sécession du comté de Jones, dans le Mississippi, et de la communauté interraciale qui s’y établit en 1864.

OceanofPDF.com

Avant-propos

La publication du livre intitulé *La Case de l'oncle Tom* fit voir sous son véritable aspect la destinée de l'esclavage américain, à une époque où l'existence de pareilles horreurs était contestée. *La Clef de la Case de l'oncle Tom* paraissait, et pas la moindre objection ne lui était faite : le plus profond silence régna au sujet de ce livre dans les régions mêmes où l'on se récrie habituellement contre le roman.

L'auteur n'a jamais été témoin d'une tentative quelconque pour relater le texte de *La Clef*.

Toutefois, durant les cinq années qui ont suivi notre publication, le mal a marché d'un pas terrible et sans déviation. Les vierges insensées qui sommeillaient, les bonnes gens, avec une franchise due à leur ignorance, s'écriaient : « Paix ! » quand il fallait dire le contraire ; puis, se sont réveillées les unes après les autres, et les vierges insensées ont dit aux vierges sages : « Donnez-nous de votre huile, car nos lampes sont éteintes. »

Le petit nombre de ceux que la liberté comptait alors parmi ses défenseurs, ces esprits doués comme Cassandre d'une sorte de divination, qui depuis bien des années entrevoyaient le mal et pouvaient prophétiser, tous ces hommes d'élite se trouvent aujourd'hui à la tête d'une armée florissante ; le problème aura bientôt sa solution ; mais la crise s'accomplira-t-elle dans le calme ou par la violence ? Nul ne le sait.

Dès l'apparition de *La Case de l'oncle Tom*, les sentiments d'humanité s'alarmèrent de rencontrer une horreur comme ce Legree, qui tombe à coups redoublés sur le pauvre oncle Tom.

Mais n'avons-nous pas vu récemment, et vu de nos propres yeux, un jeune homme de distinction et de mérite, le sénateur d'un État souverain, indignement assommé et terrassé sous le poing d'un misérable lâche qui avait acquis cette triste habileté de pugilat dans une plantation de la Caroline du Sud ?

Tout le monde s’accordait à dire que ce qu’il y a de moins chevaleresque dans la Caroline protesterait contre ce brutal procédé. Qu’a fait la chevalerie ? Elle a fait présent à ce brutal d’une canne portant pour devise : « Frappons encore une fois ! » Et ce n’est pas tout, elle l’a comblé de riches cadeaux, de lettres de félicitations ; les dames lui exprimèrent leurs suffrages dans de doux billets, et le méchant, que l’animadversion publique forçait à donner sa démission, a pourtant été élu par les citoyens de la Caroline, et sa détestable conduite a eu l’approbation des deux Chambres et du Congrès.

Après cela, qui peut révoquer en doute ce que nous avons avancé relativement au traitement des esclaves, confiés à des hommes que dominent de pareilles influences ?

Le but que s’est proposé l’auteur dans ce nouvel ouvrage, est de démontrer l’effet général de l’esclavage sur la société… les désavantages sociaux qu’il entraîne, même pour ceux qui le défendent le plus chaleureusement… l’incurie, la misère et la décadence qui se font sentir dans tous les États qui trafiquent de l’esclavage… la chute des anciennes familles, le dépérissement du sol… la dégénération des classes, depuis l’aristocratique planteur jusqu’au pauvre blanc, abattu, écrasé… Tous ces résultats funestes viennent de l’esclavage.

Aussi entre-t-il dans notre plan de démontrer combien le christianisme a été détourné de son but sublime et combien cette fausse interprétation de sa doctrine, en ternissant son drapeau, lui a coûté de désertions, plus nombreuses encore que n’en ont entraîné les œuvres des encyclopédistes.

Comme preuve de ces allégations, nous ne citerons qu’un fait que l’auteur tient d’une de ses connaissances, personne entièrement digne de foi, qui habitait le Missouri à l’époque où la croisade s’organisait contre le Kansas, à l’effet de déshériter les citoyens du pays de leurs droits à l’urne du scrutin.

Cette personne donc était allée au Missouri, et obtint la permission d’y prêcher sur toute espèce de sujets, hormis sur l’esclavage ; elle a raconté à l’auteur que l’Église tout entière approuva cette restriction, et que, pour un mot jeté en passant, sa situation devint intolérable au point qu’il lui fallut renoncer à rester plus longtemps dans le pays.

Le régiment du colonel Buford, si tristement illustré par le pillage et le meurtre, quitta l’Alabama au milieu des applaudissements du peuple et des félicitations des ministres.

Cet hiver, la population du Kansas voyait couler des flots de sang – c'était le châtiment de ceux dont le crime était leur opposition à l'esclavage.

La ville de Lawrence a été pillée, et ce pillage a été accompagné d'atrocités qui appartiennent à des siècles qui ne sont plus le nôtre, et cependant on n'a pas soufflé mot en signe de désapprobation.

Ces faits, en se produisant sous leur aspect hideux, ont démontré les effets de cette influence démoralisatrice qui se propage de nos jours et gagne du terrain.

L'auteur doit prévenir une objection qui peut être faite au sujet de quelques situations dramatiques de ce volume.

Après la publication de *La Case de l'oncle Tom*, on lui a fait comprendre que l'impiété de quelques-uns de ses personnages froissait les sentiments religieux de la masse.

L'auteur a beaucoup réfléchi sur ce point, et son opinion est que, dans une représentation dramatique qui s'adresse à la culture morale, il est parfois nécessaire de heurter le sens moral pour lui inculquer plus fortement la leçon.

Lorsque l'édifice de la société est tellement agencé que l'impiété et le mépris de ce qui est sacré débordent de tous côtés, il est difficile à un auteur de ne pas articuler un mot qui ne puisse choquer le sens moral de ses lecteurs ; car, dès lors, comment lui sera-t-il possible de reproduire la conversation de ces hommes dont chaque mouvement de la respiration est un blasphème ; le pourra-t-il, le pouvons-nous sans blesser les oreilles de l'homme pieux ?

La tâche de l'écrivain est donc bien difficile : il lui faut scruter la plaie et la sonder pour y porter remède ; mais il arrive, en compensation, que ce qui nous donne le plus de peine finit par nous procurer le plus de plaisir. Les scènes dramatiques qui se rencontrent à chaque page de la Bible ne ménagent pas les susceptibilités et les délicatesses de nos sentiments ; l'orgueil humain y prend, par la bouche d'un Pharaon et d'un Jonas, des expressions de défi jetées à la divinité dans un langage tout à fait profane. Si nous avions peint l'impiété et le vice sous des couleurs intéressantes, chez un héros de bon ton, les dévots auraient bien raison de s'en fâcher ; nous n'avons fait que montrer une classe d'hommes telle qu'elle est, et telle que l'a faite un déplorable système.

Et que l'on ne dise pas que les Anglais ne demandent pas une pareille mise en scène et qu'ils n'ont rien à démêler avec cet ordre de choses. C'est

une profonde erreur ; le mal est originel chez eux tout aussi bien que chez nous ; et lorsqu'ils verront dans ces pages combien l'étendard du christianisme a été humilié dans nos contrées, qu'ils laissent de côté leur fierté et qu'une crainte légitime pour eux-mêmes vienne la remplacer !

L'Angleterre est unie d'intérêts avec l'Amérique : ce sont les mêmes relations, c'est le même commerce qui ont toujours lié le Nord au Sud. Chaque année ces relations s'étendent et se multiplient, grâce à la vapeur ; l'Angleterre ne se montrera-t-elle pas ? Ah ! oui, elle se montrera, comme toujours, équitable et magnanime !

La partie de l'Amérique, qui dans les élections prochaines se propose de faire face à ce terrible fléau, rencontrera peut-être des difficultés temporaires ; mais il faut toujours aborder, le front haut, les circonstances les plus critiques : le lion britannique se laissera-t-il docilement conduire par ces mêmes mains qui ont assommé Charles Summer ?

Encore un mot relativement aux États libres de l'Amérique ; quoiqu'ils aient beaucoup péché, il faut dire qu'ils n'ont été ni lâches ni intéressés… ils ont été insolents ; voilà tout.

Il est vrai qu'ils n'ont pas encore vengé ni l'insulte faite à la personne de leur sénateur, ni la violation de leur urne électorale, ni la mise à feu et à sang de leurs villes et de tout ce qui leur fut le plus cher au monde ; cela ne prouve pas qu'ils n'aient profondément ressenti le coup qui est venu les frapper, et c'est à la loi qu'ils remettent le soin du châtiment. Que ce recours à la légalité ne réponde pas à leur attente, alors nous n'aurons plus qu'un mot à dire : « Malheur à l'agresseur, si ceux qui ont montré tant de longanimité viennent à se redresser ! »

Bien que nous fassions allusion à des éventualités extrêmes, nous nous sentons néanmoins le cœur à l'aise au milieu des espérances que nous concevons pour le triomphe de la liberté et pour les droits de l'Amérique aux prochaines élections.

OceanofPDF.com

1
La maîtresse de Canema

— Les comptes, Harry ? les comptes, de grâce où sont-ils ? sont-ils là ? Non. Sont-ils ici ?… Oh ! regardez donc… Que pensez-vous de cette écharpe ? N'est-elle pas charmante ?

— Oui, miss Nina, très belle… mais…

— Oh ! ces comptes… Eh bien, voyons… ici peut-être, dans cette boîte. Non, c'est ma coiffure pour l'Opéra. À propos, qu'en pensez-vous ? Ces épis d'argent ne sont-ils pas ravissants ? Attendez un moment, je vais me l'essayer.

En disant ces mots, la jolie créature s'éleva comme si elle eût eu des ailes, et, fredonnant une ritournelle, sautilla vers un miroir, plaça la gracieuse coiffure sur sa charmante petite tête, et, faisant une pirouette, elle dit :

— Là, regardez maintenant ! Regardez maintenant ! Ah ! Harry ! ah ! les plus sages d'entre vous autres hommes se sont laissé prendre à ce séduisant assemblage de beaux cheveux, de pendants d'oreilles, de rubans, de joues fraîches, de fossettes !

Sa petite taille, à peine de la hauteur de la Vénus, arrondie comme celle d'un enfant, se montrait fort avantageusement sous les plis d'un joli peignoir de mousseline jaune paille, qui s'ouvrait par-devant, et laissait entrevoir une jupe brodée et la plus jolie petite pantoufle du monde. Elle avait une de ces figures agaçantes qu'il est impossible de décrire. Ses cheveux bouclés, flottants, semblaient avoir une grâce toute particulière ; ses yeux bruns brillaient comme le cristal ; son petit nez mutin et retroussé paraissait tout fier de sa forme ; ses boucles d'oreilles, composées d'une multitude de brillants qui étincelaient au moindre mouvement, et la gerbe d'épis argentés, qui se balançait sur sa coiffure, paraissaient douées de vie, tant il y avait d'espièglerie et d'animation chez celle qui les portait.

— Eh bien, qu'en pensez-vous ? dit-elle d'une voix à la fois espiègle et impérieuse, tout à fait en harmonie avec l'ensemble que nous avons décrit.

Le jeune homme à qui s'adressait cette question avait à peu près trente-cinq ans ; sa mise était soignée et même élégante ; son teint et ses cheveux bruns, ses yeux d'un bleu foncé, son front large, bien développé, ses traits réguliers décelaient du talent, de l'habileté, un caractère décidé ; ses yeux bleus avaient une teinte azurée, qui les faisait, au premier abord, paraître sombres. Sa figure, dont l'expression revêtait l'intégrité et le bon sens, portait aussi l'empreinte des peines et des soucis. Il regarda la petite moue mutine de son interlocutrice avec un air mêlé de respect et d'admiration ; puis une pensée triste passa sur son visage, et il dit, d'une manière distraite :

— Oui, miss Nina, tout ce que vous portez devient joli, et ceci est tout à fait charmant.

— C'est vrai, n'est-ce pas, Harry ? J'étais sûre que vous le penseriez comme moi. Vous voyez, c'est moi qui ai donné l'idée de cette coiffure. Oh ! si vous l'aviez vue telle que je l'ai vue moi-même, pour la première fois, exposée à la fenêtre de Mrs Le Blanche. Il y avait une plume et deux ou trois affreux nœuds de ruban que j'ai fait ôter en un clin d'œil, pour les remplacer par ces épis qui se balancent si mollement, vous comprenez. C'est tout à fait ravissant ! Eh bien ! le croiriez-vous ! le premier soir que je l'ai portée à l'Opéra, je me suis fiancée !

— Fiancée, miss Nina ?

— Fiancée ! oui, certes ! et pourquoi pas ?

— Cela me paraît une affaire bien sérieuse, miss Nina.

— Sérieuse ! ah ! ah ! ah ! s'écria la belle enfant, en se penchant gaiement sur le bras du canapé, et secouant la tête de manière à rejeter en arrière sa brillante coiffure. Je crois bien que c'était une affaire sérieuse… pour lui du moins, je l'ai rendue bien sérieuse, je vous assure !

— Mais est-ce donc vrai, miss Nina ? Êtes-vous vraiment fiancée ?

— Oui, certainement – à trois gentlemen ; et je le serai jusqu'à ce que je découvre en moi-même un penchant plus décidé pour l'un d'entre eux ; mais il pourrait bien arriver que je n'aime aucun des trois.

— Fiancée à trois gentlemen, miss Nina ?

— Certainement ! Ne comprenez-vous pas l'anglais, Harry ? Je le suis positivement.

— Voyons, miss Nina, est-ce bien vrai ?

— Pourquoi pas ? je ne savais lequel choisir, et j'ai pensé qu'il valait mieux les mettre tous trois à l'épreuve.

— De grâce, miss Nina, dites-moi leurs noms.

— Volontiers ; il y a d’abord Mr Carson ; il est riche et vieux garçon, d’une politesse outrée, un de ces petits hommes toujours en mouvement, qui portent des cols très blancs, des bottes toujours bien vernies, et des sous-pieds fort tendus ; de plus, il possède une belle fortune et est éperdument épris de moi ; il n’a pas voulu croire à un refus possible de ma part, de sorte qu’il m’a fallu dire oui, pour échapper momentanément à ses importunités. D’ailleurs, j’ai trouvé fort commode de me faire accompagner à l’Opéra, aux concerts et autres spectacles. Voilà pour le premier !

— Au second, maintenant ?

— Le second s’appelle George Emmons. C’est un de ces jeunes gens au teint rose et blanc, qui ressemblent tellement à du sucre candi, qu’en les voyant il vous vient envie de les manger. C’est un avocat, de bonne famille et fort estimé. On dit qu’il a beaucoup de talent, mais je ne puis pas en juger, je sais seulement qu’il m’ennuie toujours affreusement, parce qu’il ne cesse de me demander si j’ai lu ceci, si j’ai lu cela… puis il m’indique certains passages dans certains livres que je ne lis jamais. Il est sentimental, écrit de charmants billets sur du papier rose, etc.

— Et le troisième ?

— Oh ! quant à celui-ci, je n’hésite pas à le dire, je ne l’aime pas du tout. Il est détestable ! il n’est pas beau et il est fier ; je ne sais vraiment comment il s’est fait que je lui sois fiancée… ce fut par accident, je crois ; il est cependant très bon, mais décidément trop bon pour moi ; et puis, à vrai dire, il me fait peur.

— Et son nom ?

— Eh bien ! il s’appelle Clayton – Mr Edward Clayton, à votre service ; c’est un de vos grands seigneurs ; il a des yeux enfoncés dans leur orbite comme dans un antre, et des cheveux si noirs, si noirs !… Son regard prend parfois une expression de tristesse tout à fait à la Byron ; il est grand, a la taille souple, de très belles dents ; quant à sa bouche, elle est bien ; s’il sourit, elle est séduisante, et il est, en outre, si différent des autres hommes ! Il est aimable, s’occupe peu de sa toilette, aussi est-il toujours horriblement chaussé. Il n’est pas des plus polis ; il ne se pressera jamais de ramasser votre fil ou vos ciseaux ; et, lorsqu’il est plongé dans ses rêveries, il vous laissera debout dix minutes avant de penser à vous offrir un siège. Il n’est pas le moins du monde galant auprès des femmes. Il faut donc alors, puisque monsieur ne veut pas faire la cour aux jeunes filles, que les jeunes filles fassent la cour à monsieur ; c’est là leur manière, vous savez ; elles

semblent croire que c’est pour elles un grand honneur d’en obtenir quelques égards. Il a tant d’esprit ! Cela m’a donné l’envie d’essayer ce que je pouvais moi-même ; je n’ai pas voulu lui faire d’avances, je me suis contentée de le contrarier, de m’en moquer, et de le faire enrager ; il a tenu de méchants propos sur mon compte, et je lui ai rendu la pareille ; finalement nous nous sommes querellés ; alors j’ai pris un air contrit et me suis gracieusement humiliée, comme nous savons le faire, petits démons que nous sommes ; l’effet a été surprenant : je le vis tout à coup se précipiter à mes pieds ; alors je ne sais vraiment ce qui s’est passé en moi, mais il m’a parlé avec tant de force et d’énergie, que j’en ai versé des larmes. Oui, vraiment, j’ai pleuré. Oh ! la détestable créature ! Je lui ai fait toutes sortes de promesses, et lui ai dit beaucoup de choses que je voudrais pouvoir oublier.

— Êtes-vous en correspondance avec tous ces amants, miss Nina ?

— Oui ! N’est-ce pas amusant ? leurs lettres ne peuvent guère parler entre elles. Oh ! si elles le pouvaient, quelle adorable confusion quand elles se trouvent ensemble dans la malle-poste !

— Miss Nina, je crains bien que vous n’ayez donné votre cœur à Clayton.

— Oh ! fi donc ! Harry. Mon cœur n’est pour rien dans tout ceci ; je ne me soucie d’aucun des trois ; je ne vois là qu’un simple badinage. Quant à de l’amour, je ne crois pas en avoir, ni pour l’un ni pour les autres. Aimer !… moi… j’en serais ennuyée au bout de six semaines : je n’ai jamais rien aimé aussi longtemps !

— Miss Nina, veuillez m’excuser, mais, je vous le demande, est-il convenable de s’amuser ainsi aux dépens d’autrui ?

— Pourquoi pas ? En temps de guerre, tous les stratagèmes ne sont-ils pas permis ? les hommes ne se jouent-ils pas de la sensibilité des jeunes filles toutes les fois qu’ils en trouvent l’occasion ? et puis, voyez-les chez eux, ces hommes, avec quel air de dignité ils fument leurs cigares, avec quel dédain ils nous traitent ! comme si, pour nous obtenir, ils n’avaient qu’à étendre la main et dire : « Viens ici ! » Aussi c’est amusant, je vous le jure, de les faire parfois enrager ! Voyez ce détestable Georges Emmons, n’a-t-il pas comblé Mary Stephens, durant tout l’hiver, d’égards et de prévenances ! et puis, lorsque tout le monde s’amusait aux dépens de la pauvre jeune fille, qui ne pouvait s’empêcher de s’intéresser à lui, il arrangeait tranquillement sa cravate, et disait tout bonnement qu’il ne s’était

pas encore décidé à la prendre pour femme, et toutes choses de ce genre-là. Eh bien ! de mon côté, je ne me suis pas décidée à prendre pour époux Mr Emmons, et, de cette façon, la pauvre Mary sera vengée. Quant au vieux garçon – l'homme aux faux cols –, il n'est pas possible de lui faire du mal, car son cœur est devenu aussi poli et aussi dur que ses faux cols à force d'aimer et d'oublier. Il a été refusé par trois jeunes filles, et pourtant ses souliers craquent autant qu'à l'ordinaire, et son humeur est tout aussi joyeuse. Autrefois il n'était pas riche, dernièrement il a hérité d'un beau patrimoine, et si je ne le prends pas, le pauvre homme, il y en a assez qui seront bien aises de le prendre.

— Bien, mais quant au troisième ?

— Quoi ! ce fier mylord ? Oh ! celui-là, il a besoin d'être humilié ; cela ne lui ferait pas mal de descendre un peu de sa hauteur. Il est bon, et les chagrins ont toujours un excellent effet sur les bonnes gens. Je crois que j'ai été créée pour leur faire du bien à tous.

— Miss Nina, si, par hasard, tous les trois arrivaient ici en même temps, ou même deux à la fois ?

— Quelle idée ! Ne serait-ce pas amusant ? pensez-y seulement ! Quelle confusion ! quelle scène ! Ce serait vraiment fort divertissant.

— Mais, miss Nina, je désire vous parler en ami.

— Non, vous ne le ferez pas. C'est précisément l'expression dont on se sert quand on va dire quelque chose de désagréable. Je l'ai dit à Clayton une fois pour toutes, que je ne voulais pas qu'il me parlât jamais en ami.

— De grâce, de quelle manière prend-il tout ceci ?

— De quelle manière ? Mais précisément comme il faut le prendre. Le fait est qu'il a beaucoup plus d'amour pour moi que je n'en ai pour lui.

Ici, un tout petit soupir échappa à la belle interlocutrice.

— Je trouve amusant de heurter ses préjugés. C'est un de ces hommes qui prennent un petit air paternel et donnent toujours des conseils aux jeunes filles. Il faut dire, par parenthèse, qu'il choisit bien ses modèles de perfections ; et n'est-il pas curieux de penser que c'est devant moi qu'il a succombé ? C'est trop drôle !

Le petit sylphe quitta sa coiffure, fit quelques tours de valse, puis, s'arrêtant tout à coup :

— Oh ! vous ne savez pas que nous autres, jeunes filles, avons essayé d'apprendre des danses de caractère… J'ai des castagnettes… voyons, où sont-elles ?

En disant cela, elle se mit à bouleverser sa malle dont s’échappa, comme une pluie de météores, une profusion de bracelets, de billets doux, de grammaires françaises, de crayons, le tout entremêlé de bonbons de toute espèce, et, enfin, tout ce qui compose l’attirail ordinaire d’une jeune fille sortant de pension.

— Là, ne voilà-t-il pas les comptes que vous me demandiez ? Prenez-les !

Jetant en même temps à la volée une liasse de papiers :

— Prenez ! Attrapez, dit-elle au jeune homme…

Celui-ci en ramassa quelques-uns.

— Miss Nina, dit-il, ces papiers ne sont-ils pas aussi des comptes ?

— Miséricorde ! ce sont mes billets doux. Le reste des comptes est là… quelque part.

Et ses petites mains se mirent à fouiller par-ci, par-là, éparpillant la collection bizarre sur le tapis.

— Ah ! je crois que je les ai mis dans cette bonbonnière. Gare à votre tête, Harry !

Le mot lâché, la boîte dorée fut lancée dans l’espace par l’espiègle, et, s’ouvrant en l’air, couvrit Harry d’une profusion de papiers chiffonnés.

— À présent vous les avez tous, excepté un dont je me suis servie, l’autre soir, pour faire mes papillotes. Oh ! n’ayez pas l’air si sérieux ! J’en ai gardé tous les morceaux. Les voici. Ne m’accusez plus à l’avenir, Harry, de ne pas tenir mes comptes ; vous ne savez pas quelles peines infinies je me suis données ; mais, voilà une lettre que Clayton m’écrivit un jour que nous nous étions querellés. C’est un bon échantillon.

— De grâce, des détails, miss Nina, dit le jeune homme, fixant ses yeux pleins d’admiration sur la charmante créature et cherchant à remettre un peu d’ordre dans les papiers chiffonnés.

— Bien, bien… Voici comment les choses se sont passées : ces hommes, vous les connaissez ? Ah ! qu’ils sont inconséquents ! Ils lisent toutes sortes de livres, eux ; mais ils se montrent très scrupuleux sur ce que lisent les jeunes filles. Savez-vous, Harry, que ceci m’a toujours causé du dépit ? Il faut vous dire qu’un soir Sophie Elliot nous avait récité quelques vers de *Dom Juan* – je ne l’ai jamais lu, mais on dit que c’est un méchant livre ; là-dessus mylord Clayton, fixant sur elle un regard sévère, lui dit : « Avez-vous lu *Dom Juan*, miss Elliot ? » Alors, selon l’habitude des jeunes filles

en pareil cas, elle a rougi, balbutié, et s'est excusée en disant que son frère lui en avait lu quelques extraits.

Je fus contrariée de cette remarque et je dis à Clayton :

— De grâce, où est le mal si elle l'a lu ? Quant à moi, j'ai l'intention de le lire dès que l'occasion s'en présentera.

L'étonnement fut général… Vraiment, j'aurais annoncé que je voulais commettre un meurtre, que Clayton n'aurait pas pris la chose plus au sérieux.

Et, avec cet air solennel qu'on lui connaît dans les grandes occasions, il dit :

— Miss Nina, en ami, je vous conseille de ne pas lire ce livre ; je perdrais toute estime pour une jeune fille qui aurait lu un pareil ouvrage.

— L'avez-vous lu, *mister* Clayton ? lui dis-je.

— Oui, miss Nina, répondit-il avec beaucoup de sérieux.

— Qui vous a forcé de lire un si mauvais livre ? lui dis-je très innocemment.

Alors il s'ensuivit une discussion générale ; les hommes ne voulaient pas qu'il fût permis à leurs femmes et à leurs sœurs de lire quelque chose de suspect pour tout au monde ; ils voulaient que nous fussions aussi pures, aussi blanches que la neige, et ils ont fini par déclarer qu'ils ne voudraient pas épouser une personne capable de faire de semblables lectures…, etc. ; sur quoi je leur ai dit en faisant la révérence :

— Mylords, nous vous sommes infiniment obligées, mais nous ne comptons pas non plus épouser ceux qui lisent de mauvais livres. Vous devez savoir que la blancheur ne s'allie pas à l'impureté.

Maintenant, je vous assure que je n'avais d'autre intention que d'humilier ces orgueilleux et de défendre notre sexe. Mais Clayton l'a compris autrement, son visage a changé de couleur et il s'est mis tout à fait en colère. Eh bien ! la querelle a duré à peu près trois jours. À la fin j'ai triomphé et il a été obligé d'avouer qu'il était dans son tort, et je trouve qu'il avait tort en effet. Ne le pensez-vous pas ? N'êtes-vous pas d'avis que les hommes devraient être, pour le moins, aussi bons que nous ?

— Miss Nina, vous n'hésitez pas à émettre une opinion aussi tranchée ?

— Oh ! si je me souciais aucunement de ces hommes, je ne le ferais pas ; mais il n'y en a pas un seul pour qui je donnerais cela ! dit-elle, en jetant en l'air une profusion d'écailles de noix.

— Oui, mais, miss Nina, il faudra bien vous marier un de ces jours ; vous avez besoin de quelqu'un qui prenne soin de votre fortune et de cette propriété.

— Oui, c'est cela, n'est-ce pas ? Cela fatigue l'homme de tenir les *comptes* lorsque c'est la femme qui dépense l'argent. Vraiment, cela n'est pas surprenant ; je plains tous ceux qui sont obligés de tenir des comptes ! N'est-ce pas, en effet, un tourment, Harry, que ces affreux livres ? Savez-vous que Mrs Ardaine eut la fantaisie de nous faire tenir un compte de nos dépenses ? Je l'essayai pendant plus de deux semaines ; j'en eus mal à la tête et mal aux yeux, et j'ai failli en perdre la santé. Peu à peu on y renonça, cela donnait tant de peine, et à quoi cela sert-il ? Quand l'argent est dépensé, il est bien dépensé, et tenir les comptes ne le fera pas revenir. Je mets beaucoup d'économie dans mes dépenses, je n'achète que ce qui est absolument nécessaire.

— Par exemple, dit Harry d'un air moqueur, des sucreries ! en voici pour cent dollars.

— Bien, vous savez comment cela se fait, Harry ; c'est si dur d'être obligée d'étudier ! Il faut que les jeunes filles trouvent quelques adoucissements. D'ailleurs, je ne les ai pas achetées pour moi seule, je les ai distribuées à toutes les pensionnaires ; elles m'en demandaient et je leur en donnais ; c'est pour cela qu'il m'en fallait tant.

— Je ne prétendais pas vous adresser des remontrances, miss Nina. (Prenant un papier.) Qu'avons-nous ici ? Mrs Les Cartes, 450 liv.

— Oh ! Harry, cette affreuse Mrs Les Cartes, vous n'avez jamais rien vu de pareil ! Vraiment ce n'est pas ma faute. Elle me porte en compte une foule d'objets que je n'ai jamais eus ; ça, je le sais, c'est un usage qui vient de Paris ; tout le monde s'en plaint, et, cependant, personne ne veut rien acheter ailleurs. Que faire en pareil cas ? Je vous assure, Harry, que j'ai beaucoup d'économie.

Le jeune homme qui, jusque-là, s'était occupé d'un calcul, partit d'un éclat de rire si franc que la jolie rhétoricienne en fut toute déconcertée ; elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Fi donc ! Harry, vraiment vous n'êtes pas respectueux !

— Oh ! miss Nina, je vous en demande pardon à genoux, dit-il en continuant à rire, mais il faut m'excuser ; je suis vraiment charmé de votre économie, miss Nina.

— Eh bien ! Harry, vous pouvez examiner les comptes et vous verrez. N'ai-je pas défait toutes mes robes de soie, et ne les ai-je pas fait teindre par économie ? Vous pouvez voir le compte du teinturier, et Mrs Carteau m'a dit qu'elle s'attendait toujours à refaire mes robes deux fois au moins. Oh ! oui, j'ai été très économe !

— J'ai entendu dire que les vieilles robes refaites coûtaient quelquefois plus que des neuves.

— Quelle erreur, Harry ! que pouvez-vous savoir de la toilette des jeunes filles ? Tenez, voici quelque chose que j'ai acheté… c'est une montre d'or pour vous. La voilà, ajouta-t-elle en poussant l'étui nonchalamment vers lui… et voici une robe de soie pour votre femme ! Et elle indiquait du doigt à Harry un petit paquet. Allez, quoique vous disiez, j'ai assez de bon sens pour savoir que vous êtes un excellent cœur. Je ne pourrais faire ce que je fais, si vous ne mettiez votre esprit à la torture pour faire tourner tout à mon avantage.

À ces mots, une foule d'agitations diverses se succédèrent sur la physionomie du jeune homme, ainsi que les ombres des nuages se dessinent à travers les champs. Il se mit distraitement à défaire les paquets ; ses mains tremblaient, ses lèvres s'agitaient convulsivement, mais sans laisser passage à une seule parole.

— Eh bien ! Harry, ceci ne vous convient-il pas ? J'ai cru rencontrer votre goût.

— Miss Nina, vous êtes trop bonne.

— Non, Harry, non, vous me flattez ; je ne suis qu'une petite égoïste, dit-elle, en détournant la tête pour ne point paraître remarquer les émotions auxquelles il était en proie.

« Mais, dites-moi, Harry, n'était-ce pas curieux, ce matin, quand tous nos gens sont venus recevoir leurs cadeaux ! Il y avait la tante Sue, la tante Like et la tante Katy ; je leur ai apporté à chacune assez d'indiennes pour leur faire des basquines. D'ici à deux jours notre habitation sera bariolée des couleurs vives des tabliers et des basquines. Dites-moi, avez-vous vu la tante Rose avec ce chapeau rose comme son nom et garni de fleurs ? Elle riait de si bon cœur que l'on aurait pu compter toutes ses dents. Maintenant toutes ces dames seront sans doute prises d'un accès de dévotion et se rendront à quelque *camp-meeting*[1], afin de montrer leurs belles toilettes. Pourquoi ne riez-vous pas, Harry ?

— Est-ce que je ne ris pas, miss Nina ?

— Bast ! vous ne riez que du bout des lèvres, vous ne riez pas de bon cœur. Qu'avez-vous ? Vous le dirai-je, je ne crois pas qu'il soit bon pour vous d'étudier autant que vous le faites. Mon père disait que ce n'était pas une bonne chose pour…

Elle s'arrêta, frappée de la singulière expression du visage de son interlocuteur.

— Pour des esclaves, n'est-ce pas, miss Nina ; c'est cela que votre père aura dit sans doute.

Avec ce tact fin, naturel à son sexe, Nina s'aperçut qu'elle avait touché quelque fibre douloureuse dans le cœur de son fidèle serviteur ; et, avec sa vivacité naturelle, elle se hâta de changer le sujet de la conversation.

— Je vous assure, Harry, que l'étude n'est bonne ni pour vous ni pour moi, ni pour aucune autre personne, excepté pour ceux qui sont trop vieux pour faire autre chose. Peut-on regarder hors de la fenêtre par un si beau jour, et avoir le désir d'étudier ? Peut-on s'imaginer qu'un oiseau ou une abeille étudie ? Ils n'étudient pas, ils vivent. Moi aussi, je ne veux pas étudier, je veux vivre. Ainsi donc, Harry, si vous voulez aller chercher les poneys, nous irons nous promener dans les bois ; je veux des jasmins, des primevères, des chèvrefeuilles sauvages et toutes les autres fleurs que j'aimais tant à cueillir avant d'entrer en pension.

Le *camp-meeting* est une réunion religieuse en plein air, où l'on bivouaque quelquefois pendant plusieurs jours.

OceanofPDF.com

2
Clayton

Au lever du rideau, la scène représente une salle de bibliothèque retirée, éclairée par les rayons obliques du soleil couchant. D’un côté, l’appartement s’ouvre par des portes vitrées sur un jardin, d’où souffle un air embaumé du parfum des roses et des chèvrefeuilles ; un tapis de joncs couvre le plancher, et les bergères et les sofas sous leurs housses de toile blanche donnent à toute cette salle une sorte de fraîcheur et de clarté. Les murailles sont recouvertes de belles gravures, chefs-d’œuvre de l’art européen, et des statuettes et des bronzes distribués çà et là révèlent l’élégance et le goût d’un artiste. Deux jeunes gens sont assis près d’une fenêtre ouverte, à une petite table sur laquelle est dressé un service à café en argent auprès d’un plateau de même métal, supportant des glaces et des fruits. L’un d’eux est déjà connu de vous, lecteur, par la description qu’en a faite notre héroïne, dans le précédent chapitre. C’est Edward Clayton, fils unique du juge Clayton et le représentant d’une des familles les plus anciennes et les plus distinguées de la Caroline du Nord. Il est, au point de vue physique, à peu près tel que l’a esquissé notre jeune amie : grand, mince, souple, d’une toilette un peu négligée et presque vulgaire, si elle n’était rachetée par une physionomie pleine de candeur et d’intelligence. Son front dénote la force et la réflexion avec une teinte de mélancolie : il y a dans ses yeux, quand il parle, la surexcitation particulière au tempérament bilieux. Sa bouche, d’une beauté et d’une finesse de contours presque voluptueuse, laisse échapper un sourire qui ne s’élève pas jusqu’aux yeux et ne semble jamais troubler la sombre tranquillité de leur regard.

Quel contraste frappant entre lui et son compagnon, que nous introduisons sous le nom de Frank Russel. Celui-ci était fils unique d’une famille de la Virginie, autrefois riche et puissante, maintenant déchue de son ancienne splendeur. Il y a beaucoup de personnes qui pensent que la base la plus solide de l’amitié repose sur la conformité des caractères ; mais l’observation démontre que c’est par l’effet de qualités opposées que

chaque individu se sent attiré vers un autre comme par quelque chose qu'il ne possède pas. On remarquait dans Clayton cette richesse des facultés de l'âme qui porte l'homme à se replier sur lui-même et détruit, en quelque sorte, son aptitude pour les choses extérieures ; aussi savait-il apprécier chez les autres, d'autant plus qu'il en était privé lui-même, cette vivacité d'esprit et cette activité qui conduisent presque toujours au succès. Les natures sensibles et sérieuses sont rarement douées de cette parfaite aisance de manières, de cette présence d'esprit et de cette promptitude à tirer parti des circonstances, qui sont autant de qualités si précieuses dans le monde ; et, pour cette raison, elles attachent beaucoup de prix à ces mêmes qualités.

Russel était un de ces hommes qui n'ont de capacités que pour reconnaître celles des autres, sans perdre néanmoins, pour cela, l'avantage qu'ils peuvent tirer de leurs propres ressources. Il était si bien maître de son esprit qu'il pouvait toujours l'employer et le mettre au niveau des circonstances qui en réclamaient l'usage. Dès son enfance, on lui avait remarqué beaucoup de finesse et de vivacité. À l'école, il était le factotum général, le plus ardent des joueurs et le chef de tous les mauvais tours. Il connaissait le côté faible du maître et sa conduite devant lui paraissait toujours exemplaire. Clayton, qui possédait un instinct plus délicat, et qui avait plus de scrupules qu'il n'est bon d'en avoir pour son propre profit, soit comme enfant, soit comme homme, tombait souvent dans des embarras d'où son ami le tirait ; et, tout supérieur qu'il fût à son camarade, Clayton ne pouvait s'empêcher de l'aimer et de compter sur son appui.

La portion divine de l'homme est parfois timide et défiante, peu à son aise dans ce monde ; elle réclame l'appui de ce sens pratique qui est pour ainsi dire sa monnaie courante, et, de cette façon, l'être réel et l'être idéal sont attirés l'un vers l'autre. Clayton et Russel s'étaient donc trouvés liés dès l'enfance, avaient occupé la même chambre pendant quatre ans au collège, et, quoiqu'ils fussent des instruments chacun d'une qualité tout à fait différente, ils s'étaient jusqu'ici parfaitement accordés dans le concert de la vie.

De sa personne, Russel était d'une taille moyenne ; son corps, tout à la fois souple et robuste, trahissait, dans tous ses mouvements, la vivacité et l'énergie. Sa figure avait une expression de franchise, ses yeux étaient d'un bleu clair, son front élevé était ombragé d'une profusion de cheveux bruns, et sur ses lèvres errait un sourire à la fois aimable et railleur. Sa sensibilité, sans être trop profonde, était facilement éveillée ; il se tournait aux larmes,

ou à la joie, selon l'humeur de ses amis, mais sans jamais perdre son équilibre, ou, comme il le disait lui-même, sans oublier ce qu'il faisait.

Mais notre description traîne en longueur ; il vaut mieux mettre nos personnages en scène et permettre au lecteur de les juger par lui-même.

— Vraiment, Clayton, dit Russel, en se jetant en arrière dans un fauteuil en cuir bien rembourré, et tenant un cigare entre ses doigts, c'était bien aimable de leur part d'aller à ce pique-nique, et de nous laisser seuls ici. Dis donc, mon garçon, comment va le monde à présent ? Étudies-tu la loi maintenant ? Es-tu destiné à être un second juge Clayton ? D'honneur, mon cher garçon, si j'avais les avantages que tu possèdes, rien qu'à prendre la place de ton père, je m'estimerais bien heureux.

— Quant à mes avantages, merci, dit Clayton, en se jetant sur une bergère, car je commence à croire que je n'en tirerai pas grand parti.

— Pourquoi donc ? n'aimes-tu pas l'étude du droit ?

— L'étude, oui ; la pratique, non. La théorie en est superbe, magnifique. La loi a son siège dans le sein de Dieu, sa voix est l'harmonie du monde. Tu te souviens quand nous déclamions sur ce ton. Mais lorsqu'on vient à la pratique, que trouve-t-on ? Les applications légales ressemblent-elles, en aucune chose, à la recherche de la vérité ? Un avocat ne risque-t-il pas de ne voir qu'un côté de son sujet, et n'est-il pas censé ignorer la vérité qui se trouve du côté opposé ? Je t'assure que, si j'exerçais le droit selon ma conscience, l'on me renverrait du barreau en moins d'une semaine.

— Là, te voilà de nouveau, Clayton, avec ton éternelle conscience, qui a fait mon tourment dès l'âge où tu étais écolier comme moi, et je n'ai jamais pu te convaincre que ce n'était qu'une baliverne ! C'est ce que j'appelle une conscience fantastique, qui se trouve toujours opposée à ce que tu fasses les choses comme les autres. Tu ne voudras pas, sans doute, entrer dans la carrière politique ; c'est bien dommage aussi, car tu ferais un sénateur très imposant. Tu as précisément la figure d'un père conscrit, un de ces vieux personnages de l'antique Rome.

— Et dis donc, ces anciens de Rome, que feraient-ils à Washington ? Quelle figure y feraient Regulus, Quinte-Curce ou Mucius Scaevola ?

— Eh bien ! il faut en convenir, les choses, en fait de politique, sont un peu changées depuis ces temps-là. Si les devoirs politiques étaient maintenant ce qu'ils étaient alors ; si un gouffre s'ouvrait à Washington, par exemple, tu serais précisément la première personne à t'y précipiter avec ton cheval, et cela pour le bien de la république ; ou, si tu pouvais arriver à

quelque chose en mettant ta main droite au feu et en la consumant, ou s'il y avait des Carthaginois qui voulussent bien t'enlever les paupières ou te faire rouler du haut d'une montagne dans un tonneau hérissé de clous pour l'amour de ton pays et de la vérité, dans ces sortes d'occasions, tu serais tout prêt à te dévouer : c'est la seule ambassade que tu rechercherais. Tout cela te conviendrait à merveille, mais quant à revêtir la pourpre d'ambassadeur américain, soit à Londres, soit à Paris, ce ne serait pas ton affaire. J'ai cru cependant que tu pourrais exercer le droit d'une manière raisonnable, percevoir tes honoraires, faire des plaidoyers pleins d'allusions classiques, montrer ton savoir, épouser une femme riche, donner de l'influence à tes enfants, et tout cela sans marcher sur le pied de ces gens scrupuleux. Mais il y a pourtant une chose que tu as faite comme tout le monde, du moins si tout ce que j'entends dire est vrai.

— Et quelle est cette chose, de grâce ?

— Ce que c'est ? voyez donc quel air innocent ! Tu crois, peut-être, que je n'ai pas entendu parler de tes succès à New York, et de la conquête que tu as faite de cette coquette par excellence, miss Gordon.

Cette accusation fut reçue par Clayton avec un léger mouvement des épaules et un sourire dans lequel ses yeux prirent part autant que ses lèvres, tandis que la rougeur lui montait jusqu'aux tempes.

— Sais-tu, Clayton, continua Russel, voilà quelque chose qui me plaît. Sais-tu que j'ai toujours pensé que je détesterais la femme dont tu deviendrais épris ? Il me semblait qu'un être qui devait présenter l'assemblage de toutes les vertus ressemblerait trop à une comète, et présenterait aux yeux un spectacle alarmant. Te souviens-tu (je voudrais vraiment savoir si tu t'en souviens !) quel était l'idéal que tu avais rêvé, une femme qui eût toute la science d'un homme, et tous les charmes de son sexe à la fois. Cette femme, je le sais par cœur, devait être poétique, pieuse, et posséder toutes les qualités dont le nom commence par cette lettre ; elle devait être en même temps élégante et vive ; elle devait envisager la vie d'une manière sérieuse, et avoir un certain air, moitié madone, moitié Vénus, enfin être une charmante réunion de tout ce qu'il y a de meilleur dans les femmes. Hélas ! les pauvres créatures que nous sommes ! Voici une petite coquette qui s'approche en jouant de son éventail ; elle te ramasse comme un grand copeau que tu es, te jette dans son panier d'amants, et puis s'en va dansant et folâtrant comme auparavant. N'en éprouves-tu pas de la honte ?

— Non. Je me trouve, à peu près, dans le cas du ministre de la ville où nous avons étudié ensemble, et qui épousa, à l'âge de soixante ans, une jolie Polly Peters ; et lorsque les anciens de l'Église vinrent lui demander si elle avait les qualités nécessaires à la femme d'un pasteur, il leur répondit qu'il ne croyait pas qu'elle les eût. « Mais le fait est, mes frères, ajouta-t-il, quoique je ne prétende pas qu'elle soit une sainte, je puis vous assurer que c'est une fort jolie petite pécheresse, *et je l'aime*. » Voilà précisément ma situation.

— C'est très bien dit, et, comme je te l'ai déjà fait remarquer, j'en suis charmé, parce que c'est agir comme le reste du monde ; mais crois-tu, mon cher ami, que cette petite Vénus, née de l'écume de la mer, aura vraiment quelque chose de solide ? N'est-ce pas, à peu près, la même chose que si l'on était fiancé à un nuage ou à un papillon ? Il faut chercher un peu de réalité dans une personne qui doit être votre compagne dans toutes les circonstances de la vie. Tu as un esprit profond, Clayton. Tu as besoin d'une femme qui aura quelque idée de la différence qu'il y a entre toi et les autres choses qui marchent, qui portent des habits, et qu'on appelle des hommes.

— Eh bien ! dit Clayton en s'animant et parlant avec énergie, je te dirai ce qu'il en est. Nina Gordon est une coquette, une enfant gâtée même, si tu le veux. Je n'aurais jamais cru qu'une telle personne eût pris empire sur moi. Elle n'a pas d'instruction, n'aime pas la lecture, n'a pas l'habitude de réfléchir ; mais elle a, après tout, des qualités réelles. Elle a un certain timbre de voix, comme disent les Français, qui me convient ; il y a un mélange d'énergie, d'originalité et de finesse dans son caractère, qui la rend, malgré son manque d'instruction, la plus piquante et la plus attrayante des femmes. Elle ne lit jamais, il est presque impossible de lui faire lire quoi que ce soit ; mais si vous pouvez attirer son attention, même pour cinq minutes, ses opinions en matières littéraires ne manquent pas de justesse ; il en est de même à l'égard de tous les autres sujets, si vous pouvez la fixer assez longtemps pour qu'elle puisse émettre un jugement. Quant aux sentiments du cœur, je crois qu'ils ne sont pas encore développés. Elle n'a vécu jusqu'ici que par les sens, qui sont chez elle si vifs et si actifs que ce qu'il y a de plus profond dans sa nature ne s'est pas encore révélé. Je n'ai eu l'occasion que d'apercevoir deux fois un sentiment plus profond percer dans ses yeux, et remplir sa voix d'émotion ; et je crois même que je suis le seul au monde qui ait jamais touché son cœur. Je ne suis pas du tout certain

qu’elle m’aime à présent, mais je suis à peu près convaincu qu’elle m’aimera.

— On prétend, dit nonchalamment Russel, qu’elle est ordinairement fiancée à deux ou trois amants à la fois.

— Cela se peut bien, répondit Clayton d’un ton d’indifférence, j’ai même quelques raisons de le croire, mais cela ne me donne aucune inquiétude. J’ai vu tous les hommes qui l’entourent, et je sais bien qu’il n’y en a pas un dont elle se soucie.

— Très bien, mon cher ami, mais comment se peut-il qu’avec des idées aussi sévères sur la morale, tu puisses lui pardonner de te tromper de la sorte ?

— Certes, je l’avoue, cela ne s’accorde pas avec mes goûts, mais, comme disait le vieux ministre, si j’aime la petite pécheresse, que puis-je y faire ? Tu croiras peut-être que c’est un paradoxe d’amant, mais je t’assure que, quoiqu’elle trompe, elle n’est pas trompeuse, quoiqu’elle agisse en égoïste, elle n’est pas égoïste. Le fait est que l’enfant a été élevée parmi les domestiques, en orpheline, sans mère et avec la réputation d’être une héritière. Elle a, je crois, une tante, ou enfin quelque parente, qui passe aux yeux du monde pour la maîtresse de la maison. Mais, selon moi, la petite espiègle a fait ce qu’elle a voulu ; puis, elle sort d’une pension fashionable de New York, où elle a appris l’art d’éviter les leçons et d’éluder les règles, et où elle a puisé le goût de la coquetterie. C’est, je crois, tout ce que l’on acquiert dans un pensionnat fashionable, à moins que ce ne soit une horreur de la lecture, et une aversion très prononcée pour tout ce qui se rapporte à la culture de l’esprit.

— Et ses biens sont…

— Pas très considérables. En apparence, ils sont administrés par un vieil oncle ; mais, en fait, par un esclave quarteron, qui lui a été légué par son père. Cet esclave a de l’éducation et des talents, même bien supérieurs à ceux de sa classe. Il est, de fait, le surveillant de son habitation, et je crois qu’il n’existe pas de créature plus loyale et plus dévouée aux intérêts de sa maîtresse.

— Clayton, lui dit son compagnon, cette affaire ne serait rien pour moi, qui prends le monde pour ce qu’il vaut ; mais, pour toi, elle devient un peu trop sérieuse. Ne va pas perdre pied dans l’eau.

— Tes conseils, Russel, viennent un peu trop tard ; je l’ai déjà perdu.

— Eh bien ! alors, mon bon ami, je te souhaite le succès que tu mérites ; et maintenant, comme nous sommes en voie de confidences, je puis tout aussi bien te dire que moi aussi je suis pris dans les filets. Tu as, sans doute, entendu parler de miss Benoir de Baltimore ? eh bien ! c'est d'elle que dépend ma destinée.

— Es-tu vraiment fiancé ?

— Oui, le marché est conclu, et la marchandise doit être livrée au prochain Noël.

— Passe aux détails.

— Volontiers, je vais essayer d'esquisser son portrait. Elle est passablement grande (j'ai toujours dit que je n'épouserais pas une petite femme) ; sans être absolument belle, elle n'est cependant pas dépourvue d'attraits. Elle a des manières agréables, connaît le monde, joue et chante à ravir, et possède un joli petit patrimoine. Je ne voudrais pas faire un mariage purement d'intérêt, mais, dans ma position, il fallait que l'intérêt y entrât pour quelque chose. L'on dira, peut-être, que je manque de cœur, ce n'est pas mon opinion. Si j'avais rencontré Mary Benoir, et si j'avais su, en même temps, qu'elle ne possédât rien, je me serais gardé de rechercher sa société ; mais, sachant qu'elle avait de la fortune, je me suis avancé un peu plus, et j'ai découvert qu'elle avait aussi beaucoup d'autres qualités. Qu'on appelle cela un mariage d'intérêt, peu m'importe. Ton expérience, Clayton, est celle d'un homme aveuglé par l'amour ; pour moi, je me suis engagé les yeux ouverts.

— Et que te proposes-tu de faire, Russel ?

— Il faut d'abord m'établir et me faire une clientèle, puis en route pour Washington ! Je serai président, comme tous les autres aventuriers dans les États-Unis. Pourquoi pas moi tout aussi bien qu'un autre ?

— Je ne sais pas, dit Clayton, si ce sont réellement là tes vues, et si tu auras assez de courage pour persévérer dans le travail, et assez d'argent pour payer cette charge ; quant à moi, j'aimerais tout autant passer ma vie à traverser, l'épée nue, ce que l'on dit être le pont qui conduit au paradis de Mahomet.

— Ah ! ma foi, il me semble que je t'y vois ! La jolie figure que tu ferais, mon cher, avec l'épée au poing, et tes horribles contorsions ! Je suis sûr que tu serais tout aussi à l'aise en costume guerrier que dans la carrière politique ; et cependant, tu m'es infiniment supérieur à tous égards. C'est vraiment dommage qu'un homme de ta trempe ne puisse avoir la direction des

affaires publiques. On confie le vaisseau de la nation à des esprits secondaires, à des gens comme moi, uniquement parce que nous savons dissimuler et changer de parti selon que notre intérêt le commande. La ruse est à l'ordre du jour, et le plus rusé gagne la partie.

— Moi, dit Clayton, je n'aurai jamais ce que le monde appelle du succès. Jusqu'ici, en effet, je n'ai vu que cette devise inscrite au-dessus de tous les sentiers qui y mènent. Que sert à un homme de gagner tout le monde, s'il risque de perdre son âme ?

— Je ne te comprends pas, Clayton.

— Voici ce que je veux dire : au train dont vont les affaires dans notre pays, il me faut changer de ligne de conduite, en fait d'honneur et de justice, et fermer mon cœur à tous les nobles sentiments, ou je serai, comme on dit, un homme sans avenir. Je ne connais aucun sentier dans la vie où le charlatanisme, la supercherie et le mensonge ne soient nécessaires pour réussir, aucun où un homme puisse mettre la pureté de sa nature morale au-dessus de tout. Dans toutes les avenues qui y conduisent, je ne vois que Satan debout devant moi, qui me dit : « Je te donnerai toutes ces choses, si tu te prosternes devant ma puissance ! »

— Il faudrait donc te faire ministre du culte religieux, Clayton, et mettre le coussin d'une chaire et une grosse bible entre toi et les traits enflammés du malin esprit !

— Là aussi je craindrais de le rencontrer. Je ne pourrais obtenir le droit de parler en chaire, sans m'engager à traiter telle ou telle question, et, plus tard, cela serait un piège pour ma conscience. En abordant la chaire, il me faut jurer de ne rechercher la vérité que dans les limites d'une certaine formule prescrite : hors de là ni fortune, ni prospérité, ni succès, ni réputation. Je t'assure que, si je n'écoutais que ma conscience, je serais forcé de quitter la chaire encore plus vite que le barreau.

— Que le bon Dieu te vienne en aide, Clayton, car je ne vois pas ce que tu pourras faire ; veux-tu vivre sur ton habitation, cultiver le coton et vendre des nègres ? Je m'attends à t'entendre dire bientôt que tu as souscrit au *Libérateur*, et que tu vas devenir *abolitionniste*.

— J'ai l'intention, en effet, de vivre des revenus de mon habitation ; mais ni la culture du coton, ni le trafic des nègres ne seront le but de mon existence. Je souscris au *Libérateur* parce que je suis libre, et que j'ai le droit de souscrire à tout ce qui me plaît. Je ne suis pas d'accord avec Garrison, parce que je crois que j'en sais plus, à l'endroit où je me trouve,

qu’il ne peut le faire à la place qu’il occupe. Mais il est dans son droit de dire ce qu’il pense en homme sincère, et, si j’étais à sa place, j’userais du même droit. Si je voyais les choses telles qu’il les voit, je serais comme lui, abolitionniste ; mais je ne les vois pas de même…

— Et c’est fort heureux, dit Russel, pour un homme qui rêve le martyre ; mais enfin, que vas-tu donc faire ?

— Ce que ferait tout chrétien qui a plus de quatre cents de ses semblables sous sa domination. Je vais cultiver leur éducation, et les préparer pour la liberté. Il n’y a pas de tâche plus sublime sur la terre que celle que Dieu nous a léguée à nous, maîtres ! Le pouvoir que nous donne la loi est absolu et sans bornes. Une habitation telle qu’elle devrait l’être, serait une des lumières qui doivent éclairer les nations ! Il y a dans la race éthiopienne des germes de force et de beauté qui valent bien la peine que l’on consacre sa vie à les développer. La culture du coton est le moindre de mes soucis. Mon habitation sera la sphère où j’élèverai des hommes et des femmes, et où je démontrerai l’intelligence de la race.

— *Selah*[1] *!* fit Russel.

Clayton prit l’air fâché.

— Je te demande pardon, Clayton. C’est superbe, c’est sublime ! Il n’y a qu’un malheur, c’est que c’est absolument impossible.

— Tout ce qui est bon et tout ce qui est grand a été déclaré impossible avant d’être fait.

— Laisse-moi te dire, Clayton, précisément comment la chose se passera. Tu seras un but pour les flèches des deux partis ; tu offenseras tous tes voisins, en faisant mieux qu’ils ne font. Tu élèveras tes nègres de façon à soulever contre eux l’opinion publique, sans attirer sur toi la faveur des abolitionnistes. Ils t’appelleront coupe-jarret, pirate, filou et te donneront les autres jolis noms de leur vocabulaire. Tu amèneras une situation si compliquée, qu’il n’y aura personne que toi qui puisse la maîtriser, et encore ne sera-ce pas sans difficulté ; et puis tu mourras, et tout ira au diable et s’écroulera en moins de temps que tu n’en auras mis à l’édifier. Passe encore si tu voulais te contenter de faire les choses à demi, ce ne serait pas si mal ; mais je te connais à fond.

« L’enseignement catéchisme et de quelques hymnes comme on enseigne aux perroquets (ce qui me semble un fort joli amusement religieux pour nos femmes), ne saurait les satisfaire. Tu leur apprendras à lire et à écrire, à penser et à parler. Je ne serais même pas surpris de te voir introduire parmi

eux des ardoises et des syllabaires. Tu voudras aussi un lycée, et une société où l'on puisse discuter librement. De grâce, que dit ta sœur Anne de tout ceci ? Anne est une fille raisonnable, et, pourtant, je parierais que tu l'as amenée à se ranger à ton avis.

— Anne y prend autant d'intérêt que moi-même, mais son tact est plus fin que le mien, et elle me sert en découvrant les difficultés qui m'échappent. J'ai, d'ailleurs, un excellent homme qui partage toutes mes idées, et qui se chargera des intérêts de l'habitation, au lieu d'un de ces misérables colons. Il doit y avoir un système gradué de travail et de gages, un système qui leur enseignera, à la fois, la nature et les droits de la propriété, et qui leur donnera le goût de l'industrie et de la frugalité, en proportionnant le gain de chacun à son industrie et à sa bonne conduite.

— Et toi, qu'y gagneras-tu ? Dois-tu vivre pour eux, ou vivront-ils pour toi ?

— Je leur donnerai l'exemple de vivre pour eux, et, en retour, j'espère éveiller tout ce qu'il y a de bon dans leur nature. Les forts devraient vivre pour les faibles, ceux qui possèdent de l'intelligence pour les ignorants.

— À merveille, Clayton, que le ciel te protège ! Je suis un homme sérieux, maintenant.

— Je voudrais que tu pusses le devenir, quoique je doute que cela soit possible.

— Il est fâcheux, Clayton, que tu sois né dans ce monde ; ce n'est pas ta faute, mais celle de la planète où nous vivons. Ton esprit est une mine précieuse remplie d'or et de perles ; mais ces trésors sont renfermés au cinquième étage, et il n'y a pas d'escalier pour les faire descendre dans la vie de chaque jour ; quant à moi, j'apprécie tes sentiments tout juste assez pour ne pas m'en moquer ; sur dix personnes, il y en a neuf qui le feraient. Je te parlerai franchement : si j'avais déjà conquis une position dans le monde, et que j'eusse les avantages que tu possèdes – de la famille, des amis, de l'influence et ta fortune –, alors, peut-être, je pourrais cultiver ces beaux sentiments ; mais je t'assure, Clayton, qu'une conscience comme la tienne coûte terriblement cher. Tiens, vois-tu, l'on te prendrait pour un homme qui roule carrosse et mène, en un mot, grand train sans avoir l'argent nécessaire pour faire face à ses dépenses. Après tout, ce n'est que du luxe.

— Soit, reprit assez sèchement Clayton, mais, pour moi, le luxe est un des besoins de la vie.

— Voilà ton caractère ; moi, je ne saurais me le permettre. Je dois m’ouvrir une carrière, il me faut réussir ; et, si j’avais des idées chimériques, je n’y parviendrais pas. Voilà la question posée. Je puis bien, en somme, être tout aussi religieux que la plupart de ces hommes respectables, qui ont pris leurs places dans le convoi de nuit du paradis, afin de réserver les heures du jour aux soins de leurs intérêts personnels.

— Je n’en doute pas.

— Oui, et j’obtiendrai tout ce que je désire, et toi, Clayton, tu ne seras jamais qu’un homme mécontent, malheureux, aspirant toujours à quelque chose de supérieur à la nature humaine. Et c’est par ce côté que nous différons l’un de l’autre.

Ici la conversation fut interrompue par le retour de la famille.
Exclamation qui se trouve souvent à la fin des psaumes.

OceanofPDF.com

3
La famille Clayton et la sœur Anne

La partie de la famille qui fit son entrée, se composait du père, de la mère et de la sœur de Clayton.

Le juge Clayton était grand, d'un maintien imposant, quoique d'un âge un peu avancé. On reconnaissait en lui, au premier coup d'œil, un gentleman de l'Ancien Régime. Ses cheveux blancs comme la neige présentaient un contraste singulier avec la vivacité de ses yeux bleus, dont le regard perçant ressemblait à celui du faucon. Il y avait dans la manière de porter sa tête, dans toute sa personne, quelque chose de noble, et les lignes arrêtées de ses traits lui donnaient une apparence de sévérité. Son œil, d'un bleu clair et perçant, revêtait un esprit calme, décidé, austère, et rappelait, avec ses cheveux blancs, un de ces beaux effets qui se rencontrent dans les paysages alpestres, où des montagnes de neige se découpent sur l'azur du ciel. Il y avait beaucoup à redouter de la raison d'un tel homme, peu de chose à espérer des élans de son cœur. Et, cependant, cette première impression était injuste ; car il y avait sous cette froideur apparente un caractère ardent et passionné, et une nature fortement trempée. Ses sentiments de famille étaient à la fois tendres et profonds, rarement exprimés, excepté devant ceux qui se trouvaient placés sous son influence. Dans tous les petits détails de la vie sociale et intérieure, il était sévère mais juste, toujours prompt à reconnaître une vérité ou à avouer une erreur.

La femme du juge Clayton était une personne accomplie, aux premiers pas de la période décroissante ; mais son teint encore délicat, ses beaux yeux noirs et sa taille majestueuse rappelaient une jeunesse pleine de beauté. Douée d'une imagination vive et ardente, qui la poussait toujours vers un excès de générosité, elle s'était attachée à son mari avec un dévouement passionné, comme la rose alpine couronne de sa beauté le sommet du glacier.

Il existait entre Clayton et son père une affection tendre et profonde ; mais à mesure que le fils passait de l'adolescence à l'âge viril, il devenait

évident qu'ils ne pouvaient marcher d'accord dans la même voie. Le tempérament du fils était tellement empreint de celui de la mère, que le père, après avoir épuisé son temps et ses peines pour faire de son fils une exacte copie de lui-même, se trouva loin du compte au résultat. Clayton était idéaliste à l'excès ; l'idéalisme donnait un coloris à toutes les facultés de son esprit, et dirigeait toutes ses pensées comme l'aimant invisible dirige l'aiguille. La délicatesse de sa conscience, pénétrée de ce principe, la portait toujours à s'élever, en fait de morale, au-dessus des opinions familières et pratiques.

Il en résulta que, tout en honorant la théorie de la jurisprudence, la pratique lui causait un insurmontable dégoût, et son père était constamment obligé de lui montrer l'imperfection de ses raisonnements, fondés plutôt sur un sens instinctif de ce qui devrait être, que sur la pratique de ce qui est.

Cependant Clayton avait assez du naturel ferme et décidé de son père pour être l'idole de sa mère, qui aimait peut-être avec plus de tendresse cette reproduction de caractère que l'original lui-même.

Anne Clayton était l'aînée de trois sœurs, et la compagne de prédilection de son frère, et comme elle est là occupée à se débarrasser de son chapeau, nous la présenterons au lecteur. D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, elle possède cette ampleur de poitrine que l'on admire chez les femmes anglaises. Sa belle tête se pose sur ses épaules avec un air décidé et positif qui s'allie à la fierté. Son teint brun et transparent reflète ce beau coloris, indice d'une riche santé. La pureté de lignes d'un petit nez aquilin, la bouche grande, bien faite et ornée de belles dents, un air de franchise, des yeux bruns semblables à ceux du père et dignes du même objet de comparaison, sont des détails du portrait qu'il ne faut pas perdre de vue. Il y a dans cet ensemble de physionomie un je-ne-sais-quoi qui encourage la conversation et vous met de suite à votre aise ; cependant, pas un homme n'aurait risqué la moindre familiarité avec Anne Clayton. Malgré tout son abandon, quelque chose en elle semblait dire : Tu n'iras pas plus loin ! Une foule d'adorateurs avait rendu hommage à ses charmes, et, néanmoins, Anne Clayton avait atteint l'âge de vingt-sept ans sans se marier. Tout le monde en était surpris, et nous ne pouvons que partager la surprise générale. La raison qu'elle alléguait était simple et positive : elle ne désirait pas se marier, elle se trouvait heureuse de ne pas engager sa liberté. L'amitié qui régnait entre le frère et la sœur avait acquis beaucoup de force, malgré la différence des caractères, car Anne n'avait pas le moindre

idéalisme. Elle avait du bon sens, de la finesse et de l'enjouement, mais elle était, par-dessus tout, ce qu'on appelle une femme pratique. Le contraste était ce qui la charmait dans son frère. Elle raffolait de cet élément de poésie héroïque à peu près pour la même raison que les jeunes filles d'autrefois admiraient Thaddeus of Warsaw et William Wallace, parce que c'était quelque chose hors de sa portée. Dans le domaine de l'intelligence, elle avait pour son frère une vénération presque idolâtre, et dans tout ce qui se rapportait à la pratique, elle maintenait, avec un certain degré d'assurance, sa propre supériorité. Il n'y avait peut-être personne au monde dont Clayton, sous ce rapport, craignît davantage le contrôle intelligent.

Dans la position où se trouvaient nos personnages, Clayton se sentit embarrassé en communiquant à sa sœur une nouvelle qui n'aurait pas dû lui échapper. Une sœur d'un caractère aussi positif ne peut vivre vingt-sept ans dans l'intimité de son frère sans pressentir, sans projeter quelque mariage. Comment expliquer que Clayton, qui écrivait à sa sœur sans réticence, ne l'eût pas informée de son amour pour Nina ? Le fait est qu'un sentiment de délicatesse l'empêchait de représenter Nina à l'esprit clair et pratique de sa sœur, telle qu'elle lui paraissait à travers les nuages de sa propre imagination. Les vérités qu'il ne pouvait déguiser n'en donneraient pas une idée favorable, et les gens d'un tempérament impressionnable n'aiment pas se donner la peine de justifier leurs instincts. Rien, en effet, n'est moins susceptible d'être analysé par le raisonnement que cette sympathie sur laquelle l'affection est fondée.

Nous avons tous eu des préférences qui ne s'accordaient guère avec le catalogue des vertus, et nous avons été vaincus dans des circonstances qui justifiaient peu notre défaite.

Cependant la voix publique n'avait pas manqué d'informer Anne Clayton de ce qui se passait, et quoique sa fierté et sa délicatesse l'empêchassent d'y faire aucune allusion, elle sentait amèrement le manque de confiance de son frère, et par cela même, elle ne se trouvait guère mieux disposée envers sa petite rivale. Mais l'événement avait pris de telles proportions, que Clayton sentit la nécessité d'en informer sa famille et ses amis. La tâche était rendue facile par les dispositions naturelles de la mère à partager les sentiments de ceux qu'elle aimait. Son fils l'avait priée d'en faire part à sa sœur, et elle avait saisi avec empressement l'occasion qu'offrait la partie de plaisir du matin.

Le premier coup d’œil que Clayton jeta sur sa sœur, lorsqu’elle entra dans l’appartement à son retour, lui prouva qu’elle était triste et déconcertée. Elle ne resta pas longtemps, et ne parut guère disposée à prendre part à la conversation. Après quelques moments d’un silence rêveur, elle passa dans le jardin et parut s’occuper de ses plantes. Clayton l’y suivit. Il vint près d’elle et la regarda en silence pendant qu’elle détachait les feuilles mortes d’un géranium.

— Ma mère vous a informée de ce qui se passe, dit-il enfin.

— Oui, dit Anne.

Il y eut un intervalle de silence pendant lequel Anne continua à secouer les feuilles mortes et à arracher distraitement les feuilles vertes de l’arbuste, sans se préoccuper de sa destruction.

— Anne, reprit Clayton, que je voudrais que vous pussiez la voir !

— J’en ai entendu parler par les Livingston, reprit Anne sèchement.

— Et qu’en avez-vous entendu dire ? demanda Clayton vivement.

— Rien de ce que j’aurais voulu, Edward, ni de ce que j’aurais espéré de la personne de votre choix.

— Et, de grâce, qu’avez-vous donc entendu ? Parlez franchement, je vous en conjure, dit Clayton. Je veux tout savoir.

— Eh bien ! reprit Anne, on dit que c’est une franche coquette. D’après ce que j’en sais, il me semble que ce doit être une jeune fille sans principes.

— Ce langage est dur à entendre, Anne.

— La vérité l’est ordinairement, reprit Anne.

— Ma chère sœur, dit Clayton en lui prenant la main et en la conduisant à un siège dans le jardin, avez-vous perdu toute confiance en moi ?

— Je crois que cette question serait plus convenablement applicable à vous qu’à moi ! Pourquoi suis-je la dernière à savoir tout ceci ? Pourquoi faut-il que je l’apprenne par la rumeur publique, au lieu de l’apprendre de votre bouche ? Vous aurais-je traité de la sorte ? Ai-je jamais eu des secrets que je ne vous aie confiés ? Je vous ai tout découvert jusqu’au plus profond de mon cœur !

— Cela est vrai, ma chère Anne, mais qu’auriez-vous fait si vous aviez aimé une personne et que vous eussiez prévu qu’elle ne me plairait pas ? Vous savez, Anne, que vous êtes d’un caractère résolu. La circonstance pourrait très bien se présenter : m’auriez-vous fait immédiatement votre confidence ? N’auriez-vous pas pris le parti de temporiser, de remettre de jour en jour, soit pour une raison, soit pour une autre, et n’auriez-vous pas

trouvé que la tâche devenait d'autant plus difficile que vous auriez différé davantage ?

— Je ne sais, dit Anne amèrement, je n'ai jamais aimé qui que ce soit mieux que vous ; voilà la difficulté.

— Ni moi non plus, Anne, je n'aime personne mieux que vous. L'affection que je vous porte est tout aussi vive et aussi parfaite qu'elle l'était auparavant. Vous verrez si vous ne me trouverez pas aussi dévoué à tous égards. Mon cœur, il est vrai, s'est ouvert à un autre amour, mais il est si différent qu'il ne pourra jamais porter atteinte à celui que je ressens pour vous. Voyons, chère Anne, ma chère sœur, si vous pouviez l'aimer comme une partie de moi-même !

— Je le voudrais, dit Anne visiblement émue, mais ce qu'on m'a dit d'elle lui a été si défavorable ! Je n'aurais pas cru que vous eussiez fait choix d'une telle personne, Edward. Ce que je méprise surtout, c'est une femme qui se joue des affections qu'elle inspire.

— Très bien, ma chère sœur ; mais Nina n'est pas une femme, c'est une enfant, vive, belle et légère, et je suis sûr que vous pourriez lui appliquer ces vers de Pope :

If to her share some female errors fall,
Look in her face, and you forget them all[1] *!*

— En vérité, dit Anne, je crois que tous les hommes se ressemblent : une jolie figure suffit pour les séduire. Je croyais, Edward, que vous étiez une exception, mais vous êtes pris dans les mêmes filets.

— Dites-moi, Anne, est-ce là le moyen de gagner ma confiance ? Supposez que je cède à un enchantement ; c'est par l'indulgence que vous me tirerez de mon illusion. Dites ce que vous voudrez, mais voici la vérité, c'est mon sort d'aimer cette enfant : avant de la voir, j'ai essayé d'aimer bien des femmes. J'en ai vu beaucoup que j'aurais dû pouvoir aimer, plus belles, plus accomplies, avec plus d'agréments, et pourtant je les ai vues sans la moindre émotion ; mais cette jeune fille a réveillé tout mon être, je ne la vois pas du même œil que le reste du monde. Je pressens ce qu'elle peut être, ce qu'elle sera lorsque son caractère sera tout à fait formé.

— C'est cela, Edward, c'est cela, dit Anne. Vous ne voyez jamais les choses telles qu'elles sont – c'est-à-dire, vous ne voyez qu'une image rayonnante, un être idéal, qui devrait, ou qui pourrait bien exister ; voilà la

difficulté. Vous faites d'une petite coquette de pension quelque chose de sublime, vous la dotez de perfections puisées dans votre imagination, et puis vous vous prosternez devant elle.

— Eh bien ! ma chère Anne, quand même cela serait ? Moi j'aime l'idéal, vous le réel. J'ai droit d'agir selon ma nature, comme vous, selon la vôtre. Mais ce n'est pas tout le monde que je puis idéaliser, et je crois que c'est pour cela que je n'ai jamais pu aimer quelques femmes supérieures, qui m'ont admis dans leur intimité ; il n'était pas possible de les idéaliser ; mon imagination ne pouvait les embellir de ses rêves, il leur manquait, enfin, précisément ce que Nina possède. Elle ressemble à une de ces petites cascades brillantes des montagnes Blanches, qui reproduisent dans l'atmosphère qui les environne les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Et vous ne la voyez qu'à travers ces teintes enchantées.

— Précisément, ma chère sœur, mais il y a des personnes que je me puis voir ainsi. Pourquoi me blâmer ? Il est agréable de voir les choses à travers un prisme. Pourquoi voudriez-vous détruire l'illusion, si je puis en jouir ?

— Vous souvenez-vous, répondit Anne, de l'homme qui se fit payer par les fées en or et en diamants, et qui, après qu'il eut passé un certain ruisseau, trouva ses trésors changés en ardoises ? Eh bien ! le mariage est semblable à ce ruisseau ; bien des gens, lorsqu'ils ont passé de l'autre côté, trouvent qu'au lieu de diamants ils n'ont que des ardoises. Et voilà pourquoi j'oppose mon bon sens à toutes vos illusions. Je ne m'attache qu'à la simple vérité. On dit cette jeune fille coquette ; croyez-moi, la femme qui se joue des sentiments les plus profonds, ne peut être capable d'affection, et vous êtes trop bon, Edward, d'un caractère trop élevé, je vous ai aimé trop longtemps, pour vouloir vous donner à une *telle* femme.

— Ma chère Anne, il y a dans ce que vous venez de dire bien des points sur lesquels nous ne pouvons nous accorder. D'abord, quant à la coquetterie, ce n'est pas, à mes yeux, un péché impardonnable, sous certains rapports, entendons-nous.

— Ce qui veut dire lorsque Nina Gordon est la coquette ?

— Non, pas tout à fait ; mais il faut dire la vérité, Anne, il y a si peu de sincérité, si peu de bienveillance et de charité dans les rapports entre les hommes et les femmes, et notre sexe, qui devrait donner le bon exemple, se montre dans ces mêmes rapports si frivole et si intéressé avec les femmes, qu'il ne faut pas s'étonner si, de temps en temps, une jeune fille espiègle, mais douée d'une certaine supériorité, cherche à venger le sexe auquel elle

appartient, en dévoilant les faiblesses du nôtre. Je ne crois pas que Nina soit capable de se jouer d'un amour profond et sincère, de l'amour de celui qui veut son bonheur, et qui est prêt à se sacrifier pour elle ; mais je ne crois pas qu'un tel amour se soit jamais présenté à elle. Il y a une grande différence entre aimer une femme et vouloir s'assurer de son amour. Le désir d'épouser n'est pas une preuve qu'on aime ou même qu'on est capable d'aimer. Les jeunes filles sentent toutes ces choses-là, parce que leurs instincts sont vifs, et on les accuse de se jouer du cœur d'un homme, tandis qu'elles n'ont fait que l'éprouver, et ont découvert qu'il était vide. D'ailleurs, si ce n'est qu'une peccadille pour un homme de faire valoir son autorité, pourquoi reprocher à une femme d'exercer un peu la sienne ?

— Edward, il n'y a rien au monde que vous ne puissiez embellir. Mais, quoi que vous puissiez dire, je n'aime pas les coquettes ; et puis l'on me dit que Nina Gordon est si bizarre, et que sa manière de parler et d'agir est parfois si extraordinaire !…

— Voilà, peut-être, ce qui me charme le plus en elle ! Les femmes, semblables à la monnaie, finissent par perdre au frottement de la société un peu de leur individualité, et il est agréable, de temps en temps, d'en trouver une qui pense et agisse autrement que les autres. Vous possédez cette qualité vous-même, ma chère Anne, dans un moindre degré peut-être ; mais il faut vous souvenir que vous avez été élevée par notre mère, et qu'à toute heure vous avez été instruite et guidée par ses conseils, même sans le savoir ; Nina, elle, a été élevée parmi les domestiques, ou dans une pension à New York ; de plus, vous avez vingt-sept ans, et elle en a dix-huit ; or, il y a beaucoup à apprendre de dix-huit à vingt-sept ans !…

— Mais, mon frère, vous vous souvenez que miss Hannah More, ou bien quelque autre bonne femme, j'oublie laquelle, a dit qu'un homme qui choisit sa femme comme il choisirait un tableau à une exposition publique, devrait ne pas oublier qu'il y a cette différence, que le tableau ne peut pas retourner à l'exposition, tandis que la femme le peut. Vous en avez fait choix parce que vous l'avez vue briller en société, mais répondriez-vous de la rendre heureuse dans les occupations de la vie journalière ? N'est-ce pas une de ces femmes qui ne peuvent maîtriser leur vivacité, qui veulent être lancées dans le tourbillon du monde ?

— Je ne crois pas, dit Clayton. Je crois, au contraire, que son excès d'activité, sa fraîcheur, son originalité rendraient faciles nos devoirs de

chaque jour, et que, demeurant avec nous, elle prendra naturellement part à tout ce qui nous intéresse.

— N’allez pas vous flatter, mon frère, que vous pourrez refaire cette jeune nature, et la mouler sur vos modèles favoris.

— Qui, moi ? pouvez-vous m’attribuer ces prétentions ? Je ne songerais jamais à épouser une femme dans l’intention de refaire son éducation ; ce n’est ordinairement qu’une tâche intéressée. D’ailleurs, je ne veux pas une femme qui, semblable à un miroir, réfléchisse toutes mes opinions et tous mes sentiments. Je ne veux pas non plus qu’elle soit comme une feuille de papier brouillard, recevant très humblement tout ce que je dis, et rendant une impression plus faible de mes idées. Je veux une femme qui soit elle-même : tout le charme de la vie est dans la variété.

— Vous conviendrez toutefois, dit Anne, qu’il serait bon que les goûts de nos amis s’accordassent avec les nôtres.

— Oui, sans doute… mais il n’y a rien au monde qui s’accorde aussi bien que les contrastes, pourvu que ces contrastes soient harmonieux. Dans la musique, par exemple, l’on n’emploie pas toujours les mêmes notes, et c’est de la différence des notes que résulte l’accord. Les dissonances même sont nécessaires pour rendre l’harmonie plus complète. Il n’y a entre Nina et moi que juste assez de différence pour former un accord, et toutes nos petites querelles (car nous en avons eu déjà plusieurs, et sans doute nous en aurons encore) ne sont que des points d’orgue chromatiques, qui mènent à l’harmonie. Je suis porté à la théorie et à la réflexion ; je suis hypocondriaque, souvent morbide ; sa vivacité et son esprit la font précisément ce qu’il me faut. Elle me réveille, m’excite, me tient en action, et sa finesse et sa perspicacité mettent souvent ma raison en défaut. Bref, je révère cette enfant malgré ses imperfections ; elle m’a déjà enseigné bien des choses !

— À merveille, dit Anne en riant, et, s’il en est ainsi, je renonce à vous convaincre. Lorsque vous parlez de révérer Nina Gordon, il n’y a plus d’espoir pour vous, et j’essaierai d’en tirer le meilleur parti possible. J’espère que vous trouverez tout ce que vous cherchez, et même davantage ; en tout cas, je ferai ce qui dépendra de moi pour vous rendre aussi heureux dans votre nouvelle position que vous méritez de l’être.

— À la bonne heure ! c’est parler comme Anne Clayton ! c’est parler comme vous, ma chère sœur, et je ne pourrais rien dire de mieux. Vous avez allégé votre conscience, vous avez fait tout ce que vous pouviez pour moi,

et, maintenant, vous vous soumettez à ce qui est inévitable. Je sais que Nina vous aimera, et si vous n’essayez jamais de lui donner des conseils et de la gouverner, vous aurez sur elle un grand ascendant. Les bonnes gens comprennent difficilement ce système : on croit être utile aux autres en se mêlant de leurs affaires et en donnant des avis ; on oublie que tout ce qu’il y a à faire c’est de prêcher l’exemple. Quand je commençais à connaître Nina, j’étais assez sot pour faire comme les autres, mais je n’y serai plus repris à présent. Lorsque Nina viendra chez nous, tout ce que vous aurez à faire sera de la traiter avec bonté et de vivre comme vous avez toujours vécu, et s’il y a quelque chose dans son caractère qui doive être changé, elle y viendra d’elle-même.

— Puisqu’il en est ainsi, je voudrais déjà la voir !

— Si vous vouliez ajouter quelques lignes à la lettre que je vais écrire, cela pourrait, avec le temps, amener sa visite.

— Volontiers, cher Edward…

Si quelques erreurs lui tombent en partage, regardez sa figure, et vous les oublierez toutes.

OceanofPDF.com

4
La famille Gordon

Une ou deux semaines s’étaient passées depuis que nous avons introduit Nina Gordon en scène, et, depuis ce temps, elle s’était familiarisée avec les détails du ménage. De droit, elle se trouvait maîtresse absolue au-dedans et au-dehors de son habitation ; mais, de fait, elle se trouvait, par sa jeunesse, son manque d’expérience, et par son ignorance des choses de la vie, dans la dépendance de ceux qu’elle prétendait gouverner. La maîtresse d’une habitation au Sud porte un fardeau dont on ne se fait, au Nord, qu’une idée fort imparfaite. Toutes les choses d’un usage journalier doivent être renfermées dans un certain ordre pour être distribuées suivant les besoins. Les domestiques, pour la plupart, ne sont que de grands enfants, sans réflexion, incapables de se gouverner, se querellant sans cesse, divisés en factions, et ne voulant se soumettre à aucune autorité. Tous les vêtements pour quelques centaines de gens doivent être achetés, taillés et faits sous la direction de la maîtresse ; ajoutez à cela le soin des enfants, dont les mères même sont incapables, et vous aurez quelque idée de ce que c’est qu’une ménagère du Sud.

On a déjà vu ce qu’était Nina à son retour de New York, et on peut aisément s’imaginer qu’elle n’avait aucune vocation pour s’acquitter consciencieusement des devoirs pénibles qui lui étaient imposés.

Le fait est que, depuis la mort de la mère de Nina, les fonctions de maîtresse de la famille n’avaient été remplies que de nom par sa tante, *mistress* Nesbit. La personne qui, de fait, dirigeait tout, était une vieille mulâtresse nommée Katy, que la mère de Nina avait dressée à cet emploi. Malgré l’infériorité et l’ignorance des nègres en général, on en trouve parfois qui sont doués d’une rare habileté. Lorsque les maîtres, par nécessité ou en connaissance de cause, font choix de domestiques de cette trempe, ils les assujettissent à la discipline et à la responsabilité, qualités qui se développent au sein de la société appartenant à l’état libre. La mère de Nina, qui n’était pas d’une santé robuste, avait été obligée par nécessité de

se reposer sur « tante Katy », comme on l'appelait, et celle-ci était devenue, sous sa direction, une excellente ménagère. Avec sa tête enveloppée d'un madras rouge, son trousseau de clefs, et une bonne opinion de l'importance de sa charge, elle soutenait son personnage de manière à ne pas passer aisément inaperçue.

Il est vrai qu'elle en référait toujours à sa jeune maîtresse, et qu'elle la prévenait au point de lui demander ce qu'elle voulait qu'on fît ; mais on savait généralement que son assentiment aux propositions de tante Katy était aussi certain que celui de la reine aux recommandations de ses ministres ; et même si Nina eût voulu hésiter, son Premier ministre avait le pouvoir, sans se départir le moins du monde d'une conduite respectueuse, de la plonger dans des labyrinthes inextricables. Comme Nina ne voulait pas se donner la moindre peine, et désirait par-dessus tout consacrer tout son temps à son propre amusement, elle se décida sagement à ne pas porter atteinte à l'autorité de tante Katy, et à obtenir par la persuasion et les caresses ce que la vieille était trop opiniâtre pour accorder à son pouvoir. Le jeune quarteron Harry, que nous avons introduit dans le premier chapitre, avait la direction de l'habitation. Afin de bien comprendre la position qu'il occupait, par rapport à la propriété, il nous faut, selon la manière des historiens en général, retourner environ cent ans en arrière, afin de donner à nos lecteurs un point de départ. Nous adopterons donc le style historique pour donner les détails suivants.

Parmi les premiers émigrés qui s'établirent dans la Virginie, se trouvait Thomas Gordon, un rejeton de la noble famille Gordon, si célèbre dans l'histoire de l'Écosse. Doué de beaucoup d'énergie, et se trouvant à l'étroit dans les limites de l'Ancien Monde, où trop peu d'occasions se présentaient de relever l'éclat de la famille, il s'embarqua pour la Virginie. Aventureux par goût, il donna le signal d'une entreprise dont le résultat fut un établissement sur les rives du fleuve Chowan, dans la Caroline du Nord. Il prit possession d'un vaste terrain, qui s'était accru par alluvion, et commença à ensemencer avec toute l'énergie et l'habileté propres à sa nation ; comme la terre était franche et fertile, il tira bientôt un bénéfice notable de son entreprise. Imbus des souvenirs de leur ancien renom, les Gordon transmirent à leurs descendants les traditions, les sentiments et les habitudes qui appartenaient à la classe aristocratique dont ils étaient issus. Le nom de Canema, donné à la propriété, vient d'un guide et interprète indien, qui était l'intendant du colonel Gordon. La propriété dura autant que

le gouvernement colonial, sans diminution dans la famille, dont les richesses semblaient s'accroître à chaque nouvelle génération.

La maison était bâtie dans le même style d'architecture que celles des riches propriétaires anglais, style que les habitants se plaisaient à copier autant que leurs moyens le leur permettaient.

On avait fait venir d'Angleterre, à grands frais, des charpentiers et des ciseleurs, afin d'embellir l'habitation ; et, pour satisfaire une fantaisie, l'ancêtre qui la fit construire avait réuni, pour la confection des boiseries, les différentes essences de bois qui se trouvaient sur le continent américain. Il s'était avancé dans l'Amérique du Sud, et en avait rapporté des échantillons d'un bois plus poli que le bois de rose, dur comme l'ébène, qui croît en abondance sur les bords de l'Amazone, et dont les habitants se servent pour les constructions.

Le salon était parqueté en petits carreaux, dont la surface luisante était aussi polie que le marbre.

Le dehors était construit dans le style adopté dans la Virginie, avec deux galeries circulaires, mieux adaptées au climat de l'Amérique qu'aucun style européen. L'intérieur, cependant, était orné de sculptures et de ciselures, copiées, pour la plupart, sur les domaines héréditaires d'Écosse, ce qui donnait à tout l'édifice un air d'antiquité prématuré.

C'est là que pendant deux générations la famille Gordon avait vécu dans l'abondance. Mais, du vivant du père de Nina, et surtout après sa mort, on pouvait voir, sur l'habitation, des signes de cette décadence qui a conduit par degrés plus d'une vieille famille de la Virginie à la pauvreté et à la ruine. Le travail des esclaves, en tout temps le moins avantageux, avait épuisé la vigueur des terres, et les propriétaires s'étaient, peu à peu, départis de cette énergie qui avait été provoquée chez les premiers émigrés par les exigences de la situation. On laissait tout aller au hasard, et le maître et l'esclave ne semblaient avoir qu'un seul but, celui de prouver qui pouvait être le plus prodigue.

À sa mort, le colonel Gordon avait légué, comme nous l'avons déjà vu, cette propriété à sa fille, sous la direction d'un esclave, dans l'intelligence et le dévouement duquel il avait la plus parfaite confiance.

Quand on réfléchit que les surveillants sont ordinairement tirés d'une classe de blancs plus ignorants que les esclaves même, et que leur prodigalité et leur rapacité sont passées en proverbe parmi les habitants, il n'est pas étonnant que le colonel Gordon ait pensé qu'en abandonnant son

habitation aux soins d'une personne douée de tant d'énergie, d'intelligence et de fidélité que Harry, il avait pris les meilleures mesures pour assurer les intérêts de sa fille.

Harry était le fils de son maître, et possédait son caractère et son tempérament, adoucis par le naturel doux et aimable de la belle mulâtresse Eboe, sa mère. En raison de sa naissance, Harry avait reçu une éducation très supérieure à ce qui est ordinairement le partage des gens de son rang. Il avait aussi accompagné son maître, en qualité de domestique, pendant qu'il faisait le tour de l'Europe, et, dans ses voyages, l'occasion ne lui avait pas manqué d'étendre ses connaissances, et de développer ce tact par lequel les gens de race mixte semblent plus particulièrement apprécier toutes les convenances de la société, à tel point qu'il serait difficile de rencontrer chez d'autres de meilleures et de plus agréables manières.

En laissant un homme de cette trempe, son propre fils, dans les liens de l'esclavage, le colonel Gordon avait agi sous l'influence de sa tendresse pour sa fille, qui était sa passion dominante. Il avait pensé avec raison qu'un homme si richement doué trouverait tant de carrières ouvertes devant lui, s'il était libre, qu'il serait tenté de laisser la propriété en d'autres mains, et de chercher fortune ailleurs. Il résolut, par conséquent, de le laisser dans l'esclavage pour un certain nombre d'années, espérant que son attachement pour Nina lui rendrait le service tolérable.

Harry avait, par sa fermeté, sa pénétration et sa connaissance du cœur humain, obtenu un grand ascendant sur les nègres de l'habitation, et soit crainte, soit amitié, on lui obéissait généralement. Aucune surveillance ne s'exerçait sur lui, et il agissait, à tous égards, en homme libre. Tout le monde à la ronde le connaissait et le respectait, et s'il n'avait pas eu une bonne part de la réflexion et de la prévoyance de ses ancêtres écossais, il aurait été parfaitement heureux, et aurait oublié ses chaînes, parce qu'il n'en sentit jamais le poids.

C'était seulement en présence de Tom Gordon, le fils légitime du colonel Gordon, qu'il sentait qu'il était réellement esclave. Dès son enfance, une haine invétérée existait entre les deux frères ; elle ne fit que s'accroître avec les années, et comme il se trouvait, chaque fois que le jeune Tom revenait à l'habitation, exposé à de mauvais procédés, auxquels sa position d'esclave ne lui permettait pas de résister, il était résolu à ne pas se marier jusqu'à ce qu'il eût la libre disposition de sa propre destinée et de celle de sa famille.

Malgré sa résolution, les charmes d'une jolie quarteronne française l'emportèrent sur les conseils de la prudence.

L'histoire de Tom Gordon est l'histoire de plus d'un jeune homme qui grandit sous l'influence de la société qui l'a formé. La nature l'avait doué de facultés précieuses et lui avait donné cette organisation nerveuse et subtile qui, semblable au feu, est un bon serviteur, mais un mauvais maître. Ces éléments, sous une bonne direction, auraient pu former un homme public à la fois actif et éloquent ; mais élevé dès son enfance parmi des domestiques, pour lesquels sa volonté était une loi, traité avec une indulgence excessive pendant ses premières années de beauté et de gentillesse enfantines, il se figurait que tout lui était permis, car il vivait parmi des esclaves, qui n'avaient d'autre moralité que celle qu'on trouve ordinairement dans les habitations : ses passions se développèrent de très bonne heure, et avant que son père eût pensé à saisir les rênes de l'autorité, elle s'était à jamais échappée de ses mains.

Des précepteurs se succédèrent pour l'instruire ; mais tous le quittèrent, effrayés de la violence de son caractère. L'isolement de l'habitation l'avait privé de société, cet aiguillon salutaire, qui aide souvent un jeune homme à se connaître et à se maîtriser. Les personnes avec lesquelles il se trouvait étaient ou des esclaves, ou des surveillants, gens d'ordinaire rusés et sans principes, ou bien encore de pauvres blancs du voisinage, encore plus dégradés que les esclaves eux-mêmes. Soit pour une raison, soit pour une autre, c'était l'intérêt de tous de flatter ses penchants et de l'aider à tromper ses parents ; il se trouva donc, de bonne heure, initié à tous les vices. Ne sachant qu'en faire chez lui, son père le plaça dans une école du Nord, où il se fit tout d'abord distinguer, et ses premiers exploits furent de battre le maître et de se faire chasser de la classe. De là, il passa dans une autre, et, guidé par l'expérience, il parvint à s'y maintenir. Plus tard, il se fit colporteur, missionnaire, et introduisit l'usage de *bowie-knives, revolvers,* et d'une littérature obscène. Hardi et rusé, il lui suffisait d'une année dans une école pour corrompre le quart des élèves. Il était d'une grande beauté, et, lorsqu'il n'était pas en colère, il passait pour être aimable ; il dépensait l'argent à pleines mains ; les jeunes gens prennent la prodigalité pour de la générosité.

Les fils de fermiers laborieux, élevés d'une manière frugale et industrieuse, étaient éblouis par la facilité avec laquelle il parlait, buvait et jurait. À leurs yeux c'était un héros, et ils étaient surpris de voir combien de

choses, jusque-là ignorées, étaient nécessaires à la vie. De l'école il passa au collège, et là il fut placé sous la surveillance d'un professeur, auquel on paya une somme énorme pour le surveiller spécialement. Il en résulta que tandis que plus d'un garçon du Nord, qui n'avait pas de famille pour acheter une pareille protection, était oublié ou expulsé, Gordon, tout en passant le temps à boire, à briser les fenêtres, à berner les nouveaux venus, et à paraître en tête de tous les méchants coups, prit enfin ses degrés sans que personne sût comment, excepté le professeur, qui avait reçu une somme assez ronde pour aplanir les difficultés. Il entra dans l'étude d'un avocat à Raleigh, où il était censé étudier le droit, parce qu'on l'y voyait quelquefois dans les courts intervalles qu'il ne consacrait pas au jeu, aux courses et à la boisson. Son père, homme aimant, mais emporté, ne pouvait guère le maintenir, et leurs fréquentes disputes menaçaient la paix de toute la famille. Cependant le colonel Gordon se berça jusqu'à la fin de sa vie de l'espoir que, le premier feu de la jeunesse passé, Tom se rangerait et deviendrait un homme honorable, et il lui laissa en mourant la moitié de sa fortune. Depuis cette époque, Tom n'avait pensé qu'au moyen de faire croître les ailes que porte, dit-on, la fortune, pour mieux s'envoler, sans doute.

Comme il arrive souvent dans les cas où la ruine d'un caractère est complète, celui de Tom Gordon ne fit qu'étouffer les germes de bonté qui s'y trouvaient mêlés. Il avait quelque notion du bien et du mal, et juste assez de conscience pour se rendre méchant et désagréable. À mesure qu'il se reconnaissait indigne de l'affection et de la confiance de son père, et sur la moindre preuve qu'il les avait perdues, il devenait jaloux et furieux, il gardait rancune à sa sœur pour la seule raison que son père semblait trouver avec elle une satisfaction qu'il ne rencontrait pas avec lui. Dès sa jeunesse il avait pris l'habitude de la tourmenter de toutes les façons, et c'était pour ce motif, entre autres, que Harry avait persuadé à Mr John Gordon, l'oncle et le gardien de Nina, de la placer dans un pensionnat de New York, où elle avait acquis ce qu'on appelle une éducation. Après avoir quitté l'école, elle avait passé quelques mois dans la famille d'un cousin de sa mère, où elle s'était livrée avec ardeur aux plaisirs du monde.

Elle rapporta chez elle heureusement l'amour de la nature, ce qui lui rendit la vie de l'habitation agréable. Il n'y avait que peu de voisins ; l'habitation de son oncle, à cinq milles de la sienne, était la plus proche. D'autres familles, auxquelles les Gordon rendaient visite de temps en

temps, se trouvaient à dix ou quinze milles de distance. Nina, revêtue d'un peignoir de mousseline et d'un chapeau de paille, prenait plaisir à parcourir l'habitation, à causer avec les nègres, près de leurs cases, et s'amusait des bouffonneries et des singularités auxquelles une longue absence avait donné le charme de la nouveauté. Puis elle envoyait chercher son poney, et suivie de Harry, ou de quelque domestique, elle parcourait les bois, cueillant les fleurs sauvages, s'arrêtant tout un jour chez son oncle pour causer, et rentrait au logis le lendemain.

Dans la solitude où elle vivait, son esprit commença à s'épurer, comme l'eau tranquille dépose les parties grossières qui la troublent. Séparée de la foule et éloignée du tourbillon des plaisirs, elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître la folie du genre de vie qu'elle avait mené. Les lettres de Clayton aussi y entraient pour quelque chose : sa manière d'écrire à la fois énergique et sincère, tendre et respectueuse, aussi éloignée de la flatterie que de l'affectation, produisit sur elle, sans qu'elle s'en doutât, un effet qui décida Nina à écrire un beau jour des lettres de congé à ses deux autres amants, et, une fois ce devoir rempli, elle se trouva tout à fait soulagée.

Il est rare qu'une jeune personne se trouve aussi entièrement isolée que Nina de toute sympathie, même de la part de ses parents. Il est vrai que la présence d'une sœur de sa mère faisait dire qu'elle était confiée aux soins de sa tante.

Mistress Nesbit, cependant, était tout bonnement une de ces personnes bien élevées, bien habillées, qui ne semblent avoir d'autre objet dans la vie que d'occuper une certaine chambre dans une certaine maison, de s'asseoir sur certaines chaises à certaines heures marquées, et de faire certaines remarques dans les intervalles de la conversation. Cette dame, qui avait été belle, avait passé sa jeunesse au milieu des plaisirs. La nature lui avait donné en partage une jolie taille et une jolie figure ; la jeunesse et la douceur d'être admirée avaient pendant quelques années suppléé chez elle à cette vivacité qui fait le plus grand charme de la beauté. Mariée de bonne heure, elle devint mère de plusieurs enfants, qu'elle perdit successivement. La mort de son mari la laissa seule au monde avec une fortune modeste, et comme beaucoup d'autres, elle s'était contentée d'un rôle accessoire dans une famille étrangère. *Mistress* Nesbit, il est vrai, se croyait très pieuse, et comme elle représentait ce qui passe ordinairement pour le type de la religion, nous donnerons à nos lecteurs une analyse philosophique de ses sentiments religieux. Pendant sa jeunesse, elle n'avait pensé qu'aux

adorateurs et aux plaisirs ; après son mariage, elle ne pensa qu'à son mari et à ses enfants, mais par la seule raison qu'ils lui appartenaient.

Quand la mort eut emporté tous les membres de sa famille, et que les années lui eurent ravi la beauté et la vivacité, son égoïsme prit une autre direction, et s'apercevant que ce monde-ci avait perdu tout charme pour elle, elle résolut de s'assurer de l'autre.

Elle considérait la religion comme un billet que l'on a acheté et serré dans un portefeuille, et qui doit être présenté à la porte du ciel, afin d'en obtenir l'entrée.

À une certaine époque de sa vie, lorsqu'elle ne s'était pas encore assuré ce billet, elle était extrêmement triste, presque lugubre, et la quantité de livres de piété dont elle avait fait sa lecture l'aurait étonnée si elle avait pu le prévoir dans le temps de sa jeunesse. En échange, elle avait demandé à être reçue dans une église presbytérienne du voisinage, en poursuivant la détermination qu'elle avait prise de devenir chrétienne, ce qui consistait, selon elle, à fréquenter l'église à des époques fixes, à lire la Bible et un livre de cantiques à de certaines heures du jour, à donner, à des intervalles réguliers, des sommes stipulées œuvres de charité, et à professer une indifférence parfaite envers toutes les personnes et toutes les choses de ce monde.

Elle s'imaginait qu'elle avait renoncé au monde parce qu'elle envisageait avec dégoût les plaisirs pour lesquels elle n'avait plus ni la force pour les ressentir, ni la vivacité pour les rechercher ; elle ne se doutait pas que l'ardeur avec laquelle son esprit traversait le petit domaine de l'égoïsme, s'occupant des plis de ses bonnets, de la façon de ses robes de satin gris, de la manière dont on préparait son thé et son lit, et du soin d'épargner son petit revenu, était précisément la même, quoiqu'elle se développât d'une manière moins agréable, que celle qu'elle consacrait autrefois à la poursuite des plaisirs du monde. Comme beaucoup d'autres personnes qui n'ont rien de saillant, elle avait une volonté des plus opiniâtres. Ses projets, tout insignifiants qu'ils étaient, avaient mille petits détours auxquels elle attachait la plus grande importance. La pauvre femme ne s'imaginait pas, lorsqu'elle entendait avec tant de satisfaction le révérend Mr Orthodoxy démontrer que l'égoïsme est l'essence du mal, que cela s'appliquait à elle, et ne pensait pas que le petit courant bourbeux d'opiniâtreté, qui circulait sans bruit sous les fondements de son caractère, pourrait bien quelque jour détruire ses espérances d'atteindre le ciel.

Il va sans dire que *mistress* Nesbit regardait Nina et tous les autres jeunes gens avec mélancolie, comme des types révoltants du genre humain. Il n'y avait pas, il est vrai, beaucoup de sympathie entre la vive et franche petite Nina, et la sombre figure de ce personnage vêtu de gris perle, qui se glissait en silence à travers les vastes appartements de l'héritage paternel. Nina, il faut en convenir, prenait un plaisir malicieux à blesser les préjugés de sa parente, chaque fois que l'occasion s'en présentait. *Mistress* Nesbit, de temps en temps, croyait que c'était son devoir d'appeler sa nièce dans sa chambre, et d'essayer de l'amener à lire l'*Appel sérieux de Law*, ou l'ouvrage d'Owen sur le cent dix-neuvième psaume ; elle l'exhortait à renoncer aux plaisirs du monde, aux toilettes de toutes couleurs autres que le noir ou le gris : elle sermonnait contre la danse, la coquetterie, les billets doux et autres énormités de ce genre, sans même pardonner à la jolie enfant son goût pour les pralines. Nous lèverons le rideau sur une de ces scènes, qui se passe dans l'appartement de cet excellent personnage.

Mistress Nesbit, une petite femme de cinq pieds de hauteur, avec des yeux bleus et un beau teint, se balançait mollement dans cet asile respectable de la vieillesse américaine, qu'on appelle ordinairement un rocking-chair. Le frôlement de sa robe de soie grise, les plis de son fichu, aussi blanc que la neige, et ceux de son bonnet annonçaient une âme qui avait abandonné le monde et ses soucis. Le lit arrangé avec la plus grande précision était cependant couvert d'un mélange d'objets de toilette, de volants et de dentelles, parmi lesquels Nina produisait une agitation perpétuelle, comme celle de la brise dans un parterre, pendant qu'elle les dépliait et les agitait devant les yeux de sa tante.

— J'ai vu le fond de tout cela, Nina, dit celle-ci, en secouant la tête d'un air triste, et je sais que ce n'est que de la vanité.

— Bien, pour vous, ma chère tante ; moi, je n'en ai pas vu le fond, ainsi je n'en sais rien.

— Oui, ma chère, quand j'étais de votre âge, j'avais l'habitude d'aller aux bals et aux parties de plaisir, et je ne pouvais penser qu'à la parure et à l'admiration. J'ai essayé tout cela, et j'en ai reconnu la vanité.

— Ma chère tante, je veux aussi l'essayer, et en voir la vanité ; c'est précisément ce que je cherche, et avec le temps j'aurai l'air aussi taciturne et aussi solennel que vous, mais auparavant je veux bien m'amuser. Tenez, regardez un peu ce brocart rose.

Le brocart eût été un drap mortuaire qu'il n'aurait pu être regardé d'un air plus funèbre.

— Ah ! mon enfant, dit la tante, dans un monde où tout se meurt, il n'est pas bien de donner son temps et ses pensées à la parure.

— Comment se fait-il donc, tante Nesbit, qu'hier vous avez passé deux heures entières à réfléchir s'il valait mieux tourner les lés de votre robe de soie noire du haut en bas, ou du bas en haut, et c'était tout de même comme aujourd'hui un monde où tout se meurt. Je dois vous avouer que je ne vois pas qu'il y ait plus de mérite à penser à une soie noire qu'à une soie rose.

La bonne dame n'avait jamais envisagé le sujet de ce côté-là.

— Allons, ma chère tante, égayez-vous un peu, dit Nina, et donnez-vous la peine de regarder ces fleurs artificielles. J'en ai fait une provision à New York, ne sont-elles pas charmantes ? J'aime les fleurs qui *signifient* quelque chose. Celles-ci sont des imitations si parfaites des fleurs naturelles, que c'est à s'y méprendre ! Regardez, voilà une rose moussue… et voyez ces pois de senteur, on croirait qu'ils viennent d'être cueillis ; et ces héliotropes et ces jasmins, ces fleurs d'oranger, et ces camélias en cire !…

— Détournez ma vue de ces frivolités, dit tante Nesbit, en fermant les yeux, et en secouant la tête.

> *What, if we wear the richest vest,*
> *Peacocks and flies are better drest ;*
> *This flesh, with all its glorious forms,*
> *Must drop to earth, and feed the worms*[1].

— Il me semble, ma chère tante, que vous ayez le plus horrible, le plus dégoûtant recueil d'hymnes que j'aie jamais entendus, rien que des vers, de la poussière, et autres vilaines images !…

— C'est mon devoir, mon enfant, quand je vous vois si occupée des détails de la parure.

— Mais, ma chère tante, croyez-vous que ce soit un péché d'aimer les fleurs artificielles ?

— Oui, ma chère, c'est un péché d'y perdre son temps et son argent et, d'ailleurs, elles détournent notre esprit de ce qui est bien autrement important.

— Expliquez-moi donc, alors, ma tante, pourquoi le Seigneur a fait des pois de senteur, des roses et des fleurs d'oranger ? C'est l'imiter que de faire des fleurs. Il n'a pas tout créé de couleur grise. Si vous voulez seulement faire avec moi ce matin un tour de promenade au jardin, et contempler le laurier-rose, le myrte, les œillets, les roses, les tulipes et les jacinthes, je suis sûre que cela vous fera du bien.

— Oh ! non, je m'enrhumerais à coup sûr, si je sortais ce matin. Milly laissa hier soir la fenêtre entrebâillée, et j'ai éternué deux ou trois fois depuis. Je ne sortirai donc pas ce matin ; l'humidité de la terre est très malsaine.

— Eh bien ! dans tous les cas, ma chère tante, je ne puis m'empêcher de penser que si le Seigneur n'avait pas voulu qu'on se parât de roses et de jasmins, il ne les aurait pas créés. C'est la chose la plus naturelle au monde de vouloir se parer de fleurs.

— Cela ne fait qu'entretenir l'orgueil et l'amour-propre, ma chère…

— Je ne crois pas que ce soit là une preuve d'orgueil ou d'amour-propre. Je voudrais m'habiller avec goût, quand je devrais être la seule dans ce monde. J'aime les jolies choses parce qu'elles sont jolies : j'aime à les porter parce qu'elles me font paraître jolie.

— C'est cela, mon enfant, vous voulez parer votre corps périssable, afin de paraître jolie, voilà ce que c'est.

— Sans doute, c'est cela ! Pourquoi ne le ferais-je pas ? Toute ma vie je veux être aussi jolie que possible.

— Il me semble que vous avez bonne opinion de votre beauté, dit tante Nesbit.

— Oui, je sais que je suis jolie, et personne ne me dit le contraire. Je conviens que ma figure me plaît ; je sais que je ne ressemble pas à une statue grecque, que je ne suis pas merveilleusement belle, que le monde ne prendra pas feu pour ma beauté. Je ne suis qu'une jolie petite créature, et j'aime les fleurs, la dentelle, et toutes ces belles choses-là, et je veux toujours les aimer. Je ne crois pas que la religion consiste à les mépriser, et quant à cette poussière, à ces vers, dont vous me parlez sans cesse, je ne crois pas que cela puisse me faire grand bien d'y penser. Si certains points de la religion devaient me rendre triste et maussade, je remettrais à un peu plus tard le soin de les observer.

— Je pensais comme vous quand j'étais jeune, ma chère Nina, mais j'en ai reconnu la folie !

— Si je dois perdre le goût de tout ce qui est brillant, de tout ce qui est éclatant, de tout ce qui est joli, et s'il me faut lire des livres aussi cruellement ennuyeux, je préfère être enterrée une fois pour toutes.

— C'est la révolte d'un cœur qui n'est pas converti, ma chère.

La conversation fut ici interrompue par l'entrée d'un petit mulâtre aux yeux vifs et aux cheveux crépus, qui apportait le goûter de tante Nesbit.

— Ah ! voici Tomtit, dit Nina, maintenant il faut s'attendre à une scène ! Voyons un peu ce qu'il a oublié.

Tomtit était, dans sa condition, un des principaux personnages de la maison ; ainsi que sa mère, il appartenait à *mistress* Nesbit. Il portait le nom respectable de Thomas, mais comme c'était un de ces esprits inquiets, qui semblent nés pour le tourment des gens tranquilles, Nina lui avait donné le sobriquet de Tomtit, qui fut immédiatement adopté par toute la famille, comme lui convenant à merveille. Un air de malice semblait répandu sur toute sa personne, et il était impossible de voir l'expression joyeuse de ses grands yeux noirs sans y répondre par un sourire. Quoiqu'il fût esclave, il ne lui était jamais venu à l'idée de respecter aucune créature humaine. Aussi mobile que le vent, indolent, insouciant, volage comme la mésange dont il portait le nom, la vie ne lui semblait que le bouillonnement comprimé des jouissances animales ; des disputes journalières avec Tomtit étaient presque la seule distraction de *mistress* Nesbit. La bonne femme lui répétait au moins quarante ou cinquante fois par jour, que sa conduite l'étonnait, et chaque fois il ne lui répondait qu'en montrant, à travers un sourire narquois, deux rangées de blanches dents sans se soucier aucunement du dépit qu'il provoquait en elle. Dans l'occasion présente, à son entrée dans la chambre, l'œil de Tomtit fut attiré par les ajustements étalés sur le lit, et de suite, se débarrassant du plateau qu'il tenait sur la première chaise qu'il trouva à sa portée, d'un bond aussi léger que celui d'un écureuil, il s'assit à califourchon sur le dossier du lit, en donnant libre cours à sa folle gaieté.

— Ciel, miss Nina, d'où viennent toutes ces belles choses-là ? Il y en a pour moi, n'est-ce pas ?

— Vous voyez cet enfant, dit tante Nesbit, se renversant en arrière avec l'air d'un martyr, après tout ce que je lui ai dit ! Vous ne devriez pas souffrir cela, Nina ; votre tolérance ne fait que l'encourager.

— Tomtit, méchante petite créature, descendez et placez le plateau sur le guéridon… Prenez garde à présent, dit Nina tout en riant.

Tomtit sauta à terre, et, tout en chantant : « Je parie mon argent pour le cheval écourté », il fit valser le guéridon, comme s'il eût été son partenaire, et le rapprocha en gambadant près de *mistress* Nesbit, qui voulut lui appliquer un soufflet ; mais le petit rusé baissant la tête pour l'éviter, la main tomba sur la table avec une force qui ne fut rien moins qu'agréable à *mistress* Nesbit.

— Je crois que cet enfant est une vapeur, il m'échappe toujours, dit la bonne femme rouge de colère, il y a de quoi faire enrager un saint !

— C'est vrai, ma tante, il y a même de quoi faire enrager deux saintes comme vous et moi. Tomtit, petit vaurien, ajouta-t-elle en le tirant tout doucement par les boucles de ses cheveux, voyons, soyez sage à présent, et plus tard je vous montrerai toutes ces jolies choses. Allons, placez le plateau sur le guéridon ; voyons si vous m'obéirez cette fois.

Aussitôt, baissant les yeux, d'un air humble et contrit, Tomtit prit le plateau, et le plaça près de sa maîtresse.

La bonne dame, après avoir quitté ses gants, et après quelques autres préliminaires, dit brièvement ses grâces, tandis que Tomtit se tenait les côtes pour s'empêcher de rire aux éclats ; puis saisissant gravement l'anse de la théière, elle s'arrêta brusquement, fit une exclamation, et secoua la main en s'écriant que le vase était tout brûlant.

— Tomtit, je crois vraiment que vous avez l'intention de me brûler vive quelque jour !

— Ciel ! *mistress*, il est donc chaud ? c'est que j'ai pris soin de mettre le bec du côté du feu.

— Non, ce n'est pas vrai ! Vous avez mis l'anse dans le feu comme vous le faites toujours !

— Par exemple, je voudrais bien savoir quand je l'ai fait, dit Tomtit d'un air distrait : je ne puis jamais distinguer le bec de l'anse, le croiriez-vous ? J'y ai passé toute la matinée…, c'est vrai, dit-il, se sentant encouragé dans son persiflage par l'expression des yeux de Nina, que cette scène semblait amuser beaucoup.

— Vous méritez le fouet…, voilà ce que vous méritez, dit *mistress* Nesbit, perdant patience.

— Oh ! je le sais, dit Tomtit, nous sommes tous des propres à rien. C'est grâce seulement à la miséricorde du Seigneur que nous ne sommes pas consumés, tous tant que nous sommes !

Nina, qui avait entendu sa tante, le dimanche précédent, enseigner ce texte à Tomtit, fut si enchantée de cette nouvelle manière d'en faire l'application, qu'elle se mit à rire avec la plus franche gaieté.

— Oh ! ma chère tante, cela ne sert à rien ! Il ne sait rien ! C'est la plaisanterie incarnée que ce petit drôle ! c'est une mystification vivante !

— Non, c'est vrai, je ne sais rien, miss Nina, dit Tomtit, en la regardant sournoisement à travers ses longs cils, je ne sais rien *du tout*, et je ne saurai jamais rien.

— Eh bien, écoutez, Tomtit, dit *mistress* Nesbit, en tirant un petit fouet de dessous sa chaise, et le regardant d'un air résolu, si l'anse de cette théière me brûle de nouveau, je vous donnerai le fouet ! Vous comprenez ?

— Oui, *mistress*, dit Tomtit de ce ton nasillard qui est si commun et si irritant parmi les nègres.

— Maintenant, Tomtit, vous pouvez descendre et nettoyer les couteaux pour dîner.

— Oui, *mistress*, dit-il en pirouettant vers la porte.

Une fois dans le corridor, il se mit à chanter d'une voix vigoureuse : « Oh ! je m'en vais jouir de la gloire éternelle ! Ne voulez-vous pas y aller avec moi ? » en se frappant les flancs en guise d'accompagnement, tandis qu'il descendait les marches de l'escalier deux par deux.

— Jouir de la gloire ! dit *mistress* Nesbit sèchement, il en a l'air vraiment ! C'est la troisième ou la quatrième fois que cet enfant m'a brûlé les doigts avec cette théière, et je sais qu'il le fait exprès ! Faut-il qu'il soit ingrat ! quand je passe mon temps à l'instruire, heure par heure, me donnant pour y parvenir une peine infinie ! Vraiment ces enfants-là n'ont pas d'âme !

— Je vois clairement, ma tante, que vous perdriez toute patience avec lui, et, cependant, il est si original, que je ne puis m'empêcher d'en rire.

Ici le refrain d'une hymne méthodiste commençant par ces paroles : « Ah ! venez, mes chers frères ! » annonça le retour de Tomtit, et bientôt, ouvrant la porte, il fit une entrée solennelle.

— Tomtit, ne vous avais-je pas dit d'aller nettoyer les couteaux ?

— Ah ! oui *mistress*, mais je suis venu apporter les billets doux de miss Nina, dit-il en montrant deux ou trois lettres. Mais, ciel ! s'écria-t-il, en s'arrêtant, j'ai oublié de les mettre sur un plateau ; et, sans attendre de réponse, il sortit précipitamment de la chambre, descendit l'escalier et se mit à se disputer avec la domestique chargée de la vaisselle, lui demandant un plateau d'argent pour présenter les lettres à miss Nina.

— Là, dit-il en s’adressant à miss Nina qui sortait en ce moment, Rose ne veut pas me donner de plateau.

— Je devrais vous tirer les oreilles, petit vaurien, dit Nina, en lui prenant les lettres des mains, et elle riait tout en lui appliquant des tapes sur les joues.

— Je crois, dit Tomtit en la regardant d’un air sérieux, que *mistress* a raison, il n’y a pas d’ordre dans cette maison, malgré tout ce que je fais. L’un dit : « Mettez les lettres sur un plateau », l’autre ne veut pas donner de plateau, et puis survient miss Nina, qui me les arrache des mains. Voilà la façon dont les choses se passent dans cette maison ; je n’y puis rien, quoique j’aie tout fait pour l’empêcher, et *mistress* dit que c’est toujours comme cela !

Dans la famille de Nina figurait un personnage d’un caractère si tranché, qu’il faut lui donner une place à part dans la description de son entourage. C’était Milly, la femme de chambre de la tante Nesbit.

Tante Milly, comme on l’appelait, était une Africaine aux épaules et à la poitrine largement développées, de taille au-dessus de la moyenne et d’une certaine corpulence qui décelait la force et la vigueur. Sa démarche et son maintien étaient à la fois raides et majestueux, et rappelaient ces paroles des saintes Écritures : « Droite comme un palmier. » Sa peau très noire et comme veloutée était fort douce au toucher ; ses yeux étaient grands et noirs, et l’on y lisait cette expression langoureuse qui décèle le désir et que l’on peut souvent remarquer dans les yeux noirs. Elle avait la bouche grande, et ses lèvres, quoique grosses, selon le type africain, conservaient cependant quelque chose de décidé et d’énergique dans leur contour. Un sourire agréable laissait voir les plus belles dents du monde. Ses cheveux, sans être semblables à ceux des races européennes, étaient cependant différents des cheveux crépus du nègre et ressemblaient plutôt à un nombre infini de petites boucles noires et brillantes.

Les parents de Milly avaient été faits prisonniers dans une guerre africaine, et elle était un des beaux modèles de ces races guerrières qui, n’ayant été que rarement réduites à l’esclavage, ne se rencontrent pas souvent parmi les esclaves du Sud.

Elle portait ordinairement un madras aux vives couleurs, dont le goût instinctif des races noires les porte à se parer. Milly s’en coiffait avec majesté, comme d’une couronne de reine. Quant au reste, son habillement consistait en une robe d’étoffe brune, d’une qualité plus fine que celle

habituellement portée par les gens de service. Un fichu de mousseline blanche était plissé sur sa poitrine, et un tablier blanc complétait son costume ordinaire.

On ne pouvait la regarder sans trouver une réfutation de ce préjugé qui attribue exclusivement la beauté aux races blanches. Au milieu de la magnificence d'un paysage africain, on eût hésité à désirer, pour compléter sa beauté, que sa peau veloutée fût blanche, tant cette teinte sombre s'accordait bien avec les chaudes couleurs d'un paysage des tropiques.

Le caractère de Milly était aussi remarquable que son extérieur. Le ciel lui avait donné en partage la beauté de l'âme, comme la nature lui avait donné la beauté du corps. Les passions fermentaient dans son sein avec une ardeur tropicale, et elle possédait beaucoup de bon sens et une certaine finesse qui, ajoutés à une certaine dose de gaieté, donnaient à sa parole une vivacité singulière.

Une adresse naturelle lui permettait d'exercer un rare empire sur tous les mouvements de son corps, de sorte qu'elle possédait ce que les habitants de la Nouvelle-Angleterre appellent *faculté*, c'est-à-dire l'habileté de saisir sur-le-champ le plus court et le meilleur moyen d'accomplir toute chose. Elle portait, en outre, le respect d'elle-même jusqu'à l'incorruptibilité, moins par soumission aux devoirs de sa charge, que par attachement naturel aux lois de sa condition. Ses engagements étaient fidèlement remplis, et ses maîtres n'ignoraient pas qu'elle ne manquerait jamais de faire ce qu'elle avait promis, si la chose promise était possible.

Ceux qui savent combien il est rare de trouver une telle réunion de qualités parmi les esclaves, ou parmi les gens libres, comprendront aisément le cas qu'on faisait d'une personne aussi précieusement douée ; aussi Milly avait-elle toujours été regardée dans la famille comme une personne de grande valeur, et avait-elle toujours été traitée avec la plus grande considération.

Un esprit, même sans culture, trouvant toujours son niveau, il arriva souvent que la force de caractère de Milly lui donna un certain ascendant sur ceux qui étaient, de fait, ses supérieurs. Sa manière de faire les choses étant reconnue pour la meilleure, on la laissait libre d'agir selon sa propre volonté ; mais malgré ces marques flatteuses de déférence, sa vie n'avait pas été exempte de profonds chagrins.

On lui avait permis de contracter un mariage avec un mulâtre d'une nature supérieure qui vivait sur une habitation près de celle de son maître.

De ce mariage naquirent plusieurs enfants qui, au point de vue moral, comme au point de vue physique, ressemblaient fort à leur mère. Mais l'idée affreuse que ses chers enfants ne lui appartenaient pas, qu'ils étaient, dès la première heure de leur existence, destinés à être cotés et vendus suivant leur valeur physique et morale, comme toutes les autres marchandises, poussa de profondes racines dans ce cœur d'une sensibilité exquise.

Malheureusement la famille à laquelle elle appartenait se trouvait fort gênée, il n'y avait souvent pas moyen de combler le déficit de la vente annuelle d'un ou deux nègres. Les enfants de Milly étaient une marchandise fort recherchée ; leur maître, souvent tenté par des offres exagérées, les avait enfin vendus l'un après l'autre pour faire face aux difficultés de sa position embarrassée. Milly avait d'abord montré la férocité d'une lionne privée de ses petits ; mais ce coup fatal, souvent répété, l'avait rompue à la souffrance, et le christianisme, comme il le fait toujours sur l'esclave, avait versé son baume salutaire sur les plaies et les déchirements de ce cœur brisé.

Ces exemples de piété qu'on trouve quelquefois, quoique rarement, parmi les esclaves, et qui surpassent ce qu'on remarque chez les gens les mieux instruits, sont généralement le résultat de calamités si terribles qu'elles forcent l'âme à ne mettre sa confiance qu'en Dieu. Mais là où le malheur élève une âme à un plus haut degré de piété, là aussi il y en a mille qui sont réduites à un état d'imbécillité sans espoir.

Quand même nous portons les plus riches vêtements, / Les paons et les mouches sont mieux vêtus que nous ; / Ce corps, avec toute sa beauté, / Doit devenir la pâture des vers !

OceanofPDF.com

5
Harry et sa femme

À quelques milles de la propriété des Gordon, dans une vieille habitation tant soit peu déchue, se trouvait une jolie cabane dont l'extérieur annonçait l'ordre et le goût. Elle était presque entièrement couverte de festons de jasmin jaune entremêlés de superbes roses Lamarque, dont les fleurs et les boutons blancs contrastaient d'une manière charmante avec leurs feuilles lustrées d'un vert foncé. La maison était entourée d'une clôture formée du houx américain, dont le feuillage toujours vert et les baies rouges charmaient l'œil dans toutes les saisons de l'année. Dans cette enceinte se trouvait un jardin, cultivé avec soin, qui produisait en abondance des fruits et des fleurs.

Cette petite demeure, si différente, par son air de propreté et de grâce, des cases des nègres en général, était occupée par la petite femme de Harry. Lisette, c'était son nom, était l'esclave d'une créole à laquelle l'habitation était dernièrement échue en partage.

C'était une jolie petite créature issue de sang français et africain, offrant une de ces combinaisons gracieuses d'éclat et de richesse, particulières aux insectes et aux fleurs des tropiques. Elle avait hérité des deux races une organisation voluptueuse, une nature d'enfant, jouissant de la vie présente dans toute sa fraîcheur et ne craignant rien pour l'avenir.

Vous la voyez là, devant sa table à repasser, placée en dehors de la porte, chantant gaiement tout en faisant son ouvrage. Sa petite taille arrondie se dessine gracieusement sous une basquine bleue lacée par-devant un fichu de toile blanche. Sa tête est coiffée d'un joli madras, d'où s'échappe çà et là une boucle de cheveux noirs et soyeux. Lorsqu'elle lève les yeux, on y voit cette langueur rêveuse qui distingue les races mixtes. Ses petites mains d'enfant sont occupées à plisser et à arranger quelques-uns de ces élégants chiffons de toilette dont la finesse et le tissu n'appartiennent qu'aux femmes privilégiées de la fortune.

Elle repasse, plisse et chante à la fois, suspendant parfois son travail pour courir à travers les plates-bandes jusqu'à une haie où elle s'arrête pour regarder au loin, jusqu'à ce qu'apercevant, sur le chemin, un cavalier, elle vole joyeuse à sa rencontre.

— Harry, Harry, s'écrie-t-elle, te voilà enfin ! oh ! que je suis heureuse de ton retour ! Qu'as-tu dans ce paquet ? Est-ce quelque chose pour moi ?

Harry fit voltiger l'objet devant ses yeux, tandis qu'elle essayait de l'attraper.

— Non, non, petite curieuse, dit-il gaiement.

— Je sais que c'est quelque chose pour moi, dit-elle en faisant une gracieuse petite moue.

— Et comment sais-tu que c'est pour toi ? Est-ce que tout au monde doit être pour toi, petite méchante ?

— Méchante ! s'écria Lisette, en secouant sa ravissante petite tête, tu peux bien dire de ces choses-là ! Regarde un peu ces deux douzaines de chemises que j'ai repassées depuis ce matin ! Allons, prends-moi sur ton cheval, je veux faire un petit tour avec toi.

Harry, à ces mots, tendit le pied et la main, et, d'un bond agile, elle s'assit devant lui, et par un rapide mouvement, elle saisit le paquet qu'il tenait à la main.

— Voilà bien la curiosité des femmes, dit-il.

— Ma foi, tant pis, dit Lisette, je veux savoir ce que c'est. Oh ! ce nœud est si serré que je ne puis le dénouer ! ça m'est égal, je ferai plutôt un trou à l'enveloppe… Ciel ! c'est de la soie ! Ah ! ah ! dis-moi donc que ce n'est pas pour moi, vilain homme que tu es !

— Mais que sais-tu si ce n'est pas pour me faire un vêtement d'été ?

— Un vêtement d'été ! quel conte ! Ah ! ah ! tu ne m'attraperas pas ! Allons, mets ton cheval au trot, je veux aller vite, allons donc… plus vite… plus vite…

Harry lâcha la bride à son coursier, et en moins de deux minutes, ils allaient comme le vent. Ils continuèrent leur course à travers un petit taillis de pins, en faisant retentir les bois de leur rire joyeux. On les perd bientôt de vue, mais, quelques secondes après, ils sortent de la futaie, du côté opposé, et s'élancent, d'un air gai et riant, vers la porte de la cour. Attacher son cheval, prendre sa petite femme sur l'épaule, l'emporter dans la cabane et la placer sur une chaise, fut pour Harry l'affaire d'un instant.

— Oh ! dit-il ensuite en contemplant sa femme, quel joli tableau ! je les ai souvent aidés, les autres, dans leurs belles maisons, à préparer ainsi pour leur agrément, des tableaux animés, mais quelle différence ! Toi, tu es mon spectacle ! Tu ne vaux pas grand-chose, tu n'es qu'un petit colibri qu'il faut nourrir de miel ! Et pourtant…

— Ah ! oui, c'est vrai, voilà ce que je suis ! dit la jeune femme, il me faut beaucoup de miel pour me nourrir ; je veux qu'on me loue, qu'on me flatte, qu'on m'aime. Que dis-je ? Ce n'est pas assez que tu m'aimes, je veux que tu me le répètes chaque jour, à chaque heure, à chaque minute ! Et je veux que tu m'admires toujours, et que tu loues toutes mes actions !

— Ah ! oui ! surtout quand tu fais des trous dans les paquets, dit Harry.

— Ah ! je sais, ma robe de soie, ma robe de soie neuve ! s'écria Lisette, en se rappelant tout à coup le paquet qu'elle tenait à la main, le vilain cordon ! Il me brise les doigts ! Je veux le couper ! Harry, Harry, ne vois-tu pas comme cela me fait mal aux doigts ? Pourquoi ne le coupes-tu pas ?

Et la petite espiègle, pareille à un oiseau-mouche en colère, se mit à sautiller autour de la chambre, déchirant le papier et tirant sur le cordon qui le retenait.

Harry vint derrière elle en riant, et prenant ses deux mains, il les tint dans une des siennes, tandis qu'il coupait le cordon, et dépliait une étoffe de soie à carreaux des plus vives couleurs.

— Eh bien ! qu'en penses-tu maintenant ? C'est miss Nina qui l'a apportée lorsqu'elle est revenue la semaine dernière.

— Oh ! quelle belle étoffe ! qu'elle est bonne ! Oh ! que ma robe est jolie ! Que je suis heureuse ! Que nous sommes heureux, n'est-ce pas, Harry ?

Un nuage assombrit la figure de Harry, et il répondit avec un soupir :

— Oui.

— Je me suis levée ce matin à trois heures, pour mon repassage, parce que j'ai pensé que tu viendrais ce soir. Et puis, tu ne sais pas quel bon souper je t'ai préparé ! tu verras plus tard, je vais faire quelque chose d'extraordinaire. Il ne faut pas que tu voies ce qu'il y a dans l'autre chambre ; non, je ne veux pas !

— Ah ! tu ne veux pas ?…, dit Harry en se dirigeant vers la porte.

— Je voudrais bien te savoir curieux, dit-elle en se jetant entre lui et la porte, non, tu n'entreras pas… n'entre pas, je t'en prie ! voyons, sois gentil, Harry !

— Eh bien ! puisqu’il faut t’obéir, dit Harry, mieux vaut le faire de bonne grâce… Au fait, c’est ta maison, n’est-ce pas, et non la mienne.

— Ah ! te voilà soudain bien obéissant ! J’en profite, et tant que dure ta soumission, j’en profite… Allons, va puiser de l’eau à la fontaine pour remplir la bouilloire. Va bien vite, et, surtout, ne t’arrête pas en chemin.

Laissons Harry courir à la fontaine, et pénétrons avec sa femme dans l’appartement défendu.

C’est une chambre qui respire la fraîcheur, et dont les fenêtres sont voilées de rideaux d’une éclatante blancheur ; un lit orné d’une couverture brodée à franges en fait le principal ornement, et le plancher est tapissé d’une natte de joncs artistement tressés.

La porte, qui ouvre sur un parterre émaillé de fleurs aux vives et riches couleurs, est presque entièrement ombragée par des branches touffues de rosiers et par de nombreuses guirlandes nuancées de fleurs blanches, se mariant au vert foncé du feuillage ; tout cela, relevé et attaché par la main mignonne de la petite maîtresse du logis, forme à l’entrée une véritable voûte de fleurs.

Près de cette porte se trouvait une petite table, couverte d’une nappe damassée, blanche comme la neige, d’un tissu assez fin pour figurer sur la table d’une princesse. Sur un guéridon étaient placés des plats garnis de mousse et de pampres, et couverts de fraises et de pêches ; une cruche de lait, quelques petits plats de fromage à la crème, des gâteaux, des biscuits, et d’excellent beurre frais complétaient le service.

La table ainsi préparée, Lisette sautillait autour de la chambre, tout en ayant l’air de faire quelques changements dans la disposition de la vaisselle. Tantôt c’était un plat qu’elle mettait à une autre place, tantôt c’était un brin de mousse, ou une fleur, qu’elle arrangeait autrement, et, penchant la tête de côté, elle faisait quelques pas en arrière pour juger de l’effet de sa mise en scène.

— Comme il va être surpris ! se dit-elle.

Puis, tout en continuant à chanter, elle courut çà et là dans l’appartement. D’abord, elle fit les plis des rideaux en les disposant de manière à permettre aux rayons du soleil couchant d’arriver jusqu’à la table.

— Oh ! dit-elle, que la lumière se brise harmonieusement à travers les capucines ! Je voudrais savoir si l’on sent encore le parfum du réséda. Cette fleur était imprégnée de la rosée lorsque je l’ai cueillie, et l’on dit que la rosée lui conserve son parfum pendant toute la journée !… Voici la

bibliothèque de Harry… Ciel, que ces mouches sont détestables ! elles se fourrent partout ! Allez-vous-en donc, vilaines bêtes !…, et prenant un mouchoir aux vives couleurs, elle s'épuisa en vains efforts à la poursuite de ces hôtes importuns, qui s'envolaient un instant pour revenir aussitôt sur les fruits défendus, s'opiniâtrant, par instinct, à voltiger partout, excepté hors de la chambre d'où l'on voulait les chasser !

On les voyait se retrancher en haut des rideaux, étirant leurs ailes et leurs petites pattes pour se préparer à une nouvelle excursion.

À ce moment, Lisette aperçut Harry, qui revenait de la fontaine. Elle abandonna les mouches à leurs caprices, et courut dans la pièce voisine, pour empêcher que l'ordonnance de la petite table ne fût aperçue avant le moment voulu. Une petite bouilloire noire sortit de sa cachette, et Harry fut prié de la remplir ; mais il renversa gauchement de l'eau sur la table à repasser, ce qui causa une petite confusion ; puis, les fers à repasser furent mis de côté, et la bouilloire prit leur place sur le brasier.

— Eh bien ! Harry, as-tu jamais vu femme plus alerte que la tienne ? J'ai terminé mon ouvrage, et, de plus, j'ai repassé ton vêtement complet de toile blanche. Maintenant, va le prendre… Non, pas là ! pas là ! dit-elle en l'éloignant de la porte, tu ne dois pas y entrer encore ; et, d'ailleurs, tu seras aussi bien ici pour le mettre.

Et, tout en chantant, elle passa dans le jardin : sa voix, flottant dans l'air, semblait un parfum émané des fleurs. Le refrain en vint aux oreilles de Harry :

Me think not what to-morrow bring;
Me happy, so me sing[1]*!*

— Pauvre petite, se dit-il, pourquoi espérais-je lui apprendre quelque chose ?

Elle revint au bout de quelques minutes, soutenant dans sa main les coins de son tablier blanc, qui laissait passer quelques branches de jasmin, de rosier, de jasmin doré et de lavande. Elle courut joyeusement placer les fleurs sur la table à repasser, puis avec la même ardeur qu'elle mettait en tout, elle fit deux bouquets en fredonnant :

Come on, ye rosy hours,
All joy and gladness bring[2]*!*

— Tu vas avoir un joli bouquet, Harry, pour mettre à ta boutonnière. Cela t'ira si bien ! Là, regarde maintenant.

We'll strew the way with flowers,
And merrily, merrily sing[3].

S'arrêtant tout à coup, elle le regarda finement, et lui dit :

— Sais-tu pourquoi je fais tout ceci ?

— Peut-on jamais dire pourquoi les femmes font les choses ?

— Écoute donc, qu'il est étonnant ! eh bien ! c'est parce que c'est aujourd'hui ta fête ! Tu as cru, peut-être, parce que je n'ai pas la mémoire des dates, que ce jour serait oublié ; mais tu t'es trompé. Voilà quatre semaines que je fais des marques, ici… tiens… là… juste au-dessous de mes comptes de repassage ; et je m'en suis occupée dès deux heures du matin. Maintenant, voilà l'eau qui bout… et, légère comme un oiseau, elle courut vers la porte.

« Ouais ! ouais ! je me suis brûlée, s'écria-t-elle en secouant une de ses mains. Qui aurait cru qu'elle était brûlante ?

— Je croyais qu'une petite femme, si habituée aux repassages, aurait pu s'en apercevoir, dit Harry, tout en caressant la petite main brûlée.

« Viens, laisse-moi la porter pour toi, et je ferai le thé, si tu veux me laisser pénétrer dans cet appartement mystérieux.

— Oh ! non, Harry, je veux faire tout moi-même.

Et, oubliant sa brûlure, Lisette disparut, et revint presque aussitôt avec une théière brillante, et le thé fut fait.

La porte mystérieuse s'ouvrit enfin, et Lisette resta les yeux fixés sur Harry pour jouir de sa surprise.

— Superbe ! magnifique ! splendide ! Mais, ceci est digne d'un roi ! Et où as-tu trouvé toutes ces choses-là ? dit Harry

— Oh ! dans le jardin, tout… excepté les pêches. C'est le vieux Mist qui me les a données ; elles viennent de la Floride. Dis donc, tu t'es moqué de moi, l'été passé, lorsque j'ai planté ces fraisiers, mais qu'en penses-tu maintenant ?

— Ce que je pense ?… Je pense que tu es une créature surprenante, une vraie petite sorcière.

— Allons, asseyons-nous… toi, là, et moi, ici.

Puis, ouvrant la cage qui pendait au rosier :

— Le petit Bouton doit être aussi de la partie.

Bouton, joli serin à huppe noire, semblait savoir parfaitement la part qu'il devait prendre dans cette petite fête de famille ; il sauta légèrement sur la main que Lisette lui avait tendue, et se mit bientôt à l'aise en se perchant sur le bord d'un plat et en becquetant des fraises.

— Maintenant, dit Lisette, parle-moi de miss Nina. Comment est-elle ?

— Aussi jolie et aussi vive que jamais, dit Harry, toujours le même charme dans ses manières.

— Et t'a-t-elle montré ses robes ?

— Oh ! oui, toutes.

— Alors, fais-m'en la description – je t'en prie !

— Volontiers… D'abord, une robe de gaze rose à paillettes, qui doit être portée sur une robe de satin blanc.

— Avec des volants ? demanda vivement Lisette.

— Oui, avec des volants !

— Combien ?

— Ma foi, je ne m'en souviens pas.

— Tu ne te souviens pas combien de volants ? oh ! maladroit !… Dis-moi… Harry ! crois-tu qu'elle me laissera voir toutes ses jolies parures ?

— Oh oui, ma chère, je n'en doute pas, et cela m'épargnera la peine de te les décrire.

— Et quand me conduiras-tu chez elle, Harry ?

— Peut-être demain, ma chère amie. Et puisque tu m'as fait une surprise, je veux t'en faire une à mon tour. Tu ne devinerais pas ce que miss Nina m'a apporté ?

— Non vraiment ! qu'est-ce ? dit Lisette en se levant à la hâte de sa chaise, dis… dis donc – vite.

— Un peu de patience, un peu de patience, répéta Harry en fouillant lentement dans ses poches, et s'amusant de l'impatience de sa femme.

Mais qui peut décrire la surprise et la joie qui brillèrent dans les grands yeux noirs de Lisette, lorsque Harry lui fit voir une montre. Elle battit des mains et se mit à danser, au risque de renverser la table et tout ce qu'elle portait.

— Ah ! mais nous sommes les gens les plus heureux du monde, toi et moi, Harry ! Tout va au gré de nos désirs, n'est-ce pas ?

L'assentiment de Harry ne parut pas aussi complet que l'eût désiré sa petite femme, aussi lui dit-elle :

— Mais, qu’as-tu donc ? Qu’est-il donc arrivé ? Pourquoi n’es-tu pas aussi heureux que moi ?

Et se plaçant sur ses genoux :

— Je sais ce que c’est, tu as trop travaillé : tiens, je vais te chanter une petite chanson, tu as besoin de quelque chose pour t’égayer un peu.

Et Lisette prit son banjo, et s’asseyant sur le seuil de la porte voûtée de roses, elle commença à jouer un air gai.

— Ce banjo est le plus agréable instrument que je connaisse, dit-elle, je ne voudrais pas l’échanger contre la plus belle guitare. Écoute, Harry, je vais chanter exprès pour toi.

Quelles sont les joies de l’homme blanc ?
Dites-moi quels sont ses plaisirs ?
Il est riche, il est fier, il est pimpant,
Tandis que moi, je n’ai que mon banjo.
Il dort toute la journée, il veille toute la nuit,
Son cœur n’est pas joyeux, ni libre de soucis.
Il veut beaucoup, il n’obtient que peu,
Il est en peine et se tourmente.

Je ne porte pas envie à l’homme blanc,
Quoiqu’il soit si fier et si gai ;
Il est riche, il est fier, il est pimpant,
Tandis que moi, je n’ai que mon banjo.
Je travaille toute la journée, je dors toute la nuit,
Mon cœur est tout joyeux, et libre de soucis.
Je ne pense pas au lendemain,
Je suis heureuse et je chante.

Lisette touchait les cordes du banjo si joyeusement, et chantait avec tant d’abandon, que c’était un plaisir de la voir. On aurait pu croire, en l’entendant, que l’harmonie d’un oiseau avait passé dans la voix de la jeune femme, tant la mélodie était douce.

— Là, dit-elle, en posant son banjo à terre et s’asseyant sur les genoux de son mari, sais-tu que je te trouve un peu comme l’homme blanc de la

chanson ? Je voudrais bien savoir ce que tu as. Je vois que tu n’es pas heureux : mais je ne sais pas pourquoi.

— C’est, Lisette, que j’ai quelques affaires qui m’embarrassent beaucoup, dit Harry. Miss Nina est une chère bonne petite maîtresse, mais elle n’entend rien aux comptes d’argent, et voilà qu’elle est revenue avec une quantité de comptes à payer, et je ne sais pas où trouver de l’argent. Il est impossible de rendre l’habitation fructueuse ; la terre est devenue stérile, et ne rapporte pas autant qu’autrefois. D’ailleurs, nos gens sont comme des enfants ; peu leur importe ce qu’ils dépensent, ni de quelle manière ils travaillent. Il faut beaucoup d’argent pour maintenir un établissement comme celui-ci, car, tu le sais, il faut que les Gordon agissent en Gordon. On ne peut pas faire les choses ici comme on les fait dans d’autres familles ; et puis, les comptes que miss Nina a apportés de New York sont vraiment terribles.

— Comment vas-tu faire, Harry ? dit Lisette appuyant la tête sur son épaule.

— Ma foi, Lisette, il me faudra faire ce que j’ai fait deux ou trois fois déjà ; pour payer ces dépenses il me faudra prendre l’argent que j’avais mis de côté, cet argent qui devait acheter notre liberté.

— Oh bien ! si ce n’est que cela, nous le rattraperons bientôt ! Tu gagnes beaucoup dans ton métier, et quant à moi, tu sais qu’en qualité de blanchisseuse de fin je suis très renommée ; il ne faut donc pas te tourmenter et tout ira bien.

— Songe donc, Lisette, que notre jolie maison avec son jardin, et tout ce qu’elle contient, n’est que bâtie en l’air tant que nous ne serons pas libres, et qu’un accident peut nous l’enlever. Aujourd’hui, voilà miss Nina, elle est fiancée, à ce qu’elle me dit, à deux ou trois amants, comme à l’ordinaire.

— Fiancée ! s’écria Lisette, sa curiosité de femme l’emportant sur toute autre considération. Elle avait toujours des amants comme moi.

— Très bien, mais, Lisette, elle se mariera un de ces jours, et que ferons-nous alors ? Tout le bonheur de ma vie dépendra de son mari. On peut l’indisposer contre moi ; je puis lui déplaire. Oh ! Lisette, j’ai vu tant de malheurs causés par ces mariages, que je comptais qu’avant cette époque j’aurais pu acheter ma liberté, afin d’être mon propre maître. Et maintenant que la somme se trouve presque complète, il me faut en enlever cinq cents dollars, et cela recule l’heure de la délivrance pour nous de deux ou trois

années ; et ce qui me rend encore plus inquiet, c'est que je suis sûr que miss Nina épousera, avant peu, un de ces amants.

— Qu'est-ce qui te fait croire cela, Harry ?

— Oh ! j'ai vu bien des jeunes filles avant elle, Lisette, et je m'y connais.

— Que fait-elle enfin ? Que dit-elle ?

— Eh bien ! elle ne fait qu'en dire du mal, et puis elle se donne toutes les peines du monde pour m'assurer qu'elle ne les aime pas.

— C'est ce que je faisais aussi, moi, Harry, n'est-ce pas ?

— D'ailleurs, dit Harry, je sais, par la manière dont elle en parle, qu'elle aime l'un des trois comme elle n'a jamais aimé. Miss Nina ne se doute pas à quoi je pense lorsqu'elle me parle de ses amants. Je me demande tout le temps : cet homme va-t-il être mon maître ? et ce Clayton, j'en suis sûr, sera mon maître.

— Eh bien ! n'est-ce pas un homme bon ?

— Elle dit qu'il est bon, mais sait-on jamais dire ce que feront les bonnes gens. Ils se mettent quelquefois en tête les choses les plus extraordinaires. Cet homme peut changer tous nos rapports, il aura le droit de le faire s'il est son mari ; il peut refuser de me laisser acheter ma liberté, et, alors, tout l'argent que j'ai déjà payé l'aura été en pure perte.

— Mais, bien sûr, Harry, miss Nina n'y consentira jamais.

— Sans doute, Lisette, mais miss Nina est miss Nina, tandis que *mistress* Clayton sera *mistress* Clayton. J'ai vu tout cela mille et mille fois. Ah ! Lisette, ceux qui vivent dans l'esclavage prennent l'habitude d'épier les moindres actions et les moindres paroles, et cela leur donne à réfléchir ; cela rend l'esprit pénétrant, je t'assure ; et si je plais à miss Nina, il peut bien arriver que, pour cette raison même, je déplaise à son mari. Ne comprends-tu pas cela ?

— Non, Harry, puisque les gens que j'aime ne te déplaisent pas.

— Mon enfant, c'est tout à fait autre chose.

— Mais alors, Harry, puisque cela te cause tant d'inquiétude, pourquoi donner ton argent pour miss Nina ? Elle n'en sait rien, elle ne t'a pas demandé de le faire, et bien plus, je ne crois pas qu'elle consentirait à te laisser faire ce sacrifice si elle le savait. Va avec ton argent payer ton acte d'affranchissement. Pourquoi ne lui en parles-tu pas ?

— Je ne le puis, Lisette. J'ai pris soin d'elle toute sa vie, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la lui rendre heureuse, et je ne veux pas la laisser à présent dans l'embarras. D'ailleurs, je crains que, si elle venait à connaître sa

position, elle ne fasse pas ce qu'elle devrait faire. On ne peut pas savoir, Lisette. Au moins, je puis me dire : « Pauvre enfant ! elle ne se tourmente guère, car elle ne sait pas ce que je souffre ; mais si je lui disais tout et qu'elle vînt à faire ce que j'ai vu faire à tant d'autres… je ne l'en crois pas capable, sans doute… mais j'ai peur, et je ne veux pas m'y risquer… »

— Harry, comment se fait-il que tu l'aimes tant ?

— Ne sais-tu pas, Lisette, que *master* Tom était un fort méchant garçon, toujours fantasque et opiniâtre ? que, par sa conduite, il brisa le cœur de son père, et qu'il était toujours en désaccord avec sa sœur ? Antipathie inexplicable, car elle était si bonne et si gentille qu'elle n'a jamais cessé de le chérir malgré sa méchanceté et son égoïsme. Elle, la pauvre enfant, elle n'est pas égoïste, elle n'est qu'inconséquente et irréfléchie. Je l'ai vue plusieurs fois faire pour son frère ce que je fais pour elle, lui donner tout, sa bourse, ses bijoux, pour l'aider à se tirer d'embarras. Il est vrai que tout ceci retombe sur moi, et c'est ce qu'il y a de plus vexant.

« Maintenant, Lisette, je vais te confier un secret, mais garde-toi de le révéler à personne… Nina Gordon est ma sœur !

— Ciel ! Harry, que m'apprends-tu là ?…, dit sa femme.

— La vérité, Lisette. Tu as beau ouvrir tes grands yeux, dit Harry en se levant involontairement, je suis le fils aîné du colonel Gordon ! je veux avoir le plaisir de le dire une fois, fût-ce la dernière !

— Harry, dis-moi, de qui le sais-tu ?

— Du colonel lui-même, Lisette… à son lit de mort, et en me remettant le soin de surveiller ses intérêts, ce que j'ai toujours fait : ce secret, je ne l'ai jamais confié à miss Nina, et pour rien au monde je ne voudrais qu'elle le sût. Peut-être m'en aimerait-elle davantage, peut-être aussi cette révélation l'indisposerait-elle contre moi. J'ai vu vendre plus d'un homme de couleur, uniquement parce qu'il ressemblait trop à son père ou à ses frères et sœurs. Quant à moi, je fus donné avec ma mère et ma sœur à la tante de miss Nina dans l'État du Mississippi.

— Je ne t'ai jamais entendu parler de cette autre sœur, Harry. Était-elle jolie ?

— Oui, Lisette, elle était jolie, gracieuse, et douée de beaucoup de talent naturel. J'ai entendu au théâtre plus d'une chanteuse qui ne pouvait lui être comparée, quoiqu'elle n'eût reçu aucune instruction.

— Et qu'est-elle devenue ?

— Ce que deviennent de telles femmes parmi nous. Traitées doucement, flattées, caressées, on leur enseigne les arts d'agrément, et rien de solide. La femme qui dirigeait son éducation, Mrs Stewart, sœur du colonel Gordon, ne manquait pas de bonnes intentions, mais elle ne put empêcher son fils d'en faire sa maîtresse, et, sur ces entrefaites, elle mourut.

— Et après ?

— Georges Stewart avait vécu deux ans avec elle, lorsqu'il fut atteint de la petite vérole ; tu sais quelle horreur inspire ici cette maladie : ses amis et ses connaissances s'éloignèrent avec soin de l'habitation, les nègres, comme à l'ordinaire, en eurent une peur mortelle, et le surveillant s'enfuit. Ce fut alors que le courage de Cora Gordon se montra à la hauteur des circonstances. Elle le soigna pendant toute la durée de sa maladie et eut, en outre, assez d'influence pour maintenir tout en ordre sur l'habitation ; les nègres firent la récolte du coton, et lorsque, le danger passé, le surveillant revint tout honteux, il trouva que, grâce à Cora, les espérances de l'année n'étaient pas détruites comme elles auraient dû l'être.

Reconnaissant plus qu'on ne l'est d'ordinaire à son âge, des preuves de dévouement qu'il avait reçues de Cora, Georges, aussitôt sa guérison, quitta avec elle l'habitation, se réfugia dans l'État de l'Ohio, où il épousa sa maîtresse.

— Et pourquoi ne vécut-il pas avec elle sur l'habitation ? dit Lisette.

— Il ne le pouvait pas, car cela est contraire à la loi ; mais j'ai reçu dernièrement une lettre, dans laquelle on me fait part de sa mort, en m'annonçant qu'il a légué à sa femme et à son fils toutes les terres qu'il possédait sur le Mississippi…

— Elle sera riche, alors, n'est-ce pas ?

— Oui, si elle obtient d'entrer en possession de ces biens, mais on ne peut jamais savoir comment les choses se passeront. On trouvera, sans doute, quelque moyen de l'en dépouiller.

« Quant à ce qui touche à la propriété de miss Nina, tu ne peux pas te faire une idée de mes sentiments à cet égard : elle m'a été confiée, et miss Nina n'a jamais su, pas plus qu'un enfant, d'où vient l'argent, ni où il passe, car je ne veux pas qu'on puisse dire que j'ai chargé cette terre de dettes, afin d'assurer ma propre liberté. Je tiens à honneur (et c'est là mon orgueil) de la présenter en bon état au mari de miss Nina ; pour y parvenir, tu ne saurais t'imaginer, Lisette, combien j'éprouve de difficultés. Il est presque impossible de faire travailler ces créatures, et je suis obligé d'employer

toutes sortes de caresses et de ménagements pour en obtenir quelque chose. Ils me détestent, ils me jalousent. Enfin, Lisette, comme la chauve-souris de la fable, je ne suis ni souris ni oiseau. Que de fois n'aurais-je pas voulu être un bon vieux nègre comme l'oncle Pomp ! je saurais alors trouver ma place, mais, hélas, je ne suis rien. J'approche assez de la condition des blancs pour l'apprécier, la désirer, et pour en vouloir obtenir les avantages ; puis, la manière dont j'ai été élevé ne fait qu'aggraver ma situation. Le fait est que même l'affection de nos pères diffère beaucoup de celles qu'ils portent à leurs enfants blancs ; ils rougissent de montrer leur amour pour nous, tout en conservant au fond de leur cœur certains remords qui les portent à nous gâter, comme s'ils avaient pitié de nous. Ils nous accablent de cadeaux, et nous traitent avec la plus grande indulgence : tant que nous sommes enfants, ils s'amusent de nos saillies, et ils jouent avec nos passions, comme on joue avec des instruments de musique. Si nous donnons des preuves d'habileté et de talent, nous entendons quelqu'un dire à part : « C'est dommage, n'est-ce pas ? son talent est au-dessus de sa condition. » Ajoutez à tout cela que nous héritons du sang et de la fierté de la famille, mais à quoi bon ? Je sens que je suis issu des Gordon. Je sais même que je ressemble au colonel de caractère et de figure, et c'est à cette ressemblance que j'attribue la haine de Tom Gordon ; et puis, il y a encore une autre chose, et celle-ci me touche de près ; c'est d'avoir une sœur comme miss Nina, de savoir qu'elle est ma sœur, et de ne jamais oser le lui dire ; elle ne sait pas ce que je souffre lorsqu'elle joue et plaisante avec moi ; j'ai des yeux et des sens ; je puis me comparer à Tom Gordon. Je sais qu'il n'a jamais rien appris aux écoles où il a été envoyé, et lorsque ses précepteurs me donnaient des leçons, mes progrès étaient bien plus rapides que les siens. Et cependant, il a tous les avantages de rang et de position, et miss Nina, lorsqu'elle veut s'excuser de la bonté qu'elle a pour lui, ne manque pas de me dire : « Vous savez, Harry, c'est le seul frère que j'aie au monde ! N'est-ce pas trop souffrir ? » Le colonel Gordon, en soignant mon éducation, a voulu, je dois le penser, que je fusse au niveau de la situation à laquelle il me destinait. Miss Nina était son enfant chérie ; il l'aimait passionnément, et craignait pour elle la méchanceté de Tom. C'est dans ces sentiments qu'il m'a laissé attaché à cette propriété, sous la condition de pouvoir racheter ma liberté avant le mariage de miss Nina. Elle a toujours été disposée à m'accorder cette faveur, et j'aurais pu prendre avantage de son ignorance des affaires. Mr John Gordon a été très bon pour moi. En

qualité de tuteur de miss Nina, il a signé avec elle qu'en cas de mort de sa pupille, je devais obtenir ma liberté moyennant une certaine somme, et j'ai son reçu des acomptes que j'ai déjà payés ; de sorte que c'est une affaire à peu près sûre. J'avais résolu, Lisette, de ne me marier que lorsque j'aurais obtenu ma liberté ; mais je n'ai pu attendre plus longtemps le plaisir de te posséder, et c'est un tort.

— Tais-toi, tais-toi, méchant ! reprit vivement Lisette, je ne veux pas t'entendre parler ainsi. À quoi cela sert-il ? Tranquillise-toi, tout ira bien, tout nous réussira ; j'ai toujours eu de la chance, et je ne veux pas croire qu'elle me manque pour l'avenir.

Ici la conversation fut interrompue par le bruit des pas d'un cheval et par des cris de joie.

— Qu'y a-t-il donc ? dit Harry en s'élançant vers la fenêtre. Ah ! c'est ce petit vilain Tomtit, qui part avec mon cheval. Comment se trouve-t-il ici ? il va me l'abîmer… Arrête, arrête donc, s'écria-t-il en se mettant à la poursuite de Tomtit.

Celui-ci répondit par un hourra, et disparut par-derrière les arbres.

— Je voudrais bien savoir ce qui l'amène ici, dit Harry en se promenant dans l'appartement d'un air inquiet.

— Oh ! il est allé faire un petit tour dans le bois ; il va venir tout de suite, dit Lisette, n'est-ce pas un joli petit drôle ?

— Lisette, vous ne craignez jamais le malheur, vous, dit Harry d'un ton boudeur.

— Je le crains, dit Lisette, lorsque tu me parles de cette façon. Pourquoi veux-tu que je craigne le malheur ?

— Je ne sais pas, chère petite, dit Harry d'un ton radouci et en lui pressant tendrement la tête.

— Ah ! voici le petit vaurien, dit Lisette, il voulait seulement faire une petite course ; il n'a pas fait mal au cheval, et sortant d'un pas léger, elle saisit les rênes au moment où Tomtit arrivait devant la porte.

En un instant, le fripon se trouva dans le jardin, cueillant les fleurs à pleines mains.

— T'arrêteras-tu, enfin, petit méchant…, voyons, dis-moi ce qui t'amène ici, dit Harry en le secouant par les épaules.

— Eh ! *master* Harry, est-ce que je ne peux pas manger des pêches aussi bien que les autres ? dit le petit garçon en jetant un coup d'œil sur la table à thé.

— Oui, tu auras une pêche et des fleurs, dit Lisette, si tu me promets d'être sage, et de ne pas piétiner sur mes plates-bandes.

Tomtit saisit avidement la pêche qu'elle lui présentait, et, s'asseyant par terre, il répandit les fleurs autour de lui, et se mit à manger avec le plus grand appétit. L'éclat de son teint, rehaussé par la course qu'il avait faite, sa chevelure bouclée et abondante, ses longs cils, tout enfin faisait une jolie miniature du petit personnage nouvellement introduit dans ce tableau.

— Ah ! qu'il est joli, dit Lisette en touchant le coude de Harry, je voudrais bien qu'il m'appartînt.

— Tu en aurais bientôt les mains pleines, dit Harry en jetant les yeux sur lui d'un air peu satisfait, tandis que Lisette s'occupait à éplucher des fraises qu'elle se préparait à lui donner, dès qu'il aurait fini sa pêche. Ah ! les femmes se laissent toujours séduire par la beauté, dit Harry d'un ton ironique.

— Crois-tu que ce soit pour cette raison que je t'ai épousé, dit Lisette naïvement, mais je suis sûre que je pourrais faire de Tomtit un bon garçon, s'il m'était utile. Il n'y a rien de tel que la douceur, n'est-ce pas, Tomtit ?

— Rien de si bon, répondit Tomtit en ouvrant sa bouche pour y engloutir les fraises : on eût dit un jeune rouge-gorge à la becquée.

— Je voudrais bien savoir, dit Harry, ce qui t'a fait venir ici. Parle, Tomtit ! n'as-tu pas été chargé de m'apporter un message ?

— Ah ! oui, c'est vrai, dit Tomtit en se levant et en se grattant la tête. Miss Nina m'a envoyé vous dire de monter à cheval tout de suite et de retourner à l'habitation, vite, vite… comme un éclair. Elle vient de recevoir des lettres de deux ou trois de ses amants, et elle court çà et là comme si elle était folle. Je crois qu'elle a peur qu'ils ne viennent tous à la fois.

— Comment ! elle t'a chargé de venir me chercher, et tu ne m'en as rien dit, s'écria Harry tout en s'apprêtant à lui appliquer un soufflet, mais le mutin glissa sous sa main et disparut sous un bosquet. Au bout de quelques minutes il reparut sur le toit de la petite cabane, et tandis que Harry montait à cheval, il s'amusait à faire des cabrioles, à danser et à chanter du plus fort de sa voix :

Away down old Virginny,
Dere I bought a yellow girl for a guinea[4]*…*

— Va, tu me le paieras quelque jour, dit Harry en le menaçant du poing.

— Allons, il ne le fera plus, dit Lisette en riant. Descends de là, Tomtit, et je verrai si je puis faire de toi un bon garçon.
« Je ne pense pas à demain / Je suis heureux, donc je chante ! »
« Venez, heures roses, et apportez / Toute joie et bonheur ! »
« Nous avons jonché de fleurs notre chemin / Et nous chantons gaiement, gaiement ! »
« Dans la vieille Virginie, / J'ai acheté une fille jaune pour une guinée. »

OceanofPDF.com

6
L’embarras

Pour connaître ce qui causa le retour précipité de Harry, il faut nous rendre à Canema.

Nina, après avoir pris ses lettres des mains de Tomtit, comme nous l’avons dit, s’en retourna dans la chambre de *mistress* Nesbit, et se mit à les lire. À mesure qu’elle lisait, elle semblait en proie à une agitation fébrile, froissant la lettre dans sa petite main, et frappant impatiemment du pied.

— Ô ciel ! que ferai-je ? dit-elle en s’adressant à sa tante Nesbit, par suite de son habitude de parler à quiconque se trouvait auprès d’elle…, me voici dans un bel embarras !

— Je vous l’avais prédit.

— Vous me l’aviez prédit, vous me l’aviez prédit ! S’il y a une chose que je déteste, c’est d’entendre quelqu’un dire, je vous l’avais prédit… J’avoue, ma chère tante, que j’ai été très inconséquente, mais enfin je ne sais que faire. Voici deux hommes qui m’écrivent qu’ils se proposent de venir ici, et pour tout au monde, je ne voudrais pas qu’ils se rencontrassent ! je ne sais vraiment que faire !

— Agissez comme vous l’entendrez, répondit tante Nesbit avec indifférence, depuis que je vous connais, vous n’avez jamais consulté que votre volonté.

— Mais, en vérité, ma tante, je ne sais ce qu’il est convenable de faire dans une pareille circonstance.

— Vos idées de ce qui est convenable sont si différentes des miennes, Nina, que je ne saurais quel avis vous donner. Vous voyez maintenant ce qu’il en coûte de ne pas suivre les conseils de vos amis. J’ai toujours pensé que votre coquetterie vous causerait quelque embarras.

La tante Nesbit prononça ces paroles de l’air calme et satisfait que prennent les personnes d’un certain âge lorsqu’il s’agit d’aider les jeunes gens à sortir d’un mauvais pas.

— Oh ! je ne désire pas entendre un sermon, tante Nesbit. J'ai cru seulement que, connaissant le monde comme vous le connaissez, vous seriez à même de me dire s'il est convenable d'écrire à un de ces messieurs, pour le prier de remettre sa visite, ou bien s'il vaut mieux que vous m'excusiez. Je ne voudrais pas manquer aux devoirs de l'hospitalité, et cependant, je ne voudrais pas qu'ils se rencontrassent ici. Voyons, que me conseillez-vous ?

Il y eut un intervalle de silence, pendant lequel Nina s'agitait impatiemment sur sa chaise, tout en se mordant les lèvres, et en rougissant de dépit.

Mistress Nesbit avait l'air de réfléchir, et Nina crut qu'elle commençait à s'intéresser à la question.

Enfin la bonne dame leva la tête, et dit, de sa voix la plus douce : « Je voudrais savoir l'heure qu'il est ? »

Nina crut qu'elle cherchait le moyen d'envoyer un message, et, traversant la chambre avec rapidité, elle alla regarder la vieille pendule qui se trouvait dans le corridor.

— Il est deux heures et demie, ma tante, dit Nina, qui demeurait debout, les lèvres entrouvertes, attendant que *mistress* Nesbit lui suggérât quelque idée.

— Je voulais dire à Rose, dit-elle d'un air distrait, que les oignons dans la farce ne me conviennent pas. J'en ai été incommodée hier toute la journée, mais il est trop tard à présent.

Nina trépigna de colère.

— Tante Nesbit, vous êtes bien la personne la plus égoïste que j'aie vue de ma vie !

— Ma chère Nina, vous m'étonnez, dit la tante Nesbit, avec son calme ordinaire, qu'avez-vous donc ?

— Rien, dit Nina, rien ; seulement, je ne puis concevoir comment on peut être aussi indifférente ! Si un chien venait me dire qu'il se trouve embarrassé, je l'écouterais, et je tâcherais de l'aider. Si une personne se trouvait en peine, quand même ce serait par le fait de son étourderie, je tâcherais de l'aider, et il me semble que vous pourriez bien me donner quelque conseil.

— Encore cette affaire, dit la tante, ne vous ai-je pas dit déjà que je ne savais quel avis vous donner ? Vous ne devriez pas vous mettre en colère,

Nina, cela ne sied pas bien à une jeune fille, et, de plus, vous commettez un péché ; mais c'est peine perdue que de vous parler.

Ici, la tante Nesbit se leva d'un air outragé, se plaça devant la glace et, ôtant le bonnet qu'elle portait depuis le matin, elle ouvrit un tiroir, en retira un autre, qui lui paraissait tout à fait semblable, et, le prenant dans sa main, d'un air pensif, elle parut plongée dans la contemplation ; tandis que Nina, toute à sa colère, la regardait disposer des nœuds de ruban, et placer le bonnet sur sa tête d'un air tout à fait grave et solennel.

— Tante Nesbit, dit Nina tout à coup, et comme si les paroles lui faisaient mal, je regrette beaucoup de vous avoir parlé si impatiemment ; je vous en demande pardon.

— Oh ! ce n'est rien, mon enfant ; je n'y ai pas fait attention ; je suis habituée à vos emportements.

À ces mots la porte se ferma avec violence, et Nina se trouva dans le corridor, où elle donna un libre cours aux émotions qui l'agissaient.

— Cœur de roche ! s'écria-t-elle, cœur insensible, maussade et vieille créature ! Comment se fait-il que ma mère ait jamais eu une telle sœur ?

Au souvenir de sa mère, elle s'attendrit, fondit en larmes, et courut se réfugier dans son appartement. Le premier objet qui se présenta à sa vue fut Milly, qui serrait du linge dans un tiroir. Au grand étonnement de la bonne créature, Nina lui jeta les bras autour du cou, et, avec une émotion toujours croissante, elle pleura et sanglota au point que Milly en fut alarmée.

— Juste ciel ! qu'avez-vous, cher petit ange ? ne pleurez pas, cher petit cœur, ne vous affligez pas ! Qu'a-t-on fait à cette chère âme, à ce joli petit agneau ?

La douleur de Nina paraissait redoubler à chaque mot de tendresse, et son émotion devint si violente, que la fidèle Milly en eut peur.

— J'espère, miss Nina, qu'il ne vous est rien arrivé !

— Non, Milly, rien ; seulement je me trouve isolée, et je veux ma mère. Ô ciel ! je n'ai pas de mère ! et sa douleur éclata de nouveau.

— Oh ! la pauvre petite, dit Milly en s'asseyant, et en prenant Nina dans ses bras, comme elle eût fait d'un petit enfant. Pauvre petite ! Oh ! oui, je me souviens de votre maman, c'était une charmante personne.

— Oui, dit Nina entre ses sanglots, les jeunes filles à l'école avaient des mères. Il y avait Mary Brooks ; elle me lisait toujours les lettres de sa mère, et, tout en écoutant la lecture, je pensais qu'il n'y avait personne qui m'écrivait de telles lettres. Quant à ma tante Nesbit, on dit qu'elle est fort

pieuse ; mais moi, je n’ai jamais vu personne de plus égoïste et de plus maussade. Je crois vraiment que, si j’étais étendue morte dans une chambre voisine de la sienne, elle ne songerait qu’au menu de son dîner !

— Oh ! ne dites pas cela, cher petit agneau, ne dites pas cela, dit Milly, d’un ton où perçait la compassion.

— Si, je le dirai : elle me représente toujours comme la plus grande pécheresse de la terre. Elle ne me gronde pas, car elle ne me porte même pas assez d’intérêt pour me gronder ! Mais, sous ce calme imperturbable, on peut facilement deviner qu’elle me croit sur la pente de la perdition, qu’elle se sent impuissante à me retenir, et que cela lui est à peu près indifférent. Et quand même je ne serais pas bonne, comme elle le dit, est-ce que cela peut me corriger d’entendre dire, avec le plus grand sang-froid, que je suis une insensée, une coquette, et cent choses pareilles ! Milly, j’ai eu souvent un ardent désir d’être bonne et pieuse, et j’ai passé des nuits à pleurer, parce que je ne l’étais pas ; et, vois-tu, ce qui m’afflige le plus, c’est de penser que si ma mère vivait encore, elle pourrait m’aider à le devenir. Elle ne ferait pas comme ma tante Nesbit, n’est-ce pas, Milly ?

— Non, certes, mon enfant, bien au contraire… mais je vous parlerai plus tard de votre maman, cher cœur.

— Ce qui me tourmente encore, dit Nina, c’est que, lorsque ma tante Nesbit me parle de cette détestable façon, je m’emporte et je lui réponds, je le sens, d’une manière qui n’est rien moins que convenable. Oh ! si elle voulait seulement se fâcher aussi de son côté, si elle voulait renoncer à son impassibilité, et ne pas se contenter de me répéter, de sa voix la plus tranquille, que ma conduite la surprend !… Ce qui est faux, car elle n’a jamais connu de sa vie la surprise, elle ne s’anime pas assez pour cela !…

— Oh ! miss Nina, il ne faut pas trop s’attendre…

— Vous vous trompez, Milly, je ne m’attends à rien…

— Très bien, mon enfant, mais il ne faut pas prendre les choses trop à cœur : l’été ne donne que ce qu’il doit donner, et il ne remplira pas une quarte[1] de plus, quelques peines que vous preniez. Je connaissais votre maman, et j’ai connu miss Loo quand elle était jeune fille. Elles ne se ressemblaient pas plus que la neige ne ressemble au sucre. Lorsque miss Loo était jeune, elle était si jolie, que tout le monde la remarquait ; mais, quant à l’amour, ça se gardait pour votre maman. Je ne sais comment cela se faisait : miss Loo ne se fâchait pas, ne grondait jamais, ne faisait de mal à

personne, et pourtant nos gens ne pouvaient la souffrir ; il semblait qu'ils ne faisaient rien pour elle qu'à contrecœur.

— Cela n'est pas étonnant, répondit Nina, car elle n'a jamais rien fait de bonne volonté pour les autres et n'a jamais aimé personne. Moi-même, par exemple, je sais que je suis égoïste, je ne l'ai jamais ignoré, et pourtant mon égoïsme est tout à fait différent du sien. Savez-vous, Milly, qu'elle ne paraît pas même savoir qu'elle n'agit qu'en vue de ses propres intérêts. Elle est assise dans son fauteuil, parfaitement convaincue qu'elle ira droit au ciel, et elle reste là sans se soucier aucunement de son prochain.

— Oh ! miss Nina, vous ne lui rendez pas justice ! Voyez donc avec quelle patience elle enseigne à Tomtit des versets de la Bible et des hymnes !

— Et vous croyez que c'est parce qu'elle s'intéresse à lui ? Erreur… Vous savez qu'elle ne croit pas qu'il soit préparé pour le ciel, et s'il mourait demain, elle est persuadée qu'il irait dans l'enfer. Bien plus, s'il venait à mourir demain, elle vous parlerait d'empeser ses bonnets ! Est-il surprenant que l'enfant ne l'aime pas ? Elle lui parle comme elle me parle à moi ; lui dit qu'elle ne s'attend à rien de bon de sa part, qu'elle sait qu'il n'arrivera jamais à une bonne fin, et le petit vaurien a appris sa leçon par cœur. Moi, je me fâche quelquefois avec Tomtit ; je crois que j'en mourrais s'il me fallait lui lire tous ces vieux livres ennuyeux, et, pourtant, je suis sûre que je m'intéresse à lui plus qu'elle ne le fait. Il le sait bien, lui ! L'on ne me persuadera jamais que ma tante Nesbit est pieuse. Je sais qu'il y a de la religion dans ce monde ; mais elle ne la pratique pas, car ce n'est pas pratiquer la religion que d'avoir l'air renfrogné, de lire des feuilles religieuses et d'ennuyer les gens avec des versets de la Bible et des hymnes. Son cœur est aussi mondain que le mien, seulement il l'est d'une autre manière. Aujourd'hui, par exemple, je lui ai demandé un conseil : vous savez, Milly, que toutes les jeunes filles ont besoin de conseil ? Je lui aurais permis même de me gronder, pourvu qu'elle me témoignât quelque intérêt ; eh bien ! le croiriez-vous ? elle ne m'a pas même écoutée ! Et lorsqu'elle a dû s'apercevoir combien j'étais contrariée, combien j'avais besoin de quelqu'un qui pût me conseiller, elle s'est mise à parler d'oignons dans la farce. Oh ! cela m'a fait enrager ! Et maintenant, sans doute, elle est assise dans son fauteuil, occupée à passer en revue tous mes péchés.

— Pardon, miss Nina, il me semble que vous en avez dit assez ; ce n'est pas là le moyen de vous consoler.

— Bien au contraire, cela m’a soulagée. J’aurais étouffé, Milly, si je n’avais parlé à quelqu’un. Je voudrais à présent savoir où trouver Harry, il pourrait m’aider à sortir de cet embarras, lui !

— Harry ? Je crois qu’il est allé voir sa femme, miss Nina.

— Oh ! c’est fâcheux. Eh bien ! envoyez Tomtit le chercher tout de suite… Dites-lui de venir sur-le-champ, que c’est pour quelque chose de pressé. Ah ! Milly, voulez-vous dire à Old Hundred de mettre les chevaux à la voiture et j’irai moi-même mettre un billet à la poste. Je ne me fierais pas à Tomtit, je sais qu’il le perdrait en chemin.

— Miss Nina, dit Milly avec une certaine hésitation, c’est que vous ne savez peut-être pas ce qui se passe ici ? Pour ne vous rien cacher, Old Hundred agit depuis peu d’une façon si singulière qu’il n’obéit à personne qu’à Harry ; il prétend même ne pas devoir obéir à miss Loo. Je suis sûre qu’il fera quelque longue histoire, au sujet des chevaux ; mais il ne les laissera pas sortir de l’écurie ; c’est comme je vous le dis, mon enfant.

— Il ne les laissera pas sortir ! Je voudrais bien voir cela, lorsque je lui dis de le faire ! je lui prouverais bientôt qu’il a une maîtresse tout à fait différente de ma tante Loo.

— Soit, mon enfant, alors vous feriez mieux d’y aller vous-même. Il se moquera de moi et peut-être aussi de vous.

— Eh bien, oui, j’irai et je lui ordonnerai de se presser un peu.

Là-dessus Nina, tout à fait revenue à sa bonne humeur, s’en alla gaiement vers la case d’Old Hundred, qui se trouvait de l’autre côté de la maison.

Le vrai nom d’Old Hundred était John. Ce sobriquet lui avait été donné à cause de la lenteur qu’il apportait dans tous ses mouvements. Il semblait posséder une double dose de cette pesante dignité qui appartient aux cochers en général. On eût dit qu’il considérait la voiture et les chevaux comme une espèce d’arche sainte, dont il était le grand prêtre, chargé de la garantir de toute profanation. Selon lui, tous les gens de l’habitation et même le monde en général étaient ligués contre ses chevaux et sa voiture, qu’il défendait tout seul au risque de sa vie.

Il entrait dans les devoirs de sa charge de trouver quelque bonne raison pour qu’on ne se servît pas de la voiture, comme il entre dans ceux d’un procureur de province d’intenter des actions. Il avait appris l’art de refuser de la manière la plus convenable, prétextant toujours des impossibilités et exprimant le plus vif regret de ne pouvoir faire ce qui lui était commandé.

Old Hundred avait passé sa vie à trouver des excuses valables, et il en avait un assortiment tout prêt à son service et suivant l'occasion.

D'abord, quant à la voiture, elle était crottée et il avait l'intention de la nettoyer ; ou bien, il venait de la nettoyer et il ne voulait pas qu'elle fût crottée de nouveau ; ou encore, il avait enlevé la capote afin d'y faire un point ; ou, les ressorts étaient tant soit peu relâchés et il se proposait de les faire voir au forgeron.

Quant aux chevaux, les prétextes se multipliaient à l'infini ; c'était ou des entorses, ou des fers mal fixés, ou des cailloux introduits dans la corne des sabots, ou des maladies sans nombre dont les noms ne se trouvaient que dans un vocabulaire à lui ; mais, quelle que fût l'excuse que lui fournissait son imagination féconde, on pouvait être assuré d'avance que, suivant le cours ordinaire des choses, les chevaux n'étaient jamais en état de sortir ensemble.

Tout à fait ignorante de la hardiesse de l'entreprise qu'elle avait conçue et forte de sa propre autorité, Nina, tout en chantant, s'avançait d'un pas léger vers la case d'Old Hundred. Elle le trouva à demi couché devant sa porte, les yeux à moitié fermés, tandis que les rayons du soleil doraient la fumée qui s'échappait de la pipe placée entre ses dents. Un gros corbeau noir et borgne, perché sur les genoux du cocher, leva la tête dès qu'il entendit le pas de Nina et fixa son œil sur elle d'un air d'intelligence, comme s'il eût eu mission de recevoir les ordres pendant le sommeil de son maître.

Entre ce corbeau, qui avait reçu le surnom d'oncle Jeff, et son maître, il régnait une amitié réelle, cimentée par cette circonstance que tous les deux étaient également détestés de tous les gens de l'habitation. Comme beaucoup de personnes qui sont appelées à remplir d'importantes fonctions, Old Hundred était fier et hautain, et pour ainsi dire dogmatique et tranchant, au point que personne, excepté sa femme, ne pouvait le gouverner.

Quant à Jeff, si le principe du vol eût pu être incarné, il aurait mérité un temple chez les Lacédémoniens. Ses méfaits, cependant, lui avaient coûté cher, car il avait perdu un œil dans une escarmouche et il ne lui restait de plumes que sur un côté pour attester qu'il avait livré bataille, et cela ajoutait encore à son air fanfaron.

Dans une autre rencontre, son cou avait été presque retourné, de sorte qu'il paraissait regarder les gens par-dessus l'épaule ; ces divers accidents donnaient à son extérieur un cachet original et plaisant à la fois.

Oncle Jeff exerçait son industrie de voleur avec une assiduité et une adresse dignes d'une meilleure cause, et, lorsqu'il n'avait rien de mieux à faire, il s'occupait à arracher le blé, à manger les graines des jardins, à entortiller la laine filée, à tirer les aiguilles à tricoter, à becqueter les yeux de ceux qui dormaient, à mordre et à égratigner les enfants, et à commettre, en un mot, toutes les méchancetés qui se trouvaient à la portée de son bec et de ses griffes. Il était d'un grand secours pour Old Hundred, parce qu'il endossait le blâme de tout le mal qui se faisait. Dérobait-on des cuillers, des boutons, un mouchoir ou une pipe, Jeff était toujours le coupable ; Old Hundred le grondait sévèrement et déclarait qu'il y avait de quoi ruiner la réputation d'un honnête homme. Sur quoi Jeff le regardait par-dessus l'épaule, clignait l'œil d'une façon intelligente qui voulait dire qu'il ne se trouvait pas offensé de ces accusations.

— Oncle Jack, dit Nina, je veux que vous atteliez de suite ; je veux aller par le chemin de traverse.

— Que Dieu bénisse votre jolie figure, cher cœur ! mais quant à marcher aujourd'hui, j'en suis fâché, mais pas possible.

— Pas possible ! et pourquoi ?

— Mais mon enfant, je vous l'ai déjà dit, pas possible. Vous ne pouvez avoir la voiture et les chevaux cet après-midi.

— Mais il faut que je parte, et très vite, par le chemin de traverse, et à l'instant même.

— Ciel ! cher enfant, mais vous ne le pouvez pas. Vous ne pouvez le faire à pied et il est certain que ni les chevaux ni la voiture ne peuvent sortir cet après-midi sous aucun prétexte, ni demain, ni peut-être même la semaine prochaine.

— Oh ! oncle Jack ! je n'en crois pas un mot. Je les veux aujourd'hui, et, je vous le répète, il me les faut !

— Pas possible, ma petite, dit Old Hundred, d'une voix pleine de douceur, comme s'il parlait à un petit enfant. Je vous dis : pas possible. Mon Dieu ! miss Nina, la capote de la voiture a été enlevée…

— Eh bien ! il faut la remettre alors…

— Ah ! miss Nina, c'est pas tout, Pete a été malade hier soir, si malade, que j'ai dû le soigner toute la nuit.

Et pendant qu'Old Hundred débitait ce petit mensonge, le corbeau fit un signe de tête à Nina comme pour dire : « Vous l'entendez, n'est-ce pas ? »

Nina, fort contrariée, se mordait les lèvres tandis qu'Old Hundred semblait tranquillement s'endormir.

— Je ne puis croire que les chevaux soient incapables d'aller aujourd'hui. Je vais y voir moi-même.

— Là, mon cher petit cœur, vous ne le pouvez pas, la porte est fermée et la clef est dans ma poche. Je crois, en vérité, que ces pauvres bêtes auraient déjà été tuées quarante fois sans moi. On dirait que tout le monde leur veut du mal. Miss Loo veut qu'ils aillent d'un côté, et Harry veut qu'ils aillent de l'autre. Il en a pris un cet après-midi pour aller voir sa femme. Je ne sais pas, d'ailleurs, de quel droit il va toujours à cheval, faisant le beau. Votre père, miss Nina, répétait souvent : « Oncle Jack, vous en savez plus que moi en fait d'animaux ; aussi, oncle Jack, prenez bien soin de ces bêtes et ne les laissez pas tuer. » Vous comprenez, miss Nina, il me faut suivre les instructions du colonel. Par un beau temps et sur une bonne route, je suis prêt à faire trotter les chevaux, cela n'est que raisonnable ; mais faudrait savoir ce que c'est que ce chemin de traverse. Ce sont d'ordinaire les chemins les plus misérables que l'on puisse voir. De la boue ! aïe ! voyez la boue là-bas près de la crique… Et le pont qui est emporté ; un homme s'est noyé dans cette crique ; c'est vrai, ça. Oh ! allez, ce n'est pas un bon chemin pour les jeunes filles. Dites-moi, miss Nina, pourquoi n'envoyez-vous pas Harry porter votre lettre à la poste ? Puisqu'il faut qu'il se promène à cheval par tout le pays, pourquoi ne pas l'utiliser ? La voiture ne saurait y arriver avant dix heures du soir. C'est tout juste comme je vous le dis. D'ailleurs il va pleuvoir, je le sais, car mes douleurs m'ont tenu tonte la matinée, et puis Jeff a fait de ses tours de diable, ce qui présage toujours la pluie. Quant à ça, c'est un signe qui ne trompe jamais.

— Je vois clairement, oncle Jack, que vous vous êtes mis en tête de ne pas marcher, dit Nina ; mais, moi, je vous dis que vous marcherez ! Allons, levez-vous de suite et mettez les chevaux à la voiture !

Old Hundred ne bougea pas et continua à fumer. Nina, après avoir répété ses ordres et dominant sa colère, commença à se faire cette question : « Quel moyen employer pour se faire obéir ? »

Old Hundred paraissait plongé dans la plus profonde rêverie et semblait étranger à tout ce que disait sa maîtresse.

— Je voudrais qu'Harry fût de retour, dit-elle d'un air pensif.

Tomtit s'était bien chargé de la commission, mais comme d'ordinaire, il avait perdu la plus grande partie de son temps en chemin.

— N’es-tu pas honteux, vilain gueux de nègre, dit tante Rose, femme d’Old Hundred, qui avait entendu toute la conversation ; n’es-tu pas honteux de parler de crique, de boue, de chevaux malades et de mille autres choses, quand tout le monde connaît ta paresse !

— Eh bien ! dit Old Hundred, si je n’étais pas paresseux, je voudrais bien savoir ce que deviendraient ces pauvres bêtes ? Ma paresse, c’est la meilleure chose pour elles ! Où en seraient mes chevaux, maintenant, si j’avais été un de ces gaillards qui sont toujours en campagne ? Où seraient-ils ? et que seraient-ils ? Voir des chevaux qui n’auraient que la peau et les os, ciel ! quelle horreur ! Oh ! si j’avais été comme tant d’autres cochers, il y a longtemps que les oiseaux de proie en auraient fait leur pâture.

— Je commence à croire que tu as répété ces mensonges si souvent, que tu as fini par les prendre pour des vérités, dit Rose. Ne t’ai-je pas entendu dire à notre chère et jolie miss, que tu avais passé la nuit à soigner Pete, quand le bon Dieu sait que tu ronflais à faire tout trembler !

— Il faut bien dire quelque chose. On doit être respectueux envers les dames. Je ne pouvais pas lui dire de but en blanc que je ne voulais pas faire sortir les chevaux, et alors j’ai pris une excuse. Ah ! j’en ai une quantité à mon service, d’excuses : ce sont de si excellentes choses ! C’est comme la graisse qu’on met sur les roues pour les empêcher de crier. Tu ne sais donc pas que le monde tourne sur des excuses ? Où en serions-nous, mon Dieu, si chacun faisait connaître le véritable motif qui le fait marcher ou s’arrêter ?
Mesure qui contient deux pintes.

OceanofPDF.com

7
Consultation

— Oh ! Harry, que je suis contente de vous revoir ! j'ai été si tourmentée aujourd'hui ! Imaginez-vous donc que ce matin, j'étais assise dans la chambre de ma tante Nesbit, lorsque Tomtit m'a apporté ces deux lettres ; l'une de Clayton, l'autre de Mr Carson, et voyez ce que Clayton m'écrit : « J'ai des affaires qui m'appelleront dans votre voisinage la semaine prochaine, et il est très possible, à moins que vous n'ordonniez le contraire, que je sois à Canema vendredi ou samedi prochain ! » Tenez ! voici la lettre de Mr Carson, de cet odieux Carson ! Il n'a pas reçu la mienne, et il m'annonce son arrivée… Quelle impertinence ! Cet homme m'ennuie à mourir, aussi ne manquera-t-il pas de venir ! Les gens désagréables tiennent toujours leurs promesses ! Il sera bientôt ici, à coup sûr !

— Ne vous souvenez-vous plus, miss Nina, d'avoir dit que vous vous en amuseriez ?

— Harry, par grâce, ne me rappelez pas cela, je vous en prie ! J'ai bien changé d'opinion depuis et vous savez que j'ai renoncé à toutes ces folies. J'ai écrit à Carson, ainsi qu'à Emmons, que mes sentiments envers eux n'étaient plus les mêmes, comme disent les jeunes filles de mon âge. Je vais les congédier tous à la fois, et je n'y penserai plus.

— Quoi, tous… même Mr Clayton ?

— Je ne dis pas précisément… peut-être oui… peut-être non… Savez-vous bien, Harry, que ses lettres me semblent plus agréables ? Du moins elles diffèrent de celles que j'ai reçues précédemment, et, bien que je ne veuille pas torturer mon cœur pour lui, j'aime, je l'avoue, à recevoir ses lettres. Quant aux deux autres, ils m'ennuient au suprême degré, et je ne consentirai jamais à l'idée de savoir près de moi ce Carson ! Dans tous les cas, je ne voudrais pas pour quoi que ce soit, que Clayton et lui se rencontrassent ici. J'ai écrit une lettre à Carson pour l'empêcher de venir, et j'en ai été obsédée toute la journée : tout le monde aujourd'hui m'a tourmentée. Tante Nesbit m'a débité un long sermon sur la coquetterie,

mais elle m’a refusé ses conseils… Jusqu’à cet Old Hundred… Je voulais qu’il mît les chevaux à la voiture, pour porter moi-même ma lettre à la poste, mais il s’y est obstinément opposé. En vérité, je n’ai jamais vu un être comme Old Hundred. Il ne veut jamais rien faire de ce que je lui dis. À quoi bon avoir des domestiques, s’ils ne veulent pas faire ce qu’on leur commande !

— Oh ! quant à Old Hundred, dit Harry, nous nous comprenons l’un l’autre parfaitement, je n’ai jamais aucune difficulté avec lui ; mais il est d’un entêtement fort ennuyeux ; il se repose sur la dignité de sa charge. Mais, si vous désirez envoyer votre lettre ce soir, je saurai trouver le moyen de le faire, si vous voulez me la confier.

— Volontiers… la voici…

— Je l’expédierai, dit Harry, par un messager à cheval, dont je puis vous garantir la fidélité.

— Harry, s’écria Nina, en le retenant par le bras comme il sortait, revenez vite, je vous en prie… je veux vous parler.

Pendant l’absence momentanée de Harry, notre héroïne tira de son sein une lettre, et se mit à la relire.

— Qu’il écrit bien ! se dit-elle, et qu’il ressemble peu aux autres ! Je voudrais bien qu’il renonçât à venir ici. Ses lettres sont charmantes, mais je ne voudrais pas le voir. Que je serais heureuse d’avoir près de moi quelqu’un avec qui je puisse m’entretenir de lui ! Tante Nesbit est toujours de mauvaise humeur !… Je ne veux plus y penser !… Harry est une bonne créature !

— Eh bien, Harry, avez-vous envoyé la lettre ? lui dit-elle en l’apercevant.

— Oui, miss Nina, mais je crains qu’elle n’arrive trop tard pour la malle, quoique je ne connaisse pas l’heure exacte du départ des dépêches.

— J’espère que cette fois-ci la malle sera en retard, car, si cet homme venait ici, je ne sais ce que je ferais. Il a tant d’affectation, et puis, ses souliers craquent si affreusement… Tout le monde saura ce qui l’amène, et je ne sais ce que Clayton en pensera.

— Mais je croyais que cela vous était indifférent…

— C’est vrai, mais il vient de m’écrire une lettre si pleine de détails sur sa famille… D’abord, son père est un homme fort distingué, et appartenant à une ancienne famille ; puis sa sœur est douée d’une intelligence extraordinaire, elle est belle, pleine de grâces et très pieuse… Ô ciel !

pourquoi faut-il qu'il ait jeté les yeux sur moi ? Tenez, voici un post-scriptum que sa sœur a ajouté : il est conçu dans les termes les plus élégants.

— Pour ce qui est de sa famille, miss Nina, celle des Gordon peut marcher de pair avec elle, et, quant à sa sœur, je suis sûr qu'elle vous plaira.

— Ah ! oui, Harry ; lorsqu'une correspondance parle, à son début, de père et de sœur, cela dénote une intention sérieuse, et il me semble alors que la signature du contrat n'est pas éloignée. Savez-vous, Harry, que je ressemble un peu à mon poney ? lorsque vous lui offrez du maïs, et que vous lui caressez le poitrail, on dirait qu'il va se laisser faire ; mais présentez-lui la bride, crac, il s'enfuit à toutes jambes… Eh bien ! il en est de même pour moi. C'est gentil d'avoir des amants, de recevoir des billets doux, de jouer le sentiment, d'aller à l'Opéra, de faire des promenades à cheval, et mille autres agréments de ce genre… Mais lorsqu'un adorateur se met à me parler de son père, de ses sœurs, au moment où il croit me tenir, je lui échappe et je me sauve. Harry, voyez-vous, le mariage me paraît une affaire très sérieuse. L'idée de devenir femme est terrible. Je voudrais toujours rester jeune fille et avoir autour de moi bon nombre de jeunes compagnes… Comme nous nous amuserions ! Hélas ! je suis inquiète depuis que cette sérieuse affaire m'est venue à l'idée, et c'est la première fois de ma vie que je me sens malheureuse.

— Pourquoi, si vous vous trouvez malheureuse, ne pas écrire à Mr Clayton de se prononcer définitivement ?

— Je ne sais… La pensée m'en est venue plusieurs fois, mais je crains d'être encore plus malheureuse. Il semblerait qu'un nuage sombre a passé sur ma destinée, et je commence à entrevoir la vie telle qu'elle est. J'ai lu l'histoire d'Ondine, et tenez, Harry, il me semble que j'éprouve ce qu'elle éprouvait lorsqu'elle s'aperçut des premiers mouvements de son âme.

— Et Clayton est le chevalier Heldebound ? demanda Harry en souriant.

— Je ne sais… mais s'il l'était… Le fait est, Harry, que lorsqu'un homme d'esprit s'éprend d'une jeune fille étourdie et frivole, il la comble de flatteries et lui passe ses caprices ; mais, tout en lui faisant sa cour, il compte peut-être avoir plus tard sa revanche. Les hommes s'imaginent pouvoir former une femme selon leur goût… Je crains bien que la métamorphose ne soit pas possible pour moi ; si, par exemple, il me compare à sa sœur, qui est une femme modèle, je ne gagnerai pas à la comparaison. Sa sœur a reçu ce qu'on appelle une éducation distinguée ;

elle comprend la littérature, et a beaucoup étudié ; moi, j'en sais tout juste assez pour pouvoir apprécier un bon cheval ; et, cependant, j'ai ma fierté et je ne me contenterais pas du second rang dans son estime. C'est la méthode des jeunes filles. Elles recherchent toujours ce qu'elles ne peuvent avoir, sans vouloir même se donner la peine nécessaire pour l'obtenir !

— Miss Nina, si vous voulez me permettre de vous parler sans détour, je vous donnerai un petit conseil. Usez de toute votre franchise envers Mr Clayton, et, s'il se trouve ici avec Mr Carson, expliquez-lui nettement votre position. L'amour de la vérité est, dit-on, une des vertus qui distinguent les Gordon. Songez que vous n'êtes plus une pensionnaire, miss Nina, mais bien une maîtresse de maison.

Il s'arrêta en hésitant.

— Continuez, Harry, il me reste encore assez de jugement pour vous comprendre, et j'ai trop peu d'amis pour risquer de les perdre.

— Votre tante, dit Harry, se trouvera sans doute assez bien pour venir à table… Lui avez-vous dit ce qui se passe ?

— À qui ? à ma tante Loo ? Je m'en garderais bien. Non, Harry, je n'ai d'appui qu'en moi-même. Je n'ai plus de mère, je n'ai pas de sœur, et ma tante Loo ne cherche qu'à me contredire… C'est à en mourir de rage !… Dire que l'on a près de soi quelqu'un qui pourrait, qui devrait s'intéresser à vous, et qui, au contraire, se renferme dans la plus complète indifférence. Je ne suis pas, certes, un modèle à citer comme miss Clayton, élevée d'abord sur une habitation et ensuite dans un pensionnat français ; mais enfin, Harry, ces pensionnats ne méritent pas la réputation qu'on leur fait ; on s'y amuse, mais on n'y apprend rien, j'entends du côté du cœur ou de l'esprit ; on ne fait que s'y instruire, parce qu'il faut bien qu'on y apprenne quelque chose… Je n'y ai appris, moi, que ce qui me plaisait… Ce n'était pas toujours fort édifiant… je l'avoue… mais, n'importe, advienne que pourra !

OceanofPDF.com

8
Le vieux Tiff

— Tiff, croyez-vous qu'il sera de retour ce soir ?

— Hélas ! *missis*, Tiff n'en sait rien. J'ai été regarder à la porte, mais je ne vois et je n'entends rien.

— Tout est si solitaire ! si solitaire ! et les nuits sont si longues !

La personne qui parlait ainsi était une petite femme, faible et maigre, couchée sur un misérable grabat ; ses doigts, qu'elle crispait, semblaient annoncer qu'elle souffrait d'une crise nerveuse, et elle tenait ses yeux fixés sur les poutres grossières qui supportaient le toit de la cabane, dont l'aspect était des plus tristes. Cette cabane était formée de troncs d'arbres juxtaposés, dont les intervalles étaient comblés d'un ciment de boue et de paille mélangées ; le plafond se composait de solives mal rabotées et mal jointes ; le jour filtrait à peine à travers deux ou trois vitres, recouvrant une ouverture pratiquée dans un des troncs d'arbres. À l'intérieur, une cheminée dans laquelle un feu de pommes de pin et de broussailles couvait sous les cendres.

Au-dessus de la cheminée, une planche sur laquelle étaient rangées des fioles, une théière et un verre fêlés, quelques petits paquets de plantes médicinales, une aile de dinde à moitié décharnée, des sacs en papier remplis d'herbes odoriférantes, et enfin, un petit pot en faïence orné d'un bouquet de fleurs sauvages. Le long du mur se trouvaient accrochés des vêtements de femme et d'enfants, et çà et là des habillements sordides et grossiers, qui faisaient partie de la garde-robe d'un homme.

La femme qu'on voyait couchée sur un grabat, relégué dans un coin de la chambre, avait dû être jolie. Son teint était beau, ses cheveux brillants et bouclés, ses yeux d'un bleu d'azur, ses mains petites et diaphanes ; mais ses yeux fatigués, ses lèvres minces, son corps amaigri, sa respiration pénible, et les couleurs vives de ses joues tout indiquait qu'elle touchait à son dernier moment.

Près de son lit était assis un vieux nègre, dont la chevelure laineuse était mouchetée de blanc. Son visage présentait le type africain dans la laideur la plus repoussante, et il eût été hideux, si sa laideur n'avait été rachetée par un air de bonté et d'enjouement répandu sur tous ses traits. Il était noir comme l'ébène, avec un nez large et retroussé, une bouche d'une grandeur démesurée, et de grosses lèvres qui laissaient voir des dents qu'un requin eût enviées. Il n'avait de beau que ses grands yeux noirs, cachés sous de grosses lunettes argentées, descendant jusqu'à l'extrémité de son nez épaté, et au travers desquelles il contemplait un petit bas d'enfant qu'il s'occupait à ravauder. Il avait à ses pieds un berceau fait d'un bloc de bois de gommier, creusé en forme d'auge, et rembourré de vieux morceaux de flanelle, dans lequel dormait un enfant en bas âge. Un autre enfant d'environ trois ans était assis sur les genoux du nègre, et jouait avec des pommes de pin et de la mousse. Le vieux nègre avait le dos voûté et courbé, et il portait sur ses épaules un châle de flanelle rouge, arrangé à la façon des vieilles femmes. Une ou deux aiguilles enfilées de fil noir étaient fichées sur l'une de ses épaules ; et tout en ravaudant le petit bas, il parlait en chantant au petit enfant assis sur ses genoux.

— Allons, Teddy, mon petit bonhomme, reste tranquille, ta maman est malade, et ta sœur est allée chercher des médicaments… Tiff va chanter pour son petit bonhomme.

Christ naquit à Bethléem
Christ naquit à Bethléem,
Et fut couché dans une crèche.

« Prends garde… là – cette aiguille a déjà piqué tes petits doigts ! pauvres petits doigts ! Ah ! sois tranquille à présent ! Joue avec ces belles choses, et tu verras ce que ton papa t'apportera.

— Ô ciel ! dit la femme couchée sur le lit, ô ciel ! je n'en puis plus !…

— Béni soit le Seigneur. Non, *missis*, dit Tiff en jetant le bas de côté et tenant l'enfant d'une main, tandis que de l'autre il s'occupait à arranger les couvertures du lit. Il ne faut pas se décourager. *Missis*, que le Seigneur vous bénisse ! tout ira bien dans peu de jours. Il y a eu beaucoup d'ouvrage à faire dernièrement, et les hardes des enfants n'ont pu être soignées comme je l'aurais désiré, aussi je suis occupé à toutes sortes de réparations. Regardez cela, dit-il en lui montrant une petite robe de flanelle rouge,

rapiécée de noir. Ce trou-là n'ira pas plus loin, elle sera assez bonne pour Teddy lorsqu'il joue, et ménagera sa meilleure ; il ne me faudra pas longtemps pour ravauder ces bas, puis il me faudra faire un point aux souliers de Teddy ; et, quant à ce trou dans la couverture du lit, il sera rapiécé avant demain matin. Oh ! laissez-moi donc faire – hi, hi, hi ! Vous n'avez pas gardé Tiff pour rien, *missis* – ho, ho, ho !

Et à mesure que Tiff continuait son œuvre de consolation, son visage noir se couvrait du baume onctueux de l'allégresse.

— Oh ! Tiff, Tiff, vous êtes une bonne créature ! Mais vous ne savez pas : je suis alitée depuis plusieurs jours, et il s'en va, lui, sans que personne sache où il va. Lorsqu'il revient, ce n'est que pour un jour, et il part de nouveau, et tout ce qu'il fait n'aboutit à rien, à rien qu'à une misérable pacotille qu'il rapporte chez lui, et qu'il échange contre des objets qui ne valent guère mieux. Oh ! quelle folie j'ai commise en me mariant ! Ô ciel ! les jeunes filles ne savent pas ce que c'est que le mariage. Moi qui croyais que c'était si terrible de rester vieille fille, et si heureux de se marier. Oh ! que de douleurs, que d'anxiétés, que d'angoisses il m'a fallu supporter. Courir toujours d'un endroit à l'autre, sans résidence fixe ; voir toutes choses disparaître l'une après l'autre, se tourmenter, veiller, se fatiguer, et tout cela sans résultat, sans espoir… car je n'en puis plus, et je mourrai.

— Oh ! Seigneur, non, dit Tiff avec chaleur. Tiff vous fera du thé et vous le donnera, pauvre brebis. C'est dur pour nous, c'est vrai, mais les temps changeront, et *massa* guérira… puis Teddy grandira et aidera sa maman, et je suis sûr qu'il n'y aura rien de plus joli que ce petit bambin, dit-il en se tournant avec affection vers le berceau où le petit enfant gras, potelé, commençait à montrer en les agitant deux petits poings mignons, et à ramener sur lui l'attention par de petits cris à peine articulés.

— Là, dit-il en plaçant Teddy à terre, et en prenant le petit enfant qu'il regarda tendrement à travers ses grosses lunettes ; étendez vos jambes, mon cher petit, étendez vos jambes, ho, hé, ho ! Seigneur, n'a-t-il pas les yeux de sa mère ? Ah ! qu'il est bien, regardez-le, dit-il en le plaçant sur le lit à côté de la malade. Avez-vous jamais rien vu de plus joli ? Hi, hi, hi ! Et maintenant il faut que maman le prenne, et Tiff fera du thé pour sa maman, voilà !

Tiff le plaça près de sa mère.

Il s'accroupit aussitôt devant la cheminée, et rapprochant deux bûches à moitié consumées, il souffla dessus, éparpillant les cendres qui retombèrent

sur sa tête laineuse et son châle rouge, comme des flocons de neige. Teddy, de son côté, s'occupait à retirer les aiguilles d'un tricot renfermé dans un sac accroché près de la cheminée.

Tiff, ayant allumé le feu, plaça dessus une petite bouilloire, tout en chantant :

Mon chemin est sombre et nuageux,
Il est ainsi, il est ainsi ;
Mon chemin est sombre et nuageux
Toute la journée.

Puis, se levant, il s'aperçut que la pauvre mère pressait son enfant contre sa poitrine, en sanglotant doucement… Avec sa taille courte et carrée, ses longs bras crochus qui pendaient à ses côtés en forme d'arcs, son dos couvert de son châle, il ressemblait à une tortue compatissante appuyée sur ses pattes de derrière. Il regarda la mère et l'enfant avec compassion, ôta ses lunettes, s'essuya les yeux, et continua son chant :

Mais, plus tard, nous rejoindrons les quarante mille,
Nous les rejoindrons, nous les rejoindrons ;
Nous les rejoindrons, les quarante mille, sur le rivage d'or,
Et nos chagrins seront finis pour toujours par la mort.

« Ô ciel ! *massa* Teddy, pourquoi avez-vous retiré les aiguilles du tricot de miss Fanny ? Ce n'est pas bien joli, ça. Tiff ne sera pas content de vous, si vous faites de ces choses-là quand votre maman est malade. Il faut être gentil, entendez-vous, ou Tiff ne vous racontera plus d'histoires. Là, asseyez-vous sur cette bûche, c'est la meilleure, elle est toute couverte de mousse que vous pouvez vous amuser à arracher. Voyons, soyez tranquille, maintenant, et ne tourmentez pas votre maman.

Le petit garçon ouvrit ses grands yeux bleus, les fixa sur Tiff, comme poussé par une influence magnétique, puis il resta tranquillement assis sur sa bûche, tandis que Tiff fouillait dans une boîte placée dans un coin de la cabane. Il en retira bientôt une torche de pin résineux, et comme le jour commençait à baisser, il la plaça dans la fente d'une bûche, près de la cheminée, et l'alluma en se disant :

— Il faut lui donner un air plus gai…

Il se mit ensuite à souffler le feu sous la bouilloire, sans s'inquiéter des nuées de cendres qui retombaient sur lui, sans épargner les cils de ses yeux, ni le bout de son nez.

— Béni soit le Seigneur, j'ai encore un bon souffle. Ciel ! on aurait pu se servir de moi dans une forge, j'ai déjà bien des fois allumé le feu dans cette cheminée… Je voudrais bien savoir ce qui retient miss Fanny si longtemps dehors…

Tiff se leva avec la plus grande précaution, jetant de temps en temps un regard vers le lit, et trébuchant de crainte de marcher trop lourdement, il s'avança vers la porte, fermée par un loquet, l'ouvrit tout doucement, et se mit à regarder au-dehors. Faisons comme lui, et nous reconnaîtrons que la petite cabane est tout à fait isolée, au milieu d'une forêt de pins qui l'entoure de tous côtés.

Tiff resta quelques moments près de la porte pour écouter. On n'entendait rien que la brise du soir qui murmurait tristement à travers les longues aiguilles de pins, et ce murmure répandait en ce lieu une mélancolie indéfinissable.

— Écoutez donc ces pins ! Ils sont toujours à murmurer, se dit le vieux Tiff à lui-même. Toujours à murmurer, murmurer, murmurer. Le Seigneur seul connaît leur langage… Ils ne disent jamais aux gens ce qu'ils voudraient savoir. Écoutez ! Voilà Foxy, aussi vrai que je suis un pécheur. Ah oui ! la voilà, dit-il, en entendant l'aboiement d'un chien. Ah ! ah ! Foxy, elle viendra bientôt aussi, elle, continua-t-il, en caressant un chien de maigre apparence, qui vint en bondissant à travers la forêt. Ah ! petit vaurien ! qu'est-ce qui te fait courir si vite, et laisser ta maîtresse en arrière. Écoute ! qu'est-ce qu'on entend là ?

Et une voix fraîche interrompit le murmure monotone de la forêt.

Si vous y arrivez avant moi,
Je pars pour la terre de Chanaan.

Là-dessus Tiff, cédant à l'enthousiasme du moment, répondit : « Attendez-moi, je viens aussi, je pars pour la terre de Chanaan. »

Un rire joyeux accueillit la réponse, et une voix d'enfant s'écria :

— Est-ce vous, Tiff, êtes-vous là ?

Et soudain une jolie petite fille d'environ huit ans, aux yeux bleus et expressifs, s'approcha en courant.

— Ah ! miss Fanny, que je suis joyeux de votre retour ! Votre maman a l'air si épuisé cet après-midi. Et puis, abaissant sa voix : Je vous assure qu'elle est bien triste, si triste, miss Fanny, qu'elle n'a fait que pleurer depuis que je lui ai donné son petit enfant. Vraiment, j'en suis triste aussi, et je voudrais que votre papa revînt à la maison. Avez-vous apporté la médecine ?

— Oui, oui, la voici.

— Ah ! tant mieux, je lui faisais du thé pour lui faire prendre patience, maintenant je vais y mettre une goutte de ceci. Entrez, entrez, et parlez à votre maman ; moi, je vais ramasser quelques copeaux pour allumer le feu ; *massa* Teddy sera joliment content de vous voir ; j'espère que vous lui avez apporté quelque chose aussi.

La petite fille se glissa sans bruit dans la chambre, et s'approcha du lit de sa mère.

— Maman, me voilà revenue, dit-elle doucement.

La pauvre femme semblait être arrivée à une de ces heures pénibles où toutes les vagues de l'océan de la vie viennent se briser sur l'âme, et tandis que son dernier-né essayait de puiser à sa source un peu de nourriture, la pauvre mère avait enseveli sa figure sous la vieille couverture, qui s'agitait sous ses sanglots.

— Maman, maman, dit l'enfant, en la touchant délicatement.

— Va-t'en, va-t'en, mon enfant. Oh ! je voudrais n'avoir jamais vu le jour ! Je voudrais que tu ne l'eusses pas vu, ni Teddy, ni ton pauvre petit frère ! Il n'y a dans ce monde que peine et affliction ! Fanny, ma fille, ne te marie jamais ! Souviens-toi de ces paroles de ta mère.

L'enfant, tout effrayée, resta néanmoins près du lit, tandis que Tiff, après avoir déposé tout doucement du bois de pin près de la cheminée, prit la bouilloire et se disposa à préparer quelque drogue dans une tasse fêlée. Tout en la remuant, un sentiment d'indignation semblait irriter son esprit, si calme d'ordinaire, et se traduisait en grognements et en murmures qui exprimaient son dégoût.

— Cela vient, dit-il en grommelant, de ce que les gens de qualité se marient à cette canaille. Je n'en ai jamais eu bonne opinion. Ah ! écoutez ce pauvre agneau, il y a de quoi vous fendre le cœur.

La mixtion terminée, Tiff s'approcha du lit, et d'un ton caressant, il dit à la malade :

— Allons, miss Sue, allons ! vous voilà presque épuisée. Aussi ce n’est pas surprenant, avec un gros garçon qui vous fatigue comme celui-là. Béni soit le petit cœur ! il augmente d’une demi-livre par semaine ; il y a vraiment de quoi vous épuiser tout à fait. Allons, avalez une petite gorgée de ceci, rien qu’une petite gorgée ! Cela vous réchauffera et vous redonnera un peu de ton ; puis, je vous donnerai un morceau de ce poulet, parce qu’un gros garçon, comme celui-ci, ne peut se nourrir de boissons. Là, là, petit cœur ! dit-il en prenant l’enfant tout doucement, et en passant son bras sous l’oreiller, reposez-vous sur moi, j’ai un bon dos, mon bras est long et vigoureux, et je puis vous soutenir facilement… Là, prenez une gorgée et oubliez un peu vos tourments. Le Seigneur qui est là-haut nous regarde, et nous conduira à bonne fin.

La malade, qui semblait anéantie par la douleur, obéit machinalement à cette voix qui lui était familière, et but avec une ardeur fiévreuse ce que son singulier garde-malade lui présentait, puis elle lui jeta les bras autour du cou, en s’écriant :

— Ô Tiff ! Tiff ! mon vieux Tiff ! qu’aurais-je fait sans toi, moi si malade, si faible et si abandonnée ? Mais, Tiff, cela va bientôt finir. Cette nuit m’a appris que je n’avais pas longtemps à vivre, et j’ai pleuré en pensant qu’il me fallait quitter mes enfants. Si je pouvais les prendre dans mes bras et descendre dans la tombe avec eux, je serais si heureuse ! Je ne sais pourquoi Dieu m’a créée ; je n’ai jamais rien fait, je n’ai jamais été bonne à rien !

À ces mots, Tiff, attendri, fondit en larmes et tout son corps trembla d’émotion.

— Ah ! de grâce, miss Sue, ne parlez pas ainsi. Si le Seigneur vous appelle à lui, miss Sue, je prendrai soin des enfants ; je les élèverai bien, je vous le promets, mais vous ne nous quitterez pas ainsi, bientôt vous vous trouverez mieux. Ce n’est que le chagrin qui vous fait tenir un pareil langage, et, Seigneur ! comment pourrait-il en être autrement ?

L’aboiement d’un chien, accompagné d’un bruit de roues et de chevaux, se fit entendre à ce moment.

— Voilà *massa*, à coup sûr, dit le bon Tiff, en replaçant la malade et en arrangeant ses oreillers.

Une grosse voix cria : « Holà, Tiff, une lumière ! »

Tiff saisit la torche de pin et courut ouvrir. Une voiture de forme étrange, attelée d’un cheval borgne et maigre à faire peur, se trouvait devant la

porte…

— Ici, Tiff, venez m'aider. J'ai là beaucoup de marchandises. Comment se porte Sue ?

— *Missis* se trouve fort mal, il y a longtemps qu'elle désire vous voir.

— C'est bon, Tiff, prenez ceci, dit-il, en lui montrant un vieux tuyau de poêle tout rouillé. Mettez cela dans la maison ; et, tenez, prenez encore ceci, ajouta-t-il en lui passant la porte d'un poêle de fonte avec le loquet brisé.

— Ciel ! *massa*, à quoi cela est-il bon ?

— Pas de questions, Tiff ; travaillez toujours, aidez-moi à sortir ces boîtes.

— Qu'y a-t-il dans le vent ? se dit Tiff à lui-même, à mesure qu'une boîte après l'autre fut ôtée de la voiture, et transportée dans la cabane.

Les bagages enlevés, et les ordres donnés à Tiff de prendre soin de la voiture et du cheval, l'homme entra dans la maison d'un air délibéré.

— Bonjour ! petit vaurien, dit-il en élevant le petit garçon au-dessus de sa tête. Bonjour, Fan, et il appliqua un baiser sur la joue de sa fille. Bonjour, Sue ! en s'approchant du lit et en se penchant vers la malade.

Elle entoura son col de ses bras amaigris, et lui dit, avec une animation soudaine :

— Enfin, te voilà revenu ! je croyais mourir sans te revoir !

— Oh ! tu ne vas pas encore mourir, Sue ! Qu'est-ce à dire ? reprit-il en lui prenant le menton, mais vos joues sont aussi vermeilles que des roses.

— Papa, regardez ce petit enfant, dit Teddy, qui, étant monté sur le lit, avait découvert la flanelle qui enveloppait le nouveau-né.

— Ah ! Sue, voilà une assez belle affaire que je vais te raconter : J'ai fait un marché qui, sans aucun doute, va nous mettre fort à notre aise. D'ailleurs, j'ai quelque chose dans ma poche qui rendrait la vie à un chat mort, fût-il au fond d'un étang, avec une pierre au cou. Regardez un peu : élixir de longue vie du Dr Puffet ! garanti bon pour la jaunisse, le mal de dents, le mal d'oreilles, les écrouelles, la dyspepsie, la consomption, et tous les maux du monde. Une cuillerée, à prendre soir et matin, et dans une semaine tu seras aussi vive qu'un grillon.

Le changement que l'arrivée de cet homme avait produit sur la malade tenait du merveilleux. Toutes ses terreurs récentes semblaient s'être dissipées. Elle se leva sur son séant, et suivit avec un curieux intérêt tous ses mouvements, regardant l'élixir avec autant de confiance que si c'eût été la première fois qu'on lui proposait un remède universel. De son côté, Tiff,

qui était rentré et s’occupait à rallumer le feu, se permettait, lorsque son maître avait le dos tourné, des gestes qui exprimaient le mépris et l’incrédulité.

L’homme qui venait d’entrer était un personnage d’assez bonne mine, quarante à quarante-cinq ans ; ses yeux d’un brun clair, ses cheveux frisés, son front élevé, et une certaine franchise d’expression, expliquaient, en partie, l’intérêt avec lequel les yeux de sa femme le suivaient. Racontons, en peu de mots, leur histoire.

Il était fils d’un pauvre fermier de la Caroline du Nord. Son père était possesseur de quelques nègres, et par suite toute la famille se prit d’un extrême dégoût pour le travail ; John, le fils aîné, choisit pour lui-même l’ancienne et honorable profession de flâneur. Son plus grand plaisir était de s’étendre au soleil, devant quelque petit cabaret, d’assister aux courses de chevaux, aux combats de coqs, et de se pavaner quelquefois dans un gilet neuf, acheté avec de l’argent de mystérieuse origine. Il avait aussi peu d’éducation que le gouverneur Berkley aurait pu le désirer, et n’en savait pas plus, en fait de religion, qu’un mahométan ou un hindou.

Dans une de ses courses, il s’arrêta la nuit à une vieille habitation toute en ruine par négligence et incurie. Il y passa plusieurs jours, jouant aux cartes avec le fils de la maison, et faisant la cour à la fille, jeune personne de quinze ans pour le moins, aussi ignorante et étourdie que lui, qui abandonna pour le suivre la maison paternelle.

Sa famille, dont la pauvreté n’avait pu abattre l’orgueil, fut scandalisée de cette fuite au point de refuser une dot à la jeune fille, lors même qu’elle eût été en position de la lui faire. La seule fortune qu’elle emporta avec elle de la maison paternelle, fut un nègre qui, n’écoutant que sa volonté, voulut à tout hasard la suivre.

La mère de cette jeune fille était issue de l’une des plus anciennes familles de la Virginie. Tiff lui avait appartenu, et, le cœur toujours plein de la grandeur passée des Peyton, il avait suivi sa jeune maîtresse avec un courage héroïque. Il s’était soumis à reconnaître pour son maître un homme qu’il regardait comme son inférieur, car Tiff, quoique noir et trapu, était convaincu que le sang des Peyton coulait dans ses veines, et que l’honneur de cette famille était placé sous sa sauvegarde. Sa maîtresse était une Peyton, ses enfants étaient des Peyton, et même le petit bambin au berceau était un Peyton ; lui-même était Tiff Peyton, et cette pensée faisait toute sa consolation, en suivant sa pauvre maîtresse malgré son humiliation. Quant à

son mari, quoiqu'il n'entretînt à son égard que des sentiments du plus profond mépris, il le traitait toujours avec certains égards. Il lui souhaitait tout le bien possible, et interprétait ses actions de la manière la plus favorable ; mais, dans ses moments de confiance, Tiff exprimait l'opinion qu'on ne pouvait s'attendre à rien de cette sorte de gens.

Les habitudes vagabondes et les occupations incertaines de John Cripps semblaient justifier le mépris de Tiff. On pouvait dire de sa carrière industrieuse, qu'il essayait un peu de tout, et ne faisait rien la plupart du temps. Il avait commencé deux ou trois métiers, avait fait la moitié d'un fer à cheval, gâté deux ou trois rabots ; il avait essayé de mener une voiture publique, dressé des coqs au combat, et une meute pour faire la chasse aux nègres ; mais il avait quitté toutes ces professions, parce que, selon lui, on ne savait pas l'estimer à sa valeur ! La dernière idée qui lui était venue lui avait été suggérée par le succès d'un colporteur yankee, qui, détenteur de marchandises dont il ne pouvait se défaire, était parvenu à lui persuader qu'il avait des dispositions prononcées pour ce genre de commerce ; le pauvre John Cripps, étranger à toute espèce de calcul, et qui tenait les comptes de ses combats de coqs en faisant des marques derrière les portes avec de la craie, commença à croire qu'enfin sa véritable vocation se révélait à lui.

Il y avait dans cette vie errante quelque chose qui plaisait à son esprit inquiet, et quoiqu'il achetât souvent ce qu'il ne pouvait revendre, et qu'il perdît sur tout ce qu'il vendait, il avait l'idée qu'il faisait quelques bénéfices, d'abord parce que, de temps en temps, ses poches étaient garnies de quelque monnaie, et parce qu'ensuite le nombre de petits cabarets où il pouvait boire s'était de beaucoup accru. Il avait, du reste, un expédient qui ne lui manquait jamais, à défaut d'autres ressources, c'était la confiance et l'adresse de Tiff.

Tiff semblait être une de ces heureuses créatures faites pour vivre en bonne intelligence avec toute la Création, et à qui les moyens d'existence ne faisaient jamais défaut. Le poisson prenait à l'hameçon de Tiff quand il refusait de prendre à d'autres, de sorte qu'il appelait la source où il avait l'habitude de pêcher le baril de porc de Tiff ; les poules pondaient des œufs pour Tiff, et gloussaient pour l'informer où il pouvait les trouver ; les dindes se pavanaient pour lui à la tête de nombreuses couvées ; le gibier de toute sorte, écureuils, lapins, blaireaux ou sarigues, semblait prendre plaisir à se livrer aux pièges qu'il lui tendait ; de sorte que Tiff se fût-il trouvé dans

un lieu où tout autre que lui serait mort de faim, regardait autour de lui avec la plus grande confiance, et contemplait toute la nature comme son garde-manger, où ses provisions étaient enveloppées de fourrures, marchaient sur quatre pattes, et se conservaient saines, jusqu'à ce qu'il fût prêt à les consommer.

Cripps ne revenait jamais chez lui sans s'attendre à y trouver quelques mets savoureux, eût-il dépensé son dernier dollar au cabaret, et cette certitude était de son goût. Selon lui, Tiff s'acquittait bien de son devoir, et pour lui en témoigner sa satisfaction, il lui rapportait souvent quelques vieilles nippes dont il n'avait pu trouver le placement.

Les lunettes dont Tiff était si glorieux lui étaient échues de cette façon, et, quoi qu'on ait pu dire pour lui prouver que les verres dont elles étaient garnies n'étaient que des verres ordinaires, il n'en était pas moins fier de les posséder, d'autant plus que sa vue forte et excellente rendait les lunettes tout à fait inutiles.

Ce n'était qu'une des pardonnables faiblesses de Tiff : il regardait les lunettes comme la marque distinctive d'un gentleman, et, par conséquent, fort convenables à une personne qui avait été élevée par une des premières familles de la Virginie.

Elles lui convenaient, de plus, par ce motif qu'outre les occupations du ménage, Tiff s'occupait aussi quelquefois d'ouvrages de femme. Il savait raccommoder les bas aussi bien qu'aucune femme du pays, taillait les hardes et les tabliers des enfants, il savait rapiécer et faire des coutures, et il aimait à se livrer à ces différents genres de travaux.

Malgré les nombreuses contrariétés qu'il éprouvait, Tiff vivait heureux. Doué d'un de ces naturels joyeux qui se réjouissent même de vivre, et d'un fond de gaieté si inépuisable, que les plus grandes afflictions ne faisaient que le rendre sérieux – il était parfaitement content de lui-même ; il se plaisait à lui-même, il avait foi en lui, et, lorsqu'il ne rencontrait personne pour lui rendre justice, il se frappait familièrement sur l'épaule, en se disant : « Tiff, vous êtes un brave garçon, et vous me plaisez. » Il causait souvent avec lui-même, s'interrompant, parfois, pour chanter et pour rire. Lorsqu'il faisait beau temps, Tiff riait beaucoup. Il riait quand ses haricots poussaient, il riait quand le soleil apparaissait après une tempête, il riait de cinquante choses dont vous ne ririez jamais ; c'était sa nature, et il s'en trouvait bien.

Lorsqu'il était tourmenté et ne savait que faire, Tiff se confiait ses embarras, et trouvait en lui-même un conseiller dont la discrétion lui était

assurée.

Dans l'occasion présente, ce ne fut pas sans quelque déplaisir intérieur qu'il se mit à contempler les restes d'un de ses plus beaux poulets, qu'il avait gardés pour les servir, petit à petit, à sa maîtresse : il se soulagea le cœur par le monologue suivant :

— Cet homme, dit-il avec un regard de mépris lancé au nouveau venu, a un appétit dévorant ! Que n'ai-je tué le vieux dindon, c'eût été assez bon pour lui, quoiqu'il soit bien dur ! Celui-ci était mon plus beau poulet, et, au lieu de le manger elle-même, la pauvre malade ne fera que le regarder manger… Oh ! ces femmes, ces femmes ! elles sont parfois si entichées de leurs maris ! Vrai, ça m'impatiente de le voir tout engloutir pendant qu'elle le regarde ! Eh bien ! tant pis, dit-il, en plaçant la poêle sur la braise.

Puis, tirant la table, Tiff la prépara pour le souper.

Bientôt le café fumait devant le feu, et le pain de maïs cuisait sous la cendre. Pendant ce temps, John Cripps expliquait à sa femme la nature du marché qui lui donnait de si belles espérances.

— Vois-tu, Sue, cette fois-ci j'ai été à Raleigh, et là j'ai rencontré un homme qui venait de New York, ou de la Nouvelle-Orléans ou de quelque autre État du Nord.

— La Nouvelle-Orléans n'est pas un État du Nord, n'est-ce pas ? dit sa femme d'un ton soumis.

— Peu importe ! c'était la Nouvelle… quelque chose ! Ne m'interromps plus, Sue !…

Si Cripps avait pu voir en ce moment le regard de Tiff, il aurait tremblé pour son souper, mais ne l'apercevant pas, il continua son histoire.

— Eh bien ! vois-tu, cet homme avait une caisse de chapeaux de la dernière mode, ils venaient de Paris, la capitale de l'Europe, et il me les a vendus pour rien : faudrait voir ça… Attends, je vais te les montrer. Tiff, apporte la lumière.

Tiff prit la torche avec un air d'incrédulité, et la garda dans sa main pendant que Cripps, à l'aide d'un marteau, enlevait le couvercle d'un coffre et en tirait une quantité de chapeaux de tous les vieux types de modes du dernier demi-siècle.

— On pourrait toujours en faire de bons épouvantails, murmura Tiff.

— Maintenant, dis-moi, Sue, reprit Cripps, combien crois-tu que j'aie payé tout ceci ?

— Je ne sais pas, dit-elle d'une voix languissante.

— Eh bien ! cela ne m’a coûté que quinze dollars pour le tout ; et il n’y en a pas un, dit-il en balançant un des plus ridicules sur sa main, qui ne vaille de deux à cinq dollars. J’aurai au moins cinquante dollars de bénéfice sur cette caisse-là.

Tiff dans ce moment revint à la poêle, et, se penchant pour y regarder, il commença une petite conversation avec lui-même.

— Dans tous les cas, dit-il, j’ai découvert quelque chose, c’est l’endroit où les femmes se procurent ces vilains chapeaux qu’elles portent aux *camp-meetings*. Ciel ! il y a de quoi empêcher une œuvre de grâce ! si j’en rencontrais un de nuit, dans un cimetière, je croirais qu’on vient me prendre, et pas de la plus agréable manière encore. Pauvre *missis* ! qu’elle a l’air languissant ! Ce n’est pas étonnant, il y a de quoi la faire tomber en convulsions !

— Ici, Tiff, aide-moi à ouvrir cette caisse : apporte la lumière. Diable, c’est un peu dur ! Voici une quantité de bottes et de souliers que j’ai achetés du même homme ; il y en a de dépareillés, à dire vrai ; mais je les ai eus à bon marché. Les gens ne portent pas toujours les mêmes souliers sur les deux pieds ; et on consentirait à en porter de dépareillés à condition de les acheter à bas prix. Voici une paire de bottines, il n’y manquerait rien s’il n’y avait un trou dans la doublure ; il faut seulement les mettre avec précaution, autrement le pied glisserait entre la doublure et le cuir. Si l’on peut s’en servir, on les trouvera aussi bonnes que possible ; et ce serait vraiment un bon marché à faire. Puis, j’ai deux ou trois tiroirs, que j’ai achetés à l’encan, et qui pourront peut-être bien servir pour la vieille commode que j’achetai l’année passée ; je les ai eus pour presque rien.

— Cette vieille commode, *massa*, mais je l’ai prise pour les poulets : les dindonneaux sautent dedans à leur aise.

— Ça ne fait rien, tu pourras la nettoyer, et elle sera tout aussi bonne ; après, tu y mettras les tiroirs… Et, maintenant, ma vieille, soupons.

En disant cela, il se mit à table et commença à attaquer le poulet, sans inviter aucune autre personne présente à s’asseoir avec lui.

— *Missis* ne peut pas venir à table, dit Tiff. Elle a été malade depuis la naissance du petit.

Et Tiff s’approcha du lit avec un bon morceau de poulet sur une assiette, qu’il présenta respectueusement sur une planche recouverte de papier.

— Mangez, *missis*, mangez, dit-il, vous ne pouvez vivre de rien, mangez tandis que Tiff préparera l’enfant pour la nuit.

Pour plaire à son vieil ami, la femme fit semblant de manger, mais dès que Tiff eut tourné le dos, elle partagea le morceau aux enfants, qui la regardaient de cet air affamé dont les enfants regardent même ce qui est mis sur l'assiette d'une mère souffrante.

— Cela me fait du bien de les voir manger, dit-elle en s'excusant lorsque Tiff la prit sur le fait.

— Ah ! *missis*, cela se peut bien, mais vous devez vous nourrir pour deux maintenant. Ce qu'ils mangent, eux, ne profite pas à ce petit poupon. Souvenez-vous de cela.

Cripps, selon toute apparence, était uniquement occupé du soin de faire honneur à son souper, ce qu'il fit avec tant d'appétit que bientôt café, poulet et pain de maïs, tout avait disparu.

— Voilà ce qui s'appelle confortable, dit Cripps en se jetant en arrière sur sa chaise. Tiff, ôtez mes bottes, et passez-moi la dame-jeanne. Sue, j'espère que vous avez eu un bon souper, dit-il en lui tournant le dos, pendant qu'il préparait une boisson d'eau et de whisky, ce qu'ayant fini il appela Teddy, et lui offrit le sucre qui restait au fond du verre.

Mais Teddy, sur un coup d'œil de Tiff, répondit poliment :

— Non, merci, papa. Je ne l'aime pas.

— Venez ici, et avalez-moi ça comme un homme, c'est bon pour vous, dit John Cripps.

Les yeux de la mère suivirent douloureusement les mouvements de l'enfant, et elle murmura :

— Non, John, non, ne lui fais pas boire cela.

Ici Tiff vint à son secours, et prenant le verre sans cérémonie des mains de son maître :

— Ciel ! *massa*, il faut se débarrasser des enfants à cette heure de la nuit. Ils devraient être couchés, et la vaisselle lavée. Allons, Ted, dit-il en s'emparant de l'enfant, et avançant un lit à roulettes, après l'avoir déshabillé, entrez là-dedans, et tenez-vous tranquille dans votre nid, surtout n'oubliez pas de dire vos prières, de crainte de ne vous réveiller jamais…

Cripps avait bourré sa pipe d'un affreux tabac, et remplissait de fumée le petit appartement.

— Seigneur ! *massa*, mais cette fumée n'est pas bonne pour *missis*, dit Tiff. Elle a eu des maux de cœur toute la journée.

— Oh ! laissez-le fumer ! j'aime à le voir heureux, dit la femme indulgente. Mais, Fanny, vous feriez mieux de vous mettre au lit, ma chère

fille… Venez m’embrasser, mon enfant, bonsoir, bonsoir !

La mère la tint pressée contre son sein et la regarda tendrement, puis, lorsqu’elle se préparait à partir, elle l’attira vers elle et l’embrassa de nouveau, en lui disant : « Bonsoir, chère enfant, bonsoir ! »

Fanny monta, par une échelle, au grenier placé au-dessus de la chambre.

— Il me semble, dit Cripps en ôtant la pipe de sa bouche, et en fixant les yeux sur Tiff, qui lavait la vaisselle, il me semble singulier qu’elle soit toujours malade. Elle paraissait être forte, quand je l’ai épousée. Je pensais, dit-il sans faire attention au chagrin qui se lisait sur la figure de Tiff, je pensais que la vapeur lui ferait du bien. Lorsque j’étais à Raleigh, j’eus un rhume affreux ; je crus d’abord qu’il n’y avait pas de remède ; mais un docteur vint avec un petit appareil composé de tuyaux : il me fit mettre au lit, disposa ses conduits et y appliqua la vapeur. Je crus pour un moment que j’étouffais, mais mon rhume se dissipa tout à coup… Il me semble que quelque chose de semblable serait bon pour ma femme.

— De grâce, *massa*, n’essayez pas de ce remède… Elle ne s’est jamais bien trouvée de ceux que vous avez employés pour elle.

— Il me semble, dit Cripps sans s’inquiéter de l’interruption, qu’avec ce tuyau de poêle et la bouilloire, on pourrait produire assez de vapeur.

— Mon opinion, dit Tiff, est que si vous l’essayez, elle en mourra. Ma vieille *Missis* disait toujours que ce qui est bon pour une personne peut causer la mort d’une autre. Il vaut mieux la laisser tranquille : c’est mon opinion.

— John, dit la femme après quelques instants, viens ici et assieds-toi près de moi.

Ces mots furent prononcés d’un ton d’autorité qui frappa John comme quelque chose de si extraordinaire, qu’il s’approcha d’un air ébahi, s’assit près du lit, et regarda sa femme la bouche béante.

— Je suis contente que tu sois venu, parce que j’avais beaucoup de choses à te dire. Depuis que je suis alitée, j’y ai pensé sérieusement… je mourrai bientôt… je le sais…

— Ah bah ! ce n’est qu’une attaque de nerfs…

— John, John, ce n’est pas une attaque de nerfs. Regardez-moi ! regardez ma main et mon visage ! je sens mon corps s’affaiblir de jour en jour, et quelquefois j’ai des accès de toux si violents qu’il me semble que je vais mourir. Ce n’est pas pour vous inquiéter que je parle ainsi, je suis si peu de chose ! mais je ne voudrais pas que nos enfants fussent un jour comme

nous. Toi qui trouves toujours des ressources… oh ! de grâce ! fais-les instruire et tâche de leur ouvrir quelque carrière utile dans le monde.

— Bah ! à quoi bon ? je n'ai jamais appris à lire et je suis satisfait de mon sort ! Il y a beaucoup de gens qui s'enrichissent sans savoir ni lire ni écrire ; le vieux Hubbell, par exemple, qui demeure sur l'habitation Shud ; il a fait de l'argent à pleines mains et pourtant il signe en faisant une croix ; il a neuf garçons, il n'y en a pas un qui puisse lire ou écrire plus que moi ; on ne gagne rien à savoir ces choses-là. J'ai toujours été trompé par ces maudits Yankees, qui savent lire et écrire. À quoi bon, dis-moi ? On t'apprit à lire lorsque tu étais jeune ; est-ce que cela t'a jamais été d'aucune utilité ?

— C'est vrai ; toujours malade, changeant si souvent de demeure avec un enfant malade et ne sachant que faire pour lui ! oh ! j'espère que Fanny apprendra quelque chose. Il me semble que s'il y avait une école ou une église où mes enfants pussent aller pour s'instruire !… oh ! s'il y a vraiment un endroit qu'on appelle le ciel, je voudrais qu'ils y allassent.

— Ah bah ! ne va pas te tourmenter avec ces idées-là ; il n'y a plus rien après la mort. Allons donc, ne me parle plus de ça… je suis très fatigué et je veux dormir.

Et, se débarrassant aussitôt de son habit, il se jeta sur le lit et fut bientôt plongé dans le plus profond sommeil.

Tiff, qui soignait l'enfant près du feu, s'approcha doucement et s'assit contre le lit.

— Miss Sue, dit-il, il ne vaut pas la peine qu'on lui parle. Je ne veux pas lui manquer de respect, mais le fait est que ceux qui ne sont pas nés ne peuvent envisager ces choses comme nous, qui appartenons à une ancienne famille. De grâce, *missis*, ne vous inquiétez pas ; laissez ce soin au vieux Tiff ! il n'y a rien au monde que Tiff ne puisse faire s'il le tente. Hi, hi, hi ! miss Fanny connaît ses lettres, et je persuaderai à *massa* de lui acheter des livres. Il m'est venu une idée aujourd'hui : il y a une jeune miss à la grande habitation près d'ici qui a fait son éducation à New York, et je vais lui demander des conseils ; pour ce qui est d'aller à l'église, vous savez que le prêche est fort incertain, mais je ferai de mon mieux. Écoutez-moi, miss Sue, je cherche d'arriver moi-même à la terre de Chanaan, et vous pouvez être sûre que je n'irais pas sans prendre les enfants avec moi. Ho, ho, ho ! c'est ce que je ne ferai jamais. Il faudra que Tiff soit avec les enfants, et les enfants avec Tiff. Voilà. Hi, hi, hi !

— Tiff, dit la jeune femme en fixant ses grands yeux bleus sur lui, j'ai entendu parler de la Bible. En avez-vous jamais vu une, Tiff ?

— Oh ! oui, cher cœur, lors de son mariage, votre maman apporta une grande Bible ; mais on s'en servit pour bourrer les fusils et il n'en vint jamais d'autre. Lorsque j'ai été aux *camp-meetings*, j'ai ouvert les oreilles et j'ai appris bien des choses qui se trouvent dans la Bible.

— Oh, Tiff, pouvez-vous me citer quelque chose, dit-elle en fixant ses grands yeux sur lui avec une douleur indicible.

— Volontiers, cher cœur, voilà ce que j'ai entendu dire au dernier *camp-meeting*. Un homme prêchait et je ne comprenais rien de ce qu'il disait, parce que ces choses-là ne sont pas à ma portée ; mais il a répété ces mots si souvent que je n'ai pu m'empêcher de m'en souvenir. Voici ce qu'il a dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui pliez sous le fardeau, je vous donnerai le repos. »

— Le repos, dites-vous, le repos, dit la jeune femme en poussant un profond soupir. Oh ! que j'en ai besoin. A-t-il dit que c'était dans la Bible ?

— Oui, il l'a dit, et je crois, si j'ai bien compris, que c'est le Seigneur là-haut qui l'a dit. Je me sens toujours mieux lorsque j'y pense ; il me semblait que c'était justement ce que je voulais entendre.

— Et moi aussi, dit la malade en tournant la tête et en fermant ses yeux appesantis. Tiff, continua-t-elle en les rouvrant, où je vais, je rencontrerai peut-être celui qui a dit ces mots et je lui en parlerai. Ne me dites plus rien à présent ; je veux m'endormir. Je croyais que je me trouvais mieux lorsque Cripps est revenu ; mais je n'en suis que plus fatiguée. Mettez mon petit enfant dans mes bras, j'aime à le sentir près de moi… Là… comme cela ; maintenant laissez-moi reposer… Oh ! de grâce, du repos ! et elle s'endormit tranquillement.

Tiff couvrit le feu de cendres et s'assit près du lit où il se mit à regarder les ombres sur la muraille, à écouter le murmure du vent et les ronflements de l'homme endormi.

Quelquefois le sommeil voulait le prendre, alors il se levait et faisait un tour pour s'éveiller.

Une crainte indéfinissable s'empara de lui tout à coup, non qu'il eût vraiment peur, car les paroles de sa maîtresse ne lui semblaient que les tristes préoccupations d'une personne malade. L'idée qu'elle pouvait mourir et aller quelque part où il ne pourrait la soigner, se présentait pour la première fois à son imagination. Vers minuit il tressaillit comme si un

fantôme l’eût touché. La main froide de sa maîtresse était placée sur la sienne et ses grands yeux bleus brillaient d’un éclat surnaturel.

— Tiff, lui dit-elle péniblement, j’ai vu celui qui a dit ces paroles et je sais pourquoi j’ai tant souffert… Il… il… il va me prendre ! Parlez de lui à mes enfants !

Puis elle poussa un soupir, un léger frisson la saisit et ses yeux se fermèrent pour jamais !

OceanofPDF.com

9
La mort

La mort est toujours soudaine ; quelle que soit la lenteur de ses approches, pour les survivants, elle est toujours imprévue. Tiff s'imagina d'abord que sa maîtresse venait de s'évanouir et prit tous les moyens pour la ranimer. C'était un spectacle touchant de le voir frotter ces petites mains blanches amaigries dans ses grosses mains noires, puis poser la tête sur son bras, en l'appelant des noms les plus tendres. Mais voyant qu'en dépit de tous ses efforts, les traits restaient fixes et les mains glacées, l'idée qu'elle était morte le frappa soudainement, et, dans un accès de désespoir, il se jeta près du lit et donna libre cours à ses larmes et à ses gémissements. Son cœur lui disait de ne pas réveiller cet homme qui dormait d'un sommeil si lourd à ses côtés. Il ne lui semblait pas qu'il dût prendre aucune part à sa douleur ; mais ses cris de détresse réveillèrent Cripps, qui se leva sur son séant et relevant ses cheveux tombés jusque sur ses yeux :

— Tiff, dit-il, quel diable de tapage faites-vous là ?

Tiff se leva, maîtrisant sa douleur et essuyant ses larmes, il lui montra le corps inanimé étendu sur le lit.

— Là, là, vous ne vouliez pas croire votre femme hier au soir. Maintenant qu'en pensez-vous ? Que vous en semble-t-il ? Le Bon Pasteur a su que vous maltraitiez sa brebis, et il l'a rappelée où vous ne la reverrez plus.

Cripps avait, comme tous les hommes d'un caractère brutal, une horreur instinctive de la mort ; il sauta à bas de son lit avec une expression de terreur.

— Qui aurait jamais pensé, dit-il, que j'étais là couché auprès d'un cadavre. L'idée ne m'en serait jamais venue.

— Il n'y a plus à douter maintenant… Vous le croirez, n'est-ce pas ? Pauvre petit agneau, se mourant ici toute seule. Je vous dis, moi, que lorsque les gens ont été malades si longtemps, il faut qu'ils meurent pour qu'on croie à leur maladie.

— C’est vrai, dit Cripps, mais c’est diablement désagréable ; je suis fâché pour la pauvre femme ; j’aurais seulement voulu lui donner du courage… Que faire à présent ?

— Ah ! vous voilà bien embarrassé… et cela ne m’étonne pas… Les gens comme vous, qui ne s’occupent à rien de bon, sont toujours troublés lorsque le maître frappe à la porte ; moi, je sais ce qu’il faut faire. Je vais prendre le cheval pour aller à l’habitation chercher une femme qui pourra rendre les services réclamés par une aussi triste circonstance… Vous, restez ici et prenez soin des enfants jusqu’à mon retour.

Tiff passa un habit en étoffe de laine grossière à longues basques et à gros boutons, dont il se revêtait dans les occasions importantes. S’arrêtant à la porte, avant de sortir, il regarda Cripps de la tête aux pieds avec un air d’indicible mépris et lui parla en ces termes :

— *Massa*, je pars et je reviendrai au plus vite ; ayez un peu de décence, ne touchez pas au whisky de toute la journée ; souvenez-vous de la mort, du jugement et de l’éternité. Agissez un peu comme si vous aviez la délicatesse d’un homme qui est entré, grâce à son mariage, dans une des premières familles de la Virginie. Réfléchissez à votre fin, cela fera peut-être du bien à votre pauvre âme, et surtout n’allez pas réveiller les enfants avant mon retour. Ils apprendront leur malheur assez tôt !

Cripps écouta ce discours d’un air ébahi, regardant d’abord le lit, puis le vieillard, qui bientôt courut à toute bride sur la route de Canema.

Nina ne se levait pas ordinairement de bonne heure, mais ce matin elle s’était réveillée au point du jour, et, ne pouvant se rendormir, elle s’était levée, habillée, et était descendue au jardin.

Elle se promenait le long d’une des allées, en réfléchissant à ses propres affaires, lorsque son oreille fut frappée par un de ces chants funèbres, si communs parmi les nègres. Les paroles : « Elle est morte et montée au ciel » flottaient dans les airs, et, quoique la voix eût perdu sa force et sa fraîcheur, la tristesse et la douceur du chant produisaient un effet singulier au milieu du calme de cette matinée. Nina remarqua bientôt une voiture d’un aspect bizarre.

La voiture, qui était celle de Cripps, attira l’attention de la jeune fille, et elle s’approcha de la haie pour la mieux distinguer. Tiff l’aperçut, et, dirigeant le cheval de son côté, il sortit de la voilure, souleva son chapeau, fit un profond salut, et lui dit qu’il espérait que miss se portait bien ce matin.

— Très bien, je vous remercie, oncle, répondit Nina en le regardant avec une certaine curiosité.

— Nous sommes dans l'affliction, dit Tiff d'une voix solennelle. À minuit un cri s'est fait entendre, et Sue, ma jeune maîtresse, est allée au ciel.

— Quelle est donc votre maîtresse ?

— Avant de se marier, elle s'appelait Seymour, et sa mère descendait des Peyton de la Virginie ; c'est une ancienne famille que ces Peyton ! Elle eut le malheur de se marier comme les jeunes filles le font quelquefois, dit Tiff confidentiellement ; l'homme qu'elle épousa était un méchant homme, elle eut la vie pénible, la pauvre enfant et aujourd'hui la voilà morte, et il n'y a pas à la maison une femme pour ce qui est nécessaire, en pareille circonstance… S'il vous plaît, miss, Tiff est venu vous prier d'envoyer quelque femme qui puisse surveiller les apprêts de l'enterrement.

— Et qui êtes-vous ?

— Je suis Tiff Peyton, miss ; j'ai été élevé dans la Virginie, sur la grande habitation des Peyton ; l'on me donna à la mère de miss Sue, et lorsque miss Sue se maria, ses parents s'offensèrent et ne voulurent plus la voir ; alors je me mis de son parti, car à quoi bon rendre les choses pires qu'elles ne l'étaient. Je leur disais qu'ils devraient l'encourager à se bien conduire, puisque le mal était fait, et qu'ils ne pouvaient rien pour le défaire, mais ils ne m'ont pas écouté. Alors je leur ai dit : « Libre à vous d'agir comme vous l'entendrez, mais le vieux Tiff ira avec elle ; je suivrai miss Sue jusqu'au tombeau », et vous le voyez, j'ai tenu ma promesse.

— C'est bien, dit Nina, maintenant allez à la cuisine, et dites à Rose de vous donner à déjeuner ; moi, je monte chez ma tante Nesbit.

— Merci, miss Nina, mais je n'ai pas faim. Il me semble que lorsqu'on est obligé de refouler sa douleur, et que le passé vous remonte à la gorge, il est impossible de manger, on en a jusqu'aux yeux. Ah ! miss Nina, j'espère que vous ne saurez jamais ce que c'est que de rester en dehors de la porte, lorsque votre meilleur ami est entré, c'est dur, cela, c'est dur !

Et Tiff tira un vieux mouchoir et le porta à ses yeux sous ses lunettes.

— Eh bien ! attendez une minute, Tiff.

Et Nina courut à la maison, tandis que Tiff la suivait tristement du regard.

— Ô ciel ! c'est comme ça que miss Sue courait ; elle sautillait si légèrement avec ses petits pieds de souris. Que la volonté du Seigneur soit faite !

— Oh ! Milly, dit Nina en la rencontrant dans l'antichambre, vous voici. Il est venu un pauvre homme, qui est là-bas près de la haie ; sa maîtresse morte est seule dans la maison avec ses enfants, il n'y a pas de femme pour leur venir en aide… Ne pouvez-vous pas y aller ? Ce serait une bien bonne action. Vous savez mieux que personne de la maison ce qu'il faut faire en pareil cas.

— Mais cet homme doit être le pauvre Tiff, dit Milly, la fidèle créature ! Et cette pauvre femme, elle est donc morte enfin ? Oh ! tant mieux pour elle ! Je vais demander à miss Loo si elle veut me permettre d'y aller ; ou plutôt ne feriez-vous pas mieux de le demander vous-même, miss Nina ?

Un coup imprévu frappé à la porte fit tressaillir tante Nesbit, qui achevait sa toilette du matin.

Mistress Nesbit se levait toujours de bonne heure ; personne ne pouvait en deviner le motif ; mais d'ordinaire, ceux qui ont le moins à faire sont ceux qui perdent le moins de temps.

— Tante, dit Nina, il y a un pauvre homme ici dont la maîtresse vient de mourir, et il est venu demander si nous pouvions envoyer une femme pour l'aider. Pouvez-vous vous passer de Milly ce soir ?

— Milly doit empeser mes bonnets, répondit *mistress* Nesbit. Depuis une semaine, j'ai fait tous mes arrangements pour cela.

— Mais, ma chère tante ne pourrait-elle pas le faire demain ou après-demain tout aussi bien ?

— Demain elle doit défaire cette robe noire et la laver. Je suis, vous le savez, méthodique, et toutes mes affaires sont disposées d'avance. Je serais charmée de faire quelque chose, si je le pouvais… Mais pourquoi n'envoyez-vous pas tante Katy ?

— Mais, ma tante, vous savez que nous avons du monde à dîner, et que tante Katy est la seule personne qui sache où trouver ce qu'il faut, et ce qu'il faut donner à la cuisinière. D'ailleurs, elle est si revêche, que je ne crois pas qu'elle consente à y aller. Il me semble, je dois le dire, dans une circonstance aussi urgente, que vous pourriez remettre les bonnets à un autre jour. Milly est si bonne, elle a tant d'expérience, et la situation de ces bonnes gens est si douloureuse !

— Ah bah ! ces pauvres gens s'en inquiètent fort peu, dit tante Nesbit en se coiffant de l'air le plus calme du monde. Ils n'ont aucune sensibilité ; ils ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux ; ce sont de misérables créatures !

— Tante Nesbit, faites-moi cette faveur. Je ne vous demande pas souvent de faire quelque chose pour moi, dit Nina, consentez au départ de Milly ; c’est précisément la personne dont ces pauvres gens ont besoin.

Et Nina s’approcha de sa tante, et essaya, par la vivacité de ses paroles, de la tirer de son insensibilité.

— C’est bon, c’est bon, elle peut aller si…

Sans en entendre davantage, Nina se précipitant vers la porte, s’écria :

— Elle a dit que oui, elle dit que vous pouvez y aller. Hâtez-vous de préparer ce qui vous est nécessaire. Je vais dire à tante Katy de remplir un panier de biscuits et d’autres provisions pour les enfants, et partez vite. Je vais prendre mon poney et ne tarderai pas à vous rejoindre.

OceanofPDF.com

10
Préparatifs

L’arrivée de Tiff et le départ de Milly pour la cabane avaient détourné Nina de ses propres pensées.

Vive et légère, elle se jetait avec ardeur dans tout ce que le hasard lui présentait, et après avoir vu partir la voiture, elle se mit à déjeuner de l’humeur la plus gaie.

— Tante Nesbit, vous ne pouvez vous imaginer l’intérêt que m’inspire ce vieillard. Je vais faire seller le poney après déjeuner et je me rendrai moi-même à la cabane.

— Je croyais, Nina, que nous avions du monde à dîner.

— Raison de plus pour y aller. Est-ce que vous croyez que je veux faire la précieuse, souriant et minaudant, et courant à la fenêtre à chaque minute pour voir si mylord un tel arrive ? Non, je ne ferai cela pour personne, et il me prend fantaisie de faire une promenade à cheval.

— Je ne trouve pas qu’il soit convenable pour une personne de votre condition d’aller visiter les chaumières de ces misérables gens.

— Ma condition ? Et en quoi sera-t-elle compromise, s’il vous plaît ? Ma condition dans le monde me permet de faire ce qui me plaît, et j’en profite. Et puis, vraiment, pouvais-je m’empêcher de m’intéresser à l’affliction de ce vieux Tiff (je crois que c’est son nom), quand il m’a dit que cette femme appartenait à une bonne famille de la Virginie. Peut-être était-ce une jeune fille légère comme moi, sans souci de l’avenir, sans crainte de la mort ; je ne pouvais faire autrement que de la plaindre. Vous ne savez pas l’impression que j’en ai ressentie ce matin lorsque je me promenais dans le jardin. La matinée était si belle ; les oiseaux chantaient, et la rosée brillait sur les fleurs. Vraiment, ma tante, les fleurs même semblaient animées… je croyais les entendre respirer, et leur cœur battre comme le mien. Tout à coup, le chant le plus triste se fit entendre dans les bois ; ce chant n’était rien moins qu’harmonieux, mais il exprimait tant de douleur et de mélancolie : « Elle est morte et montée au ciel ! » Bientôt, je vis paraître

une singulière petite voiture ; je ne sais quel nom lui donner, et ce vieux nègre avec un vieil habit, un chapeau blanc, et de grosses lunettes sur le nez. Je me suis approchée de la haie pour le voir, et il est venu me parler après m'avoir fait le plus profond salut. Oh ! que ne l'avez-vous vu comme moi ! Le pauvre homme m'a dit alors que sa maîtresse était morte entourée de ses enfants, et qu'il n'y avait personne dans la maison qui pût aider en rien. Les larmes lui en vinrent aux yeux ; moi je ne pouvais m'empêcher de le plaindre ; il semblait si fier de sa pauvre maîtresse, malgré sa misère !

— Et où demeurent ces gens ? demanda tante Nesbit.

— Il m'a dit qu'ils demeuraient dans le bois de pins, près du marécage.

— Oh ! dit tante Nesbit, c'est sans aucun doute une famille du nom de Cripps, qui s'est établie dans les bois. Ce sont de misérables gens ; tous menteurs et voleurs ! Si j'avais su que c'était là, je n'aurais pas permis à Milly d'y aller. On ne devrait leur prêter aucun secours ; on ne devrait rien faire pour eux ; au contraire, on devrait essayer de leur faire quitter le voisinage. Ils volent tout ce qu'ils peuvent dans les habitations, ils corrompent les nègres, ils se grisent et mènent, en un mot, une conduite déplorable ! Je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût, parmi eux, la moindre décence, et si vous étiez ma fille, je ne vous permettrais jamais d'y aller.

— Je rends grâce au ciel de ne pas être votre fille ! dit Nina, dont l'humeur s'aigrissait toujours dans ses discussions avec sa tante, et je ferai ce qu'il me plaira. Je ne sais pas comment des gens qui se disent pieux peuvent parler ainsi ! Jésus-Christ permettait aux pécheurs de s'approcher de lui !

— C'est vrai, dit tante Nesbit, mais la Bible nous enseigne qu'il ne faut pas semer les perles devant les pourceaux, et lorsque vous aurez vécu jusqu'à mon âge, vous en saurez plus qu'à présent. Personne n'ignore qu'on ne peut rien tirer de ces gens-là. Vous ne pouvez leur donner la Bible, ni aucun livre religieux, car ils ne savent pas lire. J'ai essayé quelquefois de les visiter et de les entretenir, mais peine inutile. J'ai toujours pensé qu'on devrait faire une loi qui les réduisit à l'état d'esclaves, et charger quelqu'un d'en prendre soin.

— Je ne puis croire, dit Nina, qu'il y ait de leur faute ; ils n'ont point d'école où ils puissent envoyer leurs enfants ; s'ils désirent s'instruire, s'ils veulent travailler, ils ne trouvent ni instruction, ni travail ; que leur reste-t-il donc à faire ?

— Je n’en sais rien, dit tante Nesbit, de ce ton qui veut dire : que m’importe ! Tout ce que je sais, c’est que je voudrais qu’ils quittassent le voisinage. Leur donner quelque chose, c’est comme si on le mettait dans un sac percé. En vérité, je me suis trop dérangée aujourd’hui pour leur rendre service ! S’il y a quelque chose que je déteste, c’est de changer le cours ordinaire de mes occupations ; aujourd’hui, par exemple, c’était le jour du blanchissage de fin… Par un si beau temps ! et demain il peut pleuvoir. C’est désastreux de changer ses habitudes, je leur aurais envoyé quelques hardes très volontiers ; mais pourquoi faut-il qu’ils prennent le temps de Milly, comme si l’on ne pouvait avoir un enterrement sans elle ? Ces enterrements sont toujours de vraies orgies. Et puis, qui sait ? Elle peut y être attaquée de la petite vérole ou de quelque autre maladie… L’on ne peut jamais savoir de quoi ces gens-là meurent.

— Ils meurent de ce que nous mourons, dit Nina, ils ont cela de commun avec nous.

— Oui, mais il ne vaut pas la peine de risquer sa vie, surtout pour de telles gens, et quand cela ne sert à rien.

— Mais, ma tante, que savez-vous contre ces gens-là ? Avez-vous entendu dire qu’ils aient commis quelque mauvaise action ?

— Non ! je ne sais rien contre cette famille en particulier, mais contre la race en général. Ces *squatters*[1], je les connais depuis le temps où, jeune fille, j’habitais la Virginie. Tous ceux qui tiennent à quelque chose savent ce qu’ils sont ; on ne peut rien faire pour eux, à moins, comme je disais, de les réduire à l’esclavage ; alors, seulement, on pourrait les maintenir convenablement. Libre à vous d’aller les voir si cela vous convient, mais quant à moi, je ne veux plus me déranger pour eux.

Mistress Nesbit était un de ces caractères opiniâtres, qui, semblables au caoutchouc, ne cèdent qu’à la force, pour reprendre leur première forme dès que cette force n’agit plus sur eux. Elle ne refusait jamais ce qu’on lui demandait avec instance, non parce que son cœur en était touché, mais parce qu’elle n’avait pas la force de résister. Ces concessions étaient toujours suivies de lamentations sur la nécessité qui l’avait contrainte à céder.

Le naturel de Nina était si vif et si impérieux, lorsqu’on la contrariait, que tante Nesbit cherchait toujours à se soustraire par des concessions, à la fatigue de ses emportements ; mais elle prenait sa revanche en se lamentant comme nous l’avons déjà vu.

Nina se leva à la hâte en voyant que l’on amenait son poney à la porte, et, revêtue de son amazone, elle partit bientôt au galop à travers les bois. La journée était magnifique, le sentier qu’elle suivait au milieu des bois était couvert d’une couche épaisse d’aiguilles de pin ; Harry l’accompagnait à peu de distance, et elle pouvait, selon son désir, s’entretenir avec lui.

— Vous connaissez le vieux Tiff, Harry ?

— Oh ! oui, très bien. C’est une bonne créature, sous bien des rapports, et fort supérieure à son maître.

— Il dit que sa maîtresse appartient à une bonne famille.

— C’est vraisemblable, dit Harry, car elle avait un air de délicatesse fort différent de celui des gens de sa condition en général. Les enfants aussi sont très jolis et de bonne conduite. C’est vraiment dommage qu’on ne puisse les instruire assez pour les empêcher de devenir comme ces misérables blancs.

— Pourquoi ne leur enseigne-t-on rien ? demanda Nina.

— Vous savez bien, miss Nina, que tout le monde ici doit s’occuper seul de ses propres affaires ; il n’y a pas d’écoles où les enfants puissent aller pour apprendre quelque chose, il n’y a pas de travail à leur donner ; on dirait qu’il n’y a aucune place pour eux dans la société ! Les garçons n’apprennent qu’à boire et à jurer ! Quant aux jeunes filles, elles ne sont bonnes à rien ; et cela se perpétue ainsi de génération en génération.

— C’est étrange ! quelle différence avec les États du Nord ! Là, tous les enfants vont à l’école, même les plus pauvres ; quelques-uns des hommes les plus distingués n’étaient que les enfants de parents fort pauvres. Pourquoi ne peut-on pas faire de même ici ?

— Oh ! parce que l’on vit à une si grande distance les uns des autres, qu’il est impossible d’avoir des écoles ; toutes les bonnes terres sont comprises dans les grandes habitations. Quant à ces pauvres gens, personne ne s’occupe d’en prendre soin ; ils grandissent sans s’inquiéter de quelle manière ils vivent, comme s’ils étaient de trop dans ce monde. J’en ai vu qui seraient heureux de trouver du travail, mais les propriétaires n’en veulent pas sur leurs habitations ; ils préfèrent se servir de leurs propres nègres. Veulent-ils apprendre un métier, ils ne trouvent aucun encouragement, puisque la plupart des habitations ont leur charpentier et leur forgeron. Quelle ressource leur reste-t-il ? Faire la chasse aux nègres fugitifs, ou bien ouvrir ces misérables boutiques où ils vendent le whisky, en trafiquant sur les objets volés dans les habitations. Ils sont quelquefois dans un tel dénuement, qu’ils vendent leurs enfants pour du pain !

— Oh ! les malheureuses créatures ! mais croyez-vous qu'il soit possible qu'une femme qui a appartenu à une famille respectable ait pu épouser un tel homme ?

— Je ne sais pas, miss Nina, mais cela pourrait bien être. Les meilleures familles peuvent dégénérer, et quand elles deviennent trop pauvres pour envoyer leurs enfants à une école lointaine, ou pour avoir des maîtres qui les instruisent, elles tombent bien vite dans l'avilissement. Cet homme n'est pas mal, et, s'il avait eu des chances de succès, il aurait pu être un homme habile, et prendre soin de sa famille ; il n'est pas surprenant que, dans sa jeunesse, il ait plu à une jeune fille qui n'avait jamais mis le pied hors de l'habitation ; il n'était, sans doute, pas inférieur à ses propres frères… Vous le voyez, miss Nina, dans ce pays, lorsqu'on n'a plus d'argent, on n'a plus rien, et si une famille n'est pas assez riche pour puiser chez elle toutes ses ressources, elle déchoit rapidement.

— Dans tous les cas, dit Nina, je plains ces pauvres gens, et je suis loin de les mépriser comme fait ma tante Nesbit.

Ici Nina, s'apercevant que le sentier s'étendait à quelque distance, sans interruption, sous la voûte des pins, mit son cheval au petit galop, et ils continuèrent pendant quelque temps leur route en silence. Ils arrivèrent bientôt à un petit ruisseau qui serpentait dans les bois. Ce ruisseau coulait à travers les pins, comme un ruban à paillettes, dont les nœuds circulaient autour des îles de verdure. Une de ces petites îles s'offrit aux yeux de Nina et de son compagnon ; elle n'avait pas plus d'un quart d'arpent d'étendue, et le ruisseau la contournait en entier, sauf un petit espace d'environ quatre pieds de largeur, qui l'unissait au reste des terres.

Cette portion, complètement défrichée et disposée en jardin, annonçait une culture soignée. La cabane qu'on y voyait était formée de troncs d'arbres, et ne portait pas ces traces de misère à laquelle Nina s'était attendue. Elle apparaissait sous une masse de verdure et comme drapée de vignes vierges et de jasmins dorés. Deux plates-bandes, de chaque côté de la maison, étaient couvertes de fleurs ; les pins formaient un demi-cercle autour de l'île, et le ruisseau allait se perdre dans le vaste marécage qui ceint les côtes de la Caroline. L'aspect tranquille et gracieux de ce site était si attrayant, que Nina ne put s'empêcher de s'écrier :

— Oh ! la charmante perspective ! avec une si belle végétation, ces gens ne peuvent être aussi misérables qu'on le suppose !

— Ah ! cela, c’est l’ouvrage de Tiff : c’est lui qui prend soin de tout, au-dehors et au-dedans de la maison, tandis que son maître s’en va on ne sait où. Vous seriez étonnée de voir la manière dont cette bonne créature arrange toutes choses ! Il coud, il tricote, il travaille dans le jardin, il fait le ménage et il instruit les enfants. C’est vrai ! vous remarquerez qu’ils ont une prononciation et des manières tout à fait différentes de celles de ces enfants blancs qui sont à demi sauvages, et cela est dû à la sollicitude, à la vigilance de Tiff. Ce vieux serviteur ne songe pas à lui, il n’a qu’un intérêt en vue, celui de sa maîtresse et de ses enfants.

Ici, Tiff, qui les avait aperçus, sortit pour les aider à descendre.

— Que le Seigneur vous bénisse, miss Gordon, pour être venue voir ma maîtresse ! Elle repose là aussi belle que le jour de son mariage ; la beauté de ses jeunes années lui est revenue et Milly l’a si bien arrangée ! Je désirais tant que quelqu’un vînt la voir, car elle est d’une bonne famille malgré sa pauvreté. Elle n’est pas comme ces blancs, allez, miss Nina… Entrez, entrez et regardez-la.

Nina entra. Le lit était couvert d’un drap blanc, et le corps revêtu d’une robe blanche que Milly avait apportée ; la morte reposait si tranquillement, qu’on pouvait à peine croire qu’elle avait cessé de vivre. L’expression d’épuisement, de fatigue et de souci, qui avait donné à son visage un cachet de tristesse, avait fait place au calme du repos nuancé d’une crainte mystérieuse, comme si ses yeux fermés entrevoyaient des scènes qui dépassent l’intelligence humaine. L’âme, quoique plongée au-dessous de l’horizon de l’existence, reflétait sur sa physionomie un éclat semblable aux lueurs brillantes dont le soleil couchant colore les cieux.

Près du chevet du lit se trouvait la petite fille, habillée avec soin, les cheveux bouclés et séparés sur le front ; près d’elle, était assis le petit garçon, dont les yeux bleus exprimaient la surprise.

Cripps était assis au pied du lit, évidemment sous l’influence de l’ivresse, car, en dépit de l’exhortation de Tiff, il avait eu recours au whisky, dès que le vieux serviteur était parti. Et pourquoi pas ? Il était rêveur, triste, et chacun, dans de pareilles circonstances, cherche naturellement quelque source de consolation. L’homme intelligent s’applique à la lecture et à l’étude ; l’homme industrieux a recours aux affaires ; l’homme au cœur aimant cherche des amis ; l’homme pieux se soulage par les pratiques de la religion ; mais l’homme à qui échappent tous ces moyens de se soustraire à ses sombres pensées… que lui reste-t-il ? le whisky ! Cripps, d’un air

stupide et ébahi, fit un salut de la tête à Nina et à Harry, lorsqu'ils entrèrent, et puis demeura tranquillement assis, tournant ses pouces l'un sur l'autre et marmottant entre ses dents.

Les rayons du soleil pénétraient à travers les fenêtres ; le parfum des fleurs et le chant des oiseaux arrivaient dans la cabane sur les ailes de la brise. Tous les messagers du Père céleste parlaient de consolation ; mais Cripps, sourd et aveugle, n'entendait, ne voyait rien. Grâce aux soins de Milly et de Tiff, un air de propreté répandu partout dissimulait l'extrême pauvreté de la chambre mortuaire.

Tiff entra doucement et resta près de Nina, pendant qu'elle regardait fixement le corps de sa maîtresse ; il portait dans sa main plusieurs branches de jasmin blanc, dont il en plaça une sur la poitrine de la défunte.

— Elle a eu un voyage pénible, dit-il, mais elle est enfin arrivée ! N'a-t-elle pas l'air bien paisible, pauvre agneau ?

Nina, la jeune coquette, vive et étourdie, n'avait jamais assisté à un pareil spectacle. Un air de mélancolie, tout à fait en contraste avec sa gaieté habituelle, se répandit sur ses traits, tandis que, tenant négligemment son chapeau à la main, elle avait laissé se dénouer ses cheveux qui retombaient en longues boucles soyeuses sur son visage.

Elle entendit quelqu'un entrer, mais, sans lever les yeux, elle s'aperçut que quelqu'un regardait par-dessus son épaule, et crut que c'était Harry.

— Pauvre femme ! dit-elle, si jeune et avoir tant souffert !

Sa voix tremblait, et une larme s'échappa de ses yeux.

À un mouvement soudain qui se fit à ce moment, elle leva la tête, et vit Clayton à ses côtés.

Surprise à cette vue, une vive rougeur colora ses joues, mais elle sympathisait trop à la douloureuse scène à laquelle elle assistait pour donner même un sourire à cette apparition. Elle prit la main de Clayton, la conserva un moment dans la sienne, puis se tournant vers le lit funèbre, elle lui dit à voix basse : « Regardez-la. »

— Je vois, dit-il. Puis-je être ici de quelque utilité ?

— La pauvre femme est morte hier soir, dit Nina, je crois que quelqu'un pourrait aider aux préparatifs de son enterrement. Harry, dit-elle en allant doucement vers la porte, et parlant à voix basse, allez commander le cercueil, et qu'il soit convenable. Oncle, dit-elle, en faisant signe à Tiff, où voudriez-vous qu'elle fût enterrée ?

— Enterrée ? s'écria douloureusement Tiff. Ô ciel ! enterrée !

Et il se couvrit le visage de ses mains rudes, tandis que des larmes coulaient abondamment entre ses doigts.

— Seigneur ! Seigneur ! je sais qu'il faut en venir là, mais il me semble que je ne puis, que je ne pourrai le faire. Ciel ! elle est si belle ! Pas aujourd'hui, de grâce, pas aujourd'hui !

— Je suis fâchée, oncle, de vous causer ce chagrin, dit Nina tendrement, mais, vous savez, pauvre homme, que le temps doit venir.

— Je l'ai connue depuis qu'elle n'était pas plus grande que ça…, dit Tiff, ses cheveux étaient bien bouclés, elle portait de jolis souliers rouges, et courait après moi dans le jardin : « Tiff, Tiff », me disait-elle ; et la voilà, maintenant, et c'est la douleur qui l'a tuée ! Seigneur ! qu'elle était jolie ! Aussi jolie que vous l'êtes, miss Nina, mais depuis qu'elle a épousé celui-là, montrant Cripps du doigt, et parlant en confidence, tout est tourné à mal. J'ai tâché de l'encourager, j'ai fait tout ce que j'ai pu, et maintenant, la voilà !

— Peut-être, dit Nina en mettant sa main sur la sienne, peut-être est-elle dans un meilleur monde.

— Ah ! oui, grâce au Seigneur, elle m'a dit cela en mourant, elle a vu le Seigneur enfin, c'est vrai cela. Voici ses dernières paroles : « Tiff, dit-elle, je le vois, et il me donnera le repos… » J'étais endormi, quelque chose de froid m'a touché la main ; je me suis éveillé en sursaut ; elle était là qui me regardait avec ses yeux si brillants, et voilà tout ce qu'elle m'a dit : « Tiff, je l'ai vu et je sais maintenant pourquoi j'ai tant souffert. Il va me prendre et me donner le repos. »

— Alors, mon pauvre homme, vous devriez vous réjouir de la savoir en repos…

— C'est ce que je fais, dit Tiff, mais, que voulez-vous, je suis égoïste et je voudrais y être aussi, voilà ce que je voudrais ; mais il faut que je prenne soin des enfants.

— Bien, mon brave homme, bien, dit Nina, à présent il faut nous quitter… Harry vous procurera un cercueil pour votre pauvre maîtresse, et lorsque l'enterrement aura lieu, notre voiture y viendra, et nous nous y rendrons.

— Que le ciel vous bénisse, miss Gordon, vous êtes trop bonne. Mon cœur était brisé en pensant que personne ne se souciait de ma pauvre jeune maîtresse. Vous êtes trop bonne !

Puis, s'approchant d'elle, et baissant la voix, il lui dit :

— Je voulais vous parler du deuil, miss Nina ; peu importe pour lui, tout le monde peut voir ce qu'il est, mais *missis* était une Peyton – et, moi, je suis aussi un Peyton, et j'ai naturellement une responsabilité qu'on ne peut attendre de cet homme. J'ai ôté les rubans du chapeau de miss Fanny, et je l'ai garni de mon mieux avec du crêpe noir que Milly m'a donné ; j'ai mis une bande de crêpe noir sur le chapeau de Teddy, et j'en aurais aussi mis une sur le mien, mais je n'en avais pas assez. Vous savez, miss, que les vieux serviteurs portent toujours le deuil de leurs maîtres ! Si *missis* voulait avoir la bonté de regarder mon ouvrage ! Voici le chapeau de miss Fanny. Vous savez qu'on ne peut s'attendre que je l'arrange aussi bien qu'une modiste.

— Ils sont très bien, oncle Tiff.

— Peut-être, miss Nina, consentiriez-vous à les retoucher ?

— Oui, si cela vous est agréable, oncle Tiff, je les emporterai chez moi, et je ferai cela pour vous.

— Que le Seigneur vous bénisse, miss Gordon ! C'était ce que je voulais, mais j'avais peur de vous le demander, car il y a certaines miss qui ne voudraient pas toucher au deuil.

— Ah ! oncle Tiff, je n'ai pas de ces préjugés-là… mettez le tout dans la voiture, et Milly le portera chez moi.

En disant cela, elle sortit par la porte, où Harry se trouvait avec les chevaux. Un étranger aurait pu facilement reconnaître, au regard perçant qu'Harry jeta sur Clayton, qu'il mesurait la probabilité de le voir sous peu l'arbitre du sort de ceux qui lui étaient si chers. Quant à Nina, quoique la coquetterie et le caprice eussent signalé sa première entrevue avec Clayton, si elle avait eu lieu la veille, le spectacle qu'elle quittait avait exercé sur son esprit une telle influence, qu'elle paraissait à peine s'être aperçue de sa rencontre : elle plaça son pied mignon sur sa main, et lui permit de la mettre en selle, sans autre remerciement qu'une légère inclinaison de tête.

Le secret du pouvoir que Clayton avait jusqu'ici pris sur elle se trouvait dans ce fait, que son naturel calme et contemplatif la laissait toujours libre de suivre le cours de ses émotions. Un homme d'un caractère opposé aurait essayé de la faire sortir de la rêverie dans laquelle elle était plongée, se serait offensé de sa réserve, ou l'eût raillée sur son silence ; tout ce que Clayton fit fut de se tenir à ses côtés, tandis que Harry, piquant des deux, se trouva bientôt hors de vue.

Nom que l’on donne à ceux qui n’ont aucun droit aux terrains qu’ils occupent.

OceanofPDF.com

11
Les amants

Nina et Clayton continuèrent leur route en silence jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au bord du ruisseau. Là, Nina arrêta son cheval, et montrant à Clayton les forêts de pins et le ruisseau ombragé par les branches pendantes des arbres, elle lui dit :

— Silence, écoutez !…

Tous deux s'arrêtèrent, et entendirent le souffle de la brise à travers les pins, le murmure des eaux, le croassement des corbeaux, et les cris des piverts.

— Que tout ceci est beau ! dit-elle, et qu'il est triste de mourir ! C'est la première fois que j'ai vu la mort en face, et vous ne pouvez vous figurer quelle impression elle a fait naître en moi ; quand je pense que cette pauvre femme a été une jeune fille comme moi, qu'elle avait la même vivacité, et qu'elle ne pensait pas plus que moi qu'elle serait couchée là, froide et inanimée ! Pourquoi tout dans le monde est-il si beau, s'il nous faut mourir ?

— Souvenez-vous de ce que vous avez dit au vieux nègre, miss Nina. Peut-être ce qu'elle voit maintenant est-il infiniment plus beau !

— Ah ! oui, le ciel ! je voudrais en savoir quelque chose, afin qu'il me parût aussi naturel d'y vivre que dans ce monde ; mais il me semble que je ne désirerai jamais quitter cette terre ; il est si doux de vivre ! Je n'oublierai jamais le froid glacial de sa main ! je n'ai jamais rien senti de semblable !

Clayton avait souvent remarqué l'humeur inconstante de Nina ; mais il n'avait jamais rien remarqué en elle qui ressemblât aux dispositions qu'elle montrait en ce moment. Il savait apprécier la sincérité et l'ardeur de ce caractère, en qui une idée dominante prenait un pouvoir absolu sur l'esprit tout entier.

— Savez-vous, lui dit-elle après quelques pas faits en silence, que c'est un grand changement de quitter New York pour venir vivre ici ? Tout est si informe, si agreste et si solitaire, que je crois n'avoir jamais rien vu de si

triste que ces bois. L'on peut marcher pendant des heures entières sans entendre autre chose que le bruit des pins, comme vous l'entendez à présent. Notre habitation (vous n'y êtes jamais venu, n'est-ce pas ?) se trouve isolée, à plusieurs milles des autres, et j'ai été si longtemps accoutumée à un pays très peuplé, que celui-ci doit me paraître fort étrange ; je ne puis m'empêcher de penser que tout ici a l'air triste et monotone ; cela me rend sérieuse et mélancolique. Je ne sais si l'aspect de notre habitation vous plaira ; il y a beaucoup de choses qui tombent en ruine ; mais il y en a beaucoup d'autres qui ne peuvent vieillir ; car mon père aimait les arbres et la verdure, et nous en avons beaucoup plus qu'on n'en trouve ordinairement ailleurs. Aimez-vous les arbres ?

— Oui, jusqu'à l'adoration. Je ne fais aucun cas d'un homme qui ne sait pas apprécier un arbre. Le seul trait dans l'histoire de Xerxès, qui ait eu pour moi de l'intérêt, c'est qu'il fut si charmé de la beauté d'un platane qu'il l'entoura de chaînes d'or : c'est une oasis au sein de la barbarie de ces temps-là.

— Xerxès, dit Nina, je crois que j'ai appris quelque chose sur son compte dans cette histoire ennuyeuse qu'il nous fallait étudier chez Mrs Ardaine ; mais rien d'aussi intéressant que cela. Pourquoi entoura-t-il un arbre de chaînes d'or ?

— C'était la meilleure manière d'exprimer son admiration.

— Savez-vous, dit Nina en ralentissant le pas de son cheval, que je ne pouvais m'imaginer que les hommes dont nous lisions la vie dans ces histoires aient jamais existé, ou qu'ils aient eu des sentiments semblables aux nôtres ? Nous étudiions les leçons et nous apprenions, au milieu de tous ces noms difficiles, que quarante mille hommes avaient péri d'un côté et cinquante mille de l'autre ; nous n'en savions pas davantage. Voilà la manière dont nous faisions nos études, excepté quelques personnes studieuses qui voulaient devenir des femmes savantes, et d'autres qui se destinaient à l'enseignement.

— Voilà un intéressant résultat, dit Clayton en riant.

— Mais n'est-il pas étonnant, dit Nina, de penser que tous ces gens, dont nous lisons l'histoire, soient encore vivants aujourd'hui et occupés de quelque autre chose dans quelque autre monde. Je me demande où peuvent être Xerxès, Alexandre, et cette foule de grands hommes de l'Antiquité. Lorsqu'ils étaient ici-bas, ils avaient une existence si agitée qu'ils ne voulaient rien laisser en repos. Je voudrais bien savoir s'ils ont mené le

même train depuis… Peut-être Xerxès s'est-il plu à contempler nos arbres ; qui sait ?

« Mais nous voici arrivés aux limites de notre habitation. Voyez-vous là cette haie de houx ? Eh bien ! c'est maman qui l'a fait planter. Elle avait voyagé en Angleterre, et elle fut si charmée des haies qu'elle y rencontra qu'elle voulut essayer ce qu'on pouvait faire avec le houx américain. Elle en fit venir et les fit planter ici. Cette clôture a l'air sauvage, parce qu'elle n'a pas été taillée depuis plusieurs années. Quant à cette allée de chênes verts, c'est mon grand-père qui l'a plantée ; elle fait ma joie et mon orgueil.

Comme elle parlait ainsi, les battants de la grande porte s'ouvrirent, et ils entrèrent, au petit galop, sous la sombre voûte des chênes. De longues guirlandes de mousse étaient suspendues aux branches, et quoiqu'il fût déjà midi on respirait à l'entour une délicieuse fraîcheur. Lorsque Clayton entra dans l'habitation, il ôta son chapeau, comme il avait l'habitude de le faire en entrant dans les cathédrales de l'Ancien Monde.

— Vous êtes le bienvenu à Canema ! lui dit-elle en s'approchant de lui et en le regardant avec sa franchise ordinaire.

Ceci fut dit avec un air moitié majestueux et moitié enfantin. Clayton répondit par un doux sourire et un salut :

— Merci, miss.

— Peut-être, dit-elle d'un ton sérieux, vous repentirez-vous d'y être jamais venu.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne sais pas, c'est une idée qui m'a passé par la tête. Nous ne connaissons jamais le résultat de nos actions !

Dans ce moment un bruit semblable au croassement d'un corbeau se fit entendre d'un côté de l'allée, et tout à coup Tomtit parut, sautant et cabriolant, les boucles de ses cheveux en désordre et la face toute vermeille.

— Pourquoi ces folies, Tomtit ? dit Nina.

— Ô ciel ! *missis*, il y a un monsieur à la maison qui vous attend depuis deux heures. *Mistress* s'est mis sa plus coquette coiffure et est descendue pour le recevoir.

Nina rougit jusqu'aux yeux et fut d'autant plus irritée qu'elle venait de trahir sa confusion. Ses yeux rencontrèrent par hasard ceux de Clayton, sans provoquer de sa part ni intérêt ni curiosité.

— Cette mousse forme une fort séduisante draperie, dit Clayton, je ne savais pas qu'on en trouvât dans cette partie du pays.

— Oui, elle est très jolie, dit Nina d’un air distrait.

Clayton avait cependant entendu les paroles de Tomtit, s’était aperçu de la rougeur de Nina et était mieux informé qu’elle ne l’avait supposé, car il avait reçu de New York une lettre qui lui mandait que, selon toute probabilité, un rival arriverait à peu près en même temps que lui. Il était curieux de voir l’effet que cet événement produirait. Il traversa, au pas, accompagné de Nina et en causant de temps en temps, l’allée qui conduisait à la pelouse étendue au-devant de la maison, vaste bâtiment de trois étages, de couleur grise, et entouré de tous les côtés par de vastes galeries. Un large escalier conduisait à la première. Une fois là, Nina aperçut sa tante Nesbit en robe de soie et coiffée de son bonnet de cérémonie, faisant une agréable réception à Mr Carson.

Mr Frederick Augustus Carson était un de ces abrégés d’une société factice, qui paraissent si avantageusement dans le monde et qui sont si déplacés dans la simplicité de la vie champêtre. Dans les salons de New York et à l’Opéra, sa société avait plu à Nina ; mais le cours de ses idées avait été changé dans la vie retirée qu’elle avait menée, et il lui semblait aujourd’hui impossible qu’elle eût pu, même par coquetterie, permettre à un tel homme de prétendre à sa main et à son cœur ; elle s’en voulait d’avoir autorisé ses visites et se trouvait, par suite, peu en humeur d’accueillir favorablement sa rencontre. Aussi, lorsqu’en montant les degrés de l’escalier, Carson s’élança précipitamment au-devant d’elle pour lui offrir sa main en l’appelant familièrement Nina, elle faillit en mourir de dépit. Elle remarqua aussi chez sa tante Nesbit un certain air de tendre épanouissement, particulier aux dames d’un certain âge lorsqu’elles veulent traiter encore les affaires de cœur, ce qui la disposa à croire que Mr Carson avait commencé les opérations en exposant le motif qui avait motivé son voyage.

Nina se trouva embarrassée en présentant Mr Clayton, que tante Nesbit reçut avec une profonde révérence et Mr Carson avec un salut protecteur.

— Il y a déjà deux heures que Mr Carson vous attend, dit tante Nesbit.

— Il fait trop chaud pour monter à cheval, dit Mr Carson en remarquant les joues vermeilles de Nina ; vous avez fait une course trop rapide ; il faut y prendre garde, j’ai connu des gens qui se sont rendus très malades en s’échauffant le sang.

Clayton s’assit près de la porte, paraissant occupé de ce qui se passait au-dehors.

Carson, rapprochant sa chaise de celle de Nina, lui demanda à voix basse :

— Quel est ce gentleman ?

— Mr Clayton de Claytonville, dit Nina d'un air superbe.

— Ah ! oui, oui, j'ai entendu parler de sa famille – excellente famille ; un très bon jeune homme, extrêmement bon. Je serai enchanté de faire sa connaissance.

— Je vous prie, dit Nina en se levant, de vouloir bien m'excuser si je vous quitte pour quelques minutes.

Clayton répondit par un salut, et Mr Carson, avec beaucoup d'empressement, conduisit Nina jusqu'à la porte. Dès qu'elle fut fermée, elle trépigna de rage dans le salon.

— Quel sot ennuyeux ! prendre un pareil ton avec moi ; c'est ma faute aussi. Comment ai-je pu tolérer un pareil personnage ?

Et comme si le calice n'était pas encore assez plein d'amertume pour la pauvre Nina, tante Nesbit la suivit avec un air d'extrême bienveillance.

— Nina, ma chère, il m'a tout raconté, et je vous assure que j'en suis ravie.

— Que vous a-t-il donc raconté ? demanda Nina.

— Oh ! il m'a dit que vous lui étiez fiancée ; je suis charmée que vous ayez fait un tel choix, et je pense que votre tante Maria et tous vos autres parents en seront charmés comme moi. Oh ! j'ai le cœur soulagé d'un grand poids.

— Ne vous inquiétez pas de moi, ni de mes affaires, tante Nesbit, dit Nina ; et, quant à ce vieux chat, je ne veux pas qu'il vienne autour de moi. De quel droit m'appeler familièrement Nina et parler comme s'il était le maître ici ? Je lui ferai savoir…

— Mais, Nina, votre conduite est fort étrange ! Vous me surprenez, vraiment.

— Ah ! nous y voilà… ma tante ! je n'ai jamais connu de circonstances où vous ne fussiez pas surprise ! Quant à cet homme, je le déteste !

— Alors, ma chère, pourquoi vous êtes-vous fiancée à lui ?

— Fiancée ! de grâce, ma tante, ne dites pas cela… Je voudrais bien savoir à quelle époque ! Fiancée à l'Opéra !… Fiancée par plaisanterie ! C'était mon porte-bouquet, mon livret d'opéra ! Il avait son utilité alors, mais qui en voudrait après que l'occasion de s'en servir est passée.

— En vérité, ma chère Nina, c'est vous jouer du cœur de vos amants !

— Son cœur ! ah ! ah ! ce n’est ni sucre, ni sel… Son cœur… Je vais vous le faire connaître, ma tante : il aime à bien manger, à bien boire, à porter de beaux habits, à vivre dans une belle maison, à s’amuser ; il veut une jolie femme comme accessoire et c’est sur moi que son choix est tombé ! Mais il s’est fourvoyé ! M’appeler Nina, vraiment ! Le fat ! Si j’ai l’occasion de le voir seul, je lui apprendrai à m’appeler Nina ! je lui ferai savoir le véritable point où nous en sommes !…

— Il faut cependant avouer, Nina, que vous lui avez donné quelques raisons de…

— Cela se peut bien ! je lui donnerai d’autres raisons de…

— Mais, ma chère, il est venu vous prier de fixer le jour des noces.

— Le jour des noces ! se peut-il qu’il ose parler de cela !… Après tout, c’est ma faute, comme vous le dites, mais je tâcherai de la réparer de mon mieux.

— Je suis vraiment fâchée pour lui, dit tante Nesbit.

— Vous êtes fâchée pour lui, ma tante ; que ne le prenez-vous alors ? vous êtes aussi jeune et d’aussi fraîche mine que lui !

— Comment pouvez-vous parler ainsi, Nina ? dit tante Nesbit en rougissant. Lorsque j’étais jeune, il est vrai, j’étais jolie ; mais il y a longtemps, longtemps de cela !…

— Pourquoi, aussi, voulez-vous toujours porter des robes gris perle, dit Nina tout en jouant avec les boucles de sa chevelure. Allons, ma tante, descendez et faites de votre mieux jusqu’à ce que je sois prête… Après tout, comme vous le dites, c’est peut-être ma faute et j’aurais tort de me fâcher contre lui ; je vous en prie, ma tante, soyez aussi aimable que possible, et tâchez de le consoler ; rappelez-vous combien d’amants vous avez éconduits lorsque vous étiez de mon âge.

— Et quel est cet autre gentleman, Nina ?

— Oh ! rien, c’est seulement un de mes amis, un excellent homme, assez bon pour être ministre, et beaucoup moins sot que les bonnes gens en général.

— C’est peut-être lui auquel vous êtes fiancée ?

— Non, je ne lui suis pas fiancée, c’est-à-dire je ne veux l’être à personne ; ces suppositions sont intolérables. Mr Clayton me plaît parce qu’il me laisse tranquille et ne me regarde pas comme si je lui appartenais ; et puis il ne m’appelle pas Nina tout court. Nous sommes de bons amis, c’est tout. Je vous le répète, je ne veux être fiancée à personne.

— C’est bien, Nina, je vais descendre ; et vous, hâtez-vous de terminer votre toilette.

Pendant que nos deux gentlemen et tante Nesbit attendaient au salon, Mr Carson semblait parfaitement heureux et à son aise comme chez lui. Le vaste appartement dans lequel ils se trouvaient régnait dans toute la longueur de la maison et s’ouvrait sur des balcons par des portes vitrées ; les piliers qui supportaient les balcons étaient ornés de guirlandes de roses qui s’étendaient de l’un à l’autre et formaient un feuillage diapré des plus vives couleurs. Le parquet, en marqueterie, était formé de bois de différentes couleurs disposés en mosaïque. Les armoiries des Gordon étaient sculptées en bois de chêne, au-dessus de la cheminée. La boiserie, de couleur sombre, était ornée de plusieurs portraits de famille dus aux pinceaux de Copley et de Stuart. Un grand piano, récemment apporté de New York, était le meuble le plus moderne de l’appartement ; l’ameublement, en acajou, était de style antique. Clayton était assis près d’une porte, contemplant avec admiration des chênes verts qu’on voyait au-delà de la pelouse.

Au bout d’une demi-heure environ, Nina reparut comme environnée d’un nuage flottant de mousseline, de dentelles et de rubans. Le goût de la toilette était naturel à la gracieuse jeune fille, et instinctivement elle choisissait toujours la couleur et l’étoffe qui convenaient le mieux à sa figure et à son caractère. Les plis ondoyants de sa robe avaient quelque chose d’aérien, et, en la voyant passer, on croyait voir voltiger un gracieux et léger duvet. Ses yeux bruns avaient quelque ressemblance avec les yeux d’un oiseau, et cette ressemblance devenait plus saillante encore par les petits mouvements qu’elle imprimait à sa tête et par un certain frétillement dont elle accompagnait sa démarche : elle s’avança, enveloppée de gaze nuancée de rose, et posa légèrement une main sur le piano, comme se pose à terre un joli oiseau dans toute la grâce que lui donne sa liberté, mais prêt à s’envoler dès qu’on s’en approche. Tel fut l’effet qu’elle produisit sur Clayton, qui possédait cette rare faculté de tout voir sans paraître rien regarder.

— En vérité, Nina, dit Carson visiblement ravi, vous avez l’air d’un arc-en-ciel.

Nina l’écouta froidement, et se mit à arranger sa musique.

— Oh ! c’est cela, dit Carson ; chantez-nous quelque chose ; un morceau de *La Favorite* ; vous savez, c’est mon opéra de prédilection, dit-il d’un air

sentimental.

— Oh ! il y a si longtemps que je n'ai chanté, que je ne saurais le faire en ce moment, et puis je déteste ces morceaux d'opéra.

Nina traversa brusquement le salon, sortit par la porte près de laquelle Clayton se trouvait, et se mit à arranger les fleurs qui la garnissaient. Carson la rejoignit aussitôt, car il était de ces gens qui considèrent comme un devoir de s'imposer et de ne vous laisser de liberté que ce qu'ils ne peuvent pas vous en ôter.

— Avez-vous jamais étudié le langage des fleurs, Nina ? dit Carson.

— Non, je n'aime pas à étudier les langues.

— Vous savez la signification d'une rose épanouie ? dit-il, en lui en offrant une galamment.

Nina prit la rose, en rougissant de dépit ; puis, en cueillant à son tour une autre épanouie depuis deux ou trois jours, et dont les pétales commençaient à tomber, elle la lui présenta, en disant :

— Comprenez-vous la signification de celle-ci ?

— Oh ! vous avez mal choisi, dit Carson ingénument. Cette rose s'effeuille.

— Oui, je l'avais remarqué, répondit Nina en le quittant vivement ; et, par un mouvement rapide, elle se trouva au milieu du salon au moment où le domestique annonçait que le dîner était servi.

Clayton se leva et offrit son bras à tante Nesbit ; Nina fut obligée d'accepter celui de Mr Carson, qui, ne s'étant aperçu de rien, était de la meilleure humeur du monde ; il s'assit confortablement entre tante Nesbit et Nina.

— Vous devez être tristes ici, une contrée très stérile, affreusement stérile ! Qu'y trouvez-vous d'intéressant ? dit-il.

— Voulez-vous du gombo ? répondit Nina.

— J'ai toujours pensé, dit tante Nesbit, que c'était bon pour les jeunes filles d'avoir un cours de lecture fait pour elles en quittant l'école.

— Oh ! certainement, dit Carson, je serais charmé d'en composer un pour elle ; je l'ai déjà fait pour plusieurs jeunes filles.

À ce moment, Nina regardait Clayton, et elle vit ses yeux fixés sur Mr Carson d'une manière si étrange, qu'elle en fut tout à fait déconcertée.

— Quant à moi, dit Mr Carson, je ne voudrais pas que les jeunes filles fussent des bas-bleus ; mais je pense, *mistress* Nesbit, qu'un peu d'instruction utile rehausse leurs charmes : ne le pensez-vous pas aussi ?

— Oui, dit tante Nesbit, j'ai lu dernièrement *La Décadence et la chute de l'Empire romain* par Gibbon.

— Oui, dit Nina, ma tante a effectivement lu cet ouvrage ; oh ! c'est du plus loin qu'il m'en souvienne.

— C'est un très bon livre, dit Mr Carson en regardant Nina d'un air solennel ; seulement, *mistress* Nesbit, ne craignez-vous pas l'influence des principes qui y sont développés ? Je crois que, tout en voulant former l'esprit des jeunes gens, on ne saurait être trop circonspect.

— Mais Gibbon m'a toujours paru un écrivain très pieux, dit tante Nesbit naïvement ; toutes ses réflexions m'ont semblé inspirées par la religion, et c'est pour cela surtout qu'il m'a tant plu.

Il semblait à Nina que, sans tourner ses yeux vers Clayton, elle était forcée de rencontrer les siens : soit que son attention fût dirigée sur les mets, qu'elle se servît des asperges ou des pommes de terre, elle ne manquait jamais de rencontrer son regard, et elle reconnut que, sans savoir pour quelle cause, la conversation l'amusait beaucoup.

— Je ne sais, dit Nina, quels sont les principes de l'histoire que tante Nesbit affectionne ; mais il y a une chose dont je suis bien sûre, c'est que je ne cours aucun danger avec ces gros vieux livres si ennuyeux. Je déteste la lecture, et je ne veux pas former mon esprit, il est donc bien inutile de se donner la peine de préparer des cours de lecture pour moi ! que m'importe ce qu'étaient ces vieux empires il y a plus d'un siècle ? J'ai bien assez à faire de m'occuper du siècle présent !

— Quant à moi, dit tante Nesbit, j'ai toujours regretté d'avoir négligé la culture de mon esprit pendant ma jeunesse ; j'étais, comme Nina, frivole et légère jusqu'à la folie.

— On parle, en vérité, dit Nina en rougissant, comme s'il n'y avait dans le monde qu'une espèce de vanité et de folie. Je crois, moi, qu'il y a autant de vanité et de folie parmi les savants que parmi les jeunes filles.

Et regardant Clayton, elle s'aperçut qu'il soupirait.

— Je suis tout à fait de l'opinion de miss Gordon, dit celui-ci ; on lit beaucoup de livres stupides, sous le nom de cours de lecture ; et je ne suis nullement étonné que les abrégés d'histoire qu'on étudie dans les écrits inspirent à une jeune fille douée de quelque vivacité d'esprit un dégoût complet non seulement de l'histoire, mais de tous les livres en général.

— Est-ce vraiment votre avis ? dit Nina d'un air fort satisfait.

— Oui, certes, dit Clayton, et nos historiens auraient beaucoup mieux fait d'écrire leurs histoires de manière à intéresser une jeune écolière ; nous les aurions alors trouvés moins ennuyeux. Il n'y aurait pas alors de raison pour qu'une jeune fille, au lieu de passer toute la nuit à lire des romans, ne la passât de préférence à lire de l'histoire. J'ajouterai même qu'il n'y a aucun roman qui puisse, tant pour les incidents dramatiques que pour la richesse des détails, entrer en comparaison avec les événements que décrit l'histoire. Tout ce qui manque à l'histoire, c'est de donner de la vie aux faits qu'elle rapporte.

— Mais alors, dit Nina, il faudrait faire un roman avec de l'histoire.

— Soit, mais un bon roman historique est préférable à une histoire réduite à la recherche des faits parce que le roman nous donne quelque idée de la vérité, tandis que l'histoire ne nous en donne aucune.

— Je dois avouer en effet, dit Nina, que tout ce que je sais d'historique je l'ai appris dans Walter Scott ; j'avais beau le dire à la personne qui nous enseignait l'histoire, elle prétendait toujours que c'était une lecture fort dangereuse.

— Pour moi, dit tante Nesbit, j'ai horreur des romans, surtout pour les jeunes filles ; c'est une lecture qui m'a fait bien du mal quand j'étais jeune ; elle affaiblit l'esprit, et nous donne de fausses idées sur la société.

— Ô ciel ! s'écria Nina. Nous faisions des compositions sur ce sujet, et je sais tout cela par cœur : ces romans, nous dit-on, nous font concevoir des espérances chimériques, et nous entraînent à la poursuite de fantômes, d'arcs-en-ciel, de météores, que sais-je ?

— Et pourtant, dit Clayton, on pourrait dans certains cas adresser à l'histoire le même reproche. Si par exemple celle de Napoléon Bonaparte était écrite d'une manière exacte et détaillée, n'offrirait-elle pas précisément le même intérêt que le roman ? Elle exciterait, sans nul doute, une soif ardente de l'imprévu et de l'extraordinaire ; le caractère du héros présenterait même l'éblouissant assemblage de bonnes et de mauvaises qualités, et le même résultat au dénouement. L'histoire qu'on lit d'ordinaire ne produit pas cet effet, parce qu'elle n'est pas vraie, et, par conséquent, ne peut pas donner les mêmes impressions que la vérité.

Tante Nesbit, qui à la suite de cette longue discussion s'était imaginé que Clayton était favorable aux romans, se trouva obligée d'avoir recours à ses moyens habituels de défense, qui consistaient à répéter la même chose de

temps en temps, sans paraître faire attention à ce qu'on lui avait répondu. Se retournant vers Clayton, elle prit un petit air vertueux, et lui dit :

— J'avoue, après tout, que je n'approuve pas la lecture des romans, elle vous donne des idées fausses de la vie, et inspire aux jeunes gens un certain dégoût des devoirs qu'ils ont à remplir.

— Tout ce que je disais, *mistress*, répondit Clayton, c'est qu'on pourrait faire le même reproche à l'histoire.

— Je trouve que la lecture des romans est très nuisible, reprit tante Nesbit, et je ne me permets jamais de lire un roman ; c'est contre mes principes.

— Quant à moi, dit Nina, si je pouvais trouver une histoire comme celle dont vous parlez, je crois que je pourrais la lire.

— Ce serait vraiment une histoire fort intéressante, dit Mr Carson. Il me semble que cette manière de l'écrire présenterait beaucoup d'attraits ; je suis surpris que personne ne l'ait encore essayée.

— Moi, dit tante Nesbit, je me borne à ce qui est utile. L'instruction utile est tout ce que je désire.

— Je crois, dit Nina, que j'ai le goût perverti ; mais je n'aime pas ce qui est utile. J'ai pensé quelquefois, quand je me suis trouvée dans le jardin, que la sarriette, la sauge et la marjolaine sont tout aussi jolies que les autres fleurs, et la seule raison pour laquelle je n'en prenais pas pour former un bouquet, c'est qu'on s'en sert continuellement pour la cuisine. Voilà ce qui est mal, n'est-ce pas ?

— Cela me rappelle, dit tante Nesbit, que Rose a mis de la sauge dans ce dindon sans avoir égard à mes observations ; je crois, en vérité, qu'elle le fait exprès.

À ce moment apparut à la porte Harry, qui demanda à parler à Nina.

Après quelques minutes de conversation à voix basse, elle revint se placer à table et parut toute déconcertée.

— Je suis bien contrariée, dit-elle. Harry a été vainement partout chercher un ministre pour assister ce soir aux funérailles : ce pauvre Tiff sera bien désappointé ! Les nègres, vous le savez, tiennent tant à avoir des prières lors d'un enterrement.

— Je lirai les prières, dit Clayton, si l'on ne peut trouver une autre personne

— Oh ! merci, dit Nina, merci ; j'en serai bien aise pour ce pauvre Tiff. La voiture sera prête à cinq heures, et nous irons ensemble pour former le

cortège le plus convenable possible aux funérailles de l'infortunée défunte.

— Mon enfant, dit tante Nesbit à Nina lorsqu'elles furent rentrées au salon, je ne savais pas que Mr Clayton était un épiscopal.

— Il ne l'est pas, dit Nina, il est de l'Église presbytérienne ainsi que sa famille.

— Il me semble étrange alors qu'il ait offert de lire les prières, dit tante Nesbit ; quant à moi, je désapprouve ces choses-là.

— De quelles choses parlez-vous ?

— D'appuyer les erreurs des épiscopaux. Si nous avons raison, ils ont tort, et nous ne devrions pas les appuyer.

— Mais, ma tante, l'office des morts est si beau !

— Je le désapprouve, dit tante Nesbit.

— Mais, puisque Clayton n'est pas ministre, il ne voudrait pas faire une prière improvisée.

— Cela prouve que ses principes religieux ne sont pas très fermes, dit tante Nesbit, je le désapprouve.

OceanofPDF.com

12
Explications

Les rayons dorés du soleil couchant pénétrant à travers la forêt répandaient à l'entour une vie et une beauté nouvelles. Les oiseaux en chœur gazouillaient leurs douces mélodies du soir, lorsqu'un cortège peu nombreux vint se placer en cercle autour d'une fosse ouverte. Pour se mettre d'accord avec la solennité de l'occasion, Nina s'était revêtue d'une robe noire et d'un chapeau de paille garni de rubans de la même couleur, en signe de respect pour la défunte, dont le vieux Tiff devait garder le souvenir pendant de longues années.

Cripps était debout à l'une des extrémités de la fosse, et sa figure avait cette expression stupide et morne avec laquelle les natures grossières contemplent les effets de la mort. D'un côté de la fosse était le vieux Tiff, le feutre drapé de crêpe noir, et le bras ceint d'un morceau de crêpe en signe de deuil. Il pressait sur son sein le plus jeune des enfants, enveloppé dans un vieux châle noir, tandis que les deux aînés, placés auprès de lui, pleuraient amèrement. De l'autre côté de la fosse se trouvaient Mr Carson et Mr Clayton, et derrière eux un groupe composé de Milly, Harry, et quelques autres nègres de l'habitation.

Le cercueil avait été ouvert, afin que tous pussent y plonger ce dernier regard tant convoité par le cœur humain avant que la tombe se ferme pour toujours sur ceux qu'il a tant aimés. En ce moment elle venait de se fermer, et la douleur des enfants avait éclaté à cet adieu suprême, et lorsque Clayton prononça d'une voix harmonieuse les paroles suivantes : « Je suis la résurrection et la vie », Nina se prit à sangloter comme si la scène douloureuse à laquelle elle assistait avait pour elle une signification particulière. L'élan naturel qui la faisait paraître si gaie au milieu des plaisirs, la rendait, en présence de ce spectacle, recueillie et sympathique. La funèbre cérémonie terminée, elle embrassa les enfants, serra la main du vieux Tiff, et promit de venir les voir le lendemain. Puis Clayton la conduisit à la voiture dans laquelle il prit place ainsi que Mr Carson.

— Vraiment, dit Carson avec volubilité, ce spectacle a été tout à fait solennel ; sur ma parole, un service funèbre est très intéressant. J'étais charmé de l'effet de notre liturgie, surtout dans un endroit si pittoresque ! C'est véritablement ravissant ! Je suis charmé aussi, Nina, de voir des personnes de votre rang s'occuper des pauvres. Si les jeunes miss savaient les attraits que donnent les dispositions charitables, elles mettraient plus de soin à les cultiver… Quel singulier personnage que ce vieux nègre ! Il me fait l'effet d'une bonne créature. Ces enfants aussi sont intéressants ! Il me semble que cette femme a dû être jolie dans sa jeunesse ; elle a traversé, sans doute, bien des misères, la malheureuse ! mais il faut espérer qu'elle a quitté ce monde pour quelque chose de mieux…

Nina ne se sentait pas d'indignation pendant ce monologue, sans réfléchir que Carson agissait dans le sens de son humeur, qui consistait à ne pas garder le silence même pendant une demi-heure partout où sa voix pouvait se faire entendre.

La même émotion qui portait Nina à pleurer le faisait parler. Mais il n'était pas satisfait de parler tout seul, car, à tout moment, il s'interrompait pour demander à Nina si elle n'avait pas trouvé la cérémonie intéressante, et si elle n'en avait pas été vivement impressionnée.

— Je ne me sens pas disposée à la conversation, *mister* Carson, dit Nina.

— Ah ! c'est juste… vous avez été si attendrie… c'est juste… cela naturellement vous dispose au silence ; je vous comprends parfaitement, et je suis enchanté de vous voir prendre un si vif intérêt à vos semblables.

Nina aurait voulu pouvoir le jeter hors de la voiture.

— Quant à moi, continua Carson, je crois que nous ne réfléchissons pas assez à ces événements-là… je le crois vraiment, et cependant c'est très utile, quelquefois, de donner cette direction à nos pensées ; cela fait du bien.

Carson parlait avec tant de volubilité, qu'il effaça, peu à peu, l'impression que la douloureuse scène des funérailles avait produite. Longtemps avant d'arriver chez elle, la douleur de Nina avait fait place au dépit. Elle trouva de plus en plus difficile de faire comprendre à Carson, par la froideur de ses manières, qu'il lui était antipathique, et elle s'aperçut qu'il faudrait en venir à une explication, quelque humiliante qu'elle pût être. L'air fat avec lequel il semblait déjà la croire sienne lui causait un dépit extrême, et pourtant sa conscience lui disait qu'elle seule était à blâmer dans cette circonstance.

— Je ne puis, je ne veux plus le supporter, dit-elle en montant l'escalier qui conduisait au salon. Et cela devant Clayton ! que doit-il penser de moi ?

En entrant ils trouvèrent le thé sur la table, et tante Nesbit qui les attendait.

— Il est heureux, *mistress*, que vous ne vous soyez pas trouvée avec nous !… c'était un spectacle si triste !…, dit Mr Carson avec sa volubilité habituelle.

— Ma santé ne me l'aurait pas permis, répondit tante Nesbit. Je m'enroue toujours si je sors au moment de la rosée ; voilà déjà deux ou trois ans que j'en souffre, et je suis forcée de prendre des précautions ; et d'ailleurs je ne suis pas rassurée dans la voiture quand c'est John qui la conduit.

— La mauvaise humeur d'Old Hundred, lorsqu'il s'est vu obligé d'atteler pour aller assister à l'enterrement de cette pauvre femme, m'a fort réjouie, dit Nina. Je crois vraiment que s'il avait pu nous verser, sans se faire mal à lui-même, il l'aurait fait avec plaisir !

— J'espère maintenant, dit tante Nesbit, que cette famille partira bientôt ; c'est fort désagréable d'avoir de telles gens dans son voisinage.

— Les enfants sont gentils et ont l'air intelligent, dit Nina.

— Oh ! il n'y a point à compter sur eux ; dès qu'ils grandiront ils seront précisément comme leurs parents ; allez, je connais ces gens-là à fond. Je ne leur souhaite aucun mal, seulement je veux n'avoir rien de commun avec eux.

— Moi, dit Nina, je les plains. Je voudrais savoir pourquoi la législation n'établit pas des écoles ici comme dans l'État de New York. Il n'y a pas d'endroit où les enfants puissent s'instruire, quand même ils le désireraient. Du reste, tante, ces enfants appartiennent à une ancienne famille de la Virginie ; leur vieux nègre dit que leur mère descendait des Peyton…

— Je n'en crois pas un mot ; ils mentent tous tant qu'ils sont ; on ne peut avoir en eux aucune confiance.

— Soit, dit Nina ; j'essaierai, dans tous les cas, de faire quelque chose pour ces enfants.

— Je suis tout à fait de votre opinion, Nina ; vous montrez d'excellentes dispositions, continua Mr Carson, et vous me trouverez toujours prêt à encourager vos bonnes œuvres.

Nina fronça le sourcil d'un air courroucé, mais vainement ; Mr Carson, bavard intarissable, continua son babil jusqu'à ce que Nina se sentît poussée

à bout.

— Il fait une chaleur étouffante ici, s'écria-t-elle en se levant de table, passons dans le salon.

Le silence de Clayton et sa réserve contrariaient Nina presque autant que les prétentions bruyantes de Carson ; aussi, prenant vivement congé de la compagnie, elle courut, en sautillant, dans la salle où régnait la fraîcheur du soir, embaumée du parfum des roses. La pâle lune, enchâssée dans la zone azurée du soir, répandait l'éclat de sa douce lumière. Nina aurait donné tout au monde pour être seule, mais sachant bien que cela n'était pas possible, elle se détermina à choisir le bruit qui lui convenait le plus, et, s'asseyant au piano, elle commença à jouer rapidement des morceaux détachés. Clayton se jeta sur une bergère, près de la porte ouverte, tandis que Carson s'occupait à tourner les feuillets des livres de musique, tout en exprimant son admiration pour le talent de Nina.

Enfin, n'y pouvant tenir plus longtemps, elle quitta le piano, et, se tournant vers Mr Carson, elle lui dit d'un air décidé :

— Il fait très beau ce soir ; ne voulez-vous pas sortir ? Il y a un beau point de vue, à l'extrémité d'une des allées, où la lune se reflète dans l'eau ; je serais aise de vous le faire remarquer…

— Ne craignez-vous pas de vous enrhumer, Nina ? demanda tante Nesbit.

— Oh ! non, non…, je ne m'enrhume jamais, répondit Nina en prenant le bras de Mr Carson, qui en parut ravi ; puis ils s'éloignèrent rapidement, laissant Clayton en tête à tête avec tante Nesbit.

Nina marchait si vite, que son compagnon faillit en perdre haleine. Ils arrivèrent à une petite colline, où Nina s'arrêta en disant :

— Mr Carson, j'ai une communication à vous faire.

— Oh ! j'en serai charmé, ma chère Nina ! on ne peut plus charmé…

— Non, non, de grâce, ne parlez pas ainsi, dit Nina en l'arrêtant d'un geste ; attendez jusqu'à ce que je vous aie appris ce que j'ai à vous dire… j'ai lieu de croire que vous n'avez pas reçu une lettre que je vous ai adressée il y a quelques jours.

— Une lettre ! non, ma foi… c'est jouer de malheur.

— Oh ! oui, c'est malheureux, pour moi surtout, et aussi pour vous, car, si vous l'aviez reçue, elle m'aurait épargné l'embarras de cette entrevue. Je vous ai écrit cette lettre, *mister* Carson, pour vous apprendre que je ne saurais vous être fiancée. Je n'ignore pas que j'ai presque autorisé vos démarches, et que ma conduite a été légère et inconséquente ; mais, que

voulez-vous ? à New York, où tout le monde paraissait frivole, et où les jeunes filles se faisaient un jeu de leurs caprices, je me suis fiancée par fantaisie, par badinage, rien de plus ; je ne me rendais aucun compte des suites que cela pouvait entraîner ; mais, depuis que je suis dans cette habitation solitaire et loin du monde, la réflexion m'est venue. J'en suis très peinée, sans doute, mais je ne dois pas vous déguiser la vérité. Vous ne pouvez vous imaginer la pénible impression que m'a fait ressentir votre manière d'être avec moi depuis votre arrivée ici !

— Miss Gordon, dit Mr Carson avec dépit, je suis vraiment surpris, confondu… Je… je ne sais que penser !

— Tout ce que je désire, c'est que vous preniez la chose au sérieux. Comme ami vous me plaisez, et à ce titre je vous souhaite tout le bonheur imaginable ; mais, quant à une autre affection, il me serait aussi impossible de vous la promettre que de faire descendre la lune sur la terre. Je suis désolée, croyez-le, de vous avoir causé ce chagrin, ajouta-t-elle de sa voix la plus aimable ; mais j'aime à penser que vous apprécierez notre position réciproque.

À ces mots elle quitta brusquement la place et s'enfuit à pas précipités.

— Dans tous les cas, se dit-elle à elle-même, voilà une affaire faite !

Mr Carson resta d'abord stupéfait ; mais, peu à peu, il commença à se remettre, se secoua, passa la main sur ses yeux, tira sa montre, regarda l'heure, puis se dirigea du côté opposé à celui que Nina avait pris.

Heureux mortel ! auquel il était impossible de rien soustraire de son importance personnelle, sans qu'un quart d'heure de réflexion ne le remît en équilibre. Le chemin qu'il avait suivi à travers le bosquet côtoyait la rivière, et offrait en perspective de fort beaux points de vue. Le temps employé à sa promenade avait suffi à Mr Carson pour décider la question. D'abord il s'était répété le vieux proverbe : « Qu'il reste toujours dans la mer d'aussi bons poissons que ceux qu'on en a retirés » ; en second lieu, Mr Carson était homme d'affaires, et l'idée lui vint que l'habitation n'était plus aussi fertile, et que l'acquisition n'en serait pas très profitable ; et, en troisième lieu, regardant Nina comme le renard dans la fable regardait les raisins verts, il se souvint qu'elle aimait la parure et les folles dépenses. Puis, comme il avait ce qu'on rencontre dans tous les caractères superficiels, une amabilité à toute épreuve, il se dit qu'après tout elle ne lui plairait guère moins, malgré ce qui venait de se passer. Enfin, lorsqu'il se mit à penser à sa grande fortune, à sa riche maison de New York, et à tout

ce qu'il possédait, il commença à envisager Nina avec un œil de pitié ; en sorte que, lorsqu'il monta les degrés qui conduisaient à la véranda, tout amant éconduit aurait pu lui envier ses bonnes dispositions.

Il entra au salon : tante Nesbit avait fait apporter des lumières, et se trouvait toute seule.

Il ne savait pas ce qui s'était passé pendant sa courte absence, mais nous allons en instruire nos lecteurs.

Nina revint à la maison avec le même air décidé dont elle en était sortie, et tira Mr Clayton de sa rêverie en le frappant légèrement à l'épaule d'un coup de son éventail.

— Venez avec moi, lui dit-elle, je veux vous montrer le clair de lune à la fenêtre de la bibliothèque.

Elle commença à monter l'escalier de chêne, s'arrêtant à chaque palier pour faire signe à Clayton de la suivre. Elle ouvrit la porte d'un vaste appartement boisé, et l'invita à entrer. La pièce où ils se trouvaient, située au-dessus de celle qu'ils venaient de quitter, s'ouvrait sur la véranda par des portes vitrées, au travers desquelles pénétrait le clair de lune. Une grande table d'acajou en occupait le centre, et la lune répandait une clarté si brillante, qu'on pouvait distinguer non seulement la forme de l'encrier de bronze, mais la couleur même de la cire à cacheter. Dans le lointain, on apercevait, par-dessus le sommet des arbres, la rivière reflétant les rayons de l'astre des nuits.

— N'est-ce pas là un beau spectacle ? demanda Nina d'une voix émue.

— Très beau, répondit Clayton en s'asseyant dans un fauteuil près de la fenêtre, et en regardant le paysage de cet air impassible qui lui était naturel.

Après un moment de réflexion, Nina reprit :

— Au fait, ce n'était pas de cela que je désirais vous parler. Je voulais vous voir pour vous dire ce que j'aurais dû vous communiquer plus tôt. J'ai reçu votre dernière lettre, et je suis bien reconnaissante de toutes les choses aimables que votre sœur m'écrit ; mais il me semble que ce que vous avez vu, depuis que vous êtes ici, a dû vous surprendre.

— Et qu'est-ce qui a dû me surprendre ? demanda Clayton tranquillement.

— La manière dont Mr Carson m'a traitée.

— Je n'en ai pas été surpris, répondit Clayton de son ton le plus calme.

— En tout cas, dit Nina, il est juste que je vous instruise de la manière dont les choses se sont passées. Mr Carson s'est imaginé qu'il avait des

droits sur moi comme sur tout ce qui m'appartient, et j'ai eu la sottise de le lui laisser croire. Le fait est que je n'ai d'abord rien pris au sérieux dans la vie ; j'ai dit et j'ai fait tout ce qui m'est passé par la tête, sans en prévoir les conséquences ; c'est récemment seulement que j'ai envisagé les choses au point de vue réel. Depuis que je vous ai connu, j'ai vu tout sous un aspect différent, et la manière dont nous toutes, jeunes filles, nous sommes jouées de tout ce qu'il y a de plus respectable, me paraît tout à fait incroyable. Par amusement, j'étais fiancée à un homme ; par amusement encore, j'ai été fiancée à un autre.

— Oh ! oh ! dit Clayton, rompant son silence, c'est sans doute aussi par amusement que vous m'avez été fiancée.

— Non, dit Nina avec quelque hésitation, cette fois, ce n'était pas par badinage, et, cependant, je ne crois pas y avoir pensé assez sérieusement ; je ne suis encore qu'à moitié éveillée ; je ne me connais pas ; je ne sais où je suis, ni ce que je suis, et je voudrais pouvoir recommencer ce rêve enchanteur ; il me semble un peu trop pénible de prendre la vie au sérieux ; en définitive, je ne désire être enchaînée à personne, je veux être libre… J'ai rompu avec Mr Carson, j'ai rompu avec un autre, et je désire…

— Rompre avec moi ? demanda Clayton,

— Je ne sais, en vérité, si je puis dire ce que je veux ; pour vous c'est tout à fait différent et, pourtant, la contrainte que cela m'impose me fait peur ; il me semble que je serais seule, sans vous ; vos lettres me font le plus vif plaisir cependant je ne voudrais pas être fiancée, je m'effraie de cette idée !…

— Ma chère amie, si ce n'est que cela, soyez tranquille ; il n'est pas nécessaire que nous soyons fiancés. Si vous aimez me voir et m'écrire, faites-le, sans vous gêner en aucune manière ; le lendemain prendra soin de ce qui le regarde ; vous direz ce que vous voudrez, vous écrirez quand cela vous fera plaisir ; vous n'écrirez pas, si cela ne vous plaît pas, et vous aurez autant ou aussi peu de lettres qu'il vous plaira. L'amour n'existe pas sans liberté.

— Oh ! que je vous suis reconnaissante ! dit Nina, qui se sentait soulagée. Et maintenant, laissez-moi vous dire que le post-scriptum de votre sœur m'a plu infiniment ; mais il y a quelque chose dont je ne me rends pas bien compte. Le langage tout aimable qu'elle tient donne en même temps l'idée qu'elle est une personne très scrupuleuse, qui serait scandalisée par la connaissance de toutes les folies que j'ai commises à New York.

Clayton ne put s’empêcher de rire de la justesse de cette observation.

— Je ne sais, dit-il, comment vous avez pu faire une pareille découverte dans ces quelques lignes.

— Je me fais toujours, de la personne dont je lis le style, une idée aussi exacte que si je la voyais elle-même ; et voilà l’idée qui m’est venue en lisant la lettre de votre sœur.

— Eh bien ! Nina, pour vous dire la vérité, ma sœur Anne est esclave des convenances, rigoureusement formaliste dans sa conduite ; mais, après tout, c’est une femme d’un cœur noble et aimant. Je suis sûr que vous vous plairez réciproquement.

— Je n’oserais l’affirmer, répondit Nina ; je ne suis pas, d’ordinaire, du goût des gens sérieux et méthodiques ; ils parviennent toujours, de façon ou d’une autre, à éveiller en moi certain esprit de contradiction.

— Cela se peut ; mais ma sœur Anne, quoique amie des formes, a cependant une âme tendre et sympathique.

— Tandis que la plupart des personnes réservées ressemblent à une rivière profonde gelée jusqu’au fond, reprit Nina ; je serais bien satisfaite que votre sœur vînt me faire une visite, j’entends une visite d’amie, car il serait peu bienséant de faire entreprendre un tel voyage à quelqu’un dans le but de savoir s’il vous convient.

La naïve franchise de cette réflexion provoqua l’hilarité de Clayton.

— Savez-vous, continua Nina, que quoique jeune, ignorante et légère, je suis aussi fière que si j’avais toutes les connaissances du monde ; par exemple, je n’aime pas à écrire à votre sœur parce qu’il me semble que mon style est sans élégance, et je ne suis pas assez patiente pour consacrer le temps nécessaire à rédiger une lettre.

— Il faut simplement écrire comme vous parlez. Dites ce qui vous passe par la tête comme vous avez coutume de le dire, et tout ira bien. Vous le ferez, n’est-ce pas ?… Il suffit de deux personnes pour une correspondance.

— Bien, dit Nina en se levant avec animation, nous avons assez admiré le clair de lune ; descendons au salon, où nous avons laissé tante Nesbit et Mr Carson en tête à tête.

— Pauvre Carson ! dit Clayton.

— Oh ! ne le plaignez pas… L’excellente créature ! une bonne nuit de repos suffirait pour le consoler des plus grandes pertes ; il est si aimable ! D’ailleurs, il me conviendra beaucoup mieux à présent, car autrefois il ne me semblait point si important et si désagréable : il savait plaire aux jeunes

filles, parce qu'il était agréable, d'un commerce facile, toujours gai, et au courant de toutes les nouvelles. Par exemple, je crois qu'il serait insupportable si l'on éprouvait quelque souffrance réelle… Vous rappelez-vous son langage au retour de cet enterrement ? Savez-vous qu'il serait homme à en dire autant au retour du mien.

— Oh ! vous allez trop loin, dit Clayton.

— Non, je vous assure, répondit Nina. Cet homme-là me fait penser à une de ces mouches bleues, qui ne font que bourdonner et voltiger çà et là, s'abattre et marcher rapidement sur les pages d'un livre, puis s'arrêter sur le moindre objet. Lorsqu'il prend son air sérieux, et qu'il commence à parler de choses graves, il me fait penser encore à la mouche qui secoue ses ailes sur une bible… Mais venez au salon, car je crains que le pauvre garçon ne s'ennuie !

Ils descendirent, et Nina, libre de souci, fut tout à fait charmante ; elle causa familièrement avec Carson, chanta pour lui être agréable ses airs favoris, et cela d'autant plus volontiers qu'elle s'aperçut que Clayton écoutait attentivement.

Tout à coup les pas d'un cheval retentirent sur le sable de l'allée.

— Qui peut venir à cette heure ? s'écria Nina en courant à la porte pour voir qui s'approchait.

Chemin faisant, elle vit Harry qui venait à sa rencontre ; elle descendit les marches de la véranda pour lui parler.

— Qui vient ici, Harry ? dit-elle.

— Miss Nina, c'est *master* Tom, dit Harry à voix basse.

— Tom ! ô ciel ! dit Nina d'une voix où perçait la crainte. Quel motif peut l'amener ?

— Quel motif le fait jamais venir ? demanda Harry.

Nina remonta les degrés, regardant d'un air craintif le cavalier qui s'approchait de plus en plus ; Harry se tint derrière elle.

Quelques minutes après, le cheval s'arrêtait près de la véranda.

— Holà ! dit le cavalier. Venez prendre mon cheval, coquin !

Harry ne bougea pas ; le bras au côté, les sourcils froncés, il demeura immobile en fixant ses regards sur le nouveau venu.

— Ne m'entendez-vous pas ? dit celui-ci sautant de son cheval. Venez ici, et prenez mon cheval.

— De grâce, dit Nina en se retournant vers Harry, ne faites pas d'esclandre ici ! prenez son cheval et faites tout pour ne pas l'irriter.

D’un bond Harry franchit les marches, et saisit en silence la bride du cheval.

Le cavalier monta rapidement les degrés.

— Holà ! Nina, c’est toi ?

Et Nina se sentit pressée entre les bras d’un gros homme barbu et baisée au front par des lèvres imprégnées d’eau-de-vie et de tabac ; elle se dégagea, disant d’une voix presque éteinte :

— Tom, c’est toi ?

— Mais, oui, certainement c’est moi : qui as-tu donc cru que ce pourrait être ? Tu es enchantée de me voir, n’est-ce pas ? tu croyais peut-être que je ne viendrais pas ?

— Tais-toi, Tom ! je t’en prie, je suis contente de te voir, sans doute, mais il y a du monde au salon, et, je t’en prie, ne parle pas si haut !

— Et qui est là ? probablement un de tes amants ? Eh bien ! je vaux autant qu’eux ; nous sommes en pays libre, j’espère ; je ne veux pas, à cause d’eux, parler à voix basse. Ainsi, Nin… Ah ! voici la vieille empesée, dit-il en voyant tante Nesbit paraître à la porte ; dites donc, vieille fille, comment ça va-t-il ?

— Thomas ! dit tante Nesbit doucement, Thomas !

— N’allez pas me *Thomasser*, vieille chatte ! ne me dites pas de me taire, je ne veux pas me taire, je sais ce que je fais ! C’est ma maison aussi bien que celle de Nin, et j’y ferai ce que bon me semblera ! je ne veux pas qu’on me ferme la bouche à cause de ses amants ! Ainsi, allez-vous-en et laissez-moi passer !

Tante Nesbit se recula, et il pénétra dans l’appartement.

C’était un jeune homme d’environ vingt-cinq ans, qui avait reçu de la nature une taille et une figure avantageuses ; mais tous les traits de son visage étaient bouffis par l’habitude de la débauche ; ses yeux noirs avaient cette expression trouble, qui, dans un jeune homme, est le plus sûr indice d’un cœur impur. Son front, large, élevé, était rouge et couvert de boutons ; ses lèvres étaient enflées, et tout en lui annonçait en ce moment qu’il se trouvait dominé par l’abus de liqueurs excitantes qui l’avaient privé de sa raison.

Nina le suivit, le visage pâle au point d’effrayer Clayton, près duquel elle se rapprocha comme pour implorer sa protection. Clayton et Carson se levèrent en même temps et restèrent ainsi debout sans proférer un seul mot.

— Voilà du joli, en vérité, Nina, dit Tom, en se retournant vers elle, et accompagnant sa phrase d'un juron énergique, pourquoi ne me présentes-tu pas ? C'est une singulière façon de recevoir un frère, que tu n'as pas vu depuis trois ou quatre ans. On dirait que tu rougis de moi ; voyons, que diable ! Ne t'ai-je pas dit de me présenter ?

— Ne parle pas ainsi, Tom, dit Nina, en lui posant la main sur son bras. Voici Mr Clayton… Mr Clayton, ajouta-t-elle en levant les yeux sur lui, voici mon frère.

Mr Clayton lui offrit la main avec les compliments de politesse en usage.

— Mr Carson, dit Nina, je vous présente mon frère.

Il y avait quelque chose de touchant dans la manière dont ce peu de mots fut prononcé. Une autre personne le remarqua, ce fut Harry, qui, après avoir laissé les chevaux aux mains d'un domestique, était resté debout près de la porte et contemplait la scène qui se passait entre nos divers personnages. Un éclair, semblable au reflet d'une lame d'acier, brillait dans ses yeux bleus, et, chaque fois qu'il entendait Nina dire : « mon frère », il respirait péniblement comme un homme qui cherche à comprimer quelque violente émotion.

— Vous ne me paraissez pas fort aise de me voir, dit Tom Gordon en s'asseyant, le chapeau sur la tête, au centre du groupe. J'ai cependant autant droit d'être ici que personne, continua-t-il en jetant aux pieds de tante Nesbit le tabac qu'il venait de mâcher. Je croyais que ceux qui sont unis par des liens de parenté devaient avoir quelque joie de se revoir ; mais vous pouvez remarquer, messieurs, par vos propres yeux, que c'est ici tout le contraire. Voilà ma sœur devant vous : vous me croirez à peine si je vous dis qu'elle ne m'a pas vu depuis trois ans ; eh bien ! au lieu de paraître charmée de mon retour, la voilà retirée dans son coin ; elle ne s'approche pas plus de moi que si j'avais la peste… Allons, viens ici, petite chatte, et assieds-toi sur mes genoux.

Il essaya d'attirer Nina près de lui, mais elle résista d'un air d'effroi, en jetant les yeux sur sa tante, qui, encore plus effrayée qu'elle, était assise, les pieds sur le sofa, comme pour se garantir de la dent d'un chien enragé. Il y avait, en effet, de quoi justifier la terreur dont elles étaient possédées. Toutes deux se souvenaient des orages qui troublaient la paix de la famille dès que Tom Gordon revenait à la maison. Nina se rappelait ses jurements et ses imprécations, qui l'avaient tant effrayée, et elle n'avait pas oublié combien de fois elle avait vu son père, le visage couvert d'une pâleur

mortelle, la tête appuyée sur sa main, pousser de douloureux soupirs comme ceux qui ont un fils unique dans une condition pire que la mort.

Il ne faut donc pas s'étonner que Nina, quoique ordinairement courageuse, fût devenue craintive et embarrassée à ce retour inattendu.

— Tom, dit-elle doucement en s'approchant de lui, tu n'as pas encore soupé ? Ne ferais-tu pas bien d'y songer ?

— À d'autres, dit-il, en lui enlaçant la taille, et la faisant asseoir sur ses genoux. Tu ne me feras pas quitter comme ça ce salon ! Je sais ce que je fais ! Dis-moi, continua-t-il en la retenant, lequel de ces deux-là est le favori ?

Clayton à ces mots se leva, et sortit sur la véranda ; Mr Carson pria Harry de lui indiquer son appartement.

— Allons donc, est-ce qu'ils s'en vont ? Eh bien ! Nin, franchement, j'ai terriblement faim : je ne sais pas, vraiment, ce qui retient Jim si longtemps ; je l'ai envoyé à la poste ; il aurait dû être de retour aussitôt que moi. Oh ! le voici ! Holà, coquin ! dit-il en allant à la porte, où un nègre descendait de cheval. Y a-t-il des lettres ?

— Non, *massa*, je crois que la malle ne vient plus ; il y a un mois qu'il n'est venu de lettres pour personne. Je pense que c'est à cause de quelque dérangement dans les eaux de ces criques, en sorte que la malle va partout, excepté où elle devrait aller.

— Que le diable l'emporte ! Dis donc, Nin, pourquoi n'offres-tu pas à souper à ton pauvre frère ? Je reviens dans la maison de mon père et tout le monde ici semble sous le coup d'une frayeur mortelle ! Et pas de souper !

— Mais, Tom, voilà déjà trois ou quatre fois que je te demande si tu veux souper.

— Le malheur, dit Jim à voix basse à Harry, c'est qu'il n'est qu'à moitié ivre ! Qu'on lui donne un peu plus d'eau-de-vie, et dans peu nous le mettrons au lit sans la moindre difficulté !

Qui fut dit fut fait : en se mettant à table, Tom Gordon passa tour à tour par toutes les phases de l'ivresse, devint aussi caressant qu'il avait été insolent, embrassa Nina et tante Nesbit, pleura ses péchés, confessa ses fautes, rit et pleura faiblement et finit par tomber endormi sur sa chaise.

— Là ! il en a assez pour le moment ! dit Jim qui l'avait observé attentivement. Maintenant, Harry, il faut que nous l'emportions !

Nina, de son côté, n'avait pas retrouvé le calme en se couchant ; elle ne présageait rien que tourments et embarras, et l'isolement de sa situation la

frappa avec plus de force que jamais.

Quant aux conseils, il n'y avait pas à en demander à tante Nesbit, et Nina s'irritait rien qu'à la pensée de la mettre dans sa confidence.

— Personne ne sait, dit-elle en se couchant, ce qui aura lieu demain ; il ira partout, partout, à l'ordinaire, se mêlant de tout, menaçant, faisant peur à mes gens, et cherchant querelle à Harry. Hélas ! Il me semble que ma vie a tout à coup pris un aspect triste et plein de dangers…

Nina achevait cette pensée quand elle vit quelqu'un debout à côté de son lit. C'était Milly qui se penchait tendrement sur elle, en disposant les couvertures du lit avec la sollicitude d'une mère.

— Est-ce vous, Milly ? Oh ! asseyez-vous ici un moment, je suis si tourmentée ! J'ai eu tant de chagrin aujourd'hui ! Savez-vous que Tom est revenu ce soir tout à fait ivre… Oh ! chère Milly, c'était horrible à voir. Savez-vous qu'il m'a prise dans ses bras, qu'il m'a embrassée, et, quoiqu'il soit mon frère unique, ses grossières caresses m'ont effrayée ! Hélas ! je suis bien tourmentée ! bien inquiète !

— Oui, mon agneau ! je sais tout cela, dit Milly, je l'ai souvent remarqué déjà !

— Ce qu'il y a de plus affreux, dit Nina, c'est que je ne sais pas ce qu'il fera demain… En présence de Mr Clayton encore… Oh ! je sens ma faiblesse, et j'en suis triste et honteuse !

— Oui, oui, mon enfant, dit Milly en lui passant la main sur la tête.

— Je me trouve toute seule, dit Nina ; d'autres jeunes filles ont quelque ami ou quelque parent sur lequel elles peuvent s'appuyer, mais moi je n'ai personne !

— Pourquoi n'implorez-vous pas votre *Père* ? dit Milly à Nina, d'une voix douce.

— Implorer *qui* ? dit Nina, en levant sa tête de l'oreiller.

— Votre *Père* ! continua Milly avec emphase. Ne savez-vous pas : « Notre Père, qui êtes aux cieux » ? J'espère que vous n'avez pas oublié vos prières, cher cœur !

Nina la regarda avec surprise.

— Si j'étais à votre place, mon agneau, ajouta Milly, je confierais toutes mes peines à mon Père ; car il vous aime, mon enfant ! Il n'y a rien qu'il n'aimerait mieux que de vous voir venir à lui, et lui dire tous vos chagrins ; il les adoucira, soyez-en sûre. C'est ainsi que je fais et je m'en suis toujours bien trouvée.

— Mais, Milly, vous ne me conseilleriez pas de raconter à Dieu tous mes petits secrets ?

— Et pourquoi non, mon enfant ? De quoi lui parleriez-vous, si ce n'était de cela ?

— Ah ! Milly, dit Nina, ignorez-vous donc que j'ai négligé les devoirs que la religion impose ? Il y a des années que je n'ai dit mes prières. Lorsque j'étais au pensionnat, mes compagnes se moquaient de toutes celles qui faisaient leurs prières, et je redoutais leurs railleries ; puisque j'ai négligé mon Père céleste quand tout me souriait dans la vie, il ne serait pas juste, selon moi, de le supplier de me venir en aide aujourd'hui que ma position est difficile et embarrassée, ce ne serait pas lui faire honneur.

— Que Dieu vous bénisse, mon enfant ! Mais vous parlez contre la raison : croyez-vous que votre Père céleste n'a pas veillé sur vous tendrement, pendant toutes ces années ! Il sait, mon enfant, que nous sommes de faibles créatures, et il n'est guère surpris ni offensé de nos faiblesses. Ne savez-vous pas qu'il est le Bon Pasteur ? Et à quoi servirait le pasteur, si ce n'est à ramener les brebis qui s'égarent et qui se laissent prendre aux pièges qui leur sont tendus ? C'est pour cela, cher cœur, qu'il y a un Bon Pasteur au ciel.

— Il y a si longtemps que je n'ai prié, Milly, que je ne les sais peut-être plus ?

— Là, mon enfant, qui vous a dit de prier ? Je ne prie jamais, moi ; je l'ai essayé une fois, mais j'ai si mal réussi, que j'y ai renoncé. Tout ce que je fais, c'est d'aller à mon Père, de lui dire tout ce que je désire, tout ce qui m'inquiète, et je crois que cela lui plaît beaucoup mieux que des prières toutes faites. Il m'entend tout aussi clairement que si j'étais la plus grande dame du pays ; et il s'intéresse à toutes mes pauvres affaires. Quelquefois, lorsque mon cœur est lourd, je m'approche de lui, et, quand je lui ai raconté mes peines, mon cœur redevient léger comme une plume.

— Ah ! mais c'est que je l'ai oublié pendant tant d'années.

— Écoutez alors, cher cœur, ce que je vais vous raconter. Je me souviens, lorsque vous étiez toute petite, que vous vous êtes éloignée de ceux qui prenaient soin de vous, et que vous vous êtes glissée dans le bois où, folle et joyeuse, vous vous amusiez à cueillir des fleurs. Bientôt votre papa s'est aperçu de votre absence, et tout le monde s'est mis à vous chercher. L'un courant par-ci, l'autre cherchait par-là ; enfin votre papa courut au bois, et là il vous trouva couverte de boue, sans chaussures, et le visage tout meurtri

par les broussailles ; vous pleuriez et vous appeliez à votre aide votre papa, qui assurait que jamais de sa vie il n'avait entendu musique plus agréable à ses oreilles. Je me souviens aussi qu'il vous prit dans ses bras et qu'il vous ramena à la maison en vous couvrant de baisers. Vous voyez bien, cher cœur, que vous n'avez appelé votre père que lorsque vous aviez besoin de secours, et c'est là ce que nous faisons tous. Nous n'avons recours à notre Père que dans le malheur, et il faut quelquefois de grands chagrins pour nous ramener à *Lui*. Un de ces jours, mon enfant, je vous offrirai les conseils qui sont le fruit de mon expérience ; mais, pour le moment, oubliez vos peines, confiez à Dieu le soin de vos affaires et endormez-vous. Et je vous assure que Dieu s'en chargera… ne l'oubliez pas.

Disant cela, Milly disposa soigneusement l'oreiller et sortit après avoir déposé un baiser sur le front de Nina.

OceanofPDF.com

13
Tom Gordon

— Sais-tu, Nina, dit Tom Gordon en entrant, après avoir fait le tour de l'habitation, que tu as grand besoin de moi pour prendre soin de cette propriété ; tout est sens dessus dessous, tandis que cet homme (il désignait Harry) court partout à cheval et en bottes vernies. Ces gens-là, je le sais, sont tous fourbes !

— Tu n'ignores pas, Tom, que la propriété est soignée selon les ordres de mon père, et l'oncle Jack reconnaît que Harry dirige tout admirablement. Je suis convaincue que personne n'aura pu être plus dévoué à mes intérêts, et j'en suis parfaitement satisfaite.

— Oui, sans doute ; tout est laissé à toi et aux exécuteurs testamentaires, ainsi que tu les nommes, comme si je n'étais pas le gardien naturel de ma sœur ! Je ne suis donc venu ici alors que pour être témoin de l'insolence de ce drôle !

— L'insolence de qui ? de Harry ? Il n'est jamais insolent. Il a toutes les façons d'un gentleman. Tout le monde ici en a fait la remarque.

— D'un gentleman ! Que tu es sotte, Nin, d'appliquer cette dénomination à tes nègres ; un gentleman, vraiment ! Et tandis qu'il fait son gentleman, qui prend soin de la maison ? Tu découvriras, sois-en sûre, un de ces jours, comment les choses se passent ; mais c'est ta manière ; tu n'as jamais voulu m'écouter, ni faire la moindre attention à mes conseils.

— Ô Tom ! n'en parlons plus, de grâce ! Je ne me mêle jamais de tes affaires et je me réserve le droit de diriger les miennes à ma volonté.

— Et quel est ce Clayton qui séjourne si longtemps ici ? Vas-tu l'épouser, hé ?

— Je ne sais pas, dit Nina.

— Il ne me plaît guère, et je ne donnerai pas mon consentement à ton mariage avec lui ; l'autre vaut deux fois autant ; il a une des plus grandes fortunes de New York. Joe Snider m'a raconté tout cela. Tu l'épouseras.

— Tu peux dire ce que tu voudras ; mais je ne l'épouserai pas, et j'épouserai Mr Clayton, si je le veux ! dit Nina en rougissant. Tu n'as pas le droit de me dicter des lois au sujet de mes affaires personnelles, et je t'avoue franchement que je ne m'y soumettrai pas.

— Ouais ! vraiment ! voilà de la décision, dit Tom.

— De plus, dit Nina, je te prie de ne toucher à rien sur cette habitation et de te souvenir que mes gens ne sont pas les tiens, et que tu n'as aucun pouvoir sur eux.

— Nous verrons de quelle manière tu l'empêcheras. Je ne veux pas me cacher sur l'habitation de mon père, comme si je n'avais pas le droit d'y être, et si tes nègres n'y prennent garde, ils verront si je suis maître ou non, surtout ce Harry. Si ce coquin ose seulement lever le doigt pour contredire le moindre de mes ordres, je lui passerai une balle à travers la tête avec aussi peu de cérémonies que si je visais un chevreuil ; je t'en avertis.

— Ô Tom ! de grâce, tais-toi, dit Nina, qui commençait à concevoir des craintes. Pourquoi me créer tant d'embarras et m'alarmer ainsi ?

Ici la conversation fut interrompue par l'entrée de Milly.

— Miss Nina, dit-elle, voulez-vous avoir la bonté de me donner votre linge fin ; car je suis en train de blanchir pour miss Loo.

Nina, satisfaite de cette interruption, se hâta de monter à sa chambre, où elle fut suivie par Milly, qui referma la porte sur elle et lui dit d'un ton mystérieux :

— Miss Nina, ne pourriez-vous pas donner à Harry quelque commission qui l'occuperait au-dehors de l'habitation deux ou trois jours pendant que *massa* Tom est ici ?

— Mais de quel droit, dit Nina, le rouge lui montant au visage, viendrait-il donner des ordres à mes gens ou à moi et s'immiscer dans mes affaires ?

— Oh ! c'est inutile de parler de *droit*, cher cœur. Nous devons faire ce que nous pouvons. Il ne paraît pas s'inquiéter beaucoup de quel côté sont les droits. Je vais vous dire ce qu'il en est, mon enfant. Harry est votre main droite, mais il n'a pas appris à se courber sous le vent comme les autres ; il est plein de feu, toujours prêt à éclater comme une boîte de poudre, et *massa* ne cherche qu'à l'irriter ; mon enfant, le sang peut couler, oui, le sang peut couler !

— Eh quoi, vous pensez qu'il oserait jamais ?…

— Ah ! mon enfant, n'en doutez pas… Oser, oui, certes, il oserait ! D'ailleurs les jeunes gens ont cinquante moyens de provoquer et d'irriter

ceux qu'ils poursuivent ; et si la chair et le sang se révoltent, Harry pourra lever la main sur lui et sans qu'on puisse rien dire ni faire. Voilà ce que vous ne sauriez empêcher. Vous ne voudriez pas intenter un procès à votre propre frère, et, d'ailleurs, un procès ne rendrait pas la vie à Harry. Ciel ! mon enfant, s'il m'était permis de vous faire le récit de ce que j'ai vu ; mais vous n'en savez rien. Ce que je vous conseille, c'est de prendre un prétexte quelconque pour éloigner Harry de l'habitation ; ensuite parlez franchement à votre frère ; peut-être, alors, s'en ira-t-il. Surtout ne vous disputez pas, ne lui résistez pas, quoi qu'il arrive. Il n'y a personne sur l'habitation qui ne déteste Tom, bien que tous fléchissent devant sa volonté. Mon enfant, il faut vous hâter ; j'irai tout de suite le chercher. Venez dans le petit salon, sur le derrière de la maison, et j'irai l'appeler.

Pâle et tremblante, Nina descendit au salon, et, peu de minutes après, Milly entra suivie de Harry.

— Harry, dit Nina d'une voix émue, montez à cheval et allez à l'habitation de mon oncle Jack pour lui remettre un billet de ma part.

Harry resta les bras croisés et les yeux baissés tandis que Nina continuait :

— Vous feriez mieux encore, Harry, de prétexter quelque affaire pour séjourner chez mon oncle Jack pendant deux ou trois jours, ou même une semaine.

— Miss Nina, le travail presse en ce moment, et il est nécessaire qu'il y ait ici quelqu'un pour le surveiller ; un délai de quelques jours peut causer une grande perte, et, alors, on dira que j'ai négligé mes devoirs pour aller faire des courses dans le pays.

— C'est juste, Harry, mais si je vous envoie, j'en prends la responsabilité, et j'en subirai les conséquences. Le fait est, Harry, que je crains que vous n'ayez pas assez de patience pour rester ici, maintenant que Tom s'y trouve, et à dire vrai, Harry, je crains tout pour vous. Si donc vous avez quelque égard pour moi, vous m'obéirez et partirez de suite ; je lui dirai que je vous ai envoyé pour mes propres affaires, et je vais écrire une lettre que vous serez chargé de porter. C'est le seul moyen à employer ; il a tant de moyens, lui, de vous provoquer et de vous insulter, que vous pourriez enfin être entraîné à dire ou à faire quelque chose qui lui fournirait un prétexte, et c'est l'extrémité à laquelle il voudrait vous pousser.

— Ma position n'est-elle pas insupportable ? dit Harry en baissant les yeux et parlant entre ses dents, il me faut tout abandonner, parce que je n'ai

pas le droit d’agir en homme, et de vous protéger vous et les vôtres !

— Oh ! oui, c’est une pitié ! c’est honteux ! dit Nina. Mais, Harry, ne vous arrêtez pas à cette pensée et partez.

Plaçant alors doucement sa main sur celle de Harry, elle ajouta :

— Par égard pour moi, faites ce que je vous dis : allons, soyez généreux !

L’appartement où ils se trouvaient s’ouvrait par des portes vitrées sur la véranda, d’où l’on apercevait une allée bordée d’arbustes. Harry, préoccupé et rêveur, tressaillit tout à coup en voyant Lisette s’approcher avec un panier de linge fin sur la tête. Sa jolie petite taille se dessinait gracieusement sous sa robe bleue, recouverte d’un fichu blanc croisé sur sa poitrine, et son bras arrondi soutenait le panier sur sa tête. Elle s’avança d’un pas léger et coquet tout en fredonnant une chansonnette, et attira, en même temps, l’attention de Tom Gordon et de son mari.

— Parole d’honneur ! voilà une ravissante petite créature ! s’écria Tom en courant à sa rencontre.

« Bonjour, ma belle enfant ! lui dit-il.

— Bonjour, *sir*, répondit Lisette avec sa gaieté ordinaire.

— De grâce, ma petite Minette, à qui appartenez-vous ? Je ne me souviens pas de vous avoir vue sur cette habitation.

— Je suis la femme de Harry, *sir*, à votre service.

— Ah ! vraiment, j’admire son goût ! dit-il en lui posant familièrement la main sur l’épaule.

Lisette se retira du côté opposé de l’allée avec un air de dédain qui ajoutait encore à sa beauté.

— Quoi ! ma chère, ignorez-vous donc que je suis le jeune maître de votre mari ? Allons, allons, venez, dit-il en essayant de lui prendre le bras.

— De grâce, ne me touchez pas, dit Lisette en rougissant et d’un ton sévère.

— Ne pas vous toucher ? Je m’en garderai bien tant que vous me le demanderez de si gentille façon !

Et il plaça de nouveau sa main sur l’épaule de la jeune femme.

Harry, debout à la fenêtre, avait été témoin de cette scène, qu’il avait regardée les lèvres serrées et l’œil fixe ; Nina, le dos tourné à la fenêtre, remarqua la sombre expression de cette physionomie.

— Venez, miss Nina ! dit Harry, venez voir ma femme et votre frère.

Nina se retourna vivement à cet appel, et soudain le rouge lui monta au visage, son corps parut frémir, ses yeux brillèrent d’un éclat inaccoutumé,

et, avant que Harry eût le temps de deviner son intention, elle était dans l'allée et avait pris la main de Lisette.

— Tom Gordon, dit-elle, je suis honteuse pour vous ! taisez-vous ! taisez-vous ! continua-t-elle fixant les yeux sur lui et frappant la terre de son pied. Osez-vous bien venir sur mon habitation prendre de semblables licences avec mes gens ? Sachez que je ne le permettrai pas tant que je serai maîtresse ici, et je suis maîtresse ! Osez mettre la main sur cette jeune femme, tant qu'elle est sous ma protection ! Venez, Lisette !

Ce transport de colère de sa sœur stupéfia tellement Tom Gordon, qu'il les laissa partir sans opposition. Il regarda Nina pendant quelques instants, puis il se mit à siffler un air.

— Ce n'est vraiment pas trop mal ! mais je lui apprendrai que c'est plus facile à dire qu'à faire.

Et il s'approcha de la véranda où Harry se trouvait, les bras croisés et les veines du front gonflées par la violence de ses émotions.

— Entrez, Lisette, dit Nina, et portez ces objets dans ma chambre, je vous y rejoindrai tout à l'heure.

— Vraiment, dit Tom en s'approchant de Harry de l'air le plus impertinent, nous vous sommes tous fort obligés d'avoir amené ici une aussi jolie créature !

— Ma femme n'appartient pas à cette habitation, dit Harry en s'efforçant de parler avec calme. Elle appartient à Mrs Le Clere, qui demeure à l'habitation Belleville.

— Très bien et merci du renseignement ! il peut me venir la fantaisie de l'acheter, et je ne suis pas fâché de savoir à qui elle appartient ; j'ai besoin d'une petite mignonne comme celle-là. Elle est bonne ménagère, n'est-ce pas, Harry ? sait-elle bien repasser le linge ? à quel prix la vendrait-on, croyez-vous ? J'irai voir sa maîtresse.

Pendant cet insolent discours, les mains de Harry tremblaient, et, de temps en temps, il tressaillait de fureur, portant alternativement les yeux sur Nina et sur son frère : ses joues se couvrirent de la pâleur de la mort, ses lèvres se flétrirent sous une teinte bleuâtre, et, sans répondre, il resta les bras croisés et les yeux fixés sur Tom, comme il arrivait quelquefois lorsqu'il était dominé par la colère. En ce moment les traits de son visage prirent une ressemblance si frappante avec ceux du colonel Gordon, que Nina ne put s'empêcher d'en être saisie ; cette ressemblance n'échappa pas non plus à Tom Gordon ; cette remarque ne fit qu'accroître sa rage, et la

fureur donnait à ses yeux un éclat effrayant : les deux frères étaient placés ainsi comme deux nuages opposés tout prêts à lancer la foudre. Nina se hâta d'intervenir.

— Dépêchez-vous, Harry, dépêchez-vous ! cette lettre est très pressée. Faites-moi le plaisir de la porter sur-le-champ.

— Voyons un peu, dit Tom, je vais dire à Jim d'amener mon cheval. Quelle route prend-on pour aller à l'habitation Belleville ? Je pense y aller ce matin.

Et se retournant à ces mots, il descendit lentement les marches de l'escalier.

— N'êtes-vous pas honteux, Tom ? mais vous ne le ferez pas ; vous ne pouvez pas le faire ! pourquoi me tourmenter ainsi ? dit Nina.

Il s'arrêta, laissant errer sur ses lèvres un sourire méchant, et disparut.

— Harry, Harry, dépêchez-vous ! ne vous tourmentez pas ; il n'y a pas de danger.

Puis elle ajouta :

— Mrs Le Clere n'y consentirait jamais.

— Que peut-on savoir dans une question d'argent, répondit Harry.

— Eh bien ! s'il en est ainsi, je l'enverrai acheter moi-même, dit Nina.

— Hélas ! vous ne connaissez pas votre position, miss Nina, dit Harry vivement… Il serait impossible de trouver l'argent nécessaire cette semaine, surtout si je suis obligé de partir. Ma présence ici ou mon départ ne sont pas indifférents dans une telle circonstance ; et peut-être *master* Tom a-t-il en sa possession mille dollars qu'il pourrait compter sur-le-champ ; il sait se procurer les sommes destinées à satisfaire ses caprices, Grand Dieu ! n'ai-je pas subi ce joug assez longtemps ?

— Eh bien ! Harry, dit Nina, s'il le faut, je vendrai tout ce que je possède… mes bijoux… tout ! je donnerai mon habitation en garantie plutôt que de laisser Tom Gordon accomplir cette méchante action. Je ne suis pas aussi égoïste que j'ai paru l'être ; je sais que vous vous êtes sacrifié corps et âme pour mes intérêts, et je ne m'y suis point opposée, parce que j'aimais à me trouver heureuse, sans tracas et sans soucis, comme une enfant gâtée ; mais, après tout, je me sens douée d'autant d'énergie que mon frère lorsque l'occasion l'exige, et pour preuve, j'irai ce matin à Belleville pour acheter votre femme… Vous, Harry, n'hésitez plus à partir. Vous ne pouvez supporter de tels outrages, et si le ressentiment vous poussait à quelque extrémité, tout le monde se prononcerait contre vous sans que je puisse rien

pour vous protéger. Fiez-vous à moi ; je ne suis plus une enfant, et vous reconnaîtrez que j'ai la force suffisante pour sauvegarder mes intérêts comme les vôtres. Ah ! voici Mr Clayton qui traverse le bosquet ; il arrive à propos. Faites amener immédiatement deux chevaux ; nous partirons ce matin même.

Nina donna ses ordres avec la dignité d'une princesse, et Harry, malgré son émotion, ne put s'empêcher d'admirer le caractère d'autorité répandu sur toute sa personne.

— Oh ! pour vous, dit-il à voix basse, je verserai, sans me plaindre, la dernière goutte de mon sang ; mais, ajouta-t-il d'un ton qui fit frémir Nina, je hais tout le reste du monde ! Je hais votre pays ! je hais vos lois !

— Harry, dit Nina, vous avez tort de parler ainsi…

— Oui… bien tort, en effet. Est-ce que nous autres esclaves nous avons le droit d'avoir tort ? On peut nous enfoncer des épingles et des couteaux dans le corps ; on peut essuyer ses chaussures sur nos vêtements, nous cracher au visage, et nous ne devons pas cesser d'être satisfaits et patients comme des modèles de résignation chrétienne. Ah ! pourquoi, miss Nina, votre père ne m'a-t-il pas fait travailler dans les champs avec les nègres ; pourquoi, au lieu de me donner une éducation cultivée, ne pas m'avoir livré à la merci de tout homme blanc qui pouvait impunément m'écraser sous ses pieds ?

Nina se rappelait les traits de son père lorsqu'il cédait à quelques accès de fureur, et l'image qu'elle en avait conservée dans sa mémoire se reproduisit alors à ses yeux sur le visage de Harry avec une ressemblance si complète, qu'elle recula épouvantée.

— Harry, dit-elle d'un ton où la pitié se mêlait au reproche, réfléchissez un peu à ce que vous venez de dire, et si vous avez quelque affection pour moi, rassurez-vous.

— Vous aimer ? n'avez-vous pas toujours tenu mon cœur dans vos mains ? C'est là ce qui a rivé mes chaînes ; si ce n'eût été vous, je me serais, dès longtemps, dirigé vers le Nord, ou je serais resté mort en chemin !

— Eh bien ! Harry, répondit Nina après un moment de réflexion, l'amour qu'on a pour moi ne doit servir à river aucune chaîne ; car, aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel, je vous rendrai la liberté. Je ferai présenter un bill à la législature prochaine, et je sais un ami qui sera fier de s'en charger. Et maintenant, Harry, allez.

Harry s’arrêta un moment, porta avec un respectueux enthousiasme la main de sa jeune maîtresse à ses lèvres, et disparut. Clayton, qui, en traversant le bosquet, s’était aperçu que Nina avait une conversation animée, s’était discrètement tenu à l’écart, attendant au pied de l’escalier qui conduisait de la véranda au jardin le moment favorable pour arriver jusqu’à elle. Dès que Nina le vit, elle lui tendit cordialement la main, en lui disant :

— Oh ! *mister* Clayton, soyez le bienvenu, c’est vous que je désirais voir. Voulez-vous faire avec moi une promenade à cheval ?

— Bien volontiers, répondit-il.

— Veuillez m’accorder quelques minutes pour m’apprêter. Les chevaux seront bientôt là ; et, montant légèrement l’escalier, elle passa près de lui et entra dans la maison.

Clayton s’était trouvé fort peu à son aise depuis l’arrivée de Tom Gordon ; dès la soirée précédente il était convaincu que ce jeune homme l’avait pris en aversion ; et il s’était donné toutes les peines du monde pour ne point paraître s’en être aperçu : il ne voulait pas forcer Nina à lui confier sa situation, même sous le prétexte de lui offrir ses conseils et son amitié ; mais il se tenait prêt à lui venir en aide aussitôt qu’elle réclamerait un appui. La franchise de son caractère ne lui permettait pas de douter que Nina ne saisit l’occasion de l’entretenir de ce qui l’intéressait si vivement.

Nina reparut bientôt ; ils se mirent en selle, et en peu de temps ils arrivèrent dans le sentier qui conduisait à la cabane de Tiff ; une autre route partait de là et menait à l’habitation Belleville.

— Je suis charmée, pour plusieurs motifs, de vous voir seul ce matin ; car je n’ai jamais eu plus besoin de l’assistance d’un ami ! lui dit Nina… Je suis humiliée que vous ayez été témoin de la scène qui s’est passée hier soir ; mais, puisqu’elle vous est connue, je puis librement en causer avec vous. Bien qu’il soit mon frère unique, Tom ne m’a jamais traitée avec la moindre affection ; je ne saurais vous dire pourquoi ; peut-être était-il jaloux de la tendresse que mon père me portait, ou bien peut-être cela vient-il de ce que j’étais une enfant gâtée et volontaire ; toujours est-il qu’il n’a jamais été bon pour moi. Il l’eût été sans doute si je m’étais soumise aux caprices de sa volonté ; mais mon caractère est aussi positif et aussi opiniâtre que le sien ; je n’ai jamais subi le contrôle de personne, et je ne reconnais pas le droit qu’il veut s’arroger sur mes affaires personnelles ; il n’est pas mon tuteur et je ne veux pas qu’il le soit, bien que je l’aime toujours. Tom a conçu la

haine la plus violente contre ce pauvre Harry, et je n'ai compris qu'à son retour ici toutes les difficultés qui allaient m'assaillir ! On dirait qu'ils sont tous deux possédés du démon. Ils sont comme surchargés d'électricité, et je m'attends à une prochaine explosion. Malheureusement pour Harry, il a reçu une éducation fort supérieure à celle des gens de sa condition, et le poste de confiance qu'il occupe a développé en lui les sentiments d'un homme libre et d'un gentleman ; à l'exception de Tom, en effet, il n'y a aucun membre de la famille qui ne l'ait toujours traité avec bonté, et même avec égards ; je pense parfois que cela ne fait qu'irriter Tom de plus en plus. Je crois qu'il a l'intention de pousser Harry à quelque acte désespéré ; aussi, quand je vois la façon dont ils échangent leurs regards, je tremble pour les conséquences que peut entraîner cette haine réciproque. Harry a épousé récemment une charmante femme, avec laquelle il demeure dans une petite cabane située à l'extrémité de l'habitation Belleville ; ce matin, Tom l'a vue par hasard ; et cette vue lui a suggéré le moyen d'inquiéter Harry. Il a menacé de venir l'acheter à Mrs Le Clere, et, pour rassurer Harry, j'ai promis de me rendre à Belleville avant mon frère.

— Et pensez-vous, dit Clayton, que sa maîtresse veuille la vendre ?

— Je ne sais pas, répondit Nina ; je ne connais cette personne que de nom. C'est une créole de la Nouvelle-Orléans, qui vient d'acquérir dernièrement l'habitation Belleville. Lisette, je crois, loue son temps ; elle est adroite et habile dans son industrie, et, par conséquent, à même de rapporter, tous les mois, une bonne somme d'argent à sa maîtresse ; je ne saurais dire, néanmoins, si l'idée de toucher comptant une forte somme ne déterminerait pas celle-ci à la vendre. Je serais bien heureuse d'avoir Lisette près de moi, à cause de Harry.

— Et, dites-moi, croyez-vous que votre frère ait l'intention sérieuse de l'acheter ?

— Cela ne saurait me surprendre ; quoi qu'il en soit, que l'intention soit sérieuse ou non, je veux être certaine qu'il ne le fera pas.

— Si le paiement immédiat est nécessaire, dit Clayton, j'ai dans la banque une somme importante : il suffira donc d'un billet, auquel il sera fait honneur à présentation. Je vous fais cette proposition parce qu'elle est de nature à faciliter le marché.

— Merci, dit Nina franchement ; il est possible que cela ne soit pas indispensable, mais en tout cas j'accepte l'offre avec autant d'empressement qu'elle m'a été faite.

Après une course d'environ une heure, ils arrivèrent à l'habitation Belleville.

Cette habitation, autrefois la demeure d'une famille riche avec laquelle le père de Nina avait entretenu des relations d'intimité, avait aujourd'hui un aspect général de pauvreté et de ruine qui causa à notre héroïne une impression pénible.

Rien n'est plus attristant, en effet, rien n'est plus décourageant que le dépérissement graduel de ces constructions que l'on a connues jadis brillamment embellies et soigneusement entretenues ; aussi, lorsque Nina vit la grande porte de la cour toute brisée, les arbustes desséchés, l'avenue encombrée d'arbres abattus et taillés pour bois de chauffage, un sentiment d'indicible tristesse lui serra le cœur.

— Hélas ! dit-elle en soupirant, cette résidence avait un aspect bien différent lorsque j'y venais aux jours de mon enfance ; celle qui l'habite, quel que soit son nom, n'est assurément pas une bonne ménagère.

En disant cela, ils s'arrêtèrent devant la maison, où se remarquaient les mêmes traces de négligence. Les jalousies ne tenaient qu'à un gond, la porte était enfoncée dans le bois vermoulu du seuil ; les poutres qui la soutenaient tombaient en poussière, et les plantes grimpantes qui les avaient enlacées, n'ayant aucune main qui en ait dirigé la végétation, rampaient chétives sur le sol. La véranda était jonchée de décombres de vieilles caisses ; des selles, des brides et d'autres objets sans nom fournissaient d'excellentes cachettes à une troupe de petits nègres, occupés aux jeux de leur âge. À l'arrivée de Nina et de Clayton, ils abandonnèrent leurs amusements et se rangèrent pour voir les nouveaux venus descendre de cheval ; l'idée d'offrir leurs petits services, soit pour tenir les chevaux, soit pour répondre aux questions qu'on pourrait leur adresser, ne semblait pas leur être venue : ils se contentaient de fixer d'abord leurs yeux curieux sur les voyageurs, et ensuite de s'entre-regarder en ricanant.

Un homme vêtu de lambeaux, et coiffé d'un reste de chapeau, parut enfin à l'appel de Clayton, et s'empara des chevaux après avoir préalablement distribué quelques bourrades aux négrillons, pour leur enseigner la politesse, et les punir sans doute d'avoir laissé attendre les visiteurs sans les inviter à entrer. Les victimes de cette correction se rangèrent pour accompagner Clayton et Nina jusqu'à un appartement situé à droite du salon. Tout y était dans le plus grand désordre. Quelques rideaux étaient suspendus au-devant des fenêtres, tandis que les autres étaient entassés

pêle-mêle sur une chaise. Le papier, moisi par l'humidité, s'était détaché de la muraille, et, dans quelques endroits, il avait été enlevé, comme dans l'intention de le renouveler : plusieurs rouleaux de papier de prix étaient à moitié déployés sur la table encore couverte des restes d'un repas et de vaisselle, tels que débris de pain, de fromage, verres sales, et une bouteille vide. Il était presque impossible de trouver une chaise assez propre et débarrassée de poussière pour qu'on pût s'y asseoir. Nina envoya une de ses cartes de visite par un petit nègre, à qui prit la fantaisie, quand il eut atteint la moitié de l'escalier, de se laisser glisser jusqu'au bas après s'être mis à califourchon sur la rampe. En se livrant à cet exercice, il laissa tomber la carte sur laquelle toute la troupe se précipita en se disputant l'honneur de la porter à la maîtresse. L'arrivée de l'homme au chapeau sans bord, qui se jeta au milieu d'eux et les envoya, criant et croassant comme des corbeaux, de l'autre côté de la salle, les eut bien vite dispersés. Il ramassa alors la carte de visite avec l'expression de la plus grande bienveillance, remonta chez sa maîtresse et revint au bout de quelques instants.

— *Missis* recevra miss dans son appartement.

Nina le suivit aussitôt, laissant Clayton seul dans le salon où elle ne reparut qu'après une heure entière ; et ouvrant la porte avec vivacité :

— L'affaire est conclue, dit-elle, et l'acte de vente sera signé dès que nous l'aurons envoyé.

— Je ferai mieux de l'apporter moi-même, dit Clayton, afin de n'éprouver aucun retard.

— Comme vous voudrez, dit Nina, mais de grâce quittons cet endroit au plus vite, car je n'ai jamais vu une maison aussi triste ! Je me souviens pourtant de l'avoir vue autrefois représentant l'image d'un petit paradis peuplé des plus agréables gens du monde !

— Et quelle sorte de personnage avez-vous trouvé ? dit Clayton lorsqu'ils se furent remis en chemin.

— Imaginez-vous, répondit Nina, une femme de haute taille, au teint pâle, à la figure maigre, prisant force tabac, vêtue d'étoffes que l'on dirait sorties d'un sac sans avoir été repassées ; elle était coiffée d'un madras à couleurs tranchantes, noué autour de sa tête ; elle parle le français, mais d'un ton encore plus nasillard que les Français eux-mêmes ; elle se servait d'un mouchoir de poche de couleur jaune. Pauvre femme ! elle m'a assurée qu'elle avait souffert de maux de dents toute la semaine, et n'avait pu fermer l'œil de la nuit. Ainsi, il ne faut pas la juger trop sévèrement. Les

Français ont cela d'agréable qu'ils sont toujours ravis de vous voir, dans quelque circonstance que ce soit. La bonne femme était vraiment polie, et insistait pour enlever tout ce qui se trouvait sur une vieille chaise, afin que je pusse m'y asseoir ; sa chambre est sens dessus dessous, comme tout le reste de la maison ; elle essaya d'excuser ce désordre, en prétextant qu'il était presque impossible de trouver des ouvriers ; ainsi tout est chez elle entre les mains de l'avenir ; et les nègres, j'imagine, sont charmés de ce chaos. Elle m'a paru très indulgente, et il est à craindre qu'elle ne soit dévorée par eux comme par des sauterelles. Pauvre femme ! elle ne peut souffrir ce pays-ci, et soupire après la Louisiane ; car, quoique prisant beaucoup et se servant d'un mouchoir de poche jaune, elle paraît avoir un goût très prononcé pour ce qui est beau, si j'en puis juger par la manière dont elle m'a parlé des orléandres, des myrtes et des jasmins du Cap, son pays natal.

— Et comment avez-vous entamé la question qui vous amenait ? demanda Clayton fort satisfait de cette description.

— Moi ? je me suis servie du peu de français que j'eusse à ma disposition, et elle de son peu d'anglais ; je crois avoir fait sur elle une impression favorable. Ensuite je lui ai fait un récit touchant des amours de Harry et de Lisette, parce que je sais que les Français se laissent facilement attendrir. La vieille créature était réellement émue ; elle essuya ses petits yeux noirs, remua son nez crochu pour témoigner de son émotion, appela Lisette son enfant mignon, et me fit sur les grandes passions un petit discours que je retiendrai pour le placer à l'occasion.

— Vraiment, dit Clayton, je serais charmé de vous l'entendre réciter. Ne pourriez-vous m'en citer quelques passages ?

— Je ne saurais vraiment le faire, à présent que je me sens de si joyeuse humeur depuis la conclusion de cette affaire, et aussi depuis que nous sommes sortis de cette triste maison ! Avez-vous jamais vu séjour aussi lugubre ? Pourquoi, dans les États du Sud tout semble-t-il ainsi tomber en décadence ? J'ai déjà fait cette observation en passant par la Virginie. Au lieu de progresser, tout semble rétrograder. Au Nord, c'est tout le contraire : j'ai passé des vacances dans le New Hampshire, pays tout à fait stérile, rien… que des monts pierreux et un sol aride ; et pourtant tout le monde paraît y jouir d'une certaine aisance ; les maisons ont une apparence si propre, si commode ! Et quant à l'entourage, tout y a l'air bien soigné et parfaitement confortable ; le terrain n'est cependant pas, à beaucoup près,

aussi productif que le nôtre ; dans une certaine étendue, l'on n'y rencontre que des roches ; et l'hiver y règne pendant neuf mois de l'année. Mais les Yankees savent tirer profit de tout ; lorsqu'ils ont un champ couvert de roches, ils trouvent moyen de les vendre et d'en tirer de l'argent ; s'il gèle pendant l'hiver, ils vendent la glace, et cela leur rapporte encore de l'argent ; ils vivent en un mot des inconvénients qu'ils doivent à l'inclémence de leur climat.

— Et nous, nous devenons pauvres pour ne pas savoir profiter des avantages dont le nôtre est si richement privilégié, dit Clayton.

— Savez-vous, dit Nina, que l'opinion générale est contraire aux abolitionnistes ? Quant à moi, j'avoue que je suis fort disposée à le devenir, peut-être parce que j'aime l'opposition, et que mon esprit se révolte contre ce qui est généralement adopté ; si vous me promettez de n'en parler à personne, je vous dirai franchement que je n'ai pas foi dans l'esclavage.

— Ni moi non plus ! répondit Clayton.

— Ni vous non plus ! Et moi qui croyais avoir une opinion exceptionnelle ! Il y a peu de jours que le ministre de tante Nesbit vint chez nous, et, pendant que tous deux causaient ensemble, selon leur habitude, je leur entendais répéter que l'esclavage avait été un bienfait pour les pauvres Africains, en ce qu'il les avait placés sous l'influence du christianisme ; sur quoi je leur répondis, pour les tourmenter un peu, qu'il me paraîtrait plus vraisemblable que les esclaves fissent un jour de nous des païens plutôt que nous fissions, nous, des chrétiens des esclaves.

— C'est très vrai, dit Clayton, il n'y a aucun doute qu'une société, établie sur ces bases, ne rétrograde vers la barbarie ; elle ne fournit pas les moyens d'éducation aux blancs, et maintient les classes pauvres dans la dégradation, tandis qu'elle enrichit un petit nombre de gens privilégiés.

— Alors pourquoi conserver l'esclavage ? répondit Nina ; pourquoi ne pas se hâter de l'abolir ?

— C'est qu'il est plus facile de faire cette question que de la résoudre : les lois contre l'affranchissement sont très sévères ; mais je crois que c'est le devoir des maîtres de regarder ce résultat comme possible, quoique éloigné, et d'y préparer leurs esclaves, en facilitant leur éducation ; c'est, de mon côté, ce que j'essaie de réaliser sur mon habitation.

— Vraiment ! dit Nina en le regardant avec intérêt ; cela me rappelle une idée dont je voulais vous faire part. Je ne m'inquiète pas ordinairement de mes domestiques, parce que je crois qu'ils sont aussi heureux avec moi

qu’ils le seraient ailleurs ; mais il y a des exceptions. Harry, par exemple ; il a reçu une bonne éducation, et je sais qu’il serait plus avantageux pour lui d’être ailleurs que d’être ici ; cette idée m’a souvent préoccupée et dernièrement j’y ai pensé sérieusement ; je vais essayer de le faire affranchir à la prochaine législature, et j’ai compté sur vous pour m’aider à conduire l’affaire à bonne fin.

— Je suis tout à fait à votre service, répondit Clayton.

— Lorsque j’étais au Nord, il y avait des gens qui parlaient de nous comme si nous n’étions guère mieux que des voleurs. Je défendais nos institutions et ne voulais pas admettre comme vérité leurs allégations ; mais j’y ai pensé depuis, et je suis arrivée à cette conclusion, que nous n’avons pas le droit de faire travailler pour nous ceux qui peuvent travailler avantageusement pour eux-mêmes. Voilà, par exemple, Milly qui appartient à tante Nesbit, Harry et Lisette. Il est clair comme le jour que, s’ils peuvent subvenir à leurs besoins, et contribuer en même temps à notre fortune, ils peuvent très bien également prendre soin d’eux-mêmes lorsque du temps leur reste pour cela ; Lisette a payé huit dollars par mois à sa maîtresse, et s’est fourni, en outre, tout ce qui lui était nécessaire. Il me semble alors que c’est nous, et non pas eux, qui sommes faibles et incapables.

— Et croyez-vous que votre tante Nesbit suivra votre exemple ?

— Il s’en faut de beaucoup, je vous assure ! Tante Nesbit est doublement fortifiée dans son opinion par sa religion même. Elle est si satisfaite de ce qu’il est dit : « Maudit soit Chanaan ! » qu’elle laisserait Milly gagner dix dollars par mois pendant toute l’année, et lui prendrait tout sans le moindre scrupule. Il y a de ces gens, vous savez, qui justifient leurs actions en les attribuant à la Providence ; tante Nesbit est une de ces personnes-là. Selon ses idées, c’est la Providence qui a fait venir les nègres ici, et c’est la Providence qui nous a rendu leurs maîtresses. Ah non ! Milly ne sera pas affranchie tant que tante Nesbit vivra ! Et, s’il faut l’avouer, quoique ce ne soit pas très généreux de ma part, j’y suis résignée parce que Milly est si bonne pour moi ! Savez-vous qu’elle est pour moi une mère plutôt que tante Nesbit ? Je crois vraiment que si Milly avait reçu une bonne éducation, elle serait devenue une femme distinguée, une seconde Candace, reine des Éthiopiens. Il y a quelque chose de singulier et d’intéressant dans ces vieux Africains ; j’ai toujours aimé à me trouver avec eux ; quelques-uns ont tant de finesse et d’originalité. Je voudrais bien savoir ce que dira Tom lorsqu’il se verra pris dans ses propres filets : il entrera dans une fureur…

— Il se peut bien, après tout, qu'il n'ait eu aucune intention arrêtée, dit Clayton ; ce n'était peut-être qu'une bravade.

— Je l'aurais cru, si je n'avais su qu'il gardait rancune à Harry.

À ce moment, le galop d'un cheval se fit entendre dans la forêt, et bientôt Tom Gordon parut accompagné d'un autre cavalier avec lequel il paraissait en conversation animée. Il y avait quelque chose dans la figure du compagnon de Tom qui déplut à Nina au premier abord : il était de petite taille, trapu, quoique maigre, les traits anguleux, et ses yeux, d'un bleu très clair, formaient un contraste remarquable avec sa chevelure et ses sourcils noirs et épais. L'expression farouche de ses yeux produisit sur Nina un effet désagréable. Quoiqu'il fût vêtu en gentleman, ses allures trahissaient l'homme commun ; ainsi se révèle la grossièreté des grains dans quelques espèces de bois, sous le vernis qui les couvre.

— Bonjour, Nina, dit son frère en arrêtant son cheval, et faisant signe à son compagnon d'en faire autant. Permettez-moi de vous présenter mon ami Jekyl. Nous sommes en route pour l'habitation Belleville.

— Je vous souhaite une agréable promenade, dit Nina, et lâchant la bride à son cheval elle le dépassa rapidement.

Regardant alors en arrière, avec un air d'invincible dégoût, elle dit à Clayton :

— Je déteste cet homme !

— Qui est-ce ? demanda Clayton.

— Je n'en sais rien, répondit Nina. C'est la première fois que je le vois, mais je le déteste ! C'est un méchant homme ! J'aimerais tout autant avoir un serpent près de moi.

— Il est vrai, remarqua Clayton, que son visage ne parle pas en sa faveur ; mais je n'attendais pas de vous un jugement si sévère.

— La méchanceté de Tom, continua Nina sans faire attention à la remarque de son compagnon, est venue à la suite de sa bonté. C'est du vin tourné en vinaigre ; mais, quant à cet homme, il ne sait pas même ce que c'est que d'être bon !

— Comment pouvez-vous vous prononcer si positivement sur le compte d'une personne que vous n'avez vue qu'une fois ?

— Oh ! répondit Nina en recouvrant sa vivacité, ne savez-vous pas que les jeunes filles, de même que les chiens et les autres créatures inférieures, ont le don de deviner le caractère des gens ; cela n'appartient pas aux esprits cultivés comme le vôtre, par exemple, mais à nous, pauvres

créatures, qui sommes obligées de nous fier à nos instincts. Ainsi, prenez garde !

Et en disant cela, elle se tourna vers lui avec un petit air espiègle tout à fait séduisant.

— Eh bien ! demanda Clayton, connaissez-vous mon caractère ?

— Certainement, répondit Nina, dès que je vous ai vu je l'ai deviné, et voilà pourquoi.

Clayton écoutait attentivement, et ses yeux, rencontrant ceux de Nina, échangèrent un de ces regards passionnés qui, prompts comme l'éclair, révèlent les secrets du cœur… Elle s'arrêta, rougit, puis se mit à rire.

— Eh quoi, Nina ?

— Eh bien ! j'ai toujours pensé que vous aviez des sentiments tout à fait paternels et que vous ne prendriez jamais sur les jeunes filles cet ascendant que prennent la plupart des hommes ; c'est pour cette raison que je vous ai toujours traité avec confiance. J'étais aussi sûre qu'on pouvait se fier à vous que je le suis qu'on ne peut se fier à cet homme que nous venons de rencontrer.

— En vérité, dit Clayton, votre conclusion m'est si favorable, que je ne voudrais pas ébranler votre foi ; je ne dois pas vous dissimuler cependant que cette manière de juger n'est pas toujours juste ; nos instincts peuvent nous servir de guide, mais ils ne sont pas plus infaillibles que nos sens ; notre raison nous sert à apprécier le témoignage de la vue ; et si nous ne l'employons pas nous serons souvent trompés par les apparences.

— Cela se peut, répondit Nina ; mais, après tout, je ne crois pas que cet homme puisse jamais me plaire. Au reste, je lui donnerai l'occasion de me faire revenir de mon opinion en le traitant avec politesse, si Tom le ramène à dîner ; c'est tout ce que je puis faire.

OceanofPDF.com

14
Tante Nesbit est ruinée

En rentrant à la maison, Nina fut rencontrée à la porte par Milly, dont la figure portait des traces d'inquiétude.

— Miss Nina, dit-elle, votre tante a reçu une mauvaise nouvelle ce matin.

— Mauvaise nouvelle ! s'écria Nina, qu'est-il donc arrivé ?

— Voyez-vous, cher cœur, dit Milly en suivant Nina sur l'escalier, il est venu ici un homme d'affaires avec lequel elle s'est enfermée toute la matinée, et, à son départ, j'ai trouvé tante Nesbit plongée dans la tristesse. Elle dit qu'elle a perdu toute sa fortune.

— Oh ! ce n'est que cela, dit Nina, je craignais un plus grand malheur ! Il me semble, Milly, que ce n'est pas si terrible ; elle n'avait pas beaucoup à perdre.

— Mais, mon enfant, on n'est jamais bien aise de perdre ce que l'on a, que ce soit peu ou beaucoup.

— C'est vrai, dit Nina ; mais vous savez qu'elle peut toujours demeurer avec nous, et nous lui fournirons l'argent nécessaire pour acheter ses bonnets neufs, sa pâte pectorale et toutes les autres bagatelles dont elle aura besoin.

— Ah ! miss Nina, votre cœur est si généreux que vous donneriez les deux bouts de l'arc-en-ciel, si vous les aviez ; mais voici la difficulté, mon enfant, c'est que vous ne les avez pas. Il faut beaucoup d'argent, mon enfant, pour l'entretien d'une si grande habitation et nourrir tant de bouches ; Harry, je vous assure, trouve cette gestion fort difficile, quoiqu'il ne vous dise rien de ses embarras ; il veut que vous marchiez toujours sur les fleurs, et que vous en ayez toujours les mains pleines ; sans songer d'où elles viennent. Il est temps, mon enfant, que nous pensions à vous, et voici ce que je vais faire ; je vais dire à miss Loo de me louer à quelqu'un.

— Mais, Milly, ce projet est ridicule !

— Non, ce n'est pas ridicule. Réfléchissez, miss Nina ; miss Loo, c'est une ; moi, c'est deux ; Polly, une grande fille, c'est trois, et Tomtit, c'est

quatre ; nous mangeons votre pain sans vous rapporter un sou, car nous ne sommes occupés que pour miss Loo ; vous avez assez de gens pour faire tout le service de la maison. Je sais, miss Nina, que les demoiselles n'aiment pas entendre parler de ces détails ; mais le fait est que la nourriture coûte beaucoup et que nous devrions, au moins, vous rapporter quelque chose. L'homme d'affaires qui causait avec votre tante a dit qu'il serait à même de me trouver une bonne place en ville, et je vais y aller ; Polly est assez grande pour me remplacer auprès de miss Loo, et c'est ce qui m'a décidée ; d'ailleurs, à parler franchement, je crois que miss Loo désire ce départ. Elle a, comme vous le savez, un caractère faible, incapable de toute autre chose que de gémir dans son fauteuil ; elle s'est toujours reposée sur moi, et, lorsque je lui ai fait part de mon projet, elle a paru fort satisfaite.

— Mais, Milly, que ferais-je, moi ? dit Nina. Je ne puis rien faire sans vous.

— Ah bah ! mon enfant ; où sont donc mes yeux ? Je vais vous dire, miss Nina, j'ai observé ce gentleman pour voir s'il vous conviendrait, et c'est mon opinion qu'il vous conviendra.

— Oh ! silence, dit Nina.

— Voyez-vous, mon enfant, nos gens ne voudraient pas du premier venu pour maître ; mais il n'y en a pas un qui ne s'accorde sur le compte de celui-ci. Voilà Old Hundred, par exemple, qui m'a dit que cela valait autant qu'un service à l'église de l'entendre lire les prières à l'enterrement l'autre jour. J'ai vu bien des hommes, beaux, riches, aimables, et qui, malgré ces qualités, ne plaisaient guère à nos gens, pourquoi ? Parce qu'ils aiment les plaisirs et la table, et qu'avec ces goûts-là l'argent est bientôt envolé. Et lorsqu'il n'y en a plus, arrive le shérif, et les esclaves sont tous vendus, les uns d'un côté, les autres de l'autre. Mais Mr Clayton n'est pas un de ces hommes-là.

— Cela peut être vrai, Milly, mais si je ne l'aime pas ?

— Là, miss Nina, osez donc me regarder en face et me répéter cela ? Allez, mon enfant, vos sentiments ne sont pas difficiles à pénétrer ; nos gens en sont déjà à peu près sûrs ; nous avons l'habitude d'observer, et nous prévoyons facilement les événements. Croyez-moi, miss Nina, dites-lui quelques paroles encourageantes, parce que, cher agneau, vous avez besoin d'un bon mari qui prenne soin de vous ; voilà ce qu'il vous faut, mon enfant. C'est une charge trop lourde pour une fille de votre âge, que le soin de cette propriété, surtout avec un frère comme le vôtre, dont le caractère

est intraitable ; tandis que si vous aviez un mari, *massa* Tom resterait tranquille ; parce qu'il comprendrait qu'il n'aurait plus aucun pouvoir à exercer ; mais tant que vous serez seule, il ne cessera de vous créer des tourments. Il est temps, maintenant, de vous préparer pour le dîner.

— À propos, Milly, dit Nina, j'ai quelque chose à vous dire que j'avais presque oublié… J'ai été à l'habitation Belleville, et j'ai acheté la femme de Harry.

— Vraiment, miss Nina ! que le Seigneur vous bénisse ! Ce pauvre Harry souffrait terriblement ce matin, de ce que *massa* Tom lui a dit ; il paraissait à moitié fou.

— Eh bien ! dit Nina, c'est fait et voici la quittance.

— Mais, mon enfant, où avez-vous trouvé l'argent pour payer tout de suite ?

— Mr Clayton me l'a prêté, répondit Nina.

— Mr Clayton ! Qu'est-ce que je vous disais ? Croyez-vous que vous lui emprunteriez de l'argent, si vous ne l'aimiez pas ? Allons, venez, mon enfant, il faut vous hâter. Voilà *massa* Tom et son compagnon qui reviennent, et il vous faut être prête pour le dîner.

La société réunie au dîner n'était pas très gaie. Tom Gordon, instruit du tour que sa sœur lui avait joué, était plus maussade et plus irritable qu'à l'ordinaire, quoique trop fier pour se laisser pénétrer. La présence de Mr Jekyl, que Tom Gordon avait retenu à dîner, était désagréable à Nina ; quant à tante Nesbit, elle était en proie à la plus profonde tristesse ; Clayton, qui écoutait plus qu'il ne parlait, causait fort peu, et sans Mr Carson, le repas eût été des plus silencieux. On peut tirer parti de tout et il est des circonstances où un bavard est une bonne fortune. Ces gens sans réflexion, qui ne s'aperçoivent jamais de l'embarras d'autrui et remplissent les vides de la conversation pour le seul plaisir de parler, ont leur utilité ; aussi, Nina fut reconnaissante envers Mr Carson de ce babil intarissable qui l'avait si fort contrariée la veille. Carson entama avec l'avocat une discussion sur la valeur des terres, et il s'enquit du dernier rhume de tante Nesbit, railla Tom sur sa préoccupation, fit des compliments à Nina sur les fraîches couleurs que sa course à cheval lui avait données, et parut enfin si satisfait de lui-même et des autres, que sa bonne humeur devint contagieuse.

— Quel est le meilleur placement de l'argent ici ? demanda-t-il à Mr Jekyl, en terres, hé ?

Mr Jekyl secoua la tête.

— Non, elles se détériorent trop vite ; en outre, on court le risque d'être trompé par les surveillants. J'ai étudié la matière avec attention, et j'ai trouvé que le moyen le plus avantageux de placer l'argent était d'acheter des nègres.

— Bah ! dit Mr Carson, vous avez trouvé cela ?

— Oui, *mister* ; c'est ce que je fais, moi ; et puis, je loue les nègres à quelqu'un ; oui, je les loue. Si un homme s'y connaît, s'il sait où il faut acheter et quand il faut acheter, s'il saisit habilement l'occasion lorsqu'elle se présente, il retirera ainsi un plus grand profit de son argent que de tout autre commerce. C'est ce que je disais à *mistress* Nesbit ce matin ; dites, par exemple, que vous payez mille dollars pour un homme, (j'achète toujours les meilleurs par économie), et qu'il reçoive au minimum dix dollars par mois pour ses gages et sa nourriture ; vous voyez de suite que cela vous rapporte de gros intérêts. Je sais acheter ; je préfère ordinairement des ouvriers : j'ai trois maçons qui travaillent pour moi ; j'ai de plus deux charpentiers, et le mois passé j'ai acheté un vrai bijou de forgeron. C'est un très habile ouvrier, qui gagnera facilement ses quinze dollars par mois, et il a d'autant plus de valeur, qu'il a été élevé dans des principes religieux. Il ne manque pas de gens qui vous trompent à l'occasion, mais cet homme a été élevé dans un endroit où il y avait un missionnaire, et l'on s'est donné beaucoup de peine pour lui inculquer des sentiments religieux : il ne songerait pas plus à s'approprier ses gages qu'à me voler mon argent dans ma poche. Je parle de lui quelquefois à ceux qui sont contraires à l'éducation religieuse, et je leur dis : « Vous voyez bien que la piété est utile à toutes choses ! » Vous connaissez l'Écriture sainte, *mistress* Nesbit ?

— Oui, dit tante Nesbit, et j'ai foi dans l'instruction religieuse.

— Que le diable l'emporte, dit Tom, moi je n'y crois rien. À quoi cela sert-il autre chose qu'à en faire des hypocrites ? Je ne veux des nègres que pour me rapporter de l'argent ; et s'ils venaient me dire, avec leur voix nasillarde, qu'ils agissent ainsi dans le seul but de faire leur devoir, je les étranglerais. Ils ne le pensent pas ; c'est impossible, ils ne peuvent pas le penser ; cette instruction religieuse, comme vous l'appelez, n'est que de l'hypocrisie !

— Non, ce n'est pas de l'hypocrisie, répondit Mr Jekyl sans se déconcerter, lorsqu'elle est fondée sur de bons principes. Il faut les instruire de bonne heure, et savoir les former, et l'on parviendra à leur inspirer ces sentiments. Lorsqu'on a commencé à leur enseigner les devoirs de la

religion, une vive opposition se manifesta dans ce pays ; on craignait que les nègres n'en vinssent à soulever des prétentions ; mais, voyez-vous, les missionnaires y veillent, et ils insistent dans leur catéchisme sur les droits du maître. Leur instruction se fonde sur cette vérité, que le maître, par rapport à eux, se trouve à la place de Dieu même.

— Sottises que tout cela, dit Tom Gordon.

Tante Nesbit jeta les yeux de l'autre côté de la table, comme si elle allait se trouver mal… mais Mr Jekyl ne perdit rien de sa tranquillité.

— Je me bornerai à vous dire qu'au point de vue matériel (car je suis accoutumé à placer de l'argent), la valeur des nègres s'est accrue de dix pour cent depuis qu'on leur a envoyé des missionnaires et qu'on leur a enseigné le catéchisme. Ils sont plus satisfaits, ils ne cherchent plus à s'enfuir comme autrefois, retenus qu'ils sont par l'idée que leur maître remplace Dieu… C'est une idée celle-là qui fait son chemin.

— Je n'ai qu'un reproche à faire à cette espèce d'instruction, observa Clayton.

Tante Nesbit ouvrit les yeux, comme si elle ne pouvait en croire ses oreilles.

— Et quel est ce reproche ? demanda Mr Jekyl avec son calme imperturbable.

— C'est qu'elle s'appuie sur un mensonge, dit Clayton avec tant de fermeté que tous le regardèrent avec surprise.

Clayton était un de ces hommes silencieux, qui ne prennent que rarement la parole, qui s'échappe alors de leurs lèvres comme un torrent dont la digue est rompue. Sans prendre garde à l'ébahissement des convives, il continua :

— Ce mensonge est d'autant plus blâmable qu'il est mis en avant pour aveugler une pauvre créature ignorante qui se repose sur ceux qui le lui enseignent. Je ne comprendrai jamais qu'un homme consciencieux puisse regarder un autre homme en face, en lui tenant un pareil langage. Je me souviens d'avoir lu, dans le rapport de quelque missionnaire, que la première fois que cette doctrine fut enseignée aux nègres, les plus intelligents d'entre eux se levèrent et quittèrent l'assemblée, et je ne les en estime que davantage.

— C'est bien bon pour eux, dit Tom Gordon, car je ne saurais réduire mes nègres à la soumission sans toutes ces sottises-là !

— Je ne veux pas mettre en doute, reprit Clayton, que ces missionnaires n'aient de bonnes intentions, et qu'ils ne soient persuadés que le seul moyen de s'attirer la confiance des nègres est d'insister sur ce qui regarde leurs maîtres ; mais je crois qu'ils tombent dans la même erreur que les jésuites, qui mêlèrent l'idolâtrie au christianisme, pour introduire le christianisme au Japon. Un mensonge n'est jamais utile, pas plus en religion qu'en morale.

— C'est aussi mon avis, dit Nina avec conviction.

— Cependant, si vous ne pouvez leur enseigner ces principes, que leur enseignerez-vous donc ? demanda Jekyl.

— Que diable, dit Tom Gordon, ne pouvez-vous pas leur apprendre à respecter votre pouvoir ? Ne pouvez-vous pas leur faire sentir la pesanteur de vos poings ? Voilà ce qui peut agir sur leur moral. Je ne suis pas trop bon, j'en conviens, mais je ne puis souffrir l'hypocrisie. Voilà ma manière à moi : je présente un pistolet à un nègre ; je lui dis : « Vous voyez bien ceci, mon garçon ! eh bien, faites ce que je vous ordonne, et vous n'aurez pas à vous plaindre ; mais si vous ne le faites pas, vous serez bientôt mort… » Voilà comme je traite les nègres, et les blancs aussi ; et si quelqu'un de ces misérables vient rôder autour de mon habitation, il verra ce qui lui en reviendra.

Cette déclaration parut scandaliser Mr Jekyl ; tante Nesbit continuait à manger une pomme de terre d'un air triste, comme si rien ne devait la surprendre ; Nina parut vivement contrariée, et tourna les yeux vers Clayton d'un air suppliant.

— Pour moi, dit Clayton, je fonde l'instruction religieuse que je donne à mes gens, sur ce principe que tout homme comme toute femme doit rendre des comptes à Dieu, et que, par conséquent, Dieu doit être obéi avant moi.

— Ce principe, remarqua Mr Jekyl, détruirait toute discipline. Si vous laissez chacun libre de déterminer pour lui-même quelle est la volonté de Dieu, l'un croira que c'est ceci, l'autre que c'est cela, et vous tombez dans la confusion. Il serait absolument impossible de diriger une habitation avec un semblable principe.

— Il ne faut pas les laisser dans l'ignorance, dit Clayton, il faut leur enseigner l'Écriture sainte pour eux-mêmes, afin qu'ils reconnaissent que mon autorité s'accorde avec elle ; si je leur donne quelque ordre contraire aux enseignements qu'elle contient, ils devront alors s'opposer à son accomplissement.

— Ah ! par exemple, je serais curieux de voir une habitation dirigée de cette manière-là, dit Tom Gordon avec un mépris ironique.

— S'il plaît à Dieu, vous en verrez une en visitant la mienne, répondit Clayton, où je serai flatté de vous recevoir.

Ces mots, prononcés d'un ton franc et sincère, réduisirent Tom au silence.

— Il me semble, dit Mr Jekyl, que votre système, en admettant qu'il réussît à l'origine de son application, n'aurait pas grande chance de durée. Si vous permettez de suite aux gens de penser pour eux-mêmes, ils ne s'arrêteront pas où et quand vous le voudrez ; ils iront trop loin. C'est dans la nature humaine ; plus vous donnez, plus il vous faudra donner. Dès qu'ils commencent à penser et à faire des questions, ils deviennent mécontents. J'ai vu essayer ce moyen-là deux ou trois fois, et il n'a jamais réussi. Plus vous accorderez, plus ils demanderont, jusqu'à ce qu'en fin de compte ils vous abandonnent pour se retirer dans les États libres.

— À merveille, dit Clayton, si tel doit être le résultat, ils peuvent partir aussitôt qu'il leur plaira ; car si mon droit sur eux ne peut subir un examen rigoureux, je ne tiens pas à les garder. En tout cas, je ne consentirai jamais à les égarer en leur enseignant des erreurs au nom de la religion et en me substituant au Créateur.

— Mon avis est, dit Mr Carson, que Mr Clayton fait preuve d'excellentes dispositions, oui vraiment, excellentes. Sur ma parole, je voudrais que quelques-uns de nos abolitionnistes qui font tant de bruit, fussent à même de l'entendre. Ces gens-là causent, entre le Nord et le Sud, tant de préjudice au commerce, aux relations d'amitié, à tout enfin !

— Mr Clayton fait preuve, en effet, d'excellentes dispositions, répondit Mr Jekyl ; mais je suis porté à croire qu'il se trompe, s'il espère, avec nos institutions, élever les gens de cette façon sans faire plus de mal que de bien. C'est un fait avéré, que les soulèvements les plus formidables ont dû leur origine à la lecture de la Bible par des gens ignorants. Il en était ainsi avec Nat Turner dans la Virginie. Il en était ainsi avec Denmark Vesey et ses associés dans la Caroline du Sud. Je vous le répète, il n'y a aucune sécurité en permettant aux ignorants de se nourrir de la Bible ; car ce livre saint est une source vivifiante qui fortifie celui qui sait y puiser ; mais elle est mortelle et tue celui qui manque de lumières pour y pénétrer. Le meilleur moyen est de ne leur enseigner que ce qu'ils sont à même de comprendre ; en ne leur laissant apprendre que ce que nous jugeons à

propos, nous pouvons choisir ces passages de la Bible qui sont les plus propres à les rendre doux, soumis et obéissants, et je ne crains pas de dire que quiconque essaiera de diriger une habitation de toute autre manière, la verra bientôt s'anéantir dans ses mains.

— Ainsi vous craignez de vous confier à la parole du Seigneur, sans tenir la bride, dit Tom avec un sourire moqueur. C'est un singulier aveu que vous nous faites là !

— Moi, je n'ai pas cette crainte dit Clayton. Je suis prêt à renoncer à tous les droits que je ne puis défendre par la parole sainte, à tous ceux que je ne puis justifier au tribunal de la raison. Je repousse cette idée qu'il faut rapetisser l'esprit d'un homme et le tenir toujours plongé, comme dans l'enfance, au milieu des ténèbres de l'ignorance, pour ériger en un principe un mensonge et pour établir mes droits sur lui. Je veux avoir des gens avec de l'éducation et de l'intelligence, qui se soumettront à ma volonté, parce qu'ils seront assurés qu'il y va de leurs intérêts et que ce que je leur ordonne de faire est juste aux yeux de Dieu.

— C'est mon opinion, dit Tom, que ces deux manières d'agir n'obtiendront jamais le succès qu'on poursuit. L'une fait des hypocrites, l'autre, des rebelles. La meilleure éducation qu'on puisse donner aux nègres, c'est de leur enseigner que leur condition est sans remède. Tous les discours du monde sur ce sujet ne valent pas une dose de certitude. Faites-leur comprendre qu'ils doivent obéir et vous n'aurez plus de difficultés.

La conversation se poursuivit avec une animation croissante jusqu'à ce que Nina et tante Nesbit se lèvent de table et passent au salon. Clayton maintint la position qu'il avait prise avec d'autant plus de persistance que Nina, dans sa franchise ordinaire, avait exprimé, sans déguisement, son admiration pour tout ce qu'il avait dit.

— N'a-t-il pas bien parlé ? Ces sentiments ne sont-ils pas nobles ? dit-elle à tante Nesbit en entrant au salon. Et ce détestable Jekyl n'est-il pas bien méprisable ?

— Non, enfant, dit tante Nesbit, je suis étonnée de vous entendre parler de la sorte. Mr Jekyl est un excellent avocat, un ancien de l'Église et un homme très pieux. Il m'a donné d'excellents conseils au sujet de mes affaires et il va prendre Milly avec lui et lui trouver une bonne condition. Il a fait des recherches Nina, dont il doit vous entretenir après le dîner. Il a découvert qu'il existe une propriété, dans l'État du Mississippi, d'une valeur de cent mille dollars, qui vous appartient de droit.

— Je n’en crois pas un mot, dit Nina. Cet homme me déplaît ! je le trouve détestable, je ne veux rien entendre de lui ; je n’ai pas confiance en lui !

— Nina, je vous ai souvent mise en garde contre vos préjugés, et surtout lorsqu’il s’agit d’un homme aussi bienveillant que celui-ci.

— Vous ne me persuaderez jamais qu’il est bienveillant, quand même il serait ancien dans vingt églises.

— Il faut, dans tous les cas, que vous écoutiez ce qu’il veut vous dire ; votre frère s’irriterait de votre refus, et, d’ailleurs, l’affaire est assez importante. Vous devriez essayer de ne pas offenser Tom, si la chose est possible.

— C’est vrai, répondit Nina, et je ferai de mon mieux pour l’écouter avec patience ; je compte pourtant qu’il partira bientôt.

« Je ne sais pourquoi, mais je souffre encore plus de l’entendre parler que d’entendre Tom jurer !

Tante Nesbit regarda Nina comme si elle se fût trouvée dans une situation désespérée.

OceanofPDF.com

15
Maître Jekyl

À la rentrée au salon, Nina, cédant aux instances de son frère, se rendit avec lui et Mr Jekyl à la bibliothèque.

— Mr Jekyl va nous donner quelques renseignements, Nina, au sujet de la propriété que nous avons dans le Mississippi, et, si tout va selon ses prévisions, elle contribuera à nous enrichir.

Nina se jeta nonchalamment dans un fauteuil garni de cuir, placé près de la fenêtre, et se mit à regarder au-dehors.

— Vous savez, dit alors Mr Jekyl, s'asseyant aussi et ajustant le col de sa chemise, qu'en qualité d'avocat de votre père j'ai été en mesure de prendre une connaissance à peu près complète de ses affaires ; j'ai toujours, en conséquence, pris un grand intérêt à la propriété de la famille ; vous devez vous souvenir que *mistress* Stuart, la sœur de votre père, hérita d'une belle habitation à la mort de son mari.

— Oui, dit Tom, je m'en souviens, continuez.

— Bon. Elle mourut à son tour et légua cette même habitation à son fils. Il paraît que ce jeune homme, comme tant d'autres, avait formé une liaison blâmable avec une jeune et belle quarteronne, femme de chambre de sa mère ; cette créature, rusée comme les gens de sa race, prit un tel empire sur lui qu'elle le décida à l'emmener dans l'Ohio, où il l'épousa et vécut avec elle plusieurs années ; il en eut deux enfants. À son départ pour l'Ohio, il avait fait enregistrer un acte d'affranchissement dans le Mississippi, de sorte qu'elle se trouva libre selon les lois de l'État où ils fixèrent leur résidence. Il croyait, comme elle, avoir assez bien pris ses mesures pour que rien ne pût modifier leur position ; elle avait assez de finesse et d'énergie dans le caractère pour avoir su diriger ses batteries avec autant d'adresse. Son mari est décédé depuis six mois et lui a légué, ainsi qu'à ses enfants, l'habitation et tout ce qu'il possédait, et cela dans de telles conditions qu'elle a pu entrer immédiatement en possession. Elle a la peau presque blanche, en sorte qu'il n'y a pas une personne sur vingt qui peut savoir ce

qu’elle était ; les gens des environs avaient complètement oublié ces circonstances et la prenaient pour une femme blanche venue de l’Ohio ; cette erreur existerait encore si le hasard ne m’avait pas conduit là. Un surveillant, qui avait pris soin de l’habitation et qu’elle congédia parce que ses nègres se plaignaient de lui, me raconta toute l’histoire, et, à l’aide des questions que je lui adressai, je découvris ce qu’il en était. Soupçonnant quelque irrégularité dans cette affaire, je suis allé trouver un des plus célèbres avocats, et, après avoir examiné avec lui les lois qui régissent l’émancipation, nous avons reconnu que, conformément à ces lois, l’acte d’affranchissement dont il s’agit n’avait pas plus de valeur qu’un morceau de papier blanc. Vous voyez donc qu’elle et ses enfants ne sont pas plus libres que les autres esclaves sur l’habitation ; ainsi toute la propriété, évaluée à cent mille dollars, appartient à votre famille. Je suis allé avec cet avocat visiter la propriété, il m’a présenté à la mère et aux enfants, que j’ai bien examinés. Comme esclaves, je crois qu’ils seraient d’une assez grande valeur. Cette femme a plus de quarante ans, mais elle n’en paraît pas plus de vingt-sept ou vingt-huit ; elle est encore bien et on la dit très capable. Au cours actuel du marché elle vaut de mille à quinze cents dollars. Smalley m’a dit qu’il en avait vu vendre une qui n’était pas meilleure, au prix de deux mille dollars ; mais il avait fallu produire un faux certificat à cause de son âge. Voilà par exemple une chose que je ne ferais jamais, car je suis ennemi du mensonge. Pour ce qui est des enfants de cette femme, je n’en ai jamais vu deux plus jolis que les siens ; ils sont presque blancs ; le garçon peut avoir dix ans et la petite fille, quatre ; vous pouvez être convaincus que j’ai pris toutes les précautions possibles pour ne pas me trahir, car je regarde la femme et ses enfants comme une valeur importante de la propriété, et il vaut mieux agir discrètement de peur qu’elle ne s’échappe avant que nous soyons prêts à la réclamer. Vous voyez donc clairement que tout cela vous appartient de droit, et vous pouvez, sans nul doute, en faire la réclamation. L’acte d’émancipation n’était pas rédigé selon les lois, et quoique les intentions de l’homme fussent bonnes, ce n’était vraiment qu’un vol commis au préjudice des héritiers.

« Je dois vous avouer que j’étais indigné de voir une telle créature si tranquillement en possession de biens qui vous appartiennent. Il ne me reste plus qu’à obtenir le consentement des héritiers pour entamer la procédure.

Nina avait regardé Mr Jekyl pendant quelque temps avec une expression fixe et résolue ; lorsqu’il eut fini, elle lui dit :

— *Mister* Jekyl, j’entends dire que vous êtes l’ancien d’une Église, est-ce vrai ?

— Oui, miss Gordon, j’ai ce privilège, dit Mr Jekyl, changeant en un ton mielleux l’intonation aigre qu’il conservait en parlant affaires.

— Je vous fais cette question, dit Nina, parce que je suis quelque peu étourdie et que je ne prétends pas être fort instruite en matière de religion ; mais je voudrais savoir si, comme chrétien, vous trouvez juste de saisir cette femme, ses enfants et sa propriété.

— Certainement, chère miss Gordon ; n’est-il pas de toute justice que chacun rentre en possession de ce qui lui appartient ? J’envisage les choses avec les yeux de la loi, et, aux yeux de la loi, cette femme et ses enfants vous appartiennent aussi légitimement que cette chaussure à votre pied ; il n’y a pas le moindre doute à ce sujet.

— Il me semble, répondit Nina, que vous pourriez également quelquefois envisager les choses avez les yeux de l’Évangile ! Pensez-vous, *mister* Jekyl, qu’en faisant ce que vous proposez ce serait agir envers cette femme comme je voudrais qu’on agît envers moi, si j’étais à sa place ?

— Ma chère miss Gordon, les jeunes filles de votre âge qui ont des sentiments droits, se trouvent souvent embarrassées sur ce sujet par une fausse interprétation du langage de l’Écriture. Supposez que je sois un voleur, et que j’aie votre bien en ma possession, il est certain que je ne serais pas satisfait qu’on m’obligeât à le restituer ; mais s’ensuivrait-il que les maximes de l’Évangile obligeassent le possesseur légitime à ne pas le reprendre ? Cette femme est votre propriété, la maison qu’elle habite est votre propriété, et elle la retient aussi illicitement que si elle l’avait volée ; elle ne voudra pas assurément y renoncer, mais le droit est le droit malgré tout.

Comme bien d’autres jeunes personnes, Nina pouvait triompher doucement de ces sophismes, et cela plus facilement qu’elle n’aurait pu les résoudre à force d’y penser ; elle se contenta de répondre à tout ce raisonnement :

— Après tout, vous ne parviendrez pas à me faire croire que ces procédés soient justes.

— Oh ! peste soit de l’affaire ! dit Tom ; qu’importe que cela soit juste ou non ! Le fait est, Nin, s’il faut te dire la vérité, que nous avons tous les deux terriblement besoin d’argent, et qu’il faut prendre tout ce que nous pouvons obtenir ; pourquoi serions-nous plus religieux que les saints mêmes de nos

jours ? Mr Jekyl est un homme renommé pour sa piété ; il trouve cette action juste ; devons-nous être plus scrupuleux que lui ? Il en a causé avec oncle Jack, qui s'est prononcé en faveur de notre plan. Quant à moi, je le répète franchement, je me soucie fort peu que ce soit juste ou non ! je le ferai si c'est faisable… La raison du plus fort est toujours la meilleure… Voilà ma doctrine !

— J'ai approfondi le sujet, dit Mr Jekyl, et j'ai acquis la conviction que l'esclavage est une institution divinement établie, et que Dieu reconnaît les droits des maîtres ; aussi, malgré la compassion que j'éprouve naturellement pour cette femme, qui est, il faut l'avouer, dans une situation pénible, je considère comme un devoir de vous faire rendre justice.

— Tout ce que je puis dire, *mister* Jekyl, répondit Nina, c'est que je ne veux prendre aucune part à cette affaire ; car quand même je ne pourrais prouver qu'elle est injuste, ma conscience me fera toujours sentir qu'elle l'est réellement.

— Vous êtes vraiment ridicule, Nina, s'écria Tom.

— J'ai dit tout ce que je devais dire, répliqua Nina…

Puis elle se leva et sortit.

— C'est fort naturel, dit Mr Jekyl, ce sont de beaux sentiments, mais rien de vrai, au fond.

— Certainement, nous qui sommes pieux, nous savons mener les choses d'une manière bien supérieure à celle-là, n'est-ce pas ? dit Tom. Je puis vous assurer, Jekyl, que ma sœur agit toujours ainsi avec promptitude et résolution, comme vous avez pu vous en convaincre par le tour qu'elle nous a joué ce matin ; je la crois capable de tout bouleverser, si nous ne pressons pas l'exécution de notre projet. Ce Harry, son nègre favori, est le frère de cette femme, et, si cela lui passe par la tête, elle lui donnera l'idée d'écrire immédiatement à sa sœur, afin de la mettre sur ses gardes. Nous ferions donc mieux de partir demain avant le retour de Harry ; je le crois absent pour quelques jours. Qu'importe qu'elle consente à intenter le procès ; il n'est pas nécessaire de lui en donner connaissance.

— Soit, dit Jekyl, je vous conseille alors de partir au plus vite, et de vous assurer la possession de la femme et de ses enfants ; c'est un acte parfaitement juste et conforme à la loi : il y a eu évidemment quelque usurpation, par suite de laquelle votre famille a été privée d'une somme considérable. En tout cas, la cause sera plaidée à l'audience, et son avocat cherchera à la défendre, mais la procédure est parfaitement claire et précise.

D’ailleurs, en présence des bons sentiments que votre sœur a manifestés, il y a tout lieu de croire que le sort de cette femme serait tout aussi heureux entre les mains de miss Nina que si elle était sa propre maîtresse.

Mr Jekyl parlait ainsi, non pas pour convaincre Tom Gordon, mais pour rassurer sa conscience, que les questions de Nina avaient, malgré lui, inquiétée en excitant dans son esprit assez de défiance pour l’obliger à passer en revue les arguments au moyen desquels il faisait triompher ses opinions. Mr Jekyl, expert en théologie, n’était pas tout à fait sans principes ; ses connaissances en métaphysique le faisaient prendre par ses confrères pour arbitre dans les affaires de l’Église ; il passait une grande partie de ses loisirs à étudier les ouvrages qui traitent de cette matière. Son étude favorite était la nature de la vraie vertu ; et il avait reconnu qu’elle consistait dans l’amour du plus grand bien-être. Selon sa théologie, ce qui procurait la plus forte somme de bonheur constituait le droit, et chaque créature avait des droits au bonheur en raison de sa capacité pour en jouir. Celui dont la capacité de jouir valait dix livres, avait le droit de s’occuper de son propre bonheur avant de songer à celui d’un autre dont la capacité n’en valait que cinq, parce que, de cette manière, il y avait cinq livres de bonheur de différence.

Selon lui encore, le droit du Créateur consistait en ce qu’il avait plus de capacité pour la jouissance que toutes ses créatures ensemble, et qu’il était en conséquence obligé de prendre son propre bonheur avant celui des autres ensemble. Il croyait que le Créateur se plaçait en premier dans tous ses actes, et que, descendant de lui, toutes les créatures devaient suivre la même règle, selon leur capacité de jouir ; la plus grande appréciation du bonheur ayant toujours la préférence sur la capacité inférieure. Mr Jekyl conciliait donc que le Créateur faisait venir tous les ans au monde des myriades de créatures humaines, uniquement pour les rendre éternellement misérables ; et que c’était de toute justice, puisque sa capacité de jouir, étant supérieure à celle de tout le genre humain, constituait cette félicité suprême dont il jouit éternellement. La foi de Mr Jekyl dans l’esclavage était fondée sur sa théologie. Il soutenait que la race blanche ayant plus d’aptitude au bonheur, avait, comme conséquence de cette même aptitude, le droit de prendre la préséance sur la race noire ; il avait à ce sujet de fréquentes et longues conférences avec son associé, Mr Israel Fogg. Ce dernier, qui appartenait à une autre école de théologie, ne rapportait pas ce privilège à une aptitude naturelle, mais à un décret divin, par lequel il avait plu au Créateur, dans le

temps de Noé, de prononcer une malédiction sur Chanaan. Le fait est que, la race africaine n'étant pas descendue de Chanaan, cette argumentation perdait un peu de sa valeur ; mais les théologiens sont dans l'habitude constante de surmonter des difficultés plus importantes. Quoi qu'il en soit de ces deux systèmes, soit de l'aptitude métaphysique, soit du décret divin, les deux associés arrivaient à la même conclusion.

Mr Jekyl, quoique homme de basse extraction, n'était pourtant pas sorti des mains de la nature avec un cœur plus dur ou plus insensible que beaucoup d'autres ; mais son esprit, longtemps plongé dans les eaux du droit et de la théologie, s'était peu à peu pétrifié dans la question du plus grand bonheur général, et était, par ce moyen, devenu inaccessible à toute émotion en ce qui touche le bonheur des êtres en particulier. Le ton impétueux inspiré par la peur et la pitié avec lequel Nina avait parlé de la femme et des enfants, qui allaient devenir les victimes d'un procès, ne l'avait fait hésiter qu'un instant. Quelles considérations de perte et de misère temporelles peuvent mettre à l'épreuve la constance du théologien, qui s'est accoutumé à contempler et à discuter froidement et avec toute la sécheresse de l'argumentation, la misère éternelle de générations entières ? Qui pourrait adorer un Dieu qui n'a de plaisir à créer des myriades d'êtres que pour jouir de leurs tourments ?

OceanofPDF.com

16
Tante Milly

Nina passa la soirée dans la salle, et son frère, animé par l'idée d'un nouvel objet à poursuivre, et oubliant ses procédés du matin, s'efforça d'être agréable et la traita avec plus de considération et de bonté qu'il ne l'avait fait depuis son arrivée. Il fit même quelques avances à Clayton, auxquelles celui-ci répondit d'une manière affable, ce qui contribua, plus qu'elle ne le supposait, à rappeler la gaieté de Nina, de sorte qu'elle passa sa soirée plus agréablement que d'ordinaire. En se rendant à son appartement, elle y trouva Milly, qui l'avait attendue patiemment depuis quelque temps, après avoir assisté au coucher de sa maîtresse.

— Eh bien ! miss Nina, je commence mes voyages demain matin, et j'ai désiré, cher petit agneau, passer quelques instants près de vous, avant mon départ.

— Je ne puis supporter l'idée de vous voir partir, Milly, car je ne saurais souffrir l'homme qui vous emmène avec lui.

— Je crois, néanmoins, que c'est un brave homme, dit Milly. Il me trouvera, sans doute, une bonne place, car c'est lui qui a toujours eu la direction des affaires de miss Loo ; ne vous tourmentez donc pas pour moi. Partout où je vais, mon enfant, je suis avec le Seigneur, et, avec lui, tout va bien. Le Seigneur est mon berger, tranquillisez-vous, je ne manquerai de rien.

— Mais vous n'avez jamais vécu dans une autre famille que la nôtre, dit Nina, et je ne puis m'empêcher d'être inquiète. Si l'on ne vous traite pas bien, vous reviendrez, Milly, n'est-ce pas ?

— Oh ! mon enfant, je ne crains rien. Quand les gens ne s'occupent que de leurs propres affaires et font de leur mieux, il est rare qu'on les tourmente ; je n'ai jamais vu de personnes auxquelles je ne puisse convenir, dit-elle avec une honorable fierté. Non, je ne crains rien pour moi, c'est pour vous, mon enfant, que je crains. Vous ne savez pas ce que c'est que de vivre dans ce monde, et je désire qu'un véritable ami ne vous quitte jamais.

Mon cher agneau ! vous avez besoin de quelqu'un à qui vous puissiez confier vos peines, de quelqu'un qui vous aimera, qui vous défendra et qui vous guidera toujours dans la bonne voie ! Vous avez trop de soucis pour votre jeune âge : il y a tant de gens qui ont les yeux sur vous, et tant d'autres qui dépendent de vous. Si votre maman vivait encore, ce serait bien différent. Mais maintenant, je sais que vous aurez mille pensées et mille nouveaux tourments, et personne à qui les communiquer. Mon enfant, il faut vous confier à Dieu : il vous aime, mon enfant, il vous aime telle que vous êtes, et si vous pouviez seulement apprendre combien il vous aime, votre cœur en serait attendri. Je vous ai promis de vous raconter ce que mon expérience m'a appris et de quelle manière j'ai trouvé le Seigneur Jésus ! Ô ciel ! ciel ! c'est une bien longue histoire. Écoutez.

Nina, touchée de la sollicitude de sa vieille amie, et de l'allusion qu'elle venait de faire à la mémoire de sa mère, répondit :

— Oh ! oui, racontez-moi tout cela.

Et s'asseyant sur un tabouret, elle posa la tête sur les genoux de sa modeste amie.

— Là, bien, mon enfant, dit Milly en ouvrant ses grands yeux noirs, et d'une voix lente et rêveuse. La vie, ici-bas, est une chose étrange : ma mère fut amenée ici de l'Afrique avec mon père. Ma mère me l'a redit maintes et maintes fois ; c'était un beau pays, où l'or coulait avec l'eau des rivières, et où il y avait de majestueux arbres parés des plus belles fleurs du monde. Mon père et ma mère se rendirent à Charleston, et Mr Campbell (c'était le père de votre maman, cher cœur), les acheta avant qu'ils eussent quitté le vaisseau ; leurs cinq enfants furent tous également vendus, sans qu'ils aient jamais pu savoir dans quelle contrée ils étaient allés. Mon père et ma mère ne savaient pas un seul mot d'anglais en arrivant, et elle m'a souvent dit qu'elle ne pouvait se faire comprendre ni exprimer la peine qu'elle en avait ressentie.

« Lorsque j'étais enfant, je me souviens que, quand elle avait fini son ouvrage, elle venait s'asseoir et contempler les étoiles au ciel, en poussant de fréquents gémissements. J'étais toute petite et ne pensais qu'à jouer, mais je me rappelle que je m'approchais d'elle quelquefois en sautant et que je lui demandais :

« — Mammy, pourquoi vous plaignez-vous ainsi ? qu'avez-vous donc ?

« — Ce que j'ai, chère petite ? Je pense à mes enfants ; j'aime à regarder les étoiles, parce qu'ils peuvent les voir en même temps que moi, et alors il

me semble qu'ils sont près de moi… Mais hélas ! je ne sais où ils sont et ils ne savent pas non plus où je suis.

« Puis elle ajoutait :

« — Mon enfant on pourra aussi vous enlever à votre mammy ; on ne sait pas ce qui peut arriver ; mais si vous vous trouvez dans la douleur, n'oubliez pas, mon enfant, d'avoir recours à Dieu.

« — Et qu'est-ce que Dieu, mammy ? lui demandai-je.

« — C'est lui qui a fait les étoiles, mon enfant.

« Et, alors, je priais Mammy de m'en dire quelque chose de plus, et elle me disait :

« — Il peut faire tout ce qu'il veut ; et si un jour vous êtes malheureuse, il viendra à votre aide.

« Je ne faisais pas grande attention à ce qu'elle me disait, parce que lorsqu'on est heureux on ne pense pas avoir jamais besoin d'aide ; mais elle me l'a répété si souvent que je ne pouvais l'oublier. "Mon enfant, les peines viendront, et, quand elles viendront, pensez à Dieu et il vous aidera."

« Elle me fut enlevée parce que le frère de Mr Campbell allant à Orléans, on fit le partage des nègres ; mon père et ma mère partirent pour Orléans, et moi, je suis venue dans la Virginie. Là, je me trouvais toujours avec votre maman, miss Harrit, miss Loo et les autres, et je ne pensais qu'à m'amuser ; elles aimaient Milly. Il n'y avait personne qui sût courir, sauter, monter à cheval, conduire un bateau comme Milly ; c'était toujours Milly par-ci, Milly par-là, et tout ce que les jeunes miss voulaient, c'était Milly qui devait le faire.

« Il y avait une grande différence entre toutes ces jeunes filles. Miss Loo était la plus jolie et elle avait beaucoup d'adorateurs ; et puis votre maman tout le monde l'aimait. Miss Harrit avait beaucoup d'activité et voulait toujours faire quelque chose ; elle n'était jamais inoccupée, et elle m'aimait parce que j'étais toujours prête à l'accompagner : tout cela était assez agréable ; mais dès que j'eus atteint quatorze ou quinze ans, je commençai à être malheureuse. J'étais triste et maussade ; je ne sais pas pourquoi et comment, mais il me semblait qu'en grandissant je commençais à m'apercevoir que j'étais esclave.

« Je me souviens qu'un jour votre maman entra, et, me voyant regarder par la fenêtre, elle me dit :

« — Milly, qu'est-ce qui vous rend si triste ?

« — Oh ! lui répondis-je, je ne sais pas ; mais je ne suis pas heureuse !

« — Pourquoi ? dit-elle, pourquoi ? Tout le monde ne vous aime-t-il pas et n’avez-vous pas tout ce que vous désirez ?

« — Oh ! *missis*, lui dis-je, malgré tout, je ne suis rien qu’une pauvre esclave.

« Votre maman, mon enfant, était une charmante petite créature comme vous, je m’en souviens comme si elle était encore là.

« J’étais triste parce que je croyais lui avoir fait de la peine ; mais elle me dit :

« — Milly, je ne suis pas surprise que vous vous attristiez ainsi ; je sais que je ferais de même, si j’étais à votre place.

« Elle raconta cette conversation à miss Loo et à miss Harrit ; mais elles n’en firent que rire, en disant qu’elles ne croyaient pas qu’il y eût beaucoup de jeunes filles aussi bien placées que Milly.

« Miss Harrit se maria la première. Elle épousa Mr Charles Blair, et m’emmena avec elle. J’aimais miss Harrit ; mais, cher cœur, j’aurais préféré partir avec votre maman.

« J’avais toujours espéré que j’appartiendrais à votre maman, et je sais qu’elle le désirait aussi ; mais elle n’en dit rien, et miss Harrit était une de ces personnes qui ne perdent rien, faute de demander. Aussi avait-elle toujours plus de robes, plus d’argent et plus de toute espèce de choses que les autres ; car elle avait toujours les yeux ouverts et ne négligeait jamais son propre intérêt.

« L’habitation de Mr Blair se trouvait dans une autre partie de la Virginie, et j’y allai avec elle ; cette union n’était pas très heureuse, parce que Mr Blair était un homme adonné aux plaisirs.

« Allez, miss Nina, l’homme qui est ici près de vous est bon, lui, et je vous conseille de l’épouser, parce que je sais le danger que courent les jeunes filles en épousant un homme qui n’a pas de bons principes. Un pareil homme, eût-il les manières les plus élégantes et les plus distinguées, n’en doit pas moins faire le malheur de quiconque l’épouse. Lorsque Mr Blair faisait la cour à miss Harrit, on aurait dit qu’il n’y avait qu’elle dans le monde : elle était son ange ; pour elle, il allait se corriger de tous ses défauts, se ranger enfin ; mais, dès qu’elle l’eût épousé, toutes ces bonnes résolutions s’évaporèrent comme de la fumée ; avant qu’un mois se fût écoulé depuis son mariage, il avait repris son train de vie ; ce n’était plus que parties de plaisir chez lui et ailleurs ; l’argent, en même temps, se répandait comme l’eau.

« Un grand changement s’opéra dans le caractère de miss Harrit ; elle perdit sa gaieté, son humeur s’aigrissait visiblement, et jusqu’à devenir jalouse de moi et de son mari. Elle aurait pu s’épargner ce tourment, car je me respectais trop pour y penser. Il est vrai que son mari courait après tout ce qu’il rencontrait, et je n’étais pas plus qu’une autre à l’abri de ses poursuites ; enfin je me trouvais, comme on dit, entre l’enclume et le marteau.

« Cet état de choses continua quelque temps ainsi : trois enfants étaient nés de ce mariage. Un beau jour, Mr Blair, ivre au point de ne pouvoir guider sa monture, fit une chute de cheval à laquelle il succomba. Après sa mort, le caractère de sa veuve parut s’adoucir ; elle s’occupa de recueillir ce qui lui restait pour elle et pour ses enfants ; je me souviens qu’un de ses oncles vint l’aider pendant quelque temps pour établir avec elle le montant des dettes de la maison. Ils causaient un jour ensemble dans la chambre de *missis*, tandis que j’étais occupée à des travaux de couture dans un cabinet voisin : ils étaient tellement absorbés dans leurs calculs, qu’ils ne prirent pas attention à moi. J’appris que l’habitation et les nègres devaient être vendus pour payer les dettes de la succession, sauf toutefois quelques-uns d’entre nous, qui devions accompagner notre maîtresse sur une propriété moins importante.

« — Tant que vos enfants sont petits, dit l’oncle, vous pouvez vivre retirée, et donner tout votre temps aux soins de vos affaires. Le prix des nègres est à la hausse ; depuis qu’on a admis le Missouri, ils ont doublé de valeur, et vous pouvez vendre ce qui vous reste à un bon prix. Votre jeune négresse Milly, par exemple… (Vous pensez bien, miss Nina, que j’écoutais de toutes mes oreilles.) On ne voit pas souvent une fille d’aussi bonne race, continua-t-il, me traitant comme il l’eût fait d’un animal domestique ; lui avez-vous donné un mari ?

« — Non, dit miss Harrit, Milly est tant soit peu coquette, elle n’a pas encore fait son choix.

« — Ah ! mais, dit-il, il faut y songer, car les enfants de cette fille seront à eux seuls une fortune ; j’ai connu des femmes de sa race qui en ont eu jusqu’à vingt ; et ses enfants ne se vendraient pas moins de huit cents dollars pièce ; ne serait-ce pas une fortune toute faite ; et s’ils lui ressemblent, c’est de l’argent comptant. Dans un moment de gêne, on en vend un ou deux, suivant les besoins, et cela vaut un billet sur la banque.

« Ô ciel ! miss Nina, ces paroles me tombèrent sur le cœur avec la pesanteur du plomb… J'avais accueilli les assiduités d'un excellent jeune homme, et j'allais en parler à miss Harrit le jour même ; mais, après ce que je venais d'entendre, je mis mon ouvrage de côté en me disant : *Vrai comme le Seigneur est au ciel, je ne me marierai jamais dans ce monde !* Et j'en ai pleuré toute la journée, et quand le soir est venu j'en ai parlé à Paul ; vous le connaissez ; il a essayé de me calmer, pensant, me disait-il, que cela ne pouvait arriver, et que *missis* changerait d'idée. Puisque nous nous aimons, ajoutait-il, pourquoi ne pas profiter du bonheur présent qui s'offre à nous… Alors je suis allée trouver miss Harrit, et lui ai raconté ce qui s'était passé ; je lui avais toujours parlé franchement, et je fis encore de même cette fois. Elle s'est moquée de moi, et m'a dit : "Il ne faut pas pleurer avant que le mal arrive…" Les choses restèrent ainsi pendant deux ou trois semaines, et Paul finit par me persuader. Nous fûmes donc mariés : à la naissance de notre premier enfant, Paul était si content qu'il trouvait étrange que je ne partage pas sa joie.

« — Paul, lui ai-je dit, cet enfant ne nous appartient pas ; il sera peut-être vendu quelque jour.

« — Eh bien ! répondit-il, il peut appartenir à Dieu, Milly, s'il ne nous appartient pas.

« C'est parce que Paul était chrétien, miss Nina, qu'il parlait ainsi. Hélas ! cher cœur, je ne puis tout vous dire ; j'eus encore plusieurs enfants qui grandissaient autour de moi ; j'en ai eu quatorze, et ils ont tous été vendus et éloignés de moi. Oh ! Seigneur, c'est une croix lourde ! bien lourde ! Personne ne sait combien elle pèse, excepté ceux qui la portent !

— Quelle honte ! dit Nina. Comment Harrit a-t-elle pu commettre cette méchante action, elle… une de mes tantes ?

— Enfant, enfant, dit Milly, nous ne savons pas ce qui est en nous. Quand miss Harrit et moi étions jeunes filles, occupées à chercher des œufs de poule et à conduire un bateau sur la rivière – eh bien, je n'aurais pu prévoir ces événements, et elle pas plus que moi. Mais ce qui n'est pas méchanceté chez les jeunes filles, alors que tout le monde sourit à leur gentillesse et à leur espièglerie, le devient réellement quand elles sont femmes, et que leurs figures se couvrent de rides ! Dans sa jeunesse, miss Harrit avait pour habitude de confisquer tout à son profit, des œufs, des mûres, des noix ; en vieillissant, ce goût instinctif s'est développé chez elle et elle voulait de l'argent.

— Oh ! mais, dit Nina, comment est-il possible qu'une femme bien née, ma tante enfin, ait pu se rendre coupable d'une telle infamie !

— Ah, ah, cher cœur ! Celles qui sont nées dames ont en elles des instincts mauvais tout comme les autres créatures, et si vous voulez bien y réfléchir, miss Harrit ne faisait en cela que subir la loi commune ; en effet, votre tante était pauvre, cher cœur, elle manquait souvent d'argent ; il fallait payer les comptes de *massa* Georges, de *massa* Peter et de miss Susy ; chacun d'eux voulait s'emparer de tout ce qu'elle possédait, criant tous : "Il me faut de l'argent… de l'argent… de l'argent !" et parfois la pauvre femme ne savait où donner de la tête. Quand une femme est tourmentée pour payer deux cents dollars ici, trois cents là, et qu'elle a sur son habitation plus de nègres qu'elle n'en peut garder, s'il se présente un homme qui lui met sous les yeux huit cents dollars, en or ou en billets de banque, en disant : "Je veux cette Lucy ou ce Georges", croyez-vous qu'elle puisse résister à la tentation d'accepter une telle proposition ? Ces hommes qui trafiquent des âmes exercent leurs séductions sur ceux qu'ils savent pauvres, et leur argent est aussi perfide que celui du diable. Je ne devrais pas, néanmoins, les juger trop sévèrement, car ils n'en savent pas davantage ; ces êtres qui font semblant de pratiquer la religion du Christ et qui ont l'air de tourner le dos à ces jureurs, à ces trafiquants d'âmes, sont la cause de tous ces maux. Cet oncle de miss Harrit, on eût dit un zélé chrétien, toujours fidèle aux réunions pour la prière, et malgré cela c'était toujours lui qui la poussait à conclure ces honteux marchés. Oh ! que de fois, miss Nina, quand mes premiers enfants furent vendus, ai-je ouvert mon cœur à miss Harrit ! Je l'ai vue pleurer, cette femme, au point que j'en étais désolée moi-même… Elle me disait alors : "Milly, cela ne m'arrivera plus." Mais je ne m'y fiais qu'à demi, bien convaincue qu'elle le ferait encore. Je la savais possédée d'un mauvais génie qui, tout en ne supposant pas à ce qu'elle renonçât aux réunions religieuses, aux prières et aux saintes pratiques, n'abandonnerait pas la place qu'il avait conquise.

« Elle n'était pas cependant d'un naturel méchant, la pauvre miss Harrit ! elle n'aurait pas fait le mal, si ce n'eût pas été pour lui ; mais il venait la prier, l'exhorter, et rôdait autour de ma case comme un loup affamé pour épier mes chers enfants.

« — Milly, me disait-il, comment vous portez-vous aujourd'hui ? Lucy devient une grande fille, Milly ; quel âge a-t-elle ? Je connais une dame à Washington qui a besoin d'une femme de chambre ; c'est une excellente

personne, très pieuse. Je dois supposer que vous ne vous opposeriez pas à céder Lucy… Votre pauvre maîtresse a grand besoin d'argent.

« Je n'ai jamais voulu parler à cet homme ; seulement une fois, qu'il m'a demandé ce que je pensais que ma Lucy valait, lorsqu'elle avait quinze ans, je lui ai répondu :

« — *Mister*, elle vaut pour moi ce que votre fille vaut pour vous !

« Alors je suis rentrée, et j'ai fermé la porte, sans m'arrêter pour voir comment il prendrait ma réponse. Puis, il allait à la maison pour parler à miss Harrit ; c'était, disait-il, son devoir de prendre soin de tout ce qui lui appartenait ; ce qui voulait dire qu'elle devait vendre mes enfants quand l'occasion se présentait ! Je me souviens que quand miss Susy est revenue de pension, elle était fort jolie, mais je ne pouvais supporter sa vue sans répugnance, car le prix de trois de mes enfants avait servi à payer ses frais d'éducation. Ma Lucy, ah, cher cœur ! elle fut vendue comme femme de chambre ; mais je n'ignorais pas ce que cela voulait dire. Madame avait un fils ; il emmena Lucy à la Nouvelle-Orléans, et finalement *nous* ne recevons pas de lettres ; une fois séparés, nous ne pouvons plus nous écrire, et c'est comme si nous étions mortes l'une pour l'autre ; ou plutôt, non, mon enfant, ce n'est pas comme la mort, c'est bien pis encore ! Paul apprenait le soir à Lucy des hymnes, avant qu'elle s'endormît ; oh ! que n'est-elle morte à cette époque, c'eût été préférable pour elle. Oh ! cher petit cœur, dans ces temps-là je m'emportais, et me débattais comme une bête sauvage prise dans un piège !

« — Alors, mon enfant, je n'étais plus ce que j'avais été, je devins méchante et désagréable ; quant à miss Harrit, elle s'adonna de plus en plus à la religion, fit construire une chapelle, et recevait chez elle un grand nombre de ministres et d'anciens de l'Église. Ils essayaient quelquefois de me prêcher, mais je leur disais que j'avais assez vu et entendu de leurs pratiques religieuses pour ne pas désirer en entendre davantage. Paul était chrétien, et quand il me parlait, j'étais tranquille et je l'écoutais ; mais je ne pouvais me résigner comme lui. À la fin, ma maîtresse promit de me laisser un de mes enfants, c'était le plus jeune, bien entendu ; il s'appelait Alfred. J'aimais cet enfant plus que tous les autres ; c'était le seul être qui me restât à aimer ; car il n'avait qu'un an lorsque le maître de Paul, partant pour la Louisiane, emmena mon mari avec lui, et depuis je n'en ai plus entendu parler. Il me semblait donc que cet enfant était mon seul bien au monde. Il était d'une pétulance et d'une vivacité extraordinaires, et, grâce à son

activité intelligente, il m'épargnait tant de fatigues ! Oh ! cher cœur, il avait des manières si gentilles qu'il provoquait toujours ma gaieté. Il avait beaucoup de dispositions à s'instruire, et apprit à lire tout seul ; il me lisait la Bible quelquefois ; je l'ai élevé et instruit le mieux que j'ai pu. La seule chose qui m'effrayait, c'était son excès d'ardeur et d'impétuosité qui me faisait redouter pour lui quelques malheurs dans l'avenir. Il ne se montrait pas cependant plus hardi que les enfants des blancs, qui, dès qu'ils lèvent la tête pour répondre avec audace à leurs parents, excitent leur rire et leur enthousiasme qu'ils traduisent par ces mots : "Est-il vif… est-il malin ?…" Qu'un de nos enfants fasse de même… Alors c'est horrible. J'en parlais toujours à Alfred, et lui conseillais d'être humble et modeste : son ardeur alors était telle qu'il ne pouvait se contenir. Ah ! miss Nina, on peut dire ce qu'on veut des nègres, on ne m'ôtera jamais de la tête qu'il en est parmi eux qui, à l'occasion, peuvent faire preuve d'autant de mérite que les blancs. Combien trouverait-on d'enfants des blancs qui se donneraient la peine d'apprendre à lire eux-mêmes ? C'est pourtant ce que mon Alfred a fait. Oh ! quel plaisir j'éprouvais en pensant que je pouvais louer mon temps, et qu'avec le produit de mon travail en dehors des heures convenues, je pourrais amasser la somme nécessaire pour racheter mon enfant, je le savais trop fier pour rester dans l'esclavage. Je savais qu'il ne pouvait plier sa volonté aux caprices du maître ; il ne voulait pas être trompé, et si quelqu'un lui parlait grossièrement, il répondait à ce langage comme à une insulte. Malgré tout, c'était un charmant garçon, toujours bon pour moi, et lorsque je lui représentais le danger d'une pareille conduite, il me promettait de se tenir sur ses gardes. Tout se passa donc bien, tant qu'il fut petit, et je le gardai près de moi jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de douze ou treize ans ; il essuyait les plats, nettoyait les couteaux, cirait les chaussures et s'occupait de tous les détails domestiques. Mais, vint un jour où l'on me dit qu'il était temps de l'employer à un travail régulier : c'était là ce que je craignais. *Missis* avait un surveillant qui prenait plaisir à irriter les nègres ; je redoutais de ce côté quelque fâcheux événement, et mes craintes ne tardèrent pas à être justifiées. Il y avait toujours quelque difficulté entre Alfred et le surveillant ; celui-ci courait tout raconter à *missis*, et moi je parlais à Alfred ; mais il irritait tellement ce pauvre garçon qu'il ne pouvait en obtenir rien de bon. Un jour que j'étais allée à la ville faire une commission, je m'étonnai, à mon retour, de ne pas voir Alfred rentrer pour souper : je courus à la maison, et là j'aperçus miss Harrit,

assise près d’une table couverte de billets de banque qu’elle s’occupait à compter.

« — Miss Harrit, lui dis-je, je ne puis trouver Alfred. L’avez-vous vu ?

« Elle ne me répondit pas d’abord et continua de compter cinquante et un, cinquante-deux, cinquante-trois… Je lui parlai de nouveau.

« — J’espère que rien n’est arrivé à Alfred, miss Harrit ?

« Elle leva la tête et me dit :

« — Écoutez-moi, Milly ; je ne pouvais rien faire d’Alfred, on m’en a offert une somme assez ronde, et, ma foi, je l’ai vendu.

« J’étais prête à suffoquer… Je m’approchai d’elle, et, la prenant par les épaules, je lui dis :

« — Miss Harrit, vous avez reçu le prix de treize de mes enfants, et vous m’aviez promis que je garderais celui-ci !… Est-ce agir en chrétienne, dites ?

« — Mais, Milly, répondit-elle, il n’est pas éloigné, et vous pourrez le voir presque aussi souvent que s’il restait ici. Il est sur l’habitation de Mr Jones ; vous pouvez aller le voir comme lui peut venir… Vous savez, d’ailleurs, que vous n’aimiez pas l’homme qui le surveillait ici, et que, selon vous, il avait pris Alfred en aversion.

« — Miss Harrit, lui dis-je, vous pouvez vous tromper vous-même, mais vous ne sauriez me tromper, moi, ni le Seigneur non plus. Vous avez le droit de parler, vos ministres s’appuient sur la Bible pour vous justifier, et cependant vous ne voulez pas nous enseigner à la lire. Je vais porter cette affaire directement au tribunal du Seigneur ; je le prierai d’examiner la manière dont vous m’avez traitée, vendant mes enfants à mesure qu’ils grandissaient, pour payer les dépenses des vôtres ; et, en dernier lieu, manquant à votre promesse et m’arrachant mon Alfred, la dernière espérance de mon cœur ; je prierai le Seigneur de maudire cet argent pour vous comme pour vos enfants !

« Voilà ce que je lui dis : pauvre créature ignorante, je ne connaissais pas Dieu, et mon cœur était brûlé comme d’un charbon ardent… Je me tournai et sortis de la chambre sans proférer, ni elle ni moi, une parole de plus. Et lorsque je me couchai ce soir-là, dans le coin était le lit d’Alfred, et son habit du dimanche suspendu au mur, ses vêtements réservés pour les jours de fête et tous ses effets que j’avais payés de mon argent, parce que mon Alfred était si beau que j’étais fière de le voir bien mis… Le dimanche suivant, je pris ses habits et ses chaussures dont je fis un paquet, et me mis

en route pour l'habitation Jones, voir un peu ce qu'était devenu mon Alfred ! Pendant tout le temps écoulé depuis son départ, *missis* et moi nous ne nous étions pas parlé. Arrivée à mi-chemin, je me suis arrêtée sous un noisetier pour prendre un peu de repos ; bientôt, je vis quelqu'un s'approcher, et je reconnus Huldah… Elle avait épousé le cousin de Paul, et elle demeurait sur l'habitation Jones. Je me levai pour aller à sa rencontre, et je lui dis que j'allais voir Alfred.

« — Seigneur ! me dit-elle, ne savez-vous donc pas, Milly, qu'Alfred est mort ?

« Ah ! miss Nina, il m'a semblé en ce moment que mon cœur avait cessé de battre…

« — Huldah, lui dis-je, est-ce qu'ils l'ont tué ?

« Elle me répondit "Oui !" et elle me raconta comment la chose s'était passée. Stiles (c'était le surveillant de Jones) avait entendu dire qu'Alfred était intraitable, et lorsque les garçons ont ce caractère, on les irrite parfois pour provoquer leur colère, et trouver ainsi l'occasion de les dompter. Stiles, imposant sa tâche à Alfred, essaya de l'irriter, et mon pauvre enfant lui répondit comme il le faisait, avec son impétuosité habituelle, qu'il lui était impossible de réprimer. Tous alors commencèrent à rire, et Stiles, rendu furieux, jura qu'il le frapperait du fouet ; à cette menace Alfred s'enfuit à toutes jambes. Stiles, avec d'affreux jurements, lui intima l'ordre d'approcher, disant qu'il lui apprendrait les supplices de l'enfer. Ce sont les paroles mêmes qu'il adressa à mon cher enfant. Alfred lui répondit qu'il ne reviendrait pas, qu'il ne voulait pas subir la correction du fouet. Sur ces entrefaites, le jeune *massa* Ben demanda la cause de ce tumulte ; Stiles lui raconta la scène qui venait de se passer. *Massa* Ben, s'armant d'un pistolet, dit en le présentant à Alfred :

« — Allons, coquin ! si tu ne reviens pas avant que j'aie le temps de compter cinq, je tire sur toi.

« — Tirez tant qu'il vous plaira, dit Alfred, qui ne connaissait pas le sentiment de la peur…

« L'infâme tira sur lui. Huldah m'a raconté qu'il fit un bond sur lui-même, poussa un cri et tomba raide. On s'empressa autour de lui, mais il était mort ; la balle lui avait traversé le cœur. On retira son vêtement et on examina la blessure ; tout fut inutile : ses traits avaient déjà la rigidité de la mort. Alors Huldah me dit qu'ils creusèrent une fosse et l'y jetèrent… Rien sur lui, rien autour de lui, pas de cercueil, comme un chien. Huldah me

montra la veste percée du trou qu'avait fait la balle et encore rougie de son sang.

« Je n'avais pas la force de prononcer une parole : je pris la veste, je l'enveloppai avec ses habits du dimanche, et je revins directement à la maison. Je montai à la chambre de *missis* et je la trouvai toute parée pour se rendre à l'église, et occupée à lire sa Bible. Je lui mis la veste sous les yeux.

« — Vous voyez ce trou ! lui dis-je, vous voyez ce sang ! Alfred a été tué ! C'est vous qui êtes cause de sa mort ; que son sang retombe sur vous et sur vos enfants !

« Oh ! Seigneur Dieu ! qui êtes aux cieux ! exaucez-moi, et qu'elle souffre le double de ce que j'ai souffert !

Un frisson passa sur le corps de Nina, et sa respiration devint pénible ; Milly s'était redressée dans l'ardeur de son récit, ses yeux s'étaient dilatés, ses bras nerveux se serraient convulsivement, et son corps vigoureux se soulevait comme les vagues de la mer, sous l'influence des émotions qui l'agitaient. On aurait pu la prendre pour une statue de la Némésis vengeresse, taillée dans le marbre noir. Elle demeura ainsi quelques minutes, puis ses muscles se relâchèrent, ses yeux s'adoucirent peu à peu et se fixèrent tendrement sur Nina.

— C'étaient de cruelles paroles, mon enfant, mais je n'étais pas encore sortie de l'Égypte. J'errais dans le désert du Sinaï ; j'avais entendu le retentissement de la trompette et le son des paroles ; mais, mon enfant, je n'avais pas vu le Seigneur. Je sortis sans rien dire à miss Harrit. Il y avait un grand abîme entre nous deux. Je faisais mon ouvrage, j'aurais eu honte de ne pas le faire ; mais je ne lui parlais plus… C'est alors, mon enfant, que ce que m'a dit ma mère me revint en mémoire : « Mon enfant, quand vous êtes en peine, ayez recours au Seigneur. » Je m'aperçus que j'avais oublié de m'adresser au Seigneur ; je me dis : « Le Seigneur ne peut pas me venir en aide, car il ne peut pas me rendre mon Alfred », et pourtant, je désirais trouver le Seigneur pour calmer l'agitation de mon âme. Je voulais seulement lui dire : « Seigneur ! vous voyez ce que cette femme m'a fait. » Je voulais lui demander s'il pouvait permettre une telle action. Ô ciel ! de quelle manière j'envisageais le monde et tout ce qui s'y passait ; je voyais des actes révoltants, et cependant j'entendais des chrétiens qui s'en rendaient coupables, parler d'entrer dans le royaume des cieux. Oh ! j'ai bien cherché le Seigneur, allez… Combien de nuits j'ai passées dans les bois, couchée sur la terre jusqu'au matin, appelant le Seigneur et abîmée

dans les sanglots, parce qu'il me semblait qu'il ne m'entendait pas. Oh ! que cela me paraissait étrange, quand levant les yeux au ciel, je voyais les étoiles me regarder dans leur silence calme, solennel, sans jamais proférer un mot. Quelquefois j'étais si transportée, qu'il me semblait que je pouvais pratiquer une ouverture au ciel et y pénétrer jusqu'en face de Dieu ; j'avais à lui parler et je devais arriver jusqu'à lui.

« Une fois j'entendis quelqu'un lire dans la Bible que Dieu apparut à un homme dans une aire, et je pensais que si j'avais une aire, Dieu viendrait peut-être à moi. Alors je choisis une place sous les arbres, je battis la terre aussi longtemps que possible, et je priai ; mais le Seigneur ne vint pas. Il y eut ensuite un *camp-meeting* ; et l'idée me vint d'y aller, espérant y rencontrer le Seigneur, parce que *missis* permettait à ses esclaves d'aller le dimanche au *camp-meeting*. J'entrai dans les tentes, je me présentai devant l'autel, j'entendis le prêche ; mais tout cela ne me procurait aucun soulagement ; cela me laissait insensible, et je n'y voyais rien. J'entendis lire dans la Bible : "Oh ! si je savais comment le trouver, j'irais jusqu'à son trône, j'exposerais mon droit devant lui, et je remplirais ma bouche de preuves" ; et je me dis : "C'est là ce que je veux faire." La nuit venue, tous les feux étaient allumés, et l'on chantait des hymnes de tous côtés. J'allai au prêche, et là je vis un homme pâle, maigre, les yeux et les cheveux noirs, et j'entendis un sermon que je n'oublierai jamais. Il prit pour texte : "Lui qui n'a point épargné son propre fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il point aussi toutes choses avec lui ?" Ces paroles fixèrent mon attention, car, moi aussi, j'avais perdu mon fils. Et le prédicateur nous dit quel était ce fils de Dieu – Jésus. Oh ! qu'il était bon et doux ! Partout où il allait, il faisait du bien. Ô Seigneur ! quelle histoire que celle-là ! On le prit, on lui mit une couronne d'épines sur la tête, et on le crucifia tout couvert de sang, de sang, de sang ! Dieu nous a tant aimés, qu'il a livré son propre fils au supplice pour nous sauver. Mon enfant, je me levai, j'allai à l'autel, je m'agenouillai parmi les fidèles, je me prosternai la face contre terre, et l'on dit que j'étais tombée en extase. C'était peut-être vrai. Vrai ou non, mon enfant, je vis le Seigneur. Ah ! je ne sentais plus les pulsations de mon cœur… Je le vis supportant les outrages avec patience et souffrant pour nous ; il ne me semblait pas que ce fût seulement sur la Croix, mais partout ; je vis combien il nous aimait, nous tous – tous ! nous qui nous haïssions les uns les autres ! Son cœur se consumait d'amour, saignant pour nous comme sur le Calvaire. Alors, mon enfant, je vis ce que

c’était que de haïr comme je l’avais fait ! “Oh ! Seigneur, lui dis-je, j’abjure ma haine, Seigneur, c’est la première fois que je vous vois… je ne savais pas, Seigneur ; je suis une misérable pécheresse ! je ne haïrai plus !” Tout aussitôt mon cœur se remplit d’amour ! Je lui dis : “Seigneur, je puis même aimer les blancs ! Je puis même aimer miss Harrit, qui a vendu tous mes enfants, et qui a causé la mort de mon pauvre Alfred ! Je l’aime.” Oui, mon enfant, je vainquis – je vainquis, par le sang de l’Agneau – oui, de l’Agneau, car si c’eût été un lion, j’aurais pu résister ; c’est l’*Agneau* qui m’a vaincue.

« Lorsque je repris mes sens, j’étais devenue une enfant ; je retournai à la maison, et j’entrai chez miss Harrit… Je ne lui avais pas parlé depuis la mort d’Alfred… Elle avait été malade et elle était restée pâle et souffrante, car son fils s’oubliait dans l’ivresse et la maltraitait cruellement ; j’entrai et je lui dis :

« — Oh ! miss Harrit, j’ai vu le Seigneur ! miss Harrit, je ne vous hais plus, je vous pardonne, et je vous aime de tout mon cœur comme le fait le Seigneur Jésus.

« Ah ! cher cœur, vous auriez pu voir cette femme pleurer !

« — Milly, me dit-elle, je suis une grande pécheresse.

« Je lui répondis :

« — Miss Harrit, nous sommes toutes deux pécheresses, mais le Seigneur s’est donné pour nous deux, et s’il nous aime, pauvres pécheresses que nous sommes, il ne faut pas être méchantes l’une pour l’autre. Vous avez cédé au mauvais esprit, *missis*, lui ai-je dit ; mais le Seigneur Jésus a un pardon pour toutes deux !

« Après cela, je n’eus plus de démêlés avec miss Harrit ; nous étions sœurs en Jésus-Christ. J’ai porté ses fardeaux, et elle a porté les miens ; et ses fardeaux étaient lourds ; car son fils fut apporté mort à la maison, il s’était frappé au cœur, en chargeant un fusil quand il était ivre. Oh ! mon enfant, j’ai maudit alors ce que j’avais fait en priant le Seigneur de lui rendre le double de mes afflictions, et j’étais loin alors de former le même vœu. Si j’avais pu ramener à la vie ce pauvre *massa* Georges, je l’aurais fait : j’ai tenu la tête de la pauvre femme sur mon bras toute la nuit, pendant qu’elle exhalait de cruelles lamentations : ce malheur la fit descendre dans la tombe ; elle survécut peu de temps à sa douleur, mais elle était préparée à la mort ; elle fit acheter le fils de ma fille Lucy, Tom, et elle me l’a donné… Pauvre créature ! elle fit tout ce qu’il était en son pouvoir de faire.

« Je veillais près d’elle la nuit de sa mort. Oh ! miss Nina, si vous êtes jamais tentée de haïr quelqu’un, pensez à ce que vous feriez si l’objet de votre haine venait à mourir.

« Elle a beaucoup souffert en mourant, la pauvre femme ; elle était troublée par les remords :

« — Ô Milly, dit-elle, le Seigneur et vous pouvez me pardonner ; mais, moi, *je ne puis* me pardonner.

« — Ô *missis* ! lui ai-je répondu, n’y pensez plus : *le Seigneur l’a caché dans son propre cœur.*

« Oh ! mais elle a lutté longtemps, cher cœur ; elle a lutté toute la nuit contre la mort, et elle ne faisait que répéter :

« — Milly ! Milly ! ô Milly ! restez avec moi !

« Je sentais alors que je l’aimais comme mon âme, et le jour où le Seigneur l’a délivrée, je l’ai couchée comme je l’eusse fait pour mon propre enfant. J’ai soulevé sa pauvre main encore tiède, mais elle n’avait plus de force, et je me suis dit : “Pauvre créature, comment Milly a-t-elle pu vous haïr comme elle l’a fait ?” Ah ! chère enfant, il ne faut haïr personne ; car nous sommes tous de pauvres créatures, et cependant le Seigneur nous aime également tous !

OceanofPDF.com

17
L’oncle Jack

À quatre milles environ à l’est de Canema se trouvait l’habitation de l’oncle de Nina, où Harry avait été envoyé le matin dont nous avons déjà parlé. Le jeune homme, lorsqu’il partit pour sa commission, n’était guère de belle humeur. L’oncle Jack, comme Nina l’appelait ordinairement, était, de nom, le gardien de la propriété, et Harry n’en aurait pu désirer de plus indulgent. C’était un de ces esprits joyeux et faciles, qui semblent toujours disposés à contribuer au bonheur d’autrui, si l’on veut seulement leur épargner l’ennui des détails. Il se fiait en toutes choses à Harry et il s’estimait heureux de pouvoir le faire, sa propre habitation étant, comme il le disait en riant, au-dessous de ce qu’il était capable de diriger. Comme tous ceux qui ne cherchent qu’à prendre leurs aises, l’oncle Jack trouva que tout dans la nature lui était contraire ; car toutes choses ici-bas ayant été disposées de manière à fournir du travail à tout le monde, il s’ensuit qu’il n’y a personne qui ait plus de soucis que celui qui est décidé à n’en point avoir. Oncle Jack se croyait trompé et pillé par ses surveillants, ses nègres et les pauvres blancs du voisinage, et, ce qui était pis encore, sa femme lui faisait continuellement, à ce sujet, de dures remontrances. La nature ou la destinée, ou la divinité quelle qu’elle soit, qui distribue les cartes matrimoniales avec le soin qu’elle met ordinairement à réunir deux caractères opposés, avait donné à ce bon oncle Jack, d’humeur joyeuse et sans souci, une femme d’un caractère vif et résolu, qui ne permettait aucun repos dans son voisinage. C’était elle qui venait toujours troubler la tranquillité en furetant partout et en découvrant les complots, les trahisons et les conspirations qui forment les épisodes d’une vie d’habitation ; il en résultait des conjectures et des discussions, et toutes ces intrigues qui répugnent le plus à un homme qui aime son repos.

Le fait est que sa responsabilité, augmentée par la négligence de son mari, avait fait de la bonne femme un dragon du jardin des Hespérides ; aussi son mari disait-il qu’il croyait qu’elle ne dormait jamais, et qu’elle ne

voulait pas permettre aux autres de dormir. Bon pour elle, son mari ne lui aurait pas reproché de se promener toute la nuit ou de dormir à son gré la tête hors de la fenêtre du *smok-house*[1], pour espionner, même pendant son sommeil, et prendre Pompey ou Cuff sur le fait, pourvu qu'elle le laissât tranquille. Quand même on eût volé la moitié des jambons entre deux et trois heures du matin et qu'on les eût vendus à Abijah Skinflint pour du rhum… Qu'importait à Jack ? Il lui fallait du sommeil, et s'il devait le payer en jambon, eh ! bien, il l'aurait payé en jambon ; mais en tout cas il lui fallait son sommeil. Eût-il été convaincu que Cuff, en venant le matin dénoncer un vol et proposer des mesures pour en découvrir les auteurs, en était le premier coupable ; à quoi bon ? Il ne pouvait en avoir les preuves ; Cuff n'avait fait que mentir depuis sa naissance ; et pourquoi s'échauffer et se tourner la bile pour contraindre Cuff à dire la vérité ? Non ! non ! Mrs G., comme il appelait ordinairement sa femme, pouvait s'occuper de tous ces détails pourvu qu'elle ne vînt pas l'ennuyer en les lui racontant. L'oncle Jack n'était pas cependant d'une humeur invariable ; la nature humaine a ses limites, et un homme qui sait par lui-même combien le travail est pénible pour un paresseux, semble prendre un méchant plaisir à faire enrager ceux qui ne veulent rien faire. C'est ainsi que l'oncle Jack, quoique sans contredit une des meilleures personnes qui fussent au monde, était quelquefois emporté jusqu'à la rage, et alors il trépignait, s'agitait et jurait avec une énergie surprenante ; dans ces moments-là, toutes ses contrariétés, semblables au plomb meurtrier, s'éparpillaient çà et là. Il commençait à maudire les nègres, les surveillants, l'habitation, Cuff, Pomp et Dinah, les pauvres blancs, enfin Mr Abijah Skinflint, et il déclarait qu'il les enverrait tous, tant blancs que nègres, à un endroit que la politesse nous défend de nommer. Il allait jusqu'à menacer de fouetter, d'écorcher vifs, d'envoyer vendre en Georgie. Les nègres écoutaient ce tapage en roulant les yeux et en repliant la langue sur leurs joues en signe de satisfaction et de gaieté ; ils s'amusaient de ces boutades, sachant bien par expérience que personne n'avait été fouetté, écorché vif, ou vendu en Georgie. Lorsqu'il prenait à l'oncle Jack un de ces accès de rage, ils faisaient comme les poules à l'approche d'un orage : ils se mettaient à couvert jusqu'à ce que l'averse fût passée.

Quant à Mrs Gordon, c'était une autre affaire. Ils avaient appris que ses menaces avaient des suites : il arrivait parfois que, dans cette justice distributive, l'oncle Jack, s'il se trouvait de bonne humeur, se jetait entre le

coupable et la maîtresse, et finissait par triompher bien que s’exposant aux plus sérieuses conséquences. Que nos lecteurs ne se figurent pas que Mrs Gordon fût véritablement une femme d’humeur revêche… Non… Elle appartenait à cette classe de ménagères affairées qu’on rencontre partout, de ces femmes auxquelles est confiée la mission de combattre seules pour les principes de l’ordre et de l’exactitude ; si elle avait eu la chance d’être née dans le Vermont ou le Massachusetts, on l’aurait citée dans tout le village comme une femme qui ne se laissait pas tromper d’un demi-sou sur une livre de viande et qui semblait savoir, par instinct, si une corde de bois avait sa mesure ou une livre de beurre son vrai poids. Placez une femme de cette trempe à la tête de la foule désœuvrée que l’on voit sur une habitation, avec un surveillant qui fraude, de pauvres blancs qui volent, parce que l’état de la société ne leur a pas laissé d’autre ressource, un mari insouciant, des terres qui deviennent stériles, et vous ne serez pas trop surpris si son humeur n’est pas toujours agréable. La coiffure même de *mistress* Gordon était perpétuellement en mouvement comme elle. La pauvre femme s’asseyait quelquefois un moment, mais elle était bientôt debout pour se mettre à la poursuite de quelque membre de sa famille, crier à haute voix et donner quelque ordre aux gens de la cuisine.

Lorsque Harry s’arrêta devant l’habitation, la grande porte lui fut ouverte par Pomp, vieux nègre suranné, qui se réservait cette fonction comme lui revenant de droit.

— Mon Dieu ! Harry, c’est vous ? Ah ! vous allez voir *massa* ! Il y a un si grand tintamarre à la maison !

— Qu’y a-t-il donc, Pomp ?

— Il y a que *massa* a un de ses accès ; il est tellement en fureur que sa vie est en danger ; il frappe du pied d’un côté à l’autre de la véranda et jure comme un damné ! Il a fait attacher Jake et il se promet de le mettre en pièces ! Hi ! hi ! hi ! C’est vrai. Il a fait attacher Jake là-bas ! Ho ! ho ! ho ! C’est vraiment curieux. Il est tout essoufflé, je vous assure. Si vous voulez lui parler, vous ne pourrez y parvenir avant la fin de la scène…

Et le vieillard baissant sa tête grise, continua à rire à gorge déployée.

À mesure que Harry s’approchait de la maison, il aperçut la haute taille du maître, trépignant dans la véranda, gesticulant et vociférant avec violence. C’était un homme entre deux âges, de forte corpulence, dont le front bombé et élevé était couronné de cheveux gris. Ses yeux bleus, sa grosse figure aux couleurs vermeilles, sa bouche garnie de belles dents lui

donnaient, lorsqu'il était de bonne humeur, l'air d'un homme à la fois agréable et beau ; mais en ce moment sa figure était devenue presque pourpre à force de gourmander un pauvre nègre déguenillé, attaché à un poteau dans l'attitude de la plus parfaite indifférence, tandis qu'une foule de nègres, hommes, femmes et enfants, s'amusaient à regarder ce singulier spectacle.

— Je vous apprendrai ! s'écria-t-il en lui montrant le poing, je ne veux pas souffrir plus longtemps de pareilles choses, chien que vous êtes ! Vous ne voulez pas obéir à mes ordres, n'est-ce pas ? eh bien ! je vous tuerai, je le ferai aussi vrai que je le dis ! Je vous ferai couper en morceaux pas plus gros que le pouce !

— Non, vous ne le ferez pas, vous savez bien que vous ne le ferez pas ! dit en s'interposant *mistress* Gordon, qui était assise à la fenêtre derrière lui. Vous ne le ferez pas, vous savez bien que vous ne le ferez pas ! et ils le savent aussi, eux ! Cela s'évaporera en fumée comme à l'ordinaire. Je désire seulement que vous ne vous mettiez pas à tant parler, ni à tant menacer, parce que tout cela ne fait que vous rendre ridicule !

— Taisez-vous ! je veux être le maître dans ma propre maison !… chien d'enfer que vous êtes !… M'entendez-vous, Cuff ! Frappez ! pourquoi ne le frappez-vous pas ? Allons… le fouet ! qu'attendez-vous ?

— Si *massa* le veut absolument, dit Cuff en roulant de gros yeux et prenant un air suppliant.

— Oui, je le veux ! peste soit de l'imbécile… oui, je le veux ! et de suite ! et très fort !… Attendez, j'y vais moi-même…

Et saisissant un fouet placé à sa portée, il retroussa ses manches et descendit l'escalier en courant ; mais, dans sa précipitation, il trébucha et vint se frapper la tête contre le poteau même où le coupable était lié.

— Là, j'espère maintenant que vous êtes satisfaits ! Vous m'avez tué !… vous m'avez cassé la tête ! il faudra que je me mette au lit pour un mois, et tout cela pour vous, ingrats que vous êtes !

Cuff et Sambo vinrent à son secours, le relevèrent avec précaution et se mirent à brosser ses habits, étouffant à grand-peine le rire qui les suffoquait. De son côté, le coupable attaché au poteau paraissait vouloir profiter de cet incident pour faire sa soumission.

— De grâce, *massa*, pardonnez-moi ! je leur ai dit de partir, et ils m'ont répondu qu'ils ne partiraient pas. Je ne voulais rien dire de mal quand j'ai dit : « *Massa* ferait mieux d'y aller lui-même », car je pense de même à

présent. *Massa* ferait mieux de faire tout par lui-même. Ces gens-là sont singuliers ; ils ne veulent pas de travail ou ne font rien de bon… voilà… voilà ; moi je ne voulais pas être insolent ; mais, je le répète, si *massa* veut prendre son cheval et aller voir de ses yeux, il reconnaîtra parfaitement qu'il n'y a que lui qui pourrait mettre le bon ordre ; pour nous cela est impossible ; nous n'en retirerions que des injures. Au nom de notre maître qui est au ciel, ce que je vous ai dit n'est que la vérité. Le Seigneur sait que c'est la vérité, et si *massa* veut monter à cheval et s'informer par lui-même, il verra que c'est comme je le lui ai dit. Je ne voulais pas faire de mal, vraiment je ne voulais pas en faire !

La discussion avait pour objet le renvoi d'une pauvre famille de blancs, qui s'était établie dans une cabane déserte située dans un coin retiré de l'habitation Gordon ; l'œil perçant de *mistress* Gordon avait opéré cette découverte ; elle ne laissa de repos à son mari que lorsqu'il eut pris des mesures pour les renvoyer. Il avait, par conséquent, le matin de ce même jour, donné l'ordre à Jake, un nègre robuste, de leur faire vider la place. Jake, qui avait en commun avec tous les nègres des habitations le plus grand mépris pour les pauvres blancs, partit en sifflant joyeusement en compagnie de deux gros chiens, pour remplir sa commission ; mais trouvant une pauvre femme malade, entourée de quatre enfants qui se mouraient de faim, le souvenir de sa mère revint à sa pensée, et, au lieu de les renvoyer, il leur jeta, de cet air de pitié dédaigneuse avec lequel on jette des restes à un chien, un plat de pommes de terre froides qu'il avait trouvé dans une cabane voisine. Puis, reprenant le chemin de la maison, il avait informé son maître qu'il ne pouvait renvoyer ces pauvres diables de blancs, et que s'il persistait dans cette résolution, il devait y aller lui-même.

Tout le monde sait qu'un accès de colère n'a souvent rien à faire avec ce qui paraît en être la cause. Lorsqu'un nuage est chargé du fluide électrique, il fait peu de différence entre les deux pointes extrêmes qui l'attirent. L'éclair et le tonnerre viennent d'un côté aussi bien que de l'autre. Mr Gordon avait reçu des lettres d'affaires assez fâcheuses ; sa femme lui avait donné une verte réprimande, et puis les galettes de maïs du déjeuner étaient trop cuites et le café trop amer ; il était en outre menacé d'un rhume de cerveau, et enfin il se préparait à régler ses comptes avec le surveillant. Grâce à tous ces éléments réunis, et quoique la manière dont Jake s'était exprimé ne fût guère plus impertinente que de coutume, la tempête gronda sur sa tête comme nous l'avons déjà vu, elle ne fut pas de longue durée, et

Mr Gordon consentit à pardonner, à condition que son cheval lui serait amené, de façon qu'il pût aller lui-même renvoyer ces gens. Il engagea Harry, qui était son grand favori, à l'accompagner, et en moins d'un quart d'heure ils se dirigeaient du côté de la cabane.

— C'est vraiment insupportable, dit-il, ce que nous, propriétaires, avons à souffrir de ces créatures ; on devrait leur faire la chasse et les tuer comme on tue les rats. Ce serait leur rendre un grand service, car la seule chose qu'on puisse faire pour eux ! c'est de les tuer. Quant à leur faire la charité, il vaudrait tout autant bourrer de vivres le creux des arbres que d'essayer de nourrir ce monde-là. Le gouvernement devrait faire des lois (et nous en aurons d'une manière ou d'une autre), pour les reléguer hors des limites de cet État.

En parlant de la sorte, il arriva enfin devant la porte d'une cabane délabrée, où le jour semblait percer à travers les fenêtres sans vitres comme à travers les orbites d'un crâne. Deux enfants tremblants et épouvantés disparurent à son approche ; il frappa la porte du pied et entra. Accroupie sur un tas de paille, on apercevait une pauvre femme, l'air hagard, les yeux démesurément ouverts, les joues creuses et les cheveux en désordre ; ses longs doigts amaigris ressemblaient aux griffes d'un oiseau ; un pauvre enfant étique était suspendu à son sein flétri et desséché, et faisait de vains efforts pour y puiser la nourriture que la nature lui refusait ; deux autres enfants chétifs dont l'air d'hébétement et le teint violacé trahissaient la faim, s'accrochaient à sa robe. Ce misérable groupe se recula devant le nouveau venu, et, semblables à des animaux sauvages auxquels on donne la chasse, tous fixèrent sur lui leurs grands yeux effarés.

— Que faites-vous ici ? fut la première question que fit Mr Gordon, mais d'un ton fort adouci, car, s'il faut l'avouer, sa colère disparaissait rapidement.

La femme ne fit aucune réponse, et, après une pause, le plus jeune des enfants dit d'une voix perçante :

— Il n'y a pas d'autre endroit où nous puissions aller.

— Oui, dit la femme, nous étions sur l'habitation de Mr Durant, et Bobfield, le surveillant, a abattu la cabane qui nous abritait… Il paraît que nous ne pouvons rester nulle part.

— Où est votre mari ?

— Il est allé chercher du travail, et le travail semble s'enfuir devant lui… Personne ne veut de nous… il faut cependant que nous restions quelque

part, dit la femme d’une voix triste et comme pour s’excuser. Je ne crois pas que nous devions mourir encore, et pourtant j’appelle la mort de tous mes vœux.

Mr Gordon jeta les yeux sur quelques pommes de terre froides restées dans une terrine cassée, et sur lesquelles la femme veillait avec soin.

— Qu’allez-vous faire de ces pommes de terre ?

— Je les ai gardées pour le dîner des enfants.

— Est-ce là tout ce que vous avez à manger ? dit Mr Gordon en élevant la voix comme s’il commençait à se fâcher.

— Oui, dit la femme.

— Et qu’avez-vous mangé hier ?

— Rien, fit la femme.

— Et qu’avez-vous mangé avant-hier ?

— Nous avons trouvé quelques os autour des cases des nègres, et quelques-uns d’entre eux nous ont donné du pain de maïs.

— Et pourquoi diable n’avez-vous pas envoyé chez moi ? Vous auriez eu du lard ; comment, vous ramassez des os jetés hors des cases des nègres ? pourquoi n’avez-vous pas envoyé chercher du jambon et de la farine de maïs ? Dieu vous garde ! Vous ne croyez pas, sans doute, que *mistress* Gordon soit là pour vous mordre ? Attendez ici jusqu’à ce que je vous envoie à manger ; il faudra bien, en définitive, que je prenne soin de vous ; voyons : si vous devez rester ici, il faudra s’arranger de façon à empêcher la pluie d’y pénétrer.

« Là, dit-il à Harry en montant à cheval, voyez un peu ce que c’est que d’avoir comme moi des crocs à son dos ; tout le monde s’y accroche tout naturellement ! Voilà Durant, il renvoie ces gens-là ; voilà Peters, il en fait autant ; et, par suite, ils retombent sur moi comme un fardeau, et cela parce que j’ai le cœur sensible ! c’est un peu trop fort ! et ils ont des enfants à l’infini ! Je ne sais à quel usage le bon Dieu a destiné de telles gens, il le sait sans doute, lui ; mais voilà ces misérables qui comptent leurs rejetons par douzaines, tandis qu’il y a tant de ces hommes qui ont des maisons magnifiques qui désirent des enfants et n’en ont point ; et s’ils en ont parfois un ou deux, la fièvre scarlatine ou la coqueluche les emporte. Il faut avouer que les choses de ce monde vont d’un train bien singulier ! que vais-je dire à *mistress* Gordon ? je sais bien ce qu’elle me dira, à moi. Elle me dira qu’elle m’avait prévenu ; c’est ce qu’elle dit toujours. Je voudrais bien qu’elle allât les voir elle-même, oui, ma foi, je le voudrais ! *Mistress* G. est

la meilleure femme du monde, sans doute, mais elle a une énergie qui vous effraie ! c'est vraiment terrible pour un homme aussi paisible que moi – oui, terrible ! et pourtant je ne sais pas ce que je ferais sans elle ; elle va fulminer contre moi à cause de cette femme ; mais cette malheureuse doit avoir du jambon, et elle en aura ! Des pommes de terre froides et de vieux os ! belle pitance, vraiment ! Ces gens-là n'ont aucun droit de vivre ; mais s'ils vivent il faut qu'ils se nourrissent comme des chrétiens ! Là, voilà Jake, ne pouvait-il pas les renvoyer avant de me les faire voir ?… il m'aurait épargné tout ce tracas ! Le drôle savait bien ce qu'il faisait lorsqu'il m'a persuadé de venir ici. Jake ! oh ! Jake ! Jake ! approchez !…

Jake s'avança d'un pas lourd auprès de son maître, avec l'air de la plus profonde humilité, mais qui laissait percer clairement sa satisfaction intérieure.

— Ici, Jake, prends un panier.

— Oui, *massa*, dit Jake d'un air intelligent qui sentait un peu l'impertinence.

— Ne dis plus : « Oui, *massa* », et écoute un peu ce je vais te dire ! Prends garde à toi !

Jake lança un coup d'œil des plus significatifs à Harry, et demeura aussi immobile que s'il eût été la statue de la soumission sculptée en ébène.

— Va chez la maîtresse, demande-lui la clef du *smoke-house* et viens me l'apporter.

— Oui, *massa*.

— Et dis à ta maîtresse de m'envoyer une mesure de farine de maïs… Attends donc – un pain ou des biscuits, ou du pain de maïs ou tout autre chose. Dis-lui que je veux cela de suite.

Jake salua et disparut.

— Maintenant nous ferons bien de suivre ce sentier pendant qu'il est allé faire sa commission. Mrs G. s'en prendra à lui d'abord, de sorte que j'échapperai au premier choc de sa colère. Je voudrais pouvoir l'amener à venir les voir elle-même. Que le Seigneur la bénisse ! c'est une femme de bon cœur ! mais elle est persuadée que cela ne sert à rien de faire quelque chose pour ces pauvres gens, et je crois qu'elle a raison, mais alors, comme dit cette pauvre femme, il faut bien qu'il y ait quelque place pour eux dans le monde. Le monde est assez grand sûrement. Peste ! que ne pouvons-nous faire une loi pour les recevoir parmi nos nègres ; alors, du moins, ils

auraient quelqu'un pour les protéger ! on s'occuperait d'eux, et il y aurait quelque espoir d'adoucir leur sort.

Harry n'avait guère envie de prendre part à cette conversation, parce qu'il savait que, quoiqu'elle lui fût adressée, Mr Gordon parlait seulement pour se soulager l'esprit, et qu'il aurait parlé tout aussi franchement au premier arbre venu. Il attendit donc jusqu'à ce qu'il se fût calmé, espérant trouver une occasion de traiter des sujets qui le touchaient de plus près. Un silence se fit, et Harry se hâta de dire :

— Miss Nina m'a envoyé ici ce matin.

— Ah ! Nin, ma jolie petite Nin ! Que le ciel la bénisse ! Elle vous a envoyé ? Pourquoi n'est-elle pas venue elle-même pour consoler le cœur de son vieil oncle ? Nin est la plus jolie fille du comté, je vous l'assure, Harry !

— Miss Nina se trouve fort tourmentée. *Master* Tom est revenu ivre hier au soir à la maison, et aujourd'hui il se trouve d'humeur si contrariante qu'elle ne peut rien obtenir de lui.

— Oh ! le vaurien ! Tom s'enivre trop souvent, il va trop loin ! C'est ce que je lui ai dit la dernière fois que je lui ai parlé. « Tom, lui dis-je, c'est pardonnable à un jeune homme de boire à l'excès une fois tous les deux mois ; je l'ai fait moi-même quand j'étais jeune ; mais mener joyeuse vie sans désemparer, cela n'est pas convenable. On n'y fait pas attention quand un homme en prend trop de temps en temps, mais il devrait se modérer, et savoir où s'arrêter, lui dis-je, parce que lorsqu'un homme s'enivre tous les jours ou tous les deux jours, c'est mon opinion que le diable s'empare de lui ! » J'ai parlé à Tom sans détour, parce que, voyez-vous, je lui tiens lieu de père. Il paraît que mes discours n'ont produit aucun effet ! On me dit qu'il est ivre la moitié du temps, et qu'il se conduit comme un fou ! Il va trop loin ; Tom va tout à fait trop loin. *Mistress* G. n'a pas de patience avec lui ; elle s'emporte contre lui chaque fois qu'il vient ici, lui s'emporte contre elle, de sorte que ses visites ne sont rien moins qu'agréables. *Mistress* Gordon est une bonne femme au fond, mais un peu libre dans ses manières, comme vous le savez ; et Tom est fort libre aussi ; quand ils sont ensemble, c'est comme si deux feux se rencontraient. C'est fâcheux pour un homme qui voudrait voir tout le monde heureux autour de lui. Ah ! si Nin était ma fille ! Pourquoi ne vient-elle pas demeurer avec moi ? Elle a beaucoup de vivacité et d'esprit, et l'ennui est impossible avec elle. Et que me direz-vous de ses amoureux, hein ?

— Il y en a deux qui font la cour à miss Nina. L'un est Mr Carson de New York.

— Que diable ! elle ne va pas, je suppose, épouser un maudit Yankee ! Mon frère s'agiterait dans sa tombe.

— Il n'est pas nécessaire, je crois, qu'il prenne cette peine, dit Harry, car je suis porté à croire que Mr Clayton est le préféré.

— Clayton ! c'est une bonne famille ; à la bonne heure, cela me va ! Il est aimable et comme il faut, n'est-ce pas ?

— Oui, *master*. On m'a dit qu'il possédait une habitation dans la Caroline du Sud.

— Ah ! ah ! c'est bien ! Mais je ne saurais que faire sans Nin ! Je n'étais qu'à moitié satisfait lorsqu'elle est allée à New York ; je n'aime pas ces pensions-là ; j'ai vu des jeunes filles grandir sur les habitations et acquérir assez de talents et d'agréments pour plaire à quiconque. À quoi bon les envoyer au loin, si ce n'est pour rétrécir leur jugement ? Moi, grâce au ciel, je ne suis jamais allé à New York et ne désire pas y aller ! Je suis né dans la Caroline et j'y ai été élevé ; ma femme est de la Virginie, elle est de bonne race, et n'a jamais été en pension ! Lorsque je l'ai épousée il n'y avait pas de jeune fille dans toute la Virginie qui pût lui être comparée : ses joues étaient aussi fraîches que des roses ; c'était une grande belle fille pleine de vivacité ; elle avait sa volonté et n'hésitait pas à l'exprimer ; encore à l'heure qu'il est, je ne connais pas de femme qui puisse faire ce qu'elle fait ni avoir sa clairvoyance et son activité. Si j'en souffre de temps à autre, je dois m'y soumettre et en rendre grâce au Seigneur, car sans elle, les surveillants, les nègres et même ces misérables blancs, nous irions au diable tous ensemble !

— Miss Nina m'a envoyé ici pour m'éloigner de *master* Tom, dit Harry après une pause. Il fait son fanfaron comme d'ordinaire. Vous savez, *master*, que je fais de mon mieux ; vous et *mistress* Gordon vous avez toujours eu la bonté de dire que vous étiez satisfaits.

— C'est vrai, Harry, mon brave garçon ! c'est vrai ! Restez ici aussi longtemps que bon vous semblera. Ne prenez conseil que de vous dans cette circonstance… Peut-être vous plairait-il de chasser avec moi.

— Ce qui me tourmente, dit Harry, c'est d'être ainsi obligé de m'éloigner juste au moment d'ensemencer les terres ; tout dépend de ma surveillance.

— Pourquoi ne retournez-vous pas alors ? Tom n'est méchant que parce qu'il s'enivre ; voilà ce que c'est ! C'est bien clair ! Lorsqu'un homme s'est

enivré, il se trouve le lendemain de fort mauvaise humeur, ses nerfs sont agacés, il devient maussade et bourru : on m'a raconté qu'il y a, dans les États du Nord, des sociétés de tempérance, et je crois qu'une institution semblable ne serait pas de trop pour nos jeunes gens qui s'enivrent trop souvent ; plus d'un tiers peut-être arrivent au *delirium tremens* avant l'âge de cinquante ans. Si nous pouvions fonder ici une pareille société et prendre la résolution de nous modérer ! On n'exigerait pas, certes, que les jeunes gens se conduisent en vieillards avant le temps, mais si on les amenait à se contenter d'une orgie par mois, ce serait toujours ça de gagné.

— Je crains bien, dit Harry, que *master* Tom ne soit trop avancé pour se soumettre à ce régime-là.

— Ah ! oui, oui, et c'est bien dommage ! Quand un homme est arrivé à de tels excès, c'est comme le vieil habit rapiécé d'un nègre ; il est impossible de savoir de quelle étoffe il était dans son neuf. Quant à Tom, je crois qu'il ne sait jamais ce qu'il fait ; il est toujours, comme on dit, sur la crête d'une lame ou dans l'entre-deux. Eh ! bien, vrai, j'en suis fâché !

— C'est triste pour miss Nina, dit Harry ; il veut se mêler de tout, et je ne puis m'y opposer. Hier, il a commencé à parler à ma femme d'une façon que je n'ai ni la patience ni la volonté de supporter ! Je veux qu'il la laisse tranquille.

— Ah ! bah ! bah ! dit Mr Gordon, pourquoi se fâcher ? il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. J'en dirai deux mots à Tom : allons, Harry, ne vous emportez pas ! Souvenez-vous que les jeunes gens se comportent suivant la fougue de leur âge, et s'ils veulent conquérir une jolie femme, il faut qu'ils s'attendent à être tourmentés ; je n'approuve pas, toutefois, la conduite de Tom, et je lui en parlerai. Allons ! voici Jake qui revient avec le panier et la clef ; il faut envoyer quelques provisions à ces pauvres misérables, car si les gens doivent mourir de faim, il ne faut pas qu'ils viennent sur mon habitation. Peu m'importe ce que je ne vois pas ; qu'ils se noient demain, cela m'est indifférent, mais je ne veux pas en être témoin, que diable ! Voyons, Jake, prends ce jambon et ce pain, cherche-leur une vieille casserole, et vois s'il est possible de réparer un peu la cabane. Je donnerais bien de l'ouvrage à cet homme quand il reviendra ; mais nous avons tant de travailleurs, que nous sommes obligés de donner à deux l'ouvrage d'un seul, et d'ailleurs les nègres les tourmentent toujours : Harry, retournez chez vous, et dites à Nin que *mistress* Gordon et moi nous irons dîner avec elle aujourd'hui.

L’endroit où l’on fume la viande salée.

OceanofPDF.com

18
Dred

Harry passa la nuit à l'habitation de Mr Jack Gordon, et se leva le lendemain matin d'assez mauvaise humeur. Rien n'est plus désagréable à un homme actif et entreprenant que de n'avoir rien à faire, et Harry, après s'être promené çà et là pendant la matinée, sentit son déplaisir s'accroître à chaque moment de cette absence forcée de la scène de ses travaux et de ses intérêts journaliers. Ayant toujours, de fait, joui des privilèges d'un homme libre, en ce qu'il pouvait régler l'emploi de son temps suivant ses propres idées, aller et venir, vendre et acheter, et arranger ses affaires sans contrainte, il était d'autant plus sensible à l'humiliation de sa position actuelle.

— Ici, me voilà obligé de me cacher, se dit-il à lui-même, comme une perdrix dans les buissons, laissant tout aller au hasard, et agissant de manière à être traité plus tard de paresseux ; et tout ceci pourquoi ? Parce qu'il plaît à mon frère cadet de venir, sans droit et sans raison, me dominer et insulter ma femme, et parce que la loi le protège ! Ah ! c'est à merveille ; ils s'entendent tous, mais peu importe ! si la raison est pour moi ; il peut être méchant impunément ! Tout le monde prendra son parti et cherchera à m'humilier, et cela parce que ma grand-mère naquit en Afrique, et la sienne en Amérique ! Que maudit soit cet état de choses ! Je ne veux plus le supporter ! Qui sait ce qu'il va dire à Lisette et ce qu'il tentera contre elle pendant mon absence ! Je retournerai chez moi et je le regarderai en face comme il convient à un homme de le faire ! Je m'occuperai de mes affaires, et s'il y trouve à redire, qu'il prenne garde ! Il n'a qu'une vie pas plus que moi. Qu'il prenne garde à lui !

Harry sauta à cheval et se dirigea vers sa demeure. Il prit un chemin latéral qui côtoyait ce vaste marais auquel on a donné le nom de *Dismal*[1]. Comme il continuait sa route, plongé dans ses réflexions, un bruit de chevaux se fit entendre au-devant de lui, et en arrivant à un détour du chemin il se trouva face à face avec Tom Gordon et Mr Jekyl, qui s'étaient

levés de bonne heure et étaient partis à toute bride, afin d'atteindre le bureau de la diligence avant la chaleur du jour. Il y eut, des deux côtés, une pause de quelques instants, lorsque Tom Gordon, en homme qui sait son pouvoir, et est résolu de s'en servir jusqu'au bout, s'écria avec une arrogance dédaigneuse :

— Arrêtez-vous, maudit nègre, et dites à votre maître où vous allez !

— Vous n'êtes pas mon maître ! dit Harry, dont le calme forcé exprimait plus d'amertume et de rage que s'il s'était livré au plus violent emportement.

— Maudit coquin ! dit Tom Gordon, en lui lançant deux coups de son fouet dans la figure ; nous verrons si je ne suis pas votre maître ! défendez-vous maintenant si vous le pouvez ! ne viens-je pas de vous prouver que je suis votre maître ?

Dans la position où Harry s'était vu placé, il avait pris l'habitude de refouler dans son cœur tous les sentiments de l'indignation ; mais dans ce moment son pâle visage avait pris une expression terrible. Cependant il y avait quelque chose de majestueux et de presque imposant dans la manière dont il tira la bride de son cheval et éleva lentement la main vers le ciel. Il essaya de parler, mais sa voix fut étouffée par la colère ; enfin il laissa échapper ces paroles :

— Vous pouvez être sûr, *master* Gordon, que cette marque de votre autorité ne s'effacera jamais. Il y a dans la vie de ces instants pleins d'émotions, où tout ce qu'il y a dans le cœur semble se réveiller et se concentrer dans les yeux et dans la voix ; tout homme alors, par la seule force de sa personnalité et la toute-puissance de son âme parvient à inspirer de la crainte à ceux qui, dans les circonstances ordinaires, les méprisent.

Le silence suivit cette scène et Mr Jekyl, qui était un homme de paix, poussa Tom du coude en lui disant :

— Il n'y a pas là motif suffisant de querelle et nous manquerons la diligence.

Comme Harry avait déjà tourné bride et s'en allait, Tom Gordon se retourna en lui criant avec un rire moqueur :

— J'ai rendu visite à votre femme, ce matin, avant de partir, et elle me plaît de plus en plus.

Cette dernière insulte arriva comme la flèche d'un Parthe, et s'enfonça dans l'âme de l'esclave encore plus profondément que le coup humiliant qu'il venait de recevoir ; le poison semblait s'infiltrer plus avant dans son

cœur à mesure qu'il poursuivait son chemin ; enfin, ne pouvant plus se maîtriser, il lâcha la bride à son cheval et éclata en imprécations amères.

— Ah ! ah ! cela t'a touché de près, n'est-ce pas ? cela t'a touché, le coup a porté ! dit une voix sourde qui sortait du hallier marécageux tout près de lui.

Harry arrêta son cheval et cessa ses imprécations. Il y eut un craquement dans la fondrière, un mouvement dans le taillis de ronces, et bientôt l'interlocuteur en sortit et s'arrêta devant Harry. C'était un homme noir d'une taille majestueuse et admirablement proportionnée ; sa peau avait le poli du marbre ; une chemise flottante de flanelle rouge, et ouverte à la gorge, laissait à découvert une large poitrine et un cou de force herculéenne. Les manches de la chemise, retroussées jusqu'aux épaules, laissaient apercevoir des muscles de gladiateur. La tête, qui s'élevait au-dessus de ses vastes épaules, avec un air impérial, était à la fois large et massive, bien développée dans les parties du crâne siège de la réflexion et de la perspicacité. Les organes de la perception s'avançaient comme de noirs sillons au-dessus de ses yeux, tandis que cette partie de la tête où les phrénologistes ont placé les facultés morales et intellectuelles s'élevait au-dessus comme un vaste dôme. Ses grands yeux brillaient de ce noir impénétrable que l'on voit souvent parmi les Africains et qui produit un effet à la fois singulier et solennel ; un feu subtil, semblable à des jets de flamme dans un lac de naphte, brûlait dans ses yeux et indiquait un degré de surexcitation voisin de la folie. S'il y avait quelques organes qui fussent plus saillants les uns que les autres, c'étaient ceux de l'idéalité, de l'admiration, de la vénération et de la fermeté, et le tout ensemble aurait pu servir de modèle à un de ces vieux prophètes guerriers des temps héroïques. Il portait une espèce de tunique fantasque faite d'un vieux châle écarlate, qui ajoutait à l'effet bizarre de toute sa personne ; un pantalon de grosse toile de coton était serré autour de ses reins par une ceinture de flanelle rouge dans laquelle étaient passés un couteau et une hachette. Il portait un fusil de chasse sur l'épaule et un sac rempli de plomb à la ceinture ; sa gibecière pendait à son côté. Quelque effrayante et farouche que fût cette apparition, elle ne semblait pas inconnue à Harry ; car, après le premier élan de surprise, il dit d'un ton de voix familier, mais dans lequel perçaient cependant la crainte et le respect.

— Oh ! c'est vous, Dred ! je ne savais pas que vous m'entendiez.

— N’ai-je pas bien entendu ? répondit l’homme qui venait de paraître, en élevant la main pendant que ses yeux brillaient d’une lueur sauvage. Combien de temps hésiteras-tu entre deux partis à prendre ? Moïse ne refusa-t-il pas d’être appelé le fils de la fille de Pharaon ? Combien de temps seras-tu du côté des oppresseurs d’Israël, qui te disent : « Prosterne-toi, afin que nous puissions marcher sur ton corps. Les eaux de la mer Rouge ne seront-elles pas séparées ? — Oui, dit le Seigneur, elles le seront. »

— Dred, je sais ce que vous voulez dire, dit Harry tout tremblant d’émotion.

— Oui, tu le sais, dit le nouveau venu. Oui, tu le sais ! N’as-tu pas mangé ce qui est gras et bu ce qui est doux avec ton oppresseur et fermé les yeux aux souffrances de tes frères ? Nos femmes n’ont-elles pas été leur proie sans que tu t’en sois soucié ? N’avons-nous pas présenté la joue à ceux qui voulaient frapper ? N’avons-nous pas été regardés comme des brebis destinées à l’immolation ? Mais tu as dit : « Je ne le savais pas », et tu as fermé les yeux. C’est pour cela que la malédiction de Méroz pèse sur toi, dit le Seigneur. Et tu te prosterneras toujours devant l’oppresseur, et sa verge pèsera sur toi, et ta femme sera sa proie !

— Ne parlez pas ainsi, non… ne parlez ainsi, dit Harry en étendant les mains avec violence, comme pour repousser les paroles. Vous suscitez le démon dans mon cœur.

— Voyons un peu, Harry, dit Dred en abaissant la voix du ton élevé dont il s’était d’abord servi, et en parlant avec une ironie mordante. Votre maître vous a-t-il frappé ? Il est doux de baiser les verges qui nous frappent, n’est-ce pas ? Courbez la tête et priez qu’on vous frappe de nouveau, pourquoi non ? Soyez humble et soumis, voilà la religion. Vous êtes un esclave, et vous vous habillez de drap fin, et vous couchez sur le duvet ; plus tard il vous donnera quelques sous pour acheter de l’onguent pour les blessures qu’il vous a faites ! Ne vous tourmentez pas au sujet de votre femme ! les femmes aiment les maîtres toujours mieux que l’esclave ! Pourquoi ne le feraient-elles pas ? Lorsqu’un homme baise les pieds de son maître, sa femme le méprise, ce n’est que trop juste. Souffrez-le patiemment, mon garçon !… Serviteurs, obéissez à vos maîtres… Prenez leurs vieux habits, reprenez votre femme quand il veut bien vous la rendre, et rendez grâce à Dieu, qui vous a fait voir la lumière de l’Évangile ! Allez ! vous êtes un esclave ! Mais quant à moi, dit-il en levant la tête et en rejetant ses épaules

en arrière, comme sous l'influence d'une profonde inspiration, je suis un homme libre ! libre de par ceci, dit-il en montrant son fusil ; libre par le Dieu des armées, qui compte les étoiles, et les appelle par leur nom. Retournez chez vous, c'est tout ce que je puis vous dire ! Vous dormez dans un lit, caché sous les rideaux ; moi, je dors sur la terre dans les marais ! Vous mangez ce qu'il y a de meilleur ! Moi, je mange ce que les corbeaux m'apportent ! Mais personne ne me frappe ! personne ne touche à ma femme ! personne ne me dit : « Pourquoi faites-vous cela ? » Allez ! vous êtes un esclave ! Je suis libre !

Et d'un saut vigoureux il s'élança dans le taillis et disparut.

On peut mieux concevoir que décrire l'effet produit par ce discours sur l'esprit irrité de l'esclave ; il grinça des dents et ferma les poings.

— Arrêtez ! s'écria-t-il, Dred, arrêtez, je veux… je veux faire ce que vous me dites, je ne veux pas être un esclave !

Un rire moqueur fut la réponse, le bruit des pas se perdit et celui qui s'éloignait entonna, d'une voix forte et claire, un de ces chants singuliers, dans lesquels la vigueur et la vivacité se mêlent à une indicible tristesse. C'était une de ces voix qu'il est presque impossible de décrire : elle était grave comme la basse d'un orgue et cependant d'une grande douceur, elle traversait l'air avec cette rapidité de vibration qui appartient aux voix plus faibles. Les paroles étaient le prélude d'une hymne fort en vogue dans cette partie du pays :

Frères, entendez-vous cette voix solennelle ?
La trompette guerrière au combat nous appelle ;
Les soldats du Seigneur viennent de toutes parts
Triompher ou mourir sous les saints étendards.

Il y avait dans ce chant une expression si provocante de liberté agreste, qu'il semblait à l'oreille de Harry comme un défi méprisant jeté à sa faiblesse, et son âme, en ce moment, fut déchirée par cette douleur aiguë, qui n'est connue que de ceux qui ont subi les peines de l'esclavage. Une révolution soudaine s'opéra dans son esprit ; des idées vagues, tumultueuses et accablantes s'éveillèrent en lui ; des instincts imparfaitement révélés, des inspirations héroïques, la volonté d'agir, l'audace d'entreprendre ; puis tout à coup la scène changea ; il vit, comme dans un tableau, toute la société liguée contre lui, et ressentit l'impossibilité d'apaiser le feu qui le

consumait. Semblables à celles d'un fleuve, les vagues de cette nature noble, trop longtemps comprimées, refluèrent sur le cœur avec une force accablante, et dans son désespoir, il en vint à maudire le jour de sa naissance. Cet excès d'émotion fut interrompu par l'arrivée soudaine de Milly, qui venait le long du sentier.

— Quoi, c'est vous, Milly ? dit Harry avec surprise, où donc allez-vous ?

— Eh ! mon cher cœur, je m'en vais prendre la diligence ; on voulait atteler la charrette pour moi, mais je leur ai dit : « Pourquoi donc le Seigneur nous a-t-il donné des jambes ? Je n'ai pas besoin d'animaux pour me conduire quand je puis marcher » ; et puis, cher cœur, c'est si agréable le matin de se promener seul dans les bois, il semble qu'on entende la voix du Seigneur parmi les arbres. Mais, ciel ! mon enfant, qu'avez-vous au visage ?

— C'est Tom Gordon… qu'il soit maudit ! répondit Harry.

— Ne parlez pas de cette façon-là, mon enfant ! dit Milly, en prenant sur Harry l'empire que son âge et son caractère lui avaient assuré parmi les nègres de l'habitation.

— J'ai mes raisons pour parler ainsi… pourquoi ne le ferais-je pas ? je ne veux plus être bon.

— Mais être méchant ne changera rien, Harry ! Parce que vous haïssez Tom Gordon, faut-il pour cela être méchant comme lui ?

— Non, dit Harry, je ne veux pas agir comme lui, mais je veux me venger. Le vieux Dred m'a parlé ce matin ; et il a tellement excité ma haine, que je ne puis y résister.

— Prenez garde, mon enfant, dit Milly, évitez sa rencontre ; il est dans le désert du Sinaï, avec la nuit épaisse, l'obscurité et la tempête ; il n'est pas venu à la Jérusalem céleste. Oh ! mon cher cœur, il y a un sang d'aspersion qui donne de meilleurs enseignements que le sang d'Abel. La Jérusalem d'en haut est libre – libre, cher enfant. Ainsi, ne prenez pas trop à cœur ce qui vous arrive dans ce monde.

— Ah ! tante Milly, c'est très bien raisonner pour des femmes de votre âge ; mais mettez-vous à la place d'un jeune homme comme moi, avec des bras forts et vigoureux, des poings fermés, un corps et une âme remplis du désir de combattre, et dites-moi à quoi cela sert-il de parler d'une Jérusalem céleste ! Il nous faut quelque chose ici-bas ; nous l'obtiendrons… à quoi bon me parler de ce qu'il y a là-haut, et qu'en savez-vous ?

— Comment ? répondit Milly en levant sur lui un œil étincelant, et frappant la terre du bâton qu'elle tenait à la main. Comment je le sais ? Je le sais par le désir ardent de m'y rendre que je ressens là, dit-elle en frappant sa large poitrine qui résonnait sous sa main. Le Seigneur savait bien ce qu'il faisait lorsqu'il nous a créés… Quand il a créé les petits enfants, leurs petites bouches se sont ouvertes comme pour demander de la nourriture, et il leur a envoyé du lait pour nourriture et il leur a donné des mères pour les porter. Nous, cher cœur ! nous ne sommes que des grands enfants, dont les yeux ne sont pas encore ouverts ; nous cherchons partout notre nourriture, et le bon Père ne tardera pas à nous la donner… il le fera.

— Il prend bien du temps pour le faire, dit Harry d'un air sombre.

— Eh bien, mon enfant, le blé ne prend-il pas son temps pour pousser, pour monter en épis ? Malgré cela vous plantez. Que m'importe ce que je suis ici-bas ? Ne règnerai-je pas avec le Seigneur Jésus ?

— Je ne sais pas, dit Harry.

— Moi je le sais ! tout aussi sûr peut-être que je suis ici-bas, je sais que dans quelques années je régnerai avec le Seigneur Jésus, et que je jetterai ma couronne à ses pieds. Voilà ce que je sais. Ce n'est pas la chair et le sang qui m'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les cieux. Peu m'importe ce que je fais ici-bas ; tous les chemins mènent à la gloire céleste, et cette gloire-là n'a pas de fin ! Et Milly se mit à chanter son couplet favori :

Lorsque, pendant dix mille ans, vous y aurez vécu, resplendissant
Comme le soleil, le nombre de jours pendant lesquels nous chanterons
Les louanges de Dieu, n'aura pas même diminué d'un seul !

« Mon enfant, dit-elle à Harry sérieusement ; je ne suis pas une insensée. Pensez-vous que je puisse trouver juste que les gens restent assis sur leurs chaises, toute leur vie, pendant qu'ils me font travailler et se nourrissent de l'argent que je leur gagne ? Je sais très bien que ce n'est pas juste. La manière dont ils font marchandise de nous n'est-elle pas aussi souverainement injuste ? Je le sais fort bien ; mais je n'en dis rien pour l'amour du Seigneur ; je ne travaille pas pour miss Loo ; je travaille pour le Seigneur Jésus, et il me paiera bien, c'est moi qui vous le dis.

— Soit, dit Harry ému ; mais je ne suis pas convaincu… à quoi bon essayer ? Ah ! vous êtes bien heureuse, tante Milly, de pouvoir penser ainsi ; quant à moi, je ne le puis.

— Bien, mon enfant, j'espère qu'au moins vous ne ferez rien de précipité, et surtout que vous ne vous laisserez pas guider par cet homme qui vous indique un chemin que traverse une mare de sang. Comment, mon enfant, voudriez-vous prendre parti contre miss Nina ? Lorsqu'une fois ils auront commencé, ils n'épargneront personne. Ne réveillez pas ce tigre, car vous ne pourriez plus l'enchaîner.

— Oui, dit Harry, je vois bien qu'il y a là de la folie, oui de la folie, n'y pensons plus, n'en parlons plus, adieu tante Milly, que la paix soit avec vous !

Et le jeune homme piqua son cheval et s'éloigna rapidement.

Ce mot signifie « lugubre ».

OceanofPDF.com

19
Les conjurés

Afin de donner à nos lecteurs quelques détails sur le nouveau personnage que nous avons introduit dans notre histoire, il nous faudra regarder en arrière, et faire allusion à quelques événements historiques d'une signification pénible.

Le système de l'esclavage en Amérique réunit deux contradictions apparentes, qui ont fourni un problème difficile à résoudre. C'est d'abord un code de lois pour les esclaves, plus sévère que celui d'aucune autre nation civilisée, mais assez indulgent dans la pratique ; car tout horrible que soit l'esclavage, même au meilleur point de vue, il faut admettre qu'à tout prendre, l'usage qu'on en fait est beaucoup moins cruel dans ce pays-ci que dans beaucoup d'autres. Si nous examinons l'Histoire, nous verrons que la sévérité des lois a été le résultat de trop d'indulgence. Dans les premiers temps de l'importation des esclaves dans la Caroline du Sud, ils jouissaient de nombreux privilèges ; ceux qui appartenaient à des familles intelligentes, et qui témoignaient le désir de s'instruire, pouvaient apprendre à lire et à écrire. On leur permit de s'assembler pour célébrer le culte divin, d'aller aux *class-meetings*[1], et à toute autre réunion, hors la présence des blancs ; plusieurs même furent élevés à des postes de confiance ; le résultat de ces concessions fut pour quelques-uns le développement d'un certain degré d'intelligence et de fermeté. Il se forma des hommes d'un caractère sobre, énergique et réfléchi, qui avaient les yeux et les oreilles ouvertes, et dont l'esprit était toujours prêt à raisonner.

Une semblable situation des esprits dans un gouvernement qui fait profession d'être établi sur les principes d'une égalité universelle, a pour conséquences que tout discours prononcé en public et tout journal deviennent des publications incendiaires. Les États à esclaves du Sud ont toujours montré, à ce sujet, le plus singulier aveuglement ; des écrits, remplis des sentiments les plus opposés à l'esclavage, ont été lus publiquement et applaudis en présence des esclaves. Le 4 juillet, l'esclave a

entendu proclamer, au milieu des acclamations, que ses maîtres maintenaient comme une vérité incontestable que tous les hommes sont nés égaux et ont un *droit inaliénable* à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur, et que tout gouvernement tient son juste pouvoir du consentement de ceux qui sont gouvernés. Les devises des journaux même ont exprimé les sentiments les plus révolutionnaires.

Des inscriptions telles que : « Résister aux tyrans, c'est obéir à Dieu » se trouvent imprimées, même aujourd'hui, en lettres majuscules en tête des journaux du Sud, tandis que les discours des sénateurs et des hommes publics, dans lesquels sont posés les principes de la démocratie universelle, se discutent en toute liberté. Dans de telles circonstances, il est difficile de faire reconnaître à l'esclave cette ligne de démarcation qui semble si naturelle au maître. Il en résulta que les débats pour l'admission du Missouri, comme État à esclaves, furent comme des vagues, dont les eaux refluèrent sur tous les points de l'Union ; il se trouva, parmi les nègres, des hommes d'un esprit pénétrant et vigoureux, qui en suivirent le cours avec une profonde attention. On publia les discussions dans les journaux, et ces publications furent elles-mêmes discutées à la porte du bureau de la poste, dans les auberges, dans les cabarets, aux dîners de cérémonie où les nègres écoutaient derrière les sièges de leurs maîtres. Un homme de couleur, libre, du nom de Denmark Vesey, fut celui qui, le premier, eut le courage, dans la ville de Charleston, d'essayer de soutirer le fluide électrique du nuage qui en était chargé. Il conçut le projet désespéré de suivre l'exemple donné par la race américaine et d'assurer la liberté des nègres.

Tout ce que nous savons de cet homme est tiré des rapports des magistrats, qui donnèrent des détails sur le soulèvement dont il fut le premier moteur, et qui, par conséquent, ne peuvent être suspectés de dispositions bienveillantes en sa faveur. Ils racontent qu'il fut d'abord amené dans ce pays-ci par un certain capitaine Vesey ; qu'étant alors très jeune, il se fit remarquer par sa beauté et son intelligence ; qu'il fut pendant vingt ans un esclave fidèle ; mais qu'ayant gagné la somme de quinze mille dollars à la loterie, il acheta sa liberté à son maître et travailla de l'état de menuisier dans la ville de Charleston. Il était distingué par sa force et son activité, et, suivant les rapports, il avait un caractère tellement à l'abri du reproche et possédait la confiance des blancs à un si haut degré que, lorsqu'il fut accusé, non seulement on ne voulut pas ajouter foi à l'accusation, mais qu'il ne fut arrêté que lorsque la preuve de son crime fut

complètement établie. Ses historiens rapportent avec beaucoup de naïveté les remarques suivantes : « Il est difficile de concevoir quel motif l'avait pu faire entrer dans ce complot ; un des témoins dit que Vesey avait plusieurs enfants qui étaient esclaves, et que, dans certaine occasion, il avait dit qu'il voudrait bien les voir libres. C'est l'observation qu'il fit lui-même lors de son procès. »

Il paraît que le projet d'exciter les noirs à cette entreprise avait occupé l'esprit de Vesey pendant plus de quatre années, et que, durant ce laps de temps, il avait saisi toutes les occasions pour soulever les esprits de ses compatriotes. Le rapport dit, en outre, que les discours prononcés au Congrès par ceux qui étaient opposés à l'admission de l'État du Missouri dans l'Union, lui avaient fourni, quoique dénaturés, les moyens d'enflammer les esprits des gens de couleur.

« Même lorsqu'il se promenait dans la rue, ajoute le rapport, il ne perdait pas son temps ; car, si son compagnon saluait un blanc, comme les esclaves le font généralement, il lui adressait des reproches et disait que, tous les hommes étant nés égaux, il était surpris qu'on s'avilît par une telle conduite ; que, quant à lui, il ne rendrait jamais de politesse servile aux blancs et que personne ne devrait le faire sans perdre sa dignité d'homme. Lorsqu'on lui répondait : "Nous sommes esclaves", il disait d'un ton mordant : "Vous méritez de rester esclaves !" Et si on lui demandait : "Que pouvons-nous faire ?", il leur conseillait d'acheter un syllabaire et de lire la fable d'Hercule et du Charretier. Il prenait chaque occasion de lier conversation avec les blancs, et, pendant ces conversations, il introduisait avec adresse quelques réflexions hardies sur l'esclavage ; quelquefois aussi, lorsqu'il jugeait d'après le caractère de son interlocuteur qu'il pouvait être encore plus audacieux, il allait si loin, que l'on aurait eu peine à croire ses déclarations, si elles n'avaient été appuyées sur les preuves les plus irrécusables. »

Mais le moyen le plus puissant dont il se servit, fut un livre qui a toujours porté à la révolte sous toutes les formes du despotisme.

« Il se familiarisa parfaitement avec toutes ces parties de l'Écriture sainte qu'il pouvait faire servir à ses desseins, et les citait au besoin pour prouver que l'esclavage est contraire aux lois de Dieu et que c'était le devoir des esclaves d'essayer d'obtenir leur liberté, quelque sanglantes et terribles que dussent en être les conséquences ; que de tels efforts seraient non seulement agréables au Tout-Puissant ; mais qu'il les avait positivement commandés. »

Avec le temps, Vesey s’associa cinq esclaves d’un caractère énergique, Rolla, Ned, Peter, Monday et Gullah Jack. Le rapport dit, en parlant d’eux :

« Vesey montra beaucoup de pénétration et de bon sens dans le choix de ses chefs. Rolla était un homme séduisant et joignait à beaucoup de sang-froid la hardiesse et le courage ; aucun danger ne pouvait lui faire abandonner une résolution prise. Ned annonçait un homme à la main de fer et aux nerfs d’acier. Peter était intrépide et résolu, fidèle à ses engagements et discret suivant le besoin ; il n’était guère intimidé par les obstacles ; quoique sûr du succès, il avait soin de se prémunir contre tous les accidents imprévus, et s’appliquait à découvrir tous les moyens favorables à ses affidés. Gullah Jack avait la réputation d’être sorcier, et, comme tel, il était redouté des nègres d’Afrique, qui croient à la sorcellerie. Non seulement il passait pour être invulnérable, mais on croyait qu’il pouvait produire le même effet sur les autres par ses sortilèges et fournir, à sa volonté, des armes à tous ses partisans. Il était rusé, cruel, sanguinaire, d’un caractère diabolique, et son influence sur les Africains était sans bornes. Monday était énergique, résolu, discret et intelligent.

« Il est fâcheux de dire que la bonne conduite de tous les chefs, excepté Gullah Jack, les avait mis à l’abri de tout soupçon ; elle leur avait assuré non seulement la confiance sans bornes de leurs maîtres, mais tous les adoucissements et les privilèges compatibles avec leur position, et quoique la conduite de Gullah Jack ne fût pas irréprochable, il n’avait pas, à tout prendre, une mauvaise réputation.

« Mais, ajoute le rapport, ce n’étaient pas les chefs seuls qui jouissaient d’une bonne renommée et étaient traités avec indulgence par leurs maîtres ; il en était de même de tous ceux qui furent reconnus coupables, plusieurs d’entre eux ayant possédé, au plus haut degré, la confiance de leurs maîtres, et pas un seul n’ayant provoqué la défiance et la suspicion.

« La conduite de Vesey et des cinq chefs pendant leur procès et leur emprisonnement n’est pas dénuée d’intérêt. Pendant qu’on instruisait le procès de Vesey, il croisa les bras et parut donner toute son attention aux dépositions faites contre lui ; mais il baissait les yeux. Il resta immobile dans cette situation jusqu’à ce que les témoins eussent été interrogés par les juges et contradictoirement par la défense ; quand il demanda la permission de questionner les témoins lui-même, permission qui lui fut accordée, et quand il eut fini de les interroger, il fit aux juges un long discours après lequel l’arrêt fut prononcé, et les larmes lui coulèrent des yeux.

« Rolla, cité devant les juges, fit semblant de ne pas comprendre l'accusation, et lorsqu'à sa demande elle lui fut expliquée, il prit, avec beaucoup d'adresse, un air d'étonnement et de surprise. Il se fit remarquer pendant le procès par un calme et un sang-froid extraordinaires. Lorsqu'on lui apprit sa condamnation, et qu'on lui conseilla de se préparer à la mort, il manifesta un grand étonnement, sans témoigner la moindre frayeur.

« Dans la conduite de Ned, il n'y avait rien de remarquable ; sa figure ne trahit aucune émotion, même quand il entendit son arrêt de mort. Il était impossible de découvrir, par le moindre signe, le fond de sa pensée. Il n'en était pas de même de Peter Poyes ; on pouvait lire sur sa figure les traces de l'ambition déçue, le désir de la vengeance, de l'indignation et, de plus, de l'inquiétude au sujet des révélations qu'on avait pu faire. Il ne paraissait pas craindre pour lui-même, car toute sa conduite prouvait le contraire ; mais il montrait la plus grande anxiété au sujet du résultat du complot dans lequel il avait placé toutes ses espérances. La lecture de son arrêt ne modifia en rien ses traits ni sa contenance ; il se contenta de dire en se retirant, plutôt sous forme de demande que comme une prière : "Je pense que vous me laisserez voir ma femme et mes enfants avant de mourir ?" Lorsqu'on lui demanda, un ou deux jours après, s'il pourrait supporter la vue du maître qui l'avait traité avec tant de bonté, et qu'il avait assassiné avec sa famille, il ne répondit à cette question que par un sourire. Dans leur prison, les criminels refusèrent absolument de faire des révélations de nature à incriminer d'autres personnes, et Peter Poyes leur recommanda de la manière la plus formelle de garder le silence. "N'ouvrez pas la bouche, leur dit-il, mourez sans parler comme vous me le verrez faire !" Et ils subirent en effet leur sentence en gardant le silence le plus obstiné. Vingt-deux des conjurés furent pendus à la même potence. »

Le rapport dit : « Que Peter Poyes était un des plus actifs à se faire des partisans. Tous les principaux conjurés avaient une liste de ceux qui avaient promis de se liguer avec eux, et Peter, selon la déposition d'un des témoins, avait six cents noms sur sa liste ; mais il garda si fidèlement le secret sur ses complices que, de tous ceux qui furent arrêtés et condamnés, il n'y en avait pas un qui avait figuré sur sa liste. C'est un fait extraordinaire que, dans un soulèvement auquel plusieurs milliers d'individus avaient pris part, il n'y en eut que trente-six de condamnés.

Parmi les enfants de Denmark Vesey, il y avait le fils d'une femme esclave, de la tribu des Mandingos, qui était le favori de son père. La race

des Mandingos est une des plus belles de l'Afrique, et se distingue par son intelligence, par sa beauté et par un naturel fier et indomptable. Comme esclaves, ils sont fort estimés par ceux qui sont capables de les gouverner, parce qu'ils sont doués de beaucoup de capacité et d'une fidélité à toute épreuve ; mais ils se révoltent toujours contre la violence, et se montrent mécontents et dangereux quand ils y sont assujettis.

Ce garçon reçut de sa mère le nom de Dred, nom assez commun parmi les esclaves, et qui est ordinairement donné à ceux qui annoncent une vigueur extraordinaire. L'intelligence de cet enfant se développa avec une telle rapidité qu'elle excita la surprise des nègres. De très bonne heure il apprit à lire, pour ainsi dire par instinct, et il étonnait souvent ceux qui se trouvaient autour de lui, en leur répétant ce qu'il avait trouvé dans les livres. Comme d'autres enfants d'un caractère ardent et recueilli, il se montra fort zélé pour la religion, et les plus âgés parmi les nègres étaient souvent émerveillés des réponses qu'il faisait aux questions qui lui étaient adressées. Un fils si heureusement doué ne pouvait qu'inspirer le plus vif intérêt à un père comme Denmark Vesey. Le bruit courait parmi les nègres qu'une haute destinée était réservée à cet enfant, et c'était peut-être le désir d'acquérir la liberté pour le développement de cette intelligence qui porta d'abord Denmark Vesey à réfléchir sur la nature de l'esclavage, sur les entraves qu'il apporte au développement de l'esprit humain, et à concevoir le projet d'être le libérateur de sa race.

Les Écritures saintes, que Vesey lisait constamment, ne firent qu'accroître ce désir. Il compara sa propre position, son éducation, sa fortune, son influence, à tout ce qui distinguait Moïse parmi les Égyptiens, et il nourrit la pensée que, comme Moïse, il avait été choisi pour délivrer ses frères. Pendant que ce complot se tramait, son fils, bien qu'il ne fût âgé que de dix ans, était le confident de son père, et celui-ci le conjura de ne pas se décourager, quand même l'entreprise viendrait à échouer. Il lui enjoignit de ne jamais se soumettre lâchement au joug de l'esclavage, et l'entretint dans l'idée qu'il était destiné à de grandes choses. Après la découverte du complot et l'exécution des chefs, leurs plus proches parents furent vendus et renvoyés hors de l'État, même lorsqu'il n'y avait pas de preuves qu'ils y eussent participé. Vesey avait toujours pris les plus grandes précautions pour mettre son fils à l'abri du soupçon. Il avait été convenu entre eux qu'en présence d'autres témoins, ils prétendraient se haïr mutuellement. Les entrevues dans lesquelles ils s'étaient parlé à cœur ouvert, avaient eu lieu en

secret. À l'époque de l'exécution de son père, Dred avait quatorze ans. Il ne put être admis à voir son père dans sa prison, mais il fut témoin de l'invincible courage avec lequel les conjurés subirent leur sort. Ce triste souvenir se grava dans son âme comme une pierre s'enfonce dans les eaux sombres d'un lac des montagnes. Dred fut vendu à une habitation lointaine, où il se fit remarquer par son naturel indomptable. Il ne participait à aucune des récréations ni aux amusements des esclaves ; il travaillait assidûment, mais avec fierté et en silence ; et dès qu'on lui adressait le moindre reproche ou la moindre menace, il donnait des signes d'une férocité sauvage, qui, jointe à une force prodigieuse, le rendait un objet de terreur pour tous les surveillants ; il était de ceux dont on se défait promptement, et, semblable à un cheval hargneux, il passa successivement d'un maître à un autre. Il se trouva enfin un surveillant, qui, plus courageux que les autres, prit la résolution de le dompter ; dans la lutte qui suivit cet essai, Dred l'étendit mort, s'enfuit dans les marais, et il ne fut plus question de lui dans le monde.

Si le lecteur veut bien examiner la carte géographique, il verra que toute la côte orientale des États du Sud, à quelques exceptions près, est bordée par un vaste marais où règne une profonde désolation ; l'abondante fertilité de la nature, produite par l'humidité du sol, semble regarder avec complaisance cette exubérance de végétation et se rire des efforts des hommes qui veulent pénétrer dans ces lieux. C'est le repaire des caïmans et des serpents à sonnettes ; des arbres toujours verts, mêlés à de hautes broussailles, forment un épais feuillage, qui fournit à des milliers d'oiseaux un abri impénétrable. Leurs chants troublent seuls le repos de ces vastes solitudes. Des vignes vierges et des plantes parasites, d'une beauté merveilleuse, s'enlacent les unes dans les autres, et suspendent du sommet des arbres les plus élevés des bannières d'or et de pourpre, drapeaux triomphants qui attestent que la nature est là dans toute sa majesté ! Une espèce de mousse parasite étend d'arbre en arbre ses gracieuses draperies, et pend en festons de perles, au travers desquels luisent les baies écarlates et les feuilles vertes du houx américain.

Ce que les montagnes de la Suisse étaient aux Vaudois persécutés, ce marais l'a été à l'esclave américain. L'effort qu'on a fait pour en extraire les fugitifs a, dans les mêmes circonstances, donné lieu dans ces États à une occupation qui ne se rencontre chez aucun autre peuple chrétien, celle d'individus qui dressent leurs chiens à faire la chasse aux hommes, aux

femmes et aux enfants. Eh bien ! malgré ces ressources employées contre ces fugitifs retranchés dans leurs forteresses naturelles, le voisinage du marais a suffi pour mettre un frein au pouvoir absolu du surveillant. Dred n'emporta avec lui au marais, pour tout compagnon, que la Bible de son père. Elle ne fut pas pour lui un messager de paix et de bienveillance, mais le héraut du malheur et de la vengeance !

L'intelligence humaine, en contemplant le grand spectacle de la nature, y voit la représentation de ses passions intérieures, et saisit ce qu'elle y trouve en rapport avec elle-même ; c'est ainsi qu'un esprit sauvage et féroce se plaît dans le bruit du torrent, de la foudre, des avalanches et de la tempête ; de même, il se trouve dans le saint volume de la révélation divine quelque chose qui correspond à toutes les phases de la nature de l'homme, et c'est là qu'il puise sa force vivifiante. Dred avait entendu dire, dans les entretiens secrets des conjurés, les terribles dénonciations des anciens prophètes contre l'oppression et l'injustice ; il avait vu des royaumes dévastés par les fléaux, comme les ouragans, la peste et même les sauterelles ; il avait vu la mer divisée pour laisser passer à sec une armée d'esclaves, tandis que ceux qui les poursuivaient étaient engloutis dans les flots ; on lui avait parlé des prophètes et des libérateurs doués d'un pouvoir surnaturel pour la délivrance d'un peuple opprimé ; son esprit avait considéré avec attention le clou de Jaël, l'aiguillon de Shamgar, la cruche et la lampe de Gédéon ; et son cœur avait tressailli de joie, en lisant que Samson, par la seule force de ses bras, avait abattu les colonnes du temple et abîmé sous ses ruines ses persécuteurs et lui-même avec eux !

Dans les vastes solitudes qu'il traversait journellement, ces pensées se gravèrent profondément dans son âme. Privé de la société de ses semblables, passant souvent des semaines entières sans voir une seule figure humaine, aucune impression quotidienne et prosaïque ne pouvait détourner le cours de ses idées et refroidir son enthousiasme ; même dans le sol froid du Saxon, la Bible a jeté des racines si vigoureuses, que tout l'échafaudage de la société saxonne reposait sur ces principes. Dans le climat froid et brumeux de l'Angleterre, les armées ont été rendues invincibles par la force et la valeur que la Bible avait inspirées ; mais lorsque cette graine orientale, qui n'est qu'un fruit étranger parmi nous, se trouve plantée dans les cœurs ardents des tropiques, elle pousse avec une vigueur et une énergie excessives.

Un étranger ne peut s’empêcher de remarquer que quoique les esclaves du Sud, en majeure partie, ne sachent interpréter ni le langage ni les sentiments de la Bible, ils donnent, néanmoins, une couleur héroïque à leur manière de s’exprimer. Combien plus grand doit avoir été l’effet de la lecture solitaire du livre saint sur un cœur si passionné, un cœur qui chérissait le souvenir de la noble ardeur avec laquelle son père et ses confédérés s’étaient dévoués à la mort pour obéir à la voix de la liberté ; car il ne faut pas le nier, quelque chimérique et sans espoir qu’ait été leur projet, leur point de mire était le même que celui de nos pères dans la lutte qui assura leur nationalité.

Cet homme, d’une trempe si énergique et si ardente, fixa sa demeure pendant plusieurs années dans les solitudes des marais. Ce livre, si plein de symboles effrayants et de vagues images, n’avait pour lui d’autre interprète que le cours silencieux de la nature ; sa vie se passait dans une espèce de rêve. Quelquefois il marchait des semaines entières à travers ces régions incultes ; il se comparait à Élie traversant, pendant quarante jours et quarante nuits, les solitudes d’Horeb, ou à Jean Baptiste dans le désert, vêtu de poils de chameau, et se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage. Quelquefois, ses journées s’écoulaient dans la prière et le jeûne, et alors il lui semblait entendre des voix qui lui parlaient et voir des caractères étranges qui se traçaient sur les feuilles. Dans des conditions moins exaltées, son esprit s’adonnait avec beaucoup de sens et de justesse aux entreprises relatives aux besoins de la vie. Les nègres qui se trouvent dans les marais ne sont pas si entièrement privés de toute société qu’on pourrait d’abord se l’imaginer ; les nègres des habitations voisines, quoi qu’ils fassent pour s’assurer la bienveillance de leurs maîtres sont, au fond du cœur, disposés par des motifs d’intérêt ou de compassion à favoriser les nègres fugitifs ; ils comprennent aisément, qu’en cas de difficultés, il leur serait très utile d’avoir un ami et un protecteur dans les marais, et ils n’hésitent pas alors à leur fournir, autant qu’il est en leur pouvoir, tout ce qu’ils peuvent désirer. Les pauvres blancs aussi, qui font un petit commerce dans le voisinage des habitations, ne sont jamais trop scrupuleux, pourvu qu’ils puissent en tirer profit, et ils donnent volontiers des marchandises en échange du gibier qui abonde dans les marais.

C’était de cette manière que Dred se trouvait en possession d’un excellent fusil et ne manquait jamais de munitions, ce qui lui fournissait des vivres en abondance ; de plus, il se trouve çà et là, dans ce terrain

marécageux, des endroits élevés qui rapportent abondamment lorsqu'ils sont soigneusement cultivés. Dred avait exploité plusieurs de ces endroits fertiles, soit par ses propres mains, soit par celles des esclaves fugitifs qu'il avait reçus et protégés. Son naturel inquiet l'avait porté à traverser les terres marécageuses des deux Carolines, aussi bien que celles qui se trouvent dans la partie méridionale de la Virginie, demeurant quelques mois dans un endroit et quelques mois dans un autre. Partout où il s'arrêtait, il formait une retraite où il recevait et logeait les esclaves fugitifs ; dans une occasion, il délivra une pauvre mulâtresse toute couverte du sang des chiens des chasseurs qui l'avaient poursuivie dans le marais ; il en fit sa femme, et parut toujours ressentir pour elle l'affection la plus sincère. Il lui fit une retraite presque invisible dans le marécage attenant à l'habitation Gordon, et depuis ce temps-là il s'était plus particulièrement fixé dans cet endroit.

Il avait jeté les yeux sur Harry comme un homme destiné par son talent, sa dextérité et son caractère entreprenant, à devenir le chef d'une conjuration contre les blancs. Harry, ainsi que la plupart des esclaves de l'habitation Gordon, savait parfaitement que Dred habitait dans le voisinage, et il l'avait même souvent vu et lui avait parlé. Mais ni lui ni les autres n'avaient jamais trahi devant un blanc le secret dont ils étaient en possession.

Cette habitude de discrétion inviolable est un des résultats forcés de l'esclavage. Harry avait assez d'esprit pour savoir que sa position n'était pas si assurée qu'elle lui permît de négliger ce qui pourrait lui être utile en cas de besoin. Les blancs aussi, qui faisaient un petit commerce dans le voisinage, connaissaient Dred ; mais tant qu'ils pouvaient profiter de son voisinage, Dred n'avait rien à craindre de leur part. Il avait tant de confiance en sa propre sûreté, qu'il s'était mêlé sans crainte à la foule qui se trouve ordinairement aux *camp-meeting*s.

Mais il nous faut quitter pour le moment ce personnage, que nous reverrons encore avant que notre histoire soit terminée.

Espèce de réunion religieuse parmi les méthodistes.

OceanofPDF.com

20
Causeries d’été à Canema

Dans l’espace de quelques jours, la société, à Canema, s’augmenta par l’arrivée de la sœur de Clayton, et Carson, qui avait recouvré sa gaieté, partit pour les eaux. Sans autre réponse à la lettre d’invitation que Nina lui avait envoyée, Anne était venue avec son père, appelé dans le voisinage par les devoirs de sa charge. Nina la reçut avec cette franche bonne humeur qui lui était naturelle, et Anne, comme beaucoup d’autres personnes qui forment leurs opinions d’avance, trouva sa future belle-sœur beaucoup plus à son gré qu’elle ne s’y était attendue. Si Nina s’était trouvée dans une toute autre position que celle de maîtresse de maison, son orgueil l’aurait peut-être portée à ne pas essayer de se rendre agréable à Anne, à laquelle cependant elle avait à cœur de plaire ; mais un Arabe ne l’aurait pas surpassée dans l’idée qu’elle se faisait des droits de l’hospitalité : elle causait, chantait, jouait, lui montrait les plus belles promenades, les berceaux, le parterre, et avait pour elle mille petites attentions d’autant plus précieuses, qu’elles étaient données sans aucune affectation. Nina s’était bien promis de n’avoir aucun égard pour la dignité d’Anne, elle ne voulait guère lui permettre d’être sérieuse et réfléchie ; au contraire, elle voulait qu’elle rît et qu’elle s’amusât.

Clayton ne put s’empêcher de sourire lorsqu’il vit le succès de ce petit manège. Il y avait quelque chose de contagieux dans la gaieté de Nina, qui semblait réagir sur tout ce qui l’entourait, et Anne, dans cette aimable société, fut portée à trouver charmant tout ce qui l’entourait, et cela par le seul effet de l’enjouement de sa compagne.

L’oncle de Nina, Mr Jack Gordon, arriva aussi avec sa bonne face réjouie. C’était un de ces causeurs intrépides qui sont d’un prix inestimable en société, parce qu’ils y introduisent une foule de sujets qui empêchent la conversation de languir.

Avec lui vint *mistress* Gordon, ou, comme Nina l’appelait, la tante Maria. C’était une femme de moyen âge et de riche taille, qui aurait été belle, si

l’inquiétude et les soucis n’avaient laissé de profondes traces sur son visage. Ses beaux yeux bruns, ses dents magnifiques, et la dignité de son maintien attestaient la noblesse des vieilles races de la Virginie dont elle descendait.

— Là, dit Nina à Anne Clayton comme elles se trouvaient assises à l’ombre dans la véranda, j’ai conduit tante Maria dans l’appartement de ma tante Nesbit, et maintenant elles peuvent se lamenter sur mon compte tout à leur aise.

— Sur votre compte ? dit Anne.

— Oui, sans doute, sur mon compte ; c’est l’ordre naturel des choses. Elles se mettront à compter sur leurs doigts, tout ce que je devrais savoir et que je ne sais pas, ce que je devrais faire et que je ne fais pas ; c’est, je crois, la manière dont les parents témoignent leur affection, surtout les tantes, en se lamentant toujours.

— Et quel sera le sujet de leurs lamentations ?

— Oh ! quant à cela, c’est assez facile à deviner ! Ma tante Maria, par exemple, c’est une ménagère finie, folle, je crois, du ménage. Il n’y a ni rat, ni souris, ni atome de poussière, auxquels elle ne fasse la chasse. Elle partage son temps avec la rigoureuse ponctualité d’une pendule ; elle dirige ses domestiques avec une verge de fer, leur fait garder leur place, et leur dit même combien de fois par jour ils doivent cligner de l’œil ; elle tient les comptes comme un dragon, et s’abat sur quiconque fait la moindre faute ; elle taille des habits à en remplir des coffres, elle coud, elle tricote et elle remue sans cesse son trousseau de clefs. Jugez un peu ce qu’elle doit penser de moi, qui mets mon chapeau le matin, et vais regarder les fleurs dans le jardin, jusqu’à ce que la tante Katy me rappelle pour recevoir mes ordres.

— Et qu’est-ce que c’est que la tante Katy ? demanda Anne.

— Oh ! c’est mon Premier ministre, et elle ressemble beaucoup à d’autres Premiers ministres, dont on parle dans l’Histoire, qui n’en font qu’à leur tête, quoi qu’il puisse en résulter. Lorsque la tante Katy vient me demander d’une manière si respectueuse ce que miss Nina désire avoir pour dîner, croyez-vous qu’elle ait la moindre idée d’apprêter ce que je lui commande ? ah bien, oui, elle a toujours cinquante raisons pour ne pas faire ce que je lui propose (car l’envie me prend quelquefois d’être aussi bonne ménagère que ma tante Maria ; mais c’est peine perdue, je vous assure). Lorsqu’elle m’a prouvé que ce que j’ai proposé est le comble de l’absurdité, et qu’elle m’a démontré qu’il n’y a rien dans le voisinage qui soit bon à

manger, alors je suis forcée de céder. Je lui demande très humblement : « Mais que ferons-nous donc, tante Katy ? » Alors elle tousse et m'annonce le programme qu'elle avait arrangé la veille au soir. Voilà comment les choses se passent. Quant aux comptes, Harry en prend soin ; je déteste tout ce qui se rapporte à l'argent, ah ! cependant, excepté la dépense ; j'ai un talent décidé de ce côté-là. Pouvez-vous vous imaginer quel effet tout ceci doit produire sur l'esprit de ma tante Maria ? Elle doit soupirer, rouler de gros yeux et secouer la tête en pensant à tous mes défauts ! Et puis, voilà ma tante Nesbit qui me conseille de cultiver mon esprit, ce qui veut dire de lire quelques vieux livres ennuyeux ; moi aussi je veux cultiver mon esprit. Dieu sait s'il en a besoin ! mais je ne puis m'empêcher de penser qu'une promenade dans le jardin, ou une course dans les bois, est plus profitable que de s'endormir en lisant. Il me semble que les livres c'est comme le foin, excellent à défaut d'herbe. Pour moi, j'aime mieux ce qui croît dans sa fraîcheur ; la nature ne m'ennuie jamais, mais les livres m'ennuient toujours ; la différence qui existe entre les deux moitiés qui composent ce monde, n'est-elle pas naturelle ? Les uns aiment les livres, et les autres aiment la nature.

— Je puis vous citer un fait qui vient à l'appui de votre raisonnement, dit Clayton qui s'était approché pendant la conversation.

— Je ne savais pas que je raisonnais, dit Nina ; mais je ne serais pas fâchée d'entendre quelque chose de favorable à mes opinions.

— Eh bien ! dit Clayton, je dirai que les livres qui ont obtenu le plus de succès, et qui ont exercé sur le monde la plus grande influence, ont été écrits par des hommes qui étudiaient la nature plus que les livres, ou, comme vous l'avez dit, qui mangeaient l'herbe, au lieu de manger le foin. Homère et les poètes de la Bible ne pouvaient avoir que peu de livres, et cependant leurs ouvrages sont de précieuses sources où les écrivains ont sans cesse puisé. Je ne crois pas que Shakespeare ait beaucoup lu.

— Mais, répondit Anne, ne pensez-vous pas que pour les gens de condition ordinaire, qui n'aspirent à être ni Homère, ni Shakespeare, il vaut mieux avoir plus d'une corde à son arc et s'instruire à la fois par les livres et par la nature ?

— Certainement, dit Clayton, si l'on fait un bon usage des livres. La plupart des gens ne lisent que pour s'épargner la peine de réfléchir ; semblables aux vaches maigres du rêve de Pharaon, ils dévorent livres sur

livres et se trouvent, au bout du compte, tout aussi maigres qu'au commencement.

— Mon grand-père, dit Anne, avait l'habitude de dire que la Bible et Shakespeare suffisaient pour la bibliothèque d'une femme.

— Ma foi, dit Nina, s'il faut l'avouer, moi, je n'aime pas Shakespeare. D'abord je n'en comprends pas la moitié, puis, quoi qu'on en dise, je ne le trouve pas naturel. A-t-on jamais entendu les gens parler en vers rimés et non rimés, comme le font ses personnages dans leurs longs discours ? Qu'en pensez-vous ?

— Je pense, dit Clayton, que leurs conversations ont le même rapport à la vie réelle, que l'action dramatique à l'opéra. Il n'est pas naturel que Norma se mette à chanter lorsqu'elle découvre l'infidélité de son mari ; et, pourtant, si l'on fait cette première concession au genre, tout le reste de l'opéra paraît naturel, et la musique ne fait qu'y ajouter un charme de plus. Il en est de même de Shakespeare : souvenez-vous seulement que ses pièces dramatiques sont des poèmes, et que les personnages sont censés parler en vers, avec tout le feu du sentiment poétique, et leur langage vous semblera naturel.

— Mais il y a beaucoup de passages dans Shakespeare que je ne comprends pas, répondit Nina.

— Je n'en suis pas surpris, et voici pourquoi. Il y a tant de mots et tant d'usages qui ont vieilli, remarqua Clayton, il y a tant d'allusions au passé, qu'il faut, pour ainsi dire, apprendre le vocabulaire de l'auteur avant de bien apprécier ses écrits. Si un poème, par exemple, est écrit dans une langue étrangère, vous ne saurez dire s'il vous plaît ou vous déplaît que si vous connaissez la langue dans laquelle il était écrit. Moi, j'ai idée qu'il y a en vous un goût inné pour Shakespeare, mais ce goût n'est encore qu'à l'état de germe caché.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ainsi ?

— C'est qu'il me semble entrevoir ce goût comme un sculpteur voit sa statue dans un bloc de marbre.

— Et vous proposez-vous de la sculpter ? dit Nina.

— Avec votre permission…, répondit Clayton. Au surplus, j'aime votre sincérité et votre franchise. J'ai souvent entendu les femmes admirer Shakespeare, et je savais bien que leur admiration ne pouvait être réelle ; je savais qu'elles n'avaient ni l'expérience du monde, ni la connaissance du cœur humain nécessaires pour apprécier son mérite ; en un mot, leur

admiration n’était dictée que par la crainte d’être ridicules en émettant une opinion contraire.

— Je vous suis reconnaissante, dit Nina, de tout le sens que vous voulez bien découvrir dans mes sottises ; et j’ai bien envie de vous conserver près de moi pour traduire toutes mes absurdités en bon anglais.

— Vous me voyez tout à fait à votre service, dit Clayton, pour cela comme pour toute autre chose.

À ce moment des exclamations bruyantes parties des cases des nègres attirèrent l’attention de Nina.

— Allez-vous-en, avec votre vieux poisson, miss Nina n’en a pas besoin, elle a assez de nègres pour pêcher son poisson.

— C’est quelqu’un qui invoque mon nom…, dit Nina en courant de l’autre côté de la véranda. Tomtit, dit-elle à cet illustre petit personnage, qui, couché sur le dos, balançait ses pieds en l’air et semblait attendre que ses couteaux prissent la peine de se nettoyer eux-mêmes, dis-moi, qu’y a-t-il donc ?

— Là, *missis*, dit Tomtit, c’est un de ces pauvres blancs, qui vient ici pour vendre une chose ou une autre. Miss Loo dit qu’il ne faut pas le souffrir, et je suis de son avis.

— Fais-le venir, dit Nina, qui, soit par bonté naturelle, soit par esprit de contradiction, avait résolu de protéger les pauvres blancs quand l’occasion s’en présentait.

Tomtit revint bientôt avec un homme couvert de baillons, les joues creuses, le teint hâve et effarouché ; il était aisé de voir qu’avec des vêtements en meilleur état et une nourriture saine, il n’aurait manqué ni de bonne mine ni d’intelligence.

— Quel prix demandez-vous de votre poisson ? lui demanda Nina.

— Ce qu’il vous plaira de donner.

— Où demeurez-vous ? dit Nina tirant sa bourse.

— Ma famille demeure sur l’habitation de Mr Gordon.

— Et pourquoi n’avez-vous pas une maison à vous ?

Le pauvre homme lui jeta un coup d’œil d’impatience inquiète, puis, reprenant son air craintif, il dit :

— Je ne puis pas obtenir de travail ; je ne puis pas obtenir d’argent ; je ne puis rien obtenir.

— Je crois, dit oncle Jack, qui avait écouté la conversation, que ce doit être le mari de cette malheureuse femme qui est venue s’installer sur mon

habitation. Croyez-moi, payez-lui largement son poisson ; cela les empêchera de mourir de faim, du moins pour aujourd'hui.

Nina paya généreusement le pauvre homme et le congédia.

— Je ne crois pas que toute mon éloquence puisse décider Rose à apprêter ce poisson pour dîner, dit Nina.

— Et pourquoi pas, si vous lui dites de le faire ? répondit tante Maria, qui était aussi descendue dans la véranda.

— Pourquoi pas ? mais tout juste parce qu'elle n'avait pas l'intention de le faire.

— Mes domestiques ne comprennent pas leurs devoirs de cette façon, dit tante Maria.

— Oh ! à coup sûr, non, dit Nina, mais votre manière de diriger vos domestiques et la mienne sont tout à fait différentes. Ici on fait à peu près ce que l'on veut ; tout ce que je demande c'est de jouir du même privilège.

— La femme et les enfants de cet homme sont venus s'établir sur mon habitation, dit Mr Gordon en riant ; ainsi, Nin, ce que vous avez payé pour le poisson est autant d'épargné pour moi !

— Oui, sans doute, dit *mistress* Gordon ; Mr Gordon est un de ces hommes qui ont toujours une troupe de pauvres à leur suite.

— Eh ! je voudrais bien savoir ce qu'on peut y faire ; peut-on laisser ces pauvres misérables mourir de faim ? Si l'on pouvait changer la société, il y aurait peut-être quelque espoir pour eux ; la tête devrait diriger les mains ; mais, parmi nous, les mains veulent agir indépendamment de la tête – et vous voyez le résultat.

— Qu'entendez-vous en disant « par la tête » ? demanda Nina.

— Ce que j'entends ? ce que j'entends ? Je veux désigner par la tête les classes privilégiées auxquelles nous appartenons, les gens qui ont reçu une certaine éducation. Nous devrions guider les classes ouvrières comme la tête guide la main : il faut en venir là, il n'y a pas d'autre système possible. Les classes ouvrières ne peuvent pas prendre soin d'elles-mêmes, et il faut les mettre dans une telle position, que notre sollicitude leur serve à quelque chose. Qu'est-ce que la liberté pour eux ? un nom ; la liberté d'avoir faim, d'avoir froid, voilà tout. Il est inouï de voir quelle importance on attache aux mots. Cet homme, par exemple, s'indignerait sans doute si je le classais parmi mes nègres, et, pourtant, lui et ses enfants sont contents de ramasser les miettes qui tombent de leur table ! Il est étonnant qu'en présence de tels faits, les hommes soient assez peu éclairés sur leurs intérêts pour lutter

contre l’esclavage. Comparez seulement les classes ouvrières libres avec nos esclaves ! Ciel ! que les gens sont aveugles dans ce monde ! Cela met à bout ma patience, surtout lorsqu’il fait si chaud, dit Mr John en s’essuyant le visage avec son mouchoir.

— Soit ! mon cher oncle, dit Nina, mais vous n’avez jamais voyagé comme moi.

— Non, mon enfant, grâce à Dieu, je n’ai jamais mis le pied hors d’un État à esclaves, et je n’ai certes pas l’envie de le faire.

— Mais vous devriez voir les classes ouvrières du Nord, répondit Nina. Les gouverneurs des États sont des fermiers quelquefois, et travaillent eux-mêmes avec les gens de la ferme ; la tête et la main travaillent ensemble ; il n’y a pas une seule tête pour diriger cinquante paires de mains, et je vous assure qu’on y travaille bien mieux qu’ici. Regardez un peu nos charrues, y a-t-il rien de plus absurde ? je crois qu’une d’elles pèse au moins dix livres.

— Oui, mais si elles ne sont pas assez pesantes pour pénétrer la terre par leur propre poids, ces maudits nègres ne sauraient s’en servir : ils briseraient une douzaine de charrues comme celles des Yankees dans une matinée, dit oncle Jack.

— Oncle Jack, dit Nina, cher vieux païen que vous êtes, laissez-moi vous raconter un peu comment cela se passe. Je suis allée une fois dans l’État du New Hampshire passer mes vacances chez Livy Ray. Le père de Livy est un fermier et travaille une partie de la journée avec les gens de la ferme ; il bêche, il plante, et pourtant il est gouverneur de l’État. Il a une ferme superbe, tout est dans le meilleur ordre possible, et ses fils, avec deux ou trois hommes qu’il loue, la tiennent dans un meilleur état qu’aucune de nos habitations. Mr Ray est un homme qui lit beaucoup, il a une belle bibliothèque ; c’est un parfait gentleman. Il n’y a pas là de classes privilégiées ; tout le monde travaille, et tout le monde semble heureux. La mère de Livy a une belle laiterie, et deux femmes robustes pour l’aider ; un ordre élégant, quoique simple, règne partout dans la maison, et pendant la plus grande partie de la journée, la maison est si propre et si tranquille, qu’on n’y aperçoit aucune trace du travail. Cela ne vaut-il pas mieux que de faire, avec les classes ouvrières, des esclaves ou même d’en avoir parmi nous ?

— Les jeunes filles en savent toujours bien long, dit oncle Jack, ne dirait-on pas que le monopole des merveilles est dans le New Hampshire ! Mais, de grâce, ma chère, quelle part prennent les jeunes miss à tout ceci ? Il me

semble, Nin, que vous n’avez pas profité des modèles que vous citez autant que vous l’auriez pu.

— Oh ! quant à cela, ma vocation est d’éclairer de bons vieillards assoupis, qui n’ont jamais quitté l’État où ils sont nés, et qui ne savent pas ce qui se passe ailleurs. Ma mission est de les instruire ; n’est-ce pas là une assez rude besogne ?

— Pour moi, dit tante Maria, je sais que je suis plus esclave que les pauvres blancs, et même que les nègres ; parmi tous mes gens, il n’y a que moi qui prenne soin d’eux, de leurs enfants, de tout enfin.

— J’espère que ce reproche ne s’adresse pas à moi, dit John en haussant les épaules.

— Ma foi, s’il faut que je le dise, vous n’êtes guère meilleur que les autres, répondit tante Maria.

— C’est cela, à mon tour, dit oncle Jack. La première fois qu’il nous viendra un prédicateur, je le prierai de prêcher sur les devoirs des femmes envers leurs maris.

— Et sur les devoirs des maris aussi, dit tante Maria.

— J’espère bien que oui, s’écria Nina, je serais flattée d’avoir d’avance quelques renseignements sur les devoirs du ménage.

Nina parlait souvent sans réflexion… Oncle Jack avait lancé vers Clayton un coup d’œil significatif ; Nina aurait voulu pouvoir retenir ses paroles… Elle rougit, et se hâta de changer le sujet de la conversation.

— Dans tous les cas, dit-elle, je sais que ma tante a beaucoup plus à faire qu’une ménagère des États libres ; l’argent que lui coûtent les chaussures qu’elle use à courir après ses nègres, suffirait à payer autant de gens qu’il en faudrait pour faire son ouvrage. On croit au Nord que toute l’occupation des femmes, dans les États du Sud, consiste à rester couchées sur leurs sofas : je leur disais souvent que c’était là une idée bien fausse.

— Les soins du ménage n’ont pas fait beaucoup d’effet sur vous, dit oncle Jack.

— Mais, oncle Jack, il y a de quoi occuper tout le temps d’une personne rien qu’à mettre en ordre tout ce qui vous concerne.

— J’espère, dit oncle Jack en regardant Clayton avec malice, qu’il y a quelqu’un ici qui profitera de la leçon.

— Quant à moi, dit tante Maria, je serais enchantée de me défaire de mes nègres ; avec de tels êtres la vie est un fardeau dont on serait tenté parfois de se débarrasser.

— Oh ! non, ma chère, vous ne le voudriez pas, dit oncle Jack, vous qui avez un si charmant mari, qui vous seconde dans tous vos travaux.

— Qu'est-ce qui vient donc là ? s'écria Nina en regardant vers l'allée qui conduisait à la maison. Oh ! mais je ne me trompe pas, c'est le vieux Tiff avec ses enfants.

— Quel est ce Tiff ? demanda tante Maria.

— Oh ! il appartient à une de ces misérables familles qui se sont établies devant le bois de pins près d'ici ; ce sont de pauvres gens que Nina s'est mis en tête de prendre sous sa protection.

— On voit bien qu'elle appartient aux Gordon, dit tante Maria en voyant Nina courir à la rencontre de Tiff, elle fait précisément comme son oncle !

— Allons, dit Mr Gordon, si vous n'y prenez garde, je dirai quelque chose sur votre compte. Ne vous ai-je pas trouvée occupée à remplir un panier de provisions pour ces pauvres gens, après m'avoir grondé de les avoir secourus ?

— Grondé, *mister* Gordon ? Je ne gronde jamais !

— Je vous demande pardon ; c'est blâmé que j'aurais dû dire.

Les femmes ordinairement ne sont pas fâchées qu'on leur reproche leurs bienfaits, et tante Maria, à qui l'on aurait pu appliquer le proverbe : « Chien qui aboie ne mord pas », commença à s'éventer avec un air de satisfaction intérieure. Pendant ce temps, Nina était auprès de l'oncle Tiff ; à son retour, elle gravit l'escalier d'un air tout joyeux.

— Oh ! oncle Jack, on nous prépare un grand divertissement. Il ne faudra pas manquer de nous y rendre… Qu'en pensez-vous ? Tiff me dit qu'il doit y avoir un *camp-meeting* dans le voisinage, à cinq milles à peu près d'ici ; il faut faire la partie d'y aller ensemble.

— C'est cela, dit oncle Jack, je me range tout de suite sous votre bannière, car je ne demande qu'à m'instruire, et si quelqu'un veut me convertir, j'y suis tout disposé.

— Par malheur, oncle Jack, dit Nina, votre conversion n'est pas de longue durée. Vous êtes comme un de ces gros poissons, vous mordez bien à l'hameçon, mais avant qu'on ait pu vous retirer de l'eau, vous lâchez prise et vous retombez dans vos péchés… Je connais au moins trois ministres qui s'étaient flattés de vous avoir pris, mais ils s'étaient trompés.

— Quant à moi, dit tante Maria, je trouve que ces *camp-meetings* font plus de mal que de bien. Toute la canaille du voisinage s'y rassemble, et l'on y boit plus, dans une semaine, qu'ailleurs dans six ; et puis tous les

nègres voudront y aller ; Mr Gordon les a élevés de manière à leur faire trouver fort injuste de ne pas prendre part à tout ce qui se passe. Mais cette année, je tiendrai la main à ce qu'ils ne puissent s'y rendre que le dimanche.

— Ma femme sait qu'elle a la plus jolie main de tout le comté, dit Mr Gordon, aussi s'en sert-elle souvent avec moi, car elle n'ignore pas que je ne puis résister à une jolie main.

— Mr Gordon, comment pouvez-vous parler ainsi ? comment, à votre âge, pouvez-vous débiter de pareilles sornettes ?

— Je ne dis que la vérité pure, et vous n'entendrez rien de plus vrai au *camp-meeting*, dit oncle Jack… Clayton, vous y viendrez, j'espère ; je vous assure, mon cher, que votre physionomie sérieuse sera parfaitement de mise avec le lieu et la scène ; quant à miss Anne, mon âge et la présence de ma femme ne me permettent pas d'avouer combien sa compagnie me serait agréable.

— Peut-être, dit Anne, Edward craint-il d'être invité à prendre part aux cérémonies habituelles ! le fait est qu'il a tellement l'air d'un ministre, qu'on l'invite toujours, lorsqu'il est en voyage, à dire les grâces avant les repas, et à faire la prière du soir et du matin.

— C'est faire un reproche à notre religion que de dire que les cérémonies religieuses ne conviennent qu'aux ministres, dit Clayton. Tout chrétien devrait être apte à les remplir.

— Je suis charmé de cette réflexion, observa l'oncle Jack. Un homme ne devrait pas être honteux de sa religion, pas plus qu'un soldat des couleurs de son drapeau ; je crois que souvent il y a plus de religion dans le cœur d'honnêtes laïques, que sous les cravates blanches des ministres ; je ne prétends pas dire, par cela, que je manque de respect pour le clergé. Ce sont des gens fort estimables, un peu empesés, et un peu portés à ne pas appeler les choses par leurs noms ; ils parlent sans cesse de sanctification, d'édification, enfin de toutes choses pareilles, et cependant ils me plaisent parce qu'ils sont sincères. D'après leurs principes, je n'ai aucun espoir d'aller au ciel, parce que de temps à autre, je hasarde un petit juron ; mais le fait est qu'au milieu des nègres, des surveillants et des misérables blancs, ma chance de paradis se trouve fort douteuse. Je ne puis m'empêcher parfois de maugréer, même quand je devrais en mourir ; on dit que c'est très mal, mon avis est pourtant que c'est agir plus en chrétien de donner libre cours à son ressentiment, que de le conserver et le nourrir dans son cœur.

— *Mister* Gordon, dit tante Maria d’un air sévère, de grâce, réfléchissez un peu à vos paroles.

— Ma chère, je réfléchis ; je réfléchis toujours, je ne fais que réfléchir, excepté de temps en temps, quand le diable prend le dessus. *Mistress* G… il serait bien d’avoir tout disposé chez nous ; il pourrait se faire que quelques-uns des ministres vinssent passer une semaine avec nous, et je veux leur témoigner tout le respect possible.

— Nos lits sont toujours prêts, *mister* Gordon, dit tante Maria avec dignité.

— Oh ! oui, oui, je n’en doute pas. Je voulais parler seulement de quelques apprêts de circonstance ; le veau gras, par exemple.

— Voyons, dit Nina, est-ce demain matin que nous partons ?

— C’est convenu, dit oncle Jack.

OceanofPDF.com

21
Préparatifs de départ

L’annonce du prochain *camp-meeting* produisit une grande sensation à Canema et dans d’autres cercles que celui du salon. Parmi les domestiques, tout le monde s’en occupait depuis la tante Katy jusqu’à Tomtit ; les femmes préparaient leurs atours, car ces assemblées fournissent aux nègres la même occasion de se montrer que Grace Church présente aux belles de Broadway ; de sorte qu’avant que le vieux Tiff, qui en avait apporté la première nouvelle à l’habitation, eût eu le temps de partir, Tomtit l’avait publiée dans le groupe de cases qui bordait le côté droit de la maison, en proclamant qu’il devait y avoir un *camp-meeting* et une œuvre de grâce extraordinaire, et que miss Nina avait permis à tous les nègres d’y aller. Le vieux Tiff, par conséquent, se trouva le point de mire d’un groupe de négresses, parmi lesquelles Rose, la cuisinière, se faisait remarquer.

— Ah ! çà ! Tiff, tu y vas, dit-elle, et tu vas prendre les enfants ? Ha ! ha, ha ! Mais miss Fanny, on prendra Tiff pour votre maman. Ho, ho, ho !

— Ha, ha, ha ! ho, ho, ho ! répété en chœur de tous côtés, accueillit cette boutade de la tante Rose, et Tomtit, qui se trouvait un peu au-dehors de la foule, jeta son reste de chapeau en l’air, et, dans un abandon de joie, le fit sauter à coups de pied, sans plus penser aux couteaux qu’on lui avait dit de nettoyer. Le vieux Tiff, qui connaissait les égards dus aux personnes de condition, ne manquait jamais, dans ses visites à l’habitation, de se rendre Rose propice, en lui présentant le don qui, selon l’homme sage, nous fait des amis, et, à cette occasion, il tenait dans sa basse-cour une couple de perdreaux, qu’il élevait à la main des enfants ; grâce à ce procédé d’habile politique, Tiff était en faveur où il lui était le plus important de l’être, et Rose lui avait préparé en secret plus d’un morceau choisi, avec les meilleurs conseils sur la manière de nourrir les enfants. Old Hundred qui, comme beaucoup d’autres, pensait que l’attention accordée à une célébrité quelconque était une soustraction faite à son propre mérite, regardait d’un œil curieux la popularité de Tiff ; et en s’approchant, il lança, comme un

méchant homme qu'il était, un sarcasme au vieux Tiff, en disant à sa femme :

— Vous me surprenez. Rose, vous, la cuisinière des Gordon, d'aller vous jeter ainsi à la tête des gens, et de causer aussi familièrement avec les nègres de ces pauvres blancs.

Si le reproche n'avait été adressé qu'à lui seul, le vieux Tiff en aurait probablement ri de bon cœur, comme il le faisait ordinairement, s'il lui arrivait d'être surpris par une averse, mais cette épigramme avait trait à la famille à laquelle il appartenait ; le rouge lui monta au visage et ses yeux flambaient, à travers ses grosses lunettes, comme la lueur des flammes à travers les fenêtres.

— Allez-vous-en donc, dit-il, et ne parlez pas de ce que vous ne pouvez comprendre ! Je voudrais savoir ce que vous connaissez des vieilles familles de la Virginie ? Celles-là viennent de bonne race ! Vous, gens de la Caroline, vous n'êtes tous que des tiges de la même souche ! Les Gordon sont d'une bonne famille, c'est vrai, je n'ai rien à dire contre les Gordon – mais où avez-vous donc été élevé que vous n'avez pas entendu parler des Peyton ? Est-ce que le vieux général Peyton n'allait pas dans un carrosse traîné par six chevaux noirs, comme dans un carrosse royal ? Il n'y avait pas un de ces chevaux dont la queue ne fût aussi longue que mon bras. Vous n'avez jamais vu des bêtes pareilles de votre vie !

— Je n'en ai jamais vu, dites-vous, répliqua Old Hundred, qui à son tour se sentait piqué au vif ; est-ce que je n'ai pas vu souvent les Gordon se promener avec huit chevaux à leur voilure !

— Allons donc, il n'y en avait pas tant ! dit Rose, qui avait des raisons secrètes pour se ranger du côté de Tiff. Personne n'a jamais eu huit chevaux à sa voiture !

— Moi, je vous dis qu'on en a eu ! un mot de plus et je dirai seize au lieu de huit ! Par la mémoire de mon vieux maître, que ces nègres sont donc menteurs ! Ils exagèrent toujours l'importance de leurs maîtres ; cela me fait dresser les cheveux d'entendre parler ces vieux nègres, ils mentent si affreusement ! fit Old Hundred.

— Vous croyez que les gens qui mentent font du tort à votre commerce de mensonges, n'est-ce pas ? dit Tiff. Mais moi, je vous dis que, si quelqu'un parle contre les Peyton, c'est à moi qu'il aura affaire !

— Bah ! ces enfants ne sont pas des Peyton ! dit Old Hundred. Ce sont des Cripps ; et je voudrais savoir qui a jamais entendu parler des Cripps ?

Allez-vous-en, ne me parlez pas de ces Cripps ! Ce sont de pauvres blancs ! il est facile de le voir sur toute leur personne !

— Taisez-vous ! je ne crois pas que vous soyez né sur l'habitation Gordon, parce que vous êtes un malhonnête. Je crois que vous êtes quelque vieux nègre de seconde main, que le colonel Gordon a pris en remboursement de quelques-unes de ces misérables familles du Tennessee, qui ne savent pas garder leur argent quand elles en ont. Ces nègres sont toujours de la plus détestable sorte, tandis que tous les nègres qui appartiennent aux Gordon dès leur naissance, sont des gentlemen et des *mistress*, tous tant qu'ils sont ! dit le vieux Tiff, qui, en véritable orateur, cherchait à gagner son auditoire.

Ce compliment fut reçu avec des cris d'allégresse, et Tiff, profitant des applaudissements, saisit les rênes, et partit triomphalement.

— Là ! vieux nègre ennuyeux ! dit Rose en se tournant vers son mari, j'espère que tu as été touché juste ; tu es le vieux nègre le plus tourmentant que j'aie jamais vu… toi, Tomtit, va-t'en nettoyer les couteaux, si tu ne veux pas recevoir quelque chose.

En même temps Tiff, revenu à sa tranquillité ordinaire, retournait chez lui conduit par son cheval borgne et en chantant, avec des variations extraordinaires : « Je pars pour la terre de Chanaan. »

Miss Fanny, comme il l'appelait toujours, l'interrompit par une question importante :

— Oncle Tiff, dites-moi où est la terre de Chanaan ?

— Que le ciel ait pitié de nous ! mon enfant ; mais c'est bien ce que je voudrais savoir moi-même.

— Est-ce le ciel ? dit Fanny.

— Mais je crois qu'oui, dit Tiff d'un ton dubitatif.

— Est-ce là que maman est allée ? demanda Fanny.

— Je crois que oui, mon enfant, répondit Tiff.

— Est-ce là-bas, sous terre ?

— Mais, non, ho, ho, ho ! petit cœur, dit Tiff en riant à gorge déployée. Qu'est-ce qui vous a mis cette idée dans la tête, miss Fanny ?

— Est-ce que maman n'est pas allée par ce chemin ? dit Fanny, là-bas sous la terre ?

— Seigneur ! non, mon enfant, le ciel est là-haut, dit Tiff en lui montrant le ciel azuré, qui se voyait à travers les branches des pins, au-dessus de leur tête.

— Est-ce qu’il y a un escalier quelque part, ou une échelle pour y monter ? dit Fanny. Ou bien peut-on aller jusqu’à l’endroit où le ciel touche à la terre, et monter par là ? Peut-être y va-t-on sur un arc-en-ciel.

— Je ne sais pas, mon enfant, comment on y va, dit l’oncle Tiff ; l’on y va d’une façon ou d’une autre ; j’ai beaucoup réfléchi sur ce sujet, et je vais au *camp-meeting* pour tâcher de découvrir quelque chose ; j’y suis déjà allé plusieurs fois, mais je n’ai jamais pu y voir clair. Il me semble qu’ils parlent de toute autre chose plutôt que de celle-là. Voilà les méthodistes, ils disent des injures aux presbytériens, les presbytériens se jettent sur les méthodistes, et les deux camps se réunissent pour tomber sur les épiscopaux. Ma vieille maîtresse était épiscopale, et je n’y ai jamais vu aucun mal ; les baptistes pensent qu’ils ont tous tort, et pendant qu’ils s’emportent les uns contre les autres de cette manière, moi, je me mets à réfléchir sur le chemin de Chanaan ! Il faut en savoir beaucoup pour savoir toutes ces choses-là, et moi je ne sais rien, je ne sais rien. Mais le Seigneur apparut à votre maman, et comme il connaît le chemin, il l’a emmenée avec lui. Maintenant, mon enfant, je vais vous arranger de mon mieux, et vous mener avec Teddy et le petit à ce *camp-meeting*, afin que vous ayez l’occasion de rechercher le Seigneur dans votre jeunesse.

— Tiff, s’il vous plaît, j’aimerais mieux ne pas y aller, dit Fanny d’un ton craintif.

— Que Dieu soit loué ! Et pourquoi, miss Fanny ? c’est fort divertissant.

Le fait est que le discours de Rose au sujet des soins maternels de Tiff et les propos moqueurs de Old Hundred avaient produit leur effet sur l’esprit de Fanny. Fière de nature, et craignant le ridicule, elle voulait éviter l’occasion d’exposer la pauvreté de sa famille aux yeux du public, et cependant elle n’aurait pas voulu, pour tout au monde, révéler à son vieil ami la cause de son hésitation ; cependant l’œil exercé du vieux Tiff avait remarqué l’expression de sa figure pendant qu’elle parlait ; mais si, par hasard, l’on pensait que le cœur du bon vieux serviteur en fut blessé, l’on se tromperait beaucoup.

Tiff, au contraire, n’y voyait qu’une excellente plaisanterie, et, tout en continuant son chemin, il se mit à rire de si bon cœur que les larmes lui en vinrent aux yeux.

— Qu’avez-vous, Tiff ? dit Fanny.

— Oh ! miss Fanny, Tiff sait très bien la raison pour laquelle vous refusez d’aller au *camp-meeting* ; Tiff l’a bien vu, allez, hi ! ho ! ho ! ho !

Miss Fanny, avez-vous pas peur qu'on prenne le vieux Tiff pour votre maman ? hi ! ho ! ho ! ho ! Pour votre maman et celle de Teddy et du petit, bénie soit sa chère petite âme.

Et l'idée fit rire le bon vieillard de la manière la plus grotesque.

— N'en ai-je pas l'air, miss Fanny ? Pauvre petit agneau ! Est-ce que l'on ne s'apercevra pas que vous êtes née *mistress*, avec vos belles petites mains blanches ? N'ayez pas peur, miss Fanny.

— Je sais que c'est ridicule, dit Fanny, mais je n'aime pas qu'on nous appelle de pauvres blancs.

— Oh ! mon enfant, ce n'est que ces misérables nègres qui nous appellent ainsi… Miss Nina est toujours bonne envers vous, n'est-ce pas ? Elle vous parle si bien ! Il faut vous souvenir de cela, miss Fanny, et parler comme miss Nina. Je crains à présent que vous ne preniez mes façons de parler ; souvenez-vous qu'il ne faut pas parler comme le vieux Tiff, parce qu'il ne faut pas que les jeunes miss et les gentlemen parlent comme des nègres. Moi, par exemple, je dis v'là ceci et v'là cela : v'là cela, c'est la manière de parler des nègres et des pauvres blancs. Seulement les pauvres blancs sont les plus misérables, parce que les nègres savent ce que c'est que de bien parler, tandis qu'eux ne le savent pas. Eh ! mon enfant, le vieux Tiff sait ce que c'est que de bien parler : n'a-t-il pas entendu parler les *mistress* et les gentlemen les plus distingués du pays ? Mais il ne veut pas se donner la peine de parler de cette façon, parce qu'il n'est qu'un nègre ! Tiff aime sa manière de parler ; elle est assez bonne pour lui. La manière de parler de Tiff lui sert très bien, je vous assure ; mais il ne faut pas que les enfants des blancs parlent comme lui : vous voyez que miss Nina a le talent de choisir ses mots ; ils sortent de ses lèvres l'un après l'autre, et si joliment ! Faites-y attention, parce qu'elle a promis de venir nous voir de temps en temps ; et puis il faut remarquer comme elle marche, et de quelle manière elle tient son mouchoir de poche, et lorsqu'elle s'assied elle donne un petit mouvement à ses vêtements qui les fait retomber avec grâce. Les *mistress* ont ces élégantes manières ! Avez-vous jamais remarqué ces pauvres blancs lorsqu'ils s'asseyent : ils se jettent sur une chaise comme sur une cuillerée de bouillie, et leurs vêtements se collent sur eux ; je ne veux pas que vous ayez en rien les façons de ces pauvres blancs ! S'il vous arrive quelquefois de ne pas comprendre ce qu'on vous dit, il ne faut pas regarder fixement comme les enfants blancs, en disant : « Quoi ? » Il faut dire : « Je vous demande pardon, *master* », ou : « Je vous demande pardon, *mistress*. »

Voilà comme on fait. Et puis, miss Fanny, vous et Teddy, il faut bien étudier votre livre ; car si vous ne savez pas lire, on dira que vous êtes de pauvres blancs. Vous voyez, miss Fanny, que les *mistress* ne s'occupent pas à balayer, à frotter, à rien de tout cela ; cependant elles travaillent, cher cœur ! Elles cousent, elles tricotent, et ce serait bien à vous d'apprendre à coudre et à tricoter parce que, vous comprenez, je ne pourrai pas toujours faire vos habits ; et vous savez que les jeunes filles ont une manière de faire les choses que les nègres ne peuvent avoir. Maintenant, miss Fanny, il faut faire tout ce que je vous dis : si vous étiez de pauvres blancs, ce serait inutile d'essayer, parce que ces espèces-là ne pourraient jamais devenir des *mistress*, quand elles feraient tout au monde pour cela ; mais, pour vous, cela est tout naturel, cela vient de naissance, petit cœur, c'est dans le sang, et ce qui est dans le sang doit se montrer. Ho ! ho ! ho !

Ce rire final le prit en s'arrêtant devant sa demeure.

Le vieux Tiff avait beaucoup à faire ce jour-là, car il fallait compter sur une semaine d'absence. Il fallait nouer le maïs, sarcler le persil et prendre soin des perdreaux orphelins. Réflexion faite, Tiff se décida à porter ces derniers avec lui dans un panier, pensant que, dans les intervalles des exercices de dévotion, il trouverait l'occasion de subvenir à leurs besoins et de continuer leur éducation ; puis, il alla à un de ses pièges favoris, où il prit, non pas un veau gras, il est vrai, mais un raton gras, qu'il avait l'intention d'emporter avec lui pour en faire un ragoût exquis quand il serait arrivé sur le terrain du *camp-meeting*. Tiff était abondamment muni d'herbes potagères, et avait, en outre, une florissante colonie d'oignons, de sorte que, si les sermons manquaient de saveur, il était certain que le ragoût n'en manquerait pas. Il fallait passer en revue les habits de Teddy, blanchir, repasser, et le petit bambin devait être arrangé de façon à faire honneur à son nom ou plutôt au nom de son grand-père : l'esprit occupé de tous ces soins, le vieillard redoublait d'activité. Il faisait très chaud ce jour-là, et il se détermina, en conséquence, à faire son blanchissage dans la magnifique cuisine de la nature. Il alluma un feu de joie superbe, à peu de distance de la maison, et lorsqu'il fut bien éclairé, il y suspendit son chaudron et alla s'occuper de quelques autres travaux de ménage. Le bois de pin, qui n'avait pas été bien séché, lui joua le mauvais tour qu'il joue d'ordinaire, c'est-à-dire qu'il flamba et pétilla joyeusement pendant qu'il s'y trouvait, mais lorsqu'il fut parti au bois pour examiner ses pièges, le feu s'éteignit tout à fait en ne laissant que des bûches noircies.

— Oncle Tiff, dit Teddy, le feu s’est éteint.

— Ho ! ho ! ho ! vraiment ? dit Tiff en s’approchant, mais c’est drôle ! Au moins, béni soit le Seigneur ! tout le bois nous reste, c’était cependant un bien beau feu, dit Tiff qui était décidé à ne voir que le beau côté des choses. C’est le soleil qui lui a fait perdre contenance. Avez-vous jamais vu un feu ne pas s’éteindre quand le soleil le frappe en plein visage ? C’est un fait curieux que j’ai remarqué bien des fois : bien, je n’ai pas autre chose à faire qu’à aller chercher du bois résineux, voilà tout. Béni soit le Seigneur. Ho ! ho ! ho ! dit Tiff en riant, n’est-ce pas tout le portrait de ceux qui professent la foi au *camp-meeting* ! Ils flambent au *camp-meeting* et puis ils sont noirs tout le reste de l’année ! Voyez-les au *camp-meeting*, on dirait qu’ils vont aller droit au ciel ! Que le Seigneur ait pitié de nous tous ! Notre religion n’est guère satisfaisante ! Nous n’en savons que très peu, et ce que nous savons, nous ne le pratiquons pas ; le bon maître là-haut doit avoir les mains pleines avec nous !

OceanofPDF.com

22
Les fidèles

Le *camp-meeting* est un des principaux traits du développement de la religion en Amérique, et convient particulièrement à la vaste étendue du pays et aux habitudes primitives qui se maintiennent ordinairement dans une population éparse. Il n'y a pas de doute, qu'en général, les effets en aient été salutaires ; les inconvénients sont ceux qui résultent toujours d'une grande assemblée dans laquelle toute la population d'un pays se trouve confusément réunie. Ainsi que dans beaucoup d'autres assemblées religieuses, les motifs qui y conduisent sont de diverses natures ; les uns y vont par curiosité, d'autres par goût des émotions, d'autres pour leur petit commerce, d'autres enfin pour rire, et très peu pour prier. Tant que le chemin qui mène au ciel continuera d'être à la fois droit et étroit, les humbles et sincères adorateurs formeront toujours la minorité des assemblées. Nous ne pouvons donner une meilleure idée de la différence des motifs qui animaient cette foule, qu'en conduisant nos lecteurs de scène en scène, dans la matinée du départ pour le lieu de la réunion.

Entre les terres de Mr John Gordon et Canema se trouvait une cabane qui servait de boutique à Abijah Skinflint. Les habitants du voisinage regardaient la boutique d'un mauvais œil, parce qu'ils soupçonnaient Abijah de pratiques sourdes avec les nègres, et que les marchandises qu'il mettait en vente lui étaient apportées secrètement la nuit et provenaient de leurs propres habitations sans que l'on ait jamais pu le prendre sur le fait. Abijah était un homme rusé, grand, sec, maigre ; son teint ressemblait à du cuir, son nez et son menton étaient pointus, ses yeux petits, gris et perçants, ses doigts aussi longs que les griffes d'un oiseau ; sa peau était si sèche, que l'on aurait pu s'attendre à voir ses joues se fendre lorsqu'il souriait ou lorsqu'il parlait, et mâchait du tabac dans sa bouche. Abijah était un de ces Yankees rusés à l'excès, qui rendent service à leur pays en le quittant et qui, partout où ils s'établissent, présentent une telle caricature de leur pays natal, qu'ils justifient l'aversion que les habitants du Sud ressentent envers ceux

du Nord. Abijah buvait son propre whisky *à discrétion*, ou plutôt, comme il le disait lui-même, jamais assez pour perdre la raison.

Il avait épousé une des femmes de la contrée, qui buvait aussi le whisky, mais avec moins de discrétion que son mari, et parfois *elle ne savait pas* ce qu'elle faisait.

Des fils et des filles vinrent enrichir ce joli ménage ; enfants à la chevelure d'un blond de filasse, sales, présomptueux et désagréables ; malgré toutes les peines qu'il rencontrait dans son intérieur, Abijah ne perdait jamais de vue le but qu'il s'était proposé, gagner de l'argent : il avait tout sacrifié à l'argent ; il aurait vendu sa femme, ses enfants, voire même son âme, pour de l'argent ; mais son âme, si elle existait réellement, était si desséchée et si racornie que l'on pouvait croire qu'elle remuait dans son corps maigre comme un pois de l'an passé dans sa cosse. Abijah allait au *camp-meeting* pour deux raisons : la plus forte c'était pour gagner de l'argent ; l'autre, c'était pour savoir si son prédicateur favori, l'ancien Stringfellow, expliquerait la doctrine de l'élection selon ses propres idées ; car Abijah avait un goût pour la théologie, et pouvait compter les cinq points du calvinisme sur ses cinq doigts, avec une précision qui ne lui faisait jamais défaut.

Il est dit dans les Écritures saintes que « les démons croient et tremblent ». La seule différence qu'il y avait entre eux et Abijah, c'est qu'il croyait et ne *tremblait pas*. Les grandes vérités de la religion, assez imposantes pour faire trembler la terre et voiler le soleil, il les touchait du doigt avec autant d'indifférence qu'un savant anatomiste examine les os desséchés d'un squelette.

— Allons ! Sam, dit Abijah au seul nègre qu'il possédait, faites attention, assujettissez ce baril, afin qu'il ne s'en échappe rien, et ajoutez-y un seau d'eau par le trou du bondon ; il ne faut pas le leur donner trop fort. *Mistress* Skinflint, dépêchez-vous ! si vous ne venez pas de suite, je ne vous attendrai pas, car quoi que les autres fassent, il est important que j'arrive de bonne heure ; plus d'un dollar a été perdu faute d'arriver à temps. Allons ! femme, dépêchons.

— Je suis prête, mais Polly ne l'est pas encore, dit *mistress* Skinflint ; elle est occupée à lisser ses cheveux.

— Je ne puis pas l'attendre, dit Abijah en sortant de la maison pour monter dans le fourgon qui attendait et dans lequel il avait placé une bonne

provision de jambons, d’œufs, de poulets cuits, de farine de maïs et de légumes, sans compter un baril de whisky.

— Dites donc, père, attendez, cria Polly par la fenêtre ; si vous n’attendez pas, vous vous en repentirez avant votre retour à la maison, prenez-y garde.

— Venez donc, que diable ! ne pouvez-vous pas vous dépêcher ? la prochaine fois que nous irons encore en voyage, je vous renfermerai pour que vous commenciez à vous habiller la veille.

Polly serra à la hâte sa grosse taille dans une robe d’indienne rouge ; saisissant en même temps un châle d’été aux couleurs bariolées, et prenant son chapeau dans sa main, elle courut au fourgon ; mais toutes les agrafes de sa robe s’en allèrent par-ci par-là, au moment où elle se courbait pour entrer.

— Que le diable m’emporte si je sais que faire, dit-elle, cette maudite robe ne me tient plus aux épaules.

— Que les jeunes filles sont donc stupides, dit Abijah d’un ton consolateur.

— Attachez-la avec des épingles, Polly, dit sa mère lentement.

— Maudite vieille femme ! ne voyez-vous pas que toutes les agrafes sont parties ? répondit l’intéressante jeune fille.

— Eh bien ! mettez-y d’autres épingles, dit la maman, et le fourgon continua sa route.

Sur le bord du marais, un peu au-delà de la cabane de Tiff, vivait Ben Dakin.

Ben était un grand chasseur ; il avait la meilleure meute de trente milles à la ronde, et les réclames qu’on peut encore voir dans les journaux de son pays natal, détaillaient, avec beaucoup de précision, les conditions auxquelles il se chargeait de poursuivre et ressaisir tout homme, femme ou enfant qui essayerait de s’enfuir des travaux de l’esclavage. Nos lecteurs ne doivent pas supposer pour cela que Ben était un monstre, et ils s’en garderont bien quand ils se rappelleront que les deux grandes divisions politiques de notre Union se sont engagées solennellement, il y a quelques années, à faire prospérer ce genre d’industrie ; et comme beaucoup d’entre eux occupaient un rang respectable dans les églises, et qu’ils entendaient des ministres qui se montraient favorables à cette mesure, nous espérons qu’ils ne conserveront pas de préventions trop fortes contre ledit Ben.

Ce Ben était un homme de haute taille, à larges épaules, robuste, et quoique rude en apparence, tout aussi disposé qu’un autre à obliger un

voisin ; pourtant, ainsi qu'il en convenait lui-même, il prenait un peu trop de whisky, se croyant tout aussi bien sur le chemin du royaume des cieux qu'aucun de ceux qui allaient au *camp-meeting*. Si l'on se fût permis de faire des remontrances à Ben au sujet de sa profession, il l'aurait, probablement, défendue par les mêmes arguments dont les théologiens modernes se servent pour défendre l'institution de l'esclavage. Ben était un de ces gaillards qui veulent avoir leur part dans tout ce qui se passe autour d'eux, et qui ne se laissent dépasser par personne ; aussi était-il toujours un des premiers dans un *camp-meeting*. Il avait la voix haute et vibrante, et sa partie dans les chœurs des cantiques produisait un effet prodigieux ; il se convertissait, d'ordinaire, à chaque *camp-meeting*, mais par suite de son malheureux penchant pour le whisky, la fin de l'année le trouvait généralement déchu de la grâce. Comme beaucoup de ses semblables gros et forts, il avait épousé une petite femme pâle et ridée, qui ressemblait assez à une poignée de paille que le premier vent doit emporter ; elle pendait à son bras comme un sac à ouvrage vide ; pour rendre justice à Ben, il faut dire qu'il était bon et dévoué pour cette chétive créature, et qu'il agissait envers elle comme s'il se croyait coupable de lui avoir soustrait toute sa force vitale au profit de son embonpoint surabondant. Sa femme se plaisait à nettoyer ses dents avec du tabac, et à chanter des cantiques méthodistes, parce qu'elle avait un désir fort sincère de voir Ben arriver à son salut. Le matin dont nous parlons, la petite femme était assise dans l'attitude de la résignation, tandis qu'un enfant de deux ans, aux membres longs, aux épaules larges et aux cheveux hérissés, lui tirait les oreilles et les cheveux, la maltraitait de cent façons pour obtenir du pain et de la mélasse ; sans se préoccuper aucunement des tracasseries de l'enfant, elle prêtait une oreille attentive à ce que lui disait son mari.

— Il y a beaucoup à faire à présent, dit Ben. Il s'agit des nègres de James, et nous devrions être déjà sur leurs traces.

— Ô Ben ! vous devriez penser à votre salut avant de penser à autre chose, remarqua sa femme.

— C'est vrai, dit Ben, on n'a pas occasion d'aller au prêche tous les jours.

« Mais que devons-nous faire avec celle-ci ? reprit Ben en désignant une porte qui s'ouvrait dans une petite chambre à l'intérieur.

Celle-ci n'était autre qu'une négresse qui avait été arrêtée la veille par les chiens.

— Eh bien ! dit sa femme, nous pourrons lui donner quelque chose à manger, et laisser les chiens devant la porte ; il n'y aura pas à craindre qu'elle puisse sortir.

Ben ouvrit la porte et présenta à la vue un misérable réduit, où la lumière ne pénétrait qu'à travers les fentes laissées par des troncs d'arbres, dont la cabane était bâtie. Une négresse, au corps maigre et nerveux, était assise par terre, le menton appuyé sur ses genoux, qu'elle entourait de ses longs bras.

— Holà ! Nance, comment vous trouvez-vous ? dit Ben assez gaiement.

— Assez mal, *massa*, répondit-elle.

— Dites-moi, Nance, croyez-vous que votre maître vous battra, quand vous lui serez rendue ?

— Je le crois… il le fait toujours.

— Eh bien, Nance, la vieille et moi nous voulons aller au *camp-meeting*, et si vous restez ici tranquillement pendant notre absence, je ferai promettre à votre maître de ne pas vous battre ; je ferai même, pour cela, rabattre quelque chose de mon salaire ; c'est juste, n'est-ce pas ?

— Oui, *massa*, dit la femme du même ton soumis.

— Votre pied vous fait-il beaucoup de mal ? dit Ben.

— Oui, *massa*, répondit la femme.

— Montrez-le-moi, dit Ben.

La femme avança un pied recouvert de vieux chiffons ensanglantés.

— Mais vraiment ce chien est un écorcheur ! dit Ben. Nance, vous auriez dû rester tranquille, alors il ne vous aurait pas fait tant de mal.

— Ô Seigneur ! il me faisait tant de mal que je ne pouvais rester tranquille, dit la femme. Ce n'est pas dans la nature des choses de rester tranquille quand on a les dents d'un chien enfoncées dans le pied.

— Eh bien ! cela me paraît extraordinaire, dit Ben avec bonté… Ici, miss Dakin, mettez quelque chose sur le pied de cette fille. Taisez-vous, petit vaurien ! ajouta-t-il, s'adressant à l'enfant qui, ayant dévoré un morceau de pain trempé dans de la mélasse, criait à haute voix pour en avoir un autre.

— Voici, femme, ce que je compte faire, dit Ben. Je vais parler à cet ancien Settle : je poursuis plus de nègres pour lui que pour qui que ce soit dans le comté, et il y a de bonnes raisons pour cela. Les nègres ne vont pas se fourrer dans les marécages lorsqu'ils sont bien traités ; les gens qui font profession de religion ne devraient pas, selon moi, laisser leurs nègres mourir de faim !

L’équipage de Ben fut bientôt sur le chemin qui menait au *camp-meeting* ; il saisit les rênes d’une main vigoureuse, rejeta la tête en arrière afin de mieux exercer ses poumons, et entonna une mélodie bruyante avec ces mots :

Suis-je un soldat de la croix,
Un suivant de l’Agneau ?

C’était un cantique pour lequel Ben avait une affection toute particulière.

Rendons-nous maintenant à la cabane de Tiff, dont les habitants s’étaient levés de fort bonne heure. Le fourgon de Tiff était d’une construction singulière, et avait été principalement arrangé par lui-même : le corps était formé d’une longue caisse ; les roues, apportées à la cabane par Cripps, au retour de ses différents voyages, étaient dépareillées ; des perches de noyer servaient de timons et étaient simplement attachées au fourgon par des clous ; des cercles de baril, en forme d’arche, recouverts de grosse toile de coton, formaient un abri passable, et une quantité de paille jetée au fond du véhicule tenait lieu de siège. Le cheval borgne et maigre, qui devait tirer le fourgon, y était attelé par un harnais de vieilles cordes ; malgré tout, le luxe d’une belle voiture rembourrée n’aurait pas causé plus de plaisir à un millionnaire, que Tiff n’en prenait à contempler son chétif équipage. C’était l’œuvre de ses mains, son œuvre de prédilection, les délices de ses yeux. Il faut avouer que, comme tous les favoris sujets aux disgrâces, l’objet de l’admiration de Tiff avait ses faiblesses et ses défauts. De temps en temps, les roues quittaient l’essieu, les timons se détachaient ou le harnais se brisait ; mais Tiff était préparé à tout événement, et, lorsqu’un de ces incidents se produisait, il descendait, appliquait le remède voulu, avec une ardeur si enjouée qu’on eût dit qu’il sentait redoubler son affection pour son œuvre. Le voilà maintenant devant la clôture de la petite cabane ; Tiff, Fanny et Teddy semblent multiplier leur activité et leur empressement. Le berceau de bois de gommier est surtout l’objet de toute leur attention. Tiff, d’après le conseil de tante Rose, y avait fait un changement qui, à son avis, lui donnait le premier rang parmi les berceaux : il y avait cloué une longue éclisse d’un bois flexible qui était placée directement au-dessus du visage de l’enfant. À cette éclisse était suspendu un morceau de porc salé, qui, par cet arrangement, se trouvait à la portée de la bouche de l’enfant, et ce jeune rejeton d’une noble race le suçait de façon à prouver qu’il était de son goût,

tandis que ses grands yeux s’ouvraient et se fermaient avec l’expression de la gourmandise satisfaite. Rose avait recommandé cet arrangement avec une mystérieuse insistance, comme la meilleure manière d’empêcher un enfant encore à la mamelle de s’apercevoir qu’il était privé de sa mère et de se laisser aller à un chagrin de nature à compromettre son existence.

Quoique la chaleur fût étouffante, Tiff avait mis sa redingote blanche à longues basques, afin de couvrir ses autres vêtements trop usés pour faire honneur à la famille ; son feutre blanc portait encore la bande de crêpe noir que nous connaissons.

— C’est un bien beau jour, béni soit le Seigneur ! dit Tiff. Il semble que ces oiseaux vont se rompre le gosier pour louer le Seigneur ! C’est un fort bon exemple pour nous dans tous les cas. Vous voyez, miss Fanny, que les oiseaux ne sont jamais de mauvaise humeur ; ils ne grondent pas, que le temps soit beau ou mauvais. Ils sont toujours prêts à chanter les louanges du Créateur, et ils ont vraiment meilleur cœur que nous !

Et disant ces mots, Tiff alla placer dans le fourgon un grand sac de maïs, mais ayant mal pris ses précautions, le sac glissa de côté et retomba sur le chemin. Ce sac, très vieux, se déchira dans sa chute et le maïs roula dans le sable avec cette rapidité qui porte les choses vers le mal. Fanny et Teddy poussèrent une exclamation de regret ; mais Tiff se tenait les côtes et se mit à rire aux larmes.

— Hi, hi, hi ! ho, ho, ho ! Mais ce sac-là est le dernier qui nous reste, et voilà tout le maïs qui s’en va dans le sable ! Ho, ho, ho ! c’est tout à fait plaisant !

— Mais qu’allez-vous faire ? dit Fanny.

— Ô ciel ! miss Fanny, il faut bien que je fasse quelque chose ; attendez, j’ai une boîte.

Et Tiff revint bientôt avec une boîte malheureusement trop grande pour entrer dans le fourgon ; il y versa cependant le maïs, et prenant son aiguille et son dé, il se mit à raccommoder le sac.

— Les dons du Seigneur ne sont jamais pressés, dit Tiff ; le maïs et les pommes de terre prennent leur temps, et pourquoi ne le ferais-je pas aussi ? Voilà ce que c’est, continua-t-il après avoir terminé son ouvrage et replacé le maïs dans le sac. Il vaut mieux à présent qu’il n’a jamais valu.

Outre la provision nécessaire pour la famille, Tiff eut la prudence d’emporter également quelques légumes à vendre, afin de gagner un peu d’argent pour miss Fanny et les enfants, pendant qu’ils seraient au *camp-*

meeting. Au fait, la besogne de Tiff était de nature à provoquer l'appétit même le plus paresseux ; rien ne manquait à l'approvisionnement : poulets, lapins apprêtés, blaireau, bottes d'herbes savoureuses, laitue couverte de rosée, oignons, petits pois, tout était à sa place.

— Soyez certains, mes enfants, dit Tiff, que nous allons vivre comme des princes ! N'oubliez pas surtout de me donner exactement vos ordres et tâchez qu'on vous entende, car ce n'est pas la peine d'avoir un nègre, si personne ne le sait !

Tout étant disposé, Tiff monta dans le fourgon et se mit en route. Comme il s'avançait fièrement, il regarda en arrière et vit venir au détour de la route la voiture des Gordon conduite par Old Hundred, qui avait mis sa chemise à jabots, ses gants blancs, et son chapeau à ganse dorée.

Si jamais Tiff s'était trouvé sous le coup d'une émotion douloureuse, ce fut en ce moment ; cependant il prit courage en pensant que, malgré les apparences, sa famille n'en était pas moins ancienne et honorable ; reprenant donc l'air le plus digne qu'il lui fut possible, il fouetta sa pauvre haridelle, comme pour dire : « Je m'en moque pas mal. »

Pour comble de malheur, le cheval fit un bond, arracha les clous qui retenaient l'un des côtés du timon, et il tomba près du véhicule d'une façon déshonorante. Le harnais par suite se trouva en désordre, et au même instant, la voiture des Gordon dépassa celle de l'infortuné Tiff.

— Ce n'est pas moi qui mènerais un pareil équipage ! s'écria Old Hundred dédaigneusement, il tombe par morceau à chaque pas. Ma foi, si ce n'est pas là un arrangement de ces pauvres blancs, je ne m'y connais pas !

— Qu'y a-t-il ? dit Nina, mettant la tête à la portière. Ô Tiff, bonjour, mon brave homme. Pouvons-nous vous aider ? John, descendez et aidez-le.

— Vraiment, miss Nina, les chevaux sont si chatouilleux ce matin, que je ne puis les quitter, c'est impossible ! dit Old Hundred.

— Oh ! ce n'est rien, miss Nina, dit Tiff revenu à sa gaieté ordinaire ; il s'est cassé dans un bon endroit cette fois-ci ; avec un marteau je l'aurai réparé en une minute.

Et Tiff tint parole ; car une pierre et un gros clou servirent à remettre tout en état.

— Tiff, dit Nina, comment se porte miss Fanny et les enfants ?

Miss Fanny ! Nina eût comblé Tiff de cadeaux qu'elle n'aurait pu le rendre plus heureux que par ces paroles. Il salua jusqu'à terre avec la plus

grande joie et répondit que miss Fanny et les enfants se portaient bien.

— À présent, John, vous pouvez partir, dit Nina. Savez-vous, mes amis, que j'ai rendu Tiff heureux pour six semaines avec une parole ? Il m'a suffi de dire : « Miss Fanny », et cela lui a fait plus de bien que si je lui avais envoyé six boisseaux de pommes de terre.

Plaçons sous les yeux de nos lecteurs une dernière scène avant de terminer la revue des personnages qui se rendaient au *camp-meeting*. Il faut que les lecteurs nous suivent au-delà des demeures des hommes dans les retraites de la désolation connues sous le nom de : Marais maudits.

Nous traversons une vaste étendue où la forêt semble sortir de l'eau. Le cyprès, le cèdre rouge, le gommier, le tulipier, le hêtre, le peuplier et le houx forment une réunion touffue dont les branches se balancent avec un doux murmure. Les arbres s'élèvent comme de hautes colonnes et atteignent quelquefois jusqu'à cinquante, soixante-quinze et même cent pieds ; à la base de ces arbres, poussent en s'entrelaçant de nombreux buissons toujours verts, dont le feuillage épais et lustré, se confondant avec les chèvrefeuilles, les vignes, les ronces rampantes, les lauriers et d'autres arbustes, forme un hallier impénétrable çà et là.

Les vignes vierges grimpent après les arbres jusqu'à la hauteur de soixante-dix ou quatre-vingts pieds et retombent de leurs branches pour se répandre en riches festons. Au premier aspect, il semble presque impossible qu'un homme puisse pénétrer à travers cet inaccessible fourré ; il faut, pourtant, le traverser pour atteindre une clairière où l'on découvre une île composée de débris d'arbres morts abattus depuis longtemps, et recouverte de détritus de végétaux ; on reconnaît alors que cette île a été agrandie et cultivée par la main des hommes. Cette clairière, d'une étendue de soixante verges de longueur sur trente de largeur, est entourée d'un rempart naturel qui pourrait défier les attaques des hommes et des bêtes sauvages. Les branches des grands arbres qui ont été coupées, couchées les unes sur les autres, font une espèce d'enceinte, et la nature, comme pour seconder les efforts des fugitifs, a entrelacé cette charpente de broussailles, de ceps de vigne de la grosseur des câbles ; toutes ces plantes, errant au hasard dans leur surabondance agreste, s'attachent aux arbres, se renversent de leurs cimes jusqu'à terre et se confondent de nouveau avec cette luxuriante végétation dont elles sortent comme une muraille de verdure s'élevant parfois à cinquante pieds. Dans quelques endroits, le laurier avec ses feuilles brillantes d'un riche vert foncé et ses fleurs blanches bordées de

rose présente à l'œil un désert d'une attrayante beauté ; les grappes du jasmin jaune balancent dans l'air comme des encensoirs les plus doux parfums ; mille vignes enlacées les unes dans les autres, dont les noms sont peut-être ignorés du botaniste, prennent aussi leur place dans cette merveilleuse mosaïque. Tous ces remparts de feuillage s'étendent autour de la clairière ; on a pris, en effet, le plus grand soin pour la rendre inaccessible, et, dans cette région chaude et humide, la nature a été de moitié pour assurer le succès des efforts de l'homme. Un sentier tortueux, pratiqué avec la hache, offre le seul moyen d'en sortir ; il ne peut admettre qu'une personne à la fois, et l'eau, dont cette île est environnée, protège celui qui le parcourt même contre l'odorat des chiens. Il est bon de remarquer que le climat, dans l'intérieur des marais, est loin d'être malsain. Les faiseurs de lattes et de bourdillons, qui y passent une grande partie de l'année, attestent la salubrité de l'air et de l'eau. Selon eux, les pins et autres arbres résineux que l'on y trouve, communiquent à l'eau une vertu balsamique et remplissent l'air d'un parfum de résine, grâce auquel cette île est une exception à la règle générale que les marais sont malsains. La terre, quand elle est suffisamment égouttée et rendue propre à la culture, y est extrêmement fertile ; deux cabanes s'élevaient sur le bord de la clairière ; mais l'on avait planté, au centre, du maïs et des patates douces, afin de laisser pénétrer un peu d'air et de soleil.

À l'époque où nous nous y rendons, le soleil ardent d'un après-midi de juin projette ses longues ombres sur cet endroit, et un chœur mélodieux d'oiseaux se fait entendre au milieu du feuillage. Un nègre tout sanglant est couché sur la terre devant l'une des cabanes ; deux femmes et quelques enfants sont près de lui, et un être à la mine sauvage, que nous reconnaissons pour Dred, est agenouillé devant le blessé, s'efforçant inutilement d'étancher le sang qui s'échappe d'une blessure que le nègre portait au cou. Le sang jaillit à chaque pulsation du cœur avec une régularité terrible, et indique évidemment qu'une artère a été ouverte. Une négresse, aussi à genoux, tient en main des bandes de linge qu'elle a arrachées de sa robe.

— Oh ! mettez ceux-ci, vite. Mettez-les ! s'écrie-t-elle avec angoisse.

— Peine inutile, répondit Dred, il se meurt !

— Oh ! mettez-les ! ne le laissez pas mourir ! Ne pouvez-vous donc pas le sauver ? dit la femme avec désespoir.

L’homme blessé, à ces accents, ouvrit les yeux, qui se fixèrent tout d’abord vers le ciel azuré, et se tournant vers la femme, il semblait vouloir parler : il tâcha de soulever son bras encore robuste, mais cet effort fit jaillir le sang avec plus d’abondance, ses yeux se fermèrent, son grand corps frissonna pendant quelques secondes et tout fut fini. Le sang ne coula plus, car le cœur avait cessé de battre, et une âme immortelle était retournée à son Créateur.

Le blessé était un fugitif d’une des habitations voisines, un simple et brave homme qui avait pris la fuite avec sa femme et ses enfants pour se soustraire aux poursuites du surveillant. Dred, les ayant accueillis, leur bâtit une cabane, et, pour plusieurs mois, leur avait servi de protecteur.

Une prévision des statuts révisés de la Caroline du Nord ordonne que tous les esclaves cachés dans les marais, qui ne rentrent pas à l’habitation après un temps fixé par les lois, seront considérés comme proscrits, et qu’il sera permis à quiconque de les tuer, n’importe de quelle manière, sans crainte d’être inquiété pour ce fait. La loi dit aussi que, quand un esclave proscrit sera tué, il sera évalué par des experts et le maître sera en droit de recevoir, du shérif du comté où il aura été tué, les deux tiers de sa valeur.

Autrefois le statut ordonnait que la proscription serait publiée le dimanche, par le clerc de la paroisse, à la porte d’une chapelle, d’une église ou de tout autre endroit, consacré au service divin, dès que ce service serait terminé.

Profitant de cette permission, des chasseurs de nègres, suivis de leurs chiens et armés de fusils, avaient poursuivi cet homme, qui, ce jour-là, était malheureusement sorti de sa retraite.

Il avait réussi à mettre tous les chiens en défaut, à l’exception d’un seul, qui lui sauta à la gorge, y enfonça ses crocs et renversa le malheureux à quelques pas de sa cabane ; Dred arriva à temps pour tuer le chien ; mais la blessure, comme nous l’avons vu, avait été mortelle.

Dès que la femme reconnut que son mari était mort, elle éclata en lamentations.

— Ô ciel ! que ferai-je ! il est mort et c’est pour moi qu’il s’est mis en danger ! Oh ! il était si bon ! Oh ! dites-moi, est-il mort ? est-il réellement mort ?

Dred prit la main qui avait encore de la chaleur, la tint dans la sienne pour un moment et la laissa retomber lourdement.

— Mort ! dit-il, d’une voix profonde qui trahissait une émotion comprimée.

Alors s’agenouillant auprès de lui, il éleva les mains et s’écria avec une violence sauvage :

— Ô Éternel ! qui es le Dieu fort des vengeances, fais reluire ta splendeur ! Toi, juge de la terre, élève-toi, donne aux orgueilleux ce qu’ils méritent. Tu es notre Père, quoique Abraham ne nous reconnaisse point et qu’Israël ne veuille pas nous avouer pour ses enfants ; Éternel, c’est toi qui es notre Père, notre Rédempteur dans tous les temps ; où est ta force, et où est ta compassion pour tes pauvres créatures ?

Puis, faisant de la main un geste impétueux et montrant le ciel, il s’écria :

— Ô Éternel ! ô Éternel ! jusques à quand ? Fends les cieux et descends sur la terre ! Oh ! que nos gémissements parviennent jusqu’à toi ! Nos os sont épars comme le bois qu’on a coupé et qu’on a jeté çà et là. Nous sommes regardés comme ces animaux destinés à la boucherie ! Nous sommes tous les jours mis à mort ! Ô Éternel ! venge-nous de nos persécuteurs !

Ces paroles furent prononcées avec tant de véhémence qu’elles adoucirent le désespoir des assistants. Alors, se levant, Dred regarda pour un moment le corps inanimé étendu devant lui.

— Regardez cet homme, dit-il, quel mal a-t-il fait ? Ne vivait-il pas paisiblement, labourant la terre à la sueur de son front ? Pourquoi ont-ils envoyé les chasseurs à sa poursuite ? Parce qu’il voulait travailler pour lui, au lieu de travailler pour un autre ; parce qu’il voulait sa femme à lui seul et ne voulait pas qu’un autre partageât ses droits. Le monde n’est-il pas assez grand ? N’y a-t-il pas assez de place sous le ciel ? Parce que cet homme désirait manger le fruit de son propre travail, on a prononcé contre lui cette malédiction de Caïn : « Quiconque le trouvera aura le droit de le tuer. » L’Éternel ne se vengera-t-il pas d’une nation comme celle-ci ? Ce soir aura lieu leur assemblée solennelle ; ils sonneront la trompette et prophétiseront des mensonges, et les prêtres justifieront l’oppression. J’ai entendu la voix du Seigneur qui m’a dit : « Allez vers ce peuple et mettez en pièces devant eux les verges dont ils se servent contre vous, et que ce soit un signe de la vengeance du Seigneur. C’est pour cette mission, dit le Seigneur, que je t’ai choisi, que je t’ai conduit à travers le désert et à travers les terres incultes de ce pays ! »

À mesure que Dred parlait, ses grands yeux noirs se dilatèrent comme les yeux d’un somnambule ; sa femme, voyant qu’il se préparait à partir, se jeta au-devant de lui.

— Oh ! ne nous quitte pas ! On te tuera un de ces jours, comme on l’a tué !

— Femme ! le Seigneur parle en moi ! La parole du Seigneur est comme un feu qui me dévore. Le Seigneur m’a dit : « Va, montre à ce peuple son iniquité et sois comme un messager funeste pour cette nation coupable. »

Et se dégageant des bras de sa femme, il se précipita dans la forêt et disparut.

OceanofPDF.com

23
Le *camp-meeting*

L’endroit choisi pour le *camp-meeting* était un des plus pittoresques du voisinage ; c’était une clairière située au milieu d’une vaste forêt, qui s’étendait de tous côtés en ailes de verdure, dorées çà et là par les rayons du soleil, qui pénétraient à travers le feuillage des arbres.

Au centre s’élevait un amphithéâtre, dont les degrés étaient ornés de planches de bois de pin ; les tentes des assistants étaient dressées sur la lisière du bois : car, à cause de l’éloignement des habitations, la plupart d’entre eux séjournaient sur le terrain même pendant trois ou quatre jours. Le même ruisseau qui entourait la demeure de Tiff poursuivait son cours en murmurant à travers la forêt, et fournissait l’eau nécessaire à l’assemblée.

Les Gordon, qui n’étaient venus que par curiosité, et qui avaient leur demeure dans le voisinage, ne s’étaient pas pourvus de tente ; les nègres n’en étaient pas trop satisfaits, et tante Rose, secouant la tête, déclara, avec l’autorité d’un oracle, que la bénédiction venait toujours de nuit, et que ceux qui voulaient y avoir part, devaient s’y trouver la nuit.

On pria Nina de permettre à ses gens de se procurer aussi une tente, où ils pussent passer la nuit, afin de participer à la bénédiction ; Nina, avec cette bienveillance qui était un des traits caractéristiques de sa famille, avait cédé à leur demande, et la tente des Gordon déploya ses parois blanches au grand réjouissement des nègres. Tante Rose en gardait l’entrée, administrant de temps en temps des corrections aux enfants, et joignant sa voix aux chœurs qui se faisaient entendre de tous côtés. En dehors des tentes, se trouvaient des loges où l’on vendait du whisky, des denrées et du fourrage pour les chevaux. Abijah Skinflint se faisait remarquer parmi les changeurs, tandis que sa femme et sa fille s’occupaient de commérages avec d’autres femmes. Sous un groupe de pins, en face des sièges destinés à l’assemblée, on avait élevé un échafaudage entouré d’une rampe pour les prédicateurs, et on y avait placé une chaire sur laquelle se trouvaient une bible et un livre de cantiques.

Les prédicateurs commençaient à s’assembler, et excitaient vivement la curiosité des gens qui se promenaient çà et là parmi les tentes. Nina était appuyée sur le bras de Clayton ; Anne Clayton était accompagnée d’oncle Jack ; tante Nesbit et tante Maria venaient derrière eux. Ce mouvement avait pour Nina un caractère de nouveauté, car sa longue absence dans les États du Nord l’avait éloignée de toutes ces scènes ; de plus, elle avait ce regard perçant et cette gaieté naturelle qui la mettaient à même d’apprécier tout ce que ce spectacle présentait de curieux et de singulier. Ils s’approchèrent de la tente des Gordon, où l’on avait improvisé une scène religieuse. Un cercle d’hommes, de femmes et d’enfants assis, les yeux fermés et la tête rejetée en arrière, chantait à pleine voix. De temps en temps, l’un des chanteurs, pour faire diversion, se frappait les mains, sautait en l’air, se jetait par terre, se tordait, riait, et jetait des cris perçants.

— Oh ! placez-moi sur un rocher, s’écria l’un d’eux.

— J’y suis déjà, dit un autre.

— Gloire ! s’écria un troisième, et une vraie tempête d’amen accueillit cet exorde.

— J’ai à parler ! dit un autre, et il commença à raconter pendant que les autres continuaient à chanter.

— J’ai aussi à parler ! dit Tomtit, que la tante Rose, avec une bonté d’âme toute maternelle, avait amené avec elle.

— Non, tu ne parleras pas ! Assieds-toi donc, dit tante Rose en le pétrissant comme de la pâte, sans interrompre cependant son cantique.

— Je suis sur le rocher des siècles ! s’écria un voisin.

— Je veux monter sur un rocher, s’écria Tomtit en se débattant sous les grosses mains de tante Rose.

— Prends garde, ou je t’applique un soufflet, dit tante Rose.

Et Tomtit, ne voulant pas obéir, reçut un coup si bien appliqué, qu’il alla tomber sur la paille qui se trouvait au fond de la tente.

Tomtit, indigné, poussa des cris de rage qui ne firent aucun effet au milieu du bruit général, des cris, des chants et des prières.

Nina et oncle Jack s’arrêtèrent devant la porte de la tente, en riant de bon cœur ; Clayton contemplait la scène avec son sérieux ordinaire ; Anne détourna la tête avec un air de dégoût.

— Pourquoi ne riez-vous pas ? dit Nina en se tournant vers elle.

— Parce que je n’en ai pas envie, répondit Anne ; ceci ne fait que m’attrister.

— Et pourquoi ?

— Parce que, selon mon idée, la religion est quelque chose de sacré, et je n'aime pas à la voir travestir.

— Oh ! dit Nina, je n'en respecte pas moins la religion, quoique je me surprenne à rire de ces singularités ; je crois que je suis née sans l'organe de la vénération, et je ne vois, en conséquence, rien de déplacé dans l'expression de ma gaieté. La distance qu'il y a entre le rire et la prière ne me paraît pas aussi grande qu'à d'autres.

— Il faut avoir de l'indulgence, dit Clayton, pour toute manifestation religieuse ; les gens qui ne sont qu'à moitié civilisés donnent aux exercices du culte les mouvements extérieurs du corps ; il se peut que l'agitation des nerfs réveille la partie spirituelle, et les rende capables de recevoir des impressions religieuses, de même qu'on est obligé de secouer rudement une personne profondément endormie, afin de se faire comprendre d'elle, si on lui parle ; il y a eu des conversions réelles qui ont eu lieu dans des circonstances parfaitement semblables.

— Mais il me semble, dit Anne, qu'on pourrait leur enseigner à se conduire avec décence ; on ne devrait pas permettre de telles manifestations.

— Je crois, dit Clayton, que l'intolérance est le défaut qui s'est le plus profondément enraciné dans notre nature ; il y a autant de différence entre les esprits des hommes qu'entre les feuilles des forêts, et chacun croit à sa manière ; cependant, notre premier mouvement est d'interdire ce qui n'est pas selon nos goûts. Nous permettons à l'Africain de chanter, de crier, de danser, et de tomber en extase. Cela convient à son tempérament brûlant, autant que la réflexion aux esprits profonds et cultivés.

— Qu'y a-t-il ? dit Nina en apercevant un mouvement général qui indiquait l'arrivée d'un personnage important.

L'étranger était un homme d'un certain âge, d'une taille élevée et vigoureuse ; sa haute stature, ses joues vermeilles et une certaine franchise de manières semblaient indiquer chez lui une vocation pour l'épée plutôt que pour la chaire : il portait un fusil sur l'épaule, qu'il plaça soigneusement de côté, puis il fit le tour de l'assemblée, distribuant des poignées de main à ses connaissances avec un air ouvert et enjoué qui trahissait une humeur joviale.

— Ah ! dit oncle Jack, voilà le père Bonnie, comment vous portez-vous, mon brave ?

— Quoi ! c’est vous, *mister* Gordon ? Comment vous portez-vous vous-même ? dit le père Bonnie en lui prenant la main avec effusion. On m’a dit, continua-t-il avec un sourire, que vous étiez déchu de la grâce.

— Ce n’est que trop vrai, dit oncle Jack. Je ne suis qu’un pauvre pécheur, j’en conviens.

— Ah ! je vais vous dire, reprit le père Bonnie, il faut un hameçon solide et une ligne très forte pour prendre les riches pécheurs ! Vos richesses et vos nègres vous entraînent comme si vous aviez des ailes de moulin autour du cou ; vous êtes trop durs pour l’Évangile ! Ah ! dit-il en lui montrant le poing, je vais vous assommer aujourd’hui avec la foi ! Je veux que vous entendiez le tonnerre du Sinaï ! je veux vous administrer une bonne dose de la foi !

— Soit, dit oncle Jack, tonnez tant que vous voudrez ; nous en avons probablement besoin. Mais comment se fait-il, père Bonnie, que vous autres ministres, vous veniez toujours prêcher sur le danger des richesses, quand vous ne craignez pas d’accaparer maisons, nègres, et tout ce qui vous tombe sous la main ; j’ai ouï dire que vous aviez une jolie petite habitation et un bon troupeau pour la cultiver. Prenez garde à votre âme, père Bonnie !

Un rire universel accueillit cette saillie ; le père Bonnie passait pour très habile à conclure un marché, et, s’il était question de changer un cheval ou de vendre un nègre, tout le monde s’accordait à dire qu’il en savait plus qu’aucun autre des comtés d’alentour.

— Vous l’avez joliment attrapé, dirent en riant plusieurs assistants.

— Oh ! quant à cela, dit le père Bonnie en riant aussi, je suis de l’opinion de Paul, que ceux qui prêchent l’Évangile doivent vivre de l’Évangile. Paul était un homme qui s’accordait le droit de vivre comme le reste du monde. N’est-ce pas juste, dit-il, que ceux qui plantent une vigne en mangent le raisin ? N’avons-nous pas le pouvoir de mener partout avec nous une femme, une sœur ? Et, si Paul avait vécu de nos jours, il aurait ajouté sans scrupule un troupeau de nègres à son avoir. Il n’y a aucun danger que les richesses nous corrompent, lorsque les laïques contribuent si faiblement au maintien de l’Évangile.

Près du père Bonnie, se trouvait un ministre qui présentait avec lui un contraste frappant ; il était grand, mince, courbé, avec des yeux noirs et une douce sérénité qui se répandait sur tout son visage ; son habit noir râpé, quoique porté avec soin, annonçait la pauvreté. Il portait à la main une

petite valise, qui contenait probablement son linge, sa Bible, et quelques sermons.

Le père Dickson était fort connu dans tout le pays ; c'était un de ces hommes tels qu'on en rencontre parmi les ministres d'Amérique, qui maintiennent notre foi dans le christianisme, et renouvellent, sur la terre, le souvenir des vieux apôtres. Souvent, en voyage, il supportait les fatigues, les veilles, la faim, la soif, les jeûnes, le froid, le dénuement ; outre ces maux extérieurs, il ressentait toutes les inquiétudes de ceux qui se dévouent au service de l'Église : les afflictions des autres deviennent leurs afflictions, et le scandale pénètre jusqu'à leur cœur comme un fer brûlant.

Tout le monde connaissait et respectait le père Dickson : on trouvait que c'était œuvre méritoire à lui de souffrir les fatigues, les travaux, la faim et la soif, pour veiller au salut des âmes, sans se préoccuper de l'attention ou de la négligence avec lesquelles ses conseils étaient reçus.

Le père Dickson n'avait jamais cédé aux habitudes et aux coutumes du pays sur la question de l'esclavage. Un de ses parents lui avait légué quelques esclaves qu'il fit transporter à grands frais dans un État libre, où il les établit convenablement. Le monde ne saurait connaître ou récompenser de tels hommes ; car il ne pourrait les apprécier, et les seules récompenses qu'il ait à leur offrir sont au-dessous de leur mérite. Ils sont citoyens du ciel, et tout ce qu'on peut leur donner, dans ce monde, est le morceau de pain qu'un paysan dans sa chaumière offre à celui qui demain gouvernera un royaume.

Le père Dickson avait écouté la conversation jusque-là, avec le sérieux et l'indulgence qu'il mettait à écouter ordinairement les saillies de ses confrères. Le père Bonnie, quoiqu'il ne fût pas en possession d'une confiance égale à celle qu'inspirait le père Dickson, jouissait évidemment d'une popularité plus générale, qu'il devait à la franchise de ses manières et à son éloquence rude, mais passionnée, qui impressionnait vivement la multitude. Il causait plus d'émotion, son chant avait plus d'étendue, et, lorsqu'il prenait son essor, il était à la fois original et solennel. Plusieurs de ses auditeurs s'offensaient parfois du ton un peu leste qu'il prenait lorsqu'il n'était pas en chaire, et les plus rigides disaient, en parlant de lui, qu'une fois dans la chaire, il ne devrait plus en sortir ; mais, qu'une fois sorti, il ne devrait plus y rentrer.

Le rire causé par sa dernière saillie avait à peine cessé, qu'il se tourna vers le père Dickson, et lui dit :

— Qu’en pensez-vous ?

— Je ne pense pas, dit le père Dickson d’une voix douce, que vous ayez jamais vu Paul emmenant un troupeau de nègres.

— Et pourquoi pas, aussi bien qu’Abraham, le père des fidèles ? N’avait-il pas trois cents serviteurs disciplinés ?

— Des serviteurs, oui ; mais non des esclaves, répondit le père Dickson, car tous portaient les armes. Quant à moi, il me semble que ce doit être un péché aux yeux de Dieu d’acheter et de vendre des créatures humaines par amour du gain.

— Vraiment, père Dickson, je n’aurais pas cru que vous eussiez lu la Bible avec si peu d’attention ! non, je ne l’aurais pas cru ! Que dites-vous de Moïse ?

— Il conduisit une armée d’esclaves fugitifs à travers la mer Rouge, répondit le père Dickson.

— Tout ce que je puis dire, continua le père Bonnie, c’est que si c’est un péché de vendre et d’acheter un esclave, par amour du gain, alors les trois quarts des épiscopaux, des méthodistes, des presbytériens et des baptistes, dans les États à esclaves de l’Union, appartiennent au diable.

— Je crois que c’est un péché, malgré cela, dit le père Dickson tranquillement.

— Mais Moïse n’a-t-il pas dit expressément : « Vous achèterez les étrangers qui vous entourent » ?

— C’est bon pour lui, dit un marchand d’esclaves de la Georgie, qui, ayant campé dans le voisinage avec une troupe de nègres, était venu au *camp-meeting*.

— Tout cela, dit le père Dickson, se rapporte à la vieille alliance, laquelle, dit saint Paul, fut abrogée à cause de sa faiblesse et de son inutilité, et n’a rien à faire avec nous, qui avons été affranchis par Jésus-Christ. Nous avons passé au-delà du mont Sinaï et du désert, nous sommes venus au mont Sion, et nous devrions chercher les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu.

— Il me semble, mon frère, dit un des ministres en le frappant doucement sur l’épaule, qu’il est temps que la prédication commence ; vous pouvez terminer votre discussion une autre fois. Allons, père Bonnie, avancez-vous, et entonnez le cantique.

Le père Bonnie vint se placer au-devant de l’estrade, accompagné d’un autre ministre de la même taille, et tous les deux, le chapeau sur la tête, se

mirent à chanter à pleine voix l’hymne qui suit :

Frères, n’entendez-vous pas ces sons ?
La trompette guerrière retentit maintenant !
La foule se presse en cercle pour écouter,
Et les soldats vont se ranger sous les drapeaux.

Dès que le chant commença à résonner sous les voûtes de la forêt, les différents groupes qui s’étaient occupés de causer, se tournèrent vers l’estrade, et, joignant leurs voix à celles des ministres, ils s’approchèrent en foule de l’endroit où l’on devait prêcher. L’hymne continua avec les mêmes images guerrières :

Paix et longue vie
Sont les cris qui accompagnent le soldat.
Lorsque les peines de ce monde auront cessé,
Une demeure éblouissante nous recevra dans le ciel.

À mesure que la foule, sortant des ailes lointaines de la forêt, s’approchait des chanteurs, l’ardeur de ceux-ci semblait s’accroître ; ils étendaient leurs bras, et faisaient signe aux arrivants de se hâter ; puis, ils continuaient leur chant avec un redoublement de véhémence :

Vous n’avez rien à craindre : la cause est juste ;
Aspire qui veut à la couronne ;
Ici ce sont des martyrs qui versent leur sang
Et crient victoire au milieu des flammes.

Laissez-moi m’attacher à cette cause,
Et bientôt nous aurons de nobles récits à vous faire.
Nous vous dirons comment le glaive pieux a valu la couronne,
En combattant pour notre vie et pour notre gloire.

Rebelles, venez et écoutez ;
Les officiers enrôlent aujourd’hui des champions.
Pourquoi persister dans votre aveuglement,
Et perdre votre temps dans de vaines disputes ?

Toutes vos excuses sont vaines,
Car si vous ne demandez pas merci
Vous subirez des tourments sans fin,
Et la colère de Dieu s’appesantira sur vous.

Il y a toujours quelque chose de sublime dans la voix de la multitude. On dirait que l’haleine exhalée par une foule, dans un moment d’enthousiasme, emporte avec elle une partie de ce mystère qui environne sa propre immortalité. Dans toute l’étendue du camp, et dans les ailes lointaines de la forêt, le chant semblait surgir en flots d’harmonie, tandis que les blancs et les nègres, les hommes libres et les esclaves, les saints et les pécheurs, les maîtres, les chasseurs et les marchands d’esclaves, les ministres, les anciens et les laïques, tous unissaient leurs voix dans ce chœur solennel. Une influence électrique sembla parcourir l’assemblée quand le chant, avec un bruit pareil à celui des grandes eaux, continua :

Écoutez : les vainqueurs chantent haut,
Les chariots d’Emmanuel roulent avec bruit ;
L’affliction fait entendre ses cris parmi la foule,
Et le royaume de Satan s’agite dans ses fondements.

Notre ancienne connaissance, Ben Dakin, s’approcha de l’estrade ; les larmes coulaient le long de ses joues, et il surpassait tous les autres par l’énergie de ses démonstrations. Ben, sur le point de se battre avec un autre chasseur d’esclaves, qui s’était vanté d’avoir une meilleure meute que la sienne, l’avait quitté pour se rendre au *camp-meeting*, avec l’assurance de prendre sa revanche dès que la prédication serait finie ; et maintenant il se trouvait là, les yeux en pleurs et chantant avec la plus grande ferveur. Qu’en penserons-nous ? Pauvre Ben ! Est-ce plus extraordinaire pour lui de croire qu’il est chrétien de cette manière, que pour quelques-uns de ses plus respectables confrères, qui prennent passage pour l’éternité dans les bancs rembourrés des églises de New York et de Boston, et qui passent le temps que dure l’office divin à moitié assoupis et dans l’idée qu’ils partent pour le ciel. Si Ben ne possédait pas cette béatitude, il n’en courait pas les dangers, car il a une idée confuse qu’il est en état de péché, et qu’il a besoin de quelque chose qu’il appelle le salut ; nous ne mettons pas en doute que, pendant que les larmes lui coulent sur les joues, il a pris de nouveau la

résolution de ne plus toucher au whisky : ses confrères ont-ils pris la même résolution quant à la balle à coton ?

Et puis, il y a son adversaire, Jim Stokes, un homme à la mine rechignée, au langage grossier ; lui aussi, il prend part au chœur du cantique, et il croit sentir, au fond de son cœur, un désir de quelque chose de meilleur que la rencontre qu'il se promettait pour vider leur différend.

Quant à Harry, qui se trouvait aussi parmi la foule, l'air et les paroles ne lui rappelèrent que trop vivement son entrevue avec Dred, et sa colère impuissante contre les lois du pays dans lequel le hasard l'avait fait naître. Lorsqu'un homme est sous l'influence d'une profonde émotion, il semble avoir une perception distincte de tout ce qui se passe en lui, et, s'il y a quelque chose de faux dans sa position, il semble le réaliser avec encore plus de force.

Mr John Gordon aussi s'abandonna sans résistance aux sentiments éveillés par l'occasion ; il chanta avec enthousiasme, et aurait voulu être un soldat ou un martyr criant victoire au milieu des flammes, et si le combat cité dans le cantique avait été contre tout autre ennemi que son égoïsme et son indolence, s'il s'était présenté enfin quelque adversaire réel en ce moment, il se serait enrôlé sans perdre de temps.

Lorsque le cantique fut achevé, tout le monde s'essuya les yeux et s'assit pour entendre le sermon. Le père Bonnie commença : son discours était comme les terres marécageuses des tropiques, qui produisent avec profusion les différentes espèces de végétaux ; il était à la fois gai, sérieux, grotesque, provoquant tour à tour le rire et les larmes ; semblable aux arbres courbés par le vent, l'auditoire cédait aux impressions du moment ; son discours ne manquait pas de traits d'éloquence mêlés aux plus pressantes exhortations.

L'assemblée était composée de presbytériens et de méthodistes, et les ministres des deux sectes devaient y prendre une part égale ; il avait, par conséquent, été décidé qu'on ne devait pas attaquer les points de doctrine sur lesquels il y avait différence d'opinions. Mais le prédicateur favori d'Abijah ne pouvait prêcher sans citer quelque verset de la Bible favorable à la doctrine d'élection, ce qui portait le ministre qui le suivait à défendre la doctrine corrélative du libre arbitre, et à faire l'éloge de John Wesley. Les assistants, suivant leurs propres opinions, encourageaient chaque prédicateur par des cris : « Amen ! Gloire à Dieu ! Continuez, mon frère ! » et autres exclamations semblables.

À midi les services se terminèrent, et les assistants regagnèrent leurs tentes, où ils se livrèrent au plaisir de causer, de manger, de boire, et de se rendre visite, comme si les sévères remontrances et les leçons du matin étaient choses qui appartenaient à une autre vie. Oncle Jack, de l'humeur la plus enjouée, conduisit sa compagnie dans les bois, et aida à déballer un grand panier, qui contenait des poulets froids, des gâteaux, des pâtés, du vin, et d'autres comestibles, que la tante Katy avait préparés pour la circonstance.

Le vieux Tiff avait dressé sa tente dans un endroit ombragé, près du bord du ruisseau, et il prenait soin d'informer les passants que c'était la tente de ses petits *massa* et *missis*, et que lui, Tiff, se trouvait là pour les servir. Voulant lui faire plaisir, Nina choisit, pour leur repas, un endroit peu éloigné du sien, et de temps en temps, elle lui adressait la parole d'une manière encourageante.

— Là, voyez un peu comme les gens de condition se conduisent, dit-il à Old Hundred, qui apportait les coussins de la voiture, afin que la compagnie pût s'y asseoir. Les gens de condition savent quelque chose ! Le sang reconnaît le sang. Miss Nina voit bien que ces enfants ne sont pas des enfants ordinaires, c'est vrai cela.

— Bah ! dit Old Hundred, quel bruit vous faites toujours avec vos enfants ! Je vous dirai, moi, qu'ils ne valent pas mieux que ceux de leur misérable espèce.

— Si vous parlez de la sorte, je vous assommerai, dit le vieux Tiff, qui, bien que d'un tempérament pacifique, avait recours à la force lorsqu'on le poussait à bout.

— John, que dites-vous à Tiff ? demanda Nina, qui avait entendu les derniers mots de la conversation. Rentrez dans votre tente et ne le tourmentez plus ; je l'ai pris sous ma protection.

On trouva le dîner excellent, et Nina s'amusa à regarder le vieux Tiff occupé à faire sa cuisine. Avant de se rendre à la partie du camp réservée au service religieux, il avait fait un petit feu sur lequel il avait mis de la viande à l'étuvée. Lorsqu'il ôta le couvercle de la marmite, une odeur appétissante se répandit aux alentours.

— Ô Tiff ! que cela sent bon ! dit Nina en se levant et en plongeant le regard dans la marmite. Miss Fanny veut-elle avoir la bonté de nous permettre d'en goûter ?

Fanny, à laquelle Tiff communiqua cette demande, y consentit timidement ; mais qui peut décrire l'orgueil qui enfla le cœur de Tiff, en voyant figurer sur la table des Gordon le mets qu'il avait préparé lui-même, et en s'apercevant qu'il était universellement apprécié. Et lorsque Nina plaça sur une planche qui leur servait de table, un gâteau glacé, il fallait toute la grâce que Tiff avait reçue pendant le service du matin, pour le maintenir dans les bornes de l'humilité ; la joie semblait le dilater.

— Tiff, le sermon vous a-t-il plu ? lui demanda Nina.

— Ils vont un peu loin, miss Nina.

— Que voulez-vous dire par là, Tiff ?

— Oh ! c'est tout plein de grands mots, vous savez ; c'est très bon, sans doute, mais un pauvre nègre comme moi n'y voit goutte. Ainsi, miss Nina, j'ai tâché dernièrement de trouver le chemin de Chanaan pour y conduire ces enfants ; j'écoute d'abord avec une oreille, ensuite avec l'autre, et cependant je n'y puis rien comprendre. On me dit : « Venez au Christ », et je réponds : « Où est-il pour que je vienne ; j'irais bien si je savais où le trouver. » On parle d'entrer par la porte, de frapper à la porte, de marcher dans la voie, de se battre et d'être soldats de la Croix, et le Seigneur sait que je serais content de faire passer les enfants par cette porte ; que je les prendrais sur mon dos et que je voyagerais toute la journée si je pouvais trouver la voie ; et s'il y avait une porte, Seigneur ! n'entendrait-on pas le vieux Tiff y frapper ? Je crois que le Seigneur serait forcé de l'ouvrir, vraiment ! Mais lorsque la prédication est finie, on ne voit rien ; il n'y a pas de porte, il n'y a pas de voie, personne ne se bat, si ce n'est Ben Dakin et Jim Stokes qui se disputent à propos de leurs chiens, et tout le monde va tranquillement dîner, et il semble que ce sur quoi on a prêché n'existera jamais. Cela me tourmente, oui vraiment, parce que, d'une manière ou d'une autre, je désire conduire ces enfants au royaume des cieux. Peut-être les personnes de qualité en savent plus que moi et pourraient m'instruire.

— Diable ! dit oncle Jack, voilà précisément comme je me suis senti ; lorsqu'on chantait le cantique où il est question de s'enrôler, et de se faire soldat, si l'on s'était battu quelque part, je m'y serais mêlé ; le prêche me remue profondément ; mais, comme Tiff vient de dire, après cela vient le dîner, il n'y a rien de mieux à faire qu'à le manger, et lorsque j'ai bu deux ou trois verres de vin, toutes mes impressions sont évaporées. Voilà tout ce que j'y vois.

— On dit, remarqua Tiff, qu'il faut attendre que la bénédiction descende sur nous, et tante Rose ajoute que ceux qui crient le plus fort l'obtiennent ; moi, j'ai crié de toute la force de mes poumons et je ne l'ai pas obtenue. Puis, l'un d'entre eux a dit qu'il n'y avait que les élus qui pouvaient la recevoir, tandis qu'un autre semblait penser différemment ; au prêche, ce matin, on a parlé des écailles qui devaient tomber des yeux ; je voudrais bien qu'elles tombassent des miens, oui, vraiment ! Peut-être, miss Nina, pourriez-vous me dire quelque chose là-dessus ?

— Oh ! ne me demandez rien, dit Nina, je ne comprends pas ces choses-là ; je crois, ajouta-t-elle en se tournant vers Clayton, que je suis comme mon oncle Jack : il y a deux effets pour moi dans les cantiques et les sermons, les uns m'endorment, les autres m'émeuvent ; mais ces deux effets ne durent pas longtemps.

— Quant à moi, dit Clayton, je suis si opposé à la stagnation, que tout ce qui remue l'âme me semble bon, même quand je ne puis en voir des effets immédiats ; lorsque j'entends de la musique ou que je regarde des tableaux, je ne me pose pas en critique. Je dis : « Me voici, faites de moi ce que vous voudrez. » Il en est de même lorsque j'assiste au culte divin, c'est la partie la plus mystérieuse de notre nature, je ne prétends pas la comprendre, et par conséquent, je ne suis pas porté à la critiquer.

— Il me faut avouer, dit Anne, qu'il y a tant de choses dans ces réunions qui répugnent à la bienséance, qu'elles me font plus de mal que de bien.

— Vous tenez le langage d'une personne qui se règle sur les convenances ; mais jetez les yeux autour de vous, regardez cette forêt ; parmi ces fleurs, ces guirlandes de vigne, cette verdure, combien de plantes désagréables à la vue ? Vous voudriez en retrancher les ronces, les fragments de bois mort et les broussailles ; vous ne voudriez voir que des arbres bien taillés et un gazon tout uni. Moi, j'aime ces broussailles, ce bois mort, ces ronces, parce qu'elles représentent la végétation dans toute sa liberté. De temps en temps, vous voyez un jasmin, un églantier ou une vigne, dont les rameaux s'enlacent avec une grâce qu'un habile jardinier chercherait vainement à imiter. La nature ne le veut pas ; elle lui dit : « Je garde ceci pour moi, vous ne voulez pas de ma liberté rude et sauvage et vous n'aurez pas les grâces qu'elle produit. » Il en est de même des hommes ; placez une grande assemblée sous l'inspiration de la même idée, laissez chacun parler à sa manière, selon ses moyens et sa croyance, et vous aurez des ronces, des broussailles et toute sorte de végétation ; mais il y aura aussi, par

intervalles, une idée exprimée avec une force et une vigueur qu'on ne pourrait obtenir d'aucune autre façon. Les gens instruits se fourvoient lorsqu'ils ont en mépris l'enthousiasme des masses. Il y a plus de vérité qu'on ne pense dans ce vieil adage : *Vox populi, vox Dei*.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Nina.

— La voix du peuple est la voix de Dieu. Et cela est vrai ! je ne regrette jamais la part que j'ai prise à une démonstration populaire, si c'est pour la défense d'un principe, sans m'inquiéter d'ailleurs du résultat qu'elle pourra produire ; je révère le peuple, de même que j'admire les forêts pour la grandeur sauvage avec laquelle leur nature se développe.

— Je crains, Nina, dit tante Nesbit à voix basse, je crains que ceci ne soit pas orthodoxe.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela, ma tante ?

— Oh ! je ne sais, mais je crois que ce langage n'est pas ce qu'il devrait être.

— Oh ! vous voudriez, sans doute, quelques-uns de ces mots, n'est-ce pas, ma tante, comme : justification, sanctification, et d'autres de même terminaison ?

La plus grande activité se déployait pendant ce temps dans le département d'Abijah Skinflint ; il s'était construit une petite loge avec des perches recouvertes de branches d'arbres, le baril de whisky ne cessait de débiter son contenu aux nombreux chalands qui se pressaient autour de la loge. Abijah était assis au milieu du comptoir, les jambes pendantes, avec un brin de paille qu'il s'amusait à mâcher, tandis que son nègre était occupé à servir les pratiques. Abijah, comme nous l'avons déjà dit, était un calviniste fort zélé, et pour le moment, il se récréait l'esprit en continuant une discussion avec un petit homme trapu, qui appartenait à la secte des méthodistes.

— Ah çà ! dit-il, Stringfellow vous l'a donné belle ce matin : m'est avis qu'il vous a rivé votre clou.

— Du tout, répondit l'autre d'un ton de mépris, notre ancien Baskurn l'a anéanti, il n'en est rien resté !

— C'est singulier, reprit Abijah, comme chacun envisage les choses d'une façon différente ! Moi, par exemple, je crois fermement que toutes choses sont arrêtées d'avance, et cette conviction me procure un grand soulagement. Toutes choses sont comme elles doivent être, ces discours sur le libre arbitre sont tous dangereux. Si toutes choses ont été arrêtées avant la

création du monde, il est naturel qu'elles aillent leur train ; mais, si tout dépend du caprice des gens, cela me semble une fâcheuse affaire.

— Je n'aime pas l'idée d'une destinée fixe, répondit le méthodiste, doué, selon toute apparence, d'un naturel vif et enjoué, moi, je me range pour le libre arbitre : un Évangile libre et un libre arbitre.

— Quant à moi, dit Abijah d'un air maussade, si les choses se faisaient à ma manière, je ne communierais jamais avec ceux qui ne croiraient pas fermement à la doctrine d'élection.

— Tous ceux qui tiennent à l'élection se croient parmi les élus, dit un des assistants ; ils ne seraient pas si positifs s'ils ne le croyaient pas. Mais, réfléchissez un peu, si toutes choses sont réglées d'avance, comment serais-je responsable ?

— Je n'ai pas à m'occuper de cette question, répondit Abijah, mais il y a une vérité sur laquelle mon esprit se repose ; tout est déterminé par une volonté immuable, et cette croyance rend un homme parfaitement satisfait.

Dans une autre partie du camp, Ben Dakin se trouvait assis à l'entrée de sa tente, caressant un de ses chiens favoris, et prenant son repas avec sa femme et son fils.

— Femme, dit Ben en s'essuyant la bouche, je vais commencer à servir le Seigneur de tout mon cœur ; si j'ai du succès à la poursuite des nègres fugitifs, je donnerai la moitié de l'argent qui m'en reviendra pour maintenir le prêche dans ce voisinage : je vais m'enrôler maintenant et me faire soldat.

— Et surtout, Ben, dit sa femme, ne vous approchez pas du comptoir d'Abijah Skinflint ; évitez-le.

— Oh ! que le diable m'emporte si je ne l'évite pas ! répondit Ben ; allez, j'userai de modération ; on a besoin d'un ou deux verres pour chanter les cantiques avec ferveur ; mais j'aurai de la modération.

Le marchand de nègres de la Georgie, qui était campé dans le voisinage, s'approcha de lui sur ces entrefaites.

— Le croiriez-vous, étranger ? dit-il. Ce matin, lorsque j'étais au *camp-meeting*, un de mes maudits nègres s'est enfui dans les marais. Ne pourriez-vous pas prendre votre chien et aller à sa poursuite ? c'est un homme que je viens de payer neuf cents dollars comptant.

— Pourquoi vous adressez-vous à lui ? dit Jim Stokes, homme gros et court, fort commun, revêtu d'une blouse bleue, et qui s'approchait en ce moment. Eh ! que diable, ses chiens ne sont pas de race ! Les miens sont de

fins limiers de la Floride. J’en ai vu un saisir un nègre et le secouer dans sa gueule comme une éponge.

La religion de fraîche date du pauvre Ben ne put tenir contre cette attaque imprévue, et se levant, malgré les regards suppliants de sa femme, il se retroussa les manches et provoqua son rival au combat.

La foule aussitôt fit cercle autour d’eux, on riait, on pariait, on excitait les combattants par des jurements et des expressions impossibles à répéter, lorsque tout à coup le père Bonnie parut, en dehors des spectateurs.

— Allons donc ! dit-il, quelles œuvres du diable pratiquez-vous ici ? Ne savez-vous pas que c’est ici le camp du Seigneur et qu’il ne faut ni jurer, ni se battre.

Un murmure commença à expliquer au père Bonnie la cause de la dispute.

— Ho, ho ! laissez le nègre s’enfuir ; vous pourrez l’attraper assez vite quand les cérémonies seront terminées ; vous êtes venus ici pour votre salut et non pour jurer et vous battre. Allons, mes enfants, chantez un cantique avec moi.

Et disant cela, il entonna un air fort connu :

Lorsqu’Israël alla à Jéricho…

Tous les assistants prirent part au cantique, les uns après les autres, et le tumulte se calma.

— Ah çà ! dit tout bas le père Bonnie au marchand en quittant la scène du combat, auriez-vous par hasard une bonne cuisinière parmi vos nègres ?

— J’en ai une excellente, répondit le marchand, une cuisinière de premier ordre, il n’y a pas à dire. Je l’ai achetée bon marché, et je vous la laisserai pour huit cents dollars, parce que vous êtes un ministre.

— Vous croyez donc que le culte de l’Évangile est un bon métier, dit le père Bonnie, que vous vous figurez qu’un ministre peut payer ce prix-là !

— Mais, dit le marchand, vous ne l’avez pas vue ; je vous dis, moi, que je vous la cède à vil prix. Une femme saine, forte, sans imperfections, une ménagère prudente, soigneuse, bonne, pieuse, méthodiste. Huit cents dollars, mais c’est pour rien ! je devrais vous en demander mille ; mais quand je viens au prêche, je vends toujours au rabais lorsque l’acheteur est un ministre.

— Ne pourriez-vous pas l’amener ici ? dit le père Bonnie, je vous en donnerai peut-être sept cent cinquante.

— Je ne pourrais pas la vendre à ce prix-là, répondit le marchand, je ne pourrais pas vraiment.

— C’est bien ; après les fêtes, nous en parlerons.

— Elle a un enfant de quatre ans, dit le marchand en toussant légèrement ; un bel enfant, bien portant ; il vaut cent dollars au moins.

— Oh ! cela ne me va pas, répondit le père Bonnie, j’ai assez d’enfants comme cela sur mon habitation.

— Mais je vous dis, répéta le marchand, que c’est un enfant qui promet beaucoup, sa nourriture ne vous coûtera presque rien et sans vous en apercevoir, votre habitation se sera enrichie d’un nègre qui vaudra mille dollars.

— Il suffit, dit le père Bonnie, j’y penserai.

Sur le soir, l’aspect du camp devint plus saisissant et plus pittoresque. Ceux qui se chargent de la direction des *camps-meetings*, sont ordinairement des hommes qui, sans se rendre un compte exact de leurs fonctions, ont néanmoins le talent de choisir les meilleurs moyens d’impressionner les masses. Une sorte de rude poésie colore leurs discours et préside à leurs arrangements. La nuit, dans toute sa merveilleuse beauté, avec son pouvoir mystérieux d’exciter les passions et de leur imprimer un nouveau degré d’intensité, est employée par eux avec un effet qui tient de la magie. Le jour qui venait de s’écouler était un des plus beaux du mois de juin ; le ciel, d’un bleu azuré, et l’atmosphère, d’une transparence diaphane, dessinaient nettement les contours du beau paysage américain et portaient à l’âme un surcroît de vie et d’émotion. Le soleil s’était couché dans un océan de lumière, et même après être disparu de l’horizon, ses brillantes couleurs se reflétaient encore sur mille petits nuages et projetaient sur toute l’étendue du firmament une splendeur éblouissante ; ses derniers rayons traversaient en filets d’or le sombre feuillage de la forêt ; bientôt la brillante clarté des étoiles leur succéda, et le disque argenté de la lune dans son plein parut à l’horizon ; sa clarté radieuse dispensa de toute autre lumière pour le service du soir, et lorsqu’au chant du cantique l’assemblée se réunit en face de l’estrade, le cœur le plus endurci dut être ému par la solennité du silence et la magnificence des œuvres de Dieu.

À peine le cantique fut-il terminé, que le père Bonnie s’avança sur le devant de l’estrade, et, levant sa main vers le ciel étincelant, il répéta d’une

voix forte, et pourtant mélodieuse, les paroles du Psalmiste : « Les cieux racontent la gloire du Dieu fort, et l'étude donne à connaître l'ouvrage de ses mains. Un jour fournit en abondance de quoi parler à l'autre jour, et une nuit montre la science à l'autre nuit. »

— Regardez, pécheurs, s'écria-t-il, regardez l'astre des nuits dans toute sa splendeur et pensez à vos jurements, à vos imprécations, à vos débauches ! N'avez-vous pas été coupables de fraude et de médisance, de disputes et de querelles ? Que vous en semble à présent que la lune vous inonde de sa lumière ? Ne voyez-vous pas qu'elle est revêtue de la beauté du Seigneur ? Ne voyez-vous pas que les saints, vêtus de blanc, comme elle, marchent avec le Seigneur ? Quelques-uns d'entre vous ont une mère, une femme, une sœur, dans les demeures célestes ; et là elles marchent avec le Seigneur ; oui, elles marchent avec le Seigneur dans le ciel, et vous regardent, ô pécheurs ! de même que cet astre vous regarde ! Et que voit-elle, cette femme, cette mère, ou cette sœur, qui est là-haut ? Entend-elle vos jurements ? voit-elle vos débauches, vos querelles, votre convoitise, vos courses de chevaux, vos combats de coqs ? Allez, vous n'êtes qu'une troupe de pécheurs ! Je vous dis que le Seigneur vous regarde d'en haut ; il vous regarde en miséricorde ! Mais le jour viendra où il regardera tout autrement, et l'heure de la vengeance aura sonné pour vous, si vous ne vous repentez ! N'avez-vous pas entendu parler du Sinaï, quand le Seigneur descendit sur la montagne, au son retentissant des trompettes, au milieu d'une épaisse fumée, des éclairs, et du tonnerre ? Eh bien ! ce n'était rien en comparaison du spectacle qui vous attend quelque jour ! Il n'y aura plus de lune pour vous regarder ! plus d'étoiles ; mais les cieux, enflammés, seront dissous, et les éléments se fondront dans des tourbillons de feu. Avez-vous jamais été témoin d'un incendie dans les bois ? Moi, j'en ai vu, et j'ai vu les prairies en flammes, et le feu roulant comme les vagues agitées par la tempête ; les hommes, les chevaux, tous les êtres présents à cette catastrophe fuyaient éperdus. J'ai entendu les flammes rugir et pétiller dans les bois, et dévorer les arbres les plus robustes comme de simples mèches de coton ! J'ai vu ces flammes dévorantes atteindre jusqu'à la cime la plus élevée, des arbres de soixante-quinze à cent pieds, qui, en moins d'une minute, se transformaient en colonnes de feu ; le ciel semblait embrasé, et partout retentissait un rugissement formidable, tel que celui de l'Océan battu par une effroyable tempête. Ne sera-ce pas ainsi au jour du Jugement dernier ? Ô pécheurs ! que ferez-vous quand ce jour viendra ? Vous crierez en vain : « Seigneur,

Seigneur ! » Il sera trop tard, oui, trop tard ! Vous ne vouliez pas accepter la miséricorde divine, quand elle vous fut offerte, et maintenant le jour de la vengeance est venu. Où pourrez-vous fuir pour vous cacher ? le ciel et la terre auront disparu, il n'y aura plus de mer ! Il n'y aura plus une place pour vous dans l'univers de Dieu.

Ici l'auditoire témoigna son enthousiasme par des cris, des gémissements, des applaudissements et des exclamations de : « Gloire ! amen ! »

Les voix de la multitude réagirent sur le prédicateur, et il continua avec un surcroît d'énergie.

— Voici le moment favorable, ô pécheurs ! voici le moment favorable ! Venez à l'autel, et les serviteurs de Dieu prieront pour vous ! c'est aujourd'hui le jour de grâce ! Venez, venez, vous qui avez un père ou une mère au ciel ! Venez père, venez mère, venez frère ! Venez jeune homme, nous vous conjurons de venir ! Mais j'aperçois là-bas un pécheur endurci ! je le reconnais à son air hautain… Venez, venez, venez aussi, riches pécheurs ! Vous serez assez pauvres au jour du Seigneur ! Approchez, jeunes femmes ! approchez, filles de Sion avec toutes vos parures… Et vous, saints du Seigneur ! joignez vos prières aux miennes. Entonnez un cantique, mes frères, entonnez un cantique !

Et mille voix commencèrent le cantique :

Arrête-toi, pécheur ; arrête-toi, et pense
Avant d'aller plus loin !

Pendant ce chœur, les ministres et les anciens circulaient parmi les assistants, les sollicitant de venir s'agenouiller devant l'estrade ; des multitudes se précipitèrent, des gémissements, des sanglots se firent entendre de toutes parts, et le prédicateur continua avec une ardeur toujours croissante.

— Peu m'importe qui me voit, dit Mr John Gordon, je suis un misérable pécheur, et si quelqu'un a besoin des prières d'autrui, c'est assurément moi.

Nina recula en s'appuyant sur le bras de Clayton ; elle était si vivement impressionnée par les mouvements de la foule que son émotion se trahit par des larmes et des sanglots.

— Emmenez-moi, dit-elle, emmenez-moi, ce spectacle est effrayant !

Clayton lui passa le bras autour de la taille, puis, se frayant un passage à travers les flots pressés de la multitude, l'entraîna hors des limites de

l’assemblée, et tous deux se trouvèrent bientôt seuls sous un arbre.

— Je sais que je ne suis pas aussi bonne que je devrais l’être, dit-elle ; mais je ne sais que faire pour devenir meilleure. Croyez-vous que, si j’allais là où l’on offre des prières, cette démarche produirait un effet salutaire sur moi ? Avez-vous foi en ces pratiques-là ?

— J’approuve tous les efforts que font les hommes pour se rapprocher de leur Créateur, dit Clayton ; ces moyens, toutefois, ne sont pas les miens ; je ne puis cependant m’ériger en juge, ni exiger que ma règle de conduite serve de règle à celle des autres.

— Mais ne croyez-vous pas, dit Nina, que ces choses-là font du mal quelquefois ?

— Hélas ! mon enfant, y a-t-il une croyance à laquelle on ne puisse adresser le même reproche ? Par malheur pour nous, tout ce qui nous fait du bien peut nous faire du mal ; c’est une des conditions de notre existence terrestre.

— Je n’aime pas ces menaces, dit Nina. La crainte du feu ne saurait me porter à l’affection ; d’ailleurs, je me sens le courage de résister à toute menace, car je n’ai pas un naturel craintif.

— Si nous jugeons le Père céleste par ses œuvres, répondit Clayton, nous reconnaîtrons que la sévérité est une partie essentielle de notre éducation. Avec quelle inflexible régularité n’exécute-t-il pas les lois de la nature ? Feu et grêle, neige et vapeur, vents et tempêtes, vous êtes dociles à sa parole : cette régularité immuable ne démontre-t-elle pas que Dieu doit être craint autant qu’il doit être aimé ?

— Mais moi, dit Nina, je voudrais être pieuse, sans être obligée de raisonner ma piété. Je ne veux pas être entraînée par la crainte, mais attirée par l’amour. Ne pourriez-vous me guider dans cette voie, vous si religieux ?

— Je ne crois pas qu’on me reconnaisse pour tel dans aucune église, répondit Clayton. Je ne puis malheureusement adopter aucune formule de dévotion, quoique j’aie du respect et de la sympathie pour toutes ; je dois avouer qu’ordinairement le prêche ne fait qu’affaiblir ma croyance, et il me faut oublier le sermon pour la recouvrer. Ce n’est pas assez de dire que je crois ; je sais que notre nature morale a besoin d’être tout à fait régénérée, et cette régénération ne peut venir que de Jésus-Christ ; c’est la seule chose dont je sois certain.

— Oh ! que je voudrais être comme Milly ! dit Nina. Elle est véritablement chrétienne, mais elle a dû passer par de terribles épreuves.

J’ai quelquefois peur de demander à mon Père céleste de me convertir à lui, parce que je crains qu’il ne le fasse en me suscitant quelque affreux malheur.

— Et moi, dit Clayton avec feu, je consentirais à souffrir les plus grands malheurs, pour parvenir à triompher du mal et à faire le bien.

En parlant ainsi, il leva les yeux au ciel avec tant de ferveur, que Nina en fut touchée.

— J’ai peur de vous entendre parler ainsi : vous ne savez pas ce qui peut en résulter.

Il la regarda avec ce beau sourire dont rayonnait sa figure, lorsqu’il se trouvait sous l’influence de quelque puissante émotion.

— Je le répète, dit-il, je le désire quoi qu’il en coûte.

Le service du soir continua par une succession de discours, entremêlés de cantiques et de prières ; vers la fin, quelques assistants se déclarèrent convertis, et exprimèrent leur joie par des cris d’allégresse. Le père Bonnie s’avança.

— Mes frères, s’écria-t-il, c’est le jour du Seigneur ! C’est un jour glorieux ! Ô mes frères, rendons gloire au Seigneur ! le Seigneur est parmi nous !

L’agitation devint générale : un bruit confus d’exhortations, de prières et de cantiques s’éleva dans toutes les parties du camp ; tout à coup chacun tressaillit au son d’une voix, qui semblait sortir d’un bouquet d’arbres placé au-dessus de la tête des ministres.

— Malheur à vous, qui désirez le jour du Seigneur ! dans quel but le désirez-vous ! Le jour du Seigneur sera un jour de ténèbres, au lieu d’être un jour de lumière ! Sonnez du cor en Sion, sonnez avec un retentissement bruyant en la montagne de ma sainteté ! Que tous les habitants du pays tremblent ; car la journée de l’Éternel arrive !

La voix qui s’exprimait ainsi était forte et sonore, et les paroles faisaient vibrer l’air comme le branle d’une cloche. L’assemblée fut saisie d’étonnement, mais, dans le désordre général, au milieu de l’obscurité de la nuit et parmi cette multitude, personne ne savait précisément d’où elles partaient. Après un court intervalle, les chants allaient recommencer, quand la même voix se fit entendre une seconde fois.

« Cesse le bruit de tes chants, car je n’écouterai point la mélodie de tes musettes, dit le Seigneur. Je hais et repousse vos fêtes solennelles ; je ne respirerai point l’odeur de vos parfums dans vos assemblées, car vos mains

sont souillées de sang et vos mains sont avides de meurtre. Voulez-vous commettre le meurtre, le vol, l'adultère, porter un faux témoignage et vous présenter devant moi escortés de toutes ces iniquités ? dit le Seigneur. Vous opprimez les pauvres, vous poursuivez les étrangers, le sang des innocents rougit vos vêtements, et vous dites : "Parce que je suis pur, sa colère ne m'atteindra pas !" Écoutez ceci, vous qui dévorez les pauvres et qui désolez les affligés. Vous dites : "Quand ce mois sera écoulé, nous partagerons le blé pour acheter le faible avec de l'argent et le pauvre avec une paire de souliers !" L'Éternel a dit : "Je n'oublierai jamais leurs actions ; je ne manquerai pas de vous visiter" ! »

L'auditoire, interpellé au milieu de la nuit par un orateur inconnu, dont les paroles, prononcées d'une voix étrange et mystérieuse, semblaient venir du ciel, commença à subir l'influence d'une terreur indéfinissable ; les fortes émotions auxquelles il avait été en proie l'avaient préparé à une réaction, et un vague effroi se répandit dans toute l'assemblée, tandis que la voix continuait à formuler ses tristes présages.

— Écoutez, ô gens rebelles ! Le Seigneur s'est déclaré contre cette nation ! Le Seigneur étendra sur elle la confusion et le vide ! car tu as dit : « Je monterai jusqu'aux étoiles, je serai comme Dieu ! » Mais tu seras rejeté comme une branche pourrie, et les bêtes sauvages te fouleront aux pieds ! Hurle, sapin ! car tu es pillé ! ouvre tes portes, ô Liban ! que le feu consume tes cèdres ! car le Seigneur descend de son trône pour châtier les habitants de la Terre ! le Seigneur fera ouïr sa voix au-devant de son armée, car son camp est immense ! Peuples ! peuples ! à la vallée du jugement ; la journée de l'Éternel est proche dans la vallée du jugement ! Le soleil et la lune seront obscurcis, et les étoiles cacheront leur clarté ; car le Seigneur fera ouïr sa voix dans Jérusalem, et les cieux et la terre seront ébranlés. Ce jour-là je ferai que le soleil se couche à midi et obscurcisse toute la terre ! et je changerai vos fêtes solennelles en tristesse, et vos chants en lamentations ! Malheur à la ville sanguinaire ! Elle est remplie de mensonges et de vols ! Le bruit d'un fouet ! le bruit des roues ! des chevaux qui se cabrent et du chariot qui saute ! le cavalier prend l'épée et la lance éclatantes ! Et il y a une multitude de gens tués, car leurs cadavres sont innombrables ! Voilà que je suis contre toi, dit le Seigneur, et je serai cause que tu seras entièrement abandonné.

Il y avait quelque chose de farouche et de lugubre dans le son de ces terribles paroles, comme si celui qui les avait proférées s'était trouvé face à

face avec quelque être redoutable ; lorsque la voix eut cessé, les hommes retinrent leur haleine, se regardant les uns les autres et la foule se dispersa lentement, en se parlant mystérieusement à l'oreille.

Le son de cette voix si vibrante avait semblé, pour nous servir d'une expression biblique, faire tinter toutes les oreilles, et, comme les gens de mœurs simples et rustiques sont toujours enclins à la superstition, il commença à circuler, parmi les différents groupes, de vieilles traditions de prophètes chargés d'annoncer quelque prochain cataclysme. Les uns parlèrent des prédictions du Jugement dernier, d'autres de comètes et d'étranges prodiges avant-coureurs de la peste et de la guerre. Les ministres étonnés cherchèrent en vain autour d'eux. Un seul auditeur aurait pu révéler le mystère. Harry, debout près de l'estrade, avait reconnu la voix ; mais, quoiqu'il cherchât aussi d'où elle pouvait venir, il ne découvrit personne. Celui qui avait parlé était de ceux à qui de longues habitudes avaient donné l'adresse et l'agilité d'un animal sauvage. À la faveur du bruit et de la confusion qui accompagnent toujours la dispersion de la foule, il s'était glissé d'arbre en arbre au-dessus des têtes de ceux qui s'émerveillaient encore de ce discours si plein de sinistres présages, jusqu'à ce qu'enfin il fût descendu dans une partie lointaine de la forêt.

Après le service, et comme le père Dickson se préparait à rentrer dans sa tente, un homme le tira par la manche, c'était le marchand de la Georgie.

— Nous avons eu une scène terrible ce soir, dit-il, encore pâle de terreur. Croyez-vous, vraiment, que le Jugement dernier s'approche ?

— Mon ami, répondit le père Dickson, il n'y a rien de plus sûr. Chaque pas que nous faisons dans la vie nous mène directement au tribunal du Christ.

— Mais, dit le marchand, croyez-vous que le dernier qui a parlé vienne du Seigneur ? Que de terribles choses il a dites ! Il y avait de quoi faire dresser les cheveux ! Je vous avouerai la vérité ; j'ai souvent eu des doutes sur la nature de mon trafic. Les ministres essaient de prouver que c'est juste par le vieux Testament ; mais je doute qu'ils soient instruits de tout ce que nous faisons ; cependant je ne suis pas aussi méchant que quelques-uns d'entre eux. En ce moment, il y a une jeune fille dans ma troupe qui est très malade et je lui ai promis d'amener un ministre pour la voir.

— J'irai avec vous, mon ami, dit le père Dickson en suivant le marchand au râtelier où les chevaux étaient attachés.

Ayant choisi leur monture, les deux voyageurs se trouvèrent, à minuit, poursuivant leur route sous l'épais ombrage de la forêt.

— Mon ami, dit le père Dickson, je dois vous dire, en conscience, que votre trafic est ruineux pour votre âme, et j'espère que vous aurez égard à l'avertissement solennel que vous avez reçu ce soir. Votre propre bon sens ne vous enseigne-t-il pas que nul trafic ne peut être bon, s'il doit vous accuser au jour du Jugement dernier ?

— Ce que vous me dites me paraît juste, et, pourtant, le père Bonnie le justifie, ce trafic !

— Mon ami, selon moi, le père Bonnie soutient une erreur très nuisible au salut de l'âme ; ma conscience m'oblige à vous le dire. Je prie le Seigneur pour lui et pour vous ; mais j'en appelle à vous-même, mon ami, croyez-vous qu'il soit possible de continuer votre trafic et de mener en même temps la vie d'un chrétien ?

— Non, le fait est que c'est un maudit trafic. Nous ne sommes pas de nature à avoir charge de jeunes filles et de femmes. Je me sens quelque remords, je vous assure, parce que je sais que je n'ai pas agi envers cette jeune fille comme j'aurais dû le faire. J'aurais dû la respecter, mais le mauvais esprit s'est emparé de moi, et maintenant elle a la fièvre, et ses plaintes sont bien amères. Elle m'a dit des choses qui me percent le cœur.

Le père Dickson soupira en entendant ce récit et se trouva presque coupable d'appartenir à une Église qui tolérait de tels abus. Il continua sa route à côté de son compagnon, poussant de temps à autre des exclamations et chantant des cantiques. Après une course d'environ une heure, ils arrivèrent au campement. Un grand feu avait été allumé dans la clairière, et des tisons à moitié consumés brûlaient encore parmi les cendres. Un ou deux chevaux étaient attachés à un arbre voisin et les voitures étaient rangées à proximité ; autour du feu, et formant différents groupes, étaient couchées environ quinze personnes, hommes et femmes, endormies et les pieds fixés par de lourdes chaînes de fer. À quelque distance du groupe principal, et près d'une des voitures, était étendue une couverture de laine sur laquelle s'agitait convulsivement une jeune fille de dix-sept ans environ. Une mulâtresse de bonne apparence était assise auprès d'elle et se servait de temps en temps de linges trempés dans l'eau d'une cruche pour rafraîchir le front de la malade. Cette femme se leva dès que le marchand s'approcha.

— Eh bien ! Nance, comment se trouve-t-elle à présent ? dit le marchand.

— Assez mal, dit Nance ; depuis que vous êtes parti, elle n’a fait que s’agiter et pleurer de se voir séparée de sa mère.

— J’ai amené avec moi le ministre, reprit le marchand ; essayez, Nance, de la réveiller, elle sera contente de le voir.

La femme s’agenouilla et prit la main de la jeune fille.

— Emily, Emily, dit-elle, réveillez-vous.

La jeune fille tressaillit en s’écriant :

— Oh ! que ma tête brûle. Oh ! ma mère ! ma mère ! ma mère ! Pourquoi ne venez-vous pas ?

Le père Dickson s’avança et s’agenouilla de l’autre côté.

La mulâtresse essaya de nouveau de lui faire reprendre ses sens.

— Emily, voici le ministre que vous désiriez tant voir ! Emily, réveillez-vous.

La jeune fille ouvrit lentement ses yeux, de grands yeux noirs, elle les frotta comme pour s’éclaircir la vue et regarda la femme attentivement.

— Ministre, ministre, dit-elle.

— Oui, ministre, vous avez dit que vous désiriez en voir un.

— Oh ! oui, répondit-elle tristement.

— Ma fille, dit le père Dickson, vous êtes très malade.

— Oui, répondit-elle, très malade ! Et j’en suis heureuse ; car je vais mourir ! C’est le seul espoir qui me reste ! Mais je voulais vous prier d’écrire à ma mère ; elle est libre et demeure à New York ; rappelez-moi tendrement à son souvenir et dites-lui de ne plus s’inquiéter sur mon compte. Dites-lui que j’ai fait tout ce que j’ai pu pour la rejoindre ; mais on nous a saisis dans notre fuite et ma maîtresse m’a vendue ! Je lui pardonne ; je ne lui en veux plus, parce que bientôt tout sera fini pour moi ! Elle disait toujours que j’étais intraitable et que je riais trop. On ne me fera plus ce reproche maintenant que tout est fini pour moi !

La jeune fille proféra ces paroles à de longs intervalles, ouvrant quelquefois ses yeux qu’elle refermait avec accablement. Le père Dickson, qui avait quelques connaissances en médecine, lui tâta le pouls, qui devenait de plus en plus faible ; c’est un instinct naturel, en pareil cas, de penser aux moyens de prolonger la vie. Le père Dickson se leva et dit au marchand :

— À moins que vous ne lui donniez un cordial ou quelque boisson stimulante, elle ne tardera pas à mourir.

Le marchand tira de sa poche une bouteille d’eau-de-vie et en mêla un peu avec de l’eau dans une tasse, qu’il remit dans les mains du père

Dickson. Celui-ci s’agenouilla de nouveau, et, appelant la jeune fille par son nom, il essaya de lui faire avaler quelques gouttes.

— Qu’est-ce que c’est ? dit-elle, en ouvrant les yeux.

— C’est quelque chose qui vous fera du bien.

— Je ne veux pas ! je ne veux que mourir ! dit-elle en se tournant de l’autre côté. Pourquoi demanderais-je à vivre plus longtemps ? Pourquoi le désirerais-je ?

Ces paroles firent tant d’impression sur le père Dickson, qu’il resta quelque temps sans pouvoir parler. Son esprit était occupé à penser de quelle manière il pourrait attirer l’attention de la mourante, ou entrer avec elle dans cette région de vapeur où son âme semblait déjà avoir pénétré. Guidé par un instinct subtil, il s’assit auprès de la jeune mourante et commença à chanter d’un air doux et plaintif le cantique suivant :

Écoutez, ô mon âme, c’est le Seigneur ;
C’est le Sauveur, écoute sa voix ;
Jésus parle et s’adresse à toi :

Dis-moi, pauvre pécheur, m’aimes-tu ?

Cette mélodie, si pleine de tendresse et de douceur, est une de celles que les nègres affectionnent le plus et qu’ils chantent, par conséquent, le plus souvent. Comme l’huile s’infiltre dans les fentes où l’eau ne peut pénétrer, ainsi le chant pénétrera l’oreille qui est sourde à la parole. La lune dans toute sa clarté jetait ses doux reflets sur le visage de la jeune fille mourante, et à mesure que le père Dickson chantait, il crut apercevoir un léger mouvement sur ses traits, comme si l’âme, triste et épuisée, s’élevait sur les ailes du chant ; il continua alors à chanter cette mélodie fort connue des nègres :

La tendre sollicitude d’une mère
Peut-elle cesser pour celui qu’elle a porté ?
Oui, elle peut s’oublier :
Toujours je songerai à toi !

À la clarté de la lune, il vit une larme perler sur les longs cils de la malade et couler lentement ; et il reprit :

Mon amour est éternel !
Plus élevé que le plus haut des cieux,
Plus profond que le plus profond abîme :
Il est sincère, fidèle, fort comme la mort !

Tu verras bientôt ma gloire,
Lorsque l'œuvre de la foi sera accompli !
Tu partageras mon trône !
Dis, pauvre pécheur, m'aimes-tu ?

« Ô amour du Christ ! que nul péché ne peut épuiser, que le cours du temps ne peut jamais changer, dont les angoisses, les persécutions et les nécessités ne peuvent jamais nous séparer ; amour céleste, amour tout-puissant, qui rends la mort et le désespoir même semblables à la porte du Paradis, tu triomphes encore ici, dans la forêt inculte, parmi ces nègres enchaînés, et tu viens guérir le cœur que la cruauté de l'homme a brisée !

Comme le chant cessait, Emily rouvrit les yeux.

— Ma mère avait l'habitude de chanter cela, dit-elle.

— Avez-vous confiance, ma fille ?

— Oui, répondit-elle, je le vois maintenant ! Il m'aime ! Laissez-moi partir !

Après quelques mouvements agités et quelques frissons précurseurs du passage à une autre vie, Emily put jouir enfin du repos qu'elle avait tant désiré.

Le père Dickson donna un libre cours aux sentiments qui agitaient son cœur, et après une fervente prière, il se leva, alla droit au marchand, et lui prenant la main, il lui dit :

— Mon ami, le salut de votre âme peut dépendre de la résolution que vous allez prendre. Il a plu au Seigneur de vous montrer l'injustice de vos actions, et si vous écoutez mon conseil, vous renoncerez de suite à vos péchés et pratiquerez des œuvres en rapport avec votre repentir. Ôtez les fers à ces pauvres créatures et rendez-les à la liberté !

— Que me conseillez-vous donc, père Dickson ? Cette troupe vaut au moins dix mille dollars, dit le marchand qui ne s'attendait pas à une pareille proposition.

Il ne faut pas s'étonner de cette réflexion du marchand, le même motif, quoique moins franchement exprimé, ne retient-il pas au pouvoir de Satan

beaucoup d’hommes, fort respectables du reste, qui voudraient bien assurer le salut de leurs âmes s’il ne devait rien leur en coûter.

— Mon ami, dit le père Dickson en se servant des paroles de ce divin prédicateur, qui n’admettait jamais d’excuses pour le péché, quel profit y a-t-il pour un homme de gagner tous les biens du monde s’il risque la perte de son âme ?

— Je sais bien, je sais bien, dit le marchand d’un air de doute, mais c’est un peu dur ; j’y penserai cependant. Eh bien ! regardez, voilà pourtant le père Bonnie qui veut acheter Nance ; ce serait dommage de manquer cette vente. C’est égal… j’y penserai cependant…

Le père Dickson revint au camp, entre une ou deux heures de la nuit, et, remettant son cheval à sa place, il s’achemina vers la tente des ministres. Il trouva le père Bonnie debout près de la tente. Il avait essayé de dormir, mais il faut avouer qu’un intérieur aussi encombré de monde n’est rien moins que favorable au repos ; il en était donc sorti pour jouir de la fraîcheur de la nuit, lorsque le père Dickson l’aborda.

— Eh ! mon frère, d’où venez-vous si tard ? dit le père Bonnie.

— J’ai été à la recherche de quelques brebis, que tout le monde néglige, répondit le père Dickson ; et d’une voix tremblante d’émotion, il lui raconta la scène dont il venait d’être témoin.

« Voyez-vous, mon frère, à quelles iniquités vous prêtez votre appui ? ici, tout près de notre camp, il y a une troupe de nègres que l’on conduit au marché. Ces hommes et ces femmes, qui n’ont fait aucun mal et qui sont chargés de fers, ne nous couvrent-ils pas de honte aux yeux de toute nation chrétienne ? Quels crimes abominables ces pauvres marchands ne sont-ils pas tentés de commettre ? quel enfer que ces grands marchés de nègres où les hommes, les femmes et les enfants sont vendus comme des marchandises, et où la lumière de l’Évangile ne pénètre jamais ! et lorsque ce malheureux marchand est convaincu de ses péchés et désire rentrer dans la voie du ciel, vous vous trouvez là pour excuser ses fautes. Ô père Bonnie ! je crains bien que vous ne soyez la pierre d’achoppement contre laquelle ces âmes se heurtent pour leur perte ! Je ne pense pas que vous ajoutez foi vous-même à l’argument que vous tirez de l’Ancien Testament, car vous devez remarquer qu’il ne se rapporte, en aucune façon, à l’esclavage tel qu’il existe dans ce pays. Il y a une terrible signification dans ce verset de la Bible : “Il se nourrit de cendres, et son cœur abusé le fait s’égarer, et il ne

délivrera point son âme, et ne dira point : ‘Ce qui est dans ma main droite, n’est-il pas une fausseté ?’”

Le ton chaleureux dont le père Dickson parlait, et la vénération qu’inspirait son noble caractère donnaient un grand poids à ses paroles. Le lecteur ne sera pas surpris d’apprendre que le père Bonnie, dont tous les mouvements étaient spontanés, après avoir versé des larmes au récit de toutes ces infortunes, fut profondément ému des réflexions qui l’accompagnaient ; le lecteur apprendra peut-être aussi, sans trop d’étonnement, que quinze jours plus tard le père Bonnie conclut avec le même marchand un marché pour trois nègres de plus.

Le marchand avait découvert que le Jugement dernier n’était pas si proche, et le père Bonnie calma sa conscience en pensant que Noé, lorsqu’il se réveilla de son sommeil aviné, avait dit : « Maudit soit Chanaan ! »

Il nous reste encore à esquisser une scène, avant de quitter le *camp-meeting*.

À une heure avancée, la voiture des Gordon poursuivait sa route à travers la forêt ; Harry, qui suivait, sentit une main qui retenait la bride de son cheval. Il tressaillit et s’arrêta :

— Ô Dred ! est-ce vous ? Comment avez-vous osé ?… Quelle imprudence !… Comment avez-vous osé venir ici quand vous saviez que votre existence était en jeu ?

— La vie ! répondit l’autre, qu’est-ce que la vie ? Celui qui aime sa vie la perdra. D’ailleurs le Seigneur m’a dit : « Allez ! » Le Seigneur tout-puissant est avec moi ! Harry, avez-vous remarqué ces hommes ! Des chasseurs d’hommes ! Leurs mains sont encore rougies du sang des pauvres, leurs victimes ! des ministres qui nous achètent et nous vendent ! Croyez-vous que ce soit un peuple préparé à voir le Seigneur ? J’ai laissé dans les marais un homme mort sous la dent de leurs chiens ! Sa femme est veuve – ses enfants orphelins ! Ils mangent et s’essuient la bouche en disant : « Qu’ai-je fait ? C’est ici le temple de l’Éternel ! c’est ici le temple de l’Éternel ! »

— Je le sais, dit Harry tristement, mais je vous en supplie, ne me parlez plus de cela ! Je ne veux pas vous trahir, mais je ne veux pas consentir à verser le sang… ma maîtresse est en même temps ma sœur !

— Oh ! oui, certainement, ils lisent l’Écriture sainte, n’est-ce pas ? « Chassez les enfants de l’esclave. » Voilà l’Écriture qu’il leur faut !

— Dred, dit Harry, je l’aime, voyez-vous, cette sœur, plus que moi-même : je verserais pour elle la dernière goutte de mon sang ; mais je ne

m’armerai jamais contre elle, ni contre les siens.

— Et vous servirez Tom Gordon ? dit Dred.

— Jamais, répondit Harry.

Dred s’arrêta un moment. À travers une ouverture parmi les branches, les rayons de la lune tombèrent sur sa figure sombre et farouche. Son œil dilaté avait le regard fixe particulier dans l’état de somnambulisme. Au bout de quelques instants, il dit d’une voix sépulcrale :

— Alors le câble d’argent sera déchaîné, et le vase d’or sera brisé. Oui, comblez la fosse, comblez la fosse ! Hâtez-vous ! Venez à moi, ou votre femme sera sa proie !

— Dred ! que voulez-vous dire ? s’écria Harry, qu’avez-vous ?

Il le prit par les épaules et le secoua ; Dred passa la main sur ses yeux et regarda Harry fixement.

— Je retourne, dit-il, à mon repaire… Les renards ont des tanières, les oiseaux de l’air, des nids, et dans la demeure des bêtes sauvages Dieu a donné un asile aux exilés.

Cela dit, il s’enfonça dans le taillis et disparut.

OceanofPDF.com

24
Vie dans les savanes

Nos lecteurs s’intéresseront, peut-être, à retrouver leurs souvenirs et à suivre les hallucinations singulières de cet être mystérieux dont les déclamations incohérentes avaient travaillé l’esprit de ceux qui l’écoutaient.

Il y a entre la raison et la folie une sorte de crépuscule que les anciens environnaient d’un respect tout particulier. Ils regardaient la personne dont les facultés étaient voilées comme agissant sous l’impression d’une puissance surnaturelle : et de même que les astres ne laissent percer leurs mystères qu’au sein des nuits, de même les facultés naturelles, durant leur éclipse, prennent un degré de perception qui les met au-dessus de l’humanité.

Notre matérialisme moderne, qui sécrète dans notre intelligence chaque goutte de rosée, qui altère, en voulant l’approfondir, la source de l’idéal, qui jette un élément destructeur à travers les fraîches créations du poète, qui flétrit la mousse et change les grottes riantes en des antres arides, ce démon si impitoyable ne nous permet pas de garder la neutralité. Il n’y a que deux termes dans l’histoire humaine : le bon sens et la folie, et encore cette dernière ne doit-elle y figurer que comme une malheureuse exception.

Ce serait une tâche difficile que d’assigner un nom à la manière étrange et anormale dans laquelle cet être bizarre que nous venons de rappeler passait presque tout son temps ; tantôt dans l’exaltation, tantôt dans l’extase, sans que pourtant ces deux états parussent troubler en rien ses facultés morales et physiques, mais bien plutôt leur prêter une clairvoyance extraordinaire ; en un mot, on rencontrait en lui ces mêmes phénomènes qui se voient plus complètement développés dans le somnambulisme ; son système physique présentait également beaucoup de bizarreries.

Que nos lecteurs se figurent un corps humain de la plus grande vigueur qui a grandi sous la soigneuse influence de la nature avec laquelle il s’était identifié au point que, non plus que les astres, il ne craignait ni la pluie, ni le vent, ni le tonnerre, ni enfin toutes les intempéries contre lesquelles tout

autre aurait cherché un abri. Tous les désordres de cette nature semblaient lui tenir compagnie et être nécessaires à son existence.

Dred s'était si complètement conformé aux lois de la nature, et à ses diverses variations, qu'il parcourait les savanes avec la même facilité qu'une personne du monde met à fouler sous ses pieds un soyeux tapis de Turquie. Ce qui nous semblerait dur et insupportable, n'était pour lui que les phases d'une vie ordinaire. Ainsi, marcher jusqu'aux genoux dans le sol spongieux des marais, se frayer un chemin à travers les broussailles, courir toute la nuit s'enfonçant sur des terrains humides, ou s'accroupir, comme le caïman, parmi les roseaux et les joncs, était pour lui autant de sources de bien-être, que pour nous de bons lits garnis de rideaux et de moelleux édredons.

On ne peut pas nier qu'il y ait dans cette perfection sauvage des organes un bonheur infini et presque délirant qui doit remplacer les séductions les plus douces du luxe. Celui qui a remarqué l'empressement que met le chien de chasse à se lancer dans les bois, à bondir à travers les clairières ou à plonger dans l'eau avec jouissance, se rendra facilement compte de ce que pouvait être cette force vitale.

Dred était convaincu qu'il était atteint par ces communications surnaturelles. La race africaine est, selon les mesméristes, possédée au plus haut degré de ce tempérament singulier qui la rend si merveilleusement disposée aux évolutions du magnétisme : de là l'existence parmi elle, de nos jours, d'hommes et de femmes à qui sont attribués des pouvoirs magiques particuliers. Le grand-père de Dred, du côté maternel, était un de ces Africains réputés sorciers, et il avait découvert de bonne heure, chez son petit-fils, les mêmes tendances extraordinaires. Il lui avait enseigné l'art de charmer les serpents, et avait habitué son esprit, dès l'enfance, à recevoir des impulsions prophétiques et surnaturelles ; ce don mystérieux et singulier, que nous ne nous expliquons pas et que les Highlanders qualifient de seconde vue, est d'une tradition fréquente parmi les nègres ; ils ont mille petites anecdotes à leur usage pour cette croyance. Cette faculté d'où vient-elle ? quelle est-elle ? Nous ne prétendons pas décider. S'il y a dans l'âme un attribut non développé qui doit influencer le présent, comme la mémoire influence le passé, ou si un état exceptionnel et parfait de l'organisation sensitive donne à certains individus quelque chose de cette rectitude de discernement intuitif qui appartient aux animaux, c'est une question que nous ne saurions approfondir. C'était positivement un fait acquis à l'égard

de Dred, qu'il s'était souvent soustrait au péril par la pratique de cet instinct. Il était averti des différents endroits où les chasseurs le guettaient au passage, il prévoyait, dans les circonstances critiques, les endroits où le gibier se prenait au piège, et savait de quel côté se diriger pour trouver les personnes dans lesquelles il pouvait avoir confiance ; ses prédictions à l'égard des personnes et des choses se trouvaient être tellement véridiques, qu'elles avaient, pour ses amis, le caractère imposant des prophéties.

Un fait digne de remarque encore chez Dred, c'est que l'exaltation mystérieuse de son esprit, se revêtait au milieu des éclairs les plus brillants de la saine raison pratique, si bien qu'on eût dit un homme discourant dans deux langues étrangères alternativement ; car il parlait tantôt le langage de l'exaltation, et tantôt le langage du bon sens : cette particularité donnait à ce personnage quelque chose de singulier et de grotesque.

Le soir de l'assemblée, il était, comme nous l'avons déjà dit, dans un état d'exaltation suprême. Le meurtre injuste de son compagnon faisait déborder son âme d'émotions terribles, semblable au nuage qui contient le tonnerre ébranlé par l'électricité. Quoique de sa retraite à l'assemblée il y eût une distance de près de quinze milles à traverser, en grande partie au milieu des savanes inaccessibles, il la franchissait aussi facilement que l'aurait fait une apparition. Après s'être séparé de Harry, il poursuivit son chemin jusqu'à l'intérieur de la savane, tout en répétant, selon son habitude, d'un ton de psalmodie, les passages de la Bible qui lui étaient familiers.

La chaleur avait été forte pendant cette journée : vers deux heures du matin, un orage qui se préparait depuis quelques heures et qui grondait dans le lointain, commença à éclater ; un frémissement sourd se fit entendre dans les bois, et le vent balançait avec des sifflements plaintifs les cimes des pins ; pareils à des flèches décochées par un génie guerrier, les éclairs sillonnaient les nues et tombaient en étincelles brillantes au milieu des sombres teintes des branches ; une masse d'épais nuages voilaient momentanément la lune, puis on voyait une large étendue de flammes éblouissantes se concentrer sur la cime d'un pin élevé près duquel Dred se tenait debout : en un instant le sol fut jonché de branches abattues et dépouillées comme sortant des mains d'enfants qui les dénudent pour s'en faire des baguettes.

Dred battit des mains à ce spectacle avec une joie sauvage, et tandis que le vent mugissait et se déchaînait autour de lui, il s'écria d'une voix de stentor :

— Lève-toi, ô bras de l'Éternel ! réveille-toi, revêts ta force ! Les cèdres se brisent à la voix du Seigneur ; oui, la voix du Seigneur brise les cèdres du Liban, la voix du Seigneur ébranle le désert de Kudesh, grêlons et charbons ardents !

L'orage qui grondait autour de lui courbait les arbres des forêts comme des roseaux, et de grands arbres déracinés de leur terrain spongieux et mouvant tombaient avec un fracas épouvantable ; lui, semblable à l'esprit précurseur de cette tempête, criait et tressaillait de joie.

La vue d'une puissance aussi terrible semblait l'animer, et en même temps exciter dans son âme l'impatience, à l'idée que celui dont le pouvoir était infini ne se réveillait pas pour juger.

— Que les cieux s'ouvrent et te livrent passage ; et te fassent descendre pour nous ! Venge le sang innocent ! lance tes flèches et tue-les ! lance tes foudres et qu'ils soient anéantis !

On eût dit qu'il était sous l'empire d'une fièvre féroce ; parce que l'Être suprême, armé de la puissance de détruire et de brûler, souffre pourtant si patiemment le mal.

Si Dred était le maître de ces éclairs, qui aurait-il épargné ? mais son cri, comme le cri de mille de ses semblables, n'est monté vers les cieux que pour attendre le jour terrible du jugement. Peu à peu l'orage se dissipa : les larges gouttes de pluie tombaient moins fréquemment ; une brise plus douce souffla sur la forêt, et la lune se montrait de temps à autre au-dessus des créneaux argentés des nuages.

Au moment où Dred fit un mouvement précipité pour continuer son chemin, il aperçut une forme humaine accroupie au pied d'un arbre à quelques pas devant lui ; c'était évidemment un fugitif, le même que réclamait le marchand de la Georgie, comme s'étant évadé et réfugié dans les savanes.

— Qui est ici à cette heure avancée de la nuit ? dit Dred en s'avançant.

— Je me suis égaré, répondit l'étranger ; je ne sais en quel endroit je me trouve.

— Un fugitif ? demanda Dred.

— Ne me trahissez pas, dit l'étranger avec inquiétude.

— Vous trahir ! ne craignez rien… Comment avez-vous fait pour pénétrer dans la savane ?

— Je me suis échappé de la tente d'un persécuteur des âmes, qui allait nous faire passer dans les communautés.

— Oh, oh ! fit Dred, je sais… celui qui vous conduit sous la tente côte à côte ! bergers qui vendent les troupeaux et rongent leurs os ensuite ! Bien, vieillard, venez, je vais vous conduire à ma demeure.

— Je suis à peu près à bout de forces, dit l'étranger ; j'enfonçais jusqu'aux genoux à chaque pas ; ajoutez à cela la crainte d'être poursuivi par les chiens. Oh ! si cela arrivait, je me laisserais tuer pour en finir, car je suis exténué ; je me suis libéré déjà une fois, et, arrivé à New York, je me suis acheté une petite maison et m'y suis marié ; j'avais deux enfants et un peu d'argent que j'avais mis de côté, mais ils m'ont pris de nouveau et m'ont donné la chasse ; mon maître me vendit aux marchands d'esclaves ; je crois que j'étais près d'en mourir : peut-on tenir à la vie quand tout conspire contre vous !

— Mourir ! non, vous ne mourrez pas, dit Dred ; tant que vous serez près de moi ! Prenez courage, brave homme, prenez courage ! avant l'aube je vous donnerai un asile impénétrable où les chiens ne vous trouveront pas. Voyons, levez-vous !

L'étranger se leva et fit un effort pour le suivre ; mais, fatigué et peu habitué à ces chemins embourbés et difficiles, il trébuchait et tremblait à chaque pas.

— Qu'y a-t-il, père, dit Dred ; nous ne pouvons marcher ainsi ? il faut que je vous porte sur mes épaules comme j'ai fait, de mon temps, pour plus d'un chevreuil ! et joignant l'action à la parole, il le hissa sur son dos en lui recommandant de se tenir ferme après lui.

Ainsi chargé, il continua son chemin, choisissant les endroits favorables pour poser le pied, et comme insensible au poids qu'il portait. Il était environ deux ou trois heures du matin : les nuages, se dissipant peu à peu, permirent aux rayons de la lune d'éclairer çà et là le feuillage mouillé et tremblant. Nul bruit ne se faisait entendre, sauf le bourdonnement des insectes, et les craquements que produisaient les pas précipités de Dred.

— Il faut que vous soyez fort pour avancer ainsi avec un pareil fardeau, dit l'étranger… Y a-t-il longtemps que vous êtes dans les savanes ?

— Oui ! dit Dred, je me suis fait sauvage. La main de tous levée contre moi m'a fait, depuis bien des années, le compagnon des caïmans et des hiboux ; j'ai fait mon lit avec la baleine parmi les roseaux et les joncs ; j'ai trouvé les caïmans et les serpents de meilleurs voisins que les chrétiens, car ils laissent en paix ceux qui ne les troublent pas, tandis que les chrétiens recherchent la mort des justes.

Après une demi-heure de marche non interrompue, Dred arriva à l'endroit peu fréquenté de l'île, que nous avons déjà décrit ; depuis près de vingt pas, il se trouvait dans l'eau jusqu'à la ceinture ; après en être sorti lentement, il dit à l'étranger de le suivre, et commença à s'avancer avec précaution, sur les mains et les pieds, en même temps qu'il faisait entendre un sifflement bizarre aigu et prolongé ; un sifflement pareil qui semblait venir des buissons, répondit au sien. Au bout de quelques instants, on distingua comme le bruit fait par la course d'un animal, qui semblait insensiblement s'approcher d'eux ; enfin un grand barbet sortit des broussailles et témoigna sa joie au nouveau venu par les gambades les plus extravagantes.

— Ho, ho ! Daim, tranquille, mon chien ! dit Dred, montre-nous le chemin.

Le chien, comme s'il eût compris ces paroles, se retourna tout à coup vers le taillis ; Dred et l'étranger le suivirent en s'aidant de leurs mains et de leurs genoux. Le sentier, après mille détours au milieu de buissons touffus, se terminait brusquement au pied d'un arbre ; tandis que le chien disparaissait, Dred monta dans cet arbre et enjoignit à son compagnon de le suivre, puis, se posant sur une des branches les plus fortes, il sauta légèrement à terre dans l'espace vide que nous avons déjà décrit. Sa femme était debout pour le recevoir, et se jeta à son cou en proférant des cris d'allégresse.

— Oh ! vous voilà de retour ! : je craignais déjà qu'ils ne vous eussent pris !

— Pas encore, il est dit que je dois séjourner ici-bas jusqu'à l'ouverture des scellés, jusqu'à l'apparition céleste !… L'avez-vous enterré ?

— Non… il y a un fossé creusé là-bas, et on l'y a porté.

— Allons-y, dit Dred.

À un endroit éloigné de la clairière, était un cèdre frappé par la foudre, dont le feuillage naturel détruit était remplacé du haut en bas par de longues guirlandes de pillandsid, la mousse parasite de ces régions ; aux faibles rayons du jour qui commençait à poindre, ce cèdre semblait un spectre gigantesque vêtu de longs habits de deuil. Au pied de cet arbre, Dred avait enterré les corps des fugitifs qu'il avait trouvés morts dans les savanes, attachant une idée superstitieuse à ces sépultures. La veuve du défunt, la femme de Dred, et le nouveau venu étaient rassemblés autour de la fosse peu profonde, le terrain étant de nature à ne permettre qu'une inhumation

très superficielle à cause du voisinage de l’eau. Les premières lueurs du jour commençaient à paraître, bien que la lune et les étoiles fussent encore visibles ; Dred, debout, les yeux tournés vers le ciel, dit alors d’une voix solennelle :

— Cherche celui qui a créé Arcturus et Orion, qui change l’ombre de la nuit en clarté. Regarde ces astres dans le ciel, la lumière de ses mains percées pour les péchés du monde et étendues sur sa Croix ; mais le jour arrivera où il déposera le joug, où il ne portera plus les péchés du monde ! Alors viendra le grand jugement, il rangera les justes par races, et pèsera lourd dans sa balance ; et alors la grêle détruira les habitations des fourbes.

Il se baissa ensuite ; puis, soulevant le corps, le déposa dans la fosse ; et la veuve éclata en sanglots.

— Tais-toi, femme ! dit Dred étendant la main, ne pleure pas les morts, ne les regrette pas ; mais pleure les vivants. Il reposera jusqu’à ce que ses frères soient tués, car la révélation est cachetée pour un temps prescrit ; s’il tarde à venir, attends-le, car il viendra sûrement et ne se fera pas attendre à l’heure fixée !

OceanofPDF.com

25
Autres causeries d’été

C’était une matinée splendidement baignée dans les larmes de l’orage de la veille, qui s’éleva, comme une mariée, sur Canema.

Les gouttes de pluie ruisselaient, en scintillant comme des diamants dans la brise ; le parfum d’innombrables roses en pleine floraison s’élevait par bouffées qui montaient jusqu’aux fenêtres. Autour de la table du déjeuner, recouverte de linge blanc, d’argenterie brillante, et d’une théière remplie de sa liqueur bouillante, se trouvaient réunis les spectateurs de l’assemblée de la veille, reposés par un sommeil réparateur, et tout prêts à discuter, comme une affaire ordinaire, les impressions que le soir précédent leur avait fait ressentir trop vivement pour qu’ils pussent se les communiquer… En chemin ils avaient, il est vrai, causé des scènes de la veille, s’étonnant et méditant sur l’incident singulier qui les avait terminées ; mais les lugubres échos de malheurs et de crimes, s’élevant de cette vallée de vision, et qui étaient présents à l’esprit de celui qui parlait, ils les ignoraient aussi positivement que les habitants des boudoirs de New York ignorent les mystères terribles des cinq points.

Les tendances aristocratiques de la société des États du Sud éloignent les gens d’une certaine condition de toute intimité avec ceux d’une condition inférieure, en sorte que les événements les plus sinistres peuvent se passer dans certaines localités, sans être connus ou remarqués dans leur voisinage. Les tourments et les afflictions de la race nègre étaient un livre fermé pour Nina et pour Anne Clayton ; elles les avaient à peine rêvés, et l’oncle Jack, s’il en était instruit, avait grand soin de s’en tenir éloigné, de même qu’il se détournait de toute autre scène pénible ou désagréable. Tous avaient entendu parler des chasseurs de nègres, qu’ils regardaient comme des gens communs et de basse classe, sans en être davantage préoccupés ; ils auraient été embarrassés de découvrir quelques péchés nationaux qui auraient pu attirer les dénonciations du ciel. Les pensées sérieuses, les aspirations qui auraient pu s’élever la veille, du sein de cette société, avaient un tout autre

aspect sous les rayons du matin. Chacun de nous a dû remarquer, dans le cours de sa vie, la grande différence qui se manifeste sur le même sujet, entre l'opinion du matin et celle du soir ; ce que nous avons osé penser et avouer sous l'auguste présence des étoiles qui servent de témoins, ou sous les ombres sacrées d'un clair de lune, paraît, avec la chaude et sèche lumière du soleil du lendemain, prendre des ailes et monter vers le ciel avec les gouttes de rosée de la nuit.

Si toutes les prières et les bonnes intentions que l'on dépose sur l'oreiller, s'y trouvaient à notre réveil, le monde serait meilleur qu'il n'est. L'oncle Jack Gordon en faisait l'expérience en se plaçant à la table du déjeuner. La nuit précédente il avait rêvé que lui, Mr John Gordon, n'existait pas uniquement pour être cité comme un gros gentleman d'un certain âge, en habit bleu et veste blanche, dont le but était de bien manger, bien boire, bien dormir, mettre du linge blanc et éviter tout chagrin. Il sentait un travail intérieur d'aspirations, de réclamations de la part de cette grande chose qui s'appelle l'âme, qui dort longtemps, mais qui, lorsqu'elle se réveille, est une hôtesse si bruyante, si exigeante, si impatiente et si turbulente, que, pour l'endormir de nouveau, il faut, dans le plus bref délai, lui administrer quelque remède opiacé que ce soit. La nuit précédente, stimulé par cette hôtesse incommode autant que par la portée vague des mots terribles : jugement et éternité, il était allé s'agenouiller comme les autres, déplorant ses péchés et disposé à travailler à son salut ; ces mots lui représentaient deux choses véridiques et terribles. Eh bien ! quoique ce fût probablement une pensée plus louable, plus sensée et plus convenable que la plupart de celles qui le préoccupaient habituellement, il en eut honte le matin.

Pendant le déjeuner, on agita la question de savoir si l'on ferait une autre excursion au *camp-meeting*.

— Pour ma part, dit tante Maria, j'espère que vous n'y retournerez pas, *mister* Gordon. Je trouve qu'il vaut mieux que vous vous teniez éloigné de ces réunions-là. J'étais cruellement contrariée de vous voir dans cette foule de gens communs.

— Faites bien attention, dit l'oncle Jack, que, lorsque arrivera le moment où *mistress* G. doit aller au ciel, elle fera dire au Seigneur que, n'étant habituée ici-bas qu'à une société d'élite, elle le supplie de l'admettre au paradis par la porte principale.

— Ce n'est pas par répugnance de me trouver avec les gens communs, observa Anne Clayton, que je ne fréquente pas l'autel ; mais je n'aime pas

cette innovation contre les sentiments de retraite et de réserve qui doivent présider à nos dévotions. En outre, il y a, dans une foule, des gens grossiers, mal élevés et désagréables, parmi lesquels on ne doit pas désirer de se rencontrer.

— Quant à moi, dit *mistress* Gordon, je n'approuve pas du tout ces assemblées qui ne doivent avoir qu'une excitation passagère ; on y va ; on en revient dans une extase incroyable et on n'en est pas meilleur que par le passé !

— Eh bien ! dit Clayton, ne vaut-il pas mieux être ainsi ému une fois, même par hasard, que de n'avoir jamais de sentiment religieux ? Ne vaut-il pas mieux avoir une impression vive de la grandeur et de l'importance de l'âme, des douceurs de l'immortalité, une fois par an, que de ne jamais éprouver la joie du réveil ? La plupart des personnes dont vous parlez n'ont que ces seules occasions dans leur vie pour entendre traiter et prêcher ces vérités ! Pour ma part, ajouta-t-il, je ne vois pas que ce soit une chose dont je doive rougir, quand même Mr Gordon et moi nous nous serions agenouillés hier à l'autel, que ce matin nous ne nous sentions plus les mêmes dispositions. Nous rougissons trop souvent de nos impulsions louables. Je crois que les chrétiens de la religion protestante sont les seuls qui craignent de reconnaître les cérémonies extérieures du culte. Le mahométan se prosterne au milieu de la rue, partout où il se trouve, lorsque l'heure de la prière arrive ; le marin et le soldat catholique romain, au son des cloches pour les vêpres ; mais nous semblons mettre notre orgueil à faire comprendre que nous acceptons notre religion avec modération et froideur, et que nous ne voulons pas qu'elle nous prenne trop de temps.

— Mais, frère, dit Anne, je soutiens qu'on ne doit pas s'écarter de cette réserve dans l'accomplissement des devoirs religieux qui caractérisent tout ce qui est véritablement chrétien. Le sauveur ne nous a-t-il pas dit que nos aumônes et nos prières doivent se faire en secret ?

— J'en conviens, Anne, dit Clayton, mais je ne crois pas m'être abusé en disant que ces interprétations diverses du culte divin ayant le même but, il faudrait tâcher de concilier les deux opinions.

— Je trouve que dans ces assemblées, dit Nina, les chants réveillent des sensations inconnues.

— Oui, répondit Clayton, ces airs improvisés, ces cantiques que l'on y adapte, forment une sorte de liturgie forestière, qui absorbe des milliers d'âmes. Quelques-uns des airs me font l'effet d'avoir été empruntés à des

gosiers d’oiseaux, d’autres au mugissement du vent dans les branches des arbres. Ils possèdent en général une énergie de rythme qui convient pour exprimer l’émotion véhémente des masses. Ces assemblées sous les tentes ne dussent-elles produire d’autre bien que celui de répandre parmi le peuple ces cantiques et ces airs, cette raison seule suffirait pour leur donner, à mes yeux, une valeur inappréciable.

— J’avoue, dit Anne, que j’ai toujours eu mauvaise opinion de cette série de cantiques, autant que des airs qui les accompagnent.

— Vous les jugez avec prévention, dit Clayton, comme vous le faites toujours, vous, les femmes à intelligences cultivées, vous qui êtes élevées à porter des pantoufles en peau de chèvre, et à envisager la vie humaine vos pieds posés sur un tapis ; mais représentez-vous les anciens paysans grecs et romains, et songez à la splendeur d’une de ces hymnes ; choisissez, par exemple, un verset d’une de celles que j’ai entendu chanter hier au soir :

La terre fondra comme la neige,
Le soleil cessera de luire ;
Mais Dieu, qui m’a placé ici-bas,
Sera éternellement avec moi.

« Quelle foi ! quelle confiance dans l’immortalité ! Comment un homme entendrait-il ces paroles sans se sentir ennobli ? Puis, quel héroïsme franc et loyal il y a dans cette première hymne ! C’était mâle !

— Soit, dit Anne, ils les chantent bien souvent sans avoir même une idée du sens, ou la moindre intention de s’en laisser influencer.

— C’est ce que font les fidèles dans les églises les plus tranquilles et les plus aristocratiques, dit Clayton ; ce n’est donc pas particulièrement applicable aux assemblées sous les tentes, si ce qu’a dit autrefois un homme d’État est vrai : « Permettez que je compose les ballades pour le peuple, les lois se feront par qui l’on voudra. » Il est évident que c’est une grande chose que de voir d’aussi nobles sentiments que ceux contenus dans ces cantiques circuler librement parmi le peuple !

— Quelle intention supposez-vous, dit l’oncle Jack, à cet homme qui semblait être dans les nues ? Personne ne paraissait savoir où il se trouvait, ni d’où il venait ; selon moi, son sermon avait quelque chose d’imprévu qui ajoutait du charme à la cérémonie. Je n’ai jamais entendu débiter une pareille litanie de maux et de malédictions ! C’était à croire qu’il avait réuni

toutes les anciennes prophéties en un seul faisceau pour nous le lancer à la tête ! Il y avait des assistants dominés par ces déclamations à un tel point, qu'ils parlaient de prédictions, etc.

— Bah ! dit la tante Maria. Il est à présumer que c'est quelque pauvre prédicateur missionnaire qui aura inventé ce tour pour faire de l'effet ; il n'y a pas de ruses qu'ils n'emploient et de scènes qu'ils n'improvisent pour ces assemblées ! Si j'avais eu un pistolet j'aurais tiré sur l'arbre, et vous auriez vu si la détonation ne lui aurait pas fait changer de ton !

— Je croyais, dit Clayton, d'après le peu que j'ai entendu, qu'il y avait effectivement de la méthode dans sa folie. C'est une des voix les plus remarquables et les plus expressives que j'aie entendues ; vraiment sa manière d'énoncer quelques-unes de ces vérités avait quelque chose de terrible ; mais, au milieu de la licence universelle et de la confusion générale, elle n'avait rien qui dût surprendre. C'est la chose la plus naturelle du monde que quelque fanatique à tête fêlée s'emporte ainsi jusqu'à la frénésie et ne trouve pas d'autres moyens de soulager sa conscience. De pareilles excitations prennent ordinairement les formes de dénonciations.

— Eh bien ! dit Nina, à vous parler franchement, j'aimerais bien y retourner aujourd'hui ! C'est un trajet charmant à faire en voiture, et j'ai tant de plaisir à me trouver dans les bois ! J'aime à circuler dans les tentes, entendre causer les gens, et étudier l'espèce humaine sous toutes ces diverses formes qu'on y rencontre. De ma vie je n'ai vu une réunion aussi considérable.

— Convenu, dit l'oncle Jack, je vous y accompagnerai ! Après tout, Clayton dit vrai, un homme ne doit pas rougir de sa croyance religieuse quelle qu'elle soit.

— Quelle qu'elle soit, dit ironiquement la tante Maria.

— Oui, je le répète, quelle qu'elle soit ! dit l'oncle Jack, se redressant et boutonnant son paletot ; je ne prétends pas que chez moi elle soit bien grande, il y a place pour de grandes améliorations, sans doute ; quant à une conversion subite, je ne sais pas ce que c'est ; cela doit ressembler à un choc électrique ; pour le ressentir, il faut tenir la chaîne.

— Il faut avouer cependant, dit Nina, que les doctrines qu'ils professent sont bizarres et exceptionnelles. Vous rappelez-vous cet homme à l'air jovial, Ben Dakin, qui y est venu accompagné de ses deux chiens ? Dans le courant de l'après-midi, après que l'office régulier fut terminé, nous sommes entrés sous quelques-unes des tentes où se trouvaient des gens qui

priaient bruyamment ; Ben Dakin y était agenouillé, les deux mains jointes, les larmes ruisselant le long des joues ; le père Bonnie récitait, de toute la force de ses poumons, des prières sous forme de bénédiction, au-dessus de sa tête ; voulez-vous savoir quelles étaient les paroles qu'il prononçait ? « Ô Seigneur ! voici Ben Dakin, il est converti, reprenez-le maintenant qu'il est tout préparé, sinon dans quinze jours, il recommencera à s'enivrer. »

— C'est blasphémer, dit Anne Clayton avec un mouvement d'indignation ; c'est blasphémer !

— Oh ! non, répondit Clayton, ce n'est pas plus blasphémer, que le ton grossier de nos domestiques n'est manquer volontairement de respect.

— Du moins, observa Anne, ne trouvez-vous pas que c'est montrer peu d'intelligence.

— Certes, répond Clayton, cela prouve une grossièreté blâmable de langage. Mais aussi ne devons-nous pas juger ces hommes selon les règles d'une société civilisée. Dans les intelligences bien dirigées, chaque faculté reste dans ses justes limites ; mais, avec cette éducation inculte et pour ainsi dire forestière, la gaieté dépassera toujours le respect, de même que le jasmin jaune couvrira complètement un autre arbre. Un grand nombre des prescriptions de la vieille loi mosaïque étaient destinées à contrebalancer cette même tendance.

— Avez-vous remarqué le vieux Tiff, si préoccupé de la conversion de ses enfants ? dit Nina. Il ne paraissait pas avoir la moindre pensée pour lui-même, ni s'adresser au ciel pour son propre compte. La seule chose qui le préoccupe est d'y faire arriver ses enfants. Tiff ressemble à ces parasites que nous voyons sur les arbres dans les savanes : il n'a pas de racines.

— Ces enfants sont charmants et ont l'air distingué, dit Anne ; et comme ils étaient bien habillés !

— Ma chère, répliqua Nina, Tiff s'agenouille devant moi chaque fois qu'il me rencontre, pour m'implorer en leur faveur ; c'est vraiment divertissant de l'entendre causer. Le vieux Caliban sait choisir les couleurs et les étoffes convenables avec autant de tact que le ferait une *marchande de modes* française. J'ai toujours eu la réputation d'avoir bon goût pour la toilette ; Tiff sait m'apprécier, n'est-ce pas charmant de sa part ? Quand je vois ce vieillard traînant ces deux enfants après lui, il me fait l'effet d'un vieux et laid cactus avec ses fleurs. Je crois qu'il est persuadé que ses enfants et lui ne doivent jamais se séparer. Leur père est entièrement banni des calculs de Tiff. Évidemment tout ce qu'il demande de lui, est de se tenir

éloigné et de le laisser travailler ; tout le fardeau de leur éducation repose sur lui !

— Pour ma part, dit la tante Nesbit, je suis charmée que vous ayez si bonne opinion de ces enfants, mais je ne la partage pas ; ce ne seront pas de bons sujets, vous verrez.

— Je trouve, reprit tante Maria, que nous avons assez de nos propres domestiques, sans nous charger de tous ces misérables blancs.

— Je n'ai pas l'intention de me charger de tous les blancs, dit Nina, mais je me chargerai de ces enfants !

— Je vous en félicite ! dit la tante Maria.

— Je désirerais savoir, dit tante Nesbit, si Harry a des contrariétés ; il me fait l'effet d'être triste ce matin.

— Vraiment ? dit Nina. Je n'y avais pas fait attention.

— Eh bien ! dit l'oncle Jack, peut-être s'établira-t-il un jour ? qui sait ? J'espère en faire autant moi-même. Eh bien ! mon pasteur, dit-il posant sa main sur l'épaule de Clayton, vous devriez prendre le tilbury aujourd'hui pour conduire cette petite pécheresse et me permettre d'accompagner ces dames. Vous savez, sans doute, que *mistress* G. occupe toute mon attention ; on devient insensiblement meilleur en compagnie de personnes aussi angéliques que miss Anne ; il ne faut donc pas me refuser. Le clergé devrait admettre parmi les moyens de salut l'influence féminine ; je puis vous assurer qu'il n'en est pas de préférable pour moi.

Clayton consentit très volontiers à cet arrangement, et la partie de plaisir fut organisée comme le désirait l'oncle Jack.

— Écoutez, Clayton, dit-il clignant finement de l'œil après avoir offert sa main à Nina pour monter en voiture, il faut confesser cette petite pénitente. Il lui faut un directeur spirituel, mon garçon ! À vous dire vrai, Clayton, il n'y a pas une jeune fille comme elle dans toute la Caroline du Nord. Elle a de la naissance. Il faut d'abord suivre ses caprices et la laisser agir d'après son idée, mais elle finira par se laisser conduire. J'aime à voir un cheval fougueux briser d'abord le harnais, la voiture, tout, parce qu'il devient plus docile, quand il est dressé.

Et tout en faisant ces remarques profondes, oncle Jack se retourna pour offrir la main à Anne Clayton qui montait en voiture.

Clayton comprenait trop bien ses intérêts pour profiter de l'entrevue que lui avait ménagée l'oncle Jack. Il savait parfaitement que sa chance de succès, auprès d'une nature aussi inconstante que celle de miss Nina,

consistait à conserver leur liberté réciproque dans leurs entretiens ; aussi aucun vieillard n'était plus recueilli et plus à son aise dans une promenade en tête à tête que lui. La dernière assemblée les avait rapprochés, parce que tous les deux s'étaient exprimés avec beaucoup de sérieux et de liberté sur ce qui les touchait de près ; un seul instant passé ensemble dans cet abandon intime resserrait ces liens qui devaient les unir, bien plus que ne l'eût fait la promesse des fiançailles.

C'était une de ces belles matinées qui succèdent à l'orage de nuit, quand l'air, débarrassé des épaisses vapeurs, s'imprègne des exhalaisons excitantes et suaves des bois. L'atmosphère encore chargée de rosée distillait les senteurs balsamiques des pins ; et sur les bords marécageux de la route, la lumière se reflétait sur les feuilles légèrement agitées et humides encore des pluies de la veille. Le ciel était couvert de ces nuages brillants en forme d'îles, particuliers au ciel d'Amérique et remarquables par leur relief saillant sur l'azur. Dans le lointain on distinguait le chant des cantiques qui s'élevait du milieu des tentes. Avant d'y arriver, ils virent dans plus d'un groupe bruyant les effets de trop fréquentes libations de la liqueur débitée par Abijah Skinflint et autres. Ils visitèrent le quartier où demeurait le vieux Tiff, qu'ils trouvèrent très occupé à repasser pour l'enfant des effets qu'il avait lavés et fait sécher la veille. La prédication n'était pas encore commencée, et l'on se promenait parmi les tentes. Les femmes étaient occupées de la cuisine ou de la vaisselle, sous les arbres, et beaucoup se livraient à de douces causeries. Un des événements les plus marquants de cette journée était un sermon prêché par le père Dickson sur les péchés de l'Église. Il concluait par un appel solennel à la suppression de l'esclavage ; il rappelait aux méthodistes et aux presbytériens, que leurs écrits sur la discipline l'avaient condamné d'une manière formelle et non équivoque ; que John Wesley l'avait dénoncé comme une honteuse institution, et que les assemblées générales de l'Église presbytérienne l'avaient réprouvé comme incompatible avec la religion du Christ, et avec cette loi toute de charité, qui nous enjoint de nous aimer les uns les autres. Il raconta la scène dont il avait été tout dernièrement témoin dans le marché aux esclaves ; il parla des horreurs du commerce des nègres des États de l'intérieur, et traça un tableau touchant de la séparation des familles, de l'abolition de tous les liens domestiques et sociaux qui en résultent ; puis, faisant allusion à l'orateur inconnu de la veille, il dit à son auditoire qu'il avait découvert une signification profonde dans ses paroles, et que, s'il n'y avait pas

immédiatement réforme de ces abus, et repentir, le pays serait frappé par le courroux du ciel. Comme il parlait avec beaucoup de chaleur, il fit partager les mêmes sentiments à l'assistance. Bien des personnes furent émues jusqu'aux larmes ; mais quand le sermon fut terminé, ces émotions semblaient s'évanouir comme la vague se reporte de la plage vers la mer. Il y avait moins de difficulté à se laisser gagner par cette émotion momentanée qu'à s'occuper de réformes difficiles et dispendieuses. Il est pourtant juste de dire que, malgré l'état de dégradation dans lequel tombaient les chrétiens des États du Sud, et pendant la période qu'il a fallu pour corrompre l'Église et se démettre de ses droits en faveur d'une institution dépravée, il n'a pas manqué, de temps en temps, de nobles prédicateurs qui ont parlé en faveur de Dieu et de l'humanité. Pendant des années on les écoutait avec cette attention tolérante que les hommes accordent à une faute qu'ils avouent, mais dont ils n'ont pas l'intention de se corriger. La ligne de démarcation de ces derniers temps est si bien tirée, que ces témoignages favorables ne se manifestent qu'au péril de la vie de celui qui la proclame. Aujourd'hui une seule voix se fait entendre, c'est celle de l'oppression ! Ce sermon fut discuté dans différents endroits parmi l'assemblée ; personne ne parla plus hautement eu sa faveur que le marchand de la Georgie qui, assis sur le comptoir d'Abijah Skinflint, déclara que c'était un véritable prédicateur dont il admirait le courage : ajoutant que, quant à lui, il cesserait de vendre des nègres quand les pasteurs et les membres de l'Église cesseraient d'en acheter.

— Quel beau sermon ! s'écria Nina ; je suis disposée à croire tout ce qu'il dit… Mais que devons-nous en penser ?

— Nous devons, répondit Clayton, regarder l'émancipation comme un événement prochain et nous y préparer, nous et les nôtres.

— Sur mon âme, Clayton, dit l'oncle Jack, je ne comprends pas la raison de l'anathème Maranatha prononcé contre nous aujourd'hui. Bon Dieu ! quel mal faisons-nous ? Quant à nos nègres, ils sont mieux soignés que nous. Je le dis à tête reposée, c'est-à-dire aussi reposée qu'un homme puisse l'avoir entre une et deux heures de l'après-midi, par une température pareille. Voyez mes nègres ! ai-je jamais, moi, des poulets, des œufs, ou des concombres ? Positivement non. Mes poulets crèvent, les chenilles détruisent mes concombres, tandis que les nègres, eux, en ont toujours en abondance comme du laurier vert ; naturellement je les achète, je les fais cuire et ils les consomment ; c'est comme cela que les choses se passent.

Quant à leurs demeures, aux prisons dans lesquelles on les enferme, et au marquage, tout cela est abominable, j'en conviens. Mon Dieu ! je n'en suis pas l'auteur, mais j'ai le désir que cela continue ainsi : je chasserais à coups de pied le marchand de devant ma porte, quoique les têtes crépues me dévorent comme des sauterelles. En résumé, je ne suis pas partisan de pareils sermons.

— Eh bien ! observa tante Nesbit, notre pasteur Mr Titmarsh a prêché dans le sens inverse quand je suivais ses prédications dans l'église d'E… Il a démontré que l'esclavage était institué du temps des patriarches et établi par Dieu lui-même.

— Le bon sens indique pourtant qu'un état de choses si peu favorable à un certain nombre des êtres créés n'émane pas de la divinité, dit Nina.

— Qui est ce Mr Titmarsh ? lui demanda Clayton à l'oreille.

— Oh ! un des favoris de tante Nesbit, et par conséquent une de mes bêtes noires. Pour moi, ce n'est pas un homme, c'est un dictionnaire théologique avec une cravate ; je ne puis pas le supporter.

— On vantera autant qu'on le voudra la démocratie savante du Nord, continua l'oncle Jack, je ne saurais en apprécier le mérite. À quoi sert, en effet, de donner de l'instruction aux classes laborieuses, sinon à préparer leur ruine ? J'ai ouï parler de leurs forgerons savants, ennuyeux pour tout le monde, négligeant leur ouvrage pour faire des discours ; eh bien ! je ne puis approuver cela ; cela les fait sortir de leur humble sphère. Aussi dans le Nord tout est confusion et désordre. Toutes les hérésies nous viennent du Nord, et Dieu seul sait quoi encore. Ici la paix règne ; il est évident que les pauvres blancs ne sont pas satisfaits parce qu'ils ne sont pas encore dressés à nous obéir, mais nous les chasserons un de ces jours comme nos nègres, et alors tout le monde sera content.

— Voilà, dit Nina, la théorie de mon oncle Jack !

— Certainement, il faut gouverner les basses classes, elles demandent des soins, sans doute, mais toute la science qu'il est nécessaire de leur inculquer, c'est celle que l'Église épiscopale enseigne dans son catéchisme, c'est celle d'apprendre à travailler sans murmurer et à faire leur devoir dans la condition où il a plu à Dieu de les placer. Cela doit amener dans les classes inférieures la régularité et l'ordre qui conviennent à la société. Les classes supérieures, de leur côté, doivent également se pénétrer de leurs devoirs. Elles doivent être consciencieuses, polies, affables et tout ce qui s'ensuit. Voilà comme j'entends, moi, la société !

— Vous n’êtes pas républicain, dit Clayton.

— Vraiment si, je le suis, je comprends l’égalité, mais entre les gens comme il faut ; je veux les droits égaux, mais entre les gens bien élevés. C’est l’idée que je me fais d’une république.

Clayton, Nina et Anne ne purent s’empêcher de rire de cette profession de foi.

— À voir mon oncle si jovial, si franc et si à l’aise avec tout le monde, vous le prendriez pour un démocrate consommé ; mais c’est parce qu’il a la conscience de son bien-être, voilà tout. Il ne craint pas de s’agenouiller à l’autel auprès de Ben Dakin ou de Jim Sykes, parce qu’il a cette consolante pensée que ces actes ne compromettent en rien son bien-être matériel.

— Ajoutez à cela, ma poulette, dit oncle Jack, que j’ai assez de bon sens pour me rappeler, qu’en présence de mon Créateur, toutes les distinctions humaines ne sont que jeux d’enfants.

En disant cela, l’oncle Jack prit un air sérieux qui ne manqua pas son effet.

Il fut convenu entre eux qu’ils n’assisteraient pas aux offices du soir ; il n’y avait plus d’événement extraordinaire à espérer, et tante Nesbit mettait en avant les funestes influences de la rosée et du serein. Sitôt que l’atmosphère fut assez adoucie pour rendre possible le trajet en voiture, on se mit en route pour retourner au logis ; le sentier qui longeait les bois était éclairé ici et là par des reflets de la lumière qui se faisait jour par les interstices des arbres, dont les branches vibraient sous les modulations variées du chant des oiseaux. Nina et Clayton se trouvaient alors sous le charme d’une causerie douce et tranquille.

— Chose étrange, dit Nina, que ces discussions et ces études sur la religion ! Il y a des personnes qui pratiquent certaines cérémonies qu’elles appellent la religion, sans en éprouver aucun bien, sans devenir ni meilleures, ni moins désagréables ; j’aime mieux être ce que je suis que de leur ressembler en fait de croyance. Il en est d’autres qui se livrent à certain culte que je sais être la vraie religion ; ce sentiment qui n’est pas en moi, pour lequel je donnerais tout ce que je possède, je ne puis l’atteindre. Je connaissais Livy Ray ; vous auriez dû la connaître, Livy Ray ; il y avait quelque chose en elle de supérieur : ce qu’il y avait de plus extraordinaire, c’est qu’elle était bonne sans être sotte. Pourquoi un personnage réputé bon est-il en général ennuyeux ?

— On appelle souvent bon celui à qui manquent la force de caractère et la volonté. Tel homme est réputé maître de ses passions uniquement parce qu'il n'a rien qui les excite : l'indifférence s'intitule abnégation. Un tel homme pratique sa religion par routine ou de confiance, retient par intervalles certaines phrases ou certains passages des saintes Écritures ; c'est là, comme vous venez de le faire observer, un homme bon, mais stupide.

— Livy était une personne de mérite ; elle avait reçu cette éducation libérale que l'on donne aux jeunes filles de la Nouvelle-Angleterre, éducation sérieuse et ne ressemblant en rien à la nôtre, une éducation d'homme enfin. Elle lisait le grec et le latin avec autant de facilité que le français et l'italien. Elle avait une perception vive, une intelligence prompte, l'esprit fin, et quelque chose de gracieux et de tant soit peu sauvage dans sa manière d'être, qui la faisait ressembler à une treille ; cependant elle avait une foi robuste ! Savez-vous que j'adore presque Livy ? Et je suis convaincue que le peu de temps qu'elle est restée à la pension avec moi, elle m'a fait, à elle seule, plus de bien que n'auraient pu le faire ensemble mes études et mes institutrices. On est heureux de savoir qu'il existe réellement des êtres aussi heureusement doués : n'êtes-vous pas de mon avis ?

— Oui, répondit Clayton ; il vaut mieux, en effet, personnifier les choses que de se contenter de les lire : ce n'est pas ce que contiennent les livres qui éclaire ; on ne fait de progrès qu'en s'identifiant avec les pensées de l'auteur. Le livre d'un écrivain consciencieux nous fait sentir que son auteur est plus grand, plus érudit que son ouvrage ne le prouve.

— C'est ce même sentiment que j'éprouve à l'égard de Livy, s'empressa de répondre Nina. Elle me rappelle les trésors enfouis dans une mine. Plus je passais de temps avec elle, plus je lui découvrais de qualités ; je ne pouvais me distraire de sa société. L'un de ces jours, je vous lirai sa correspondance : elle écrivait des lettres si instructives ; je les appréciais avec d'autant plus d'ardeur, que j'étais incapable d'en faire autant ; j'ai la parole plus facile que le style ; dès que je tiens la plume, on dirait que les idées abandonnent mes doigts pour refluer à mes lèvres. Vous devriez faire la connaissance de Livy… Des personnes aussi distinguées me rendent mécontente de moi-même, et pourtant, je ne sais pourquoi, malgré mon infériorité, je recherche, de préférence, à me rapprocher de ce qui m'est supérieur. La première fois que j'entendis chanter Jenny Lind, ma musique

et mes chansons me devinrent triviales, insupportables, et cependant je m'applaudissais qu'il en fût ainsi. Et avec tout cela, le seul degré de perfection que j'aie atteint, en fait de vertus chrétiennes, c'est d'être mécontente de moi.

— Et c'est précisément là, hasarda Clayton, la pierre fondamentale de toute supériorité. La première béatitude proclamée par le Sauveur était pour les pauvres d'esprit. Une des conditions premières pour progresser dans les arts, les sciences ou la religion est de sentir notre peu de mérite.

— Savez-vous, dit Nina, après une pause, que je m'étonne que vous vous soyez attaché à moi ; j'ai souvent pensé que vous auriez dû épouser Livy Ray !

— Je vous remercie beaucoup, dit Clayton, de la délicatesse avec laquelle vous disposeriez de moi, mais admettons que je préférerais le choix que je fais moi-même ! Nous autres hommes, nous sommes quelquefois aussi volontaires que vous, dont le sexe est plus docile.

— Eh bien ! dit Nina, si vous persistez dans votre mauvais goût, qui est celui de m'aimer, permettez-moi de vous avertir que vous avez mal choisi. Je suis une personne très imparfaite, je n'ai aucune des qualités du ménage ; je ne sais pas compter, je n'ai pas d'ordre, j'ouvre mes tiroirs sans les fermer, je laisse traîner mes papiers, j'oublie la date du mois, je déchire les journaux ; je fais, enfin, tout ce qu'il ne faudrait pas faire. Aussi je m'attends, un de ces jours, à entendre : « Nina, pourquoi n'avez-vous pas fait ci ? pourquoi n'avez-vous pas fait ça ? » Ou bien : « Pourquoi faites-vous ci ? pourquoi faites-vous ça ? » Oh ! j'ai déjà entendu bien des maris… Alors vous verrez que ces observations me déplaisant, je me conduirai de façon à vous indisposer contre moi. Oh ! allez, je n'ai pas le moindre espoir de plaire, je ne m'engage à rien ! Ainsi, tenez-vous pour averti.

— Non ! répondit Clayton en la regardant avec un sourire indécis, non, je ne me tiendrai pas pour averti.

— Que les hommes sont volontaires et entêtés ! dit Nina en faisant semblant de rire ou riant du bout des lèvres.

— Nous le sommes pour les deux sexes, observa Clayton, le vôtre ne possédant pas ces défauts-là.

— Ainsi, dit Nina, regardant autour d'elle moitié souriant et moitié rougissant, vous persistez ?

— Oui, méchante petite enchanteresse, dit Clayton, puisque vous me jetez le défi, j'y persiste.

Disant ces paroles, il passa son bras autour de la taille de Nina, et la regardant fixement :

— Voyons, ma petite Ariel de Baltimore, êtes-vous prise au piège ? Et…

Mais notre chapitre serait trop long.

OceanofPDF.com

26
Retour de Milly

La visite de Clayton, comme toute chose agréable en ce monde, ne pouvait pas durer toujours ; il fut obligé de retourner à son code et à son bureau ; de son côté, Anne se préparait à rendre ses visites d'adieu avant d'aller passer quelque temps à Magnolia Grove, où elle devait surveiller des plans relatifs à l'amélioration du sort des nègres. Quoique aucun engagement n'eût été pris entre Nina et Clayton, il était évident que leur union était résolue. Une amitié intime s'était établie entre Anne et Nina, et bien que celle-ci se permît souvent quelque observation critique à l'endroit des sentiments un peu compassés de miss Anne, et qu'Anne, à son tour, ripostât par un sermon, elles s'accordaient parfaitement ensemble. La première semaine qui suivit leur séparation, Nina s'ennuya beaucoup et ne sut plus comment passer son temps : un incident qui survint lui donna à réfléchir : cet incident, que nous allons raconter, ouvre une page nouvelle à notre histoire.

Assise sur la véranda, après son déjeuner, elle entend tout à coup des cris déchirants ; elle accourt, et à son grand étonnement, elle aperçoit Milly entourée d'une foule qui se livrait à de bruyantes démonstrations de joie ; elle s'informe de ce qui se passe : son amie avait la tête enveloppée, le bras en écharpe, et sa démarche n'était plus cette allure vive et joyeuse qui lui était habituelle.

— Milly, dit Nina courant au-devant d'elle, qu'avez-vous ?

— Rien, mon enfant ; maintenant que me voici arrivée, je suis contente, répondit Milly.

— Mais enfin qu'avez-vous au bras ?

— Pas grand-chose, mon maître a fait feu sur moi, mais, grâce à Dieu, il ne m'a pas tuée ; je ne lui en veux pas, mais je le dis tout haut, ce n'est ni d'un honnête homme, ni d'un homme juste de me maltraiter comme il l'a fait ; aussi je me suis sauvée.

— Entrez tout de suite à la maison, dit Nina tout en accompagnant Milly jusqu'au pied de l'escalier. Hélas ! je savais que l'on ne pouvait pas se fier à cet homme. Voilà donc cette bonne place qu'il vous a trouvée ! c'est vraiment désolant.

— Sans doute, dit Tomtit, qui marchait à la tête d'une bande de jeunes nègres, tenant une serviette sur le bras et dans la main un couteau à nettoyer, tandis que Rose, le vieil Old Hundred et d'autres domestiques arrivèrent près de Milly et de Nina sur la véranda.

— Mon Dieu ! s'écria tante Rose, a-t-on jamais rien vu de pareil ?… Voilà ce qui arrive lorsque nos anciennes familles louent leurs esclaves à des gens du commun !

— Il faut dire aussi que Milly a toujours été un peu trop fière, dit le vieil Old Hundred ; cela ne lui va pas, elle porte trop haut la tête !

— Allez-vous-en donc, vieux scarabée, dit tante Rose, personne ne porte la tête plus haut que vous !

Nina, après avoir renvoyé la bande de petits noirs, se mit à examiner les blessures de sa pauvre amie : le bras était percé d'une balle qui avait entamé les chairs assez profondément ; la chaleur et la fatigue avaient enflammé la blessure. En ôtant le bandage qui entourait la tête, on remarquait un grand nombre de contusions.

— Que signifie tout cela ? s'exclama Nina.

— Oh ! c'est qu'il m'a battue, mon enfant, mais il était ivre, et ne savait plus ce qu'il faisait.

— Quelle horreur ! dit Nina ; regardez donc, ajouta-t-elle se retournant vers sa tante. Voilà ce que c'est que d'avoir vendu cette pauvre Milly !

— Comment faire ? dit tante Nesbit d'un ton triste.

— Comment faire ! mais il faut soigner ces blessures, reprit Nina, et se mettant de suite à l'œuvre, elle sonna pour se faire apporter de l'eau tiède. Milly, dit-elle, je vous panserai moi-même ! je suis bonne garde-malade, allez, quand je veux m'en mêler.

— Que Dieu vous bénisse. Oh ! qu'il est doux de se retrouver au milieu de vrais amis !

— Vous ne nous quitterez plus, reprit Nina tout en nettoyant la plaie… là, vous vous trouvez mieux, n'est-ce pas ? maintenant vous allez vous coucher dans ma chambre, et rien ne vous empêchera de prendre un peu de repos.

— Oh ! merci, merci, chère enfant, mais je reposerai aussi bien dans ma propre chambre.

C’est là, dans cette chambre, que Nina, avec son énergie ordinaire, prit soin de sa pauvre Milly.

Après qu’elle eut couché sa malade, elle la couvrit de son châle et la quitta en lui recommandant de se tenir bien tranquille et de tâcher de dormir.

Nina prit immédiatement des renseignements sur la date et les détails de cette aventure.

— C’est trop fort, dit-elle à sa tante, nous en aurons raison, et les coupables le payeront cher !

— Songez donc aux frais de poursuite, dit tante Nesbit, et puis il faut du temps.

— Oh ! s’écria Nina, je vais écrire à Clayton, il sera de mon avis… Il comprend la loi, lui, et il se chargera de cette affaire.

— Les frais seront considérables, dit tante Nesbit piteusement… Oh ! mon Dieu ! un malheur ne vient jamais seul ! si elle ne consent pas à retourner chez ses maîtres, ses gages seront perdus ; faudrait-il encore s’exposer aux chances d’un procès ?

— Voyons, ma tante, raisonnons un peu… Vous n’avez pas l’intention de renvoyer Milly, n’est-ce pas ?

— Nullement ; mais je dis que ce sera une grande perte, voilà tout !

— Vous parlez, ma tante, comme si vous ne pensiez qu’à vous ; c’est de l’égoïsme… mais songez donc à ce que la pauvre Milly a souffert.

— J’y songe, et j’en suis fâchée… Je voudrais savoir si elle sera malade longtemps… Toutefois, j’aurais voulu avoir loué une autre esclave que Milly… elle était bien utile.

— Il suffit, dit Nina avec indignation en quittant la chambre pour aller voir Milly… Elle ne voit qu’elle et ne pense qu’à elle. Ah ! pourquoi Milly ne m’appartient-elle pas ?

Au bout de deux ou trois heures de sommeil, Milly sortit de sa chambre presque remise ; sa constitution vigoureuse et sa forte santé lui firent endurer son mal avec courage, et Nina eut la flatteuse assurance que, dans peu de jours, sa chère Milly serait complètement rétablie.

— Voyons ! Milly, je meurs d’impatience…, racontez-moi tout ce qui vous est arrivé, dit Nina.

— Mon enfant, dit Milly, on m’a louée à Mr Barker, et on m’a dit que c’était un très bon maître ; c’était à peu près vrai, mais il y avait en lui deux natures : l’une bonne, l’autre mauvaise. Voyez-vous, mon amour, je ne me

permettrais pas de dire qu'il s'enivrait quelquefois, il lui fallait si peu de whisky pour lui faire perdre la tête, mais il n'était pas facile de lui plaire ; sa femme n'était pas trop mauvaise non plus… Je croyais donc que les choses marcheraient bien, et j'en étais, comme vous pouvez le supposer, fort contente… Mais voilà qu'un jour il arrive transporté de colère. L'enfant d'une de ses jeunes esclaves, occupé à repasser, laissa tomber quelques taches sur le linge du maître, qui passait par là à ce moment ; à cette vue, il devint furieux et se répandit en jurements tels que jamais je n'en entendis de pareils : il jurait de tuer cet enfant ; et je crois qu'il l'aurait fait ou qu'il allait le faire, quand le pauvre petit vint se cacher derrière moi. Ce fut alors qu'il tourna sa fureur contre moi, et me frappa à coups de lanières de bœuf, si cruellement, que je pensais qu'il allait me faire périr, lorsque, m'échappant de ses mains, je pus parvenir jusqu'à une porte par laquelle je fis entrer l'enfant tout effrayé ; Hannah l'y suivit ; alors on eût dit un tigre acharné à ma poursuite ; il m'avait meurtrie affreusement, et voyant qu'il ne pouvait m'atteindre, il saisit sa carabine, fit feu sur moi, et la balle vint me frapper au bras ; mais, grâce au Seigneur, mon bras n'est pas cassé… Je me suis sauvée à toutes jambes, et me réfugiai dans un endroit où des gens de couleur pansèrent mes blessures et m'ont donné asile pendant un ou deux jours ; puis je suis arrivée ici, comme vous me l'aviez recommandé.

— Vous avez bien fait, dit Nina… Je vais faire poursuivre cet homme.

— Non, miss Nina, non, ne lui faites pas de mal, sa femme est si bonne, et d'ailleurs il n'avait pas sa tête à lui.

— Ne vous y opposez pas, Milly ; ce ne serait pas rendre service aux personnes de votre condition.

— Vous avez raison, miss Nina ; cependant je ne voudrais pas paraître me venger.

— Il ne s'agit pas de vengeance… quoi qu'il en soit, j'écrirai à Mr Clayton pour lui demander un bon conseil.

— C'est un cœur généreux, dit Milly ; il ne vous conseillera que ce qui est juste ; et tout s'arrangera pour le mieux.

— Oh ! dit Nina, il faut qu'un pareil homme sache que la loi n'est pas un vain mot !

Cela dit, elle se retira dans sa chambre et se mit à écrire à Clayton une lettre qui lui expliquait tout, et le priait de se rendre immédiatement à son appel.

Ceux de nos lecteurs qui se sont trouvés dans des circonstances semblables ne s'étonneront pas de l'empressement que mit Clayton à revenir à Canema : nous le revoyons donc de nouveau au milieu du cercle de famille. Il se chargea de l'affaire avec l'entraînement de l'enthousiasme.

— Nous devons, dit Clayton, pour l'honneur de notre pays et la pureté de nos institutions, démontrer l'efficacité de la loi, surtout lorsqu'il s'agit de cette classe qui, ne pouvant se défendre, se place naturellement sous sa protection. Ce sont des mineurs dont les droits ne sauraient être impunément violés.

Clayton se rendit, sans plus tarder, à l'habitation où Milly avait été employée : là, il recueillit tous les renseignements et apprit que les principaux témoins appartenaient à la race blanche. Ainsi, une femme qui travaillait dans une chambre voisine du théâtre du crime, avait tout vu, et le meurtrier avait, en outre, été aperçu au moment où il faisait usage de son arme par des ouvriers occupés dans un champ voisin. Ces importants témoignages ne permettaient pas de douter que l'affaire n'eût une heureuse issue. La cause fut immédiatement inscrite au rôle.

OceanofPDF.com

27
Le début

— Eh bien ! disait Frank Russel à un groupe d'avocats avec lesquels il était assis dans une des salles du palais de justice à E…, cherchez des infracteurs, Clayton a monté son cheval de bataille et va fondre sur nous, comme le léviathan sort des joncs.

— Clayton est un bon garçon, reprit l'un des interlocuteurs, et je l'aime malgré sa taciturnité.

— *Bon !* dit Russel en quittant son cigare de sa bouche, bon, comme dit l'homme des bois, mais rien autre chose ; c'est un gros canon de soixante-quatorze, dont la bouche est chargée de honte, mais s'il faisait feu une fois, je craindrais qu'il emportât le monde avec lui ; parce que, voyez-vous, la bonté seule ne convient pas à notre nature mortelle. C'est une excellente chose pour lui que la cause qu'il va défendre pour cette jeune fille ; elle est tout à fait du domaine de son genre héroïque. Quand j'entendis parler de cette affaire, je vous assure que je me remuai ; je me mis en marche, et j'engageai Smithers, Peters à remettre les autres procès, afin de lui laisser le champ libre et de lui faire beau jeu : s'il réussit, en effet, cela peut lui donner le goût de plaider, et l'y faire persévérer.

— Comment, dit l'autre, est-ce qu'il n'aime pas le barreau ? est-ce qu'il boude la loi ?

— Non ; seulement Clayton a un de ces cerveaux inquiets, adversaires de presque tout ce qui se fait dans ce monde, et je parierais qu'il n'entreprend pas une cause sur douze. Il tient et résiste comme un vieux tiroir de commode ; quoi qu'il en soit, cette défense d'une femme esclave lui conviendra, à T…

— C'est une gentille créature, n'est-ce pas ? dit l'un d'eux.

— Et qui appartient à une bonne et ancienne famille, dit un autre.

— Oui, dit un troisième, mais je crois aussi que la dame de son cœur n'est pas étrangère dans la cause.

— Oui, dit Russel, sans doute ; la femme appartient à une famille qui lui est alliée, m'a-t-on dit. Miss Gordon est une charmante fille, capable de ressentir comme d'inspirer l'amour, et les Gordon sont d'une famille très influente : il est certain de gagner sa cause, quoique je ne voie pas bien clairement que la loi lui donne raison.

— Vraiment ? dit l'avocat de la partie adverse, qui répondait au nom de Will Jones.

— Non, dit Russel ; il est certain qu'il a contre lui la loi, mais cela n'y fera rien. Quand Clayton est bien inspiré, il vaut, je vous assure, à lui seul, toute une armée, et je ne doute pas qu'il entraîne avec lui le jury et le juge, et ce ne sera pas long.

— Je suis étonné, dit un autre, que Barker…

— Oh ! Barker !… Barker, vous savez, appartient à cette classe moyenne qui est toujours en hostilité avec les anciennes familles ; il combat, c'est parce que c'est contre les Gordon, voilà tout, et cela flatte ses idées de républicanisme ; il ne se laissera pas accabler par les Gordon ; Barker a dans les veines du sang écossais, et il luttera jusqu'à la mort.

— Clayton fera un éloquent discours, dit Jones.

— Un discours ! reprit Russel, Dieu me bénisse ! je pourrais en faire un semblable, parce que, voyez-vous, c'est réellement un outrage dont il va poursuivre la réparation, et un outrage commis sur une femme, créature toujours respectable ; et puis il y a les arguments de l'humanité – et en outre, la tâche digne d'un chevalier de se consacrer à la défense des malheureux. Je ne demanderais pas mieux que d'avoir à plaider une semblable cause ! Mais Clayton le fera encore mieux, parce qu'il a une sincère conviction ; malgré cela, il restera toujours quelque chose à dire et à faire. Certes, quand un homme déploie toute la magnificence de la parole, il donne au sujet qu'il traite une force entraînante et irrésistible.

— En ce cas, dit un des avocats, je ne comprends pas comment vous, Russel, ne croyez pas que la justice est du côté de Clayton ; je suis persuadé qu'il y a culpabilité flagrante dans cette affaire.

— Sans doute, dit Russel, ce Barker est un sot, une bête brute ; il doit être condamné, puni, emprisonné ; cependant il n'a pas réellement dépassé ses limites légales ; car la loi donne au loueur les mêmes droits qu'au maître. Il n'y a pas moyen d'éluder, de sortir de là, selon moi : et cet acte eût été commis par un maître, personne ne pouvait y trouver à redire. Les maîtres,

dans ces circonstances, arguent de la méchanceté des esclaves, et cela passe inaperçu.

— Eh bien ! Russel, dites-moi, reprit Jones, ne pensez-vous pas que cela est inique ?

— Pour la loi, j'en conviens, mais le monde est rempli de toutes choses aussi injustes.

« Oh ! quant à cela, c'est une triste et vilaine chose que le monde, dit Russel allumant un nouveau cigare.

— Eh bien ! comment pouvez-vous croire que Clayton réussira, dit Jones, puisque la loi est si évidemment contre lui ?

— Oh ! que Dieu vous bénisse ! vous ne connaissez donc pas Clayton ! C'est un grand mystificateur ! D'abord il s'attaque lui-même, et alors, remarquez bien ceci, comme il s'attaque lui-même, il range tous les auditeurs à son avis et, par cette habile manœuvre, il ne trouve plus de contradicteurs. Je le dis avec peine, Jones, l'absence de cette faculté est un grand obstacle pour moi dans une certaine classe de causes. Je suis pathétique, éloquent ; mais je n'ai pas confiance dans mes propres forces et c'est là mon malheur. C'est la faculté de savoir se combattre et se vaincre soi-même, pour s'assurer un succès, qui fait les hommes supérieurs. Si ces hommes voyaient la vie telle qu'elle est, c'est-à-dire dépouillée de tous les prestiges qui nous la cachent, telle enfin que je la vois, moi, soyez-en sûr, ils ne pourraient pas émouvoir et susciter l'enthousiasme.

— Cela m'attriste toujours, Russel, de vous entendre parler ainsi ; il semble que vous ne croyiez à rien.

— Oh ! si, je crois, dit Russel ; je crois à la table de multiplication et à plusieurs autres choses de cette nature, à l'arithmétique, et puis aussi aux méchants et à la méchanceté ; mais, quant aux magnifiques abstractions de Clayton, je me contente de lui souhaiter le bonheur qu'il mérite. Et pourtant je le croirai tandis qu'il parlera ; vous de même et tous les autres auditeurs également ; voilà ce qu'il y a de curieux ; il n'y aura pourtant rien de changé au sujet qu'il aura traité et je le trouverai tel en m'éveillant le lendemain. C'est fâcheux qu'on ne puisse pas se servir d'hommes comme Clayton, comme on se sert des canons. Il tue chaque fois qu'il fait feu, et s'il voulait me laisser le charger et le braquer, lui et moi nous serions capables de bouleverser la terre. Mais le voici !

— Bravo, Clayton ! tout est-il prêt ?

— Oui, dit Clayton, je le crois. Quand l'affaire sera-t-elle appelée ?

— Aujourd’hui, il me semble, dit Russel.

Clayton était destiné à avoir un nombreux auditoire pour son premier plaidoyer, car les Gordon étant d’une famille influente et très étendue, cette affaire avait excité parmi eux un grand intérêt ; Clayton avait, personnellement, beaucoup d’amis dévoués, curieux d’assister à ses débuts ; son père, sa mère et sa sœur devaient y assister ; car quoique domiciliés dans une autre partie de l’État, ils étaient en ce moment en visite, dans le voisinage de la ville de E.

Il y a toujours, au début d’une carrière quelconque, pour un jeune homme, quelque chose qui ressemble au premier balancement d’un navire et qui inspire une sympathie générale. Le père, la mère, la sœur de Clayton et Nina, au moment de la scène que nous venons de rapporter, étaient assis ensemble dans le salon d’un ami à E…, discutant sur le même sujet.

— Je suis sûre qu’il gagnera sa cause, dit Anne Clayton avec la confiance d’une femme généreuse et d’une sœur dévouée. Il m’a communiqué toute son argumentation ; elle est irrésistible. Vous en a-t-il dit quelque chose, mon père ?

Le juge Clayton se promenait d’un bout à l’autre de la salle, les mains derrière le dos, avec un air de gravité qui lui était habituel. Il s’arrêta court à la question de sa fille et répondit :

— L’esprit d’Edward et le mien sont si différents que je préfère ne pas l’embarrasser par des conférences à ce sujet ; je regarde cette cause comme une triste cause, et j’aimerais mieux lui en voir plaider une autre.

— Pourquoi ? dit Nina vivement ; ne pensez-vous pas qu’il doive la gagner ?

— Non, si elle est jugée d’après la loi, dit le juge Clayton ; pourtant Edward a beaucoup d’éloquence, beaucoup d’habileté pour faire oublier le point principal, de sorte qu’il pourrait bien réussir.

— Comment ? dit Anne, je croyais que tout était jugé d’après la loi ! autrement à quoi servirait-elle ?

— Vous êtes bien innocente, mon enfant, dit le juge Clayton.

— Mais, mon père, la preuve de l’outrage est très évidente ; personne ne pourrait prétendre à le justifier.

— Personne ne le ferait, mon enfant ; mais qu’importe ! le seul intérêt est de savoir si le coupable a outrepassé ses droits ; mon avis, à moi, est qu’il ne l’a pas fait.

— Oh ! mon père, quelle affreuse doctrine ! dit Anne.

— Je parle simplement de ce qui est, dit le juge Clayton, sans avoir la prétention de le justifier ; mais Edward sait remuer les cœurs, et, sous l'influence de son éloquence, l'humanité peut triompher aux dépens de la loi.

Le plaidoyer de Clayton commença dans l'après-midi et justifia l'attente de ses amis ; son apparence prévenait en sa faveur, sa voix était mélodieuse et son élocution très belle ; mais ce qui fit impression sur ses auditeurs, peut-être plus encore que tout cela, c'était l'atmosphère morale dans laquelle il semblait être, pleine d'élévations, de clarté, jointe à une gravité et une chaleur de conviction, qui donnait une puissance secrète à toutes ses paroles. Il parla de la doctrine des relations dépendantes de la vie et de ces règles par lesquelles elles doivent être dirigées et restreintes, et montra que, tandis que le pouvoir absolu semble être une condition nécessaire de beaucoup de rapports de la vie, la raison et le bon sens à la fois posent à ce pouvoir certaines limites. La loi garantit au parent, au surveillant et au maître, le droit de forcer à l'obéissance par le châtiment, par la raison que, le sujet étant supposé imparfaitement développé, sa bonne volonté en tout a cru bien faire d'assurer ce droit à son maître légitime. Le bien du sujet, dit-il, est considéré comme la fondation du droit ; mais quand le châtiment est infligé sans une juste cause et d'une manière si inconsidérée et si brutale qu'elle met en danger la sûreté et le bien-être du sujet, le grand principe de fondation de la loi est violé. L'action devient tout à fait illicite, comme indigne de la protection légale, comme contraire à tout sentiment d'humanité et de justice ; il s'efforça donc de montrer, par des preuves irrécusables, que la cause était bien dans ces conditions.

En interrogeant les témoins, Clayton déploya une grande dignité et beaucoup de finesse, et, comme le sentiment de la cour était déjà prédisposé en sa faveur, le développement des débats ne fit qu'accroître ces bonnes dispositions. Les témoignages prouvèrent, de la manière la plus concluante, la bonté ordinaire du caractère de Milly, et la brutalité excessive de l'outrage qui lui avait été fait.

Dans sa conclusion, Clayton s'adressa au jury d'un ton élevé et solennel, sur les devoirs de ceux à qui est confiée la tutelle du malheureux.

— Nulle obligation, dit-il, ne peut être plus sacrée pour un esprit honorable, que l'obligation d'une parfaite indépendance. Le fait qu'une créature humaine n'a aucun refuge contre son pouvoir, aucun appel contre nos décisions, loin de conduire à une sécurité insouciante, est un des motifs

de prudence les plus puissants et doit éveiller en nous la plus grande sollicitude. La race africaine a vécu dans d'amères souffrances ; son histoire a été toute d'injustices et de cruautés révoltantes pour tout cœur honorable. Nous, aujourd'hui, qui soutenons le rapport du maître d'esclaves, nous recevons des mains de nos pères un terrible dépôt. Le pouvoir dont on n'est pas responsable est la plus grande épreuve de l'humanité, et, si nous ne gardons pas strictement notre pureté morale dans l'usage que nous en faisons, nous dégénérerons en despotes et en tyrans. Aucune considération ne peut nous justifier de tenir ce peuple en esclavage une heure, à moins que nous ne fassions de cet esclavage une relation de garantie, dans laquelle notre intelligence et notre force supérieures deviennent les protecteurs et les soutiens de leur simplicité et de leur faiblesse. Les yeux du monde sont attachés sur nous ; notre persistance à maintenir un état de choses est, à beaucoup d'égards, un texte de blâme sévère.

« Montrons donc, par l'esprit dans lequel nous administrons nos lois, par l'impartialité avec laquelle nous protégeons leurs droits, que le maître de l'Africain abandonné est son meilleur et son plus fidèle ami.

Il était évident que, quand Clayton parlait, il entraînait tout l'auditoire avec lui. Le défenseur de la partie adverse se sentit décontenancé. Il est difficile, en effet, de faire de l'éloquence en défendant un acte manifeste de tyrannie et de cruauté ; il avait, en outre, le grand désavantage, non seulement de ne pas être sûr de sa cause, mais de succéder à une parole qui vibrait encore dans tous les cœurs de l'auditoire.

En résumé, le juge chargea le jury, s'il était d'avis que le châtiment avait été disproportionné et cruel, de décider en faveur de la partie plaignante. Le jury, après une courte discussion, se déclara contre le maître, et la première cause de Clayton fut gagnée !

Si jamais une femme se sent fière de celui qu'elle aime, c'est quand elle assiste à son triomphe en public ; Nina, quand l'affaire fut terminée, se tenait moitié riant, moitié rougissant, au milieu d'un cercle de personnes de son sexe qui, alternativement, la félicitaient et la raillaient sur le triomphe de Clayton.

— Ah ! dit Frank Russel, nous comprenons l'enchantement ! Le chevalier se bat toujours bien sous le regard de sa dame ! Tout le gain de cette victoire revient à miss Gordon. Elle a attiré à elle toutes les forces du côté opposé, comme la montagne d'aimant attirait les clous du vaisseau.

— Je suis heureux, dit le juge Clayton, en retournant à la maison avec sa femme, je suis très heureux qu'Edward ait eu un tel succès. Il est d'une nature si inflexible que j'avais grand peur qu'il n'adhérât pas à la loi ; elle contient, je l'avoue, bien des choses qui offenseraient naturellement un esprit comme le sien, toujours occupé de la vie idéale.

— Il a posé un noble principe, dit *mistress* Clayton.

— Je voudrais qu'il l'eût fait, dit le juge ! mais quoique ce fût une tâche bien ingrate, j'aurais pu réduire à néant son argumentation.

— Ne lui dites pas cela ! reprit *mistress* Clayton avec inquiétude ; laissez-lui sa satisfaction.

— Ne craignez rien, Edward est un excellent garçon, et j'espère que, dans quelque temps, il portera bien l'armure.

Pendant ce temps, Frank Russel et Will Jones se dirigeaient d'un autre côté.

— Ne l'avais-je pas bien prévu, dit Russel ; vous voyez Clayton a tout employé et il nous a rendus tous aussi solennels qu'une lecture préparatoire.

— Mais il avait de bons moyens, répondit Jones.

— Oui, sans doute ; je sais qu'il n'en a jamais manqué. Il bâtit de superbes arguments, toujours, et cependant on ne peut que dire, lorsque tout est fini : « Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela du tout. » Barker est furieux, je vous assure ; il jure qu'il en appellera ; mais cela ne signifie rien, Clayton a eu son succès tout de même ; il est évidemment lancé, il n'est pas plus insensible à une petite popularité que vous et moi, et si nous pouvions nous le ménager, nous aurions en lui un avocat de première force un de ces jours. Avez-vous vu miss Gordon pendant qu'il plaidait ? Par Georges ! elle était si belle, que j'étais fâché de ne pas l'avoir choisie pour moi !

— Est-ce cette petite coquette et sémillante miss Gordon dont j'ai entendu parler à New York ?

— Justement.

— Comment s'est-elle prise d'affection pour Clayton ?

— Elle ? que sais-je ? Son penchant pour Clayton est une des couleurs capricieuses de cette belle tulipe ! L'avez-vous remarquée, Will ? Son écharpe flottant pêle-mêle avec ses cheveux, et ses rubans d'un côté et son voile de l'autre ? Et puis ces yeux ! Tout vit en elle, jusqu'au bout de ses doigts ; elle me fait l'effet d'un églantier musqué, tout humide des gouttes de la rosée, tout éclatant de fleurs, avec de petites épines parmi tout cela. Ah ! il n'aura pas toutes ses aises avec elle !

OceanofPDF.com

28
La plantation des Magnolias

Le juge Clayton ne se trompait pas en supposant que son fils verrait avec satisfaction l'issue de la cause qu'il avait défendue. Comme nous l'avons déjà dit, Clayton avait une certaine aversion pour la jurisprudence ; pour répondre aux sentiments de son père, il s'était décidé à débuter dignement dans la carrière du barreau ; s'il n'avait suivi que la seule impulsion de son esprit, il se fût livré à un travail d'une philanthropie plus immédiate et plus pratique ; il eût préféré se retirer dans sa propriété et se dévouer avec sa sœur à l'éducation de ses serviteurs : mais il sentit qu'il ne le pouvait pas, avant d'avoir donné, par respect pour son père, une satisfaction éclatante à la vie professionnelle. Après la scène du jugement que nous avons décrite, il retourna à ses affaires, et sa sœur pria Nina de l'accompagner pour quelques semaines à leur plantation des Magnolias, où il est de notre devoir de la suivre.

Nos lecteurs se verront transportés, sans doute, avec satisfaction à l'ombre d'une marquise de l'habitation de Clayton, dans un bosquet de magnolias. Cette habitation tirait son nom d'une riche plantation de ces superbes arbres, au milieu de laquelle la maison était construite. C'était un bâtiment long et bas, entouré de marquises et orné, en abondance, de festons de ces plantes grimpantes si belles dans la latitude méridionale. Les appartements qui s'ouvraient sur la marquise où Anne et Nina se trouvaient assises, étaient fermés au jour pour éviter les moustiques, mais les portes ouvertes laissaient entrevoir l'intérieur comme un tableau ; les planchers couverts de nattes blanches, les meubles de bambou blond, les lits de linge blanc satiné, et çà et là de grands vases remplis de roses donnaient à cet intérieur un aspect de fraîcheur et de grâce attrayante. La matinée était encore peu avancée, et les deux jeunes amies déjeunaient en délicieux tête-à-tête, avant que le soleil eût séché la douceur bienfaisante de la rosée. La petite table placée devant elles était chargée de fruits choisis, dressés sur des plats recouverts de feuilles vertes, d'une jatte de lait glacé et d'un

délicat service de porcelaine, répandant le parfum du plus excellent café ; il ne manquait pas non plus de ces petits biscuits fins et de quelques-uns de ces pains exquis de froment dont tout cuisinier du Sud se montre fier à si juste titre. Nous n'omettrons pas non plus le bouquet central de roses de toutes saisons, de toutes nuances, dont l'arrangement faisait la joie de Lettice, une petite femme de chambre brune assez piquante.

Anne Clayton, avec une robe fraîche du matin, avec son teint pur, sa belle santé, ses blanches dents, son sourire franc et radieux, semblait la reine des roses, et elle régnait réellement dans sa plantation par le plus fort de tous les pouvoirs, celui de l'amour. La race africaine est enthousiaste et respectueuse ; aussi dans aucun salon, la beauté et les grâces d'Anne, ses manières distinguées, son maintien élégant ne pouvaient lui attirer plus de dévouement et d'admiration. La race nègre, avec beaucoup des défauts de l'enfance, possède aussi beaucoup de ses plus aimables qualités, entre autres la simplicité et la confiance avec laquelle elle témoigne son admiration pour ceux qui lui sont supérieurs. Nina n'était arrivée que depuis un jour seulement, et cependant elle n'avait pas manqué de lire dans les yeux de tous combien était absolu l'empire qu'Anne exerçait sur leurs affections.

— Que le parfum de cette fleur de magnolia est délicieux ! dit Nina ; que je suis heureuse que vous m'ayez réveillée de si bonne heure, Anne.

— Oui, dit celle-ci ; dans ce climat, se lever de bonne heure devient une nécessité de la vie pour ceux qui veulent goûter un plaisir réel, positif ; je suis une de ces personnes à qui il faut des plaisirs positifs ; un simple repos négatif, l'ennui, la méditation ne sont pas assez pour moi ; j'ai besoin de sentir que je vis, et que j'accomplis quelque chose.

— Oui, je vois, dit Nina. Vous n'êtes pas précisément comme moi, vous êtes réellement maîtresse de maison ! Quelle habileté surprenante vous déployez ! mais comment est-il possible que vous ne fermiez rien à clef ici ?

— Non, dit Anne, rien ; je me suis débarrassée de la charge des clefs, grâce à Dieu ! Quand je vins ici, d'abord chacun me dit que c'était pure folie qu'une semblable innovation ; je répondis que j'étais déterminée à en essayer, Edward soutint que j'avais raison, et vous pouvez voir que j'ai réussi.

— En vérité, reprit Nina, il faut que vous ayez un pouvoir magique ; car je n'ai jamais vu gérer une maison avec une telle félicité et avec autant

d’harmonie ; tous vos serviteurs ont l’air de penser, d’imaginer et de s’intéresser à tout ce qu’ils font. Comment avez-vous commencé ? Comment avez-vous fait ?

— Eh bien ! dit Anne, je vais vous raconter l’histoire de la plantation. D’abord, elle appartenait à l’oncle de ma mère ; pour parler franchement et sans vouloir manquer de respect à la mémoire de mon parent, je dois vous dire, pour rendre hommage à la vérité, que c’était un homme débauché et sans principes ; il menait ici une existence d’athée, une vie honteuse, en sorte que les pauvres êtres placés sous sa domination étaient encore plus athées que lui. Il vivait avec une femme de couleur d’un caractère violent et colère jusqu’à la férocité ; les serviteurs étaient tour à tour gâtés par une extrême indulgence ou victimes d’une extrême cruauté. Vous ne sauriez vous faire l’idée de l’état dans lequel nous les trouvâmes ; le cœur fut sur le point de me manquer. Mais Edward me dit : « Persistez, ma sœur, et ne voyez que le bien que vous pouvez faire. » Cet encouragement fut pour moi comme un baume salutaire. Je me rappelai alors ce que j’avais vu dans ces établissements de bains de santé, où les malades sont amenés languissants, pâles, froids, mourants ; il semblerait que l’eau froide doit les tuer. Eh bien ! cette eau administrée avec intelligence par d’habiles médecins rappelle en eux le principe de la vie, et les fait pour ainsi dire renaître : ce fut précisément ce qui advint pour mes serviteurs. Je les appelai tous à la fois et je leur dis : « On vous a toujours regardés jusqu’ici comme des êtres pervers, enclins surtout au vol, dont il faut se méfier, et l’on pense que l’on ne peut avoir en vous aucune confiance et qu’il faut tout fermer à clef : moi je pense tout autrement ; je crois que l’on peut se fier à vous : le monde ne sait pas découvrir ce qu’il y a de bon en vous, et pour le lui prouver je veux laisser les chambres, les portes, tout enfin ouvert, et je ne veux pas vous épier : libre à vous de vous emparer de ce qui m’appartient, si cela vous convient ; si après quelque temps de cette expérience, je reconnais que vous êtes indignes de ma confiance, je retournerai, pour vous gouverner, aux anciennes habitudes. » Eh bien ! ma chère, je n’aurais pas cru moi-même obtenir un tel succès. D’abord, la confiance est un principe au-dessus de tout autre pour la race africaine ; ils aiment qu’on ait d’eux une bonne opinion. Il y eut immédiatement la plus grande ardeur dans la maison ; les pauvres créatures, reconnaissant tout à coup que quelqu’un pensait pouvoir se fier à elles, ont mis leur amour-propre à justifier cette réputation ; les vieillards surveillaient les jeunes gens, et, par le fait, ma chère, ma tâche

devint très facile. Les enfants m’ennuyaient bien quelquefois, en allant fouiller dans les provisions et s’emparer des friandises malgré tous les efforts et toute la surveillance des mamans ; voici alors ce que je fis : je les réunis tous de nouveau et leur dis que leur conduite avait confirmé ma bonne opinion, que je savais qu’ils méritaient toujours ma confiance, et que mes amis étaient étonnés d’apprendre combien j’avais lieu d’être satisfaite ; que, cependant, j’avais observé que quelques-uns de leurs enfants m’avaient dérobé des gâteaux et d’autres friandises. « Je ne saurais, ajoutai-je, vous reprocher de désirer parfois quelques-unes de ces douceurs ; aussi je ne refuse pas à ceux de vos enfants qui en auraient envie, un morceau de gâteau, je serai même heureuse de leur en donner, mais il ne m’est pas agréable de trouver dans mon office des provisions entamées par d’autres que moi. Je vous avertis donc que, chaque jour, je mettrai à votre disposition une assiette de gâteaux, et ceux qui en voudront, pourront s’en servir librement. » Eh bien ! ma chère, vous ne le croirez pas, mon assiette de gâteaux resta là à sécher sans qu’aucun d’eux y ait touché.

— Il aurait fallu, dit Nina, que notre Tomtit fût ici ! Mais, en vérité, les enfants blancs n’ont pas tant de vertu.

— Ah ! ma chère, c’est qu’il n’y a pas chez eux le même désir d’inspirer la confiance et de mériter une bonne réputation ; il faut prendre cela en considération ; pour mes gens, c’était une jouissance inconnue qui avait pour eux tout l’attrait de la nouveauté.

— Oui, dit Nina, je comprends d’autant mieux l’excellence de ce moyen, qu’il réussirait avec moi : rien de tel, en effet, que la confiance ; si une personne se fie à moi, je suis liée par cet hommage rendu à mon caractère.

— Et cependant, reprit Anne, je ne puis persuader cela aux personnes de ma connaissance ; elles voient comme je fais, mais elles soutiennent que je ne puis réussir que par quelque art ou quelque secret magique.

— C’est vrai, dit Nina ; de semblables moyens sont précisément comme la baguette d’un enchanteur ; seulement, elle n’a pas le même succès dans toutes les mains ; il faut pour cela une femme au cœur ardent, généreux, sincère comme le vôtre, Anne ! Mais, dites-moi, vous fut-il possible d’établir votre système dans votre plantation comme dans votre maison ?

— Les ouvriers des champs furent plus difficiles à conduire sous quelques rapports, dit Anne, mais le même principe prévalut avec eux : Edward essaya tout ce qu’il put pour éveiller leur amour-propre, puis je lui conseillai de nous efforcer de leur donner des habitudes convenables avant

la construction de nos cabanes ; je lui dis aussi qu'ils ne pourraient pas apprécier l'ordre et la propreté : « Vraisemblablement, ils ne le peuvent pas, me répondit-il, mais nous ne devons pas le supposer. » Et il donna immédiatement des ordres pour bâtir ce joli rang de cabanes que vous avez vues en bas, aux quartiers. Il éleva un grand établissement de bains ; cependant il n'imposa pas d'abord aux soins de propreté, des règles trop sévères. Ceux qui commencèrent à s'y soumettre furent remarqués et encouragés, et comme c'était une occasion de se faire bien voir, la chose prit rapidement. Il fallut beaucoup de temps pour leur apprendre à être convenables, exacts et propres, même après leur en avoir inspiré le désir ; car les personnes qui aiment l'ordre et la propreté n'ont pas toujours la prévoyance et l'habileté nécessaires pour les pratiquer ; néanmoins, il y eut un progrès constant. Une particularité curieuse des arrangements d'Edward donna lieu à une foule de scènes singulières. Il a institué une sorte de jury parmi eux. Il y a certaines règles d'ordre et de bien-être pour la plantation, auxquelles tous se soumettent d'un commun accord, et dans toutes discussions, l'homme est jugé par ses pairs. Mr Smith, notre agent, dit que ces scènes sont quelquefois très divertissantes ; généralement il s'y manifeste beaucoup de subtilité et de bon sens ; cependant il ajoute qu'ils sont ordinairement beaucoup plus sévères qu'il ne le voudrait ; la manière dont on a traité autrefois ces pauvres créatures était si barbare, qu'elle les a rendues dures et sévères. Je vous assure, Nina, que je n'ai jamais mieux apprécié la sagesse de Dieu dans les lois qu'il fit pour les Juifs, que depuis que j'ai essayé moi-même de sortir cette bande d'esclaves de la barbarie. Ce que je viens de vous dire est le plus beau côté de l'histoire, je ne vous raconterai pas les difficultés et les épreuves par lesquelles il nous a fallu passer. Je me suis quelquefois presque épuisée et découragée ; mais, alors, je reprenais courage en pensant que, s'il y a dans le monde une mission difficile, c'est celle à laquelle je me suis vouée.

— Et qu'en disent vos voisins ? demanda Nina.

— Vous savez, répondit Anne, les familles que nous fréquentons sont très polies, très bien élevées, et, naturellement, n'auraient jamais la pensée de se mêler des affaires d'autrui, ou d'exprimer une divergence d'opinions, ouvertement, mais je crois qu'ils ont quelque soupçon sur notre façon d'agir ; j'ai cru m'en apercevoir à quelques mots qui leur échappent de temps en temps ; c'est un procédé qui doit trouver peu de crédit, car il ne rapporte pas d'argent. La plantation produit simplement pour elle seule, parce que son

revenu est pour Edward une considération tout à fait secondaire. Ce qui excite le plus de murmures, c'est la lecture, que nous apprenons à nos nègres ; je donne moi-même aux enfants des leçons de deux heures chaque jour, dans la pensée que cela portera moins ombrage que si je leur donnais un maître. Mr Smith instruit tous les hommes qui veulent se donner la peine d'apprendre. Tout homme qui accomplit un certain travail a droit, chaque jour, à deux ou trois heures de loisir qu'il emploie comme il lui plaît, et beaucoup les consacrent à leur instruction. Quelques hommes et quelques femmes lisent très bien, et Clayton envoie constamment des livres pour eux. Je crains que cela ne cause un grand scandale, car la loi s'y oppose, mais, comme les lois injustes sont quelquefois abolies, nous avons pensé que nous pouvions essayer de suivre ces principes. On se plaignit un peu de nos serviteurs, parce qu'au lieu d'avoir cet air de soumission servile de l'esclave, ils regardaient, parlaient et agissaient comme des hommes qui se respectent eux-mêmes. J'ai quelquefois peur qu'on vienne bouleverser nos plans – cependant j'espère que tout ira pour le mieux.

— Et quel est le but que se propose Clayton ? dit Nina.

— Mon frère pense qu'un jour ou l'autre, ils pourront être émancipés, comme jadis les serfs d'Angleterre. Je dois avouer que cela me semble peu probable, mais il dit que le meilleur moyen d'y parvenir, est que quelqu'un donne l'exemple, et il espère qu'avec le temps, cet exemple trouvera partout des imitateurs. Certes, il en serait ainsi si tous les hommes lui ressemblaient, mais hélas ! le nombre de ceux qui suivraient une voie aussi désintéressée est fort restreint, et voilà pourquoi je reste dans le doute. Mais qui vient là ? sur ma parole, c'est mon plus sincère admirateur, Mr Bradshaw.

En même temps, un homme d'âge moyen, à l'extérieur distingué, arrivait à cheval par l'allée qui longeait la véranda. Il portait à la main un magnifique bouquet de roses variées : après avoir mis pied à terre et abandonné son cheval au domestique, il monta les escaliers et se présenta devant Anne.

— Voici, dit-il, les premières fleurs des rosiers du jardin que j'ai planté à Rosedale.

— Elles sont admirables ! dit Anne, en acceptant le bouquet. Permettez-moi de vous présenter à miss Gordon.

— Veuillez, miss Gordon, me croire votre très respectueux serviteur, dit Mr Bradshaw, après un profond salut.

— Vous arrivez à propos, *mister* Bradshaw, reprit Anne ; je suis sûre que vous n'avez pas pu déjeuner avant de partir ; ainsi, asseyez-vous et joignez-vous à nous.

— Volontiers, miss Anne, dit Mr Bradshaw ; une invitation aussi séduisante ne saurait être refusée.

Et bientôt le troisième convive, installé à la petite table, y brilla par son amabilité.

— Eh bien ! miss Anne, où en êtes-vous de vos plans ? où aboutissent toute votre bienveillance, tous vos soins ? J'espère que cette administration digne d'un ange n'épuise pas vos forces.

— Du tout, *mister* Bradshaw, vous devez le voir.

— Non, en vérité ; mais tant de persévérance et d'énergie a le droit de provoquer l'étonnement non moins que l'admiration.

L'œil exercé de Nina observa que Mr Bradshaw avait cet air préoccupé et inquiet d'un homme chargé d'un message particulier, et que la présence d'un tiers embarrasse : aussi, dès qu'elle eut fini de déjeuner, elle prétexta qu'elle avait laissé son aiguille à crochet dans son appartement, et, refusant l'offre d'Anne d'envoyer un domestique la chercher, parce que personne qu'elle ne pourrait la trouver, elle quitta la véranda.

Mr Bradshaw était, depuis de longues années, l'ancien ami de la famille ; c'était pour Anne presque un parent, ce qui lui permettait de parler en toute franchise. Au moment où la porte du salon se referma derrière Nina, il approcha sa chaise de celle d'Anne avec l'empressement visible d'un homme qui veut entamer une confidence.

— La vérité est, ma chère miss Clayton, dit-il, que j'ai sur le cœur quelque chose qu'il faut que je vous dise, et j'espère que vous trouverez dans ma vieille amitié pour votre famille une considération suffisante pour me justifier de traiter avec vous de sujets qui réellement ne regardent que vous seule. Voici le fait, ma chère miss Clayton : j'assistais l'autre jour à un dîner de gentlemen, chez le colonel Grandon. Il y avait là une réunion choisie, comme vous savez : les Howard, les Elliot, les Howland et autres personnages de distinction ; la conversation tomba sur votre frère : on parla de lui avec la plus grande considération, on témoigna le respect le plus profond pour la noblesse de ses intentions ; mais on ajoutait qu'il suivait une route dangereuse.

— Dangereuse ? interrompit vivement Anne.

— Oui, réellement dangereuse ; et je dois vous dire que c’est aussi mon avis, bien que peut-être il ne soit pas aussi fortement prononcé que celui des autres.

— En vérité, dit Anne, je ne vous comprends pas !

— Ma chère miss, il s’agit de ces améliorations que vous introduisez chez vous. Veuillez ne pas mal interpréter mes paroles… Ces améliorations, admirables en elles-mêmes, tentées dans les plus louables intentions, ont cependant un côté dangereux, très dangereux.

Le ton solennel, mystérieux, avec lequel ces derniers mots furent prononcés, fit sourire Anne ; mais quand elle vit l’expression de sincère intérêt que prenait le visage de son excellent ami, elle comprima sa gaieté et lui dit :

— Expliquez-vous, je vous prie, car je ne vous comprends pas.

— Comment ! miss Anne, cela est pourtant bien précis. Nous rendons justice à votre humanité, à votre indulgence, à votre abnégation pour vos serviteurs : l’admiration générale vous est acquise ; vous êtes réellement un modèle pour nous tous ; mais quand vous en arrivez à leur enseigner la lecture et l’écriture, je crois, miss Anne, dit-il en baissant la voix, je crois que vous ne considérez pas quelle arme dangereuse vous placez entre leurs mains. L’instruction s’étendra sur les autres plantations, les nègres intelligents en profiteront et les plus dangereux sont justement ceux qui pourront s’instruire.

— Eh bien, s’ils s’instruisent ? dit Anne.

— Comment ! vous ne comprenez pas, chère miss Anne, dit-il toujours en baissant la voix, les facilités que cela leur fournirait pour les complots, pour les insurrections ? Écoutez, miss Anne, j’ai lu l’histoire d’un homme qui construisit une jambe de liège avec une telle perfection qu’elle aurait marché toute seule ; et quand il voulut s’en servir, il ne lui fut plus possible de l’empêcher de marcher et elle le fit marcher jusqu’à ce que mort s’ensuive : le pauvre diable mourut effectivement après avoir gravi des montagnes, traversé des vallées en si grand nombre qu’il en était épuisé : alors la maudite jambe s’allongea et court encore aujourd’hui avec le squelette de son auteur.

À cet endroit de son récit, le bon Mr Bradshaw, cédant à l’idée drolatique de cette scène, se renversa sur son siège et se mit à rire de tout son cœur et avec tant d’abandon que son visage se couvrit de larmes joyeuses qu’il étancha avec son mouchoir de fine batiste.

— Vraiment, *mister* Bradshaw, votre narration est très amusante, mais je n'en saisis pas bien l'analogie, dit Anne.

— Quoi ! vous ne saisissez pas ? Vous commencez par enseigner aux nègres la lecture et l'écriture ; à l'aide de ces premières clartés ils se dirigent en avant, ils ouvrent les yeux, regardent autour d'eux et réfléchissent ; puis ils se font des opinions, refusent de se soumettre à votre volonté et vous finissez par l'insurrection.

« S'ils ne réussissent pas à se soulever, ils deviennent mécontents ; et vous avez alors toutes les peines imaginables pour les dompter. Puis viennent les conspirations, les émeutes, quelle que soit la manière dont vous les traitiez ; nous en avons fait la triste expérience dans la Caroline du Sud ; elle fut terrible pour nous. Eh bien ! tous les chefs de cette conspiration savaient lire et écrire et n'avaient rien à désirer sous le rapport du bien-être, car tous étaient traités par leurs maîtres avec une grande considération. C'est un douloureux chapitre de l'histoire de cette race ; vous avez là une nouvelle preuve qu'il n'y a aucune confiance à leur accorder. D'ailleurs, le meilleur moyen de venir à bout des nègres, à mon avis, est de les rendre heureux ; donnez-leur abondamment le manger, le boire, les vêtements, laissez-les s'amuser, se distraire, et ne les faites pas trop travailler ; je crois que ce régime vaut infiniment mieux que celui de l'instruction qui les fait réfléchir. Remarquez cependant, dit-il, voyant qu'Anne se disposait à l'interrompre, remarquez que j'admets naturellement l'instruction religieuse ; ce système d'instruction orale, qui leur apprend les cantiques et les passages de l'Écriture en rapport avec leur condition, voilà justement ce qui convient et qui n'offre pas les mêmes dangers. J'espère que vous m'excuserez, miss Anne, mais c'est la véritable opinion des gentlemen ; ils trouvent que vos améliorations nuisent à leurs propres nègres. Vous n'ignorez pas que chaque innovation se transmet d'une plantation à une autre ; l'un de ces gentlemen me disait qu'il avait trouvé un homme très intelligent, marié à l'une de vos femmes, étudiant un *a b c*. Il ajoutait qu'il n'eût pas été plus effrayé de rencontrer cet homme armé d'une carabine ; parce que c'était justement un de ces hommes fiers, rusés et résolus, qui sont capables de tout quand ils savent lire et écrire. Et voyez ce qui arrive : le maître s'empare du livre et lui dit qu'il le punira s'il le retrouve jamais avec un livre. Qu'en résulte-t-il ? L'homme boude, fait la grimace et enfin le maître, n'en pouvant plus rien obtenir, est obligé de le vendre : voilà comme les choses tournent !

— Eh bien, dit Anne, un peu embarrassée, je défendrai formellement à nos gens de laisser sortir les livres de leurs mains, et je leur interdirai toute communication hors de la plantation.

— Mais, miss Anne, vous ne le pourrez pas ! Vous ne connaissez donc pas la passion de la nature humaine pour tout ce qui est défendu, c'est bien plus cette passion qui les domine que l'amour de la lecture. Vous ne pouvez pas restreindre à votre plantation seule l'expérience que vous faites ; c'est comme un incendie qui atteindra et brûlera toutes les plantations environnantes ; et, je ne vous le cacherai pas, c'est pour nous une question de vie ou de mort ; oui, miss Anne, une question de vie ou de mort.

— Vraiment, mon cher *mister* Bradshaw, vous ne pourriez traiter avec moi un sujet plus pénible ; je suis réellement fâchée d'exciter les craintes de mes voisins, mais…

— Permettez-moi de vous rappeler aussi, miss Anne, qu'apprendre à lire et à écrire aux esclaves constitue un délit pour lequel une amende sévère est infligée par la loi.

— Je pensais, dit Anne, qu'une loi si barbare n'était qu'une lettre morte dans une communauté chrétienne, et que le meilleur témoignage que je pourrais donner au christianisme était certainement de n'en pas tenir compte.

— En aucune façon, miss Anne, en aucune façon ! Voyez ce qui se passe dans la Caroline du Sud : il y a trois nègres pour un blanc ; serait-il possible de les faire participer à l'avantage de l'éducation et de leur faciliter les moyens de communiquer entre eux ? Non, sans doute, et vous le reconnaissez vous-même. Les personnes bien élevées sont naturellement très éloignées de s'immiscer dans les affaires d'autres familles ; si vous vous fussiez contentée d'instruire en particulier quelques privilégiés, comme cela se fait quelquefois, on n'aurait pas déversé sur vous un blâme aussi sévère ; mais fonder des écoles ; ah ! je crains bien, miss Anne, que vous n'en retiriez que des conséquences désastreuses.

— Oui, je m'imagine, dit Anne, reprenant un peu d'assurance et rougissant légèrement, que je me vois moi-même accusée de péché et coupable du crime d'apprendre à lire aux enfants ! Tenez, *mister* Bradshaw, il est temps, je crois, que de telles lois soient abrogées ! N'est-ce pas leur iniquité même qui les fait mépriser ? La société les rejette, le peuple les repousse, et elles finissent par tomber d'elles-mêmes, comme le calice flétri de mes fleurs. Maintenant, *mister* Bradshaw, venez avec moi à mon école ;

je vais appeler mes élèves, dit Anne en descendant les degrés de la véranda ; je ne veux pas, mon ami, que vous jugiez avant d'avoir vu. Attendez un instant, je vais chercher, miss Gordon.

Et Anne, traversant le salon, reparut bientôt avec Nina ; toutes deux s'étaient coiffées de capotes blanches. Ils suivirent la droite de l'habitation jusqu'à une petite rangée de jolies cabanes chacune avec un petit jardin potager, et un petit parterre en avant soigneusement décoré de fleurs ; ils passèrent ensuite dans un bosquet de magnolias situé derrière la maison, et arrivèrent enfin à un petit bâtiment qui avait l'apparence d'un temple grec, en minimes proportions, et dont les piliers étaient garnis de festons de jasmins.

— Oh ! que cela est joli ! dit Mr Bradshaw.

— C'est ma salle d'étude, dit Anne.

Mr Bradshaw cherchait à dissimuler son étonnement, mais son émotion était tellement visible, qu'Anne lui dit en riant :

— La salle d'étude d'une lady doit être comme elle ; d'ailleurs, mon intention est d'inspirer à ces enfants des idées de goût, de raffinement et de respect de soi-même. Je veux les familiariser avec les idées de l'élégance et du beau.

Ce disant, ils montèrent les escaliers et entrèrent dans une grande salle où se trouvaient rangées de trois côtés des tables noires : les murs étaient cachés sous des tableaux représentant de jolis dessins lithographiés en France et coloriés avec goût ; çà et là étaient suspendues des cartes couvertes de citations de l'Écriture ; on voyait encore plusieurs rangées de pupitres très propres, devant chacun desquels se trouvait une petite chaise. Anne s'approcha de la porte et fit tinter une cloche ; au bout de dix minutes, on entendit le piétinement d'innombrables petits pieds qui montaient les degrés, et bientôt ils arrivèrent en foule ; il y en avait de tous les âges, depuis quatre et cinq ans jusqu'à quinze, et de toutes les races, depuis la peau d'ébène du nègre avec sa laine courte et frisée, jusqu'à la peau bronzée de l'homme de couleur, avec sa mélancolique figure, ses yeux brillants, et sa chevelure ondulée ; tous étaient vêtus d'un uniforme en étoffe bleue, avec des bonnets blancs et des tabliers. Ils défilèrent au son d'une de ces mélodies à rythme bien marqué, qui caractérisent la musique nègre, et marchant en cadence avec le chant, ils prirent leurs sièges respectifs, disposés selon leur âge et leur taille.

Dès qu'ils furent assis, Anne, après une pause, frappa dans ses mains, et aussitôt toute l'école entonna un cantique du matin, en quatuor, qui fut si admirablement chanté que Mr Bradshaw, tout à fait transporté, avait les larmes aux yeux. Anne fit un signe de tête à Nina et jeta sur lui un regard satisfait. Ils passèrent ensuite une revue rapide des classes : la lecture, l'épellation, l'écriture sur le tableau noir ; les plus petits des écoliers étaient réunis en groupes dans deux appartements qui se communiquaient sous la direction et la surveillance des jeunes filles les plus âgées. Anne promenait partout sa surveillance, et Nina, qui assistait à cette scène pour la première fois, ne pouvait retenir ses exclamations enthousiastes.

Les écoliers étaient animés évidemment par la présence des étrangers, et désireux de faire honneur à l'école et au professeur ; et les deux heures consacrées à cette visite furent bientôt écoulées.

Anne montra à Mr Bradshaw des exemples composés par ses élèves, en écriture, en dessins de cartes géographiques, et même en copies de petites cartes lithographiées, contenant des séries des modèles élémentaires du dessin ; Mr Bradshaw était stupéfait !

— Sur ma parole ! dit-il, ils sont étonnants ! Miss Anne, vous êtes une véritable magicienne, vous faites des miracles ! il faut que vous ayez trouvé la baguette d'Aaron ! ma foi, chère miss, vous courez le risque d'être brûlée comme sorcière !

— Bien peu de personnes, *mister* Bradshaw, savent combien il y a de qualités enfouies sous cette race trop négligée, dit Anne avec enthousiasme.

En retournant à la maison, Mr Bradshaw resta un peu en arrière ; son visage avait une expression pensive et presque triste.

— Eh bien ! dit Anne, regardant autour d'elle, un penny pour vos pensées.

— Oh ! je vois, miss Anne, dit Mr Bradshaw, que vous profitez de votre avantage ; je lis la joie du triomphe dans vos yeux ; mais, ajouta-t-il, après tout ce dont je viens d'être témoin, la capacité de vos enfants m'attriste malgré moi. À quoi cela aboutira-t-il ? à quel but cela peut-il servir ? sinon à les rendre incapables de supporter leur condition immuable, à les rendre mécontents et malheureux ?

— Mais, reprit Anne, il ne peut pas y avoir de condition immuable qui doive arrêter fatalement le développement de l'esprit humain ! Toute condition qui fait un malheur de l'entier développement des facultés que Dieu nous a départies, ne peut pas être salutaire, ne peut pas être juste ! Si

un esprit veut croître et grandir, tracez-lui un chemin et laissez-le marcher ; faites-lui place, et détruisez tout ce qui obstrue sa route.

— C'est là une terrible doctrine de nivellement, miss Anne.

— Que le nivellement se fasse, alors ! dit Anne, peu m'importe ! je suis du sang des chevaliers de l'ancienne Virginie, et rien ne m'effraie !

— Mais, miss Anne, comment expliquerez-vous que les esclaves les mieux élevés, les mieux traités, et comme vous dites, les plus parfaitement développés, soient précisément ceux qui ont fomenté l'insurrection de Charleston ?

— Et comment expliquerez-vous, reprit Anne, que les hommes les plus remarquables et les plus élevés sont précisément ceux qui se sont mis à la tête des insurrections en Italie, en Autriche et en Hongrie ?

— Vous admettez, alors, répliqua Mr Bradshaw, que si vous dites *A*, dans cette matière, vous êtes obligée de dire *B*.

— Certainement, dit Anne, et quand viendra le temps de dire *B*, je suis toute prête à le dire. Je crois, *mister* Bradshaw, que c'est toujours chose fort dangereuse de donner issue à la fumée, si l'on ne veut pas laisser partir le navire, mais quand la fumée est assez haute, laissez-le aller !

— Oui, mais, miss Anne, tout le monde n'est pas du même avis. Le fait est que nous ne sommes pas tous prêts à laisser partir le navire ; il contient toute notre fortune ! Si vous voulez vous-même tout faire dans l'intérêt de vos gens, il leur faudra inévitablement aussi la liberté, et vous dites que vous serez prête à la leur accorder ; mais vos feux s'élèveront sur nos plantations, et qui pourra les éteindre ? ne le voyez-vous pas ? Pour moi, tout enchanté que je sois de votre école, je ne puis en envisager les suites qu'avec terreur.

— Eh bien ! *mister* Bradshaw, reprit Anne, je vous suis très obligée de la franchise de cette conversation ; elle me prouve et votre amitié et votre sincérité. Malgré tout, cependant, je veux continuer à faire honneur au bon sens et à la civilisation de cet État de ne tenir aucun compte de ces lois indignes et impies ! Je m'efforcerai, néanmoins, d'être plus attentive et plus sur mes gardes ; mais s'il arrivait qu'on me mît en pénitence, *mister* Bradshaw, j'espère que vous viendriez me voir.

— Miss Anne, je vous demande mille pardons pour cette malheureuse allusion.

— Je veux cependant, dit Anne, vous imposer une pénitence : vous resterez la journée avec nous, et alors je vous montrerai mon jardin de roses

; j’ai un grand conseil à tenir avec vous sur certaines dispositions à prendre. Vous voyez que je veux vous envelopper dans ma conspiration : vous êtes déjà entré en complicité, en visitant mon école.

— Je vous remercie, miss Anne, je ne serais que beaucoup trop honoré d’être votre complice, dans quelque trahison que vous puissiez méditer ; mais en vérité, je joue de malheur ! Dire que j’ai engagé quatre amis célibataires à dîner avec moi, et me voir contraint de refuser votre offre si *séduisante* ! Il me faut partir presque de suite, pour éviter la trop grande chaleur !

Et en effet, Mr Bradshaw se mit en selle et disparut.

— Le voilà parti ! quel excellent homme ! dit Anne.

— Savez-vous, dit Nina en riant, que le voyant ce matin en proie à une certaine inquiétude que ma présence semblait redoubler, j’ai dû, par généreuse discrétion, me retirer pour lui laisser le champ libre.

— Enfant, dit Anne, Mr Bradshaw et moi avons depuis quelque temps adopté cette méthode ; aujourd’hui, c’est un de mes amis les plus bienveillants et les plus aimables.

— Chère miss Anne, comment n’éprouvez-vous d’amour pour personne ? dit Nina.

— Ma chère, je crois, dit Anne, que quelque chose en moi a été oublié lors de ma naissance ; à vrai dire, ajouta-t-elle, je n’ai jamais ressenti une grande admiration pour les hommes, ces seigneurs de la Création : je les supporte tant qu’ils ne sont pas amoureux ; mais s’ils le deviennent, je les trouve intolérables ; des lions amoureux, ma chère, vous le savez, perdent leur avantage. Je ne puis pourtant épouser ni mon père ni mon frère, et leur affection m’a inspiré le dégoût des autres hommes. D’ailleurs, je me trouve heureuse comme je suis, et qu’ai-je besoin qu’aucun d’entre eux figure dans mon existence ? N’y a-t-il pas une femme capable de se suffire à elle-même ? J’avouerai, cependant, chère Nina, que je suis bien fâchée d’être une cause de scandale et d’inquiétude pour nos voisins.

— À votre place, dit Nina, je voudrais persévérer dans mes plans… j’ai remarqué que l’on crée toujours des obstacles sous les pas de ceux qui tracent une voie nouvelle ; mais la certitude acquise que rien ne peut arrêter le progrès d’une entreprise, les détracteurs se retournent et cherchent à suivre le même sentier ; je suis persuadée qu’il en sera de même avec vous.

— Certes, l’occasion d’essayer ne leur manquera pas, dit Anne ; mais voilà Dulcimer qui monte l’avenue avec la boîte aux lettres ! Maintenant,

mon enfant, j’espère que vous me connaissez entièrement et telle que je suis.

En ce moment Dulcimer arriva près de la véranda, et remit la boîte aux lettres entre les mains d’Anne.

— Quel singulier nom vous lui avez donné ! dit Nina, et quel air comique a ce garçon ! Il y a en lui un type d’espiègle qui me rappelle une corneille.

— Oh ! Dulcimer n’appartient pas à notre régime, dit Anne. Il était, sous le règne des anciens maîtres de cette plantation, leur favori et Premier ministre, une espèce de bouffon de cour, et aujourd’hui, il sait à peine autre chose que le chant, la danse et l’écriture ; mon frère, qui veut accorder à chacun la plus grande somme de liberté possible, ne lui impose que ces tâches faciles qui conviennent à sa nature un peu folle. Mais tenez, dit-elle jetant une lettre sur les genoux de Nina, voici pour vous, et brisant en même temps le cachet d’une autre adressée à elle-même.

— Là ! j’en étais sûre ! Vous voyez, chère, Edward est chargé d’une affaire qui va l’appeler dans cette partie de l’État. À la bonne heure, voilà qui est bien de la part de la loi ! Nous pourrons aller au-devant de lui ce soir ; et son arrivée va nous procurer de douces distractions. Comment, Dulcimer, vous êtes encore là ; je vous croyais parti, dit-elle en le regardant et observant qu’il se retirait tout doucement à l’ombre d’un tulipier placé près de la véranda.

— Pardon, miss Anne ; dites-moi, Mr Clayton vient-il ce soir à la maison ?

— Oui, Dulcimer ; ainsi vous pouvez l’annoncer à tous ; car je sais que c’est là ce que vous attendiez.

Dulcimer se contentant de cette réponse, disparut aussitôt au milieu des arbres.

— Maintenant je gagerais, dit Anne, que Dulcimer nous prépare quelque surprise pour ce soir.

— Quoi donc ? demanda Nina.

— Eh bien ! il est un peu troubadour, et je ne serais pas étonnée qu’en ce moment il se creusât le cerveau pour trouver quelques chants ; il nous réserve, soyez-en sûre, une espèce de représentation théâtrale.

OceanofPDF.com

29
Le troubadour

Vers cinq heures du soir, Nina et Anne mettaient tous leurs soins à dresser sur la véranda une table d'un aspect fantastique. Nina avait cueilli une quantité de feuilles de chêne, qu'elle avait arrangées en guirlandes ; elle en orna le contour de cette table, à laquelle devaient s'asseoir des amis comme convives, et l'avait ensuite recouverte d'une nappe blanche comme la neige.

Anne s'occupait à placer des fruits dans des plats ornés dont l'intérieur était caché sous des feuilles de vigne.

— Lettice sera désespérée ce soir, dit Anne, en relevant la tête et regardant avec un sourire de satisfaction une mulâtresse d'une mise assez élégante.

— Oh ! tant pis, il faut que Lettice me permette d'étaler ici toute ma science, disait Nina ; il y a des talents de ménage pour lesquels j'ai une disposition toute particulière ; si j'avais vécu dans les temps anciens, au milieu de… comment donc appellent-ils cela ?… au milieu de l'Arcadie, j'aurais été une illustre ménagère… car je ne demande pas mieux que de tresser des couronnes et de faire des bouquets ; j'aime la toilette, j'aime à parer tout ; les tables, les vases, les plats et les jolies femmes. Ainsi, Anne, prenez garde à vous, car lorsque j'aurai fini de couronner la table, c'est vous que je couronnerai !

En parlant ainsi, Nina voltigeait çà et là, cueillant et disposant des fleurs et des feuilles, secouant les longues guirlandes, et sautillant de place en place avec la légèreté d'un oiseau.

— C'est dommage, disait Anne, que toute notre vie ne soit pas une Arcadie.

— Ah ! oui, reprit Nina. Lorsque j'étais enfant, je me souviens qu'il y avait dans la maison une traduction des *Idylles* de Gessner, vieille et déchirée ; j'y lisais de charmantes petites histoires, de beaux bergers vêtus de blanc, jouant sur leurs flûtes d'ivoire et d'argent, et aussi des bergères

revêtues de mantilles d’azur, avec des cheveux flottants, et qui se nourrissaient de mets exquis… de lait, de raisins, de fraises, de pêches… Il n’y avait là ni peine, ni travail, ni soucis… tout vivait comme les fleurs et les oiseaux… on grandissait, on chantait, on était heureux ! Ah ! depuis que j’ai lu ce livre, je n’ai cessé de rêver cette vie-là ! Pourquoi n’est-elle pas possible ?

— Hélas ! elle est bien déplorable, dit Anne, cette lutte perpétuelle qu’il faut soutenir pour maintenir l’ordre et conserver sa beauté.

— Oui, reprit Nina, et pour comble de malheur, cette beauté même devient laideur ; tenez, ces roses si fraîches deviendront un jour une sale poussière qu’il faudra jeter au vent ; mais ce n’est pas moi qui me chargerai de cette besogne : à d’autres le soin d’enlever les fleurs fanées et ce qui a été sali, à moi celui de cueillir les roses fraîches épanouies ; si je faisais partie d’une association, c’est là le travail que je choisirais ; je placerais des fleurs d’un bout à l’autre de la maison, mais je stipulerais formellement que le nettoyage ne me regarderait pas.

— C’est vraiment, disait Anne, un mystère pour moi, que cette tendance de toute chose à dégénérer… Comme tout gravite vers le désordre ! Voici une maison proprette et de bon goût… la table surtout… ce ne sont partout que véritables merveilles de l’art… et cependant quels obstacles sans nombre pour arriver jusque-là… des mouches, des fourmis, des moustiques, on dirait qu’il entre dans la destinée de chaque être de détruire tout ce qui l’environne.

— Oui, dit Nina, cette réflexion m’est venue le premier jour du *camp-meeting*. D’abord je fus dans le ravissement, chaque chose était fraîche et suave sous l’empreinte de la rosée ; mais, dès le second jour, la terre était jonchée de coquilles d’œufs, de cosses de pois, de côtes de melons, et de toutes sortes de débris et de saletés ; c’était un spectacle peu attrayant.

— Oh ! oui, affreux ! dit Anne.

— Pour moi, Anne, j’aime beaucoup l’ordre, pourvu que je n’aie pas la peine de l’entretenir. Mon Premier ministre, tante Katy, grâce aux leçons de ma mère, est remarquable sur ce point, et je l’encourage de tout mon cœur, si bien que les endroits même où je ne mets jamais le pied sont tenus avec un soin digne d’éloge. Mais il me faudrait recommencer à vivre pour devenir de la force de tante Nesbit ! L’avez-vous vue prendre des gants, ou une collerette dans un tiroir ? Elle se lève d’abord, s’avance gravement, puis elle prend une clef sous la serviette, à droite du meuble, ouvre le tiroir

aussi sérieusement que si elle allait offrir un sacrifice ; si les gants sont au fond et certains objets par-dessus, elle retire chaque objet avec un admirable sang-froid, et lorsqu'elle est enfin parvenue jusqu'aux gants, ou jusqu'à la collerette, elle remet chaque objet à sa place primitive, ferme le tiroir, et va replacer la clef sous la serviette ; elle ne négligerait pas un seul de ces détails, quand même il faudrait courir après un médecin pour un malade à l'extrémité ! Sa chambre, ses tiroirs et tout ce qui lui appartient, en un mot, semble me faire la leçon continuellement. Je suis loin de posséder le calme de ma tante Nesbit ; il faut que je sois perpétuellement en mouvement, je cours à mon tiroir, j'enlève mes effets en masse, rubans, écharpes et fleurs… j'en fais un arc-en-ciel. Il me semble que je mourrais de dépit, si je ne trouvais pas à l'instant la chose dont j'ai besoin ; et après deux ou trois assauts à mon tiroir, je me repens de mon peu d'ordre, et je fais des reproches à la méchante petite Nina, qui promet d'avoir plus d'ordre à l'avenir ; mais, ma chère, elle ne tient guère ce qu'elle promet, je le dis à regret, et cependant elle ne se désespère pas. Dites-moi, Anne, vous qui n'êtes ni laide ni prude, comment se fait-il que vous possédiez cette qualité qu'on appelle l'ordre ?

— Ce n'est pas une qualité, je vous assure, mais bien une habitude, et une seconde nature ; ma mère était la méthode personnifiée, et elle voulut absolument que je fusse comme elle ; voilà tout.

— Votre mère, ah ! oui, dit Nina en soupirant, vous êtes bien heureuse, vous !… Mais venez donc, Lettice, j'en ai fini avec toutes ces guirlandes ; ma table est sortie de cette confusion comme le monde du chaos, ajouta-t-elle en repoussant les feuilles de vignes et les fleurs qui ne lui avaient pas servi. Ah ! je me dis toujours, quand j'ai fini de fleurir des vases, que je regrette d'avoir cueilli plus de fleurs qu'il n'était nécessaire ; ne semblent-elles pas, ces pauvres fleurs, se faire plus petites pour me dire avec l'accent du reproche : « Vous n'avez pas besoin de nous… pourquoi ne pas nous laisser tranquilles ? »

— Ah ! quant à cela, reprit Anne, Lettice vous aidera ; elle a du talent pour ce genre d'ouvrage, et, de ce monceau en désordre, elle fera sortir une quantité de bouquets.

Lettice rougissant visiblement même à travers sa peau brune, se baissa et recueillit dans son tablier les pauvres fleurs abandonnées.

— Qui vient là ? demanda Anne au moment où Dulcimer, soigneusement vêtu, montait les marches portant une lettre sur un plateau.

— Quel luxe ! dit Nina, du papier doré sur tranches, parfumé, ambré. Que signifie cela ? « Les troubadours du théâtre des Magnolias ont l'honneur d'inviter Mr Clayton, miss Clayton et miss Gordon à la représentation qu'ils donneront à huit heures, dans le bosquet. »

— C'est très bien écrit ! c'est, je crois, l'écriture de quelqu'un de mes élèves.

— Où donc a-t-il trouvé ces phrases ? demanda Nina quand Dulcimer fut parti.

— Oh ! répondit Anne, je vous ai déjà dit qu'il était l'esclave chéri de son maître, qui avait l'habitude de le prendre en voyage en qualité de singe favori ; il est probable qu'il a visité quelque foyer d'opéra ; même je ne serais pas surprise qu'il eût composé quelque scène de sa façon.

— Quel gentil personnage cela doit faire ! dit Nina.

— Pour vous, peut-être ; mais il est difficile à mener ; il n'a pas plus de sens moral qu'un chacal. Tout ce qu'on peut trouver chez Dulcimer, c'est un penchant prononcé pour les futilités, mais de notion du bien et du mal… point.

— Peut-être ses facultés ressemblent-elles aux germes de la vigne que j'ai plantée, il y a trois mois, et qui vient seulement de se mettre à pousser.

— Oui, Edward attend en effet ce résultat… Sa foi dans la nature humaine est sans bornes, c'est là son faible ; je tâche de compter comme lui sur la perfectibilité de Dulcimer. Un jour peut-être aura-t-il une nuance de perception de la vérité et du mensonge, distinguera-t-il ses affaires de celles des autres, mais quant à présent, c'est un franc vaurien ; il est tellement habitué à dépenser tout son esprit à ses fantaisies, que rien ne fait plus impression sur lui… Mais écoutez ! ce sont les pas d'un cheval, je crois… Quelqu'un vient.

Elles écoutèrent un moment.

— Il y a deux personnes, dit Nina.

En cet instant parut Clayton, accompagné d'une autre personne qu'elles reconnurent pour Frank Russel ; en même temps le son des violons et des banjos se fit entendre.

— Voilà ! ne l'ai-je pas dit ? Voilà Dulcimer qui prélude.

Un chant monotone et sans expression, avec des tons criards et métalliques, arriva jusqu'aux oreilles des assistants, témoignant du peu de goût de la race nègre pour l'art de la musique. Les paroles en étaient à peu près vides de sens ; Nina et Anne distinguèrent seulement ces mots :

Voici le maître qui s’avance ;
Les pas de son cheval annoncent son retour.

L’idée exprimée dans ces chants était accompagnée du choc régulier des mains des chanteurs à chaque note, et toutes les voix criaient ensemble :

Nous jouirons de son séjour,
Applaudissons trois fois et fêtons ce beau jour.

Clayton répondit à cet accueil par d’affables saluts, et le cortège se plaça sur chacun des côtés du sentier par lequel Clayton et son compagnon montèrent à la véranda.

— Vraiment, disait Frank Russel, je ne m’attendais pas à une pareille manifestation. C’est une réception tout à fait princière.

Lorsque Clayton s’approcha du seuil, une douzaine des assistants s’élancèrent à l’envi pour tenir son cheval, et le cortège compromit sa régularité par l’empressement que chacun mettait à obtenir un mot de remerciement. Lorsque tout fut rentré dans l’ordre et que chacun se fût retiré, le maître de l’habitation put goûter librement les jouissances du retour, et exercer les droits de l’hospitalité.

— Voilà, convenez-en, dit Nina, une entrée triomphale !

— Dulcimer jette toujours son feu en pareilles occasions, dit Anne, de façon qu’il n’est plus capable de rien pendant deux ou trois semaines.

— Comme tout est frais ici ! c’est un véritable paysage d’idylle… nous sommes dans le château de la reine des fées !

— Indiquez-nous, je vous prie, dit Clayton, un endroit où nous puissions nous débarrasser de notre tenue de voyage.

— Justement, voici tante Praw qui vous attend pour vous conduire dans vos chambres. Allez donc, et préparez-vous à l’audition de quelque scène lyrique.

En peu de temps, les nouveaux hôtes de l’habitation eurent renouvelé leur toilette, et la table à thé fut dressée.

— Maintenant, dit Anne en regardant sa montre, je dois annoncer à la société que nous sommes tous engagés pour l’opéra de ce soir.

— Oui, dit Nina, pour l’opéra de Magnolia Grove, première représentation, et cet opéra sera chanté par une troupe de troubadours.

Tout à coup, et comme par enchantement, Dulcimer et trois de ses camarades apparurent : ils avaient orné leurs boutonnières de rubans blancs, et portaient des espèces de houlettes parées de bandelettes de satin ; ils se rangèrent des deux côtés de la salle.

— Que veut dire ceci ? demanda Clayton.

Dulcimer s'inclina et annonça avec une gravité comique, que lui et ses camarades étaient venus pour escorter les gentlemen et ladies jusqu'à leurs places.

— Eh ! mais, dit Anne, nous ne sommes pas prêtes, nous ne nous attendions pas à cette cérémonie.

— Quel dommage que je n'aie pas là ma coiffure d'opéra ! dit Nina… c'est égal, cela ira tout de même…

Puis, disposant dans ses cheveux quelques roses et quelques multiflores, elle compléta ainsi sa toilette.

— Sur ma foi, vous avez bientôt fait, dit Frank Russel, regardant cette couronne improvisée.

— N'est-ce pas, dit Nina ; à propos, asseyez-vous, Anne, j'oubliais votre couronne à vous ; attendez laissez-moi placer cette branche et entrelacer ces boutons-là, vous voilà plus belle qu'une beauté de Baltimore ! Maintenant nous pouvons suivre le cortège.

La salle de spectacle consistait en un terrain vide qui s'étendait derrière l'habitation ; des lampes suspendues aux arbres projetaient leur clarté sur la verdure du feuillage environnant, et au-devant d'une baraque construite en planches recouvertes de guirlandes de fleurs et de feuilles : c'est là que la société fut installée. Un rideau blanc était tendu dans l'intervalle de deux arbres. Au moment où l'assistance fit son entrée, un certain nombre de voix cachées derrière les décors entonnèrent le chant de bienvenue. Quand les spectateurs se furent assis, le rideau se leva et le chœur, qui se composait des trente meilleurs chanteurs de la troupe, s'avança en costume de fête et jeta dans la salle les bouquets que chacun d'eux tenait à la main. Une couronne de fleurs d'oranger, dirigée vers Nina, vint tomber sur ses genoux.

— Ces gens-là ont la vue longue, dit Russel, ils nous jettent à la face les présages de l'avenir.

Après s'être promené quelque temps, le chœur alla s'asseoir à l'un des côtés de la scène et l'on vit alors agglomérées dans la salle les têtes de tous les domestiques et ouvriers de la plantation. Les écoliers d'Anne parurent les premiers ; ils chantaient en jetant des fleurs au milieu de la société, puis

ils allèrent s’asseoir en face des autres ; alors Dulcimer et quatre de ses camarades se placèrent au milieu.

— Dulcimer se place au centre, dit Anne, c’est lui sans doute qui est le troubadour.

Dulcimer commença en manière de récitatif :

Notre maître repose en paix sous cette terre.

Le couplet achevé, le quatuor reprit à l’unisson, faisant entendre des voix magnifiques.

— Il me semble, dit Nina, que c’est un début bien lugubre.

— Ah ! attendez, il s’agit du dernier maître, et le ton va changer pour le nouveau.

Dulcimer, en effet, chanta l’arrivée de celui-ci d’un tout autre ton.

— Vous voyez, dit Anne, nous allons entendre énumérer les bonnes qualités d’Edward en prose et en vers.

Dulcimer continua ; à la fin de chaque couplet, le quatuor en refrain et tous les assistants faisaient chorus en battant des pieds et des mains.

— À chacun son tour, dit Nina, lorsque Dulcimer aborda en style fleuri l’éloge de la beauté d’Anne.

— Oui, dit Clayton, le catalogue de vos bonnes qualités sera un peu long.

— J’y échapperai, dit Nina.

— N’y comptez pas trop, Dulcimer a fixé ses regards sur vous depuis votre arrivée.

En effet, après cet autre couplet, Dulcimer prit une expression de visage très significative.

— Regardez l’impertinent, comme il se rengorge… gare à vous, Nina !

Et avec un regard jeté malicieusement du coin de l’œil, Dulcimer chanta :

Bien souvent notre maître est absent de ces lieux ;
C’est qu’à la Caroline
Une rose divine
Est l’objet de ses vœux.

— C’est vous, dit Frank, voyez-vous comme ils ricanent. Voyez donc ces rangées d’ivoire dans toutes ces bouches ouvertes !

Puis le chœur reprit avec animation :

Rose de Caroline,
Rose toute divine,
Que notre maître soit heureux
Auprès de l’objet de ses vœux.

Cela fut répété avec enthousiasme, avec des battements de mains et des éclats de rire.

— La rose de Caroline doit se lever, dit Russel.

— Paix donc, Dulcimer n’a pas encore fini.

Et changeant d’attitude, Dulcimer chantait à un de ses associés :

Mais regarde là-haut, quelque chose étincelle !
Ce sont deux astres dans les cieux.

Puis l’autre répondit avec animation :

Non, mon ami, ce sont les yeux
De la gentille demoiselle.

— C’est parfait, c’est prodigieux ! dit Russel.

Dulcimer continua :

Deux roses de beauté pareille,
Même fraîcheur, même éclat.

Et l’autre répondit :

Non, mon ami, c’est l’incarnat
De la gentille demoiselle !

— Mais vous rougissez, dit Anne en touchant Nina de son éventail ; ce Dulcimer veut vous tourmenter un peu !

Dulcimer continua :

Voyez que cette vigne est belle !
Les pampres sont longs et soyeux…

Puis la réponse :

Mon ami, ce sont les cheveux
De la gentille demoiselle,

Et puis le quatuor ajouta :

Cette beauté, regardez-la ;
Elle rit sur la véranda ;
Elle danse vive et légère,
Ses pieds ne touchent pas la terre !

— Cette fois, Dulcimer a été aidé par une des muses, dit Clayton en regardant Anne.

— Silence ! Écoutons le chœur.

Ô rose de Caroline,
Rose suave de Caroline,
Puisque près de nous vous voilà,
Restons sur notre véranda.

Ce dernier chœur fut répété trois fois, et toute l'assemblée riait aux éclats. Tous les acteurs alors s'inclinèrent en se retirant, et le rideau blanc, attaché au pied d'un arbre par une poulie, fut abaissé.

— Voyons, Anne, avouez que tout cela n'est pas entièrement l'œuvre de Dulcimer, disait Clayton.

— La vérité est que tout a été inventé par lui et par Lettice, qui a aussi pour faire des vers un talent particulier ; si elle était encouragée, elle deviendrait une autre Phillis Wheatly.

Dulcimer et ses camarades revinrent bientôt, apportant sur des plateaux de la limonade, des ananas et autres rafraîchissements.

— Ma foi, dit Russel, cette petite fête est vraiment bien organisée !

— Oh ! dit Clayton, la race africaine est faite pour exceller dans les espaces qui séparent la matière de l'esprit, espaces que remplissent les arts ; car la pratique des arts demande une nature riche et abondante comme celle des Africains… et si jamais ils jouissent des bienfaits de la civilisation, on les verra cultiver avec de brillants succès la musique, la danse et la déclamation.

— J’ai souvent remarqué, dit Anne, que mes écoliers saisissent vivement et avec facilité tout ce qui se rapporte à la musique et aux langues. On se moque bien souvent des nègres à cause de leur prononciation qui est, il faut le dire, assez bizarre, mais cela tient à ce qu’ils s’attachent beaucoup au son des mots qu’ils soumettent à leur jugement, et pareil phénomène se reproduit chez les enfants intelligents.

— Il y a ici des voix magnifiques, dit Russel.

— Oui, nous avons chez nous deux ou trois jeunes filles qui possèdent des voix de contralto ; ces voix sont plus faciles à trouver chez les Africains que chez nous.

— La race éthiopienne, dit Clayton, est une plante qui pousse lentement, comme l’aloès ; mais un de ces jours, elle fleurira et donnera, j’en suis convaincu, des fleurs superbes.

— C’est un rêve de poète, dit Russel.

La partie se termina par des danses vives et animées, sans cesser d’être convenables.

— Je crois, dit Clayton, que ce monde soi-disant religieux qui instruit les nègres se perd en raisonnement pour prouver que cette race ne doit ni chanter ni danser ; quant à moi, je me règle sur les instincts. C’est aussi inutile d’essayer de transformer les nègres en Anglo-Saxons que de changer une vigne en un poirier. Je dresse la vigne.

— Vous êtes, dit Russel, le champion heureux des droits des nègres.

— Pas très heureux, répondit Clayton, vous avez entendu dire que l’affaire est déférée à un tribunal supérieur ; si bien qu’après tout, ma victoire n’est pas encore assurée !

— Mais si, dit Nina, quiconque a le sens commun ne jugera jamais contre vous. D’ailleurs, votre père siège à ce tribunal.

— C’est une raison pour qu’il se mette en garde contre moi, reprit Clayton.

Les danses avaient cessé ; les domestiques réparaient le désordre de la fête ; la société reprit le chemin de la véranda qui était coquettement illuminée par les rayons de la lune glissant à travers les arbres ; l’air était parfumé de ces senteurs pénétrantes qu’exhalent les fleurs sur le soir.

— Quelle ravissante odeur ! c’est délicieux ! dit Nina. Ces chèvrefeuilles ont tant de parfum ! J’ai vraiment la passion des parfums ; ce sont pour moi des âmes qui voltigent dans l’air !

— Oui, lord Bacon a dit que l'haleine des fleurs dans l'air a un mouvement pareil à celui que produit le chant des oiseaux.

— Est-ce vrai que lord Bacon a dit cela ?

— Oui, pourquoi en doutez-vous ?

— Oh ! parce que je croyais que c'était un de ces vieux philosophes engourdis, qui n'ont jamais de ces agréables pensées.

— C'est lord Bacon, reprit Anne, qui faisait placer des musiciens près de lui pendant qu'il composait !

— Est-ce possible ? dit Nina, qu'il était gentil !… J'aimerais à savoir quelque chose de lui.

— Il y a des esprits, dit Clayton, assez grands pour tout embrasser. Des hommes de cette trempe peuvent parler aussi bien d'une bague au doigt que du cours des astres.

— C'est un mari comme celui-là qu'il vous faudrait, Anne, ajouta Nina en riant ; vous avez assez de force pour soutenir la lutte ; quant à moi, une pareille dose de sagesse m'annihilerait… Je ne suis qu'un pauvre petit jouet. Cette masse de prudence m'entraînerait sous l'eau et me noierait ; j'abandonnerais ma ligne si je sentais mordre un pareil poisson.

— Oh ! n'ayez pas cette crainte, dit Clayton, par le temps qui court ; la nature ne produit de tels hommes qu'une fois dans un siècle. Ce sont eux qui tracent la route pour les autres, ce sont eux qui extraient de la carrière les matériaux pour le travail de toute une génération.

— Oh ! si c'est ça, je ne voudrais pas d'un mari de cette espèce, j'aurais peur qu'une de ces pierres ne me tombât sur la tête et ne finît par m'écraser.

— Mais s'il était votre esclave ?

— Ah ! si je pouvais le garder comme esclave, je ne dis pas, mais je craindrais qu'il ne veuille bientôt devenir mon maître. Un tel savant ne tarderait pas à me reléguer sur un des rayons de sa bibliothèque, comme un livre qu'on a lu. J'ai vu de grands hommes, j'entends, grands pour aujourd'hui ; et ils ne semblaient pas prendre plus souci de leurs femmes que d'un simple journal !

— Oh ! dit Anne, cela se voit chez tous les maris du monde… Le journal est le rival obligé de la dame américaine… Il faut qu'un amant soit bien épris pour mettre son journal en seconde ligne, même quand il n'est pas encore assuré d'être bien accueilli !

— Miss Anne, vous êtes bien sévère…

— Elle ne dit que la vérité ; vous êtes une mauvaise engeance, vous autres hommes… Sorte de mal nécessaire… Une espèce à moitié civilisée… Oh ! si jamais je me marie, je tâcherai d’obtenir la primauté sur le journal !

OceanofPDF.com

30
Le jardin de Tiff

Si les bornes de notre récit le permettaient, nous nous arrêterions volontiers plus longtemps à la plantation des Magnolias, où Clayton et Nina restèrent encore quelques jours et où les heures passaient rapides et la tête couronnée de fleurs ; mais le Temps, cet inexorable vieillard, n'attend personne, pas même le conteur. Nous sommes donc obligés de dire en peu de mots, qu'après cette visite, Clayton reconduisit Nina à Canema, et rentra dans le cercle de ses occupations. Nina revenait dans ses terres avec des idées adoucies et modifiées par son intimité avec Anne. Comme Clayton l'avait supposé, l'influence d'un but réel et élevé dans sa vie avait eu bien plus de poids que de simples exhortations, et elle commençait à ressentir de véritables aspirations vers une existence plus noble et plus utile que celle qu'elle avait menée jusqu'ici.

Ce sentiment immense et exclusif, qui décide de toute la vie d'une femme, élève et purifie : c'est là son essence, lors même que l'objet qui l'inspire en est indigne, et à bien plus forte raison lorsqu'il le justifie.

Depuis le commencement de leur liaison, Clayton n'avait jamais cherché à intervenir officiellement dans la culture intellectuelle et morale de Nina ; il avait assez de sagacité pour s'apercevoir qu'à l'insu d'elle-même, ses sentiments acquéraient plus de force et de profondeur, et que ses idées s'étendaient insensiblement, et il en abandonna le complet développement à cette même puissance invisible qui fait fleurir le bouton de la rose, et enseigne à la vigne à se servir de ses vrilles délicates pour grimper le long de l'orme ou du chêne qui la soutient. Il se contenta de suivre avec persévérance, devant elle, la route qu'il s'était tracée, sans jamais lui reprocher celle qu'elle avait choisie, et par cela même, la puissance de son exemple devint absolue. Quelques jours après son retour, il lui prit fantaisie d'aller s'informer de notre vieil ami Tiff. C'était par une chaude et brillante matinée d'été ; une légère vapeur voilait le paysage sans le cacher, et toute la nature était, pour ainsi dire, plongée dans ce silence rêveur, ce repos

voluptueux qui précède la dévorante ardeur du milieu du jour. Les affaires de Tiff avaient évidemment prospéré durant son absence. Baby, le bon gros marmot, était devenu, grâce à de bons soins, aux morceaux de lard qu'il tétait et à sa constante exposition à l'air, où on l'abandonnait à la tendre merci du zéphyr, était devenu, dis-je, assez fort pour marcher tout seul. Il accompagnait Tiff dans ses occupations rustiques avec d'inintelligibles gazouillements de joie.

À son arrivée, Nina trouva Tiff occupé du travail qu'il consacrait chaque matinée à son jardin ; sa tenue avait, en ce moment, un aspect pour le moins original. Il portait habituellement, en sa qualité de bonne, un tablier attaché autour de sa taille, mais comme il était fort pressé dans l'accomplissement de ses occupations très variées, et que, d'ailleurs, le soin de sa toilette personnelle ne devait venir qu'après tout le reste, les vêtements destinés à recouvrir les membres inférieurs de Tiff portaient les signes trop visibles de la fragilité inhérente à toute chose humaine.

— Voilà une belle affaire, s'était-il dit à lui-même ce matin-là, tout en se faufilant avec peine dans son pantalon. Des trous par-ci, des trous par-là ! Il ne m'en faudrait cependant que deux, et en voilà au moins deux douzaines ! Allons bon ! j'ai passé mon pied de travers ! Pauvre vieux Tiff ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Que j'aimerais donc pouvoir mettre la main sur quelques-uns de ces vêtements dont on nous a parlé à notre *camp-meeting* ; ils duraient quarante ans dans le désert ! Était-ce commode ! Ô Dieu ! Quel bon temps que celui-là ! N'importe ! je vais nouer mon tablier par-devant et un autre par-derrière ; Dieu soit loué de m'avoir donné des tabliers ! Il faudra que je me fasse une paire de pantalons quelque jour, lorsque Baby aura toutes ses dents, que les habits de Teddy n'auront plus besoin d'être raccommodés, que le blanchissage sera fait et que le jardin sera débarrassé des mauvaises herbes. Pourquoi faut-il tant de mauvaises herbes au bon Dieu ? Elles ne semblent pousser que pour nous taquiner : mais, voilà, nous ne comprenons pas ! Qui sait ? il y a peut-être du bon à cela ; de toute manière nous savons si peu de chose !

Tiff était assis à terre, sarclant une de ses plates-bandes, lorsqu'il vit Nina qui arrivait à cheval ; jugez de son embarras ! Aucun gentilhomme ne pouvait avoir des notions plus exactes que Tiff sur la politesse en général et sur la déférence qu'exigent en particulier la beauté, le rang et la distinction : être surpris, assis par terre, avec un tablier bleu par-devant et un tablier rouge par-derrière, était pour lui une affreuse inquiétude ; néanmoins,

comme nos lecteurs l’ont sans doute déjà reconnu, Tiff possédait cette vertu indispensable à la bonne éducation, je veux dire le courage moral nécessaire pour dominer une fausse position ; il se dit fort sagement, que manquer d’empressement et d’affabilité était une plus grande faute que de manquer de vêtements ; il se leva donc en toute hâte et courut à la porte pour remercier Nina de l’honneur qu’elle voulait bien lui faire.

— Dieu bénisse votre doux visage, miss Nina, dit-il pendant que la brise faisait voltiger de tous côtés ses deux voiles rouge et bleu ; le vieux Tiff est bien heureux de vous recevoir ! Miss Fanny se porte à merveille, je vous remercie, Teddy et Baby aussi ; tout va bien, Dieu merci. Soyez assez bonne pour entrer un moment. J’ai de bonnes framboises que j’ai cueillies dans le marais, et miss Fanny sera bien fière, si vous en acceptez. Vous voyez, dit-il en riant de tout son cœur et en regardant son curieux accoutrement, je ne m’attendais guère à la visite de gens de qualité d’aussi bonne heure ; c’est pourquoi je suis en négligé.

— Je vous assure, oncle Tiff, que je vous trouve très bien ainsi, cela vous sied parfaitement : ce costume pittoresque est tout à fait original. Vous n’êtes pas de ces gens qui rougissent du travail, n’est-ce pas, oncle Tiff ? Si vous voulez conduire mon cheval au pied de cet arbre, je descendrai.

— Mon Dieu, miss Nina, dit Tiff en s’empressant d’exécuter ses ordres ; si le vieux Tiff devait rougir de son travail, il rougirait beaucoup et longtemps, car, Dieu me pardonne, il n’est guère oisif.

— Tomtit a fait semblant de m’accompagner, dit Nina en regardant autour d’elle ; mais il est resté en arrière près du ruisseau pour cueillir des raisins verts, et je crois bien que je ne le reverrai plus d’aujourd’hui. Ainsi, Tiff, ayez l’obligeance d’attacher Sylphide à l’ombre et je vais aller voir miss Fanny.

Et Nina se dirigea d’un pied léger, à travers une allée bordée de reines-marguerites et de soucis, vers la porte de la maison où se tenait timidement Fanny, pour la recevoir. Dans sa forêt natale, cette enfant était une des plus éveillées, des plus hardies créatures qu’on pût voir ; il n’y avait pas un arbre, propre à cet exercice, sur lequel elle n’eût grimpé, ni un taillis qu’elle n’eût exploré ; elle connaissait intimement chaque fleur, chaque oiseau, chaque papillon du voisinage ; elle savait le moment précis de la maturité de chaque fruit, de l’épanouissement de chaque rose et elle était tellement au fait du langage des oiseaux et des écureuils, qu’on aurait pu la prendre pour un des leurs. Son unique serviteur et ami, le vieux Tiff, était une nature

délicate et bizarre, sans être grotesque ; ses fréquentes dissertations sur la politesse et les convenances sociales, ses longues et diffuses narrations sur les hommes et la gloire des ancêtres de la jeune fille avaient fini par inspirer à celle-ci une sorte de conviction enfantine de sa dignité, ainsi qu'un timide respect pour tous ceux qui lui semblaient posséder les signes distinctifs de la fortune ou d'une haute position. Après tout, le système d'éducation de Tiff, quelque instinctif qu'il fût, était hautement philosophique, puisqu'il est incontestable qu'une certaine dose d'amour-propre est le germe de bien des vertus, en même temps qu'une sauvegarde contre bien des dangers.

La race a peut-être aussi plus d'influence qu'on ne le pense généralement. Fanny avait certainement reçu de sa mère une organisation plus délicate que celle des femmes de la classe à laquelle elle paraissait appartenir. Elle avait également ce qui peut-être est un des attributs du sexe, une grande facilité pour saisir les mystères et les convenances de la toilette féminine : aussi, Nina, debout sur le seuil de l'unique petite salle basse, ne put s'empêcher d'être frappée de l'air d'élégance de ce simple réduit et de sa maîtresse. Des fleurs de marais et de haies étaient disposées, avec autant de goût que de soin, dans des vases ; des plumes d'oiseaux, des chapelets d'œufs de différentes couleurs, des herbes séchées et diverses petites curiosités rustiques, en faisant le décor de cette pièce, attestaient l'œuvre d'une imagination délicate, embellie par le contact journalier du spectacle de la nature. Fanny elle-même était vêtue d'une jolie robe d'indienne que son père lui avait apportée, avec une pèlerine de mousseline blanche, dans l'une de ses dernières visites ; ses cheveux châtains étaient lissés en arrière, et son œil d'un bleu clair et limpide, son teint blanc et rose imprimaient à toute sa physionomie un air d'intelligence et de distinction.

— Merci, dit Nina à Fanny qui lui offrait la seule chaise qui se trouvât dans la maison ; je vais dans le jardin avec Tiff. Je ne reste pas enfermée par une journée comme celle-ci. Vous ne m'attendiez pas si tôt, oncle Tiff, c'est que j'ai déjà fait une grande promenade ce matin ; j'ai réveillé tout le monde pour déjeuner de bonne heure et avoir le temps de venir ici avant la chaleur ; il y fait si bon quand l'ombre des bois tombe sur le jardin ! Comme ces arbres se balancent avec grâce ! Tiff, ne quittez pas votre ouvrage, faites comme si je n'étais pas là !

— Oh ! oui, miss Nina, c'est bien beau. Savez-vous que j'étais dans le jardin dès quatre heures ce matin : et le balancement de ces arbres semblait un chant de psaume ; c'était vraiment solennel ! On eût dit qu'ils priaient

avec leurs grands bras étendus jusqu'au ciel – et puis il y avait une brillante étoile qui me regardait de là-haut. Je crois qu'elle appartient à l'une des plus anciennes familles du séjour céleste.

— Probablement, répondit gaiement Nina ; on l'appelle Vénus, c'est l'étoile de l'amour, oncle Tiff, et elle appartient, en effet, à une famille de la plus haute antiquité.

— L'amour est une excellente chose, dit Tiff ; car, miss Nina, il rend tout si facile. Quelquefois tout en liant entre elles ces plantes, je me dis : « Ne croirait-on pas que les arbres de la forêt s'aiment ? » Ils sont là les bras entrelacés, et puis comme ils secouent gracieusement leur tête en se parlant tout bas ! La vigne, les oiseaux, toutes les créatures ont l'air de vivre paisiblement ensemble dans la plus parfaite harmonie. Bien des gens se tourmentent et s'agitent dans un perpétuel mouvement, tandis que ces créatures du Seigneur ne s'inquiètent de rien ; elles se laissent vivre tout doucement ; c'est là, selon moi, un grand enseignement.

— Sans doute, dit Nina, notre bonne vieille mère, la nature, sait tout arranger à merveille et tirer de tout le meilleur parti.

— Oui, oui, elle en fait de l'ouvrage, reprit Tiff, et sans faire de bruit, car on l'entend à peine. Voyez-vous, miss Nina, j'étudie tout cela dans mon jardin : regardez un peu ce blé, tout en haut, au-dessus de votre tête ! Tout cela a poussé cet été, sans le moindre bruit, sans qu'on ait quasi pu le voir. On nous a raconté dans notre *camp-meeting*, comment le Seigneur a créé le monde, mais, miss Nina, Tiff a ses idées là-dessus, et Tiff prétend que le Seigneur crée encore tous les jours le ciel et la terre. Il semble qu'on voie cette création-là devant soi ; et ces plantes qui poussent toutes seules sont si étranges, miss Nina ! elles agissent, en vérité, comme si elles étaient de véritables créatures ! elles semblent avoir chacune sa manière d'être, son idée, et elles n'en acceptent point d'autre ! ces tiges, par exemple, tournent autour de la rame d'une certaine façon et si vous les attachiez en sens contraire, elles n'y resteraient pas ! Ces plantes-là, voyez-vous, ont leur volonté bien arrêtée, je vous en réponds, malgré leur air de ne pas y toucher. Tout cela fait bien rire Tiff, allez miss Nina, dit-il, en s'asseyant et en se livrant à l'un de ses accès de gaieté.

— Vous êtes un grand philosophe, Tiff.

— Dieu m'en préserve, répond Tiff avec solennité ; un des prédicateurs du meeting a joliment traité ces gens-là, je vous assure ! Tout ce que j'ai pu

comprendre à peu près de son sermon c’est qu’il ne faut pas être *losophe* ! et j’espère bien n’en pas être un, miss Nina !

— Je ne parlais que des philosophes de la bonne espèce, oncle Tiff. Dites-moi, comment avez-vous trouvé ce meeting ?

— J’espère que j’en ai rapporté quelque chose de bon, miss Nina, peu ou beaucoup, je ne saurais réellement le dire ; mais, tenez, on dirait que vous êtes venue tout exprès pour nous expliquer tout cela. Miss Fanny ne lit pas encore très couramment ; et si vous le voulez bien, vous allez lire quelque chapitre de la Bible pour nous apprendre à être des chrétiens, n’est-ce pas ?

— C’est que, Tiff, je ne le sais pas trop moi-même, je vous enverrai Milly ; c’est une bonne chrétienne, elle !

— Milly est une excellente femme, dit Tiff, avec quelque hésitation, mais c’est que, miss Nina, j’aimerais mieux apprendre d’une personne blanche ; j’aimerais mieux, là, que ce fût vous, si cela ne vous donnait pas trop de peine.

— Oh ! non, oncle Tiff ! si vous voulez m’entendre, je vais commencer la lecture de suite ; avez-vous une bible ? Attendez, je vais m’asseoir. Je mettrai ma chaise ici à l’ombre, et comme ça, vous n’aurez pas besoin, pour écouter, d’interrompre votre travail.

Tiff courut appeler Fanny ; il revint avec un exemplaire du Nouveau Testament que, sur ses instances, Cripps lui avait apporté, et tandis que Fanny, assise à ses pieds, faisait des bagues de pieds-d’alouette, Nina tournait les pages, incertaine sur le passage qu’elle devait choisir. Lorsqu’elle remarqua la vive et sérieuse attention de Tiff, son cœur lui reprocha son ignorance d’un livre si précieux aux yeux du vieillard !

— Que dois-je vous lire, Tiff, dites ?

— Je voudrais bien connaître le plus court chemin pour conduire ces enfants au ciel, dit Tiff. Ce monde est une bonne chose tant qu’il dure ; mais c’est qu’il ne dure pas toujours ! Tout passe !

Nina réfléchit un instant. La question la plus importante de toutes lui était posée sérieusement et sincèrement ! Cette bonne vieille âme, si naïve encore, attendait sa réponse en toute confiance ! Enfin elle lui dit avec une gravité en dehors de ses habitudes :

— Tiff, je crois que le mieux serait de vous lire la vie du Sauveur, qui est venu en ce monde pour nous montrer le chemin du ciel. Chaque fois que je viendrai, nous prendrons un chapitre de sa vie, vous entendrez tout ce qu’il a dit, tout ce qu’il a fait, et puis peut-être reconnaîtrez-vous alors le chemin

qu’il faut suivre ; qui sait, ajouta-t-elle avec un soupir, peut-être le trouverai-je aussi ?

Comme elle parlait, un léger coup de vent secoua les branches touffues d’un rosier serpentant le long de l’arbre sous lequel elle était assise et une pluie de pétales tomba autour d’elle.

— Oui, dit-elle en les regardant tomber sur son livre, c’est bien vrai ce qu’il dit : tout passe !

Et alors, au murmure des pins et au bruissement des feuilles de la vigne du jardin, le petit auditoire écouta l’antique et touchante histoire : « Or, quand Jésus fut né à Bethléem en Judée, trois Mages vinrent de l’Orient et dirent : “Où est le roi des Juifs ? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus pour l’adorer.” »

Des esprits plus cultivés auraient, sans nul doute, interrompu la lecture, pour faire mille questions statistiques et géographiques, quant à la situation de Jérusalem, à l’origine des Rois mages, qui ils étaient, et si l’Orient était loin de Jérusalem, et s’il était probable qu’ils aient pu faire un aussi long voyage ; mais Nina avait affaire à des enfants, à un vieillard naïf dont l’étrange nature renfermait des trésors de douce croyance, tout comme les talismans qu’on suppose appartenir aux génies des contes de fées. La vive imagination de ses auditeurs leur faisait voir ce qu’elle leur lisait. Une fantastique Jérusalem s’éleva à l’instant dans leur âme et leur devint aussi familière que la ville voisine d’E. Le roi Hérode fut pour eux un personnage réel, qu’ils voyaient se promenant la couronne en tête ; et Tiff lui trouva immédiatement une grande ressemblance avec un certain vieux général Eaton, fort despote, qui résista violemment à la bonne cause et aux Peyton dans la province où Tiff avait été élevé. Le bon vieux ne put contenir son indignation au récit du massacre des Innocents. Il s’écria que jamais il n’aurait cru ça du roi Hérode, tout méchant qu’il était ; et cette bonne et inoffensive nature de Tiff parut se complaire dans l’idée que le diable avait dû, depuis bien longtemps, s’être emparé de ce méchant monarque.

— Ce n’est que justice, dit Tiff, donnant un grand coup de houe sur une mauvaise herbe ; avoir tué tous ces pauvres petits enfants ! quel mal lui avaient-ils fait, je vous le demande ? ah ! je voudrais savoir ce qu’il en pensait !

Nina fut obligée de calmer le brave homme en appelant son attention sur des détails plus agréables, tels que ce romantique voyage des Rois mages ; comment l’étoile les guida et s’arrêta sur l’endroit où se trouvait celui qu’ils

cherchaient ; comment ils entrèrent, virent l'Enfant et Marie sa mère, se prosternèrent et lui offrirent leurs présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

— Mon Dieu, que je voudrais donc avoir été là ! dit Tiff. Et ce petit enfant était le roi de gloire ! Je me souviens maintenant d'avoir entendu l'hymne que voici au *camp-meeting*. Vous savez c'est celle de : « Glacé dans son berceau. » C'est ainsi que cela commence.

Et Tiff chanta, sur un air de berceuse, des paroles dont les images poétiques avaient frappé son imagination avant qu'il en eût compris le sens.

La froide rosée brille sur son berceau ;
Sa tête repose humblement auprès des animaux de l'étable.
Les anges l'adorent pendant son sommeil,
Lui, le Créateur, le Sauveur, le Souverain suprême.

Nina ne saisissait l'inexplicable poésie de cette strophe que depuis qu'elle venait de la sentir par la foi vive de ses auditeurs.

Cette légende fleurit comme un lis immortel au milieu de la chrétienté, aussi pure, aussi tendre qu'il y a dix-huit cents ans. Cet enfant de Bethléem, lorsque plus tard il enseigna en Galilée, parla de la semence qui tombe dans un cœur sincère et bon ; tel était celui qui recevait en ce moment cette semence divine.

Lorsque Nina eut achevé sa lecture, elle se sentit touchée de l'effet qu'elle avait produit. Le bon nègre, tout dévoué à l'enfance, n'avait pas de peine à s'incliner devant un sauveur enfant, et l'atmosphère même qui les entourait semblait sanctifiée par la suavité du naïf récit.

Lorsque Nina remonta à cheval pour s'en retourner, le vieillard lui présenta une corbeille de framboises sauvages.

— Tiff voudrait bien vous offrir quelque chose, fit-il.

— Merci, oncle Tiff ; c'est charmant. J'accepterai encore un bouquet de vos roses du Michigan.

Tiff, heureux et fier, arracha la branche la plus élevée de son rosier et la lui présenta. Hélas ! avant même d'être arrivée chez elle, Nina vit les roses pencher leurs têtes languissantes. « L'herbe se dessèche, la fleur se flétrit ; mais la parole de Dieu restera éternellement. »

OceanofPDF.com

31
L’avertissement

Dans la vie du Sud, il y a deux courants : les fortunes, les sensations, les espérances des maîtres, d’un côté ; et de l’autre, les espérances, les sensations et les fortunes des esclaves. C’est un fait déplorable dans l’histoire de l’humanité que des multitudes soient condamnées à suivre toujours le char triomphal de la vie, comme des captifs, et que les sons éclatants de la trompette, les bannières flottantes et les acclamations du peuple ne fassent qu’ajouter à l’amertume de leur situation.

La vie de Nina prenait chaque jour des teintes plus radieuses, tandis que son frère, esclave, voyait chaque jour les peines s’accumuler sur lui, les unes sur les autres.

Parmi les lettres de la famille qu’il alla chercher le soir à la poste, il s’en trouvait une pour lui qu’il ouvrit et parcourut lentement en revenant à travers la forêt. Cette lettre était conçue en ces termes :

Mon cher frère,

Je vous ai dit combien nous étions heureux, moi et mes enfants : depuis, tout a bien changé. Mr Tom Gordon est venu ici revendiquer ma personne et celle de mes enfants, comme lui appartenant en vertu d’un procès qu’il a gagné. Oh ! quel homme terrible ! Le juge déclara que les deux actes[1] *d’émancipation, l’un exécuté à Ohio, et l’autre ici, étaient nuls ; que mon fils était et devait rester esclave, et qu’il n’avait pas plus de droits à l’affranchissement qu’une mule attelée à la charrue.*

J’avais quelques bons amis ; l’on me plaignit beaucoup, mais personne ne put me secourir. Oh ! Tom Gordon est un méchant homme ; oui, un méchant homme ! Je ne puis vous raconter tout ce qu’il m’a dit ; mais, croyez-le, je tuerai moi et mes enfants plutôt que de lui appartenir. Harry, j’ai été libre, et je sais ce que c’est que la liberté ; mes enfants ont été élevés libres, et, si cela est en mon pouvoir, ils ne connaîtront jamais l’esclavage. Je me suis enfuie et je suis cachée aux Natchez, chez une

famille de couleur. J'espère aller jusqu'à Cincinnati, où j'ai des amis. Mon cher frère, j'espérais faire quelque chose pour vous, et maintenant, vous le voyez, cela est impossible ; vous ne pouvez non plus rien pour moi. La loi est du côté des oppresseurs ; mais j'espère que Dieu nous aidera. Adieu.

Votre sœur affectionnée.

Il est difficile de se rendre compte des sentiments que cette lecture fit éprouver à Harry, élevé, on le sait, dans une position exceptionnelle. Ces sentiments, cultivés en lui par l'éducation et par la bienveillance de ses possesseurs, étaient ceux d'un homme honorable et distingué ; sa condition actuelle devenait celle de l'esclave ordinaire, sans aucune prétention à quoi que ce soit au monde, sans droit à une protection quelconque dans les relations de la vie ; en un mot, ce que tout homme doué d'une nature bien trempée eût ressenti en apprenant de telles nouvelles de sa sœur, Harry le ressentit. En un moment, la vie de Nina se présenta à son esprit, avec son bonheur et son insouciance au milieu de tous les agréments et de toutes les joies de son sort. Si les pensées vagues qui bouillonnaient tumultueusement dans son esprit pouvaient être exprimées par des paroles, ces paroles eussent été celles-ci :

« J'ai deux sœurs, filles d'un même père, toutes les deux belles, bonnes, aimables ; l'une a en partage le rang, la position, la fortune, la tranquillité, les plaisirs ; l'autre est rebutée, sans protection, abandonnée à la violence brutale d'un homme vil et méchant. Celle-ci a été bonne épouse et bonne mère : son mari a tout fait pour la sauver, mais la main cruelle de la loi s'est emparée d'elle et de ses enfants ; elle les repousse dans l'abîme duquel le chef de famille avait consacré toute sa vie de travail à les tirer. Et je ne puis rien ! je ne suis pas même un homme ! et la malédiction pèse pour jamais sur moi, sur ma femme, sur mes enfants et les enfants de mes enfants ! Oui, le juge l'a dit dans cette lettre. "Il ne peut pas plus posséder quelque chose que la mule attelée à la charrue !" Voilà le sort réservé à chacun de mes enfants ! et puis on viendra dire : "Vous avez tout ce dont vous avez besoin ; pourquoi n'êtes-vous pas heureux ?" Oh ! que ne subissent-ils cette dure expérience ! Pensent-ils donc que des habits de drap fin, des montres d'or, des bijoux suffisent au bonheur d'un homme ? »

Harry, serrant la lettre entre ses mains et penché sur son cheval, arrivait au même passage désert où deux fois déjà il avait rencontré Dred. Levant

les yeux, il le vit pour la troisième fois, debout, immobile et silencieux, comme s'il fût sorti des entrailles de la terre.

— D'où venez-vous ? dit Harry ; vous êtes toujours à mes côtés quand quelque sinistre événement vient m'éprouver.

— Mon esprit ne t'a-t-il pas suivi ? répond Dred ; n'ai-je pas tout vu ? Songe, Harry, que ces maux qui te frappent, nous ne les supportons que parce que nous voulons les supporter.

— Que pouvons-nous donc faire ?

— Ce que nous pouvons faire ? ce que fait le cheval indompté. Il fait feu des quatre pieds, se cabre et écrase sous lui son cavalier. Que fait le serpent ? Il attend, mord et tue… Pourquoi nous ont-ils asservis ? Ils ont d'abord essayé sur les Indiens ; pourquoi n'ont-ils pu continuer à les tenir dans l'esclavage ? Parce que les Indiens ne voulurent pas être esclaves, et nous, nous le voulons ! Que ceux qui veulent supporter le joug, le supportent !

— Mais, dit Harry, quelle chance de succès avons-nous ? sans ressources, sans chef, c'est courir à notre perte !

— Mourons alors ! dit Dred. Si nous mourions, qu'arriverait-il ? s'ils meurtrissent notre tête, nous pouvons leur piquer les talons ! Nat Turner… ils l'ont fait périr ! mais la terreur qu'il leur avait inspirée les avait presque amenés à rendre leurs esclaves à la liberté ! Cette question d'affranchissement a été débattue par eux ; quelques voix s'élevèrent dans l'assemblée en faveur de l'affranchissement ; une terreur plus forte, et c'était un fait accompli ! Si mon père eût réussi, les esclaves de la Caroline seraient libres aujourd'hui ! Mourir ! qu'est-ce donc ? pourquoi ne pas mourir ! Le Christ fut crucifié ! qu'avez-vous donc, que vous n'avez pas la force de mourir ? Vous préférez ramper comme des vers, par amour de la vie ?

— Je n'ai pas peur de la mort, moi, dit Harry ; Dieu sait que je ne tiens pas à la vie, mais…

— Oui, je sais, dit Dred ; celle qui laisse faire, laissera faire jusqu'à ce qu'on l'arrache du chemin ! je vous le dis, Harry, il y a un cachet de rompu, il y a une fiole qui a été renversée dans l'air, et l'ange de la destruction plane sur Jérusalem, l'épée nue !

— Que voulez-vous dire ?

Dred se tint un moment silencieux, dans l'attitude de l'extase cataleptique, sa voix résonna comme celle d'une personne placée à une certaine distance ; cependant elle était distincte et vibrante quand il s'écria :

— Écoutez les paroles du prophète et la vision qu'il eut du Seigneur quand il tomba en extase, les yeux ouverts ! Tout à coup un rouleau lui apparut, traversant l'espace, et il était écrit au-dedans et au-dehors ces mots : *gémissements, lamentations, malheurs !* Regardez, il vient ! Voyez, les méchants sont nombreux ! ils tomberont dans les maisons ou sur les chemins ! La jeune épouse tombera dans sa chambre nuptiale, et l'enfant mourra dans son berceau ! Il n'y aura qu'un cri dans la terre d'Égypte, car il n'y aura pas une maison où il ne se trouvera pas un cadavre !

— Dred, Dred, Dred ! dit Harry le prenant par l'épaule, ne parlez pas ainsi, oh ! ne parlez pas ainsi ! ce récit est horrible !

Dred regardait en face de lui, la tête inclinée en avant, la main levée, les yeux fixes comme cherchant à découvrir quelque chose dans un épais brouillard.

— Je la vois ! dit-il. Qui est avec elle ? Il tourne le dos ! Ah ! je le vois, c'est lui ! et voilà Harry et Milly ! Faites des efforts, essayez ! Vous ne le ferez pas. Non ! inutile d'envoyer chercher un médecin ! On n'en peut avoir aucun ! Ils sont tous trop occupés. Frottez-lui les mains ! Oui, mais cela ne lui fait pas de bien. Ceux que le Seigneur aime, il les arrache au mal ! Laissez-la ! Oui, c'est la mort, la mort, la mort !

Harry connaissait, dès longtemps, l'humeur fantastique de Dred ; il ne pouvait, cependant, s'empêcher de frémir, car il partageait un peu la superstition des esclaves sur son pouvoir prophétique. Il le secoua, l'appela ; mais Dred s'en retourna lentement, ses yeux semblaient ne rien voir, et néanmoins avec son agilité ordinaire il pénétra dans l'épaisseur de la savane et disparut bientôt.

À son retour Harry frissonna, en entendant tante Nesbit qui lisait à Nina des passages d'une lettre qui décrivaient la marche du choléra dans quelques villes du Nord ; cette cruelle maladie exerçait en ce moment ses effrayants ravages sur le rivage américain.

« Personne, paraît-il, disait la lettre, ne connaît le traitement de cette maladie, les médecins s'y perdent ; elle semble mépriser toutes les lois ; elle éclate sur les villes comme un coup de tonnerre, répand la désolation et la mort, puis disparaît avec une égale rapidité ; des personnes bien portantes le matin sont enterrées avant le soir ; en un jour des familles entières succombent ! »

Ah ! se dit Harry en lui-même, *je comprends maintenant ; mais que peut nous présager l'invasion de ce fléau ?*

Comment cette prévision s’était élevée dans l’esprit de Dred, c’est ce que nous ne saurions dire. Soit qu’il y ait des sympathies mystérieuses, électriques, qui, flottant dans l’air, portent sur leurs ailes d’obscurs pressentiments, soit qu’une particularité de cette triste nouvelle, venue jusqu’à son oreille, ait été commentée et étendue par son imagination fiévreuse, c’est ce qu’il nous est impossible d’expliquer. Toutefois ces nouvelles ne firent qu’une faible impression sur les habitants de Canema, quoique ce fût plus loin une affreuse réalité. Harry seul y réfléchissait avec toutes les angoisses de la terreur.

On peut trouver les particularités d’une pareille décision légale dans *La Clef de la Case de l’oncle Tom*, 2e partie, chap. XIII, extrait des *Rapports du Mississippi*, d’Howardwal, II, p. 837.

OceanofPDF.com

32
L’étoile du matin

Nina continua ses visites au jardin de Tiff pendant ces belles matinées et ces magnifiques soirées d’été. Le bon vieux avait toujours quelque chose à lui offrir : c’étaient des fruits, des fleurs ou une jolie collation de poissons ou d’oiseaux accommodés d’après une recette spéciale et qui, servis d’une façon toute champêtre, étaient relevés par l’âpre parfum des bois. En retour de ces attentions, elle lui continuait l’histoire qui l’intéressait tant, et les explications devenaient de jour en jour moins nécessaires.

L’âme tendre et le sens droit du brave homme faisaient une exacte interprétation des passages qui avaient alimenté les vaines disputes des théologiens.

Tiff fut prompt à saisir les traits caractéristiques de chaque disciple et en particulier ceux qui distinguaient saint Pierre ; de sorte que, lorsque celui-ci émettait une opinion ou une objection, Tiff hochait la tête d’une manière significative et disait : « Ah ! comme ça lui ressemble. Il se mêle toujours de tout ; mais c’est un homme sincère et bon, malgré tout. »

Je ne sais si l’on peut se faire une idée de l’effet produit sur cette nature jeune et impressionnable par cette nouvelle révélation qu’elle transmettait à Tiff. Il y a des époques dans la vie où l’âme, comme une jeune vigne grimpante, s’affaisse un instant sur elle-même, frissonnant à la moindre brise, et étendant ses vrilles afin de trouver l’appui qui lui permettra de s’élancer vers le ciel.

C’est, en général, aux grandes époques de transition que nos idées se transforment, et les circonstances changent autour de nous quand nous passons d’une période de notre existence à une autre.

C’est alors qu’il est utile de présenter à l’esprit les grandes vérités de la religion.

Dans la voluptueuse atmosphère des resplendissantes journées d’été, dans les longues promenades solitaires à travers la forêt de pins, Nina sortit peu à peu des rêveries sans but de l’enfance et aspira à quelque chose de plus

noble que ce qui avait été jusqu'alors le mobile de ses actions ; elle contempla en esprit cette pure et belle figure du Dieu fait homme que ses lectures journalières lui représentaient si vivement, et le monde qu'il a créé lui disait tout bas, les fleurs par leur parfum, la brise par son murmure : « Il vit toujours et il t'aime ! »

La brebis égarée entendit la voix du Bon Pasteur, et Nina se surprit un jour à répéter machinalement le long du chemin, en revenant chez elle, les paroles qu'elle avait si souvent entendues à l'église : « Lorsque tu m'as dit : "Cherche ma présence", mon cœur t'a répondu : "Ta présence, Seigneur, je la chercherai." »

Nina s'était souvent effrayée à l'idée de devenir chrétienne pour tout de bon, comme on recule en apercevant un passage sombre et glacé qu'il faut traverser pour arriver auprès de son paisible foyer ; mais subitement, une main délicate et invisible semblait avoir ôté le voile qui lui dérobait l'amour éternel. Elle vit le ciel et la terre transfigurés par la lumière de son sourire ; une joie immense, indicible, envahit son âme, comme si quelque être aimé eût été à ses côtés. Cette félicité intérieure l'accompagna jusque dans son sommeil, et en se réveillant le lendemain, cette étrange ivresse se retrouva dans son cœur. Nous verrons mieux l'expression de ce sentiment dans une lettre qu'elle écrivit, vers ce temps, à Clayton :

Il me semble qu'un plus grand changement s'est opéré dans mon esprit, pendant ces deux derniers mois, que dans toutes les années précédentes ; quand je réfléchis à ce que j'étais à New York, il y a trois mois, je me reconnais à peine. La vie n'était dans ces jours, déjà si loin de moi, qu'un jeu avec lequel je folâtrais comme une jeune chatte ; je ne crois pas qu'il y ait en moi le principe du mal ; ce n'était que l'absence du bien. En ces temps-là j'avais quelquefois un vague désir de devenir meilleure, surtout lorsque Livy Ray était à la pension ; elle réveillait, pour ainsi dire, dans mon être, un certain sentiment endormi dans mon cœur ; elle partit et je m'engourdis de nouveau moralement ; ma vie passait comme un rêve ; puis je vous ai connu, et vous m'avez aussi réveillée, mais, pendant longtemps, sans presque me l'avouer à moi-même, je souffrais de ce réveil ; c'était comme la pesanteur d'un réveil trop matinal ; il est si doux de dormir et de rêver, qu'on résiste à tous ceux qui essaient de vous ramener à la vie réelle. J'étais triste et maussade lorsque j'ai commencé à vous connaître, et j'aurais voulu ne vous inspirer aucun intérêt, parce que je voyais bien que

vous apparteniez à une sphère différente de celle dans laquelle j'avais vécu ; j'avais le pressentiment que si j'encourageais vos poursuites, la vie deviendrait pour moi une chose sérieuse ; mais, indiscret que vous êtes, vous avez persisté, et la métamorphose s'accomplit.

Je pensais autrefois que je n'avais pas de cœur ; je commence à croire que j'en ai ma bonne part. Mon cœur, plus intelligent, comprend maintenant bien des choses qu'il ne pouvait s'expliquer, et je deviens, de jour en jour, plus heureuse. Vous connaissez mon original et vieux protégé, l'oncle Tiff, qui demeure dans les bois, près d'ici. Depuis quelque temps, je vais tous les jours lui lire des passages du Nouveau Testament et cela me fait beaucoup d'impression. Ce fut d'abord un sentiment pénible pour moi de voir combien il était zélé pour la religion, tandis que moi, qui devrais en savoir bien plus que lui, je me montrais si indifférente ; le bon vieillard me pria, les larmes aux yeux, de montrer le chemin du ciel à ses enfants ; je lui lus la vie de Jésus : je ne savais pas moi-même combien elle est touchante et adaptée à tous nos besoins ; jamais rien ne m'avait paru aussi beau et je lus comme initiée à une nouvelle vie intérieure. Tout est changé, et c'est la splendeur du Christ qui a tout renouvelé : vous savez que j'ai toujours aspiré au beau en toutes choses, dans la musique, dans les fleurs, dans la nature ; mais je découvre en Jésus quelque chose de plus suave que tout cela ; il me semble que tout ce que j'ai connu jusqu'à présent ne m'avait présenté que l'ombre du beau et que lui en est la réalité. C'est étrange, mais je le sens, je sens sa présence avec une force qui m'anéantit parfois ; il me semble qu'il m'a toujours suivie, mais je ne l'ai jamais vu ; il a été pour moi le Bon Pasteur, cherchant la brebis égarée : toute ma vie, i1 m'a appelée son enfant, mais ce n'est que tout récemment que mon cœur lui a répondu : mon Père ! Est-ce là de la religion ? Est-ce là ce qu'on appelle conversion ? J'ai essayé de dire à tante Nesbit ce que je sens, parce que je porte maintenant plus d'affection à tout le monde, et que mon cœur me reprochait les plaisanteries que j'avais faites sur son compte : je commence à l'aimer beaucoup. Elle tenait à ce que j'allasse causer avec Mr Titmarsh, parce que c'est un pasteur : eh bien ! cela ne me souriait guère d'abord, puis je réfléchis que c'était mon devoir, puisque ma pauvre tante le désirait. Sans nul doute, si j'étais aussi parfaite que je devrais l'être, les manières empesées d'un homme, excellent d'ailleurs, ne me taquineraient pas tant ; mais c'est que les gens compassés sont ceux qui éprouvent le plus ma patience. Il vint nous faire une visite officielle l'autre jour, et me parla

longuement : je ne crois pas qu'il ait bien saisi l'état de mon âme, et, quant à moi, je suis certaine de n'avoir pas compris ce qu'il m'a dit. Il s'est étendu sur les différentes espèces d'amour, et il me dit qu'il était important de s'assurer si j'éprouvais le véritable amour, ajoutant que nous ne devons pas aimer Dieu parce qu'il nous aime, mais parce qu'il est saint. Il voulut savoir si j'avais des notions exactes de la nature du péché comme étant un mal infini ; je lui répondis que je ne comprenais point ce mot infini, et que je n'avais de notions exactes sur rien, sinon sur la beauté de Jésus ; que je ne comprenais pas davantage les différentes sortes de croyances, mais que j'étais convaincue que Jésus est si bon, qu'il me donnerait des sentiments justes, des vues droites, et ferait pour moi tout ce qui serait nécessaire.

Il voulut encore savoir si je l'aimais parce qu'il avait étendu la foi et l'avait rendue honorable ; je répondis que je ne savais ce que cela voulait dire.

Tout bien considéré, je ne crois point que cette conférence m'ait fait de bien ; elle m'a embrouillée et m'a rendue bien malheureuse. Le même soir j'allai chez Tiff, et je lui lus comment Jésus reçut les petits enfants. Jamais vous n'avez vu un être aussi heureux que Tiff l'était pendant cette lecture. Je dus lui lire et lui relire ce chapitre, et maintenant il me le demande chaque fois que je vais le voir ; il dit qu'il le préfère à toutes les précédentes lectures. Tiff et moi nous sommes de fort bons amis : il ne sait pas ce que c'est que la foi et n'a pas de notions plus claires que moi sur le reste. Ma tante Nesbit s'inquiète de me voir si heureuse, cela lui fait craindre que je ne ressente pas l'énormité du péché. Vous souvenez-vous que je vous racontai un jour combien je fus transportée la première fois que j'entendis de la vraie musique ; avant cela je croyais chanter passablement ; mais dans l'espace d'une heure, toute ma musique ne me parut plus rien, et cependant je n'aurais pas voulu, pour tout au monde, ne pas l'avoir entendue ; il en est de même aujourd'hui : cette belle et touchante vie de Jésus, si douce, si calme, si pure, si dépourvue de tout égoïsme, si parfaitement naturelle, et néanmoins si élevée au-dessus de la nature, m'a montré quelle pauvre créature pécheresse je suis ; et cependant je me félicite ; j'ai quelquefois les mêmes sensations que le jour où j'entendis les divines harmonies de Mozart, interprétées par un orchestre complet ; j'oubliais que je vivais, je perdis toute conscience du moi, mais je jouissais d'une félicité parfaite. Cette perfection enchanteresse que je contemple me donne une telle satisfaction que je me plais à me persuader qu'aussi

longtemps que je la verrai le malheur ne saurait m'atteindre. Une autre chose m'étonne encore, c'est que la Bible me soit si précieuse et me paraisse si belle. Elle a été pour moi d'abord comme un transparent sans lumière, qui aujourd'hui est tout illuminé ; les paroles qui y sont gravées sont pleines de clarté pour moi. J'ai le cœur léger et je suis heureuse, bien plus heureuse que je ne l'ai jamais été. Vous rappelez-vous que le premier jour que je vous vis à Canema je vous disais qu'il me paraissait triste de mourir ? Je n'ai plus ce sentiment de crainte ; je sens que Jésus est partout et que la mort n'existe pas en réalité ; la mort n'est que passer d'une habitation à une autre.

Tout le monde s'étonne de me voir si joyeuse, et ma pauvre chère tante dit qu'elle tremble pour moi ! Je n'ai pu m'empêcher d'y songer, l'autre matin, pendant que je lisais à Tiff ce que le Sauveur répondit à ceux qui lui demandaient pourquoi ses disciples ne jeûnaient point. « Les amis de l'époux peuvent-ils être dans la tristesse pendant que l'époux est avec eux ? »

Maintenant, mon ami, vous me direz ce que vous pensez de tout cela, car je vous fais part toujours de tout ce qui me concerne : je l'ai aussi écrit à Livy ; elle en sera si contente ! Milly paraît parfaitement me comprendre, et ce qu'elle m'en dit me fait beaucoup de bien. J'ai toujours pensé que Milly avait une espèce de brillante et étrange lumière intérieure, lorsqu'elle me parlait avec tant de conviction de l'amour de Dieu, et qu'elle agissait comme s'il lui était présent ; elle me disait souvent d'un air si pénétré : « Enfant, il vous aime ! » J'ai compris le mystère de l'amour de Jésus pour nous, et comment il soumet et conquiert tous les cœurs ; et je comprends aussi que l'amour parfait exclut toute crainte.

Nina reçut une prompte réponse à cette lettre ; nous allons également en donner un extrait :

Si j'ai été assez heureux, ma douce amie, pour éveiller en vous ces sentiments nobles et élevés que j'y voyais cachés, j'en remercie Dieu ; mais si jamais j'ai été votre professeur à cet égard, vous m'avez bien dépassé à présent. La naïve simplicité de votre nature vous rend plus apte à devenir membre de cette école où la principale science est de mettre en oubli toute la vaine sagesse humaine pour redevenir enfant. Nous autres hommes, nous avons à lutter contre de nombreux ennemis ; pleins d'orgueil que nous

sommes et habitués à ne nous soumettre qu'à de froids raisonnements, il nous faut longtemps pour comprendre que la foi est la meilleure des logiques. Ne vous inquiétez point, chère Nina, de ce que vous diront tante Nesbit et Mr Titmarsh ; ce que vous sentez, c'est de la foi ; eux la définissent ; vous, vous la sentez ; et entre la définition et le sentiment, il y a toute la différence de l'enveloppe du grain de blé au grain lui-même.

Quant à moi, je suis moins favorisé que vous. La religion me paraît divisée en deux parties : l'une est l'aspiration de la nature humaine vers son créateur, et l'autre la réponse de Dieu à cette aspiration. Jusqu'à ce moment, je ne possède que la première de ces parties, peut-être parce que je suis moins naïf et moins sincère, peut-être parce que je ne suis pas encore redevenu enfant ; c'est donc vous qui serez mon guide et non pas moi le vôtre ; car je crois qu'il a été dit : que les fidèles seront conduits par un petit enfant.

Mon courage est mis à une rude épreuve en ce moment, chère amie ; je suis arrivé à une des crises de mon existence : je prends une résolution qui éloignera de moi un grand nombre de mes amis, qui me privera de toute sympathie publique, qui changera peut-être entièrement mon avenir ; mais si je perds mes amis et la sympathie publique, vous *ne cesserez point de m'aimer, n'est-ce pas ? C'est vous offenser que de vous adresser une pareille question, et cependant j'aimerais à vous voir y répondre : cela me donnera des forces pour accomplir ma résolution. Jeudi prochain, mon procès sera jugé : je suis très occupé, mais votre pensée me suit partout et toujours.*

OceanofPDF.com

33
La décision légale

L’époque d’ouverture de la session de la Cour suprême était arrivée, et la cause de Clayton devait être appelée. Le juge Clayton voyait avec peine cette époque très prochaine, parce que lui-même était le premier juge de la Cour suprême.

— Il m’est pénible, disait-il à sa femme, d’avoir à m’occuper de cette cause, car je serai obligé d’annuler la décision des premiers juges.

— Il faut, répondait-elle, qu’Edward ait assez de force de caractère, pour supporter les échecs de sa profession : sa défense a été noble, et très admirée, et votre arrêt ne pourra rien contre cette juste admiration.

— Vous ne comprenez pas, dit le juge Clayton ; ce n’est pas la crainte de nuire à Edward qui me chagrine, c’est la nature de la sentence que je suis obligé de rendre, la doctrine que je me vois forcé d’énoncer.

— Est-il impossible qu’il en soit autrement ?

— Oui, il le faut absolument ! un juge ne peut que voir et prononcer ; ce que je vois, c’est ce que je prononce, et ce que je prononce est contraire à mes convictions et, selon moi, contre le droit des gens ! Je ne vois pas comment on peut casser ce jugement sans commettre la plus flagrante injustice !

« C’est pourtant ainsi ; je siège, non pour faire des lois, non pour les modifier, mais simplement pour les appliquer. Quelque mauvais que soit le principe légalement établi, il n’est pas aussi nuisible de l’appliquer que de proclamer un mensonge. J’ai prêté serment pour la défense des lois, je ne dois pas manquer à ce serment.

— Et en avez-vous causé avec Edward ?

— Pas beaucoup ; mais il comprend bien, d’une manière générale, comment cela se classe dans mon esprit !

Cette conversation avait lieu au moment où le juge Clayton allait entrer en fonctions : une foule nombreuse remplissait la salle d’audience. Barker, homme actif, décidé et très populaire dans une certaine classe, avait excité

un grand intérêt en sa faveur ; les amis de Clayton s'intéressaient à cette affaire à cause de lui ; les légistes défendaient le principe ; en résumé, cette décision attirait l'attention générale. Parmi les auditeurs, Clayton remarqua Harry ; pour des raisons que nos lecteurs apprécieront, sa présence préoccupait Clayton, qui s'avança vers lui.

— Harry, dit-il, comment êtes-vous ici ?

— Ces dames, dit Harry, ont manifesté le désir de savoir ce qui se passerait à l'audience, alors je suis monté à cheval, et me voici !

Harry remit à Clayton un billet ; en le recevant, celui-ci, changeant de couleur et retournant à sa place, ouvrit son code, qu'il tint à la hauteur de son visage : sur la page ouverte, se trouvait une feuille de papier à tranches dorées avec quelques lignes écrites, dont il était beaucoup plus occupé que de toutes les lois du monde ! Serait-ce commettre une indiscrétion que de lire par-dessus son épaule ? Voici le contenu du billet :

Vous me dites que vous êtes appelé aujourd'hui à faire une chose que vous trouvez équitable, mais qui peut vous aliéner bien des amis, détruire votre popularité, changer votre position ; et vous me demandez si je puis encore vous aimer. Je réponds que ce ne sont pas vos amis que j'ai aimés, ni votre popularité, ni vos projets pour l'avenir, mais vous. Je puis aimer et honorer un homme qui ne craint pas de faire ce qui est juste ; aussi j'espère toujours être vôtre.

NINA.

P. S. *J'ai reçu votre lettre ce matin, et n'ai que le temps d'écrire à la hâte ces quelques mots que je vous envoie par Harry. Nous nous portons bien, et je serai heureuse de vous voir aussitôt que la cause sera jugée.*

— Eh bien ! Clayton, mon garçon, vous voilà plongé dans votre code ! dit Frank Russel qui se trouvait derrière lui.

Clayton s'empressa de cacher son billet.

— C'est charmant, dit Russel, d'avoir des notes manuscrites sur les lois ; cela donne au texte la même clarté que donnaient les enluminures aux anciens missels. Mais, dites-moi, Clayton, vous qui êtes à la source, où en est la cause ?

— Contre moi ! répondit Clayton.

— Ah ! ce n'est pas très important pour vous, après tout ! Vous avez eu votre triomphe qu'une décision contraire ne saurait effacer. Mais, attention

votre père va prendre la parole !

Tous les regards se portèrent soudain vers le juge Clayton qui, debout, dans l'attitude du calme, et d'une voix claire et bien accentuée, s'exprima en ces termes :

— Un juge ne peut que regretter de voir de pareilles causes déférées à son jugement. Son argumentation ne saurait être appréciée que dans les pays où existent des institutions semblables aux nôtres, solidement établies et parfaitement comprises. Il se livre alors dans le cœur du juge, entre le sentiment intime de l'homme et le devoir du magistrat, une lutte terrible qui finirait, si cela était en son pouvoir, par la tentation d'écarter, sans les résoudre, ces difficiles questions ; mais notre état politique s'y oppose, et les plaintes sont inutiles, et le parquet se montrerait coupable en éludant la responsabilité que les lois lui imposent. Quelque répugnance qu'il éprouve à remplir sa pénible tâche, il est contraint de se prononcer sur les droits que le *maître* exerce sur l'*esclave* dans la Caroline du Nord.

« L'accusation se fonde sur des coups portés à la personne de Milly, l'une des esclaves de Louisa Nesbit. Dans ce cas, la question à décider est celle-ci : des coups portés avec violence et sans motif raisonnable, donnent-ils droit à intenter une action en justice ? Le juge d'instruction a saisi le jury dans ce sens, se fondant sur ce que l'accusé n'était pas le véritable propriétaire de l'esclave. D'après nos lois, le maître et la personne ayant commandement d'esclaves ont une égale autorité : en effet, le but est le même ; les mêmes services sont exigés de l'esclave : les mêmes pouvoirs doivent donc être conférés à l'un comme à l'autre. Dans un procès criminel, et même lorsqu'un esclave est employé par un autre que son maître, cet autre jouit des mêmes droits que le maître. Quant à la question générale de savoir si le propriétaire peut exercer des poursuites pour coups ou violences envers son esclave dans les cas que la loi n'a pas prévus, cette faculté ne peut être révoquée en doute par la cour. Sa responsabilité n'a jamais été franchement indiquée, ni jusqu'à présent contestée, car c'est le premier procès de ce genre. Les usages et coutumes établis dans ce pays prouvent, du reste, que toute la communauté estime qu'une certaine autorité doit être réservée au maître dans l'intérêt de sa propre sécurité.

« Quand même nous aurions une opinion différente sur cette matière, il ne nous appartiendrait pas de nous prononcer contre l'opinion générale, et nous ne pourrions impunément méconnaître telle ou telle autorité. Je sais que le barreau ne fait pas de distinctions entre les relations de maître à

esclave et celles de maître à domestique ; des arguments fondés sur les principes bien établis qui confèrent, dans de certaines bornes, l'autorité du père et de la mère sur l'enfant, d'un précepteur sur son élève, du patron sur son apprenti, ont été soumis à notre examen : la cour ne reconnaît pas le droit de les appliquer ici. Il n'y a pas, en effet, de rapport entre les deux questions ; elles sont opposées l'une à l'autre, et il y a une limite infranchissable entre elles ; cette limite est celle qui existera toujours entre la liberté et l'esclavage ; il n'en saurait exister de plus formidable. Dans le premier cas proposé, le résultat à atteindre est le bonheur de la jeunesse destinée à jouir des droits égaux à ceux de ses chefs actuels, qui ont pour devoir d'élever les jeunes hommes de manière à en faire des membres utiles de cette société à laquelle ils doivent appartenir, en qualité d'hommes libres ; un tel but exige l'instruction morale et intellectuelle réunies ; une rigueur modérée est un accessoire exceptionnellement obligé de cette éducation, mais si cet accessoire ne produit pas l'effet attendu, il vaut mieux laisser aller les choses au gré des passions, ou, à la rigueur, invoquer la loi, que de recourir aux corrections corporelles. Dans le second cas, qui est celui de l'esclavage, tout est à l'avantage du maître, dont la sécurité privée est étroitement liée à la sécurité publique ; l'esclave est condamné dans sa personne et dans sa postérité à vivre sans instruction, et par conséquent sans aptitude pour quoi que ce soit ; il ne doit travailler que pour qu'un autre recueille le fruit de son travail.

« Quel parti peut-on tirer moralement d'un pareil être ? Est-il possible de le convaincre, lui dont l'intelligence est sans portée, qu'il doit travailler par devoir et dans son intérêt personnel ! Les services qu'il rend sont ceux d'un individu qui ne jouit pas de son libre arbitre, qui fait abdication de sa personnalité, pour se soumettre à l'obéissance passive, et cette obéissance est la conséquence d'une autorité sans contrôle : un pareil effet résulte nécessairement d'une pareille cause. Le pouvoir du maître doit être absolu pour que l'obéissance soit complète.

« J'avoue que je sens tout ce qu'il y a d'injuste et d'immoral dans cette argumentation ; aussi est-on naturellement disposé à la contester ! Mais, dans l'espèce humaine, il faut qu'il en soit ainsi ; il n'y a pas de remède au mal : c'est la discipline inhérente à l'état d'esclavage. On ne peut désunir deux points de ce système sans anéantir les droits du maître, et justifier ceux de l'esclave. Que d'exemples de cruauté et de barbarie préméditées, où, en conscience, la loi pourrait intervenir ! La difficulté est donc

précisément de marquer la limite où doit commencer cette intervention. Le problème se résoudrait peut-être en restreignant un peu les droits du maître ; mais la question ne peut, sans illégalité, être envisagée sous ce point de vue : il est interdit au juge d'entrer dans des considérations générales à ce sujet, et nous ne pouvons permettre que les droits des maîtres soient mis en suspicion dans les cours de justice. L'esclave, pour satisfaire à sa véritable condition d'esclave, doit se pénétrer de ce principe, qu'il n'y a pas d'appel possible contre son maître ; que le pouvoir de celui-ci n'est nullement une usurpation, mais qu'il est imposé par la loi humaine, sinon par la loi divine. Le danger serait grand, il faut l'avouer, si les tribunaux étaient appelés à graduer les peines selon chaque caractère, et il serait difficile, au milieu des événements domestiques, de prévoir la variété infinie des plaintes formulées par l'esclave contre le maître, qui aurait cédé soit à un mouvement de colère, soit à toute autre instigation. En conséquence, le tribunal se déclare incompétent, lorsqu'il s'agit de changer les rapports de ces deux classes de la société l'une vis-à-vis de l'autre.

« Je le répète, j'aurais désiré n'avoir point à me prononcer sur cette question ; mais comme elle m'est présentée par la force des choses, la cour se voit contrainte de déclarer, par mon organe, que tant que l'esclavage existera à titre d'institution parmi nous, ou jusqu'à ce qu'il plaise à la législation d'intervenir, et de désigner une réforme, ce sera le devoir impérieux des juges de reconnaître la domination, sans restriction aucune, du maître sur l'esclave, dans les limites posées par la loi, et suivant les adoucissements consacrés par nos usages. Cette domination est, d'ailleurs, essentielle pour fixer la valeur des esclaves, considérés comme bien matériel pour la sécurité du maître et pour la tranquillité publique ; en outre, par la protection qu'elle impose au maître, elle assure le bien-être de l'esclave ! Tout jugement contraire à celui-ci est nul et non avenu. La décision est donc rendue en faveur de l'accusé.

Pendant le prononcé de ce jugement, les yeux de Clayton se fixèrent involontairement sur Harry, qui, debout vis-à-vis de lui, écoutait avec une attention soutenue. Il remarqua qu'à mesure que le juge parlait, la pâleur envahissait son visage, que son front s'assombrissait et que la colère s'échappait de ses yeux d'un bleu foncé. Clayton n'avait jamais entendu retracer les horreurs de l'esclavage avec autant de netteté par un homme qui les ressentait si profondément que son âme en était blessée. La voix du juge

Clayton, si claire, si précise et si ferme, ses paroles si solennelles, si calmes, si froides remuaient les passions.

Profitant du silence qui se fit un moment dans la salle, Clayton se leva et demanda la permission à la cour de dire quelques mots sur le jugement ; son père fit un léger mouvement de surprise, qui se communiqua aux autres juges, et la cour consentit, par curiosité, à accorder la parole à Clayton.

— J'espère, dit celui-ci, que l'on ne m'accusera pas de manquer de respect envers les magistrats, en disant qu'aujourd'hui, pour la première fois, la loi sur l'esclavage et la nature de cette institution m'ont été révélées dans toute leur vérité. Je m'étais flatté, jusqu'à présent, de l'idée que c'était une institution protectrice qui plaçait la race la plus faible sous la protection de la race la plus forte ; j'avais espéré que ses lois pouvaient se dispenser de manière à protéger celui qui se trouvait sans défenseur ; cette illusion est détruite. Je ne vois, maintenant, que trop clairement le but et l'objet de la loi ! Mes qualités de chrétien et d'homme libre m'interdisent l'exercice de ma profession dans un État esclave ; j'y renonce donc dès mes débuts et je quitte pour toujours le barreau du pays où je suis né.

— Allons ! le voilà parti, s'écria Frank Russel : la vérité se fait jour à la longue ; sa conscience est éveillée ; l'arrête qui pourra !

L'auditoire et les juges avaient accueilli avec étonnement cette déclaration ; mais le juge Clayton ne témoigna aucune émotion ; les paroles de son fils l'avaient profondément affligé, en détruisant une des plus belles espérances de sa vie. Il les avait écoutées avec ce calme consciencieux qu'il apportait dans toute discussion, et, sans se déconcerter, il fit appeler la cause suivante.

Une démarche aussi inusitée n'excita pas peu la surprise, mais Clayton n'était pas de ceux auxquels ses confrères osaient exprimer leur façon de penser ; sa tranquillité et sa réserve éloignèrent de lui toute familiarité. Comme d'ordinaire, en semblable circonstance, Clayton fut critiqué ouvertement. Les nullités de l'auditoire se contentaient de dire : « C'est du don Quichotte, c'est absurde, c'est ridicule ! » Les légistes, plus expérimentés, et les amis de Clayton se contentaient de hocher la tête en répétant : « C'est de la témérité, c'est de la folie ; il a été mal conseillé. »

— Il manque de fermeté, disait l'un.

— Il n'est pas sûr de lui, disait un autre.

— Radical et impraticable, ajoutait un troisième.

— Oui, dit Frank Russel en se mêlant au groupe ; Clayton est aussi radical et inabordable que le Sermon sur la montagne ; ce sermon est la chose la moins praticable que je connaisse dans la littérature. Nous savons tous servir Dieu et Mammon, nous avons découvert le terme moyen de nos jours. Clayton est arriéré, il est juif dans ses idées ! N'est-ce pas votre avis, *mister* Titmarsh ?

— Notre jeune ami me fait l'effet d'être fort exagéré, répondit celui-ci ; je ne pouvais le suivre dans les sentiments qu'il a exprimés que jusqu'à certaines limites. L'esclavage a été établi avec la sanction de la divine Providence, et je prétends en toute humilité que la raison humaine est incompétente pour le juger.

— Et s'il avait plu à la divine Providence de tolérer l'institution de Poicterre, vous diriez la même chose, ou du moins je le présume, dit Frank Russel.

— Certainement, mon jeune ami, reprit Titmarsh. Tout ce qui est ordonné par la Providence ne peut qu'être juste !

— Je trouverais, au contraire, que c'est tout ce qui est juste qui a une origine divine, dit Frank Russel.

— Non, mon ami, répliqua Titmarsh modestement ; les choses sont justes parce qu'elles sont ordonnées, quelle que soit d'ailleurs la manière dont nos idées restreintes de justice et d'humanité veuillent les considérer.

— Entendez-vous cela ? dit Russel ; et ils croient avoir le dessus avec de pareils raisonnements ; si un homme ne va pas à l'église le dimanche, on l'accuse de n'être pas religieux ! une fois que nous y sommes, nous sommes assaillis par des discours semblables, comme si les hommes sensés ajoutaient foi à de telles balivernes !

Et le révérend Mr Titmarsh de changer de direction, disant à un ami d'un ton de regret :

— Comme l'impiété se propage parmi la jeunesse d'aujourd'hui ! ces jeunes hommes citent les saintes Écritures sans plus de respect et avec le même sans-façon qu'ils débiteraient une comédie ! Je crois qu'on néglige trop, dans l'enfance, l'instruction religieuse ; on ne leur enseigne pas le catéchisme de l'assemblée, car, s'ils l'apprenaient, l'enfant devenu homme ne douterait plus.

Clayton, en rentrant, communiqua à sa mère la résolution qu'il avait prise et le motif qui l'avait déterminée : son père n'avait pas prononcé une parole sur ce sujet. La contenance froide et sévère du juge Clayton ne permettait

pas d’entamer une conversation sans qu’il en eût préalablement exprimé le désir. Il était comme d’habitude, calme, grave et réfléchi, s’occupant de chacun de ses devoirs avec une régularité immuable ; vers la fin du second jour qui suivit celui de l’audience, il pria son fils de passer dans son cabinet d’étude ; l’entrevue fut pénible des deux côtés.

— Vous devez savoir, mon fils, que la détermination que vous venez de prendre a droit de m’affliger ; j’espère toutefois qu’elle n’a pas été prise par vous avec précipitation, et d’un premier mouvement.

— Vous pouvez être assuré du contraire, répondit Clayton. J’ai suivi les convictions les plus profondes et les plus libres de ma conscience.

— S’il en est ainsi, vous ne pouviez agir autrement, et je n’ai point à vous blâmer. Seulement, je vous demanderai si votre conscience sanctionnerait pour vous la position de propriétaire d’esclaves ?

— J’y ai déjà renoncé, répliqua Clayton, je ne veux pour moi que le titre de simple propriétaire, afin de protéger mes serviteurs contre les cruautés que la loi tolère, et acquérir en même temps le droit de les faire élever et instruire.

— Et si cette mesure vous suscite des difficultés de la part de l’État ? objecta le juge Clayton.

— S’il existe un moyen raisonnable d’obtenir des adoucissements aux rigueurs de la loi, je ferai mon possible pour y parvenir, dit Clayton.

— Mais, dit le juge, en supposant que la loi soit tellement enracinée dans la Constitution que l’on ne puisse la rappeler sans bouleverser les institutions, que ferez-vous, alors ?

— Je maintiens qu’il faut en faire le rappel, quand même les institutions en souffriraient, dit Clayton : *Fiat justitia, ruat caelum*[1].

— Je n’attendais pas moins de vous, dit le juge avec patience, c’est la logique de votre vie. Savez-vous que les sociétés ne suivent pas la même direction ; votre manière d’agir vous mettra en contravention avec le monde au milieu duquel vous devez vivre : vos convictions si consciencieuses heurtent des intérêts personnels, et la société ne vous permettra pas d’y persévérer.

— Alors, dit Clayton, il faut que moi et mes serviteurs nous allions trouver des contrées où ces pratiques soient admises.

— Voilà le résultat que j’avais prévu, dit le juge : avez-vous bien pesé toutes les conséquences de votre résolution ?

— Certainement, dit Clayton.

— Vous aller vous unir à miss Gordon, reprit le juge : avez-vous réfléchi à la peine que peut lui causer votre détermination ?

— Oui, répondit Clayton. Miss Gordon me seconde dans la résolution que j'ai adoptée.

— Il ne me reste rien à ajouter, dit le juge ; tout homme se doit à l'accomplissement des devoirs que lui impose sa conscience !

Après une pause de quelques instants, le juge Clayton reprit de nouveau :

— Vous savez peut-être la réprobation que votre décision fait peser sur nous qui, pratiquant le même système, maintenons les institutions que vous répudiez ?

— Je ne désire faire réprouver qui que ce soit, répondit Clayton.

— Je le pense, dit le juge, mais c'est la conséquence logique de vos opinions, et je puis vous affirmer que j'y ai souvent réfléchi dans l'exercice de mes fonctions. La route que je suis, prouve suffisamment que je n'ai pas les mêmes conclusions à vous offrir. Les lois humaines, envisagées de leur bon côté, ne représentent pour ainsi dire qu'une appréciation, un reflet de bien des erreurs inhérentes à notre nature, toute imparfaite qu'elle est, et sont, au total, la source d'un bien quelconque ; le plus mauvais système, en un mot, est préférable à l'anarchie.

— Mais, mon père, pourquoi ne seriez-vous pas le réformateur de ces lois ?

— Mon fils, la seule réforme possible est celle qui révoquerait l'esclavage, ce serait le résultat immédiat ; la sûreté de chaque individu exige le maintien de l'esclavage ; son jugement est infaillible, il faut que chaque proposition tendant à le détruire reste ignorée jusqu'à ce que la société entière ait décidé que l'institution est un mal moral, et ait énoncé le vœu sincère d'en être délivrée ; pour le moment, je ne vois pas trace de pareilles tendances. Les corps religieux de différentes dénominations, appelés par excellence l'Église, sont plongés dans une apathie morale qui me surprend ; ils savent bien dire qu'il faut préparer la société à cette réforme, mais je ne vois pas qu'ils tentent rien pour l'entreprendre. Dans ma jeunesse, les manifestations faites par les assemblées religieuses étaient fréquentes ; elles ont diminué d'année en année, et aujourd'hui, à mon grand dépit, cette moralité se défend du haut de la chaire. J'en conclus que ce qu'il y a de mieux à faire est de laisser les institutions suivre leur cours, jusqu'à ce que le pays comprenne qu'elles ont pour lui des conséquences désastreuses. Je n'ai pas le talent d'un réformateur ; mes opinions me

rendent propre à remplir la position que j’occupe. Je ne puis pas me vanter de n’y avoir jamais fait de mal, mais je puis me flatter que le bien que j’ai fait a contrebalancé le mal. Si vous désirez suivre cette carrière, moi, votre père, éclairé sur les sacrifices et les difficultés qui l’entourent, je serai le dernier à jeter le poids de mes désirs ou de mes sentiments privés dans la balance. Nous ne resterons ici que quelques années, et le soin de remplir son devoir est toujours préférable à celui de se procurer les agréments de la vie.

Le juge Clayton prononça ces paroles avec plus d’émotion qu’il n’en montrait d’habitude. Son fils lui-même fut très ému.

— Mon cher père, dit-il, en lui remettant le billet de Nina, vous avez fait allusion à miss Gordon ; ce billet que j’ai reçu d’elle le jour où vous avez siégé à la Cour suprême vous fera comprendre dans quel esprit il est écrit.

Le juge mit ses lunettes, lut attentivement le billet deux fois, puis il le rendit cérémonieusement à son fils, en lui disant avec son flegme habituel :

— Elle vous convient.

« Que le ciel s’écroule, mais que justice soit faite ».

OceanofPDF.com

34
Le nuage crève

L’ombre de ce nuage terrible qui avait porté la désolation dans d’autres contrées, se projetait déjà sur toute l’étendue de la plantation de Canema. Aucune maladie n’a mieux justifié ces paroles de l’Écriture sainte : « La pestilence se propage pendant l’obscurité. » Aucune n’a été plus irrégulière, plus capricieuse dans sa marche. Lorsqu’elle sévissait à l’état épidémique, elle semblait défier la science des médecins. Les divers systèmes de l’art de guérir, épuisés par l’expérience désastreuse d’une seule saison, combattaient sans succès le fléau dont les symptômes variaient à chaque invasion nouvelle. Certaines précautions hygiéniques, avant son apparition et pendant son règne, étaient indiquées comme indispensables ; malgré tout, ceux qui sont familiarisés avec cette terrible maladie, ont fatalement éprouvé que, semblable à un loup ravisseur, elle franchit les palissades du bercail le mieux surveillé et, en dépit des soins et des précautions, disperse tout devant elle ; sa marche à travers les villes et les hameaux est également singulière ; quelquefois s’abaissant comme un nuage sur toute une population, elle laissera une seule ville intacte au milieu de la désolation environnante, et longtemps après fondra sur les villages non encore envahis, semblable à une armée dévastatrice qui revient sur ses pas pour saccager un village échappé par mégarde au pillage général d’un pays conquis ; d’autres fois le fléau s’abat tout à coup sur une seule maison dont elle détruit tous les habitants, en vingt-quatre heures ; d’autres fois encore, elle ravagera toute une cité, dont elle n’épargnera qu’une seule rue ou un seul carrefour, et cette rue ou ce carrefour deviendra lui-même victime de sa rage au moment même où on la croyait éteinte à jamais. Son passage au milieu des plantations du Sud fut marqué des mêmes phases capricieuses, et frappa encore un plus grand nombre de victimes à cause du genre de vie que l’on mène et des habitudes qui éloignent les malades des secours de la médecine et des médecins. À la première nouvelle des progrès de l’épidémie dans les États du Nord, tante Nesbit éprouva la plus vive inquiétude. C’est vraiment

chose digne de remarque, que cette ténacité avec laquelle se cramponnent à la vie ces mêmes gens à qui leur âge et leur position ne permettent plus aucune des jouissances terrestres, tandis que d'autres, plus indifférents, semblent penser que ce serait folie de lutter même pour la conserver ! Lorsqu'enfin cette nouvelle si redoutée se fut répandue d'un bout à l'autre du voisinage, tante Nesbit dit un jour à Nina :

— Vos cousines, les Gordon d'E…, nous ont écrit de quitter la plantation et de venir séjourner quelque temps avec elles, jusqu'à ce que le danger soit passé.

— Pourquoi ? répondit Nina ; s'imaginent-elles que le choléra ne peut pas les aller trouver aussi ?

— C'est que, voyez-vous, observa la tante Nesbit, leur famille se soumet à un régime préservatif excellent, et que, d'ailleurs, en cas d'accident, on peut, lorsqu'on habite une ville, profiter de suite des ressources de la médecine.

— Ma tante, si tel est votre désir, partez ; quant à moi, je resterai ici avec mes gens !

— Eh quoi ! vous n'avez pas peur, Nina ?

— Non, ma tante, pas le moins du monde ; je trouve qu'il serait égoïste de ma part de vivre chaque jour du travail de mes gens, puis de m'enfuir et de les abandonner à l'heure du danger. Le moins que je puisse faire est de rester au milieu d'eux pour les soigner.

Cette conversation fut entendue par Harry, qui se tenait debout, le dos tourné, sous la véranda, près de la porte du salon.

— Enfant ! dit tante Nesbit, que croyez-vous pouvoir faire avec votre peu d'expérience ? Du reste, Harry et Milly seront plus utiles que moi ; je suis donc décidée à partir : le premier devoir est de soigner sa santé.

— Ce n'est pas là mon avis, ma tante, je trouve qu'il y a des devoirs plus impérieux que celui-là, dit Nina. Je n'ai pas de force, c'est vrai, mais j'ai du courage ; j'ai de plus la conviction que mon départ découragerait nos gens et ne pourrait que les effrayer ; la peur, hélas ! prédispose trop souvent à la maladie ; je vais faire atteler et me rendre immédiatement chez le médecin, pour obtenir des ordonnances et des médicaments. Je parlerai à nos gens, je leur apprendrai ce qu'il faut faire, et le ferai moi-même au besoin : quand ils me verront calme et sans peur, ils auront facilement le courage nécessaire. Mais puisque vous êtes dominée par la frayeur, il faut partir, ma tante : vous n'êtes plus assez forte pour supporter les fatigues et le

mouvement, et si vous vous croyez plus en sûreté à la ville, je vous conseille de ne pas différer votre voyage. Je désire seulement conserver Milly et Harry ; ils serviront de conseils et de médecins à toute la plantation. Harry, ajouta-t-elle, veuillez demander la voiture ; nous allons nous mettre en route.

Harry sentit l'amertume de son âme adoucie et tranquillisée par la noble nature de celle qui tenait dans ses mains, de par la loi, la chaîne à laquelle il était attaché. Cette servitude, mortifiante et intolérable avec toute autre maîtresse, lui semblait auprès d'elle presque aussi douce que la liberté. Il avait caché à Nina le contenu de la lettre qu'il avait reçue de sa sœur ; il pensait que c'était un mal sans remède, et il répugnait à lui faire une telle confidence. Nina présuma que l'air triste et troublé de Harry était causé par la sollicitude inhérente à toute responsabilité. La même voiture qui devait conduire miss Gordon à la ville, emmenait aussi la tante Nesbit, à qui la crainte même du choléra n'avait pu faire oublier le cortège obligé, pour une personne de son importance, d'une multitude de boîtes et de cartons.

Nina trouva le médecin au fait de la maladie et du traitement à lui appliquer. Il venait de lire différents traités sur les miasmes et les animalcules. Il s'entretint donc avec Nina, pendant une demi-heure, des différentes théories émises sur la cause de la maladie, et des expériences déjà faites dans les divers hospices. Parmi ces nombreuses théories, il y en avait une qu'il affectionnait beaucoup ; et Nina, le voyant si empressé, ne pouvait que s'imaginer qu'il était enchanté de la perspective qui s'offrait à lui de la mettre en pratique. À force cependant de l'accabler de questions positives, Nina obtint de lui toutes les informations qu'elle crut devoir lui être utiles : il lui traça un système complet de traitement et lui remit une caisse remplie de médicaments, en l'assurant qu'il se mettait à sa discrétion pour aller personnellement administrer ses soins, s'ils étaient réclamés en temps opportun.

Au retour, Nina s'arrêta à la plantation de l'oncle Jack, et put se convaincre de la différence qui existe entre les ordonnances préparées pour un cas supposé, et les symptômes effrayants de cette cruelle maladie. Depuis une demi-heure, en effet, son oncle venait d'en être attaqué violemment. Toute la maison était remplie de terreur et de confusion ; des cris et des gémissements douloureux partaient de la chambre du malade. Sa femme, préoccupée des soins qu'elle lui prodiguait, ne s'aperçut pas que

ceux qu’elle avait envoyés à la recherche du médecin, couraient çà et là terrifiés et se tordant les mains de désespoir.

— Harry, s’écria vivement Nina, prenez un des chevaux de la voiture, faites toute diligence et amenez le médecin avec vous.

Quelques instants après, cet ordre était exécuté ; Harry avait disparu. Nina s’avança alors vers les domestiques consternés et leur commanda, d’un ton d’autorité, de cesser leurs lamentations ; sa fermeté et son calme agirent puissamment sur cette douleur désordonnée ; elle renvoya tous les serviteurs, à l’exception de deux ou trois des plus raisonnables, et se mit ensuite à assister sa tante.

Le médecin arriva ; après avoir pénétré dans la chambre du malade, il en sortit pour questionner Nina, qui ne put s’empêcher de remarquer le contraste que présentait le visage stupéfait et terrifié du docteur, avec cet air gracieux et important dont il discutait, deux heures auparavant, les théories des animalcules et des miasmes.

— La maladie, dit-il, s’est présentée sous une face tout autre que celle à laquelle je m’attendais.

Les remèdes n’avaient pas produit l’effet qu’il en espérait… C’était un cas exceptionnel…

— Croyez-vous pouvoir le sauver ? dit Nina.

— Enfant, il n’y a que Dieu qui puisse le sauver, dit le médecin. Aucun symptôme ne marche comme je le voudrais.

À quoi bon prolonger les détails de ce triste récit et s’appesantir sur ces scènes de douleurs et de convulsions ? Nina, pauvre jeune fille de dix-huit ans, restait debout dans l’attitude d’un muet désespoir. On essaya, sans succès, de tous les moyens ; mais semblable à un tyran sourd et aveugle, la maladie poursuivait sa marche implacable. Les cris et les gémissements devinrent plus faibles, les muscles tordus se détendirent, et quelques secondes ensuite, un homme de constitution robuste gisait mourant sous les coups de ce terrible fléau qui, en moins d’une heure, triomphe de la santé la plus florissante et réduit les muscles les plus fermes à l’image ridée et flétrie de la décrépitude.

Nina, en présence de ce cadavre desséché, de ces traits livides et flasques, ne pouvait croire qu’elle voyait devant elle son oncle, si gai encore dans la matinée de ce même jour. Tel le malheureux précipité sous les chutes du Niagara, au milieu d’un tourbillon écumant, se cramponne avec une confiance aveugle au premier corps qu’il rencontre sous sa main, mais qu’il

ne voit pas ; telle Nina sentit, à cette heure fatale, qu'elle n'était plus seule ! Le Rédempteur, qui triompha de la mort et de la tombe, à qui elle avait si souvent pensé récemment, paraissait se rapprocher d'elle insensiblement ; il lui semblait qu'une voix lui répétait sans cesse : « Ne crains rien, car je suis avec toi ; prends courage, car je suis ton Dieu ! »

— Comme vous voilà calme, mon enfant, lui dit tante Maria, je ne vous aurais pas cru tant de force et, en vérité, je ne sais pas ce que nous aurions fait sans vous…

Tout à coup surgirent d'épouvantables lamentations !

— Oh ! nous allons tous mourir ! Nous sommes tous perdus ! Oh ! venez, miss, venez vite ! Pierre vient de ressentir les atteintes de la maladie ! Hélas ! mon père aussi ! Oh ! mon enfant ! mon enfant !

Le docteur, stupéfait et multipliant ses efforts, courait d'une cabane à l'autre. Deux ou trois des serviteurs de la maison furent en même temps frappés par le fléau, et il fallut toute la force d'âme que possédait Nina pour éviter une panique générale.

Miss Gordon était douée de ce tempérament délicat et souple qui, sous les apparences de la faiblesse, supporte avec courage les plus dures épreuves ; son calme et sa résignation lui donnaient la force de surmonter les plus épouvantables crises.

— Ma bonne tante, il ne faut pas avoir peur ; appuyez-vous sur votre religion ; ayez confiance en Dieu, dit-elle à la cuisinière qui frissonnait de terreur ; demandez des consolations à la prière, chantez vos cantiques et faites votre devoir envers les malades !

Il y a une puissance magique dans la voix inspirée par le courage ; aussi Nina parvint-elle à rassembler tous ceux qui restaient valides pour prendre soin de ceux que la maladie n'avait pas épargnés.

Un exprès arrivait à ce moment, en toute hâte, annoncer à sa maîtresse que le choléra avait paru dans sa plantation.

— Eh bien ! dit Nina, la figure pâle, mais ne trahissant pas son émotion, notre devoir nous renvoie d'ici ; venez, Harry.

Et accompagnés du médecin, ils se préparèrent à retourner à Canema. Avant d'y être arrivés ils rencontrèrent un cavalier :

— Le Dr Rutler est-il avec vous ? dit celui-ci.

— Oui, dit Nina avançant sa tête à la portière.

— Oh ! docteur, j'ai parcouru tout le pays à cheval pour vous rencontrer. Il faut revenir à la ville à l'instant même. Le juge Peters se meurt ; je crains

même qu'il ne soit mort à l'heure qu'il est, et il y a une douzaine de malades de plus dans la même rue. Tenez, prenez mon cheval et partez au galop, c'est un cas de vie ou de mort.

Le docteur descendit à l'instant de la voiture et monta à cheval ; alors s'arrêtant un instant, il jeta un regard de douloureuse sympathie sur la douce et pâle figure qui se penchait à la portière.

— Ma pauvre enfant, s'écria-t-il, je vous quitte à regret ; qui pourra, maintenant, vous venir en aide ?

— Dieu ! répondit Nina, je ne crains rien.

— Venez, venez, docteur, hâtez-vous !

Le médecin jeta un dernier regard sur Nina et partit au galop.

— Maintenant, Harry, dit Nina, tout dépend de notre courage et de notre force de caractère, nous n'aurons pas de médecin ; il faut nous en tirer comme nous le pourrons. C'est notre Seigneur Jésus-Christ qui seul tient les clefs de l'éternité ; il nous a aimés, il est mort pour notre salut ; il nous accompagnera partout !

— Oh ! miss Nina, vous êtes un ange, dit Harry qui éprouvait à cet instant pour elle le sentiment d'une sainte adoration.

Arrivée à Canema, miss Gordon se retrouva en présence d'une scène de désolation semblable à celle qu'elle venait de quitter. Le vieil Old Hundred était mort dans sa cabane ; la foule éclatant en sanglots lamentables se groupait avec terreur autour de l'asile funèbre, en proie à cette excitation funeste qui précipite souvent l'approche du fléau. Nina se dirigea rapidement vers le groupe. Elle parla avec calme à la foule, fit taire ses plaintes et lui commanda de se soumettre à sa voix.

— Cessez vos gémissements, leur dit-elle, si vous ne voulez pas mourir tous ! Rentrez dans le calme, faites votre devoir et vous aurez la vie sauve. Nous vous donnerons, Harry et moi, les remèdes nécessaires, nous les connaissons, mais il faut obéir et vous laisser guider par nous.

Nina se rendit à l'habitation et instruisit Milly, tante Rose et deux ou trois autres femmes des devoirs qu'elles auraient à remplir. Milly, dans ces tristes circonstances, fit preuve de l'énergique dévouement qu'indiquait sa riche nature.

— Que le Seigneur soit béni, dit-elle, dans sa bonté pour nous ! Enfants ! le Seigneur est un bouclier, il a été avec nous pendant six épreuves mortelles, il ne nous abandonnera pas à la septième. Pendant le débordement du Jourdain, chantons les louanges du Seigneur.

Harry, de son côté, se mettait à la tête des hommes sur lesquels on pouvait le plus compter et cherchait à former une espèce d'association secourable. Un messager fut expédié à la ville voisine pour faire une ample provision de médicaments et de cordiaux de toute espèce. La plantation fut partagée en districts, placés sous la direction de chefs qui communiquaient avec Harry. Dans l'espace de deux ou trois heures, les scènes navrantes de détresse et de confusion se dissipèrent, et la plantation ne présentait que l'aspect d'un hospice où régnait l'ordre le mieux entendu. Milly organisait des rondes dans toutes les directions, faisant appel à la sensibilité du peuple et chantant des cantiques propres à inspirer la confiance et le courage. Sa voix répondait à son physique, unissant aux tons graves de la basse d'un homme, les tons riches et argentés de la voix d'une femme. Nina, tout en prodiguant çà et là ses soins touchants aux pauvres malades, entendait parfois, avec ravissement, les accents de cette voix triomphante :

Dieu est mon soleil,
Il est l'ombre
Qui veille sur ma tête
Le jour comme la nuit.
N'a-t-il pas donné sa parole
Qu'il sauverait mon âme de la mort ?
Je puis me reposer sur mon Seigneur
Pour me conserver la vie ;
J'irai, je viendrai,
Et ne craindrai pas la mort,
Lorsque, du haut des cieux
Il m'appellera à lui.

L'habitation présentait, cette nuit, toute l'apparence d'une garnison assiégée. Nina et Milly avaient fait ouvrir toutes les chambres ; les plus malades, ceux qui avaient l'organisation faible, ceux qui souffraient de la peur, tous enfin, indistinctement, pouvaient y chercher un refuge.

— À présent, dit Milly, que toutes nos dispositions sont prises, allez, enfant, allez vous reposer ; votre âme, toute forte qu'elle soit, est renfermée dans une enveloppe délicate, et vous savez que vous nous êtes indispensable à tous ; prenez donc soin de votre chère santé ; reposez sans

inquiétude, car tout le monde est tranquille, aucun soin ne manque aux malades ; tâchez de retremper un peu vos forces dans un sommeil réparateur, et songez que s'il vous arrivait un malheur, ce serait en même temps notre malheur à tous.

Nina suivit ce conseil en se retirant dans sa chambre, mais avant de se coucher elle écrivit à Clayton :

Nous sommes ici dans l'affliction, mon cher ami : pauvre oncle Jack est mort ce matin du choléra. J'étais allée consulter un médecin et chercher des médicaments ; à mon retour j'ai voulu faire une visite à mon oncle, et j'ai assisté à une scène horrible à la suite de laquelle mon pauvre oncle a succombé ; il y a encore beaucoup de malades. Je me déterminais à rester pour venir en aide à ma tante, lorsqu'un messager me fut expédié pour m'annoncer que le fléau venait d'éclater à Canema. Nous ramenions avec nous le médecin, quand nous avons rencontré un cavalier courant bride abattue, qui nous dit que le juge Peters se mourait, et qu'il y avait beaucoup d'autres malades dans la même rue. En arrivant à la maison, nous trouvâmes mort le pauvre vieux cocher, et nos serviteurs dans la plus grande consternation. Il nous a fallu quelque temps pour les tranquilliser et pour rétablir l'ordre, mais nous y sommes parvenus. Notre maison est remplie de malades et de ceux qui ont l'esprit frappé par la peur. Milly et Harry, tous deux fermes et actifs, soutiennent et raniment le courage des autres. Il y a à peu près vingt personnes atteintes par le fléau, mais pas d'une manière violente. Au milieu de ces heures d'angoisse, je sens en moi une tranquillité d'esprit indéfinissable, et que la Bible dit justement « surpasser toute compréhension ». Je reconnais, maintenant, que ce monde et tout ce qu'il contient, dussent-ils périr, le Sauveur peut nous donner la vie belle et immortelle. Je vous écris, parce que je ne retrouverai peut-être plus l'occasion de le faire : si je meurs, ne me pleurez pas, mais rendez gloire à Dieu, qui donne la victoire par Jésus-Christ ; j'espère, pourtant, que je ne mourrai pas ; j'espère rester encore sur cette terre, qui me paraît plus belle que jamais ; la vie ne m'a jamais semblé si précieuse et si chère que depuis que je vous ai connu ! J'ai tant de confiance, néanmoins, dans l'amour de mon Rédempteur, que s'il me la redemandait, cette vie, je me résignerais à la lui rendre sans un soupir de regret ; je suivrais l'Agneau partout où il lui plairait de me conduire.

Ce fléau destructeur est-il allé jusqu'à Magnolia Grove ? Je ne serais pas assez égoïste pour demander votre présence près de moi, si elle était réclamée par votre sœur ; peut-être n'a-t-elle personne en qui placer sa confiance, tandis que moi, j'ai Harry et Milly ; soyez sans inquiétude, n'abandonnez aucun devoir pour moi. Notre Père nous aime et ne veut que notre bien. Milly se promène en chantant au-devant de l'entrée de chaque cabane ; j'aime à entendre sa voix si fortement timbrée, si triomphale, pour ainsi dire… Écoutez, la voilà qui passe en chantant :

J'irai, je viendrai,
Et ne craindrai pas la mort,
Quand, du haut des cieux,
Il m'appellera à lui !

Je vous écrirai, par chaque courrier, jusqu'à ce que nous allions mieux.
À la vie, comme à la mort, à vous,

NINA.

Après avoir terminé cette lettre, Nina se mit au lit, s'endormit aussi paisiblement que si elle n'eût à craindre ni l'invasion de la maladie ni les menaces de la mort. Le lendemain elle fut éveillée de bonne heure et se leva : Milly, avec une prévenance qui n'était pas exempte d'inquiétude, lui apporta du café chaud et des biscuits, qu'elle insista pour lui faire prendre avant de quitter son appartement.

— Comment se porte tout le monde, Milly ? demanda Nina.

— Bien, chère enfant, répondit Milly, Le cri du butor s'est fait entendre dans le lointain, vers minuit. Tante Rose, et grand Sam, et Jack, et Sally sont tous partis ; mais les gens sont plus tranquilles, chère enfant, et bien résolus à braver le danger.

— Et Harry ? dit-elle d'une voix tremblante.

— Il se porte bien : il a passé la nuit à veiller les malades, mais il a du courage. Les anciens vont se réunir pour la prière après le déjeuner : cette prière sera le service funèbre des morts. Vous, miss Nina, peut-être consentirez-vous à nous lire un chapitre ?

— Volontiers, dit Nina.

Il était de bonne heure quand un grand cercle, composé de la famille et des gens qui se trouvaient sur la plantation, se réunit dans ce salon vaste et

bien éclairé que nous avons déjà décrit. La journée était belle, les feuilles du petit bois qui entourait la véranda étaient humides et scintillantes de la rosée matinale. Un murmure flatteur de sympathie et d'admiration accueillit l'entrée de Nina, vêtue d'un peignoir dont la blancheur semblait égale à la pâleur de ses joues…

— Veuillez vous asseoir, mes amis, veuillez vous asseoir tous, dit-elle.

Et regardant quelques habitants timides de la plantation, qui hésitaient à prendre place sur les sofas du salon :

— Trêve de cérémonie, nous sommes sur le bord de la tombe qui nous fait tous égaux ! Je suis ravie de vous voir calmes et courageux ; j'espère que votre appui est dans le Sauveur, qui nous donne la victoire sur la mort. Commencez vos chants !

Milly alors entonna le cantique si connu :

Faut-il que ce corps frêle périsse,
Faut-il qu'il s'affaiblisse et qu'il meure !
Mon âme quittera ce triste vallon,
Et s'envolera vers les cieux ;

Ira rejoindre les âmes des justes
Et trouvera le repos désiré
Au seul endroit où elle puisse se reposer,
Le sein de son Rédempteur.

Chaque voix accompagnait ce chant religieux et les paroles s'élevèrent triomphantes, des portes même du tombeau. Après les chants, Nina, d'une voix tremblante, qui devint progressivement plus distincte, lut les paroles de l'ancien psaume :

Celui qui habite dans la demeure secrète du Souverain, est logé à l'ombre du Tout-Puissant ! Je dirai à l'Éternel : Tu es ma retraite, tu es ma forteresse, tu es mon Dieu, en qui je m'assure.

Certes, il te délivrera des pièges et de la mortalité funeste. Il te couvrira de ses plumes, et tu trouveras un refuge sous ses ailes ; sa vérité sera ton bouclier et ton écusson.

Je n'aurai point peur de ce qui effraie pendant la nuit, ni de la flèche qui vole de jour, ni de la mortalité qui marche dans les ténèbres, ni de la

destruction qui fait ravage en plein midi.

Il en tombera mille à ton côté, et dix mille à ta droite, mais elle n'approchera point de toi ; car il donnera charge de toi à ses anges, afin qu'ils te guident dans toutes les voies.

— Peut-être, dit Nina, quelques-uns de nous seront bientôt rappelés vers Dieu ; mais pour ceux qui aiment le Christ, il n'y a pas de crainte de la mort. C'est le chemin qui nous fait retrouver notre Père. Prenez courage alors !

La première secousse de ces événements critiques est toujours le signal d'une terreur qui décroît sensiblement pendant les secousses qui lui succèdent : l'esprit se familiarise avec tout, même avec la perspective du danger et de la mort, s'il parvient à comprendre que ces événements sont dans les conditions de l'existence humaine. Tout se passait donc avec calme sur la plantation ; tous, stimulés par l'exemple de leur jeune maîtresse, paraissaient déterminés à affronter avec constance et fermeté les exigences de la situation.

L'après-midi du lendemain, Nina, assise près de l'entrée de l'habitation, remarqua la voiture de l'oncle Tiff, qui s'avançait dans l'avenue ; cédant à l'impulsion de son bon cœur, elle courut au-devant de son modeste ami.

— Oh ! miss Nina, dit le fidèle serviteur, quittant son chapeau avec sa politesse habituelle, s'il vous plaît, j'ai amené l'enfant ici parce qu'il est très malade ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le guérir, mais il ne va pas mieux ; j'ai amené aussi miss Fanny et Teddy, parce que j'ai peur de les quitter ; on m'a dit hier que l'on mourait de tous les côtés.

— Vous êtes venu, dit Nina, dans une localité cruellement éprouvée, car la mort est aussi avec nous ; mais si vous vous croyez en sûreté ici, vous pouvez y rester et les enfants avec vous ; nous ferons pour vous ce que nous faisons pour nous-mêmes. Donnez-moi Baby, pendant que vous allez vaquer à vos affaires. Il dort, n'est-ce pas ?

— Oui, miss Nina, il dort presque toujours maintenant.

Nina porta l'enfant jusqu'au perron, et le remit à Milly.

— Il dort gentiment, dit-elle.

— Pauvre petit chéri ! dit Milly, il ne se réveillera pas de sitôt, ce sommeil n'est pas bon !

— Eh bien ! nous le soignerons, dit Nina, et nous aurons une place pour lui et les autres enfants ; parce qu'ici nous avons des médicaments et des

ordonnances, et chez eux ils n’ont rien.

Tiff et sa famille eurent donc un abri dans l’habitation commune. Vers le soir, Baby mourut : Tiff le garda dans ses bras jusqu’au dernier moment, et ce fut avec peine que Nina et Milly purent lui persuader que le pauvre petit avait cessé d’exister : quand il fut forcé de se rendre à l’évidence, il parut, pendant quelques moments, inconsolable ; Nina ouvrit tranquillement le livre saint et lui lut ce passage : « Ils lui amenèrent les petits enfants, pour qu’il les touchât, et les disciples réprouvèrent ceux qui les avaient amenés ; et ne leur défendez pas, car ces petits enfants forment le royaume des cieux. »

— Seigneur, toujours béni, dit Tiff, je me résigne entre vos mains, je ne murmurerai plus ; je ne chercherai pas à le retenir, quand même cela me briserait le cœur ! Nous sommes si égoïstes, et le pauvre petit devenait si beau en grandissant !

OceanofPDF.com

35
La voix dans le désert

Clayton était tranquillement assis à son bureau, consultant et classant divers documents relatifs à ses affaires, lorsqu'un homme de couleur lui apporta des lettres qu'il venait de chercher à la poste ; après un coup d'œil rapide jeté sur chacune d'elles, il en saisit une qu'il parcourut avec la plus grande agitation ; puis, se levant tout à coup en la froissant dans sa main, il prit son chapeau et courut chez le loueur de chevaux le plus voisin.

— Vite ! s'écria-t-il, vite, donnez-moi le meilleur cheval de votre écurie ! un cheval qui puisse voyager de jour et de nuit ! il faut que je parte à l'instant ; c'est pour moi une question de vie ou de mort !

Et peu après, Clayton volait sur la route ; s'il avait pris la malle-poste, alors fort mal organisée, il n'aurait pu arriver à Canema avant trois jours, et il espérait franchir la distance qui l'en séparait, en vingt-quatre heures : il maintint donc la vitesse de sa monture, et se trouva bientôt au premier relais, où il changea de cheval ; grâce à cette rapidité soutenue, vers trois heures du matin il était dans les bois situés à quinze milles environ de Canema. Une espèce de surexcitation nerveuse le rendait insensible à la fatigue. Il avait déjà traversé les sombres forêts de pins sans avoir rien aperçu dans cette solitude que la lumière étincelante des étoiles mystérieuses. Au dernier relais où il s'arrêta, il ne vit partout que des scènes de deuil et de consternation : trois personnes de la maison étaient mortes ; une quatrième se mourait plus loin, et sur toute la route l'air semblait rempli de sombres rumeurs ; on n'entendait partout que les cris de la frayeur et les lamentations de la mort !

En approchant de la plantation, il éprouvait ce frissonnement de crainte que l'on éprouve généralement en revenant dans ses foyers domestiques, après une longue absence : vague pressentiment que notre esprit ne saurait définir. Il faisait à peine jour quand il passa devant le cottage du vieux Tiff. Par une inspiration prompte, que justifiait son inquiétude, il voulut s'arrêter là avant de pousser jusqu'à la plantation, pour s'enquérir des événements

qui avaient pu se passer. Il vit la grille entrebâillée, la porte de la maison ouverte ; il appela plusieurs fois, mais ne recevant pas de réponse, il descendit de cheval et regarda dans l'intérieur : la faible lueur d'une étoile lui montra cet intérieur abandonné et nu, et il s'empressa de se dérober à ce spectacle de sinistre augure. Comme il remontait à cheval pour continuer son chemin, il s'éleva de la profonde obscurité des bois une voix puissante qui chanta ces mots, d'un ton majestueux et mélancolique :

— Assis sur son nuage comme sur son trône, notre Dieu viendra, des flammes étincelantes prépareront son chemin ; le tonnerre et les ténèbres, le feu et l'orage accompagneront ce terrible jour !

Harassé par toute une nuit passée à cheval, et sous l'impression des douloureuses pensées qui agitaient son esprit, Clayton fut saisi d'une terreur superstitieuse qui augmenta encore quand il vit une forme humaine se dresser sous cette sombre voûte. Cette étrange apparition semblait marcher d'un pas régulier, interrompant, de temps en temps, son chant funèbre.

— Qui êtes-vous ? demanda Clayton, faisant un effort sur lui-même pour rappeler tout son courage.

— Je suis, dit le fantôme, je suis la voix qui crie dans le désert. Je suis pour ce peuple le précurseur du jugement de Dieu !

Au milieu de cette épaisse obscurité de la forêt, à l'aspect sauvage de ce lieu où tout était ombre et mystère, aux accents de cette voix sépulcrale, Clayton demeura immobile, et l'apparition continua ainsi son lugubre chant :

— J'ai vu le Seigneur venir avec dix mille saints ! devant lui marchait la peste ; des charbons brûlaient à ses pieds ; ta puissance est complètement à nu selon les serments que tu as faits aux tribus ! J'ai vu les tentes de Cushan dans l'affliction, et les voiles du temple de Madian ont tremblé.

Tout en méditant sur la signification des paroles qu'il entendait, Clayton se remit en marche, mais plus lentement ; alors l'apparition sortit des ombres du bois, prit le même chemin que lui, et élevant sa main avec un geste de commandement :

— Je sais ce que vous cherchez, dit-elle, mais ce que vous désirez le plus ne vous sera pas donné, car l'étoile appelée Wormwood a hâte de tomber, l'heure de sa mort est venue, l'heure du jugement a sonné. Regardez là-bas, assis sur un blanc nuage, *Celui* qui est semblable au fils de l'homme : sur sa tête est la couronne d'or, dans sa main une faucille tranchante.

Alors, agitant sa main avec une joie sauvage, il s'écria :

— Coupez ces vignes dont la terre est remplie, cueillez ses grappes, car elles sont mûres ; regardez ; la vigne sera pressée sans le secours de la cité ; là, le sang montera jusqu'aux brides des chevaux ! Malheur ! malheur ! malheur aux habitants de la Terre ; car les trompettes des anges vont sonner !

Ces mots effrayants retentirent au milieu des ténèbres de la forêt comme la malédiction de l'ange exterminateur ; puis, après une pause, la voix tout à l'heure si menaçante se radoucit et devint presque plaintive.

— Ne pleurez pas, mes yeux, à la vue de la mort ! Pourquoi regretter la vie ? Voyez, l'Agneau est étendu sur la montagne de Sion ; autour de lui se pressent cent quarante-quatre mille bienheureux qui ont le nom de Dieu écrit sur leur front ; ils ont suivi l'Agneau quand il est venu ; aucun mensonge ne peut sortir de leurs lèvres, car ils ont été trouvés sans faute devant le tribunal de Dieu. Regardez, regardez, les anges marquant du sceau du Seigneur ceux qui ont accompagné l'Agneau.

Le pâle fantôme se tourna lentement, continua sa route à travers la forêt, chantant toujours mélancoliquement un air sauvage, parfois semblable au tintement d'une cloche.

— Ding-dong ! la mort vient ! adieu mon père ! ensevelis-moi dans la terre d'Égypte, adieu, ma chère mère ! ding-dong ! ding-dong ! la mort vient ! la mort vient !

Ce chant de mort arrivait jusqu'à Clayton sur cette route déserte, et ces terribles paroles portèrent l'effroi dans son cœur ; une indomptable frayeur s'empara de tout son être : l'accent de cette voix, les mots prononcés par cette effrayante apparition, tout lui rapportait l'étrange incident du *camp-meeting*, et bien qu'il s'efforçât de se persuader que l'être qu'il avait vu n'était qu'un fanatique, exalté encore par les images de mort et de destruction qui l'environnaient de toutes parts, il ne pouvait échapper à cette terreur. Cette vie peut être comparée à une habitation fréquentée, bâtie sur les limites d'une terre de ténèbres au milieu des ombres de la nuit ; mille liens indéfinissables nous lient à un monde inconnu, invisible, et ceux qui ont triomphé des plus grandes terreurs, sentent quelquefois leur cœur palpiter à un simple murmure, à un souffle même trop faible pour soulever un voile de gaze ! Les incrédules n'ont-ils pas des heures qu'ils n'oseraient raconter ? de ces heures où, malgré eux, ils cèdent à ce pouvoir étrange et mystérieux qui nous lie à une réalité inconnue ; il n'est donc pas surprenant que Clayton s'abandonnât à un triste pressentiment ; aussi quel soulagement

éprouva-t-il en voyant l'aurore chasser les ombres devant les doux rayons du soleil levant. Le jour s'annonçait radieux et bienfaisant ; les tristesses, les soupirs, la mort, tout cela n'était donc qu'un rêve de la nuit. Pendant tout le temps qu'avait duré la sanglante malédiction, la nature n'avait rien perdu de sa régularité accoutumée, de sa beauté, de sa splendeur ! Au milieu des craintes, des gémissements, des lamentations, des sanglots, des cœurs brisés, le soleil rayonnait dans toute sa majesté, la rosée étincelait, le crépuscule pliant son voile de pourpre entraînait les étoiles après lui, les oiseaux gazouillaient, les eaux frissonnaient leur gracieux murmure, les fleurs embaumaient, tout enfin semblait fêtes et joies dans la nature.

Quand Clayton arriva à la plantation, il arrêta la première personne qu'il rencontra, pour lui demander avec empressement des nouvelles de Nina. Dieu merci, elle va bien, lui fut-il répondu. Toutes les scènes de la nuit se dissipèrent comme un songe dans cette réponse.

OceanofPDF.com

36
L’étoile du soir

Le service de la malle-poste était si peu régulier dans le nord de la Caroline, surtout dans les États esclaves, qu’une semaine s’était écoulée avant que Clayton eût reçu la lettre par laquelle Nina lui communiquait le danger de sa position. Pendant ce temps, la fureur de l’épidémie s’était calmée, et quoiqu’elle sévît encore dans le voisinage, les habitants de Canema commençaient à espérer qu’elle touchait, pour eux, à son terme ; quelques-uns, il est vrai, étaient encore malades, mais aucun cas nouveau ne s’était présenté, et le mal paraissait céder aux soins et au traitement. Ce jour-là Nina s’était levée de bonne heure, comme de coutume, depuis que le terrible fléau était venu s’abattre sur cette terre infortunée. Après s’être informée de la santé de tous ceux à qui elle prodiguait ses soins, elle revint, un peu fatiguée, s’asseoir sous la véranda, à l’ombre d’un massif de roses, pour y jouir de la douce fraîcheur du matin. Tout à coup, elle entendit le galop d’un cheval, et vit Clayton arrivant par l’avenue ; elle fut prise, à cette vue, d’un mouvement de vertige, et le cavalier, sautant lestement de sa monture, se précipita aux pieds de Nina, qui revint à elle dans les bras de Clayton.

— Oh ! je vous retrouve enfin, ma rose, ma fiancée, ma douce colombe ! Merci, mon Dieu, de tant de bonheur : je craignais de ne plus vous revoir !

— Dieu, mon ami, a été avec nous, dit Nina ; nous avons perdu beaucoup de monde, mais le Sauveur m’a épargnée pour vous.

— Ne souffrez-vous point ? reprit Clayton en fixant son regard sur elle avec une certaine inquiétude ; vous êtes pâle, ma belle rose !

— Oh ! cela ne doit pas vous étonner : tant d’événements se sont passés ici, que ma pâleur s’explique, mais je me sens bien, malgré tout ; je ne me suis jamais trouvée en meilleure santé peut-être, et jamais plus heureuse ; je suis si sûre de l’amour de Dieu.

— Savez-vous, dit Clayton, que ce calme, cette paix intérieure m’inquiètent. Ce bonheur ineffable, qui n’est plus de la Terre, ne semble

accordé qu’à celui qui va la quitter.

— Non, mon ami, plus nous paraissons délaissés, plus la bonté de Dieu se rapproche de nous ; ce bon Père n’est jamais plus près de ses enfants que lorsque tout semble désespéré. C’est là le secret de ce bonheur qui vous étonne. Mais venez, dit-elle tristement à Clayton, vous devez être bien fatigué, car vous avez voyagé toute la nuit.

— Oui, depuis hier matin neuf heures. Pour être plus tôt près de vous, Nina, j’ai épuisé les forces de quatre chevaux. Oh ! quand je pense que je n’ai reçu votre lettre que huit jours après sa date…

— Peut-être cela n’est-il pas un mal, dit Nina. J’ai toujours entendu dire que celui qui arrive brusquement et sans préparation dans un pays frappé de l’épidémie, et quand elle règne dans toute sa force, est presque sûr d’en être atteint ; mais vous suivrez mes conseils ; vous savez que je suis maîtresse et que je commande en chef cette forteresse ; et en ma qualité de premier médecin, je vous ordonne de vous retirer immédiatement dans votre chambre ; Milly vous portera une tasse de café, puis vous dormirez ; maintenant que nous sommes tous sauvés, rien ne peut vous empêcher de rester : venez donc, et laissez-moi vous conduire ; car vous êtes mon prisonnier.

Rassuré, par la présence de Nina, de toutes les craintes qu’il avait éprouvées pendant vingt-quatre heures, Clayton commença à sentir une bienfaisante réaction dans tout son être, et il crut n’avoir rien de mieux à faire que de s’abandonner entièrement à la direction de sa petite souveraine ; après avoir pris le café que lui servit Milly, il se mit au lit et tomba bientôt dans un profond sommeil qui se prolongea jusqu’au milieu du jour. Il reposa d’abord paisiblement, mais dès que la fatigue fut passée, l’excitation fébrile sous l’empire de laquelle il s’était trouvé colora ses rêves de vagues et tumultueuses images : il se vit encore à la plantation de Magnolia, avec miss Gordon ; les serviteurs passaient devant eux, jetant des fleurs à leurs pieds ; mais une guirlande de fleurs d’oranger qui tomba sur les genoux de Nina était attachée avec un crêpe noir ; elle la prit en souriant, détacha le crêpe et posa la guirlande sur sa tête, puis Clayton entendit un chœur qui chantait :

Oh ! la rose de la Caroline du Nord,
Oh ! la rose de la Caroline du Nord.

Bientôt les sons semblèrent se changer en lamentations, et du milieu d'une procession funèbre, sortit une voix sourde et mélancolique, comme celle qu'il avait entendue dans la forêt, qui chanta :

Pleurez, car la rose est fanée,
La rose de la Caroline du Nord.

Clayton s'agita péniblement à cette vision, et s'étant réveillé, il jeta autour de lui des regards effrayés. Les rayons du soleil couchant éclairaient encore le sommet des arbres de l'avenue ; Nina chantait sous la véranda : il se mit à écouter ; la douce voix de la jeune fille flottait dans les airs comme les pétales de la rose emportés par la brise.

L'été a ses lourds nuages,
Les pétales de la rose doivent tomber ;
Mais dans notre demeure la joie est sans linceul,
Jamais elle ne tarit !
Chaque matin le soleil nous envoie ses rayons
Et ne laisse pas de soupir pour la veille,

Aucun sourire passé ne sera rappelé par nous !

C'était l'air d'une mélodie favorite devenue populaire, qui avait pour titre : *La Romance de la danseuse hindoue*, probablement un fragment de l'un de ces chants qui abondent dans la littérature orientale, où la joie et les jouissances terrestres se racontent dans un langage mystique, qui les assimilent à la béatitude éternelle des bienheureux qui habitent le ciel. Cette mélodie possède un charme inculte, rêveur et consolant, qui flatte l'oreille à mesure qu'elle y pénètre, couplet par couplet, semblable aux blanches colombes du paradis, qui portent sous leurs ailes le baume qui doit guérir.

Hâte-toi d'arriver à la terre heureuse
Où le chagrin est inconnu ;
J'ai dispersé une bande joyeuse,

Pour te réunir à moi !
Hâte-toi, hâte-toi de fuir avec moi
Où le banquet de l'amour t'attend ;

À toi toutes ses douceurs,

Pour toi, et toi seule !

Un coup légèrement frappé à la porte réveilla tout à fait Clayton. À travers cette porte entrouverte, une main délicate lui jeta une branche de roses prêtes à s'épanouir.

— Voici quelque chose qui vous rappellera que vous êtes encore de ce monde, dit une voix ; si vous êtes assez reposé, je vous permets de descendre.

Clayton entendit alors des pas légers descendant l'escalier : il secoua son reste de fatigue, et après quelques soins donnés à sa toilette, il parut sous la véranda.

— Le thé vous attend déjà depuis longtemps, dit Nina, et j'ai cru bien faire en vous avertissant.

— Je me reposais, très heureux d'écouter vos chants, dit Clayton. Voulez-vous bien me chanter de nouveau cette romance ?

— Est-ce que je chantais ? dit Nina ; je ne savais pas ! c'est quelquefois une façon de rêver ! Je vous chanterai volontiers quelque chose de nouveau après le thé, car j'aime beaucoup chanter !

Le thé fini, Nina et Clayton, assis sous la véranda, contemplaient le ciel couvert de nuages teintés de rose.

— Que c'est beau ! dit Nina. Il me semble que j'ai joui cet été de ce magnifique spectacle, comme je n'en avais jamais joui auparavant. On dirait que je subis son influence, qu'il s'empare de tout mon être, comme la lumière s'empare de ces nuages pour les éclairer !

Debout et les yeux tournés vers le ciel, Nina se mit à chanter les paroles que Clayton avait déjà entendues.

J'arrive de la terre heureuse,
Où le chagrin est inconnu ;
J'ai dispersé une bande joyeuse

Pour te réunir à moi.
Hâte-toi, hâte-toi de fuir avec moi,
Où le banquet de l'amour t'attend ;
À toi toutes les douceurs,

Pour toi, pour toi seule.
L’été a ses lourds nuages,

Les pétales de la rose doivent tomber.

Elle s’interrompit subitement au milieu de ce couplet, quitta la véranda et rentra dans la maison.

— Désirez-vous quelque chose ? dit Clayton.

— Rien ! se hâta-t-elle de répondre ; je reviens de suite…

Clayton, qui l’épiait, la vit s’approcher d’une armoire qui renfermait des médicaments et des liqueurs, et prendre un verre dont elle but vivement le contenu. Cette remarque le fit tressaillir de crainte.

— Vous n’êtes pas malade, n’est-ce pas ? lui dit-il avec hésitation, en la voyant revenir.

— Oh ! non, non ! un moment de faiblesse… Nous sommes devenues si prudents, qu’au premier symptôme de malaise, nous prenons de suite quelque cordial pour nous réconforter ; souvent je me suis sentie prête à défaillir… mais ce n’est rien !…

Clayton l’entoura de ses bras et la regarda avec une expression mêlée d’inquiétude et d’admiration :

— Vous êtes un ange, dit-il… mais vous êtes faible… laissez-moi vous soutenir…

— Croyez-vous donc que j’aie des ailes imperceptibles ? dit Nina fixant sur lui ses yeux souriants.

— Je le crains… Voyons ; vous sentez-vous tout à fait bien, maintenant ?

— Oui, je le crois ; seulement, peut-être serais-je mieux assise… cette faiblesse est sans doute la suite de toutes ces émotions par lesquelles il m’a fallu passer.

Clayton, l’entourant toujours de ses bras, la posa sur un tête-à-tête placé près de la porte ; quelques instants après, il vit sa tête se pencher languissamment sur son épaule.

— Vous êtes malade ! lui dit-il avec anxiété.

— Non ! non ! je me sens très bien ; seulement un peu faible et fatiguée : on dirait que le temps se refroidit, n’est-ce pas ?

Et son corps trembla sous un léger frisson…

Clayton la prit en silence dans ses bras, rentra dans la maison et la plaça sur un sofa ; puis il sonna Harry et Milly.

— À cheval ! à cheval ! dit-il à Harry dès qu'il parut ; courez chercher le médecin !

— C'est inutile, dit Nina ; le docteur est fatigué et ne pourrait venir… D'ailleurs je ne suis pas malade ; seulement je me sens prise de lassitude et de froid. Fermez les portes et les fenêtres, enveloppez-moi bien… Non ! non ! ne me dérangez pas, j'aime mieux rester ici… jetez un châle sur moi… là… c'est cela… J'ai soif… donnez-moi de l'eau…

Cette cruelle et mystérieuse maladie, qui tend de jour en jour à agrandir son empire, se révèle sous plusieurs formes ; l'une des plus dangereuses est celle qui prend son attaque chez les personnes qui ont longtemps vécu dans l'atmosphère que son invasion a infectée, et dont les forces s'y sont épuisées. La victime, dans ce cas, succombe sans éprouver les violents symptômes des convulsions cholériques ; la vie s'éteint, en un mot, sans qu'aucun signe extérieur fasse pressentir son approche, plus que dans les cas d'hémorragie interne produite par la rupture d'un anévrisme.

Bien que miss Gordon ne manifestât aucun des symptômes précurseurs d'une fin prochaine, il était évident que la mort avait marqué de son sceau le front si pur de cette jeune et belle enfant. Un exprès avait été expédié avec cette rapidité que commande l'amour au désespoir ; mais Harry était resté là.

— Je n'ai rien, je n'ai rien, dit Nina ; rien que de la fatigue, et puis le changement de température… Si l'on pouvait seulement me couvrir davantage… peut-être feriez-vous bien de me donner quelque liqueur ou quelque autre boisson pour me réchauffer… c'est de l'eau, n'est-ce pas, que vous venez de me donner ?…

Hélas ! c'était de l'eau-de-vie qu'elle venait de boire ; mais déjà pour elle la sensibilité du goût avait disparu en même temps que celle de l'odorat. Aucune modification ne s'était opérée dans le temps : l'infortunée subissait déjà le froid de la mort qui étendait progressivement sur elle son manteau de glace ; cependant, la voix conservait sa clarté, quoique l'esprit manquât parfois de sa lucidité ordinaire. Poussée par je ne sais quel phénomène étrange qui se manifeste souvent en présence du spectacle navrant de la destruction, la pauvre jeune fille, étendue sur sa couche, les yeux fermés dans une sorte de rêverie léthargique, chantait et rechantait ce même couplet au milieu duquel la mort était venue l'interrompre en la frappant.

L'été a ses nuages lourds,

Les pétales de la rose doivent tomber ;
Mais dans notre demeure la joie est sans linceul.
Jamais elle ne tarit.

À ce moment elle ouvrit les yeux, et la douleur de tous ceux qui l'entouraient, lui révéla la vérité.

— Je crois que mon heure est venue ! dit-elle. Oh ! je le regrette pour vous tous ; mais mon Père céleste m'aime tant ! Il ne veut plus me laisser ici-bas ; il veut que je vienne à lui ! Voilà tout ! Pourquoi tant de chagrins ? Je ne fais que regagner ma demeure ! Dans peu vous me rejoindrez aussi, vous tous ! Vous êtes heureux, n'est-ce pas, Edward ?

Puis elle retomba de nouveau, et l'on entendit l'accent faible et doux d'une voix éteinte, qui murmurait :

Dans notre pays la joie est sans linceul,
Jamais elle ne tarit.

Que fit Clayton ? que pouvait-il faire ? qu'avons-nous fait, nous tous qui avons serré dans nos bras l'enveloppe terrestre d'une âme aimée qui prenait son vol vers sa céleste patrie ; une âme pour laquelle nous aurions donné la nôtre, quand nous avons senti qu'elle nous quittait si tôt ? Pauvres ignorants, pauvres aveugles que nous sommes, nous essayons vainement d'éloigner l'exécution de la sentence irrévocable, jusqu'à ce que nous en arrivions à comprendre que nous ne pouvons rien pour la sauver, cette âme chérie, et que les efforts inutiles dans lesquels nous nous épuisons pour la retenir avec nous, ne font qu'accélérer son départ. Oh ! ces moments terribles qui précèdent l'agonie, ces angoisses poignantes qui vous tordent le cœur à chaque regard jeté sur la pendule de la chambre mortuaire !… et pas de secours !… pas de médecin !… et chaque seconde est une conquête de plus pour la mort !… Oh ! dites, dites… est-il dans le ciel et sur la terre rien qui puisse effacer le désespoir de pareils moments ?

Pas un instant ne fut perdu, pas un soin ne fut négligé par les trois personnes qui entouraient ce lit de mort ; des frictions réitérées sur les membres engourdis, des potions multipliées… des boissons stimulantes, rien ne fut oublié ; mais, hélas ! toute sensibilité était épuisée !

— Elle ne souffre pas, Dieu soit loué ! s'écria Clayton, s'agenouillant près d'elle le cœur brisé par la douleur.

Un sourire angélique s’épanouit sur les traits de l’infortunée Nina et, tournant les yeux sur les témoins de son agonie, elle leur dit :

— Non, mes pauvres amis, non, je ne souffre pas… Je touche aux régions où l’on ne souffre plus… C’est vous que je plains, Edward ! Vous rappelez-vous ce que vous m’avez dit une fois ?… Le moment est arrivé, il faut l’accepter en chrétien… Dieu vous envoie une épreuve, acceptez-la… Vous recevez le baptême de feu… ce n’est qu’un moment… Il sera bientôt passé, bientôt !… Edward, veillez sur mes pauvres gens ; dites à Tom d’être indulgent pour eux… Mon pauvre, fidèle et bon Harry ! Oh ! la mort s’approche vite !

Sa voix n’était plus qu’un imperceptible, mais harmonieux murmure ; sa vie semblait s’être concentrée dans son esprit seul ; elle semblait reposer dans son dernier sommeil, quand tout à coup les pas du médecin résonnèrent sous la véranda : chacun des assistants s’élança vers la porte… Le Dr Butler entra, pâle, défait, accablé par la fatigue et les veilles de sa profession si rudement éprouvée depuis l’invasion du fléau. Il demeura silencieux, mais l’expression de son regard suffit pour faire comprendre qu’il n’y avait plus d’espoir… La jeune mourante tourna la tête comme si elle eût été mal placée sur son oreiller… puis, ouvrant de nouveau ses yeux, elle prononça les mots :

— Adieu, je me lèverai… j’irai trouver mon Père.

Sa respiration s’affaiblissait de plus en plus : tout espoir était désormais perdu ; la nuit s’avançait d’un pas solennel et triste ; du dehors arrivait le bruit des gouttes de pluie tombant sur le feuillage agité par la brise ; au-dedans, tout était triste et silencieux comme la mort.

Ils épièrent, pendant la nuit,
Son souffle, si doux et si frêle,
Qui, lentement, de son âme
S’échappait en s’affaiblissant.

Leur douleur était muette,
Leurs gestes silencieux,
Comme pour consacrer leurs forces
À prolonger sa vie.

Leurs espérances démentaient leurs craintes,

Leurs craintes démentaient leurs espérances ;
Ils prenaient son sommeil pour la mort,
Ils prenaient la mort pour son sommeil.

Dès que l'aube parut morne, triste,
Et refroidie par l'orage de la nuit,
Ses paupières se rapprocheront doucement…
Elle avait un autre réveil !

OceanofPDF.com

37
Le lien se brise

Clayton resta à Canema plusieurs jours après les funérailles ; il tenait à s'acquitter de la dernière recommandation de Nina, relativement à ses gens, et la scène de désolation dont il avait été le témoin à l'heure de sa mort, ne fit qu'augmenter son désir de leur être utile. Il consacra quelque temps à examiner et à arranger les titres et papiers de la défunte. Il ferma les lettres qu'elle avait reçues de ses divers amis, et les adressa à leurs auteurs après avoir chargé Harry d'ajouter à chacune la date du décès. Il s'attristait en réfléchissant qu'il était difficile, sinon impossible, d'améliorer le sort des serviteurs de la plantation, abandonnés désormais au pouvoir absolu d'un homme tel que Tom Gordon. Les paroles solennelles qui formulaient la décision de son père, au sujet de l'autorité du maître, lui semblaient plus que jamais redoutables, alors qu'il voyait cette autorité entre les mains d'un être qui ne connaissait d'autres lois que ses passions. Il se rappelait aussi ce que Nina avait dit de l'aversion de Tom pour Harry, et son cœur se navrait à la pensée que les moyens employés par Nina, pour soustraire Lisette à ses poursuites, n'avaient servi à rien, puisque aujourd'hui elle était tombée, sans retour, en son pouvoir. Il ne pouvait qu'admirer le calme et la fermeté avec lesquels Harry s'acquittait de ses devoirs, au milieu de ces douloureuses circonstances. Il continuait, en effet, à visiter les malades, s'efforçant d'éloigner d'eux la crainte qui pouvait, à elle seule, provoquer les atteintes de la maladie.

Se souvenant que Nina lui avait parlé d'un contrat qui devait assurer la *liberté* à Harry, si elle venait à mourir, il résolut de l'entretenir de ce sujet ; comme tous deux se trouvaient, au moment où ce souvenir s'éveilla dans sa mémoire, occupés dans la bibliothèque à examiner divers documents, Clayton dit à Harry :

— Harry, n'avez-vous pas connaissance d'un acte qui vous garantirait votre affranchissement à la mort de votre maîtresse ?

— Oui, dit Harry, cet acte existe. Je devais obtenir ma liberté en payant une certaine somme sur laquelle je ne dois plus que cinq cents dollars.

— Je vous avancerai cet argent, dit Clayton sans hésiter, s'il ne vous manque plus que cela… Montrez-moi le contrat.

Harry le lui présenta et Clayton en parcourut la teneur. C'était un contrat régulier, revêtu des formalités légales, qui ne donnait prise à aucune poursuite en nullité. Cependant Clayton connaissait assez la loi qui régit la condition dans laquelle Harry se trouvait placé, pour savoir que cet acte n'aurait pas plus de valeur qu'une feuille de papier blanc. Il ne voulut pas néanmoins en parler ; il le relut avec attention, pesant chaque mot et semblant appréhender le moment où il trouverait quelque objection à faire, car il n'ignorait pas qu'il pouvait anéantir, en soulevant un doute sur la validité du contrat, les espérances de la vie entière du pauvre Harry.

Il hésitait encore à exprimer ses craintes, lorsqu'un serviteur vint annoncer Mr Jekyl ; et ce personnage, à la démarche froide et empesée, pénétra dans la bibliothèque.

— Bonjour, *mister* Clayton, dit-il.

Puis, regardant Harry d'un air protecteur, il prit une chaise et entra ainsi en matière, sans autre préambule :

— J'ai reçu de Mr Gordon l'ordre de venir prendre possession, sans délai, de l'état et des biens mobiliers de sa sœur décédée.

Clayton accueillit cette déclaration avec une réserve silencieuse. Mr Jekyl réfléchit alors que quelques généralités banales seraient de mise en cette occasion et il s'empressa d'ajouter avec une intention de circonstance :

— Nous venons de traverser l'une des épreuves les plus affligeantes que nous garde la divine Providence ; cette fin prématurée, *mister* Clayton, nous rappelle combien la vie est de peu de durée et combien il est utile de se préparer à la mort !

Mr Jekyl fit une pause, et Clayton persévérant dans son silence, il continua :

— La défunte n'a pas laissé de testament, je présume ?

— Non, il n'existe pas de testament.

— Je m'en doutais, dit Mr Jekyl, reprenant son ton habituel ; dans ce cas, tous les biens reviennent naturellement à l'héritier légal, comme je l'avais bien pensé !

— *Mister* Jekyl voudrait-il examiner cet acte ? dit Harry, prenant son contrat des mains de Clayton, pour le présenter à Jekyl.

Celui-ci, alors, après avoir placé ses lunettes sur son nez pointu, se mit à parcourir les articles de l'acte en question.

— Pensez-vous que ce document soit légal ? dit-il à Harry.

— Certainement, répondit Harry ; je puis produire des témoins qui affirmeront que c'est bien la signature de Mr John Gordon et celle de miss Nina.

— Inutile, inutile, cela est assez évident, reprit Jekyl, je connais la signature de Mr John Gordon ; mais toutes les signatures du monde ne pourraient pas faire de ceci un contrat valide ! car, voyez-vous bien, mon ami, ajouta-t-il en se tournant vers Harry, un esclave, n'étant rien aux yeux de la loi, ne peut prétendre au bénéfice d'un contrat. La loi, qui est fondée sur le code romain, tient les esclaves *pro nullis, pro mortuis*, ce qui veut dire, Harry, qu'elle les considère comme rien, comme *lettre morte* ; voilà la situation faite aux esclaves par la loi.

— Je crois, dit Harry avec amertume, que c'est ce que les hommes religieux appellent une institution chrétienne ?

— Quoi ? dit Mr Jekyl, fronçant le sourcil, qu'avez-vous dit ?

Harry répéta sa remarque et Mr Jekyl reprit :

— Naturellement c'est une institution chrétienne ; c'est un ordre divin qui doit être accepté avec soumission ; il serait superflu, mon ami, d'en appeler à la rébellion. Tu n'as pas le pouvoir du potier sur l'argile ; tu ne peux faire une lampe pour l'honneur et une autre pour le déshonneur.

— *Mister* Jekyl, interrompit Clayton, je crois qu'il serait plus expéditif de nous renfermer uniquement dans les discussions légales.

— C'est aussi mon avis, répondit Mr Jekyl… et, à ce propos, je vous annoncerai que j'ai mission de Mr Gordon de l'attendre ici, de maintenir l'ordre et aussi de ne laisser sortir personne de la plantation, avant son arrivée. J'ai amené avec moi deux ou trois agents, pour le cas où leurs services me seraient utiles pour assurer l'exécution de mon devoir.

— Quand Mr Gordon doit-il être ici ? demanda Clayton.

— Demain, je crois, répondit Mr Jekyl… Jeune homme, ajouta-t-il, en se tournant vers Harry, vous pouvez me remettre les registres et les papiers pour que je puisse régulariser les comptes.

Clayton se leva et sortit, laissant Harry avec l'imperturbable Mr Jekyl, qui, tout en se livrant à un examen rapide de la comptabilité, parlait à Harry

avec autant d’abandon et de placidité que s’il ne se fût pas douté qu’il venait de détruire toutes les espérances du malheureux esclave. Si par quelque révélation instinctive, Mr Jekyl eût pu deviner le chagrin qui, dans ce moment, torturait l’âme de l’homme qui était près de lui, il n’eût certainement pu se défendre d’une émotion de pitié, au moins passagère. Le politique le plus insensible, l’économiste le plus froid est susceptible parfois de céder à ce sentiment charitable, en présence d’une de ces cruelles déceptions qui tuent l’espoir le plus cher ; mais il se remet promptement lorsqu’à l’aide de ses calculs abstraits, il s’est persuadé que, malgré tout, le bien du plus grand nombre est assuré ; concluant de là qu’il n’y a pas lieu de se préoccuper des souffrances du petit nombre. C’est, en effet, chose digne de remarque, que, chez eux, la moindre douleur, un mal de dents, par exemple, suffit pour mettre en déroute toute leur philosophie.

— Il me semble, dit Mr Jekyl, regardant Harry avec plus d’attention qu’il ne l’avait fait jusqu’alors, que vous avez quelque chose ce matin. Êtes-vous souffrant ?

— Je me porte bien, dit Harry.

— Eh bien, qu’y a-t-il ?

— Il y a, dit Harry, que j’ai travaillé toute ma vie pour racheter ma liberté, que je croyais avoir atteint le but de mes constants efforts, et qu’aujourd’hui, à l’âge de trente-cinq ans, je suis encore esclave et sans espoir de devenir jamais libre.

Mr Jekyl comprit enfin que cet homme, son semblable, son frère, devait avoir le cœur accablé sous un fardeau de douleurs que tous ses calculs ne pouvaient apprécier ; il avait une idée vague que tout chagrin appelle une consolation et que ce serait faire œuvre de charité que de s’occuper de l’affligé ; il commença donc à lui dire :

— Mon pauvre garçon, c’est la divine Providence qui vous éprouve…

— J’appelle cela, moi, une épreuve de la tyrannie humaine !

— Il a plu au Seigneur de prononcer un arrêt contre la race de Cham, continua Mr Jekyl.

— Mr Jekyl, cet arrêt ne peut m’être appliqué… pas plus que vous, je ne suis de la race de Cham ! Je suis le fils aîné du colonel Gordon, aussi blanc que mon frère, qui, dites-vous, est mon maître et à qui j’appartiens. Voyez mes yeux, voyez ma chevelure, et dites si rien en moi indique la race de Cham ?

— Très bien, mon ami, dit Mr Jekyl, ne vous fâchez pas ; vous savez que toutes choses doivent être soumises aux règles générales ; il ne faut que suivre la voie qui garantit le bien-être du plus grand nombre, et l'application de telles règles sera difficile dans la situation où nous sommes. L'esclavage est une grande entreprise en vue de la civilisation et de la conversion au christianisme de l'Africain dégradé.

— Attendez les faits et gestes de l'administration de Tom Gordon dans cette plantation, dit Harry, et vous pourrez juger, alors, de cette institution chrétienne. Mr Jekyl, vous ne dites pas tout ce que vous savez, et, tout en jetant de telles paroles à la face des habitants du Nord, vous n'ignorez pas que les crimes de Sodome et de Gomorrhe n'égalaient pas ceux de quelques-unes de ces plantations, où pas un homme n'appartient à sa femme, pas une femme à son mari. Vous savez tout cela et vous osez me parler d'une institution chrétienne ! Quelles espèces d'institutions chrétiennes sont ces marchés où se vendent des hommes et des femmes ? Quels moyens de grâce trouvez-vous dans ce trafic ? Et les chiens et les chasseurs de nègres, tout cela est-ce aussi pour le bien du plus grand nombre ? Allez ! Si votre âme était à la place de l'une des nôtres, vous jugeriez les choses bien autrement !

Mr Jekyl, stupéfait d'un pareil langage, reconnut qu'il ne gagnerait rien à développer ses idées favorites sur ce sujet ; nous croyons, en effet, que les ministres de l'Évangile, qui entretiennent de pareilles doctrines, trouveraient instruction et profit à les manifester devant des hommes tels que Harry. Mr Jekyl n'avait jamais si bien compris la différence entre l'abstrait et le concret.

Harry était, en ce moment, parvenu au plus haut point de l'excitation ; il avait hérité de l'ardeur et de la violence des passions de son père. Son apparence ordinaire de calme et ses habitudes de déférence ressemblaient à la surface mince d'un torrent de lave qu'un débordement de ce fluide bouillant en dessous brise tout à coup ; il avait atteint le paroxysme du désespoir. Il se voyait, lui qui croyait toucher à sa délivrance, les pieds et les mains liés, au pouvoir d'un maître dont il n'avait à espérer ni merci, ni justice ; il se trouvait dans la position d'un homme suspendu au-dessus d'un abîme pour cueillir une rose sauvage : la frêle et charmante fleur se détache, mais le malheureux se sent précipité dans le gouffre béant sous ses pieds.

Harry se leva et alla se placer de l'autre côté de la table, agité du tremblement nerveux qui accompagne cet état de surexcitation.

— Mr Jekyl, dit-il, tout est fini pour moi. Vingt années de loyaux et fidèles services ne m'ont servi de rien ; moi, ma femme, mes enfants, nés ou à naître, tous seront esclaves d'un misérable ! Advienne que pourra, maintenant ! je parlerai franchement cette fois ! J'ai longtemps patienté… ma patience est à bout : elle éclatera… Hommes, qui vous dites religieux, vous soutenez une pareille tyrannie ! Race de serpents ! comment pouvez-vous échapper à l'enfer ! Vous conservez comme reliques les vêtements de ceux qui ont lapidé Étienne ! Vous encouragez le vol, le brigandage, l'adultère ! Vous êtes plus brigands que les brigands eux-mêmes ! Ceux-ci n'ont pas, du moins, la prétention de justifier leurs actes ! Et, maintenant, allez me dénoncer à Tom Gordon, allez ! je combattrai jusqu'à la mort. Je n'ai plus rien à perdre ni à gagner ! Qu'il prenne garde à lui ! Les Philistins se jouèrent de Samson, ils lui arrachèrent les yeux, mais il renversa le temple sur leurs têtes ! Prenez garde !

Il y a quelque chose de solennel dans un accès de violente colère ! Les veines de Harry se gonflèrent sur son front, ses lèvres étaient livides, ses yeux lançaient des éclairs, et Mr Jekyl tremblait devant lui.

— Un jour viendra, dit Harry, où vous serez jugés ; la mesure de tourments et de tortures que vous aurez comblée pour nous, sera doublée pour vous ; souvenez-vous de mes paroles !…

Harry parlait avec tant de véhémence, que ses accents parvinrent jusqu'aux oreilles de Clayton, qui entra dans la bibliothèque et s'approcha silencieusement derrière lui. Cédant à sa première impulsion de surprise et de douleur, il posa doucement sa main sur l'épaule de Harry, et d'un ton bienveillant :

— Mon bon ami, lui dit-il, songez à ce que vous dites… vous ne savez pas…

— Si, je sais, reprit vivement Harry, je sais que je ne dis que la vérité !

Un autre témoin de cette scène avait suivi Clayton ; c'était Tom Gordon en habit de voyage, des pistolets étaient placés dans sa ceinture : il était arrivé peu après Mr Jekyl, et avait entendu une partie des expressions violentes échappées à Harry.

— Je fais mon affaire de cet homme, s'écria-t-il en s'avançant au milieu de la salle… Vous ne saviez pas, mon garçon, continua-t-il, fixant sur lui un œil sombre et méchant, que votre maître vous entendait, n'est-ce pas ? La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, vous avez nié que je fusse votre maître ; nous allons voir si vous le nierez encore aujourd'hui ! Vous

vous êtes plaint à votre maîtresse, et vous avez, grâce à son aide, soustrait Lisette à mon pouvoir : à qui donc est-elle maintenant, dites-moi ? Voyez-vous cela ?…

Puis, levant une longue canne de *gutta-percha* :

— Voici, dit-il, qui fait rentrer mes chiens dans le devoir, quand ils s'en écartent !… à genoux et demandez pardon… ou, sinon, gare à vous !

— Je ne fléchirai jamais le genou devant mon frère cadet, dit Harry.

À cette réplique, Tom, lançant un affreux jurement, frappa. Harry, bondissant de colère, répondit à cette attaque par un coup tellement violent, que Tom Gordon alla tomber au pied du mur opposé ; puis, faisant volte-face avec la rapidité de la pensée, Harry s'élança par la fenêtre. Arrivé au bout du perron, il sauta sur le cheval de Tom, et partit comme une flèche jusqu'à la porte de sa demeure où Lisette était occupée à repasser du linge… il lui tendit la main en disant : « Lisette, *Tom Gordon est ici !*… » Et, avant que Tom Gordon eût le temps de se remettre sur pied, le léger coursier emportait Lisette et Harry jusqu'au carrefour de la forêt, où trois fois déjà Harry avait rencontré Dred : Dred s'y trouvait.

— C'est bien, dit-il, au moment où le cheval s'arrêtait, et où Harry et Lisette sautaient à terre, la vision est accomplie. Le Seigneur fera de toi un témoin et un chef du peuple.

— Il n'y a pas de temps à perdre, dit Harry.

— Je le sais, dit Dred ; suivez-moi.

Et avant le coucher du soleil, Harry et Lisette habitaient cette espèce de fort retranché formé par la savane !

OceanofPDF.com

38
La résolution

Il serait difficile de se bien rendre compte de ce qui se passa dans la salle de la bibliothèque, après la scène que nous venons de décrire. Tom Gordon était demeuré étourdi par la violence de sa chute : Clayton et Mr Jekyl ne savaient que faire ; Mr Jekyl voulait jeter à la face de Tom le contenu d'une vaste écritoire, pour le ranimer ; c'était certes un remède tout aussi efficace que le déluge d'exhortations sous lequel il avait inondé Harry ; mais Clayton, avec plus de présence d'esprit, se contenta de lui lancer au visage quelques gouttes d'eau, qui lui firent recouvrer ses sens ; Tom se releva alors et se mit à éclater en fureur :

— Où est-il ? où est-il ?…

Et ses cris étaient accompagnés d'affreux jurons qui firent dresser le col de chemise du flegmatique Jekyl : en sa qualité d'ardent presbytérien, cette encolure s'accordait parfaitement avec la petite admonestation qu'il se disposait à donner :

— Mon jeune ami, dit-il.

— Il ne s'agit pas de jeune ami ; où est ce coquin ?

— Il a cherché son salut dans la fuite, répondit tranquillement Clayton.

— Il a sauté par la fenêtre, ajouta Mr Jekyl.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas saisi au collet ?

— Si cette question s'adresse à moi, repartit Clayton, j'ai à vous répondre que je ne me mêle nullement de vos affaires de famille.

— Oh ! vous vous en êtes mêlé plus que vous ne le ferez désormais, dit Tom sèchement. Mais trêve à ce discours… il faut courir sus à ce misérable ! Il croit qu'il m'est échappé… mais nous verrons… Je veux faire de lui un exemple qui devra profiter à tous ceux qui seraient tentés de l'imiter.

Et disant ces mots, il sonna avec violence.

— Jim, dit-il, avez-vous vu Harry sur mon cheval ?

— Oui, *mister*.

— Diable, pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté ?

— Je croyais que Mr Tom l’envoyait en commission.

— Vous mentez, chien que vous êtes !… Allons ! qu’on selle de suite les meilleurs chevaux, qu’on coure sur ses traces… et si vous ne me l’amenez pas bientôt… gare à vous !… qu’on me donne un cheval… j’irai moi-même !

Clayton observa qu’il n’était pas prudent de rester plus longtemps à Canema ; il s’empressa donc de se retirer, et, au moment où il quittait l’habitation, Tom Gordon lui lança un regard de menace et de haine.

— Je déteste cet homme, dit-il, et je trouverai bien moyen de le lui prouver quelque jour !

Quant à Clayton, il s’éloigna tristement. Il est de ces natures que l’injustice exaspère jusqu’au délire, surtout quand elles n’y peuvent remédier : c’est pour elles une souffrance saignante contre laquelle il n’y a pas plus de remèdes que contre le mal de dents ; on a beau dire aux hommes de cette constitution : « Qu’est-ce que cela vous fait ? Il faut vouloir ce qu’on ne peut empêcher » ; la fièvre ne les brûle pas moins et le caractère subit ses phases naturelles. D’ailleurs, Clayton sortait à peine d’une de ces grandes crises de la vie ! Tout ce qui engendre et nourrit cette affection mystérieuse que l’homme éprouve pour la femme, s’était élevé dans son cœur comme une vague immense couvrant et effaçant toutes les impressions étrangères à ce sentiment. La tombe avait ravi tout ce qui faisait sa force ; au milieu du vide profond que laisse une telle perte, l’âme aspire à quelque chose qui puisse le combler, et quoique nulle autre affection ne puisse occuper cette place déserte et sacrée, il surgit parfois une pensée généreuse que l’on accueille avec amour comme une sorte de compensation.

Ainsi, Clayton avec une ardeur toute religieuse adopta comme un système qui le rattachait à la vie, le projet d’une lutte à outrance contre ce système d’injustice qui, comme une plante parasite, avait pris racine sur le tronc d’une société dont il rongeait la plus pure substance.

Tout en traversant le bois de pins, solitaire, il sentait son cœur se gonfler d’indignation ; il était possédé de ce sentiment intérieur qui est comme une inspiration dans l’homme et qui lui fait dire : ceci ne sera pas, et ceci sera. Il se félicitait d’avoir protesté contre l’injustice en se dérobant aux lois tyranniques du sol natal. Que lui restait-il à faire ? Comment devait-il faire ? Devait-il attaquer la législation ? Comment remplir cette mission qu’il s’imposait ? Il ne pouvait encore le savoir, il ignorait encore ce qu’il allait

entreprendre. Il appartenait à une famille ancienne, toujours il avait été accueilli avec empressement et écouté avec respect. Celui qui descend doucement sur la surface transparente d'une rivière, dérive en toute sécurité, et fait ses calculs pour remonter le courant, mais il ne mesure pas la force que les flots opposeront, lorsque sa faible rame s'agitera dans une lutte pénible. Clayton ne se doutait pas qu'il était déjà soupçonné, qu'il avait touché un point capital pour la société, et que cette société ne se laisserait jamais attaquer impunément ; ce fut la faute de Clayton, et c'est la faute de tous ceux qui pensent comme lui, de juger l'espèce humaine par soi-même ; il ne pouvait croire qu'une cause autre que celle de l'ignorance pût rendre les hommes partisans de l'injustice. Il croyait que la seule chose importante était d'éclairer l'intelligence publique, de tourner l'attention générale sur le sujet qui l'occupait lui-même.

Chemin faisant il combina dans son esprit des mesures d'action immédiate. Le mal n'irait pas plus loin. Il s'imposait la tâche de diriger ces vagues aspirations vers un état meilleur qu'il supposait exister dans les masses. Il appellerait des hommes sages à son aide ; il consacrerait son temps à l'État ; il écrirait dans les journaux ; il ferait enfin tout ce qu'il est au pouvoir d'un homme libre de faire pour attaquer et saper des lois injustes. Tout entier à cette résolution, il rentra dans la maison paternelle, après deux jours d'une excursion solitaire. Il avait appris à ses parents la mort de Nina, en les priant de ne jamais réveiller en lui ce pénible souvenir. Aussi, les premiers moments passés auprès de son père et de sa mère s'écoulèrent au milieu de ce silence douloureux que gardent les personnes qui sentent profondément le sujet dont elles ne veulent pas qu'on les entretienne. Cette obligation de silence était un bien plus grand sacrifice pour le cœur affectueux de sa mère : elle avait envie de serrer son fils dans ses bras, et d'arracher à cette âme affligée l'expression du tendre sentiment dont elle aurait voulu partager la tristesse.

Il est des personnes avec lesquelles il est impossible d'agir ainsi, leur nature sent profondément la douleur sans pouvoir l'exprimer ; ce n'est ni fierté, ni froideur, c'est une condition de l'organisme ; on dirait que leur corps est une prison de marbre, dans laquelle l'âme est condamnée à saigner et à souffrir dans sa solitude. C'est le triomphe de l'affection et de la générosité pour une âme aimante, que de respecter cette souffrance muette de la personne aimée, et de ne pas la troubler dans cette liberté de

concentration à laquelle seule certaines organisations peuvent demander quelque soulagement.

Le chagrin de Clayton peut se mesurer sur l'énergie avec laquelle il poursuivait son plan de réforme sociale.

— Je n'ose espérer que vos efforts soient couronnés de succès, disait le juge Clayton, le mal est trop radical. Bien souvent je regrette que vous ayez débuté comme vous l'avez fait ; c'est heurter de front les préjugés du peuple.

— Il le faut, répondait Clayton, pour tirer le peuple d'une routine absurde : la routine endort et paralyse ; quand le peuple est remué vivement, il commence à penser et à s'enquérir.

— Mais n'aurait-il pas mieux valu vous dispenser d'employer votre influence personnelle, et insinuer progressivement vos opinions à d'autres ? C'est le préjugé des abolitionnistes de regarder comme un esprit envahisseur quiconque travaille contrairement à leurs doctrines, et de réduire à néant toute son influence.

— Je crois, dit Clayton, qu'il y a en ce moment beaucoup de personnes que la peur seule empêche de manifester ouvertement leurs opinions et de faire leur devoir. Il faut que quelqu'un ouvre la voie, et cette initiative me convient autant et peut-être plus qu'à tout autre !

— Avez-vous arrêté quelque plan ? lui demanda son père.

— Sans doute, mais j'ai pensé que tous mes efforts devaient tendre, quant à présent, à éveiller la conscience publique sur l'iniquité des lois qui régissent l'esclavage.

— Et comment commencerez-vous ? dit le juge Clayton.

— J'accorderais à l'esclave le droit de porter plainte contre tout acte injuste et de prêter serment devant le tribunal qui devrait connaître cette plainte. J'abrogerais la loi qui lui interdit l'éducation intellectuelle, et je m'opposerais à la séparation des familles.

Le juge Clayton réfléchissait.

— Et comment en appelleriez-vous à la conscience publique ? reprit-il.

— Je m'adresserais d'abord à l'Église et aux pasteurs.

— Vous pouvez essayer, dit son père.

— Mais, observa *mistress* Clayton, ces réformes sont si évidemment en rapport avec la justice, que je ne doute pas qu'il ne se produise un mouvement général en leur faveur parmi les honnêtes gens.

Le juge Clayton ne répondit rien ; il y a des moments où le silence est une désapprobation d'autant plus pénible que l'on se trouve dans l'impossibilité de s'en rendre compte.

— Mon avis est, dit Clayton, que la réforme générale modifiera tout d'abord la condition qui régit les esclaves et les laisse croupir dans l'ignorance et l'immoralité. J'amènerais ensuite le maître à émanciper ses esclaves sur la garantie de leur bonne conduite et à les prendre à son service en qualité de tenanciers. Les meilleurs maîtres affranchiraient leurs esclaves les premiers, et l'exemple gagnerait de proche en proche. L'expérience démontrerait bientôt que le travail volontaire est infiniment moins dispendieux et plus productif, et alors l'intérêt personnel viendrait compléter le bienfait de la justice ; il n'y a que le premier pas qui coûte. Dans le cours de ma vie, je me suis rencontré avec une foule de personnes vraiment bonnes qui gémissaient en secret de l'injustice, et qui auraient consacré volontiers leur influence et leur fortune à l'accomplissement de ces améliorations que la saine raison réclame.

— Par malheur, repartit le juge Clayton, le système actuel, si cruel pour la masse, est très profitable à quelques-uns. D'ailleurs, ce système a une importance politique considérable. Les maîtres d'esclaves forment une aristocratie toute privilégiée ; s'ils sont en opposition avec l'esprit du siècle, c'est par un intérêt et un danger communs ; l'instinct de la conservation personnelle est infaillible ; il n'y a pas de logique plus exacte. Quant à la question d'humanité, beaucoup de possesseurs d'esclaves pourraient se féliciter des modifications généreuses que vous supposez ; mais ils savent, en même temps, que le moindre changement met en péril la perpétuité du système qui assure leur influence politique. Ainsi l'on vous résistera vigoureusement et à outrance, non pas qu'on regarde d'un mauvais œil un acte réparateur, mais parce que le résultat coûterait trop cher : du reste, vos adversaires vous écouteront avec patience, avec une sorte de sympathie même, si vous vous renfermez dans le simple exposé de vos opinions ; mais du moment que vos efforts produiront le plus léger mouvement dans les masses, aussitôt, mon fils, la nature humaine s'offrira à vous sous un nouvel aspect, et vous connaîtrez les hommes mieux que vous ne les avez connus jusqu'ici.

— Fort bien, dit Clayton, le plus tôt sera le meilleur.

— Mais, Edward, proposa *mistress* Clayton, si vous commencez par les pasteurs, pourquoi ne pas en causer avec votre oncle ? C'est un des prêtres

les plus influents de l’endroit ; je l’ai souvent entendu se plaindre du système en vigueur, et me raconter des détails horribles concernant l’esclavage.

— Oui, répliqua le juge Clayton, votre frère se prêtera bien volontiers à ces nouvelles idées ; il déplorera les maux de l’esclavage dans les cercles privés, il citera de nombreux exemples, mais il vous priera de ne pas en parler en public.

— Et ne pensez-vous pas qu’il soit disposé à faire quelque chose dans le sens d’une réforme ?

— Non, répondit le juge Clayton, si la réforme n’est pas populaire.

— Comment, dit *mistress* Clayton, croyez-vous que mon frère se laisse détourner de son devoir par la crainte de perdre sa popularité ?

— Non ! mais votre frère porte Sion sur ses épaules, et il entend par là l’organisation presbytérienne ; il objectera donc qu’il ne peut pas risquer son influence, et ce sera le même langage chez tous les autres pasteurs, méthodistes, anabaptistes, etc.

— Mais, ajouta *mistress* Clayton, c’est la réforme la plus noble et la plus nécessaire qui se soit jamais présentée !

— Cependant…, dit le juge Clayton.

— Mon père, je ne puis, je ne veux pas croire que le monde soit aussi méchant que vous le dites, surtout le monde religieux.

— Je ne m’étais pas figuré que je le représentais comme méchant, dit le juge Clayton ; je citais seulement des faits que tout le monde est à même de vérifier. Il y a, certes, des hommes excellents dans l’Église.

— Mais, dit Clayton, dans les temps primitifs ne combattait-elle pas pour l’humanité ? Si la religion est si précieuse, ne devrait-elle pas prendre le gouvernement du monde, être sa souveraine et non son esclave ?

— Je ne sais, répondit le juge Clayton, mais ce que je sais fort bien, c’est que les faits sont tels que je les avance. Ce qu’était l’Église dans les premiers siècles ou ce qu’elle doit être aujourd’hui ne doit pas entrer dans nos calculs. Je ne veux pas me départir un instant du respect que je lui dois, mais je dis que nous ne gagnerons rien à nous bercer de chimériques espérances.

— Oh ! dit *mistress* Clayton, vous autres juges, vous avez le cœur endurci ; je suis convaincue, moi, qu’Edward trouvera mon frère tout prêt à marcher avec lui.

— J’en serais enchanté, reprit le juge Clayton.

— Je vais lui écrire sur-le-champ, dit *mistress* Clayton, et Edward lui portera ma lettre. Courage, mon fils, nos instincts de femme sont prophétiques ; dans tous les cas, nous serons avec vous jusqu’à la fin.

Clayton soupira tristement : il se rappelait le billet que Nina lui avait écrit, et il se livra aux réflexions pénibles que lui inspirait le regret d’une âme si noble et si généreuse. Ces souvenirs, derniers parfums d’une rose effeuillée, semblaient lui répéter : « Courage, Clayton, courage ! »

OceanofPDF.com

39
La nouvelle mère

Le choléra disparut enfin, et l'établissement de notre vieil ami Tiff reprit ses anciennes allures. Ses poussins et ses dindonneaux grossissaient, et gloussaient, et se pavanaient joyeusement ; son blé ondulait en épis florissants sous la brise de septembre. La tombe de l'enfant avait revêtu son premier habillement de gazon ; et Tiff se consolait de sa perte, en disant que le pauvre petit était mieux dans l'autre monde. Miss Fanny prenait de l'embonpoint et de la force ; elle passait les longues heures pendant lesquelles le soleil dardait ses rayons de feu, à errer dans les bois avec Teddy ; ou bien, s'asseyant en dehors de la cabane, sur le banc où Nina avait l'habitude de leur faire la lecture, elle épelait avec difficulté, pour satisfaire et éclairer son vieil ami, les mots à demi familiers de la merveilleuse histoire que Nina leur avait fait connaître. L'intérieur de la pauvre cabane avait conservé son aspect champêtre, et Tiff continuait à croire qu'il habitait la résidence héréditaire dont son maître et sa maîtresse étaient les chefs, et lui-même tout le personnel domestique. Il s'était assis à la porte pour jouir de la fraîcheur du jour, et, tandis que Teddy et Fanny étaient allés cueillir des raisins sauvages, il examinait gaiement et raccommodait ses vieilles hardes, en s'abandonnant à une joyeuse causerie avec lui-même.

— Maintenant, mon vieux Tiff, se disait-il, encore une pièce à celui-ci, parce que peu importe ce que l'on porte. Mon maître me promet bien d'apporter du drap pour me faire un habillement plus respectable, mais il ne tient jamais sa parole ; je n'ai aucune confiance dans ces gens qui sont toujours en voyage d'un côté ou de l'autre du pays, boivent dans toutes les tavernes, et qui ne sont qu'à charge à la famille malgré tout ce que je puis faire. Il y a bien longtemps, du reste, qu'il n'est venu à la maison, et je ne serais pas étonné que le choléra nous l'ait enlevé… ma foi, que la volonté du Seigneur soit faite ! Je me soucierais peu de la mort d'une telle créature, car il n'est guère utile à sa famille ; il ne revient ici qu'avec des pacotilles

de rebuts, et boit tout l’argent de mes poulets, chez Abijah Skinflint ; m’est avis que les démons ne sont sortis du corps des pourceaux, que pour entrer dans les barils de whisky : cette liqueur nous rend si hideux ! Teddy n’en boira jamais une goutte, tant qu’une goutte du sang des Peyton coulera dans mes veines. Seigneur, ce monde est rempli de fléaux ! Pauvre chère miss Nina, si bonne pour les enfants ! elle est retournée vers les anges ! Eh bien, Dieu me garde ; faisons tous notre devoir et nous aborderons tous à la terre de Chanaan.

Et Tiff se mit à fredonner une de ses mélodies favorites :

Mes frères, j’ai trouvé
La terre qui abonde
En nourriture douce comme la manne
Plus je mange, plus je trouve
Que je suis porté
À pousser des cris d’allégresse,
Et à chanter Hosanna !

« *Shoo, shoo, shoo, shoo*…, dit-il, en s’apercevant que certains poulets à longues pattes, de moyenne grosseur, profitaient, à la dérobée, de ses dévotes préoccupations, pour passer près de lui et s’introduire dans la cuisine.

« Je crois que ces poulets n’apprendront jamais rien, dit Tiff voyant que ses cris répétés ne faisaient qu’effaroucher toute la bande, au lieu de la faire déguerpir.

Il fut donc obligé de quitter son ouvrage ; alors son dé roula d’un côté, sa cire de l’autre ; il alla se cacher sous les feuilles ; les poules, voyant Tiff s’approcher, au lieu d’obéir poliment à son invitation de sortir, se livrèrent sans réserve à leur manège habituel, courant çà et là en désordre, battant des ailes, gloussant, brisant et renversant pots, chaudrons, casseroles, etc., au grand dépit de Tiff dont la colère croissait à mesure qu’augmentait la confusion.

— Dieu me bénisse, si j’ai jamais vu de créatures plus insipides que cette volaille ! dit Tiff.

Étant enfin parvenu à les chasser, il s’occupa de réparer le dommage qu’elles avaient causé aux jolis bouquets de fleurs de miss Fanny, qui se trouvaient éparpillés dans le désordre le plus complet.

— Je croyais, murmurait-il, que le Seigneur avait laissé dans la tête de toutes les bêtes une place pour le bon sens, mais il paraît que les poules n'en ont pas le moindre grain ; que je ne les voie plus se traînant sur une patte, parce qu'elles n'ont pas assez d'esprit pour savoir où mettre l'autre ! Elles n'ont jamais la moindre idée de ce qu'elles vont faire ; il est vrai qu'il y a dans notre espèce des gens qui leur ressemblent, et à qui le Seigneur a donné une cervelle dont ils ne veulent pas se servir : ceux-là aussi tournent toujours de tous côtés sans savoir où ils vont, mais ils ne produisent pas des œufs… allons, décidément, les poules ne sont pas les plus vilains êtres de la création ! Je ne sais pas, en vérité, ce que nous ferions sans elles, dit le vieux Tiff plus lentement, comme si sa colère se fût apaisée ; puis il reprit à la fois son aiguille et son psaume, et entonna de sa voix la plus vibrante :

Peut-être pensez-vous que je suis étourdi,
Et naïf comme un enfant ;
Mais je suis un enfant de la gloire.

« Maintenant, dit Tiff, poursuivant ses réflexions, il est possible qu'il soit mort, c'est même probable ; et dans ce cas, je ferais tout pour les enfants ! j'ai vendu cet été une jolie quantité d'œufs, et les patates trouvent toujours un bon prix. Oh ! si je pouvais seulement faire apprendre à lire aux enfants et leur faire conserver les belles manières. Voilà miss Fanny… qui devient vraiment jolie ! elle a le regard des Peyton… quand les femmes sont jolies, elles ne manquent pas de gens qui veulent les épouser, et leur avenir est ainsi assuré. Sans compter qu'aucun de ceux que son père amène avec lui à la maison ne pourra s'y frotter… Je puis bien vous assurer que le sang des Peyton n'est pas fait pour leur argent. J'ai toujours vu ces gens-là très malheureux ; un accident ou un autre les a toujours mis dans une position pleine d'inquiétudes : oh ! c'est une triste condition, ajouta Tiff en branlant la tête d'un air de doute… Non, ils ne peuvent pas s'imaginer que la propriété des Peyton doive revenir à ces enfants ! Et pourtant, si les gens de loi voulaient faire valoir les droits des héritiers, ils seraient tout trouvés… Il me semble que je ferais bien de consulter l'homme d'affaires de miss Nina : il est bon, serviable ; il s'intéressera naturellement à cette affaire, et sa jolie sœur qui était si dévouée à miss Gordon, fera, sans doute, quelque chose pour ces malheureux enfants… dans tous les cas, je veux qu'ils ne soient jamais dans le besoin, tant que le vieux Tiff sera sur cette terre.

Hélas ! que l'attente humaine est souvent trompée ! Notre pauvre petite Arcadie dans le désert, où nous avons eu tant d'heures de jouissances délicieuses, était destinée à subir l'instabilité des joies et des espérances de ce monde ! Précisément en ce moment où Tiff parlait et chantait dans toute la joie et toute la sincérité de son âme, un fantôme terrible apparaissait à peu de distance… le fantôme de l'équipage de Cripps ! Cripps n'était pas mort, comme nous l'avions espéré ; loin de là, il revenait prendre possession de la maison pour un temps plus long que de coutume, et il était accompagné d'une jeune femme selon son cœur. On peut s'imaginer la terreur et la stupéfaction du vieux Tiff, au bruit des roues du maudit véhicule qui s'approchait ! Cripps descendit de sa voiture, comme une espèce de colis d'étoffes brillantes, mais malpropres, sous lesquelles se trouvait enveloppée une femme, dans un tel état d'ivresse qu'elle n'avait conservé aucune des facultés de la perception et du mouvement. Cette créature appartenait évidemment à l'une des plus basses classes de cette race misérable de blancs, dont la condition n'est pas le mal le moins honteux des États soumis à l'esclavage. Quels que fussent son caractère et sa beauté naturels, toutes les qualités qu'elle pouvait avoir étaient éclipsées par une éducation sans religion et sans instruction ; elle avait, en un mot, tous les vices de la civilisation, sans en avoir le raffinement, et tous les vices de la barbarie, sans cette noblesse fière et sauvage qui peut quelquefois les racheter. Cette liaison, dont l'origine était la débauche, avait eu pour dénouement un de ces mariages où deux natures brutes et grossières s'unissent l'une à l'autre sans aucune idée du but élevé et des devoirs sacrés de cette sainte alliance.

— Tiff, voici votre nouvelle maîtresse, dit Cripps avec un rire qui tenait de l'idiotisme, une jolie fille, ma foi ! J'ai voulu donner aux enfants une mère pour prendre, soin d'eux. Allons… venez… femme !

En y regardant de plus près, nous reconnaîtrons dans cette femme, notre vieille connaissance, Polly Skinflint.

Cripps poussa la femme devant lui, et, en entrant, elle alla s'asseoir sur le lit de Fanny ! Tiff, en ce moment, semblait vouloir l'exterminer… Il se tenait sur la porte comme écrasé par la chute d'une avalanche, et anéanti par le désespoir… *Mistress* Cripps, pendant ce temps, agitant ses jambes avinées, se mit, sans façon, à projeter autour d'elle et dans toutes les directions, le jus des feuilles de tabac qu'elle mâchait et dont la forme arrondie faisait saillie sur l'une de ses joues.

— Malédiction sur moi, dit-elle, c’est assez gentil ici… mais je veux que le nègre me débarrasse de toute cette friperie…, et elle montrait les bouquets de miss Fanny. Je ne veux pas que les enfants suspendent toutes ces herbes autour de ma maison. Oh ! eh ! nègre ! enlevez-moi toute cette friperie !…

Tiff, au lieu d’obéir à ce grossier commandement, restait immobile ; alors la femme s’approcha furieuse de lui et le frappa à la tête.

— Oh ! cessez, cessez, Polly, dit Cripps, il n’est pas accoutumé à ces manières-là.

— Oh ! dit l’aimable dame, se retournant vers son mari, c’est comme ça ! Ne m’avez-vous pas dit, quand je vous ai épousé, que j’aurais un nègre qui obéirait à toutes mes volontés ?

— C’est vrai, dit Cripps qui n’était pas un homme méchant, c’est vrai, mais j’étais loin de penser que vous débuteriez par le maltraiter.

— Je veux le faire, s’il me désobéit, dit la virago, et prenez garde à vous aussi !

Cette énergique profession de foi fut accompagnée d’une apostrophe vigoureuse à laquelle Cripps répondit par un soufflet ; une rixe complète s’ensuivit entre les deux époux, et le pauvre Tiff quitta la place, saisi d’horreur et de dégoût.

Ô bon Dieu ! disait-il en lui-même, *nous ne pouvons prévoir ce qui nous arrive ! Je fus si affligé quand le Seigneur me prit mon pauvre petit garçon, et maintenant je suis prêt à tomber à genoux pour le remercier de l’avoir arraché aux maux qui le menaçaient. Quand je pense à mon pauvre petit agneau si doux, à miss Fanny, que j’ai pris tant de soin d’élever !… Seigneur, c’est encore pis que le choléra !*

Ce fut avec un chagrin mêlé de crainte qu’il vit venir les enfants, portant joyeusement entre eux un panier rempli de raisins sauvages qu’ils avaient cueillis : il courut à leur rencontre.

— Hélas ! pauvres agneaux, leur dit-il, vous ne savez pas ce qui vous arrive… Votre père est revenu avec une femme blanche qu’il a choisie pour épouse dans la plus basse classe : c’est une créature abjecte, à qui des enfants chrétiens ne sauraient, décemment, parler. Tenez, en ce moment, ils sont en train, là, de se quereller et de se battre comme des païens… hélas, et miss Nina est morte… Pauvres agneaux, où irez-vous ?

Et le bon vieillard se mit à pleurer à chaudes larmes, tandis que les malheureux enfants, effrayés, se jetant dans ses bras, se serraient près de lui

comme pour s’assurer de sa protection, et sanglotaient à qui mieux mieux.

— Qu’allons-nous faire ? qu’allons-nous devenir ? dit Fanny.

Et Teddy, qui répétait toujours avec respect les paroles de sa sœur, disait après elle, d’un ton triste et plaintif :

— Qu’allons-nous faire ? qu’allons-nous devenir ?

— J’ai bien envie, dit Tiff, de m’en aller avec vous dans le désert, comme les enfants d’Israël, quoique de nos jours, il n’y tombe pas de manne.

— Tiff, dit Fanny, est-ce que cette femme devient notre mère, par suite de son mariage ?

— Non, certainement, non, miss Fanny. Votre mère était d’une des premières et des plus anciennes familles de Virginie ; elle s’est mésalliée en épousant votre père… ma foi, je ne l’avais jamais dit de son vivant… mais, à présent, que m’importe !…

Tout à coup, la voix de Cripps se fit entendre :

— Holà ? Tiff ! où diable est ce maudit nègre ; allons, revenez… la réconciliation est faite entre Polly et moi… Amenez les enfants pour qu’ils fassent connaissance avec leur maman…

Et, s’emparant des mains de Fanny, tremblante et éplorée, il l’attira dans la maison.

— N’ayez pas peur, enfants, dit Cripps, je vous ai amené une nouvelle mère…

— Nous n’avions pas besoin d’une autre maman, dit Teddy d’une voix plaintive.

— Oh ! que si, vous en avez besoin, répondit Cripps en le caressant. Allons, venez, mon petit bonhomme… Voilà votre maman, ajouta-t-il en le poussant dans les bras de la grosse Polly… Fanny, allez embrasser votre mère.

Fanny recula en pleurant et Teddy suivit son exemple.

— Maudits soient les marmots, dit *mistress* Cripps, je vous l’avais bien dit que je n’avais pas besoin de la marmaille de votre défunte… ce sera, ma foi, bien assez des miens !…

OceanofPDF.com

40
La fuite en Égypte

La chaumière autrefois si heureuse et si bien tenue, dont le père Tiff était l'ange gardien, éprouva bientôt de tristes revers. Le caractère violent et impérieux de Polly Skinflint devait faire désirer, à son père Abijah, d'en être débarrassé, et l'on ne pouvait que le féliciter de ce qu'elle avait quitté le toit paternel. Sa mère, une de ces femmes insouciantes et incapables, dont la vie s'écoule entre la paresse et la stupidité, parlait rarement de sa fille ; mais, à vrai dire, elle préférait se trouver loin de la voix aigre et des longs bras de Polly. C'était une chose essentielle, selon Cripps, que de posséder un nègre ; c'est là ce qu'ambitionnent le plus les blancs peu fortunés du Sud. Polly, dont le caractère dominant était celui de *madame j'ordonne*, déclara résolument d'avance : « Qu'elle le ferait céder ou qu'il lui dirait pourquoi. » Quant aux enfants, elle les regardait comme une charge imposée à la propriété, et dont il fallait se défaire le plus vite possible ; car, comme elle le répétait avec une emphase ridicule, chacun de ces maudits marmots n'avait qu'à se tenir sur ses gardes lorsqu'elle était là. On avait fait cadeau à la mariée d'un demi-baril de whisky, et l'on répandit le bruit que Cripps, fatigué du commerce dans les environs du pays, était dans l'intention de le faire chez lui. Bref, la petite cabane fut convertie en cabaret du plus bas étage, qui devint le rendez-vous de la misère et de la débauche ; mais le caractère intraitable de Polly força bientôt Cripps à reprendre le métier de marchand ambulant, de sorte que ses enfants furent abandonnés sans contrôle aux mains de leur marâtre, qui ne leur épargna point les boutades de son humeur acariâtre : toute trace d'ordre et de bonne tenue disparut de l'habitation et du jardin ; car les hôtes du cabaret, dans leurs orgies du dimanche, ne ménageaient ni la rose de la prairie, ni la vigne grimpante qui prêtaient naguère tant de charmes à la gracieuse chaumière. Pendant les absences de son mari, Polly menait la conduite la plus effrénée ; les yeux et les oreilles des pauvres enfants étaient outragés par des scènes et un langage qui ne sauraient trouver place dans notre récit.

Le vieux Tiff avait le cœur brisé ; il aurait supporté sans murmurer, peut-être, les coups et les jeûnes, mais entendre insulter ces enfants était au-dessus de ses forces. Une nuit, pendant que l'ivresse des buveurs était à son comble, il s'arma du courage du désespoir :

— Miss Fanny, dit-il, montez au grenier faire un paquet des quelques effets qui s'y trouvent, et jetez-le par la fenêtre ; je n'ai pas cessé de prier nuit et jour, et le Seigneur a promis qu'il donnerait la liberté au captif. Je vais retenir Teddy ici sous les arbres, tandis que vous ramasserez les quelques hardes qui restent, et les jetterez aussi par la fenêtre.

Silencieuse comme un rayon de la lune, la pâle et délicate enfant se glissa le long de la chambre où sa marâtre se vautrait dans l'orgie, au milieu de plusieurs hommes avinés.

— Holà ! Sis ! s'écria un des buveurs, où allez-vous ? Venez ici m'embrasser…

Le regard inexprimable de fierté, de trouble et de colère par lequel Fanny répondit à cette grossière apostrophe, en se retournant pour monter les degrés de l'échelle qui conduisait au grenier, provoqua le rire général de cet ignoble cercle.

— Dis donc, Ben, pourquoi ne l'as-tu pas arrêtée ? dit un des assistants…

— Oh ! qu'est-ce que ça fait, elle y viendra bien d'elle-même un de ces jours !…

Le cœur de Fanny palpitait comme celui de l'oiseau effarouché pendant qu'elle faisait son petit paquet ; l'ayant ensuite jeté à Tiff, placé au pied de la fenêtre, dans l'obscurité, elle l'appela à voix basse :

— Tiff, dit-elle, posez cette planche et je me laisserai glisser jusqu'en bas ; je ne veux plus retourner au milieu de ces hideux buveurs.

Avec beaucoup de précautions et en faisant le moins de bruit possible, Tiff souleva une longue planche et l'assujettit contre la muraille ; avec non moins de précaution, Fanny mit son pied sur l'extrémité de la planche, et, étendant ses bras, se laissa descendre comme un léger nuage, jusque dans les bras de son fidèle gardien.

— Dieu soit béni ! nous sommes sauvés ! dit celui-ci.

— Oh ! Tiff, quel bonheur ! dit Teddy, tenant de toutes ses forces le coin du tablier de Tiff, et sautant de joie.

— Oui, dit Tiff, tout va bien ! L'ange du Seigneur nous accompagnera dans le désert !

— Il y a beaucoup d'anges là, n'est-ce pas ? dit Teddy avec une foi naïve et tout en s'emparant du paquet qu'avait jeté sa sœur.

— Oui ! dit Tiff, je ne vois pas pourquoi il n'y en aurait pas… Tout ce que je puis dire, c'est que le Seigneur m'est apparu en rêve et m'a dit : « Tiff, lève-toi, prends ces enfants et fuis dans la terre d'Égypte, restes-y jusqu'à ce que je t'avertisse de revenir. » Ce sont là ses propres paroles ; c'était entre le chant du coq et l'aube, après que j'eus prié toute la nuit avec ferveur sans laisser de trêve au Seigneur, auquel je répondis : « Seigneur, je ne sais que faire ! si vous étiez pauvre comme moi, et si j'étais roi comme vous, je viendrais à votre aide ; venez donc à notre secours, car nous n'avons plus personne à intercéder pour nous ; vous savez que miss Nina est morte, et son oncle Jack Gordon aussi ; vous savez que cette femme ruinera ces enfants, si vous ne leur prêtez votre assistance. J'espère que vous ne vous fâcherez pas ; mais j'aurai le courage de tout dire : les choses en sont à ce point que nous ne pouvons plus les endurer. » Après cette prière je m'étais endormi, lorsqu'en même temps que le chant du coq la voix du Seigneur s'est fait entendre à moi.

— Et est-ce vers la terre d'Égypte que nous devons nous acheminer ? demanda Teddy.

— Je le crois, répliqua Tiff. Vous souvenez-vous de l'histoire que miss Nina nous lut une fois ; vous rappelez-vous comment l'ange du Seigneur est apparu à Agar dans le désert, lorsqu'elle était assise sous le buisson ? Puis, il y en avait un autre, qui se nommait Élisée, et qui était assis sous le genévrier, errant çà et là, tourmenté par la faim ; à son réveil il trouva un gâteau de froment, qui cuisait sur des charbons ardents. Vous souvenez-vous que Nina nous a lu cette histoire, le dernier dimanche qu'elle est venue à la maison ; que Dieu soit béni de nous l'avoir envoyée ; ces lectures m'ont fait tant de bien !

— Croyez-vous que nous verrons des anges ? demanda Fanny, la voix un peu tremblante d'appréhension. S'ils me parlaient, je ne saurais pas leur répondre.

— Oh ! les anges ont toujours la parole agréable, répliqua Tiff ; ils sont trop bons pour s'offenser de ce que nous disons. Ils savent naturellement que nous ne jouissons pas de leurs privilèges, et ils ne s'attendent pas à nous trouver parfaits. Je crois que, lorsqu'on est probe et qu'on remplit de son mieux ses devoirs, on ne doit craindre de parler aux anges du ciel, pas plus qu'à qui que ce soit sur cette terre ; lorsque nous prions, d'ailleurs,

c’est à Dieu que nous nous adressons, et nos prières, quelles qu’elles soient, ne sont jamais mal interprétées par lui. Aussi, je ne doute pas que le Seigneur va nous conduire à travers le désert, dans un asile sûr, et pour y arriver je suivrai cette étoile, comme ont fait autrefois les Mages.

Tout en causant, nos pauvres fugitifs se frayaient un chemin dans la direction de la savane, s’enfonçant de plus en plus dans l’épaisseur du taillis et des broussailles. Les enfants, habitués à errer des heures entières dans les bois, et animés par l’idée qu’ils venaient d’échapper à leurs persécuteurs, suivaient lestement leur guide, qui, prenant les devants, écartait, avec ses longs bras, les ronces et les vignes, marchant çà et là péniblement sur le sol, ou sautant par-dessus des arbres déracinés. Il était minuit, et depuis dix heures déjà ils étaient en marche. Tiff s’était dirigé constamment vers la savane, qu’il savait abriter bien des fugitifs, et il ne désespérait pas d’arriver bientôt à la tente ou demeure de quelqu’un d’entre eux. Vers une heure ils se dégagèrent du plus épais fourré et parvinrent au milieu d’une clairière. Là, Tiff aperçut un arbre à gomme d’où tombait en festons naturels le feuillage touffu d’une vigne qui formait un bosquet de verdure. La lune brillait dans toute sa pureté et une brise légère agitait quelques feuilles dont le balancement faisait ombre sur le vert transparent des autres ; la rosée était tombée avec une telle abondance dans ces régions humides qu’au moindre mouvement du feuillage elle tombait en gouttes de pluie.

Teddy, à ce moment, se plaignit d’être fatigué ; aussitôt, Tiff s’asseyant le prit tendrement dans ses bras.

— Asseyez-vous aussi, miss Fanny, dit-il ; le brave petit homme est si fatigué qu’il ne tardera pas à s’endormir ; nous sommes actuellement assez éloignés de la maison pour ne pas craindre de poursuites ; nous voici au milieu des œuvres de Dieu, et nous n’avons pas à redouter leur indiscrétion… Allons, eux ne diront pas ce que nous faisons, aussi, mon cher petit homme, ferme les yeux !

Et Tiff entonna l’hymne immortelle que l’on chante auprès des berceaux :

Silence, mon chéri, repose et sommeille,
Les anges du ciel veillent sur ton berceau ;
Les bienfaits innombrables du ciel
Se répandront autour de toi.

Au bout de quelques secondes, Teddy dormait profondément ; Tiff l'enveloppa de son pardessus blanc, et le coucha au pied d'un arbre :

— Dieu soit loué, dit-il, il n'y a pas ici de whisky ni d'ivrognes pour le réveiller ! Miss, vous tombez aussi de sommeil… Tenez, voilà un vieux châle que j'ai placé dans ma poche, mettez-le sur vous, pendant que j'irai ramasser des aiguilles de pins, sur lesquelles vous pourrez vous reposer ; cela fait, dit-on, un coucher très bon et très sain.

Et quelques moments après il revint et ajouta :

— Tenez, vous voyez que j'en ai une bonne brassée.

— Je suis fatiguée, dit Fanny, mais je n'ai pas sommeil… Et vous, Tiff, qu'allez-vous faire ?

— Ce que je vais faire ? répondit Tiff avec son rire joyeux ; ho ! ho ! ho !… veiller pour me livrer à mes méditations. Je vais contempler les oiseaux de l'air et les lis des champs ; je vais songer à tout ce que miss Nina nous lisait.

Pendant plusieurs semaines, Fanny avait eu pour chambre à coucher le grenier chaud et sec de la cabane ; au-dessus de sa tête, l'ardeur d'un toit brûlant ; au-dessous, le bruit discordant de l'orgie ; son corps frêle reposait en ce moment sur un lit de feuillage doux et parfumé, et son oreille n'était frappée que d'un léger bruit produit par la chute des gouttes de rosée et les murmures de la brise. Parfois le doux zéphyr de la nuit faisait plier la cime des pins sous son souffle, semblable au bruissement des vagues qui viennent se briser sur la plage ; les rayons de la lune, perçant les voûtes épaisses de la feuillée, lançaient çà et là leur capricieuse lumière sur cette masse de verdure, au sein de laquelle miroitaient les pétales argentés des blanches fleurs et les couleurs lustrées des fougères qui projetaient, sur les arbres d'alentour, leurs scintillants reflets, dont la lueur dessinait nettement les ombres du lointain.

Fanny relevait de temps en temps la tête pour admirer cette scène harmonieuse de calme, puis la laissait retomber sur son oreiller parfumé pour rêver le bonheur. Tout autour d'elle était si paisible, si pur, qu'elle put croire sans peine que les anges du ciel allaient descendre au désert. Le spectacle de la nature au milieu de la solitude, ne fait-il pas penser au séjour des anges ? La solitude représente l'image du bonheur, car la présence des anges amène la joie et les fleurs :

Le désert se réjouira et fleurira comme la rose.

Dès que Fanny et Teddy se furent endormis, le vieux Tiff s’agenouilla et se mit à prier : quoiqu’il n’eût ni livre, ni prie-dieu, ni formule de prières, ses paroles n’en furent pas moins adaptées, dans le langage le plus éloquent dont il put disposer, à la circonstance dans laquelle il se trouvait. Peut-être n’avait-il prié jamais avec plus de ferveur et d’onction. Telle était à peu près, si l’écho de sa voix ne nous a pas trompé, la prière du vieux et dévoué serviteur : « Oh ! mon bon Seigneur, jetez un regard de pitié sur ces enfants ; je les ai élevés comme vous me l’avez dit ; où devons-nous aller à présent ? Où trouverons-nous la nourriture nécessaire ? car je ne le sais pas. Mais vous, bon Seigneur, qui avez tout entre vos mains, vous à qui il est si facile de nous venir en aide, secourez-nous ; j’ai foi en votre promesse… Oh ! Jésus, mon Seigneur, si saint, qui fûtes transporté en Égypte pour échapper à la cruauté d’Hérode, songez, du haut de votre trône, à ces pauvres enfants, car je suis sûr que cette femme est aussi méchante que l’était Hérode. Dieu de bonté, vous avez vu comme elle nous a traités… Ouvrez-nous, je vous en conjure, un chemin à travers le désert, pour arriver à la Terre promise ! À toute éternité. Amen ! »

Par un sentiment de convenance, Tiff ajoutait toujours à sa prière ces derniers mots, qu’il s’imaginait devoir la terminer dignement : c’est ce qu’il appelait une prière pure. Nous répondrons à ceux qui pourraient nous questionner sur cette manière de prier, qu’ils trouveront, en examinant les supplications des patriarches du temps de la Bible, qu’à l’exception du mauvais langage et des fautes grammaticales, ces supplications ressemblaient en substance aux prières de Tiff.

La Bible sépare les hommes en deux classes, ceux qui souffrent en eux-mêmes et ceux qui ont foi en Dieu. La première se guide sur ses propres lumières, s’appuie sur sa propre force, défend sa propre cause et ne se confie qu’à elle. L’autre, ne négligeant jamais les préceptes de la sagesse et se reposant sur la force qui vient d’en haut, se fie à la sagesse et à la force du Tout-Puissant pour se soutenir ; ceux de la première catégorie passent leur vie comme s’ils étaient orphelins ; ceux de la seconde, ont un Père. La prière de Tiff avait ce bon côté, qu’elle lui inspirait la conviction qu’il lui en reviendrait quelque chose. N’avait-il pas dit à son Dieu tout ce qu’il souffrait ? Le secours ne pouvait donc se faire attendre. Fort de cette assurance, Tiff, comme Jacob dans les temps anciens, ramassa une pierre dont il se fit un oreiller, se coucha entre les deux enfants et fut bientôt plongé dans un profond sommeil.

Les œuvres de Dieu sont pleines de sa miséricorde et de sa bonté ! Même au milieu des ombres silencieuses de la forêt, sur cette terre, dont les crimes des hommes l'ont banni, Dieu fait encore éclater sa présence. Les doux rayons de la lune tombent à travers les branches humides de rosée, la brise est calme et bienfaisante, le zéphyr agite doucement les jeunes fleurs et fait trembler l'herbe qui flotte au-dessus de la tête des malheureux orphelins ! Oh ! toi, dont le cœur est fatigué, déchiré, malade, épuisé par les tumultueuses et vaines agitations du monde, va dans le désert et tu y trouveras celui qui a dit : « Je le consolerai comme le ferait sa mère ; je serai comme la rosée dans Israël. Il poussera comme un lis et il étendra ses racines comme le cèdre du Liban. »

Les enfants dormirent tranquillement une partie de la nuit ; vers trois ou quatre heures, un loriot qui avait son nid au-dessus de leurs têtes, entama dans son langage une conversation avec quelques-uns de ses voisins, non pas bruyamment, mais tout doucement, comme s'il s'informait de l'heure. À ce moment, on entendit dans le bois, silencieux jusqu'alors, dans l'épaisseur des pins, des ormes, des houx, des gommiers et des trembles, un frôlement léger d'ailes que les hôtes emplumés étiraient en se réveillant ; puis, leurs yeux ouverts, ils se mirent à se balancer gracieusement sur les mille branches qui les avaient abrités pendant la nuit. Peu à peu le gazouillement devint plus distinct en se communiquant d'arbre en arbre, se traduisit en un concert harmonieux d'allégresse, comme si ces délicieux oiseaux saluaient, pour la première fois, l'étoile matinale qui n'avait pas encore disparu. Les rideaux empourprés de l'Orient restaient fermés ; la lune, qui avait prêté sa clarté à la nuit, brillait encore faiblement comme une veilleuse dans le silence d'une chambre. Ce n'était pas encore le réveil de l'univers que précède toujours ce premier chœur des oiseaux. Ceux qui sommeillent jusqu'au lever de l'aurore, ne connaissent pas la jouissance de ces harmonies mystérieuses, de ces ravissantes et douces mélodies qui, comme la rosée, s'évaporent, chassés par les premiers rayons du soleil !

Nous ne devons pas oublier de mentionner que, pendant le sommeil de Tiff et des enfants et vers trois ou quatre heures du matin, les feuilles de la savane avaient crié sous les pas du sombre habitant de cette solitude, dont les courses étaient plus fréquentes la nuit que le jour. Dred, sorti pour une de ses excursions nocturnes, consacrées à la chasse du gibier qu'il échangeait contre de la poudre et du plomb, et retournant à sa demeure, arriva à l'improviste près des dormeurs. Son premier mouvement fut celui

de la surprise, mais en se baissant et examinant de plus près le groupe, il parut le reconnaître. Tiff, en effet, était connu de Dred, qui, plusieurs fois déjà, avait eu occasion de lui demander des provisions pour les fugitifs réfugiés dans les savanes ou de le charger de quelque commission qu'il n'osait faire lui-même. Comme d'autres de sa caste, Tiff était si habituellement et si profondément impénétrable, que les enfants même, malgré leur intime familiarité, ne lui avaient jamais entendu prononcer un seul mot qui pût leur faire soupçonner l'existence de ce personnage.

Dred, dont l'attention était constamment tenue en haleine par les événements et les traverses au milieu desquelles il vivait, ne perdait jamais de vue ce qui se passait dans le voisinage, et il avait remarqué le changement qui s'était opéré dans l'habitation de Tiff. Aussi, en le voyant dormir à cette place, comprit-il ce qui avait dû arriver, et, regardant les enfants couchés au pied des arbres, il murmura à voix basse et avec une expression pleine de douceur.

— Ils cherchent le rocher qui doit les abriter.

Il tira d'une gibecière qu'il portait à son côté deux ou trois gâteaux de maïs et la moitié d'un lapin grillé que sa femme lui avait donné la veille comme provisions de chasse, et les posant à terre auprès des enfants, il se hâta de gagner l'endroit où il voulait surprendre le gibier dans la matinée du lendemain.

Le vieux Tiff, habitué à se réveiller de bonne heure, ouvrit les yeux en même temps que les oreilles aux chants harmonieux du chœur que nous venons de décrire ; il se mit sur son séant et commença, tout en se frottant les yeux, à étendre ses membres engourdis ; il avait paisiblement dormi, car son lit habituel n'était pas tellement doux, qu'il eût à se plaindre de la dureté de sa couche improvisée.

— Bon, se dit-il, la femme n'aura pas les enfants aujourd'hui, et il éclata en même temps d'un de ces rires qui lui étaient familiers à l'idée qu'il avait déjoué les intentions de *mistress* Cripps. Il me semble, ajouta-t-il, que je l'entends d'ici appeler « Tiff ! Tiff ! ». Appelez toujours, la vieille, Tiff ne peut vous entendre, et les enfants, ces pauvres agneaux bénis, non plus.

En se retournant vers ses petits protégés, il aperçut les provisions. Après le premier moment d'une surprise qui le rendit muet, ses mains se levèrent instinctivement vers le ciel. *L'ange est descendu, sans doute,* pensa-t-il, *Dieu soit loué ! voici le déjeuner que j'ai demandé dans ma prière cette nuit ! J'étais bien sûr que le Seigneur ferait quelque chose pour nous, mais je ne*

croyais pas être exaucé si vite. Ce sont peut-être les corbeaux qui ont apporté ce repas, comme autrefois à Élisée, du pain et de la viande le matin, du pain et de la viande le soir.

— Oh ! cela redouble ma confiance… Je ne veux pas pourtant réveiller ces chers petits, ne troublons pas leur sommeil, ils seront très heureux au réveil de trouver le déjeuner ; et puis, ici il fait si bon, on est si bien, si proprement ; pas de ces traces immondes de l'ivrognerie et de la boisson, comme on voyait à ce maudit cabaret… Je ne sais, mais je me sens encore fatigué, je vais me coucher en attendant le réveil des enfants ; cette infernale créature m'a tant tourmenté, que j'en ai les membres rompus… Pour la punir, je m'attends bien qu'elle va se trouver en peine comme l'était Hérode et tout Jérusalem avec lui.

Tiff, à ces mots, se mit à rire tranquillement du bien-être que lui procurait cette pensée.

— Dis donc, Tiff, où sommes-nous ? prononça une voix à ses côtés.

— Où nous sommes, mon petit homme ? répondit Tiff en se retournant, que Dieu bénisse vos doux yeux… Comment se porte-t-on ce matin ? Étirez-vous, mon petit homme, ne craignez rien, nous sommes dans les terres du Seigneur ; tout va bien, l'ange nous a préparé notre déjeuner.

Et ce disant, il montrait les provisions qu'il avait étalées sur des feuilles de vigne.

— Oh ! oncle Tiff ! ce sont les anges qui ont apporté cela ? demanda Teddy. Pourquoi ne pas m'avoir réveillé ? Je désirais tant en voir, moi, qui n'en ai pas encore vu !

— Ni moi non plus, chéri… Ils ne nous visitent ordinairement que pendant notre sommeil ! Ah ! voici miss Fanny qui se réveille… Comment se porte-t-on, mon agneau ? Est-on bien reposé ?

— Oh ! j'ai dormi profondément, oncle Tiff, répondit Fanny, et puis j'ai fait un si beau rêve !

— Eh bien ! racontez-le avant le déjeuner pour qu'il se réalise, reprit Tiff.

— Volontiers, continua Fanny… J'ai rêvé que j'étais dans un lieu isolé, tout plein de ronces et de rochers, et que Teddy m'accompagnait, je ne pouvais en sortir ; pendant que nous essayions par tous les moyens, mon frère et moi, de nous frayer un passage, une femme nous apparut tout à coup, elle ressemblait à notre mère, seulement elle était bien plus belle, elle portait une robe d'une blancheur éblouissante qui tombait jusqu'à ses pieds ; elle nous prit les mains à tous deux, et soudain les rochers s'écartèrent et

nous laissèrent voir un sentier conduisant à une prairie tapissée de verdure, émaillée de muguet et de fraises des bois, puis elle disparut !

— Tiens, dit Teddy, c'est peut-être elle qui nous a apporté à déjeuner ; voyez, Fanny, voyez donc !

Fanny, à cette vue, prit d'abord un air de surprise et de stupéfaction ; mais après quelques secondes de réflexion :

— Je ne pense pas, dit-elle, que ce soit maman qui nous ait apporté cela ; je ne puis pas croire qu'on se nourrisse dans le ciel de gâteaux de maïs et de viandes rôties. Oh ! si pareil événement nous fût arrivé, quand vivait notre mère, cela ne m'eût pas étonnée.

— N'importe d'où ils viennent, dit Tiff, c'est un bienfait dont il faut remercier le bon Dieu !

Tous trois alors s'asseyant se mirent à faire honneur au repas mystérieux avec un bon appétit.

— Je dois vous dire, commença Tiff, que dans la savane qui nous environne, il y a une réunion d'hommes de couleur ; je ne sais pas comment elle est composée, mais si nous réussissions à pénétrer jusque-là, nous pourrions y attendre qu'il se présente, pour nous, quelque chose de mieux. Qu'entends-je ? écoutez…

C'était le bruit d'une carabine, répercuté par les échos de la forêt.

— Ce coup ne part pas de bien loin, dit Tiff.

Les enfants tremblaient de frayeur.

— Oh ! ne craignez rien, chers petits, je ne serais pas étonné que la main qui a fait feu ne me fût connue… Écoutez… Quelqu'un s'approche…

Et, en effet, on distingua une voix claire et vibrante qui chantait dans le lointain :

Oh ! si je possédais les ailes du matin,
Je m'envolerais vers la terre de Chanaan.

— Oui, se dit Tiff, c'est bien sa voix. Mes enfants, voici quelqu'un qui nous arrive ; n'allez pas en avoir peur, car je compte sur lui pour nous conduire à la réunion dont je vous ai parlé.

Et aussitôt Tiff, de sa voix fêlée qui contrastait étrangement avec la voix sonore qui résonnait au loin, entonna une vieille chanson qui pouvait servir de ralliement :

Grêle d’orage,
Temps froid et venteux,
Il me faut mon amant tout le jour ;
Quand le trouverai-je ? Quand le trouverai-je ?

La voix sonore cessa de chanter, apparemment pour mieux écouter, et tandis que Tiff continuait, on entendait distinctement le bruit de pas qui se rapprochaient, et enfin Dred parut.

— Et vous aussi, vous êtes réfugiés vers le désert ? dit-il.

— Oui, oui, répondit Tiff en ricanant, il a fallu en venir là ! Cette femme était si méchante pour les enfants… Oh ! je puis le dire, de toutes les femmes méchantes que je connaisse, les femmes blanches sont certes les plus méchantes ! Elles n’ont ni manières, ni éducation ; elles ne savent rien de ce qui convient dans la société des gens qui se respectent… aussi nous avons fait l’école buissonnière.

— Vous auriez pu choisir plus mal, reprit Dred. Le Seigneur donne la grâce et la force aux arbres des bois, et le temps viendra où Dieu fera un pacte de paix, et chassera l’animal malfaisant. « Ils demeurent en paix dans le désert, et s’endorment dans les bois, et l’arbre fruitier produira son fruit, et ils seront en sûreté sur cette terre, lorsque le Seigneur aura brisé leur joug, et les aura délivrés des mains de leurs oppresseurs ! »

— Et vous croyez que ces temps sont proches ? dit Tiff.

— Le Seigneur l’a dit ; mais il faut que le jour de la vengeance se lève.

— Oh ! je ne désire pas de vengeance, moi, je ne veux que vivre paisiblement.

Dred regarda le vieillard d’un air de pitié, tant soit peu mêlé de mépris, et se dit à lui-même : « Issachar est un âne fort, succombant sous deux fardeaux ; il jugea que le repos était nécessaire, et la terre agréable ; il plia ses épaules pour les porter, et devint serviteur à gages. »

— Quant au repos, dit Tiff, je n’en ai pas eu plus qu’un âne !… Oh ! si j’avais un âne bien sellé, j’y placerais les enfants, et les ferais trotter vers un asile agréable et sûr.

— À merveille, reprit Dred, vous m’avez compris : vous avez servi celui qui périssait, vous n’avez pas trahi celui qui s’égarait ; aussi le Seigneur vous ouvrira un refuge assuré dans le désert !

— C’est vrai, dit Tiff, ce refuge que vous me proposez est l’endroit vers lequel je veux me diriger ; je prêterai toujours la main à tout ce qui est pour

le bien.

— Ces enfants sont trop jeunes pour voyager avec nous ; il faut les enlever comme l'aigle enlève ses aiglons !… Venez ici, mon petit homme…, et tout en parlant, Dred se baissa et étendit les mains vers Teddy.

Il quitta à ce moment-là sa contenance sévère et taciturne pour sourire, et à la grande surprise de Tiff l'enfant s'approcha de Dred avec empressement, et se laissa soulever dans ses bras.

— Je croyais qu'il aurait peur de vous, dit Tiff.

— Oh ! non pas, jamais enfant ou chien n'a eu peur de moi… Tenez ferme, mon petit homme, dit-il en asseyant l'enfant sur ses épaules, les arbres ont de longues branches, mais ne vous en effrayez pas… Vous, Tiff, prenez cette jeune fille et marchez après moi : lorsque vous arriverez au plus épais de la savane, suivez de près mes traces ; ne posez pas le pied sur un tronc d'arbre avant que j'y aie posé le mien ; car les mocassins se couchent sur les troncs d'arbres !

En parlant ainsi, Dred et son compagnon commencèrent à se frayer un chemin jusqu'au camp des fugitifs.

OceanofPDF.com

41
La conférence ecclésiastique

Après un voyage de quelques jours, Clayton se trouvait dans la cité hospitalière dite *Le Convive*, qu'habitait le révérend docteur Cushing. C'était un homme entre deux âges, d'une belle prestance, courtois, distingué, en un mot, un vrai gentleman. Prédicateur populaire et très suivi, il occupait une place élevée dans l'estime de ses confrères et était l'idole d'une vaste et florissante congrégation ; il avait le cœur chaud, des élans d'humanité, et de belles qualités sociales ; ses sermons, bien composés et débités avec une grande ferveur, faisaient souvent couler les larmes ; son ministère pastoral, soit aux mariages, soit aux enterrements, avait une onction particulière ; personne, mieux que lui, ne savait dépeindre la sainte abnégation et les souffrances résignées des apôtres et martyrs ; nul plus que lui ne se laissait inspirer des saintes hymnes qui célèbrent l'angélique patience des saints ; mais, en somme, dans une crise importante et pratique, le Dr Cushing n'était simplement qu'un *soldat de la Croix*. Il y avait en lui quelque chose d'efféminé ; la douceur et l'extrême distinction de sa nature le rendaient inhabile à supporter les secousses violentes.

Ses frères en Jésus-Christ le considéraient comme un médiateur pacifique ; il maintenait, pour ainsi dire, l'harmonie dans le monde, seulement il ne savait pas reconnaître que ces dispositions ont leur source dans une nature conciliante qui rend toute controverse impossible. Il charma Clayton par la chaleur sympathique avec laquelle il accueillit ses projets : comme lui, il réprouvait les maux affreux de l'esclavage, et offrait le secours de ses prières et de ses discours à l'appui de son système. Clayton, disait-il, est arrivé à point nommé, car le lendemain devait réunir un grand nombre de ministres, dont quelques-uns venus des États du Nord, et Clayton pourrait exposer ses opinions à cette assemblée.

L'établissement du Dr Cushing était dirigé sur le pied d'une hospitalité libérale ; chaque soir le cercle de famille s'agrandissait par la visite de plusieurs ministres de l'Évangile, au nombre desquels Clayton fut heureux

de rencontrer, de nouveau, le père Dickson, homme pacifique et doux, qu'accompagnait partout la bénédiction de l'Évangile ; il y avait aussi parmi les hôtes du docteur un autre personnage que nous recommandons plus particulièrement à l'attention de nos lecteurs ; c'est le révérend père Shubael Packthread.

Le Dr Shubael Packthread était le ministre d'une des églises les plus importantes des cités du Nord. Avec des moyens, plus qu'ordinaires, que la longue habitude des discussions théologiques et ecclésiastiques avait encore amoindris, il se montrait aimable et affectueux ; ce qui, dans d'autres circonstances, aurait formé l'association de l'utile à l'agréable, devint chez lui une source de raffinements et de petites ruses à l'usage de la société, et tandis que d'autres employaient la parole pour exprimer la pensée, lui employait la pensée à déguiser la parole ; il s'étudiait constamment à n'employer, en matière de discussions, que des mots à double sens ; ennemi persévérant de la ligne droite, il ne s'attachait qu'aux phrases qui exprimaient ce qu'il ne voulait pas dire ; il tenait le fil du labyrinthe des thèses ecclésiastiques et possédait le talent de prendre dans ses filets tous ses confrères moins adroits que lui. Son talent brillait également dans les synodes ou assemblées générales ; sur ce terrain, en effet, les discussions difficiles sont évitées avec soin, et l'on n'y procède que par insinuations, pour gagner à la cause les frères crédules.

Le Dr Packthread connaissait la tactique propre à affaiblir les ressources de ses adversaires, il faisait circuler sur son propre compte des propos qui ne laissaient pas de lui être avantageux, et lorsqu'il s'agissait de faire peser le doute sur l'orthodoxie d'un confrère rival, ou même d'attaquer sa moralité et sa piété, le Dr Packthread s'y employait avec goût et habileté : il lançait, comme venant d'autrui, certaines petites médisances auxquelles il répondait lui-même avec une sorte de charité plus nuisible que la critique même, et quelquefois un silence adroit était l'argument le plus humble qu'il eût à sa disposition. De sa personne, il était grand et maigre ; les lignes de sa figure paraissaient avoir été tracées par la prudence et la discrétion : dès son enfance et dans sa jeunesse, il avait pris l'habitude de sourire et de rire sans motifs ; mais, plus tard, il ne riait plus et ne souriait qu'à propos. Dans le jeu de sa physionomie était tout son succès, toute sa fortune ; aussi savait-il s'en servir, et s'en était-il rendu parfaitement maître ; il avait un sourire pour chacun de ses projets : le sourire solennel, le sourire inquisiteur, le sourire affirmatif, le sourire dubitatif et le sourire d'innocente

crédulité ; tout cela encourageait les cœurs naïfs à compter sur celui qu'ils regardaient comme un frère ; ce n'était, au contraire, que l'art perfide de l'araignée guettant, derrière sa toile, le moment où sa proie confiante s'y laissera prendre le plus candidement du monde, jusqu'à ce que son sang ait été sucé par l'avide insecte jusqu'à la dernière goutte.

Il n'est pas douteux que le Dr Packthread, si diplomate, si rusé, tel enfin que nous venons de le représenter, n'ait fini par être sa propre dupe ; mais il se fiait à sa prudence comme à une vertu chrétienne qui, selon lui et pour lui, faisait face à toutes les nécessités de la vie.

Il est évident que le Dr Packthread s'attendait à entrer au ciel par les mêmes voies qui l'ont guidé sur cette terre ; aussi marchait-il paisiblement, d'année en année, foulant aux pieds sans scrupule les principes de la morale et de l'honneur, et persuadé que chanter des psaumes, réciter des prières, administrer les sacrements, suffisait pour lui mériter la béatitude céleste.

Ses manières cauteleuses et séduisantes formaient un contraste frappant avec la simplicité primitive du père Dickson, lorsque celui-ci, vêtu de son habit râpé, paraissait à ses côtés. Aussi pauvre que *son divin Maître*, le père Dickson avait habité, autrefois, une misérable chaumière : si une année abondante lui rapportait cent dollars, il se rappelait le temps où il n'avait pas de quoi retirer une lettre de la poste ; tantôt sa femme était malade et manquait du nécessaire, tantôt il était forcé de faire des courses à cheval et sans manteau pendant les mois les plus rigoureux de l'hiver ; il avait supporté le tout comme le voyageur supporte l'orage qui le surprend en route, et c'était un spectacle à la fois touchant et admirable que la manière franche, cordiale et sans envie dont il regardait les demeures somptueuses de ses frères. Le père Dickson était pour ses confrères un objet de vénération, quoiqu'il ne possédât pas ce savoir ecclésiastique dont les autres ne se servaient que lorsqu'ils se sentaient quelque dévotion et qu'un passage de l'Écriture pouvait justifier leurs œuvres.

À l'heure convenue, notre franc et joyeux ami, le père Bonnie, vint se joindre au cercle : il arrivait des *camps-meetings*, tout aussi dispos pour la prière que pour la joie. Son caractère était peu en rapport avec sa profession ; sa vie libre, passée presque entièrement dans les bois, donnait à ses manières et à sa conversation un ton de rudesse qui remplit de doute l'esprit du Dr Packthread. L'éducation première du père Bonnie était celle qu'il s'était faite lui-même : ni le grec ni le latin n'étaient venus déformer les ressources naïves de son éloquence toute primitive. Il y avait là aussi un ou

deux des ministres presbytériens les plus influents des États du Nord ; à la vérité ils n'étaient venus que pour s'entretenir confidentiellement avec le Dr Cushing, sur le projet de réunir la nouvelle Église presbytérienne avec l'ancienne.

Il n'est pas hors de propos de prévenir ici ceux de nos lecteurs qui ne sont pas au courant de l'histoire ecclésiastique d'Amérique, que l'Église presbytérienne du pays est divisée en deux factions, et que les adhérents de l'une s'appellent la *vieille école*, et ceux de l'autre, la *nouvelle école*. Ces deux parties se séparèrent il y a quelques années, et chacune d'elles organisa son assemblée générale.

La vieille école se déclara en faveur de l'esclavage, et le plus grand nombre des partisans de la nouvelle école se prononcèrent contre cette institution, en vertu d'une déclaration solennelle qui fit adopter cette opinion par toute l'Église presbytérienne en 1818.

Cette scission prenait sa source autant dans la différence des sentiments qui existait entre les États du Nord et ceux du Sud, que dans la différence de doctrines.

La première secousse passée, la pensée de se réunir de nouveau s'empara des dissidents et se discuta paisiblement entre les esprits d'élite. Il y a des hommes qui ont le talent de faire accepter avec dévotion une organisation quelconque, soit politique, soit ecclésiastique ; le plus grand nombre d'hommes se reconnaissent eux-mêmes nuls et insuffisants et sentent la nécessité de suppléer à leur insuffisance par une alliance, contractée même avec des antagonistes qui leur sont supérieurs. Ils se placent, comme l'argent, à intérêt, et se trouvent ainsi casés quelque part et avec quelque chose. L'affection que l'on porte à sa femme et à son enfant n'absorbent pas plus que la Banque où l'homme s'est placé lui-même ; il est vrai que c'est là un noble placement, parce qu'ainsi l'homme peut mettre son individualité de côté, pour choisir Dieu, le bien suprême de tous. Mais la faiblesse humaine n'atteint pas jusque-là, et comme l'idolâtre adore l'infini et l'invisible, sous un symbole visible, jusqu'à ce que sa signification s'efface de sa mémoire, on commence par aimer les institutions pour l'amour de Dieu, et l'on finit par les mettre à la place de Dieu même !

Tel était le révérend docteur Calker, homme doué d'un esprit étroit, mais en même temps d'une grande et entreprenante énergie, et capable de cette dévotion abstraite qui fait le *soldat* ou l'*homme d'État*.

Il était sincèrement et sérieusement dévot, à sa manière : après avoir aimé l'Église pour l'amour de Dieu, il finit par l'aimer plus que Dieu lui-même. Par l'Église il entendait l'établissement de l'Église presbytérienne dans les États-Unis d'Amérique. Sa cause, à ses yeux, était la cause de Dieu ; sa gloire, la gloire de Dieu ; son succès, les conditions expresses du *millenium* ; sa défaite, la défaite de tout ce qui est bon pour le genre humain ; son dévouement à l'Église avait pour base l'honnêteté sans addition d'intérêt personnel.

Il va sans dire que le Dr Calker appréciait tous les intérêts d'après leur influence sur l'Église presbytérienne : il pesait chaque chose dans les balances de son sanctuaire, patronisant ce qui lui donnait de l'extension et du pouvoir, et prêt à sacrifier tout ce qui la menaçait d'une défaveur ou d'un obstacle. Il immolait volontiers, en toute circonstance, ses intérêts personnels à ceux de son Église, et se sentait également disposé à lui sacrifier les intérêts d'autrui. Il considérait la question de l'esclavage comme une cause de trouble, de discorde et de discussion pour son Église ; aussi ne la voyait-il discuter qu'avec méfiance et aversion, mais sans chercher d'autres éclaircissements propres à justifier son opinion. Aux conférences ecclésiastiques, et dans les assemblées générales, lorsque quelques frères zélés parlaient des terribles et funestes conséquences de l'esclavage, il était trop préoccupé du soin de réfuter leurs arguments pour qu'il restât dans son esprit quelque souvenir des faits retracés ; peu à peu il traita cette question comme un intrus qui cherchait à pénétrer dans le giron de l'Église presbytérienne, et il en conçut un ressentiment implacable. Il lui paraissait impertinent et absurde de penser que cette sainte institution, chargée des intérêts de ce monde et de l'autre, ce cortège imposant qui conduisait à la bienheureuse éternité, pussent être entravés dans leur marche par un esclave en haillons et déguenillé. Qu'était cette question de l'esclavage pour diviser l'Église presbytérienne ? Ainsi pensait cette folle multitude qui suivait le Christ ; quand le mendiant aveugle élevait la voix, elle voulut le faire taire… Ainsi ne pensait pas *Celui* qui, du milieu de la foule, appela à lui le mendiant et lui imposa les mains !

Le Dr Calker s'était, d'année en année, opposé à la présentation de la question sur l'esclavage dans l'assemblée générale de l'Église presbytérienne, avec la ferme conviction qu'elle ne pouvait être qu'un sujet de désunion ; mais lorsqu'en dépit de tous ses efforts, cette désunion arriva,

il concentra toute son énergie à triompher, et devint, par suite, le personnage le plus important de la crise actuelle.

Il est tout naturel qu'un laïque, et surtout un homme jeune encore, ne prenne qu'avec quelque hésitation part à une causerie entre gens plus âgés que lui ; Clayton s'assit donc silencieusement à la table hospitalière pendant le déjeuner, et se résigna au rôle de simple auditeur.

— Frère Cushing, dit le Dr Calker, cette division n'était pas nécessaire, elle a porté atteinte à la puissance de l'Église, en donnant plus de force aux calomnies de ses adversaires. Nos divisions assurent le triomphe des méthodistes et des baptistes, et ce terrain sur lequel nous devrions et pourrions rester unis tombe chaque année, de plus en plus, en leur pouvoir.

— Je le sais, dit le Dr Cushing, et nous, les frères du Sud, le déplorons amèrement, je vous l'assure ; le fait est, frère Calker, qu'après tout, il n'y a pas de division sur les doctrines : il y a parmi nous des frères d'une école aussi nouvelle que celle du Dr Draper, et nous ne nous en préoccupons nullement.

— Effectivement, répliqua le Dr Calker, et nous avons aussi parmi nous des vétérans de la vieille école.

— Je crois, dit le Dr Packthread, qu'on pourrait, en y consacrant quelques soins, établir des règles écrites qui satisferaient les deux partis. Il faudrait engager les radicaux à se tenir tranquilles ; on dit que je suis de la nouvelle école : mais j'ai écrit une série de pensées et de définitions que j'ai communiquées au Dr Pyke, aussi expert que quiconque, dans le parti opposé, et il m'a dit qu'il partageait entièrement mes opinions. Ces hommes de N. H. sont bien impudents !

— Oui, répliqua le Dr Calker, c'est amoindrir, sans objet, les ressources et les influences de l'Église, que de se livrer, pour s'assurer où commence l'influence morale, à ces discussions, qui ne sont, en somme, que d'une très mince valeur dans leurs résultats pratiques.

— Eh bien ! répondit le Dr Cushing, ce n'est que le ton exalté de quelques-uns de vos fanatiques abolitionnistes qui nous met en désaccord : ces discussions sur l'esclavage, dans les assemblées générales, ont été très fâcheuses, très pénibles parmi les nôtres, particulièrement parmi les frères de l'Ouest. Ils ne veulent comprendre ni nos intentions ni la délicatesse de notre position ; ils ne veulent pas comprendre que ce n'est pas au milieu du trouble, mais au sein de la tranquillité, que nous pouvons accomplir notre œuvre. Pour ma part, je me confie aux influences calmes et bienfaisantes de

l'Évangile : le royaume de Dieu ne vient pas seul ; j'espère que, par sa providence toute mystérieuse, le Seigneur daignera, quand les temps seront venus, nous délivrer du *fléau de l'esclavage*. En attendant, les croyants doivent surveiller leurs âmes avec patience et résignation.

— Frère Cushing, dit à son tour le père Dickson, depuis l'assemblée de 1818, le nombre des esclaves a quadruplé : on a ajouté à ceux qui existaient de nouveaux États esclaves, et un système régulier d'éducation et de trafic, appliqué à l'esclavage, a organisé, dans nos grandes cités, de riches maisons qui se livrent à ce genre de commerce. Les navires sortent de nos ports, chargés d'esclaves qu'ils débarquent, par milliers, à la Nouvelle-Orléans, et cette honteuse industrie prend de jour en jour plus d'extension dans notre pays. Cet été, je fus appelé au lit de mort d'une jeune fille de dix-sept ou dix-huit ans, que l'on avait séparée de ses proches et renvoyée avec d'autres esclaves ; la pauvre enfant était morte au désert ! Il me semble, frère, que la résignation dans la souffrance n'est pas toujours une cause de succès ; nous sommes aujourd'hui plus éloignés de l'émancipation qu'en 1818 !

— A-t-on fait quelques efforts, hasarda Clayton, parmi les chrétiens de votre Église, pour arrêter ce commerce des nègres à l'intérieur ?

— Je ne pense pas, dit le Dr Cushing ; je ne connais pas d'autres tentatives dans ce but que la prédication générale contre l'injustice !

— Avez-vous fait quelques efforts pour empêcher le démembrement des familles ? demanda encore Clayton.

— Non, pas précisément : nous abandonnons ce soin à la conscience des individus. Les synodes et les consistoires ont toujours recommandé à ceux qui professent la religion de traiter leurs domestiques selon l'esprit de l'Évangile.

— L'Église a-t-elle jamais cherché à influencer la législature en faveur de l'éducation générale ? ajouta Clayton.

— Non : c'est là un sujet hérissé de difficultés, répondit le Dr Cushing. Le fait est que, si ces *abolitionnistes* envoyés du Nord nous laissaient agir tranquillement, nous oserions conférer sur quelques-uns de ces sujets ; mais ils excitent les esprits contre nous à tel point, qu'il ne nous est permis de rien tenter ni de rien faire.

Pendant toute la durée de ce colloque entre le père Dickson et Clayton, le Dr Calker avait pris des notes pour s'en servir ultérieurement : c'était toujours pour lui chose pénible d'entendre parler de ces convois d'esclaves, et du marronnage à l'intérieur ; aussi lorsque ces sujets étaient sur le tapis, il

s’occupait de tout autre chose que d’écouter. Il savait depuis longtemps que le père Dickson était tenace sur ces questions, et dès qu’il le voyait prendre la parole, il saisissait l’occasion pour transcrire à la hâte les idées qui lui arrivaient, afin d’en profiter plus tard.

À ce moment, il leva les yeux de dessus ses notes, et s’emparant de la parole :

— Oh ! ces hommes, dit-il, sont, en vérité, sauvages, déraisonnables et fous : ce ne sont que des monomanes ! Ils ne voient qu’une seule chose partout ! Voilà, par exemple, le père Naskin de l’Ohio : on ne peut rien faire de cet homme-là ! Je l’ai eu chez moi pendant des heures entières en conférence, lui demandant des faits, et lui indiquant les grands intérêts qu’il ne cesse de compromettre… tout cela sans aucun succès : il chante toujours sur le même ton ; notre division a pour principale cause, à mon avis, l’introduction de tels hommes dans nos assemblées générales !

— Nous avons évité cet écueil pendant bien des années, dit le Dr Packthread ; il a fallu, je l’affirme, toute notre ingénuité pour nous y laisser échouer. Depuis 1835, ces hommes se sont imposés dans chaque assemblée ; de notre côté, nous sommes restés fidèles à notre engagement de nous opposer à quoi que ce soit qui pût offenser nos frères du Sud. Nous les avons mis en évidence dans nos services publics, et les avons comblés de marques de déférence. Nos frères devraient prendre en considération nos incessants et pénibles travaux, car il nous a fallu insister à propos, et hors de propos ! J’y ai contribué de mon faible mérite, ajouta le docteur, et un sourire hasardé s’épanouit sur sa figure. Si je puis revendiquer un talent quelconque, c’est celui de me servir judicieusement de la parole. Il y a des frères qui discuteront tout un jour le même sujet, jusqu’à ce qu’ils succombent à l’ennui ou à la fatigue… qu’il se présente un orateur à qui les termes techniques sont familiers, et un mot sorti de ses lèvres fera changer de face à la question. Je me souviens que, dans une assemblée annuelle, on nous provoqua à formuler une déclaration sur l’esclavage ; nous fûmes obligés de le faire, pour éviter notre désunion avec nos frères de l’Ouest ; nous avons combattu pendant trois jours, et nous avons conclu dans les termes les plus modérés. Nous avons décidé que l’esclavage était un *mal moral*. Si cette dénomination pouvait remplacer auprès des frères du Sud, celle plus ancienne de *péché*, notre réussite était complète ; mais quelques-uns des radicaux l’ont prise à partie et ont soutenu que *mal moral* voulait dire *péché*, c’était censurer l’avis de l’assemblée. La journée était avancée

et quelques-uns des plus zélés quittèrent, de guerre lasse, la conférence. Voici alors ce que je fis : j'effaçai d'un trait de plume le mot *moral*, et notre résolution, ainsi modifiée, fut adoptée à l'unanimité ! La plupart des ministres, voyez-vous, appellent l'esclavage un *mal* ; la difficulté est donc toute dans le mot *moral*. Pour cette fois, les adversaires étaient vaincus ; mais à l'assemblée qui suivit, ils reparurent sur la brèche ; car ces hommes-là ne s'arrêtent jamais ! Nous avons alors changé de tactique ; j'ai dit aux frères : « Il vaut mieux leur parler des droits réservés aux presbytères et synodes, et renoncer à discuter la question. » Cela réussissait de nouveau, mais quelques-uns des frères ayant recommandé à l'assemblée de prendre certaines mesures pour discipliner les danses, cette proposition fut acceptée sans opposition et presque sans réflexion. Les danses ne peuvent compromettre de graves intérêts ; cette adoption peu judicieuse fut relevée par les abolitionnistes, qui voulurent savoir pourquoi on ne pourrait pas aussi bien recommander des mesures pour discipliner l'esclavage, la danse n'étant pas en elle-même un péché plus que l'esclavage ; depuis cette époque, ils ont repris, de plus belle, leurs réclamations et leurs instances.

À ce moment, les convives se levèrent de table et, selon l'antique et salutaire coutume religieuse, prirent place pour la prière : deux respectables femmes de couleur et un nègre y assistèrent : à la demande du frère Dickson, tous s'unirent pour chanter l'hymne suivante :

Suis-je soldat de la Croix,
Un poursuivant de l'Agneau ?
Craindrai-je d'avouer sa cause,
Ou rougirai-je de prononcer son nom ?

Dois-je être porté vers les cieux
Sur des couches moelleuses et fleuries,
Tandis que d'autres se disputent le prix
Au milieu de mares de sang ?

Il faut combattre pour régner ;
Double mon courage, Seigneur ;
Je porterai la croix, j'essuierai la honte,
Soutenu par ta parole.

Les saints, dans toute cette guerre glorieuse,
Gagneront la victoire, quoique mort s'ensuive ;
Ils virent la victoire de loin
Avec les yeux de la foi !

Quand cette journée illustre s'élèvera,
Quand toute ton armée brillera,
Portant les robes de la victoire à travers les cieux,
La gloire sera à toi !

À voir la ferveur avec laquelle les confrères chantaient ces strophes, on les eût pris pour une compagnie des martyrs, apôtres primitifs, ayant tiré l'épée et jeté au loin le fourreau, et tous prêts à se précipiter en foule pour vaincre le démon et anéantir ses œuvres !

Aucun cependant ne chantait avec plus d'ardeur que le Dr Packthread, tant ses sentiments naturellement vifs étaient aisément surexcités. N'avait-il pas rêvé qu'il n'était pas soldat de la Croix, et que les espèces d'escarmouches qu'il venait de décrire n'étaient pas en harmonie avec l'esprit de l'hymne ? Si vous l'eussiez interrogé, il vous eût persuadé qu'il existait une union syllogistique entre la gloire de Dieu, le bien de l'univers et le chemin qu'il avait parcouru. Si le père Dickson avait supposé que l'hymne soulèverait quelque mouvement, il s'était trompé. Quant au Dr Calker, il chantait avec enthousiasme, appliquant le sens des versets aux ennemis de l'Église presbytérienne, de même qu'Ignace de Loyola les eût appliqués au protestantisme. Le Dr Cushing regardait le conflit décrit dans l'hymne comme purement idéal, aussi tous se joignirent-ils à lui pour chanter le chœur :

Un soldat pour Jésus ! Alléluia !
Aimons et servons le Seigneur !

Le père Dickson lut ensuite dans la Bible le passage suivant : « Nos réjouissances doivent être celles-ci : le témoignage de notre conscience, la simplicité et la sincérité évangéliques ; mais par la grâce de Dieu, nous avons notre conversation dans le monde. »

Le père Dickson avait des moyens doux et tranquilles qui lui étaient personnels de faire partager ses opinions à ses confrères. Ainsi, après cette

lecture, il s’arrêta pour demander au Dr Packthread, s’il ne pensait pas comme lui, qu’il y eût du danger à s’écarter de cet esprit de simplicité du Christ, dont nous nous éloignons de jour en jour, en remplissant nos devoirs de chrétien, comme nous nous occupons de nos affaires terrestres.

Le Dr Packthread adhéra cordialement à cette opinion, et continua à parler sur le même sujet d’une manière si édifiante, qu’il l’épuisa complètement.

À un signal donné par le Dr Calker, qui ne perdait rien de vue, tous se réunirent pour faire les exercices de dévotion, qui furent remplis avec beaucoup de ferveur, surtout par le Dr Cushing.

OceanofPDF.com

42
Le résultat

Quand le service religieux fut terminé, le Dr Calker s’occupa d’une affaire qu’il avait en tête.

— Eh bien ! frère Cushing, dit-il, il n’y a jamais eu de solution comme celle que fournit l’Église presbytérienne dans les États-Unis ; elle est regardée comme la grande espérance du monde ; car ici nous ne faisons que tourner sans résultat dans le cercle des expériences du passé, tandis que l’Église presbytérienne présente, au milieu de toutes les formes d’organisation celle qui approche le plus de la perfection. C’est l’arche d’alliance pour cette nation et pour toutes les autres ; les entreprises des missions dans les pays étrangers, les traités des sociétés, les missions intérieures, l’union des matelots amis, les sociétés de la Bible, les écoles du dimanche, tout s’agite dans son sein, et elle se propage et s’étend dans un pays libre, comme si elle eût été plantée par la main droite de Dieu, avec des lois et des institutions telles qu’il n’en fut jamais donné aux hommes avant elle. Elle nous conduit directement à la révélation ! Ce dont nous avons le plus besoin, c’est l’accord. Unis, nous offrons la plus glorieuse, la plus puissante institution du monde. Peut-être n’était-il pas nécessaire pour vous, nos confrères du Sud, de vous montrer aussi opiniâtres que vous l’avez été. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour éteindre le feu de la discorde et le maintien de la tranquillité, tandis que vous n’avez cessé de le rallumer.

Depuis que vous vous êtes séparés de nous, qu’avons-nous fait ? Vous pensiez sans doute que nous allions nous livrer à la fureur d’une abolition systématique, mais vous voyez que nous ne l’avons pas fait. Nous n’avons rien fait de plus que lorsque nous vivions dans la meilleure intelligence. Examinez notre conduite et vous le reconnaîtrez. Nous avons, parmi nous, des abolisseurs puissants et résolus ; ils nous excitent, nous pressent et nous tourmentent. Il y a eu de grandes agitations publiques au sujet de l’esclavage, et on nous a harcelés, tracassés pour nous forcer à nous

déclarer ; mais nous n’avons voulu le faire, dans aucun cas. Vous savez que Ruskin et ses adhérents se sont éloignés de nous parce que nous voulions rester tranquilles. Il est vrai que, de temps en temps, nous étions obligés de prononcer quelque sermon contre l’esclavage, mais ils se bornaient à émettre une opinion personnelle qui n’engageait à rien. Ces sermons n’avaient pas plus de portée que la déclaration de 1818, qui n’a pas été plus effacée de vos registres que des nôtres. Naturellement, si nous convenons que l’esclavage est un mal contraire à l’esprit de l’Évangile, c’est parce que cela est écrit dans vos propres livres ; seulement nous n’en disons rien officiellement, parce que ce qui a été dit en 1818 nous paraît suffisant et prévient le scandale d’une controverse générale. Pour preuve de l’exactitude de ce que j’avance, consultez les faits. Dans le principe, nous avions trois presbytérats dans les États d’esclaves, et maintenant nous en avons vingt, qui comptent de quinze à vingt mille membres. Cela doit vous démontrer nos intentions à cet égard. N’avons-nous pas toujours fait des ouvertures pour la réunion ? Ne nous sommes-nous pas humiliés réellement devant nos frères ? Je dis donc que vous devez prendre ces faits en considération. Nos collègues qui possèdent aussi des esclaves comme nos églises, ont la même liberté d’action que les vôtres. Assurément quelques-uns de ces hommes de l’Ouest essaieront de faire des remontrances une fois dans l’année. Laissez-les faire, si telle est leur fantaisie ; du moment qu’ils ne se mêlent pas de discipline ou de contrôle, quel mal y a-t-il ? Vous avez à supporter les perpétuelles objections de vos frères du Nord qui se montraient bien déraisonnables ; nous pouvons bien, pour notre compte, nous permettre une discussion au moins une fois l’an.

— Pour moi, dit le père Bonnie, je demande l’union, et je suis tout disposé à enduire de goudron et à couvrir de plumes ces éternels abolisseurs du Nord, si je puis mettre la main dessus.

— Vous parlez au figuré, je pense, dit le Dr Packthread, avec un gracieux sourire.

— Oui, au figuré et au propre aussi, dit le père Bonnie en riant, qu’ils viennent ici et ils verront… S’ils veulent livrer le pays aux flammes, ils doivent être les premiers à brûler. Vous perdez tous votre temps et votre force avec ces tolérances ; ce n’est pas le moyen d’atteindre le but. Je remercie le Seigneur d’être délivré de l’obligation de considérer l’esclavage comme un péché ou un mal quelconque ! Nos frères les abolitionnistes nous ont rendu service en nous amenant à invoquer l’Écriture ; c’est dans ce texte

que l’on apprend que l’esclavage n’est pas seulement permis, mais établi, mais prescrit. C’est une institution divine. Si un abolitionniste du Nord vient à moi à présent, je lui montrerai la Bible en lui disant : « Ô homme ! qui es-tu pour entrer en lutte avec Dieu ? As-tu le pouvoir du potier sur l’argile, pour faire une masse pour l’honneur et une autre pour le déshonneur ? » Je vous le dis, frères, cela est écrit en lettres de feu dans les pages de l’Écriture ! Vous ne ferez jamais rien si vous ne marchez dans cette voie. La fausse conscience de l’homme se cramponne, pour ainsi dire, à lui, et ralentit sa marche, comme fait à l’ours le piège qui l’a pris à la jambe… Pas de progrès possible avec de tels obstacles. Vous êtes parvenus à mettre le pied sur le rocher des âges, je vous le dis, et vous éloignez le piège qui vous entrave ; car l’étude de l’Écriture peut seule éclairer l’esprit.

— S’il en est ainsi, dit Clayton, ne devrait-on pas abolir les lois qui défendent aux esclaves d’apprendre à lire, et leur mettre l’Écriture entre les mains ? Ces lois sont la source de nombreuses misères et d’une grande immoralité parmi les esclaves, et elles fournissent aux abolitionnistes quelques-uns de leurs meilleurs arguments.

— Oh ! dit le père Bonnie, ce n’est pas possible ; supprimez ces lois et vous donnez accès à un torrent de documents incendiaires ; les esclaves n’en seront que plus malheureux !

— Ma foi, dit le Dr Cushing, j’ai lu le livre du Dr Carne, et je dois dire que l’argument de l’Écriture produit sur mon esprit un effet contraire.

— Que le livre du Dr Carne soit perdu ! dit le père Bonnie.

— Vous parlez au figuré, je suppose, dit le Dr Packthread.

— Pourquoi la science a-t-elle rendu fou ce pauvre docteur ? dit le père Bonnie. Je ne crois rien qui ne soit tiré de la Bible anglaise. Quand un individu se jette tête basse dans les ténèbres hébraïques, latines ou grecques, je lui dis : « Ah ! mon pauvre ami, vous montez trop haut, descendez donc, je vous prie. N’est-ce pas un langage clair que ce langage de la Bible, que les apôtres parlaient aux esclaves ? Ils ne leur tournaient pas la tête par leurs déclamations sur les droits de l’homme. » Tenez, ajouta-t-il, j’ouvre au hasard cette bible placée sur la table… Permettez-moi de vous lire ceci : « Maîtres, donnez à vos serviteurs ce qui est juste et légitime… » Hum ! hum ! ce n’est pas ce passage que je voulais… C’est celui-ci : « Serviteurs, obéissez à vos maîtres ! »

— Vous le voyez, c’est bien écrit : « Obéissez à vos maîtres… » Eh bien, ces abolitionnistes ne veulent même pas que nous soyons maîtres !

— Si les esclaves savaient lire, dit Clayton avec son flegme habituel, peut-être s'arrêteraient-ils, de préférence, au premier passage que vous avez lu.

— C'est certain, dit le père Bonnie, parce que leur intérêt est d'altérer l'Écriture, et sans cette influence corruptrice de leur amour-propre, je serais assez volontiers d'avis qu'on leur mît l'Écriture entre les mains.

— Je suppose, dit Clayton, que le même danger n'existe pas pour les maîtres.

— Dites-moi, Cushing, continua le père Bonnie sans tenir compte de cette interruption, il faut lire le livre de Fletcher ; c'est un ouvrage fameux qui laisse bien après lui ces volumes grecs et latins que j'avoue ne pas comprendre ; car, je ne sais ni le grec ni le latin, et il y en a beaucoup comme moi ! Ce livre vous reporte le plus clairement possible à la Création, et il vous conduit à travers l'histoire des tracasseries de tous les siècles dont il fait bonne justice ; il tombe à bras raccourci sur les pères de l'Église et en vaut quarante à lui seul ! Il fait son affaire des Tertullien et des Chrysostome, et les philosophes grecs Platon et Aristote passent par ses mains. Oh ! si l'on veut s'instruire, on n'a qu'à prendre cet ouvrage. C'est d'abord aussi difficile que de se frayer un chemin à travers les marais de Dismal, pendant la canicule, mais j'étais déterminé à le parcourir, je persévérai et j'y parvins. Il faut que vous ayez ce livre, Cushing. Vous vous sentirez si content de fixer votre esprit. Je ne veux jamais me permettre de me traîner avec quoi que ce soit qui me pende à l'oreille. Je traite les choses franchement : monter au bureau du capitaine et régler les comptes, voilà ce que je dis.

— Nous aurons tous nos comptes à rendre un jour, dit le père Dickson, et peut-être trouverons-nous une chose à régler avec le clerc et une autre avec le capitaine.

— Eh bien, frère Dickson, pourquoi me regarder avec cet air solennel ; mes comptes sont réglés maintenant.

— Quant à moi, dit le Dr Parkthread, je pense qu'au lieu de condamner l'esclavage complètement, nous devons diriger notre attention sur ses abus.

— Et qu'appelez-vous abus de l'esclavage ? dit Clayton.

— Mais… le démembrement des familles, par exemple, répondit le Dr Packthread, les entraves mises à l'éducation…

— Vous croyez alors, dit Clayton, que l'esclave a légalement droit de vivre en famille ?

— Oui.

— Par conséquent, nous devons avoir des moyens légaux de maintenir ce droit ?

— Oui.

— Puis, naturellement, il doit avoir aussi la faculté d'intenter une action en justice, de produire des témoins, si ses droits sont violés ?

— Oui.

— Et croyez-vous que le maître doive lui donner équitablement des gages en retour de son travail ?

— Certainement, sous une forme ou sous une autre, dit le Dr Packthread.

— Et les esclaves ne doivent-ils pas avoir également la faculté d'user de ces droits ?

— Oui.

— Peuvent-ils jouir du droit de propriété ?

— Certainement !

— Et ils devraient, en conséquence, avoir le droit de se faire donner de l'éducation, s'ils le désirent.

— Oui.

— Eh bien ! dit Clayton, puisque l'esclave a une existence légale et des droits légaux, puisqu'il peut posséder un bien et le défendre, obtenir de l'éducation et protéger sa famille, il cesse d'être esclave, car l'esclavage consiste dans la privation de ces droits. Il consiste à faire d'un homme une substance morte, inerte, entre les mains d'un autre, d'un acheteur d'hommes… *pro nullis, pro mortuis !* Ce que vous appelez la réforme des abus, c'est l'abolition de l'esclavage : c'est dans ces conditions que je demande cette abolition, et, pour y parvenir, j'ambitionne l'appui de l'Église et de ses ministres. Maintenant, docteur Packthread, quels efforts l'Église a-t-elle faits jusqu'ici pour réformer ces abus de l'esclavage ?

Il y eut un silence de quelques minutes. Enfin le Dr Cushing répondit :

— Ses louables efforts se sont signalés surtout dans l'instruction religieuse orale.

— Oh ! oui, dit le père Bonnie, nos confrères ont poursuivi le cours de cette instruction avec un grand zèle dans nos contrées. J'ai moi-même dirigé une classe, oralement, s'entend, et les synodes s'en sont occupés en prêchant l'Évangile et écrivant des catéchismes à l'usage des esclaves.

— Mais, dit Clayton, ne vaudrait-il pas mieux leur donner le pouvoir légal d'obéir à l'Église ? Est-il nécessaire de leur apprendre la sainteté du

mariage, à moins que vous n'obteniez pour les maris et pour les femmes le droit légal d'être fidèles les uns aux autres ? Il me semble qu'il est cruel de faire cet appel à leur conscience sans leur donner, en même temps, la protection et l'assistance de la loi.

— Cela est très vrai, dit le Dr Cushing avec emphase, nous, ministres, nous sommes appelés à reconnaître cette nécessité à l'égard des membres esclaves de notre Église. Nous sommes obligés de prêcher l'obéissance illimitée envers les maîtres, et cependant, la semaine dernière, pas plus tard, voici ce qui m'est arrivé : une pieuse et excellente femme mulâtre de mon église, vint à moi pour me demander conseil ; son maître voulait l'obliger à vivre avec lui comme maîtresse, et pourtant elle est mariée. Que dois-je lui conseiller ? Le maître est un homme très important, qui ne reculera pas devant le scandale ; de plus, elle ne gagnera rien à résister, si ce n'est qu'elle pourra être vendue à un autre, qui peut-être fera pis. C'est un cas très embarrassant pour un ministre. Certainement, s'il y avait quelque chose à faire, j'en serais très satisfait ; mais du moment qu'on tente la plus petite réforme, on est traité d'abolitionniste, et toute la communauté se met à vous courir sus : telle est la situation que nous ont faite ces fanatiques du Nord !

— Oh ! oui, dit le Dr Baskum (un des principaux ministres), qui était entré depuis un moment ; d'ailleurs un homme ne peut pas tout faire… Nous avons autant que nos épaules en peuvent porter sans céder sous le faix ; nous devons d'abord penser à bâtir l'Église. Bornons-nous, pour le moment, comme les apôtres, à prêcher l'Évangile, et l'Évangile entraînera tout à sa suite ; un jour ne suffit pas pour changer la face du monde. Il faut faire chaque chose en son temps. Nous ne pouvons empêcher l'eau de couler et nous soustraire aux reproches et aux fausses interprétations de nos doctrines. Dès nos premiers pas vers une tentative de réforme, comme celle de restreindre les droits des maîtres, une clameur universelle s'élèvera du sein de l'Église, de l'État de l'abolitionnisme, et nous serons infailliblement…

— Mais, dit le père Dickson, la meilleure chose à faire n'est-elle pas de connaître son devoir, de le pratiquer et d'en remettre le résultat entre les mains de Dieu ? Devons-nous prendre conseil de la chair et du sang en semblable matière ?

— Assurément non, dit le Dr Parkthread, mais il y a deux moyens de faire les choses, l'un sage et l'autre qui ne l'est pas. Nous ne devons travailler à cette œuvre que sous l'inspiration de la divine Providence. Je ne

prétends pas juger mes frères ; un temps viendra où ils pourront s'expliquer ouvertement, mais en attendant, et pour tenir sur ce terrain glissant, rapportons-nous-en aux lumières de l'Évangile, et souffrons ce que nous ne pouvons empêcher. D'ailleurs, déjà beaucoup d'esclaves deviennent réellement pieux, et l'éducation que l'on propose de leur donner me paraît offrir de nombreux dangers. On pourrait s'occuper un peu de leur assurer des relations de famille, si cela n'est pas de nature à compromettre des intérêts plus importants. Après tout, le royaume du Seigneur Jésus-Christ n'est pas de ce monde, et les esclaves ne pourront trouver dans nos lectures ou sermons, aucun motif de protestation publique contre les abus de l'esclavage.

— Ce qui me frappe, dit Clayton, c'est la différence qui existe entre nous, qui vivons sous un gouvernement républicain, qui faisons des lois par des mandataires élus par nous, jouissant du droit légitime de les abroger, et les apôtres qui étaient eux-mêmes esclaves et ne participaient point à la législation. Chacun de nous, en sa qualité de législateur, est responsable des lois qu'il a faites, et, si elles sont injustes, chacun de nous a le droit et le devoir de provoquer leur réforme. N'avons-nous pas, en effet, le droit de nous assembler, d'écrire, d'imprimer, de discuter et d'amener l'esprit public à comprendre les abus et à désirer leur réforme ? Ne sommes-nous pas, en conséquence, responsables si les lois injustes ne sont pas abolies ?

— Eh bien ! dit le père Dickson, Dieu me pardonne mon indifférence passée ! À l'avenir je n'écouterai plus, quoi qu'il arrive, ni la chair ni le sang. Je veux aller partout répandre la parole du Seigneur, dévoiler le parjure de la maison de Judas ! Quant à présent, je veux dire aux frères du Nord : « Je pleure sur la voie d'indécision que vous suivez… » Mes frères des États esclaves sont livrés au despotisme et veulent secouer le joug ; l'opinion publique se déchaîne contre eux : ils ont besoin que leurs frères du Nord se tiennent ferme et leur tendent la main ! Hélas ! vain espoir ! on fait l'apologie de la tyrannie, et cette coupable condescendance cause notre faiblesse. L'opinion publique se transforme. L'Église se corrompt en même temps que ses pouvoirs se relâchent ; la corruption et les habitudes vicieuses gagnent jusqu'aux enfants ! Les prisons regorgent d'esclaves, et l'âme du pauvre nègre est livrée à l'abandon ! Et nos ministres, le père Bonnie en tête, viennent justifier ces excès par le texte même de la Bible ! Le frère Calker vient nous vanter les vertus de l'Église presbytérienne ! et c'est dans le sein même de ces Églises, que par amour de l'Union, on

égorge ceux pour qui le Christ s'est dévoué ! Oh ! déplorable aveuglement ! Frères, prenez garde ! Vous jouissez de la grâce de la vie sur une terre que tant de péchés n'ont pas encore fait maudire… Vos églises, vos écoles, vos institutions industrielles, tout progresse et marche en avant, tandis que les nôtres restent en arrière, et vous ne le sentez pas, parce que vous ne vivez pas au milieu de nous… Prenez garde ! la démoralisation qui attaque une contrée, envahit bientôt la contrée voisine. Ces abus que vous entretenez et que vous fortifiez par votre indifférence, peuvent bien, un jour, attirer la malédiction sur vos têtes ! Que Dieu vous en préserve, je l'en prie, par un avertissement salutaire ! Connaissant sa justice, je ne puis que trembler pour vous et pour nous ! Frères, il faut que je vous quitte… Je vois bien que je ne rencontre pas beaucoup de sympathie dans vos assemblées, aussi je me retire.

Et le père Dickson se disposa à partir.

— Allons, allons, frère, ne prenez pas la chose sérieusement, dit le Dr Cushing. Restez pour passer la journée avec nous, que nous puissions, au moins, avoir ensemble une conférence sur le christianisme.

— Il faut que je parte, répliqua le père Dickson, j'ai un sermon auquel je ne puis manquer pour ce soir. J'espérais faire quelque chose ici, mais je vois que tous mes efforts sont inutiles… Adieu, frères, je prierai pour vous !

— Encore un moment, frère Dickson, je voudrais m'entretenir avec vous sur le même sujet, dit le Dr Cushing, revenez, je vous prie. Il est très difficile de distinguer le chemin du devoir au milieu de tant de détails.

Le pauvre Dr Cushing était un de ces hommes destinés, comme les navires stationnaires, à flotter toujours dans les mêmes eaux, et bons, tout au plus, à marquer le flux et le reflux de la marée. Affection, générosité, dévouement, il possédait toutes les qualités, excepté celle de les savoir mettre en pratique. Clayton, qui s'était promptement aperçu qu'il n'y avait rien à faire ni à gagner à ces discussions, se leva et dit que ses affaires le pressaient aussi, et qu'il accompagnerait le père Dickson.

— Quel excellent homme que Dickson ! dit le Dr Cushing, quand il fut rentré dans la salle.

— C'est un homme parfait, dit le Dr Packthread.

— Oh ! Dickson ne manquerait pas de sens, dit le Dr Calker, s'il n'était monomane ! C'est là ce qu'il y a d'ennuyeux dans sa personne ; aussi, quand il se met à parler sur ce sujet, je ne l'écoute jamais ; je sais pertinemment qu'il est inutile de raisonner avec lui, c'est perdre son temps ;

j’en ai vraiment par-dessus la tête, d’avoir entendu ses éternelles déclamations !

— Je souhaiterais pourtant, dit le Dr Cushing, qu’il y eût quelque chose à faire dans cette question.

— Eh ! mais qui ne le souhaite pas ? dit le Dr Calker. Nous voudrions tous qu’il y eût quelque chose à faire ; mais si c’est impossible, c’est impossible, voilà tout ! Qu’on nous donne le temps d’examiner la question tout à notre aise.

— Après tout, dit à son tour le Dr Parkthread, vous, anciens camarades de collège, vous avez un grand avantage sur nous ; car quoique vous ayez quelques bonnes âmes, comme ce Dickson, elles sont en si faible minorité, qu’elles ne peuvent rien ; elles ne vont même pas aux assemblées générales, n’envoient ni remontrances, ni pétitions, ni quoi que ce soit, de sorte que vous n’êtes jamais tracassés comme nous le sommes. Nous ne pouvons même pas avoir des réformateurs des États esclaves, de peur d’une explosion ; tandis que vous, vous pouvez avoir des réformateurs qui sont eux-mêmes propriétaires d’esclaves, et cela contribue à entretenir, parmi vous, l’harmonie et l’union.

OceanofPDF.com

43
L’argument de l’esclave

À son retour chez lui, Clayton reçut une lettre ainsi conçue :

Master Clayton,

Je suis maintenant un proscrit, je ne puis plus me montrer, je ne puis sortir tant que le jour dure, et cela sans avoir commis d’autre crime que celui de résister à l’oppression. Si vos pères, en combattant et répandant leur sang pour se délivrer de leurs oppresseurs, servaient une cause juste, pourquoi ne serait-elle pas également juste pour nous ? Ils ne subissaient pas, eux, les mêmes outrages que nous. Leurs femmes et leurs familles étaient épargnées. Ils n’étaient pas vendus et achetés comme le bétail sur le marché, et je me souviens même, qu’en lisant cette histoire, je comprenais à peine ce qui avait pu les pousser à la révolte. Ils jouissaient de tout le bien-être possible ; ils pouvaient élever leurs familles, même dans le luxe ; et cependant ils se soulevèrent et firent couler le sang. J’ai étudié la déclaration de l’indépendance, les faits qu’elle relatait étaient assurément déplorables, mais qu’était cela auprès des lois actuelles qui nous régissent ? Si on leur eût défendu d’enseigner à lire à leurs enfants, si on les eût dispersés entre différents maîtres et déclarés incapables de posséder quoi que ce soit, comme la mule devant la charrue, cette révolution eût été naturelle. Considérez maintenant quelle était notre situation dans la Caroline du Sud !

Denmark Vesey était un héros ! Son histoire eût été celle de George Washington, si vous eussiez échoué. Qu’est-ce qui l’encourageait dans sa cause ? La Bible et votre déclaration d’indépendance. Que dit votre déclaration ? Il est des vérités, des vérités évidentes d’elles-mêmes : tous les hommes sont créés égaux ; ils reçoivent du Créateur certains droits incontestables, parmi lesquels sont : la vie, la liberté et la recherche du bonheur. Les gouvernements sont établis pour assurer ces droits ; si une forme de gouvernement détruit quelqu’un de ces droits, au peuple alors

appartient celui de la changer et de l'abolir ! Qu'arrive-t-il à présent ? Lecture de cette déclaration est faite publiquement tous les ans, le 4 juillet. Elle fut lue à Denmark Vesey et à Peter Poyas et à tous ces autres braves, qui eurent le courage de suivre votre exemple et vos préceptes. Eh bien ! ils échouèrent et vous les avez pendus ; et l'on dit qu'on ne pouvait comprendre le motif qui les avait poussés à ce soulèvement ! Ils avaient la nourriture et les vêtements nécessaires, toutes les ressources de la vie ; soit ! mais vos pères n'avaient-ils pas aussi la nourriture et les vêtements nécessaires, et n'eussiez-vous pas eu toujours aussi toutes les ressources de la vie, si vous fussiez restés sous la domination de l'Angleterre ; peut-être eussiez-vous eu de meilleure nourriture, de meilleurs vêtements et de bien meilleures lois que nous n'en avons aujourd'hui ?

J'ai entendu l'interprétation que votre père donne à la loi ; j'ai entendu celle de Mr Jekyl, et cependant, quand des hommes s'élèvent contre de telles lois, vous vous étonnez de ce qui a pu les y exciter ; c'est en effet bien étonnant !

Mais, de toutes les injures, de toutes les insultes dont on nous accable, il n'y a rien de plus exaspérant, pour moi, que la conduite de votre clergé, qui maintient et défend cette énorme injustice, à l'aide de la Bible. Nous avons, pour nous élever contre les ecclésiastiques, le même droit qu'ils avaient pour s'élever contre l'Angleterre ! Ils nous citent ces paroles de la Bible : « Serviteurs, obéissez à vos maîtres. » La Bible dit aussi : « Les pouvoirs sont conférés par Dieu, et celui qui résiste au pouvoir, résiste à Dieu. » S'il fut juste pour eux de résister à l'ordre de Dieu, cela doit être juste aussi pour nous. Si la Bible justifie l'esclavage, pourquoi n'enseignent-ils pas sa lecture aux esclaves ? Et comment se fait-il que deux des plus formidables insurrections étaient dirigées par des hommes qui ne connaissaient que la Bible ?

Non… Il est certain qu'ils ne croient pas eux-mêmes ce qu'ils prêchent ; s'il en était autrement, ils n'hésiteraient pas à donner la Bible, aux esclaves, qui ne comprennent pas quel rapport peut avoir ce livre, plus que toute autre chose, avec ce qui regarde la position de leurs maîtres.

Vous avez dû remarquer, master Clayton, que lorsqu'ici je dis vous, je ne veux pas parler de vous personnellement, mais de la généralité de la société dont vous êtes membre. Je désirerais que ces réflexions pussent éveiller votre attention, et quelle que doive être ma vie future, veuillez vous rappeler que mon excuse est la même que celle sur laquelle s'est fondé votre

gouvernement. Je vous suis très reconnaissant de toute votre bonté pour moi ; un jour viendra peut-être où je pourrai vous en témoigner ma gratitude.

J'ai encore une grâce à vous demander, et j'ose espérer que vous ne refuserez pas de me l'accorder, au nom du bienheureux ange qui vient de quitter cette terre. J'ai une sœur, qui comme moi est l'enfant du père de Tom Gordon. Elle était aussi belle que bonne ; son maître, qui avait une vaste plantation dans le Mississippi, l'emmena à Ohio, l'affranchit et l'épousa. Elle eut de lui deux enfants, un fils et une fille, et il est mort, laissant à sa veuve et à ses enfants tous ses biens. Tom Gordon, héritier légitime du défunt, a réclamé ses droits et a gagné sa cause. L'acte d'émancipation a été déclaré nul, et par suite ma sœur et ses enfants sont tombés au pouvoir de cet infâme. Il a sur eux une autorité absolue, et il ne leur est même pas permis d'en appeler à la justice, quels que soient les mauvais traitements qu'ils endurent. Elle m'avait écrit qu'elle s'était échappée, mais je viens d'apprendre qu'elle est retombée entre ses mains. Le pieux Mr Jekyl doit être instruit de toutes ces circonstances, pourrais-je vous prier d'aller le trouver, de prendre des informations et de me faire parvenir celles que vous aurez recueillies ? Vous pouvez adresser votre lettre à Mr James Twichell, à la poste de Canema, où nous avons l'habitude de prendre nos lettres. Cette faveur vous assurera mon éternelle reconnaissance.

HARRY GORDON.

Clayton lut cette lettre avec quelque surprise, et beaucoup d'attention : elle était écrite sur ce papier grossier, employé d'ordinaire par les débitants en détail pour envelopper leurs marchandises. Où était Harry, et comment avait-il pu se cacher ? c'était pour Clayton matière à conjectures ; mais cette supplique avait pour lui un caractère sacré ; aussi s'empressa-t-il de monter à cheval, pour se rendre à la ville d'E…, qu'habitait Mr Jekyl. Il le trouva occupé du classement et de l'examen des documents relatifs à ces biens dont Tom Gordon venait d'hériter. Il débuta par lui annoncer que l'ancienne maîtresse de Canema lui avait recommandé, à son lit de mort, de surveiller les intérêts de ses serviteurs, et qu'il venait, en vertu de cette mission, s'informer si l'on avait entendu parler de Harry.

— Pas encore, dit Mr Jekyl, en arrangeant sa cravate ; les savanes, ajouta-t-il, sont pour nos plantations un voisinage déplorable, qui coûte beaucoup de peines et beaucoup d'argent : le nombre d'esclaves qui s'y

réfugient est inconcevable ; j'ai entendu évaluer la perte qu'occasionne leur fuite à environ trois millions de dollars. Nous exerçons d'abord contre eux des poursuites légales ; mais, au bout d'un certain temps, ils sont mis hors la loi ; alors les chasseurs de nègres se mettent en campagne : quelquefois ils en tuent deux ou trois par jour ; mais, tout compte fait, leurs efforts n'aboutissent pas à grand-chose !

— Eh bien ! alors, dit Clayton qui ne se souciait nullement d'entrer dans aucune discussion avec Mr Jekyl, vous pensez qu'il est dans la savane ?

— Oui, je n'en doute même pas ; je sais qu'il y a un homme qui s'y cache depuis nombre d'années ; on est quelquefois des mois entiers sans le voir, puis, tout à coup, on l'aperçoit ou on entend parler de lui, mais jamais d'une manière qui puisse permettre de s'emparer de sa personne. Je suis bien certain que les nègres de la plantation le connaissent, mais on ne peut obtenir d'eux aucun renseignement. Oh ! ils sont bien rusés ! c'est une race terriblement corrompue !

— Je crois que Mr Gordon a une sœur de Harry, qui fait partie de l'héritage qui vient de lui échoir, reprit Clayton.

— Oui, reprit Mr Jekyl ; celle-là nous a donné aussi bien du mal ; elle s'était sauvée à Cincinnati, et il m'a fallu courir à sa recherche ; ces démarches ont occasionné beaucoup d'embarras et de frais ; heureusement que j'ai rencontré beaucoup de politesse et d'obligeance chez le maréchal et les officiers. Il y a, à Cincinnati, un clergé assez nombreux, et, tout en attendant l'issue de ma poursuite, j'ai pu m'occuper des assemblées annuelles.

— Et vous avez réussi à recouvrer la fugitive ? Je suis venu pour voir si Mr Gordon serait disposé à me la vendre.

— Oh ! elle est vendue, dit Mr Jekyl ; elle est maintenant à Alexandrie, dans l'établissement de Beaton et de Burn.

— Et ses enfants aussi ?

— Oui ; tous les trois, et je puis m'attribuer tout le mérite de cette négociation. Tom est un homme à passions un peu violentes, et il était furieux contre elle à cause de toute la peine qu'elle avait donnée ; je ne sais pas vraiment ce qu'il eût fait si je n'eusse pas été là ; mais je lui ai montré des dettes pour lesquelles il faudrait faire de grands sacrifices si on ne les payait pas de suite, et par ce moyen je l'ai persuadé de la vendre ; j'ai ainsi exercé sur lui et sans qu'il s'en doute, une certaine pression ; en faveur de

l’esclave. Au surplus, si vous tenez à avoir cette femme, il est probable qu’elle n’est pas encore revendue.

Clayton, assuré de ce qu’il désirait savoir, se rendit immédiatement à Alexandrie. Il y avait, dans la ville, une grande effervescence de la population ; une femme esclave, qui devait faire partie d’une expédition en partance, venait d’assassiner ses deux enfants. À cette nouvelle, Clayton fut frappé de l’idée que cette femme était Cora Gordon ; il courut au tribunal où se faisait l’enquête, et ce ne fut qu’à grand-peine qu’il parvint à traverser la foule qui en obstruait les abords. Il se trouva en présence d’une femme assise, vêtue de noir, dont le visage pâle et défait annonçait encore une grande beauté : ses grands yeux noirs avaient une expression extraordinaire de férocité ; ses traits fins et délicats étaient dans cet état d’immobilité qui indique une détermination calme et réfléchie ; on remarquait même dans sa contenance quelque chose de la gravité solennelle du triomphe. Elle paraissait considérer les formalités de la justice avec la plus complète indifférence. Enfin elle parla d’une voix claire, ferme et distincte :

— Si l’on veut, dit-elle, me permettre de prendre la parole, je pourrai épargner aux magistrats la peine d’écouter la déposition des témoins ; c’est se donner trop de mal pour découvrir un fait fort simple.

Aussitôt un mouvement de curiosité se communiqua dans toute la foule.

— Vous avez la parole, dit l’officier.

Elle se leva résolument, et, dénouant les brides de son chapeau, elle regarda tout autour d’elle, avec une expression singulière, mais calme et mêlée d’un certain air de dignité confiante.

— Vous désirez savoir qui a tué ces enfants ? Eh bien, je vais vous le dire… (*Et pour la seconde fois ses yeux se tournèrent vers l’assemblée avec un air de défi…*) C’est moi qui les ai tués !

À cet aveu succéda le silence, et un frémissement parcourut toute la salle.

— Oui ! je les ai tués, répéta-t-elle, et je suis fière de l’avoir fait ! Voulez-vous savoir pourquoi je les ai tués ?

« Parce que je les aimais !… je les aimais tant, que j’ai voulu perdre mon âme pour sauver les leurs. J’ai entendu des personnes dire que j’étais insensée… folle… Elles se trompent, car je n’étais pas folle, je savais ce que je faisais ; et je bénis Dieu de l’avoir fait ! J’ai été élevée comme esclave *chez mon père*. Ce sang de la Virginie dont vous êtes si fiers, coule dans mes veines, comme il coule aussi dans celles de presque tous ceux que vous flagellez et que vous vendez ; j’étais la femme légitime d’un homme

d’honneur qui fit tout pour échapper à vos lois cruelles, et qui me gagna ma liberté ; mes enfants naquirent libres, ils furent élevés dans la liberté, jusqu’à ce que le fils de mon père intentât un procès pour faire de nous ses esclaves. Le juge et le jury se mirent de son côté, toutes vos lois et tous vos officiers l’aidèrent à repousser les droits de la veuve et des orphelins. Le juge déclara que mes enfants, étant esclaves, n’avaient pas plus le droit de posséder quelque chose que la mule devant la charrue, et nous fûmes abandonnés au pouvoir de Tom Gordon ! Je ne dirai pas ce qu’est cet homme… il n’en vaut pas la peine… Dieu le montrera au jour du jugement. Je m’étais enfuie avec mes enfants à Cincinnati ; il m’y poursuivit, et les lois de votre pays me remirent entre ses mains… Demain, je devais partir avec d’autres esclaves et me séparer de mes enfants… Oh ! voir mon fils esclave pour la vie !… ma fille…

En ce moment, elle regarda l’assemblée avec une expression qui faisait mieux comprendre que toutes les paroles, l’éloquence de sa douleur silencieuse… après quelques secondes, elle reprit :

— Je les laissai dire leurs prières et chanter leurs cantiques, puis quand ils furent endormis, ne se doutant de rien, je les envoyai se reposer dans les vertes prairies du Seigneur ! On dit que c’est un crime, un horrible péché ; c’est possible ; mais j’ai voulu perdre mon âme pour sauver les leurs ! Je n’ai plus rien à espérer ni à craindre ; que m’importe maintenant où j’irai et ce que je deviendrai ; quoi qu’il arrive, ils sont sauvés. Et si chacune de vous, mères, se trouvant à ma place, n’eût pas fait ce que je viens de faire, sachez-le bien, c’est que vous ne savez pas ce que c’est que l’esclavage, ou vous n’aimez pas vos enfants comme j’aimais les miens ! Voilà tout ce que j’avais à dire.

Elle s’assit, se croisa les bras, fixa les yeux sur le plancher, et parut insensible à tout ce qui se passait autour d’elle.

On l’envoya en prison pour attendre son jugement.

Clayton était déterminé à faire tout ce qu’il pourrait pour elle ; sa déclaration semblait devoir rendre toute défense impossible, et cependant, il résolut de s’efforcer de lui gagner la sympathie de quelques amis qu’il avait dans la ville.

Le lendemain, il alla avec un ecclésiastique demander la permission de la voir : quand ils entrèrent dans sa cellule, elle se leva pour les recevoir avec la plus parfaite tranquillité, comme elle l’eût fait dans un salon. Clayton lui présenta son compagnon, le révérend Mr Deuton. Un éclair de

mécontentement et d’agitation brilla dans ses yeux ; cependant elle dit avec calme :

— Ces gentlemen ont-ils affaire à moi ?

— Nous sommes venus, dit l’ecclésiastique, pour voir si nous pouvions vous rendre quelque service.

— Non, reprit-elle vivement, vous ne pouvez m’être d’aucune utilité.

— Ma chère enfant, dit l’ecclésiastique du ton le plus obligeant, je voudrais qu’il fût en mon pouvoir de vous administrer les consolations de l’Évangile.

— Je n’ai rien à faire, répondit-elle avec fermeté, avec des ministres qui prétendent prêcher l’Évangile, et soutiennent le vol et l’oppression. Vos mains sont souillées de sang, ne m’approchez pas. Je suis prisonnière ici, et n’ai aucun moyen de résistance ; mais quand je vous dis de me laisser tranquille, peut-être m’écouterez-vous, quoique je ne sois qu’une esclave.

Clayton tira de sa poche la lettre de Harry et la lui tendit en disant :

— Quand vous aurez lu cette lettre, peut-être consentirez-vous à me recevoir demain, si je viens vous rendre visite à la même heure.

Le lendemain, lorsque Clayton se présenta, il fut conduit à la porte de la cellule, par le geôlier.

— Il y a une dame qui est occupée à lire avec elle en ce moment.

— Alors je ne dois pas l’interrompre, dit Clayton hésitant.

— Oh ! je pense que cela ne ferait rien, dit le geôlier…

Clayton l’interrompit en le prenant par la main. On entendait, en ce moment, la voix d’une personne en prière, la voix d’une femme qui implorait la miséricorde divine pour une sœur malheureuse et opprimée. Peu d’instants après, la porte s’entrouvrit, et des accents pleins de douceur disaient :

— Permettez-moi de venir vous voir chaque jour… me le permettez-vous ? je sais ce que c’est que de souffrir !

Un soupir étouffé fut la seule réponse, suivie de paroles que l’on distinguait difficilement et qui semblaient être des paroles de consolation.

La porte s’ouvrit tout à fait à ce moment, et Clayton se trouva soudain en face d’une personne en grand deuil. Cette femme, d’une taille élevée, mais bien proportionnée, avait des traits fort beaux quoiqu’un peu accentués, et l’expression d’une âme calme et sereine. Cette rencontre inattendue les fit hésiter tous deux, et pendant cet intervalle de surprise, elle laissa tomber un de ses gants. Clayton s’empressa de le relever et le lui présenta en la

saluant, et elle s’éloigna. Par un singulier rapprochement, cette étrangère, à la figure calme et rayonnante, lui rappela la beauté étincelante et gracieuse de Nina, et un instant il lui sembla que Nina voltigeait autour de lui dans l’espace, puis bientôt disparaissait. Quand il voulut se rendre compte de cette émotion, il pensa (tant les influences qui touchent la chaîne électrique de notre existence, sont étranges et incompréhensibles !) qu’elle lui avait été suggérée par l’aspiration qu’il avait faite, en ramassant le gant, d’un parfum délicat que Nina aimait particulièrement.

Quand Clayton entra dans la cellule, il trouva l’humeur de Cora bien radoucie : on voyait sur ses joues des traces de larmes, et sur son lit une bible ouverte ; mais elle était calme et maîtresse d’elle-même comme à l’habitude.

— *Master* Clayton, dit-elle, excusez ma grossièreté d’hier ; nous ne pouvons pas toujours commander à nos impressions comme nous le voudrions. Je vous remercie beaucoup de votre bonté pour nous. Il y a nombre de personnes qui sont bien disposées en notre faveur, mais il y en a bien peu qui jouissent de quelque influence.

— Pourrais-je vous assister ou vous donner quelque conseil ? dit Clayton.

— Je n’ai besoin d’aucun conseil, et je ne veux pas en recevoir, répondit-elle ; je ne m’occuperai de rien et je laisserai la loi suivre son cours. Si jamais vous voyez Harry, assurez-le de mon amitié, et si vous pouvez lui être utile, je vous supplie de le faire. Si vous avez du temps, de l’influence ou de l’argent à dépenser, et que vous puissiez l’envoyer dans un pays où il pourra jouir des droits de tout être humain, faites-le, je vous prie, et la bénédiction du pauvre descendra sur vous. Voilà tout ce que j’ai à vous demander.

Clayton se leva pour partir ; l’objet de sa mission était rempli, il savait tout ce qu’il désirait savoir, et il se demandait en lui-même, s’il ferait mieux d’écrire à Harry ou de garder le silence. Les événements qu’il avait à raconter étaient faits pour mettre tout à fait hors de lui un homme déjà si violemment irrité, et il y avait tout lieu de craindre que sa fureur ne se traduisît en transports de nature à soulever encore davantage contre lui la société avec laquelle il s’était mis en guerre. Songeant, néanmoins, qu’Harry pourrait apprendre ces tristes nouvelles trop brusquement, il se résolut à lui écrire la lettre suivante :

J’ai reçu votre lettre, et je n’ai pas besoin de vous dire combien je suis affligé de tout ce qui est arrivé ; affligé pour vous, et pour l’amour d’une personne qui m’est chère comme à vous. Harry, j’admets, avec vous, que vous vivez au milieu d’une société coupable d’une grande injustice ; j’admets votre droit, et celui de tout homme à la vie, à la liberté, à la recherche du bonheur ; J’admets le droit d’un peuple opprimé, de changer la forme du gouvernement, s’il le peut ; j’admets que vous souffrez une tyrannie plus grande que nos pères n’en connurent jamais ; et, si je croyais que vous pussiez obtenir et soutenir un gouvernement, je croirais de votre droit d’employer les mêmes moyens qu’ils ont employés pour y arriver ; mais je suis loin d’avoir cette conviction, et je pense que si vous voulez réfléchir mûrement, vous serez de mon avis. Je ne crois pas qu’une insurrection tentée par les nègres ait une chance de succès ; elle ne ferait qu’aigrir davantage les blancs contre eux et détruire cette sympathie qu’ils commencent à inspirer à beaucoup de personnes. Je sais qu’on peut accuser d’insensibilité l’homme qui est libre et heureux, lorsqu’il vient dire à celui qui est opprimé et qui souffre, de prendre patience ; et pourtant, je dois vous le dire ; c’est mon devoir, comme c’est le devoir de tous, de chercher à abolir les lois injustes qui vous oppriment. Je ne vois pas pourquoi les rapports du maître et des serviteurs ne pourraient pas se continuer dans notre État, si les serviteurs étaient libres. Je crois que les intérêts du maître, aussi bien que ceux de l’esclave, se trouveraient dans l’affranchissement. S’il en est ainsi, le temps nous l’apprendra, et l’heure de la réforme sonnera. Pour ce qui vous regarde personnellement, le meilleur conseil que je puisse vous donner, c’est d’essayer de fuir et de vous réfugier dans un État du Nord, où je vous procurerai les moyens de commencer à vivre sous de meilleurs auspices.

Je suis désolé d’avoir à vous dire quelque chose de pénible sur votre sœur ; elle a été vendue à une maison de commerce d’Alexandrie et, dans son désespoir, elle a tué ses deux enfants ! elle attend son arrêt dans une prison ; j’ai été la voir, et lui offrir mon assistance qu’elle a refusée ; elle ne veut plus vivre et elle en a déjà donné la preuve en ne prenant aucun souci de se défendre et souhaitant qu’on l’abandonne !… autre fruit bien amer du système le plus injuste ! Elle vous donne son amour et ses souhaits. Je vous instruirai de tout ce que je pourrai apprendre de plus désormais.

Après tout ce que je vous ai dit dans cette lettre, je ne puis m’empêcher de sentir moi-même combien cela doit être dur, froid et insuffisant pour

vous. Si comme vous j'avais une sœur dont la vie eût été aussi pénible que celle de la vôtre, je reconnais que je n'aurais pas la patience de céder à aucune considération, et je crains que vous ne puissiez pas l'avoir non plus ; cependant, je sens profondément cette injustice qui vous frappe si cruellement, je la sens comme si l'affliction m'était personnelle aussi, avec l'aide de Dieu, le but constant de ma vie sera d'y remédier. Le jugement de votre sœur n'aura pas lieu avant quelque temps, et elle a des amis qui font et feront pour elle tout ce qu'il est et sera possible de faire.

Clayton retourna chez son père, et raconta le résultat de sa première conférence avec le clergé.

— Eh bien ! je dois l'avouer, dit-il, je ne m'attendais pas à cela.

— Je m'y attendais, moi, répondit le juge Clayton ; et ce résultat ne me cause aucune surprise. Vous venez d'apprécier les presbytériens avec lesquels notre famille est alliée ; eh bien ! maintenant adressez-vous successivement aux papistes, aux méthodistes, aux anabaptistes, et vous verrez qu'ils vous répondront la même chose. La moitié d'entre eux, ou à peu près, s'appuie sur la Bible de la manière la plus impudente et la plus honteuse ; l'autre moitié reconnaît le mal et le déplore, mais hésite et n'a pas le courage nécessaire pour tenter une réforme.

— La plus grande preuve pour moi de la divine inspiration des saintes Écritures, c'est qu'elles conservent toute leur puissance, qui grandit à chaque nouvelle absurdité qu'on leur attribue ! N'y a-t-il pas des gens réellement fidèles ?

— Je ne connais pas de fidèles en cette matière, reprit le juge, excepté les covenantaires et les quakers parmi nous, et, dans le Nord, les anabaptistes à la volonté libre et quelques autres, mais leur nombre et leur influence sont si minimes qu'on ne peut guère compter sur un appui salutaire de leur part. Certainement il ne manque pas de gens qui désireraient vivement faire quelque chose ; mais ils sont, pour la plupart, sans espoir ni foi, comme moi ; il n'y a certainement aucun secours à attendre de la société !

OceanofPDF.com

44
Le désert

Il n’y a pas dans la nature humaine d’étude plus intéressante que celle qui consiste à approfondir un sujet sous les différents aspects qu’il présente. On pourrait presque s’imaginer que la vérité absolue est purement fantastique, puisque toute la force d’un argument est souvent détruite par une seule modification de la question que l’on étudie. Nous sommes tous dans l’habitude, même ceux qui ont le cœur le plus sensible, de considérer les arguments relatifs au système d’esclavage, en hommes qui n’ont pas à en souffrir. La jouissance de la liberté nous fait oublier combien elle est précieuse ; pour arriver à la vérité, il faudrait, ou lieu de nous engourdir aveuglément dans de froides argumentations, accueillir avec plus d’attention la voix et les plaintes de ceux qui ont subi le joug infâme de l’esclavage et senti leurs âmes se briser sous ses étreintes de fer… mais il est si facile de se consoler des malheurs d’autrui ! Nous traitons avec la plus complète indifférence des faits devant lesquels reculeraient notre courage et notre résignation.

Nous connaissons, maintenant, les sentiments des maîtres d’esclaves ; nous avons été aussi à même d’apprécier ceux de ces hommes *raisonnables*, qui mettent toute leur charité chrétienne à laisser les maîtres jouir paisiblement de la position qui leur est faite par la loi ; il faut aussi être en mesure de connaître les angoisses de l’esclave et ses motifs de plainte ; et c’est pour cela que le lecteur voudra bien, nous l’espérons, nous suivre encore à la colonie de la savane.

C’était vers le milieu du jour ; le temps était doux et calme ; l’atmosphère était remplie de teintes dorées, au milieu desquelles les arbres agitaient lentement leurs cimes avec ces gracieuses ondulations qui portent à la rêverie. Des vignes sauvages suspendaient autour de l’enclos leurs nombreux festons surchargés de fruits brillants de tout l’éclat de la pourpre. Le vieux Tiff et ses enfants, Harry et sa femme vivaient là parmi les habitants de la petite colonie. Les enfants et Tiff avaient été, comme nous

l’avons dit plus haut, recueillis par la veuve de la victime des chasseurs de nègres ; on avait construit, pour Harry et Lisette, une petite cabane qui communiquait avec la précédente. Le vieux Tiff, avec son industrie habituelle, s’était chargé de la culture d’un petit champ de pommes de terre qui appartenait à toute la colonie. Les enfants se promenaient de tous côtés, butinant çà et là les fleurs d’automne et le raisin.

Dred, après son excursion nocturne, se reposait sur la terre, sous des arbres touffus qui lui offraient un ombrage agréable ; on voyait près de lui une vieille Bible dont les pages, maculées par le frottement, indiquaient une fréquente lecture ; c’était la Bible de Denmark Vesey ; souvent sa sauvage inspiration poétique en avait été frappée comme par la plus frémissante mélodie.

Il était assis, le coude appuyé sur la terre, la tête inclinée sur une main, et ses yeux tristes et sombres étaient vaguement fixés sur les arbres qui se balançaient dans l’azur ; puis son regard suivait ces nuages blancs semblables à des îles flottantes que le vent chassait dans l’espace ; il y avait en lui les aspirations secrètes de la poésie ; mais les événements ne lui permirent pas de devenir poète ! Sa face large et énergique avait cependant cette pénétration qui met l’âme en rapport avec tout ce qu’il y a de grand dans la nature. Le seul livre qu’il avait coutume de lire, le livre qui avait vraiment créé et développé la puissance de son âme, c’était la Bible, œuvre divine, au-dessus de toutes les autres littératures, et dont il reconnaissait toutes les sublimes beautés par le spectacle seul de la nature. Dred, en effet, ressemblait, par son organisation et par son esprit, à ces hommes antiques qui, contemplateurs de la nature sauvage, puisaient leurs inspirations dans *le désert*. Il est remarquable que, dans tous les siècles, les peuples et les individus qui ont souffert de l’oppression ont toujours cherché un refuge dans l’Ancien Testament et dans le livre des révélations du nouveau. Ils peuvent ne les avoir compris que d’une manière vague ; mais ces pensées magnifiques ont pour eux une force étrange qui les inspire, comme une symphonie muette, passionnée, exécutée par un orchestre sublime, et dans laquelle des accents profonds et terribles se mêlent à d’autres accents d’une douceur céleste.

Dans quelle erreur sont ceux qui pensent que rien n’est aussi efficace que les idées que nous ne comprenons pas entièrement. Qui a jamais cru comprendre les chants de *La Marseillaise*, où les lamentations sont mêlées à des rugissements ? C’est cette force vague que donne la Bible à l’âme de

l’opprimé. Une autre pensée s’est manifestée, depuis les temps primitifs, chez quelques membres de l’humanité souffrante ; c’est que l’âme humaine, accablée sous le poids de la tyrannie des grands, et désespérant de sa propre faiblesse, saisit avec avidité la foi à un jugement à venir, dans lequel le *fils de l’homme*, apparaissant dans toute sa gloire, environné de ses saints anges, fera justice de l’iniquité des puissants de ce monde !

Dans l’esprit de Dred, cette pensée avait acquis chaque jour plus de force : par elle, il interprétait toutes les choses de la nature et de la révélation. Pendant que l’épidémie faisait ses plus grands ravages, il avait été dominé par une pensée secrète et solennelle : pour lui, c’était une révélation ; c’était le retentissement de la trompette de l’ange. Mais des maux jusque-là inconnus devaient fondre sur lui.

Il n’avait dans son cœur aucun sentiment de haine contre aucun être humain ; quand se présentaient à son esprit des projets d’insurrection où il faudrait verser le sang, il les envisageait avec le calme, avec la fermeté immuable d’un homme qui ne croit être qu’un instrument de mort dans une main plus puissante. Quoiqu’il fût rarement appelé au-dehors par les incidents de sa vie solitaire et ignorée, il y avait en lui cette élévation bienfaisante de l’âme qui fait aimer les enfants et les créatures les plus faibles. Dans ses heures de loisir, il cherchait à apprivoiser les oiseaux et les écureuils qui vivaient dans les profondeurs de sa forêt ; il prenait plaisir à les nourrir lui-même de sa propre main ; aussi avait-il soin d’emporter toujours dans son costume de chasse, le blé qu’il leur destinait. En ce moment, et bien que plongé dans ses rêveries, il entendit près de lui la voix de Teddy qui appelait sa sœur.

— Oh ! Fanny, venez donc voir cet écureuil ; il est si gentil !

Fanny accourut avec empressement.

— Où est-il ? dit-elle.

— Oh ! il est parti ; il vient d’aller derrière cet arbre.

Les enfants, dans leur empressement, ne s’étaient pas aperçus qu’ils étaient tout près de Dred ; celui-ci s’était tourné vers eux, et les regardait avec une expression de joie que trahissait un léger sourire.

— Voulez-vous le voir ? leur dit-il ; restez là quelques instants.

Il se leva et jeta quelques grains dedans l’espace compris entre lui et le buisson voisin, puis se rasseyant sur la terre, il se mit à imiter par un cri sourd, le cri de l’écureuil appelant ses petits : peu après, comme Teddy et Fanny exprimaient leur impatience craintive, ils aperçurent deux yeux

brillants parmi les feuilles d'où s'élança avec vivacité un jeune écureuil qui commença à manger les grains de blé avec une remarquable avidité. Dred continuait toujours son cri imitatif en fixant les yeux sur le petit animal. Presque aussitôt deux autres parurent à la suite de leur camarade. Mais quelle fut la joie des pauvres enfants quand ils virent l'un des écureuils venir jusque dans la main de Dred, et bientôt les autres suivre son exemple ! Dred les prit, les caressa doucement ; ils semblaient agir à son commandement, et pour amuser les enfants il les laissa se glisser dans sa gibecière et manger le blé qui s'y trouvait ; ensuite, ils se mirent à courir sur toute sa personne, cherchant ses poches, se cachant dans son sein et se livrant à toutes leurs gambades avec la plus parfaite sécurité. Fanny étendit timidement sa main :

— Puis-je le prendre ? dit-elle.

— Oh ! non, ma fille, lui répondit Dred en souriant, car ils ne vous connaissent pas ! Dans le monde nouveau toute inimitié cessera, et alors ils viendront à vous.

Que veut-il dire par le monde nouveau ? pensa Fanny.

Dred se complaisant dans l'admiration de ces enfants, leur montra quelques-uns des petits talents qu'il possédait ; le bois retentissait du ramage des oiseaux ; Dred imita le chant d'un de ces habitants ailés ; l'oiseau y répondit avec plus d'énergie encore, et il s'établit entre eux une conversation sur le même ton.

— Vous voyez, dit-il, j'interprète le langage des oiseaux ! Après le jugement, les élus converseront avec les oiseaux et les autres êtres de la Création : chaque oiseau a son langage ; ce qui vous prouve qu'il faut adorer Dieu, et cesser de faire le mal. Les pécheurs ne peuvent comprendre ceci, car leurs oreilles sont endurcies.

— Je ne savais pas cela, dit Fanny : et qui vous l'a appris ?

— L'esprit de Dieu me l'a révélé, enfant !

— Qu'est-ce que l'Esprit ? dit Fanny.

— C'est celui qui a parlé par ses prophètes !

— Vous a-t-il révélé ce que disent les oiseaux ?

— Je ne suis pas assez saint pour cela… Les oiseaux volent vers les cieux et communiquent avec les anges. Je ne tue jamais d'oiseaux parce qu'ils sont les intermédiaires entre les anges et moi.

— Que vous a dit encore l'Esprit-Saint ? demanda Teddy.

— Il m’a fait comprendre que les feuilles parlent, répondit Dred ; je les ai examinées et j’y ai vu des signes ainsi que sur tout ce qui existe ; les méchants ne les comprennent pas, mais les élus les lisent ; ces signes y sont tracés en lettres de sang… le sang de l’Agneau, qui est descendu comme la rosée du ciel.

Fanny se sentait prise d’une curiosité inquiète.

— Qui sont les élus ? dit-elle.

— Ce sont les cent quarante-quatre mille qui suivent partout l’Agneau. Les anges sont leurs gardiens et leur disent : « Ne faites pas de mal à la terre, que ceux-ci ne soient marqués au front ! »

Fanny porta instinctivement la main à son front.

— Croyez-vous, dit-elle, que je sois marquée au front ?

— Les petits enfants sont toujours du royaume des cieux…

— L’Esprit-Saint vous a-t-il dit cela ? reprit Fanny qui commençait à se tourmenter.

— Oui, l’Esprit m’a révélé bien des choses ; il m’a fait connaître les éléments, les révolutions des astres, le flux et reflux de la marée, et les changements et variations des saisons.

Fanny le regarda avec un air de doute, ramassa son panier rempli de raisins sauvages, et s’en alla à pas lents, se promettant bien de consulter le vieux Tiff sur cette conversation.

Au même moment, un frémissement se fit entendre parmi les feuilles, et Harry se laissa glisser d’un arbre sur le sol ; Dred se précipita au-devant de lui :

— Viendront-ils ? telle fut sa première question.

— Oui… à minuit ils seront ici… Voyez, ajouta-t-il retirant une lettre de sa poche, voilà ce que j’ai reçu.

C’était la lettre de Clayton. La figure de Dred perdit subitement son expression vague et mystique et revêtit le caractère de l’homme avisé et réfléchi. Les dernières lignes parurent le bouleverser, et il poussa un sourd gémissement.

— Harry, dit-il, le jour arrive où le Seigneur retirera d’entre nous la coupe amère, pour la présenter à ceux qui nous oppriment. Nous sommes fatigués du mépris de celui qui possède, et du mépris de l’orgueilleux. Les prophètes prédisent à faux, les gouverneurs gouvernent en despotes sans que personne s’y oppose : quand cela finira-t-il ? Leur méchanceté sera leur punition, leurs péchés les corrigeront. Écoute, Harry, ajouta-t-il en prenant

sa Bible, ce que le Seigneur te dit : « Pais les troupeaux de ceux qui les égorgent, et qui s'estiment innocents, ainsi que ceux qui les vendent, disant : « Que Dieu soit béni ! je suis riche ! Leurs bergers ne les plaignent pas, aussi ne plaindrai-je pas les habitants de cette terre. Je te livrerai, toi et les tiens, entre les mains du roi. Ils te tueront et je ne te délivrerai pas ! »

Dred continua à lire les dénonciations qui suivent jusqu'au verset : « En ce jour les gouverneurs de Juda seront comme en un brasier au milieu des bois et comme une torche allumée, au milieu d'une gerbe de blé, et tous seront consumés. »

— Harry, ajouta-t-il, toutes ces choses sont écrites pour notre instruction. Nous détruirons leurs forteresses, car elles ne sont pas celles du Seigneur !

La fureur mélancolique qui accompagna la lecture faite par Dred, de ces passages des saintes Écritures, prêtait à son esprit quelque chose de la puissance magnétique.

Qui nous disputera le droit de dire que, dans ce monde où tout est symbolique, où les événements se suivent et se ressemblent, et sont le type mystique les uns des autres, il n'y a pas une signification qui se perpétue dans les prophéties et qui s'accomplira partout où se rencontreront une nation orgueilleuse et une tyrannie maîtresse d'un troupeau à égorger ?

— Harry, dit Dred, j'ai jeûné et prié devant le Seigneur ; cependant il y a des prières qui ne sont point exaucées ; le signe se fait attendre, l'agneau souffre, le sceau ne se brise pas, et pourtant le Seigneur m'a signifié qu'il fallait être debout et s'occuper de préparer sa venue ! Le Seigneur m'a dit : « Exhortez les anciens, et les hommes prudents, et disposez leurs cœurs ! »

— Une idée, remarqua Harry, me remplit d'effroi : Hark, qui m'a apporté cette lettre, a été retardé à son retour ; je crains qu'il ne lui soit arrivé malheur. Tom Gordon se démène comme un furieux contre les gens de notre plantation. Ils sont habitués à être conduits avec douceur, et tout le monde sait qu'une plantation ainsi gouvernée, rapporte moins que celle où le travail est forcé : il a pour homme d'affaires le vieux Hokum, qui est renommé pour sa dureté et sa parcimonie ; il a livré ses gens à cet homme, avec un pouvoir illimité. Il a ses petits soupers d'huîtres, il boit, s'amuse et jure qu'il fera feu sur le premier qui portera plainte. Hokum doit lui payer tant par an, et garder pour lui le surplus. Tom Gordon a fait l'acquisition de deux femmes, qu'il garde là pour lui et ses amis, tout comme il a voulu garder ma femme.

— Patience, Harry ; c’est une institution qui rend chrétien, dit Dred avec une ironie sévère.

— J’ai des craintes pour Hark, dit Harry ; il est le plus brave d’entre les braves ; toujours prêt à obliger, et si on le prend, on ne lui fera pas grâce !

Dred baissa tristement les yeux :

— Hark devait venir ici ce soir, dit-il.

— Oui, répondit Harry, j’espère qu’il viendra…

— Harry, quand ils arriveront ce soir, lisez-leur la déclaration de l’Indépendance des États-Unis ; que chacun d’eux se rende juge de nos afflictions, et des afflictions de ses pères, et le Seigneur sera juge entre nous… Il faut que j’aille consulter le Seigneur…

Dred se leva d’un seul bond, se suspendit à la branche d’un chêne qui était au-dessus de sa tête, grimpa dans l’épaisseur de l’arbre et disparut. Harry regagna la clairière où se trouvait sa cabane : il y trouva Lisette occupée… Elle courut à sa rencontre, et lui jetant ses bras autour du cou :

— Je suis charmée de votre retour, Harry ; c’est si terrible de penser à ce qui peut vous arriver pendant vos absences… Harry, nous pourrons être heureux ici : voyez le bon lit que j’ai fait dans ce coin avec des feuilles et de la mousse ; les femmes sont attentionnées pour moi, et je suis contente d’avoir le vieux Tiff et les enfants parmi nous, cela semble plus naturel. Je suis sortie avec eux cet après-midi ; voyez que de raisins j’ai cueillis !… De quoi avez-vous causé avec cet homme terrible ? Savez-vous, Harry, qu’il me fait peur !… on dit qu’il est prophète… Le croyez-vous ?

— Je ne sais pas, enfant, répondit son mari d’une manière évasive.

— Ne restez pas trop longtemps avec lui, dit Lisette, il vous rendrait aussi sombre que lui.

— Ai-je besoin de quelqu’un pour cela ? Ne suis-je pas assez triste déjà ? Ne suis-je pas un banni ? et vous aussi, Lisette ?

— Il n’y a rien de si terrible à être bannis ! dit Lisette, Dieu fait croître les raisins sauvages pour les bannis !

— Oui, enfant, oui, vous avez raison !

— Le soleil luit si agréablement cet après-midi, dit Lisette.

— Oui, dit Harry, mais plus tard, les pluies froides, les orages et la gelée arriveront.

— Eh bien ! nous réfléchirons à ce qu’il faut faire, plus tard… Ne perdons pas au moins cet après-midi, ni ces raisins.

OceanofPDF.com

45
Jegar Sahadutha[1]

Vers minuit, Harry se leva et quitta sa femme endormie près de lui. La ceinture de forêts était plongée dans l'obscurité ; au-dessus, les arbres se découpaient sur un ciel violacé étincelant d'étoiles. Harry ouvrit la porte et sortit ; tout était si profondément calme qu'on eût entendu le bruit d'une feuille ; il écouta un instant ; un coup de sifflet étouffé sembla sortir du fond de la forêt, il y répondit, et bientôt on distingua un frôlement que suivit le bruit d'une conversation à demi-voix. Harry fit quelques pas en avant :

— Qui est là ? dit-il.

— Le camp du jugement de Dieu, répondit une voix, et une forme noire se laissa glissera terre…

— Hannibal ! dit Harry.

— Oui, Hannibal ! répondit la voix.

— Dieu soit béni ! reprit Harry. Puis toutes les branches de l'arbre s'agitèrent, et plusieurs hommes en descendirent un à un en disant leur nom.

— Où est le prophète ? dit l'un d'eux.

— Il n'est pas là, répondit Harry, mais ne craignez rien, il sera bientôt avec nous.

Alors la troupe se mit en marche, en parlant à voix basse.

— Il n'est venu encore personne de la plantation Gordon ? dit Harry avec inquiétude.

— Ils viendront, répondit l'un d'eux, peut-être Hokum a-t-il été plus vigilant cette nuit ; mais ils lui échapperont malgré tout.

Ils arrivaient, en ce moment, à la partie la plus basse de l'endroit que signalait l'arbre que nous avons déjà décrit avec son enveloppe de mousse. Sur la tombe qu'on y avait autrefois creusée, Dred avait édifié une espèce de monument rustique avec des troncs d'arbres et des feuilles mortes ; à l'extrémité supérieure de l'un des troncs les plus élevés, était enfoncée une pomme de pin à laquelle Harry mit le feu : elle s'enflamma et répandit une

lueur rougeâtre, épaisse et fumeuse qui projetait une clarté funèbre sur les figures d'une douzaine d'individus mulâtres, quarterons ou noirs ; leurs traits sévères avaient toute la gravité qui convient à un événement solennel.

Ils placèrent leurs mains les unes dans les autres et se jurèrent une mutuelle fidélité. Dred sortit alors mystérieusement d'un coin obscur et apparut au milieu d'eux !

— Frères, voici la tombe de votre frère, dont ils ont volé la femme comme une proie : il voulut s'enfuir dans le désert, mais les méchants se mirent à sa poursuite, et les chiens ont déchiré sa chair et étanché leur soif avec son sang. Je l'ai enterré ici, sous cet amas de feuilles que j'ai appelé : *Jegar Sahadutha !* car le Dieu d'Abraham et de Nabor, le Dieu de leurs pères jugera entre nous.

« Que celui qui est parjure au serment fait à ses frères, et qui dénonce notre conciliabule, voie son bras se séparer de son épaule et tranché jusque dans les os ! Regardez cette tombe ; elle témoignera contre vous, car elle vient d'entendre le serment que vous avez prononcé !

Un murmure d'assentiment parcourut la foule.

— Frères, continua Dred, en posant sa main sur Harry, Dieu a voulu que la fille des Pharaons servît de mère à Moïse, afin qu'il pût apprendre toute la science des Égyptiens et faire sortir son peuple de l'esclavage. Bientôt il tua un Égyptien, s'enfuit dans le désert et y demeura jusqu'à ce que l'heure du Seigneur fût venue ! Dieu a fait de même pour votre frère, il vous tirera comme lui des mains des Égyptiens, et moi je vous dévoilerai ce que le Seigneur m'a appris !

Les assistants s'assirent sur les tombes semées çà et là, et Harry prit la parole :

— Frères, quels sont parmi vous ceux qui ont assisté à la cérémonie du 4 juillet ?

— Moi, moi, nous tous ! fut la réponse générale.

— Frères, je veux vous expliquer le sens de cette cérémonie. Il y a déjà bien des années, ce peuple était faible, pauvre, méprisé et gouverné par des hommes envoyés par le roi d'Angleterre, pour l'opprimer. Il résolut de recouvrer sa liberté, de se gouverner à sa guise et de se donner des lois. Il fut traité de *rebelle*, de *séditieux*, il lutta jusqu'au triomphe ! S'il eût échoué, ses chefs eussent été pendus et tout eût été dit ! Quand il voulut s'affranchir, il se forma en assemblée et un contrat fut signé ; il voulait apprendre au monde, quel était le légitime motif de sa révolte. Vous avez

entendu la lecture de ce contrat pendant que les tambours battaient et que les bannières flottaient au vent… Eh bien ! écoutez, je vais vous le lire encore, en présence des cercueils de ceux qu'ils ont massacrés !

Et se rapprochant de la lueur de la torche, Harry se mit à lire le document qu'il avait si longtemps médité. Quelle puissance acquièrent certaines paroles en frappant les oreilles des hommes libres ? « Les gouvernements tiennent leur pouvoir de ceux qui sont gouvernés ; quand une longue suite d'abus et d'usurpations réduit ceux-ci au despotisme, c'est le droit et le devoir des gouvernés de secouer le joug ! »

— Frères, reprit Harry, vous venez d'entendre les prétextes qu'ils ont trouvés pour établir leur droit de verser le sang et de se révolter contre leur souverain, et lorsque celui-ci envoya ses armées pour les faire rentrer sous l'obéissance, ils firent feu sur les soldats, des toits des habitations, de l'épaisseur des buissons, de partout… Cette lutte fut longue et acharnée, jusqu'à ce que, devenus assez forts pour organiser une armée, ils purent livrer une guerre ouverte.

— Oui, dit Hannibal, j'ai entendu raconter cela au maître de mon père, qui faisait partie des révoltés.

— Maintenant, dit Harry, que Dieu soit juge ! Les lois qu'ils nous imposent ne sont-elles pas plus iniques que celles qu'ils ont brisées ? Ils se plaignaient de ne pouvoir élever leurs voix contre l'injustice, ils ne nous permettent même pas de nous défendre devant leurs tribunaux !

Harry alors raconta en termes véhéments les outrages faits à Milly et rappela d'une voix forte et calme cette décision injuste qu'il avait gravée en lettres de feu dans sa mémoire et qui donne plein pouvoir au despotisme. Il raconta sa propre histoire, les services qu'il avait rendus pendant des années à une famille, termina par l'histoire de sa sœur, jusqu'à ce que sa voix s'éteignit dans les sanglots. L'auditoire restait profondément attentif, laissant échapper de temps en temps une sourde approbation. Hannibal se leva.

— J'avais, dit-il, un maître en Virginie : c'était un prédicateur méthodiste ; il vendit d'abord ma femme et mes deux enfants à Orléans, et moi ensuite ; ma seconde femme fut saisie pour dette, et elle n'est plus !

Un jeune quarteron se leva à son tour.

— Ma mère, dit-il, était au service d'un ministre au Kentucky, et mon père était un bon et honnête travailleur ; un homme s'éprit d'elle et voulut en faire sa propre esclave, elle ne le voulait pas ; elle raconta tout à son

maître en implorant sa protection, mais il fut sourd à sa prière et la vendit impitoyablement. Ses cheveux blanchirent en une saison, elle tomba dans une décrépitude précoce, jusqu'à ce que la mort vînt mettre un terme à ses maux !

— J'ai aussi mon histoire à raconter, s'écria un nègre entre deux âges, petit, mais trapu, avec une physionomie qui annonçait une résolution énergique. Moi aussi, répéta-t-il, j'ai mon histoire !

— Parle, Monday, dit Harry.

— Puisqu'il s'agit des lois, je puis dire que j'ai appris à les connaître ; je travaillais avec mon frère Sam, dans la Virginie. On devait célébrer des noces et on avait besoin d'argent pour cela ; eh bien ! on a vendu des nègres ; mon frère fut vendu et son nouveau maître le laissait mourir de faim ; Sam échangea pour un peu de farine le vêtement qui couvrait ses épaules ; le maître s'en aperçut : il lança contre lui trois hommes ivres, qui le torturèrent au feu et à l'eau bouillante. Plainte fut déposée, et le juge répondit qu'il entrait dans les droits du maître de punir un esclave comme il l'entendait… Frères, que pensez-vous d'un pareil jugement ?

Il prêta l'oreille, et tout à coup retentit la voix de Dred.

— Pourquoi tes vêtements sont-ils rouges et semblables à ce qu'on foule dans le pressoir ? J'ai foulé tout seul dans le pressoir et il n'y avait personne avec moi, car je les maltraiterai dans ma fureur, je les foulerai sous mes talons, et leur sang jaillira sur moi et j'y teindrai tous mes vêtements ; le jour de la vengeance est dans mon cœur, et l'heure de la délivrance est sonnée ! J'ai regardé et personne n'est venu m'aider ! et je me suis étonné de cet abandon… Car mon bras était leur salut ! J'abattrai mon peuple dans ma colère et je l'accablerai de ma rage !!!

Peu à peu l'animation de ses traits s'effaça, ses bras retombèrent et sa tête se renversa sur sa poitrine. Cependant la force de son émotion tenait tous les assistants dans le silence de la stupeur ; alors joignant les mains, il formula cette prière passionnée :

— Combien de temps encore, Seigneur, combien de temps faut-il encore attendre ? Réveillez-vous, Seigneur, pourquoi dormez-vous ? Pourquoi vous être retiré de nous ? Redonnez-nous votre main… Nous n'apercevons pas encore le signal… Il n'y a plus parmi nous de prophète qui sache la vérité… Regardez, le sang du pauvre crie vengeance contre eux ! Regardez ! ils nous traquent comme des bêtes fauves ! Voyez leur justice ! Retirez-leur la science qu'ils emploient contre nous… Livrez-les au supplice de leur

conscience… Voyez ! ils enlèvent nos femmes, ils vendent nos filles comme esclaves ! Êtes-vous le Dieu, souverain juge de la terre ? Ne vengerez-vous pas le peuple de votre choix, qui, nuit et jour, élève vers vous sa voix et ses prières ? Regardez l'orgueil des riches et le mépris des puissants… Ne prendrez-vous pas pitié de nous et nous laisserez-vous toujours dans la désolation ?

L'émotion qui l'avait jusque-là si énergiquement soutenu s'affaiblit par degrés ; il resta silencieux quelques instants et sembla étonné comme un homme sorti d'un rêve ; il fit signe à tous de s'asseoir, puis il reprit avec son ton naturel :

— Frères, la vision est finie ! l'Agneau portera encore quelque temps le poids de leurs iniquités, mais il y a des prières qui montent jusqu'au ciel… Le ciel est silencieux depuis une heure, mais attendez et veillez, car le jour viendra et tout aura une fin !

Une voix sonore et profonde, la voix d'Hannibal répondit à Dred :

— Nous leur rendrons la pareille, et dans la même coupe où ils nous ont abreuvés, nous leur verserons la même mesure !

— Dieu le défend, repartit Dred, le peuple élu du Seigneur ne doit pas se livrer à de féroces représailles !

Tout à coup une autre personne entra dans le cercle. Il y eut un mouvement général de surprise et de crainte, qui se changea bientôt en un sentiment de satisfaction et de bon accueil.

— Vous voici enfin ? dit Harry.

Le nouveau venu se plaçant alors du côté de la torche flambante, Harry fut frappé de la sinistre expression de ses traits.

— Pour l'amour de Dieu, qu'est-il arrivé, Henry ? Où est Hark ?

— Mort, répondit l'autre.

Harry fit un bond comme l'homme frappé d'une balle meurtrière.

— Mort ! répéta-t-il avec la fidélité de l'écho.

— Oui ! mort ! mort après toute une nuit employée pour le tuer !

— Je le pensais, je le craignais, dit Harry ! Ô Hark ! Hark ! que Dieu me réserve le même sort et pis encore, si jamais ce souvenir s'échappe de ma mémoire !

L'intérêt qui s'attachait pour tous à cette nouvelle, rassembla les assistants autour de leur hôte, qui leur raconta ce qui suit :

— Hark, rentré trop tard à la plantation, avait été soupçonné de connivence avec Harry. Hokum, Tom Gordon et deux de ses affidés, étant

pris de vin, lui firent subir le supplice du fouet. Toute la nuit ses cris troublèrent le sommeil des habitants de la plantation… Enfin il mourut sans trahir son secret.

Dred, qui, pendant cette narration, était resté assis, la tête entre ses mains et murmurant tout bas, comme s'il eût cherché à étouffer sa colère, se leva tout à coup, et, posant sa main sur le monument, il dit :

— *Jegar Sahadutha !* Que le Dieu de tes pères juge entre nous ! S'ils ont eu le droit de se révolter contre leurs oppresseurs, ils ne peuvent nous condamner, nous, quand nous nous révoltons contre eux ! Car la justice alors n'est plus, la vérité est terrassée et l'équité est mise à la porte ! Oui ! la vérité est morte ; ils n'ont plus de honte au cœur, plus de rougeur au front. Ils affichent leurs péchés comme à Sodome, et ne prennent plus la peine de les cacher. Le faible s'incline humblement, le puissant s'avilit ! « Oh ! ne leur pardonnez pas ! », a dit le Seigneur.

Dred s'arrêta, élevant ses mains vers le ciel ; son visage brun, semblable aux lueurs électriques qui sillonnent de feu la voûte céleste, reflétait en traits de flamme ses émotions intérieures. On eût dit la statue de la justice vengeresse ! Il tremblait, ses mains s'agitaient convulsivement, la sueur ruisselait de son front, ses yeux sinistres se dilataient, et les paroles coulèrent de ses lèvres comme si elles sortaient des profondeurs de son cœur ; c'était comme le cri rauque et sauvage du lion blessé… La langue suffisait à peine au flux de ses pensées, et il s'abandonna à son inspiration :

— Entendez-vous ce que dit le Seigneur contre son peuple ? La moisson jaunit, le pressoir est plein, la cuve déborde… « Regardez, dit le Seigneur, regardez ! J'assemblerai toutes les nations et les amènerai dans la vallée de Josaphat, et je plaiderai contre elles la cause de mon peuple, qu'ils ont disséminé partout ! Malheur à eux, car ils ont abusé mon peuple ; ils ont livré un fils pour une femme de mauvaise vie, et ils ont vendu la fille pour du vin ! Parce qu'Israël aura quelquefois transgressé ma loi, je ne détournerai pas le châtiment de sa tête », a dit le Seigneur ! Oui, ils ont rendu la justice et ils ont calculé nos sueurs au prix d'une paire de souliers ! Ils jettent de la poussière sur la tête du pauvre et détournent l'homme de bien de sa voie… « Regardez, dit le Seigneur, je suis écrasé sous le poids de vos iniquités comme sous le poids d'un chariot chargé de chaînes ! » C'est le fardeau des bêtes du Sud ; la terre du Sud est celle de l'angoisse et de la désolation ; c'est de là que sortent le jeune et le vieux lion, la vipère et le serpent venimeux ! Allez et écrivez tout ceci sur vos tablettes, sur vos

livres, afin qu’on sache à tout jamais que c’est un peuple de rebelles, d’enfants menteurs et sourds à la loi du Seigneur ! Et ils ont dit : « Les prophètes vous trompent ! » Alors a dit le saint d’Israël : « Vous avez méprisé leurs paroles ; vous avez eu recours à l’oppression ; vous vous êtes endurcis dans la perversité, et comme un mur dont la brèche s’agrandit chaque jour jusqu’à ce qu’il s’écroule, tout sera brisé comme un vase d’argile ! »

Dred s’interrompit et, joignant ses mains avec force, il se pencha en avant et plongea son regard dans l’espace ; puis, avec l’énergie que donne la perspective d’une triomphante réalité, il s’écria :

— Quel est celui qui vient d’Edom sous les habits éblouissants de Bozrah ? Celui-là est fier de sa richesse, et sa force fait son orgueil. Quand le Seigneur nous dira : « Frappez », nous frapperons ! Mais nous ne les tourmenterons pas avec le fouet ni avec le feu ; nous ne prendrons pas leurs femmes comme ils ont pris les nôtres ; mais nous les tuerons, eux, jusqu’au dernier, et nous délivrerons la terre !

À ce moment toute l’assemblée fut surprise par le son d’une voix qui, dans l’épaisseur du fourré, chantait d’un ton triste et sauvage ces paroles connues :

Ah ! pourquoi mon Sauveur a-t-il saigné ?
Pourquoi mon Souverain est-il mort ?
Pourquoi a-t-il donné sa tête sacrée
Pour une misérable telle que moi ?

Il se fit un silence de mort, et la voix se rapprochait de plus en plus :

Oh ! amour, divin Agneau,
Agneau du Calvaire !
L’Agneau a été tué, mais vit toujours
Pour intercéder pour moi !

À peine cette strophe était-elle achevée, que Milly apparut au milieu du groupe. Dred, à sa vue, exprima son étonnement et cacha son visage dans ses mains ; il s’écria :

— Femme, tes prières s’accordent avec les miennes !

— Oh ! mes frères, dit Milly, je craignais le résultat de votre conciliabule, et j'ai prié Dieu pour vous ! Oh ! mes frères, considérez l'Agneau divin ! Il y a un jour de vengeance, et ce jour est l'œuvre de Dieu ! Priez le Seigneur ! Oh ! mes frères, que n'a-t-il pas souffert pour nous ! N'a-t-il pas été attaché à une Croix ? Ne l'a-t-on pas bafoué ? N'a-t-il pas été abreuvé de fiel et de vinaigre quand il dit qu'il avait soif ! N'a-t-il pas sué des gouttes de sang au jardin des Oliviers ?

Et Milly se mit à chanter des paroles qui leur étaient si familières à tous, que plusieurs involontairement accompagnèrent ses couplets :

Notre Créateur est étendu sur la terre
En proie à une affreuse agonie !
Regardez-le sur le sanglant arbre de la Croix !
Écoutez-le dire avant d'expirer :
Tout est consommé !… Pêcheurs, cela suffira !

— Et cela ne suffirait donc pas, mes frères ? Ce Dieu qui a pu souffrir tout pour l'amour de nous, pourquoi ne l'aimerions-nous pas ? Oh ! mes frères, il y a eu des jours meilleurs… J'ai été comme vous dans le désert. J'ai entendu le son de la trompette au sein de la plus noire obscurité. Mais je me suis adressée à Jésus, le médiateur de toutes choses, à Jésus, dont le sacrifice fut plus sanglant encore que celui d'Abel ; et moi, n'ai-je pas souffert aussi, moi ? Mon cœur n'a-t-il pas été brisé autant de fois que Dieu m'a envoyé d'enfants ? Et quand on eut vendu mon pauvre Alfred, et quand il fut tué par le plomb du fusil et enterré comme un chien, mon âme a été déchirée ; et comme je haïssais celle qui avait vendu mon pauvre enfant, je voulais la tuer, je souhaitais le même malheur pour ses enfants, mais Dieu m'a regardée de son œil de miséricorde, comme il a regardé Pierre. Je l'ai vu avec sa couronne d'épines, tout sanglant, j'ai courbé la tête et j'ai pardonné ! Il nous a réconciliées toutes deux, le bourreau et la victime, au pied de sa Croix, et dans la suite la pauvre femme fut bien punie d'avoir méconnu les affections d'une mère ! Ses enfants devinrent sa plaie et sa malédiction. Ils déchirèrent son cœur et elle mourut en posant sa tête sur mon épaule, à moi, qu'elle avait abreuvée de fiel ! N'ai-je pas bien fait de ne pas la tuer ?

« Oh ! mes frères, priez Dieu qu'il leur donne le repentir, laissez à Dieu le soin de votre vengeance ! "Le châtiment me regarde", a dit le Seigneur !

Faites comme celui qui a aimé ses ennemis, soyez généreux envers vos persécuteurs.

Cet appel à la générosité, ces paroles de paix furent suivis d'un religieux silence, et Dred se levant dit avec solennité :

— Femme ! tes prières ont prévalu, elles ont empêché l'heure de la vengeance de sonner !

Voir Appendice II, p. 740.

OceanofPDF.com

46
Les principes de Frank Russel

Clayton poursuivant toujours son projet, se décida à présenter à la législature une pétition tendant à obtenir que l'esclave ait droit de porter devant les tribunaux toute action en réparation légale, et comme Frank Russel était candidat de la prochaine session, il passa chez lui pour le prier de la remettre aux juges compétents.

Pénétrons dans une petite chambre, à la suite du bureau de Frank, et installons-nous dans son ménage de célibataire. Clayton venait de lui exposer ses projets.

— Le seul moyen, disait-il, de parvenir à l'émancipation graduelle, est de réformer la loi, et il est évident qu'il faut commencer par octroyer à l'esclave la jouissance de son individualité légale. Inutile d'établir des lois à son usage dans sa position actuelle ; il faut lui procurer les moyens de se faire rendre bonne et prompte justice : sans cette légitime prérogative, toutes les lois édictées dans l'intérêt de son bien-être ne seraient que lettres mortes.

— Je le sais, répondit Frank Russel ; il n'y a rien de plus atroce que le code de l'esclavage ; c'est une horreur comme il n'y en a pas, personne ne le sait mieux que nous autres hommes de loi !… Mais voyons, Clayton, que faut-il faire ?

— Ce n'est pas difficile à concevoir, répondit Clayton : éclairer la société, provoquer la réforme de la loi… voilà la tâche que je me suis donnée et dans laquelle il faut que vous m'aidiez, mon cher.

— Ah ça ! reprit Frank, si je portais une cravate blanche et si j'avais à mon nom « DD » pour accessoires, je vous dirais que les intérêts de Sion m'empêchent de vous venir en aide et que c'est mon devoir de conserver mon influence tout en surveillant les affaires du bon Dieu ; mais comme je ne jouis pas de cette béatitude, je me contenterai de vous dire, tout nettement, que je ne puis pas compromettre mes intérêts terrestres ; mes moyens ne me le permettent pas ! Notre corporation ne saurait embrasser de

telles opinions : ce serait bâtir un fort du haut duquel nos ennemis feraient feu sur nous ; si ma candidature réussit, il faut que je suive le cours des événements… Il faut que je sois le représentant de ma corporation, et il ne faut ni dire ni faire quoi que ce soit qui puisse la compromettre.

— Voyons, Frank, dit Clayton, dites-moi sérieusement si vous voulez rester toute votre vie le sectaire d'un parti ?

— Mais pas du tout…, répondit Russel. Vous allez voir bientôt les affaires changer de face ! C'est alors que j'agirai en grand seigneur !… mais il faut savoir s'abaisser d'abord pour s'élever ensuite.

— Et n'avez-vous pas d'autre pensée que celle de vous élever ? ne trouvez-vous pas que c'est votre devoir d'aider vos semblables ? ne voyez-vous rien de grand dans l'héroïsme ?

— Oui, dit Russel après un court silence, peut-être avez-vous raison ! mais, je vous assure que la société ne me semble qu'une grande mystification… où chacun tâche de prendre ce qui lui convient… Diantre ! pourquoi ne ferais-je pas comme les autres ?

— L'homme ne se nourrit pas seulement de pain, dit Clayton.

— Soit, mais le pain est une bonne chose, reprit Frank avec un léger mouvement d'épaules.

— Allons, Frank, je suis sérieux, soyez-le aussi : parlons raison. Cette façon légère de traiter une question grave n'est pas de bon augure… Un homme qui rit de tout à votre âge, fera pis avant la cinquantaine… Vous savez que si nous ne réformons pas ce système d'esclavage établi, il rongera le pays, comme ronge un hideux cancer.

— Je le sais, car il n'a déjà que trop commencé.

— Eh bien, alors, quand même nous n'aurions pas de sympathie pour l'esclave, agissons au moins pour l'amour de l'homme blanc ; car vraiment ce système maudit nous reporte aux siècles des ténèbres ; c'est par lui que la Virginie a été ruinée ; on dit que la Caroline du Nord est l'État le plus ignorant et le plus misérable. Je ne crois pas qu'il y ait, dans toute l'Europe, un pays où les pauvres soient plus vicieux ou plus dégradés qu'ici ; il faut marcher au progrès, ou nous sommes perdus nous-mêmes.

— Mon cher Clayton, dit sérieusement Frank, cela est impossible ; j'en ai l'intime conviction : ceux qui, parmi nous, tiennent le haut du pavé, sont déterminés à ne pas changer leur allure et ne bougeront pas : ils ne risqueront aucune tentative dans ce sens ; pourquoi ? Parce que le premier pas fait par eux compromettrait leur influence : songez qu'il y va, pour eux,

de vingt-quatre millions de rentes ! Pensez-vous que ces gens-là puissent s'inquiéter de la classe indigente ou se préoccuper de la ruine de l'État ? Détrompez-vous… « Que le diable emporte les pauvres », diront-ils, et, quant à l'État, il n'y a pas de danger pour lui, maintenant… Et il faut bien le reconnaître, ces hommes-là sont nos maîtres, ils sont les maîtres de tout ! ils tiennent dans leurs mains le pays, l'armée, la marine, le trésor, l'Église, l'État ; tout est à eux, et pour triompher, il faudrait franchir tous ces obstacles insurmontables… Ah ! croyez-le bien, Clayton, vous ne toucherez pas le but de votre noble ambition ! c'est une impossibilité, et, vous le savez, à l'impossible nul n'est tenu. S'il y avait dans vos projets le plus faible espoir, la moindre perspective de succès, je serais à vous de tout cœur, mais malheureusement il n'y a aucune chance, et vous comprendrez que je dois veiller à mes intérêts, comme ferait tout autre à ma place.

— Pourtant, reprit Clayton, Dieu et la nature luttent contre l'injustice.

— Oui, sans doute, mais c'est une campagne qui est longue, et, pour mon compte, j'ai hâte de figurer parmi les vainqueurs. Mais voyons, Clayton, vous savez que je parle toujours franchement avec vous… que je ne vous trompe jamais, n'est-ce pas ? Eh bien, je suis ambitieux… le succès est mon idole… ma manière de voir les choses est celle de Frédéric le Grand, je crois que la chance est aux plus forts bataillons… une défaite ne m'irait pas… Je veux du pouvoir : ce système est de tous les temps et se transmettra de génération en génération ; le sentiment moral, comme vous l'appelez, n'est qu'une mystification : tout le monde est content de ce qui se passe, et l'a toujours été ! Une grande clameur s'élève aujourd'hui contre l'esclavage ; l'Angleterre s'agite beaucoup dans cette question, mais que le système actuel réussisse, et l'Angleterre ne soufflera plus mot ! Les hommes font toujours bien du bruit et tonnent contre l'injustice, tant que le silence ne leur profite pas : mais la voix de l'Angleterre sera étouffée par les cotons !… car l'Angleterre aime trop le commerce pour ne pas craindre la guerre… et toutes ces fougueuses clameurs s'éteindront d'elles-mêmes. Or, vous qui connaissez si bien la piètre valeur de l'espèce humaine, à quoi bon vous donner tant de mal pour elle ?

— À merveille, Frank ; je rends justice à votre sincérité ; je veux être sincère comme vous. Traitez-moi de fanatique, je le veux bien ; je n'en dirai pas moins que votre système est un fléau, et un fléau des plus grands ; et je travaillerai nuit et jour pour le détruire ; je ne m'engagerai à rien : je

n’ignore pas que j’ai des ennemis, je m’en ferai d’autres, mais du jour où j’ai entrepris mon œuvre, je me suis résigné à tout.

— Vos sentiments, dit Frank après quelques moments de silence, sont trop honorables pour que je m’étonne de les rencontrer en vous ; ils ajoutent encore à l’estime que je fais de votre personne… Vous souriez à ce mot, n’est-ce pas ? Savez-vous bien, cher ami, que vous devenez très impopulaire ?

— Oui, je le sais.

— J’ai vraiment peur, dit Russel, que cela ne vous nuise quelque jour.

— Et puis, alors ?

— Oh ! je connaissais d’avance votre réponse : mais, dites-moi, Clayton, pourquoi tenir à présenter cette pétition en faveur d’une réforme ? Pourquoi ne pas vous contenter d’en présenter une qui proposerait uniquement *l’union des familles esclaves* ? c’est assez à la mode aujourd’hui, et cela ferait quelque effet. Bornez-vous, quant à présent, à cette demande, et je vous promets de l’appuyer.

— Je vous ai déjà dit, Frank, qu’il est inutile d’établir des lois sans accorder préalablement à l’esclave le droit de paraître et de se défendre en justice : l’amélioration que je propose est donc le fondement de la question !

— Et voilà le malheur, voilà pourquoi vous ne pourrez jamais la développer… Permettez-moi une simple question : savez-vous vous battre ?… voulez-vous vous battre ? voulez-vous porter des pistolets à votre ceinture et tuer toutes les canailles à portée de vos armes ?

— Nullement ; vous savez, Frank, que je n’ai jamais aimé le sang… Un bretteur est pour moi un être odieux.

— Alors, mon cher, vous ne devriez pas vous poser en réformateur dans les États du Sud. Écoutez, Clayton : j’ai entendu dire que beaucoup de remarques faites par vous, n’étaient guère du goût de Tom Gordon… Tenez, avez-vous lu cet article de *La Trompette de la liberté* ? ajouta-t-il tout en parcourant des journaux placés près de lui. Où est-il donc ? ah ! voilà…

Et il passa à Clayton un article intitulé : « La liberté et l’union indivisible ». Clayton lut :

ABOLITIONNISME DÉGUISÉ

Citoyens, garde à vous !

Nous avons eu l'avantage d'assister au discours prononcé à l'assemblée de la Société agricole de Washington, par Mr E. Clayton. L'orateur s'est éloigné de son sujet, pour se livrer à des commentaires séditieux sur les lois qui régissent notre population nègre ; c'est le moment pour nos amis de se tenir éveillés : de pareils discours, interprétés par une population ignorante, peuvent être la source de séditions et de révoltes. Ce jeune orateur, que nous venons de nommer, est atteint de l'épidémie abolitionniste du Nord : nous ne saurions trop observer ses démarches ; ce n'est qu'en redoublant de vigilance que nous parviendrons à maintenir notre liberté. Mr Clayton appartient à une ancienne famille, ce qui rend encore sa conduite plus inexcusable.

Clayton lisait cet article tout en souriant.

— La main de Joab a passé par-là, dit Russel.

— J'ai parlé fort peu, reprit Clayton ; je me suis borné à démontrer l'avantage qu'on trouverait à développer le sens moral de nos ouvriers : cela m'a naturellement conduit à parler des lois… Au surplus, je n'ai rien dit que tout le monde ne sache.

— Mais ne comprenez-vous pas que lorsqu'on a un ennemi, c'est lui donner la supériorité que de lui fournir de telles armes ? Tom Gordon est votre ennemi, vous ne l'ignorez pas. Il va être chef de la populace, ainsi prenez garde à vous… Votre famille est noble, c'est quelque chose sans doute, mais cela n'est pas suffisant… Avec qui donc avez-vous parlé de cette affaire ?

— Ma foi, avec quelques-uns de nos pasteurs.

— Et ils vous ont répondu que Dieu n'a pas voulu qu'ils fussent les souffre-douleur, n'est-ce pas ? Voyons, Clayton, si c'est ce Tom Gordon qui vous attaque, je lui chercherai querelle et le tuerai tout simplement : vous savez que ma conscience est fort élastique sur ce point ; d'ailleurs, cela ne pourrait me compromettre en rien.

— Merci, dit Clayton, je ne veux pas que vous preniez cette peine.

— Ma foi, mon cher, vous autres philosophes vous êtes de singuliers originaux !… Coûte que coûte, il faut que vous vous armiez de pistolets, et, par ce moyen, il ne vous sera fait aucun mal ; et puis, lorsque ces mauvais sujets sauront que vous êtes sur la défensive, ils se tiendront à distance, en objectant naturellement qu'ils n'ont pas envie de se faire tuer. Vous verrez que dans peu de jours il y aura ici du vacarme ; je le devine, je le sens, j'en

suis sûr. Tom Gordon n’est pas aussi simple que vous le pensez, et comme il est candidat au Congrès, il peut compter sur le vote de toute la populace… Il faut toujours au Congrès deux ou trois fiers-à-bras pour frapper ceux qu’on ne peut pas faire taire autrement, et ce sera bien là son affaire !

— C’est vraiment incroyable, qu’on ne puisse discuter dans son propre État.

— Mais si ; vous pouvez discuter librement un côté de la question, mais voilà tout… Ce terrible mot insurrection, comprenez-le bien, est leur épouvantail, et cela ne saurait vous surprendre. La race africaine est comme un puits noir ; on ne sait jamais ce qui se trouve au fond.

— Soit, dit Clayton ; mais l’important, l’indispensable, est la réforme. L’esprit de l’homme, même l’esprit de l’Africain, s’élèvera malgré tout ! il n’est pas de force capable d’arrêter la croissance. J’ai vu un rocher se fendre sous l’action de la croissance d’un ormeau qui avait besoin d’espace pour se développer. Songez donc à toutes les aristocraties d’Europe, qui ont cédé à cette force… Une seule a su se tenir immobile : celle de l’Angleterre ; et pourquoi ? parce qu’elle a su faire des concessions en temps utile, parce qu’elle n’a jamais restreint le droit de discussion, parce que, enfin, elle octroie une liberté entière à son peuple. Voilà pourquoi elle est florissante aujourd’hui, tandis que la France a vu la Révolution surgir de son opiniâtreté à refuser toute satisfaction aux exigences de l’époque.

— Mon cher ami, tout ce que vous venez d’articuler est très vrai, dit Russel, mais vous ne pourrez le persuader à notre aristocratie ; vos sentiments diffèrent trop des siens. Vous ne savez donc pas les nouvelles ? on va nous annexer Cuba, les Sandwich, que sais-je encore ? voyez quel développement d’États à esclaves ; les États du Nord vont être pour nous ce que la Grèce était pour Rome… Nous les gouvernerons… Ah ! nous autres du Sud, nous comprenons l’art de gouverner : nous nous instruisons dans cet art dès le plus jeune âge ; et pour cette éducation, le temps ne nous manque pas, car c’est notre unique occupation. Les États affranchis ont leurs manufactures, leurs entrepôts, leurs écoles et leurs progrès industriels pour employer le temps : suivons donc une marche silencieuse, et ils nous suivront jusqu’au but et l’atteindront avec nous, sans secousses, et, pour ainsi dire, sans s’en douter.

— Vous avez oublié quelque chose dans votre calcul, interrompit Clayton.

— Quoi donc ? demanda Russel.

— Dieu, répondit Clayton.

— Je ne le connais pas…

— Peut-être aurez-vous besoin de le connaître un jour ; car je crois qu'il a l'œil sur nous !

OceanofPDF.com

47
Les plans de Tom Gordon

Cependant Tom Gordon s’occupait de la direction de sa nouvelle plantation avec un système bien étranger à la modération qui était le principe de ses prédécesseurs. Ses goûts, d’une extravagance illimitée, excitaient en lui une cupidité insatiable, et comme le voleur le plus consommé, pourvu qu’il en arrivât à ses fins, tous les moyens lui étaient bons. Il est à remarquer que le caractère de Tom Gordon avait certaines qualités requises pour le plus mauvais maître ; car, de même que le bon vin fait le vinaigre le plus fort, les belles natures perverties font les vices les plus horribles. Tom avait naturellement un esprit pénétrant, et une humeur énergique et prompte ; il ne s’égarait pas, comme beaucoup d’autres, dans de fausses voies, en se trompant lui-même ; il marchait au mal hardiment et les yeux ouverts ; il s’inquiétait fort peu de l’opinion du monde et particulièrement de celle des gens vertueux ; ainsi il accomplissait ses projets et peu lui importait ce qu’on disait de ses projets ou de lui ; on pouvait se plaindre jusqu’à ce qu’on en soit fatigué.

Après avoir quitté l’habitation, Clayton songeait souvent aux dernières recommandations que lui avait faites Nina, de prendre soin de ses gens, et de s’efforcer de rendre Tom bon pour eux. Il y avait entre les deux caractères un abîme si impraticable, qu’il semblait impossible d’établir entre eux la moindre communication. Clayton était persuadé qu’il n’y avait rien à attendre de bon de l’envoi du dernier message de Nina ; cependant il était tourmenté par cette idée : avait-il le droit de ne pas accomplir les désirs de la regrettée défunte ? n’était-il pas de son devoir d’essayer tout, quoique, en apparence, sans aucun espoir de succès ? Sous cette impulsion, il écrivit à Tom Gordon, lui retraça avec simplicité et concision les derniers moments de sa sœur, espérant qu’il les lirait, et que, du moins, s’il n’en résultait rien, sa conscience serait déchargée.

La mort et la tombe ont, il est vrai, des prérogatives sacrées, et souvent elles peuvent réveiller une amitié qui, jusque-là, avait semblé ne pas exister

; il y a peu de personnes dont le cœur soit assez endurci pour ne pas être ému au souvenir des dernières heures de ceux avec lesquels elles ont des rapports d'affection et de famille. Un philosophe a dit : « Il y a bien peu de choses dont nous puissions dire, sans émotion : c'est la fin. »

La lettre fut apportée à Tom Gordon un soir que, par extraordinaire, il était seul ; ses amis et compagnons étant allé faire une petite excursion, pendant qu'il était retenu chez lui par une indisposition. Il la lut donc avec une certaine attention. Cependant il était d'un caractère trop positif et trop pénétrant pour ne pas ressentir immédiatement quelque affliction. Un homme d'une tout autre nature aurait fondu en larmes et se serait abandonné à sa douleur ; il n'en fut pas ainsi de Tom Gordon. Il ne pouvait souffrir quoi que ce soit qui remuât sa nature morale ; il faisait le mal avec la conscience qu'il le faisait et avec une énergie toute volontaire, et son seul moyen de contenir le cri de sa conscience, était d'entretenir autour de lui un tumulte constant qui lui interdît toute réflexion. Un débat, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, un tête-à-tête avec sa conscience, eût été pour lui quelque chose d'affreux : une fois qu'il se fut résolu à suivre la mauvaise voie, à servir la chair et le démon, il s'attacha à écarter de son esprit tout ce qui pouvait y établir une lutte ennuyeuse. Il savait parfaitement que, dans ce qu'il méprisait, il y avait quelque chose, de doux, de noble, de pur, d'élevé ; et la lettre fut pour lui comme une torche qu'un ange eût fait briller tout à coup dans le réduit obscène du démon ; il n'en put supporter la clarté, et il n'en eut pas plutôt achevé la lecture, qu'il la jeta au feu et sonna violemment pour demander de l'eau-de-vie et des cigares. Un des artifices de Satan, pour resserrer les chaînes de ses sujets, est l'occasion que ces stimulants leur fournissent de commander la folie à leur gré.

Tom Gordon fut porté ivre sur son lit, et si un génie de tristesse plana sur lui quand il lut la lettre, il n'entendit pas le bruit sourd de ses ailes tandis qu'il s'éloignait découragé. Le lendemain, il n'éprouvait rien qu'une antipathie plus prononcée contre Clayton, qui venait de lui occasionner une sensation désagréable.

Malgré tout, Tom Gordon ne manquait pas de popularité dans les environs : cette population incertaine, ignorante, vagabonde, qui fourmille dans les États esclaves, lui était entièrement dévouée. Ces gens étaient ses instruments, prompts à l'aider dans ses desseins et à servir sa vengeance. Tom était un partisan déclaré de l'esclavage, et il était déterminé, tant qu'il vivrait, à ne pas laisser enlever une seule pierre à cet édifice dans sa

plantation. C'était un terrible adversaire, parce que ce qu'il ne pouvait obtenir légalement, il se le procurait, sans aucun scrupule, par la massue et le gourdin. Ainsi que l'avait supposé Frank Russel, il était l'auteur de l'article qui avait paru dans *La Trompette de la liberté*, et qui déjà avait fait son effet en éveillant la défiance publique ; mais ce qui le mettait hors de lui, c'était l'idée que tous ses efforts pour reprendre possession de Harry, avaient échoué. En vain il avait envoyé des chasseurs et des chiens, en vain la savane avait été explorée dans tous les sens ; il s'enflammait de colère à la pensée que cet homme échappait à son pouvoir. Quelque bruit vague était arrivé à ses oreilles de l'existence, dans la savane, d'un nègre conspirateur d'une grande énergie, dont la retraite n'avait jamais été découverte, et il résolut de remuer ciel et terre pour le trouver. D'abord, il pensa que Harry devait avoir quelque communication avec ceux qui étaient restés dans la plantation, et il voulut s'en assurer ; ce qui donna lieu à la scène de cruauté et de tyrannie à laquelle nous avons fait allusion dans l'un des chapitres précédents. Le corps de la victime fut inhumé, et Tom ne ressentit de son action ni honte ni remords. Pourquoi en eût-il ressenti pour un acte que permettait le texte précis de la décision légale ? Toutefois, un accident lui était arrivé dans l'exercice de son autorité légale sur un esclave rebelle.

— Il faut que j'aie cet homme, Kite, disait-il un jour à l'un de ses compagnons de débauche ; je vais publier un arrêt de proscription, et mettre sa tête à prix : je compte sur ce moyen pour réussir ; j'offrirai une somme importante… c'est cela, et je ne connais rien de mieux à faire.

— C'est dommage que vous ne puissiez l'attraper vivant, et faire un exemple sur lui.

— C'est vrai, dit Tom ; oh ! je lui en ferais voir de dures ! ce garçon a toujours été ma bête noire, depuis mon enfance, et je crois que tous les diables qui sont en moi sont debout autour de lui.

— Tom, dit Kite, vous avez assurément le diable au corps !

— Il ne me manque que l'occasion de le montrer, répliqua Tom ; je voudrais pouvoir m'emparer de la femme de ce coquin, je crois qu'il viendrait bien vite ! Oh ! je l'attraperai ; elle aussi ; un de ces jours ! Mais, Kite, voyez-vous, il y a une chose certaine, c'est que quelqu'un de la plantation est en rapport avec lui. Ils savent où il est, j'en suis sûr ; il y a Skinflint qui entretient un commerce avec les nègres de la savane, je le sais ; mais, par malheur, on ne peut rien tirer de lui. Un de ces jours je vais brûler sa vieille taverne et le fusiller s'il ne prend garde à lui. Jim Stokes

m’a dit qu’une nuit, étant à la chasse, il avait entendu Skinflint parler avec quelqu’un, entre minuit et une heure, et qu’ayant regardé, il l’avait vu vendre de la poudre à un nègre.

— Oh ! ce ne pouvait pas être Harry, dit Kite.

— Non, mais c’était quelqu’un de sa clique ; et puis, il y a ce Hark ! Jim l’a vu parler et remettre une lettre venant de la poste à un homme qui gagnait la forêt. Je pensais que nous trouverions la vérité dans sa peau, mais il est resté muet.

— Hokum n’entend rien à son affaire, dit Kite ; il n’aurait pas dû aller si vite.

— Hokum est un tracassier comme tous les autres. Hark était poussé à ses résolutions par le désespoir, et c’est heureux qu’il soit mort, parce qu’il devenait sournois et excitait tous les autres à la rébellion. Voyez-vous, Hokum aimait la femme de Hark, et celui-ci était jaloux.

— Quel roman ! dit Kite en riant.

— Et maintenant je vais vous confier une chose, dit Tom, c’est que je veux faire une réforme : il y a un vieux prêtre hypocrite et faquin s’il en fut, qui ravage ce pays et ne fait que parler des abus de l’esclavage ; cela ne me va pas, et je vais lui fermer la bouche ; je l’informerai succinctement que s’il continue, il sera bientôt équipé d’un habit de goudron et de plumes.

— Excellente idée ! dit Kite.

— Je crois, ajouta Tom, que, ce soir, il doit y avoir une assemblée de mécontents dans la vieille église des bois ; ils veulent fonder une Église sur les principes d’antiesclavage ; les misérables chiens ! Voyez-vous cette impudence de se réunir, de former des résolutions contre l’esclavage, et de ne vouloir admettre dans leur communion aucun possesseur d’esclaves ?

— Est-ce qu’ils forment réellement une pareille Église ?

— On le dit, reprit Tom ; mais ils verront qu’ils ont compté sans leur hôte, j’imagine ! Tenez, je viens d’appeler Jim d’un coup d’œil : « Jim, lui ai-je dit, je crois qu’ils auront besoin de toi, comme musicien, ce soir ! » Jim a pris avec lui un chien ou deux, puis quelques casseroles ; il ira et va leur composer un magnifique orchestre ; nous allons rire, je vous le promets ! Bill Akers, Bob Story et Jim Dexter viendront dîner avec moi, et puis après nous nous y rendrons ensemble pour nous en amuser !

OceanofPDF.com

48
La loi de Lynch

Les rayons du soleil couchant dardaient à travers les pins ; le pivert répondait aux derniers accents des hôtes ailés de la forêt, quand tout à coup une voix lointaine fit entendre les paroles de l'hymne suivante :

Jésus-Christ est la vie et la mort ;
Sans lui, l'univers n'est rien !
Je ne veux pour seule science
Que le connaître et vivre.
Je ne recherche pas d'autre sagesse,
Enseigne-moi celle-ci, seule et unique :
Le Christ est mort, il a vécu pour moi,
À moi la Croix du Christ.

À la fin de ce verset, un homme à cheval parut au détour d'un sentier : c'était le père Dickson, qui avait pris, dans ses voyages solitaires, l'habitude de se distraire par des idées pieuses. Laissant flotter au vent la bride de son coursier, le digne ecclésiastique tenait à la main une petite Bible, et trottait en chantonnant comme nous venons de l'entendre quand il ne priait pas mentalement ; pour le père Dickson, la prière était une nécessité. Sa parole franche lui avait aliéné ses meilleurs amis, au point qu'ils refusaient de le tirer de sa position précaire ; sa femme, d'une santé délicate, travaillait au-delà de ses forces ; la faim commençait à se faire sentir ; mais la prière l'avait éloignée jusqu'à ce jour. Cette prière : « Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain quotidien » n'était pas restée sans réponse ; mais le pain du lendemain n'était pas assuré. Ses amis lui conseillaient de renoncer à des projets imaginaires, et lui firent des propositions avantageuses, mais avec clauses restrictives ; entre autres il lui en vint de la part des anciens d'une église vacante dans la ville d'E…, mais accompagnées des observations

suivantes : « Votre prédication est excellente, sans doute, mais vous vous mêlez de controverse… Tenez-vous-en uniquement au texte de l'Évangile, ne touchez pas aux questions délicates et irritantes et vous obtiendrez notre complète approbation. »

On lui parla ensuite de sa position pécuniaire, de la santé de sa femme, de la condition de ses enfants ; à tout cela il répondit :

— L'homme ne vit pas seulement de pain !… Dieu peut me nourrir et il me nourrira.

On lui représenta qu'il y avait du ridicule, sinon de la folie, dans une pareille manière de voir. Il répondit qu'il n'était pas le premier dont ses confrères aient dit qu'il ne savait ce qu'il faisait… Puis, cheminant tranquillement, il allait faire part à Dieu seul de ses nécessités présentes.

— Tu connais mes souffrances, disait-il, tu sais combien ma pauvre femme est faible, et combien je suis affligé de voir grandir mes enfants sans pouvoir leur donner de l'instruction ! Nous nous prosternons à tes pieds, mais nous ne murmurons pas. Tu n'avais pas où reposer ta tête… nous ne devons pas nous plaindre. Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus de son seigneur ! Et il chantait :

Jésus, j'ai pris ma croix ;
J'ai tout abandonné pour te suivre !
Nu, pauvre, méprisé, repoussé…
À l'avenir, tu seras tout pour moi !

Que le monde me dédaigne et me rejette,
Il eût de même abandonné mon Seigneur !
Les regards, la parole des hommes nous trompent…
Toi, tu n'es pas trompeur comme eux.

Tandis que tu me souriras,
Dieu puissant, sage et fort,
Que mes ennemis me trahissent,
Que mes amis me méconnaissent.
Montre-toi, et tout brillera d'un éclat nouveau.

Tout en chantant et priant, il sentait en lui cette joie étrange née de la tristesse même, et semblable à ces parfums qui ne s'exhalent des fleurs que

pendant la nuit.

L’âme se complaît dans la souffrance comme dans la félicité. C’est se tromper que de croire que le plus grand bonheur consiste à satisfaire tous ses désirs, à jouir de la prospérité, à être riche, en faveur ; il y a, dans les privations, dans les tortures même, une espèce de satisfaction de soi-même, qui surpasse toutes les satisfactions que procurent l’abondance et les richesses. Cette jouissance mystérieuse et solennelle est une des perles de l’anneau que le Seigneur agonisant détacha de son doigt pour le léguer à ceux qui devaient comprendre ses douleurs !

À mesure que le père Dickson s’animait le chant se ressentait de son animation.

Âme, connais ton salut !
Plus de doute, plus de soucis !
Réjouis-toi de trouver à chaque station
Quelque chose à faire ou à souffrir !
Réfléchis que l’Esprit demeure en toi !
Réfléchis que Dieu le Père te sourit !
Réfléchis que Jésus est mort pour toi !
Enfant du ciel te plaindras-tu !

Le Dr Cushing, nageant dans le confortable et dans l’opulence, devait envier au père Dickson, pauvre et abandonné, cette paix du cœur qui n’était pas faite pour lui : il était sans cesse en lutte avec le devoir qu’il ne remplissait qu’à demi, se trouvait en butte aux accusations incessantes de sa conscience, et n’était heureux que parce qu’il ignorait en quoi consiste le vrai bonheur. Tantôt il condamnait la témérité de son frère ; tantôt il enviait son indépendance. Une ou deux fois, il lui avait écrit pour l’admonester, tout en lui envoyant un billet de cinq dollars ; il le conjurait de se tenir sur ses gardes et terminait en lui souhaitant d’entrer dans la bonne voie, ou en d’autres termes, d’être prêt à accueillir des exhortations de nature à troubler sa quiétude.

Les ombres du soir commençaient à s’épaissir, quand le père Dickson approchait de l’église située dans les profondeurs des bois. L’extérieur de cette église, d’architecture grossière, n’avait pas même l’aspect d’une grange de la Nouvelle-Angleterre, et cependant son enceinte avait retenti des prières et des louanges d’humbles et sincères adorateurs. Le père

Dickson fut surpris de trouver, près de la porte, un rassemblement d'hommes, armés de massues et de pistolets ; l'un d'eux s'avança vers lui et lui présenta une lettre en disant :

— Voici une lettre à votre adresse.

Le père Dickson, sans se déconcerter, la mit dans sa poche.

— Je la lirai après les offices, dit-il.

L'homme saisit la bride de son cheval :

— Venez de ce côté, j'ai à causer avec vous !

— Bien obligé, mon ami… après l'office… il est temps que j'aille officier…

— Au fait, au fait…, s'écria un homme à l'air rébarbatif et méchant, qui suivait de près le premier interlocuteur, nous ne voulons plus ici de vos damnées réunions d'abolitionnistes ! Si les paroles l'étranglent, lui, elles ne m'étranglent pas, moi ! Je dis ce que je pense !

— Mes amis, répondit avec douceur à cette brusque interpellation le père Dickson, de quel droit prétendez-vous me retenir ?

— Nous croyons que vous faites du mal, que vous violez les lois !

— Avez-vous un mandat des autorités civiles pour m'arrêter ?

— Non, dit le premier interlocuteur.

Mais le second, débarrassant sa bouche d'une volumineuse chique de tabac, continua les explications dans le style et avec le goût qui lui étaient particuliers :

— Eh bien ! vieux coq, autant tout vous dire maintenant que plus tard : nous ne nous soucions pas plus des autorités civiles, comme vous les appelez, que d'une malédiction ! nous ne voulons pas par ici de l'abolition montant la tête à nos nègres. Voilà, je présume, ce qui s'appelle parler franchement !

Cette sortie, répétée en chœur, fut applaudie par un groupe de jeunes gens, placés sur les marches du perron, qui s'attroupèrent petit à petit en vociférant :

— Courage, courage… ne le ménagez pas ; en déroute les têtes laineuses !

Le père Dickson, qui conservait parfaitement son sang-froid, remarqua, pour la première fois, dans l'ombre et à peu de distance, trois ou quatre jeunes gens montés sur des chevaux, qui, au milieu de ricanements hostiles, excitaient l'audace de celui qui l'avait si brutalement apostrophé.

— Mes amis, dit le père Dickson, je suis venu ici pour remplir un devoir, à la voix de mon divin maître, et vous n’avez pas le droit de m’en empêcher.

— Alors, tirez-vous d’affaire, mon vieux, en supposant que nous ne soyons pas dans notre droit.

— Rappelez-vous, mes amis, que nous nous tiendrons à côté les uns des autres, au jour du jugement, pour rendre compte de ce qui se passe ici cette nuit. Comment y répondrez-vous devant Dieu ?

Un rire prolongé et moqueur sortit du groupe des cavaliers, et une voix connue, celle de Tom Gordon, s’écria :

— Attention ! il va prendre son ton solennel ! à vous de prendre vos figures longues comme le bras !

— Voyons, dit le plus grossier des interlocuteurs, ceci ne nous va pas… Nous ne connaissons rien au jugement, et quant à Dieu, nul de nous ne l’a encore vu… car, sans doute, il ne voyage pas par ici.

— Les yeux du Seigneur sont partout, regardant le mal et le bien.

À ce moment, une voix de la foule imita les miaulements d’un chat, un autre les aboiements d’un chien, et les spectateurs de rire plus haut que jamais !

— Je vous le répète, reprit celui qui avait d’abord pris la parole, vous ne vous rassemblerez pas dans vos souricières, nous ne voulons plus de vos assemblées ! Vos prédications ne sont que déceptions ; nous en sommes fatigués ! nos nègres vont s’insurger ! La belle affaire, vraiment ! d’établir des églises où vous ne voulez pas permettre aux propriétaires d’esclaves de communier ! J’ai des nègres, moi, et je suis encore plus esclave qu’eux ; je voudrais bien en être débarrassé ; mais je ne saurais permettre à un prêtre de se mêler de mes affaires de famille ! Oh ! nous n’allons pas rester tranquilles, croyez-le bien, parce que ceux qui n’ont pas de nègres ont l’intention de s’en donner à nos dépens !

— Oui, oui, c’est vrai ! continuez, ne le ménagez pas ! s’exclama la foule.

— Nous avons le droit d’avoir des nègres, et nous en aurons, si nous pouvons nous en procurer, continua l’orateur.

— Et qui vous a donné ce droit ? dit le père Dickson.

— Qui nous l’a donné ? la Constitution des États-Unis, apparemment ! Que supposiez-vous donc ? N’avons-nous pas le gouvernement le plus libre de l’univers ? Et vous voulez nous priver de communier parce que nous

avons des nègres ? je ne me soucie pas de votre communion ; mais c'est le principe que je combats ! Voici de quoi il s'agit, vieux ; nous vous tenons, et vous allez nous promettre sérieusement de ne plus parler sur ce sujet.

— Amis, je ne fais pas de pareilles promesses, répondit le père Dickson, d'un ton si doux et si ferme en même temps, qu'il y eut un moment d'hésitation.

— Il y va de votre intérêt, dit un homme de la foule.

Une voix sortit du cercle des jeunes gens :

— Ne cédez pas, enfants, ne cédez pas !

— Pas de danger ! reprit l'homme qui s'était chargé du rôle le plus saillant dans le dialogue, il va nous payer ça. Allons, vieux, vous êtes pris et il vaut mieux, pour vous, suivre le conseil que donna le marron à Davy : vous ne pouvez vous défendre ; nous sommes dix contre un, et si vous ne promettez pas ce que nous vous demandons, nous saurons bien vous y forcer.

— Mes amis, dit le père Dickson, je désire que vous réfléchissiez à ce que vous faites. Le bon sens doit vous indiquer l'inconvenance de votre conduite ; vous savez que vous faites mal ; vous savez que c'est mal de fouler aux pieds la loi humaine comme la loi divine, tout en faisant profession de la respecter. Vous aboutirez au désordre et à l'anarchie, et le temps viendra où vos opinions seront aussi peu populaires que les miennes.

— Eh bien, après ?

— C'est-à-dire que si vos opinions prévalent, vous aurez à subir des représailles ; vous serez lapidés, roulés dans du goudron, enduits de plumes… C'est une épée à deux tranchants que l'épée dont vous vous servez ; un jour la pointe sera dirigée contre vous. On peut s'emparer de vous par la violence tout comme vous venez de vous emparer de moi… Souvenez-vous que les hommes qui précipitèrent Daniel dans la fosse aux lions y furent jetés eux-mêmes après lui.

— *Daniel qui ? Quel Daniel ?* s'écria un des hommes présents, et les jeunes gens éclatèrent d'un rire insultant.

— Pourquoi craindre de me laisser prêcher ce soir ? dit le père Dickson ; pourquoi ne pas vouloir m'entendre, et, si je dis quelque chose de faux, pourquoi ne pas chercher à m'en démontrer la fausseté ? C'est une cause faible que celle qui ne peut triompher qu'en bâillonnant la défense.

— Non, non, vous ne parlerez pas ! dit l'homme qui avait pris la part la plus active à cette scène, il faut signer, cette nuit, l'engagement solennel de

ne jamais ouvrir la bouche sur ce sujet, ou vous vous en repentirez !

— Je ne ferai jamais pareille promesse, je vous le répète… Ne croyez pas m'effrayer… je n'ai pas peur… et la mort seule me fera taire.

— Soyez damné ! vieillard, dit un des jeunes gens, avançant son cheval près de lui ; écoutez ce que vous avez à faire : vous signerez la promesse de quitter la Caroline du Nord dans l'espace de trois jours, de n'y rentrer jamais, d'emmener avec vous, femme, enfants, toute votre famille, ou vous serez châtié de votre impertinence. Prenez garde ! car vous parlez à vos supérieurs, et votre insolence est intolérable ! De quel droit ces observations et ces remarques sur la conduite de gens de bonne famille ? Estimez-vous heureux que nous vous permettions de quitter les États, sans vous infliger le châtiment dû à votre arrogance.

— *Mister* Gordon, je suis peiné, dit le père Dickson d'un ton calme, de vous entendre parler de droit et de famille ! Un tel langage ne vous appartient pas, et vous proférez des menaces que vous n'avez pas les moyens de faire exécuter.

— Vous verrez si je ne les ai pas, répliqua Tom avec un affreux jurement. Ici, mes enfants !

Il fit signe de la main à un ou deux des chefs, qui s'approchèrent de lui ; il leur parla à voix basse ; l'un d'eux parut vouloir faire quelque objection :

— Non, non, c'est par trop fort, disait-il.

Mais l'autre observa que c'était ce qu'il méritait !

— Nous le ferons ! Hourra ! mes garçons ! Nous reconduirons le prédicateur chez lui… nous l'aiderons à allumer son feu !

Il y eut un cri de joie général, et les factieux, entonnant une chanson bachique, saisirent le cheval du père Dickson, lui firent faire volte-face et se mirent en marche pour la cabane dans les bois. Tom Gordon et ses compagnons prirent les devants, remplissant l'air de leurs chants obscènes et de blasphèmes, qui couvraient la voix du père Dickson, chaque fois qu'il voulait se faire entendre. Avant de partir, Tom avait distribué largement le whisky à sa troupe, et, grâce à de copieuses libations, le peu de dignité qui pouvait se trouver en eux, avait disparu comme consumé par le feu de l'enfer ! C'était une de ces épreuves que Dieu réserve à l'âme. Le père Dickson, à mesure qu'on le forçait à marcher, pensait à *Celui* qui fut conduit, par la populace en fureur, à travers les rues de Jérusalem ; il éleva sa voix en prières à l'Apôtre, à Jésus et à Dieu. Arrivé devant sa petite cabane, il fit un nouvel effort pour attirer leur attention.

— Mes frères…, dit-il.

— Pas de *mes frères* ! Silence à votre hypocrisie ! cria Tom Gordon.

— Écoutez un seul mot, dit le père Dickson ; ma femme est très faible… vous ne voudrez pas, j'en suis convaincu, faire de mal à une femme malade, qui n'a jamais fait de mal à personne ?

— Eh bien ! dit Tom Gordon se posant devant lui, si votre femme vous tient tant au cœur, vous pouvez facilement lui éviter d'autres chagrins. Faites-nous la promesse que nous demandons et nous nous retirerons paisiblement, vous laissant en paix ; mais si vous refusez, aussi vrai que Dieu est au ciel, nous arracherons pièce à pièce la charpente de ton vieux chenil ! Je le dis la vérité, songe que c'est ton maître qui te parle !

— Je ne puis promettre de ne plus prêcher sur ce sujet !

— Il faut promettre de quitter le district ; vous pouvez aller parmi vos confrères du Nord, et hurler à votre aise ; mais nous ne voulons pas vous garder ici. Je respecte autant les ministres de l'Évangile que qui que ce soit, quand ils se renferment dans les devoirs de leur ministère ; mais, quand ils se mêlent de nos affaires de familles, ils doivent s'attendre à être traités comme on traiterait tout autre dans le même cas. Leurs soutanes ne les protégeront pas, nous ne voulons pas être gouvernés par des prêtres, n'est-ce pas, enfants ?

Une immense huée de clameurs, développées encore par l'ivresse, accueillit cette question. Au même moment la porte de la chaumière s'ouvrit, et une femme, à l'air pâle et maladif, se glissa sur le seuil.

— Mon ami, dit-elle d'une voix parfaitement calme, ne cédez pas, ne consentez à rien à cause de moi ! Je puis tout supporter comme vous… j'ai du courage… je suis prête à mourir sans transiger avec ma conscience !

Puis se tournant vers la foule :

— Il n'y a rien ici de quelque valeur que deux enfants ; si vous voulez abattre la maison, vous le pouvez ; nos meubles ne valent pas la peine d'être respectés, détruisez-les si cela vous plaît. Vous, mon mari, courage et persévérance… ne cédez rien !…

Une des conséquences fatales de l'esclavage, c'est d'effacer du cœur tout sentiment de respect envers les femmes. Tout le monde se rappelle l'histoire de cette faible et délicate femme de Lovejoy, abritant de sa faiblesse, comme d'un bouclier, la porte de la chambre où son mari se tenait caché ; elle fut frappée, au milieu de jurements et de cris obscènes, par une troupe d'hommes ivres résolus de passer sur son corps pour arriver jusqu'au cœur

de son mari ! Ceux qui sont élevés à flageller les femmes réduites à l'esclavage ne professent pas ce respect que l'homme libre seul éprouve et témoigne à la qualité de femme. Ils respectent les femmes que protègent le monde, la mode, l'influence et le pouvoir ; mais ils les foulent aux pieds, comme la poussière, quand elles ne possèdent d'autres armes que leur pauvreté et leur faiblesse pour s'opposer à leurs entreprises !

— *Femme*, dit Tom, vous êtes folle ! N'espérez pas nous attendrir par votre jargon, ne croyez pas que nous allons nous gêner pour vous… pas du tout… Nous savons ce que nous voulons.

— Dieu aussi ! dit la femme, fixant sur lui un de ces regards puissants que donne le sentiment de la dignité à l'être le plus frêle.

Il y eut un silence après lequel Tom éclata en jurements et malédictions.

— Allons, enfants, il faut en finir ! Tenez, attachez cet homme à l'arbre et donnez-lui trente-six coups de lanières… Puisqu'il aime tant les nègres, qu'il partage leur sort ! Nous saurons lui arracher une promesse !

La férocité du tigre s'était propagée dans la foule… Des cris sauvages et des vociférations répétaient de toutes parts :

— Frappez, frappez… vengez-vous ! qu'il soit maudit !…

Le père Dickson resta calme ; en regardant cette figure radieuse sous son angélique expression, ils grincèrent des dents ! Bientôt il fut dépouillé de ses vêtements et enchaîné à un arbre.

— Voulez-vous promettre ? dit Tom Gordon tirant sa montre, je vous donne cinq minutes…

Les enfants, réveillés, regardaient à la porte en pleurant ; la femme sortit et vint se placer devant son mari.

— Ôtez-vous de là, la vieille, dit Tom Gordon.

— Je ne veux pas, dit-elle en jetant ses bras au cou de son mari, vous ne réussirez à me faire quitter la place, qu'en marchant sur mon corps.

— Ben Hyat, retirez-la, dit Tom Gordon ; traitez-la avec ménagement, tant qu'elle se conduira bien.

Un homme vint qui la retira de force ; elle s'évanouit entre ses bras.

— Mettez-la par terre…, dit Tom Gordon, les cinq minutes sont expirées : qu'avez-vous à dire ?

— J'ai à dire que je n'acquiescerai pas à votre demande.

— Alors, dit Tom, passons à une explication plus claire !

Il fit reculer un peu son cheval, et dit à un homme qui tenait un fouet destiné aux esclaves :

— Frappez…

L’ordre fut exécuté et le père Dickson demeura muet. La foule ne cessait de l’accabler d’insultes et de sarcasmes outrageants :

— Vous fait-il plaisir ? qu’en pensez-vous ? Ne pouvez-vous pas nous prêcher un sermon ? quel texte choisirez-vous ?

— Il reçoit de fameux coups, disait l’un.

— Il doit voir des étoiles, disait l’autre.

— Arrêtez ! dit Tom Gordon. Eh bien, mon ami, vous voyez que ce n’est pas pour rire… nous irons jusqu’au bout… et ne comptez sur aucune sympathie… personne ne vous soutiendra… tout le monde ici a le bon sens de nous laisser mener nos affaires à notre guise… au besoin, ils tiendront tous la lumière pour éclairer votre supplice, comme fit ce brave ancien pendant celui de Dresser à Nashville… Voyons, voulez-vous céder ?

La scène fut interrompue à ce moment par l’arrivée de quatre ou cinq cavaliers à la tête desquels se trouvait Clayton.

— Que signifie cela ?…, s’écria-t-il impétueusement. *Mister* Gordon… père Dickson !… Que dois-je conclure de ce que je vois ?

— Et qui diable s’occupe de ce que vous concluez ? cela ne vous regarde pas, dit Tom Gordon, ainsi, retirez-vous…

— J’en fais mon affaire, repartit Clayton.

Et se tournant vers un de ses compagnons :

— *Mister* Brown, vous êtes magistrat ?

Mr Brown, gentleman d’un florissant embonpoint, et à figure colorée, s’avança à cet appel :

— Sur mon âme, ce spectacle est affreux, dit-il ; *mister* Gordon, cessez ! comment osez-vous ? Mes enfants, il faut prendre en considération…

Clayton, en attendant, s’était précipité pour couper les liens qui retenaient le père Dickson : celui-ci, bouleversé par cette réaction subite, s’évanouit.

— N’avez-vous pas de honte ? dit Clayton, lançant autour de lui un regard d’indignation. Est-ce là l’occupation d’hommes forts et grands comme vous ! maltraiter des pasteurs inoffensifs, vous le savez, des femmes, des enfants qui ne peuvent se défendre !

— Est-ce à moi que vous vous adressez ? dit Tom Gordon.

— Oui, à vous comme aux autres : ce que j’ai dit est dit ! répondit Clayton avec fierté et se redressant de toute sa hauteur.

— Cela demande satisfaction !

— Tirez-en toute la satisfaction qu'il vous plaît d'en tirer, dit Clayton froidement.

— Vous acceptez mon défi, dit Tom Gordon, vous me répondrez de cette insulte !

— Je ne suis pas un duelliste, dit Clayton, mais si je l'étais, je n'accepterais un cartel que de mon égal : lorsqu'un homme s'abaisse jusqu'aux outrages d'un querelleur, et aux fonctions d'un bourreau, le nom de gentleman ne lui appartient plus. Quant à vous, ajouta-t-il, se tournant vers la foule, votre conduite a son excuse : on ne vous a rien enseigné de mieux ! Suivez mon conseil ; dispersez-vous, j'emploierai les mesures nécessaires pour déférer à la justice cet odieux attentat !

Il y a, dans la présence d'un homme énergique et courageux, comme une force magnétique qui agit puissamment sur les masses. La foule semblait hésitante et irrésolue.

— Voyons, Tom, dit Kite le tirant par la manche, en voilà assez, je crois…

— Oui, oui, dit Mr Brown. *Mister* Gordon, je vous conseille de retourner chez vous ; il faut vivre en paix, croyez-moi… Voyons, enfants, vous avez assez fait pour une nuit, je l'espère… laissez ce vieillard tranquille ; il y a de quoi vous régaler chez Skinflint. Voyons, *mister* Gordon, soyons généreux, maintenant.

Tom Gordon partit d'un air sombre, escorté de chaque côté par l'un de ses compagnons ; en passant il dit à Clayton :

— Vous aurez bientôt de mes nouvelles !

— Comme il vous plaira, fit Clayton.

Les nouveaux arrivés se mirent en devoir de consoler et de rendre à la vie la famille épouvantée : on porta la femme sur son lit ; le père Dickson revint bientôt à lui, et se mit sur son séant ; comme il était connu et vénéré par ses hôtes, il reçut d'eux bien des expressions de sympathie et de condoléance. Parmi les assistants, se trouvait un vétéran de l'Église, qui avait réclamé ses services pastoraux et qui crut l'occasion favorable pour appliquer à la situation quelques-unes des doctrines qu'il avait déjà énoncées.

— Voyez-vous, père Dickson, dit-il, ceci vous démontre la vérité de ce que je vous disais : votre manière d'agir n'a aucune chance de succès, c'est évident. Si vous consentiez à vous en tenir à la prédication de l'Évangile, vous seriez débarrassé de tout souci ; après tout, l'Évangile est le fond de toute chose ; l'Évangile corrigera peu à peu les maux que vous déplorez,

surtout si vous n’en parlez pas ; la société est placée dans une fausse position ; elle ne veut pas tolérer d’objections. Nous souffrons autant que vous des fâcheuses conséquences de l’esclavage, nos âmes en sont affligées, ajouta-t-il avec onction, mais la Providence ne semble pas nous ouvrir de porte pour en sortir ; nous devons donc attendre avec résignation la volonté du Seigneur, qui fera, en son temps, briller la lumière dans l’obscurité, et surgir l’ordre du désordre !

Cette dernière phrase faisait partie d’un exorde stéréotypé, à l’usage du bon pasteur, avec lequel il édifiait ses confrères à la prière, en la débitant d’une voix monotone et somnolente.

— Ma foi, dit le père Dickson, je ne vois pas que, jusqu’à ce jour, notre manière de prêcher l’Évangile ait fait grand bien. Lorsque les apôtres arrivaient dans une ville, on les accueillait ainsi : « Voici ces hommes qui bouleversent le monde ! »

Mr Brown s’empressa de répliquer :

— Nos institutions sont étranges, nos nègres ignorants, impressionnables : les conséquences les plus graves peuvent résulter de tout cela ; il faut, par cette raison même, éviter de discuter en leur présence. J’étais à Nashville lors de l’affaire de Dresser : il n’avait pas prononcé une parole, articulé un son, on était prévenu seulement qu’il était partisan de l’abolition ; on fouilla ses coffres et ses effets, on y découvrit quelques papiers qui traitaient de cette question… Eh bien ! pasteurs et laïques sanctionnaient, par leur présence, le châtiment qui lui était administré. Je trouvai la condamnation arbitraire ; mais aussi ils ne sont pas raisonnables, c’est trop exiger d’eux, pourquoi ne pas être sur ses gardes ? Je désire que les pasteurs ne s’écartent pas de leur mission : « Le royaume du Christ n’est pas de ce monde. » Vous ne connaissez pas Tom Gordon, c’est un homme injuste, je ne voudrais pas le rencontrer sur mon passage : j’ai usé de modération avec lui, parce que je ne veux pas m’en faire un ennemi. Si vous persistez dans vos doctrines, *mister* Dickson, il faut quitter le pays ; nous ne désirons gêner la conscience de qui que ce soit, mais lorsqu’une prédication amène la discorde, il faut la supprimer.

— C’est juste, dit Mr Cornet, nous devons encourager la concorde pour l’édification des âmes.

— C’est reculer devant l’émeute, dit Clayton ; si Tom Gordon se sent le pouvoir d’agir à sa volonté contre nous dans une circonstance, il n’y manquera pas dans l’autre, et les coups qui ont frappé les épaules de notre

ami, aujourd'hui, seront réservés demain pour les nôtres. Le père Dickson doit développer, maintenir et défendre ses principes ; sans cela où est la liberté d'opinions ?

— Les saintes Écritures nous disent, répliqua Mr Cornet : « Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre ! »

— Ces paroles, reprit Clayton, s'adressaient à un peuple courbé sous le joug du despotisme, qui n'avait aucune liberté à défendre ; mais si nous fléchissons devant l'émeute, nous deviendrons les esclaves du plus terrible des despotismes.

Clayton parlait à des hommes dont les oreilles étaient fermées par la paresse et l'indolente apathie du bien-être : ils levèrent la séance en disant qu'il était temps de se retirer, Clayton, de son côté, déclara qu'il passerait la nuit auprès de ses amis, pour les encourager et les assister, en cas de danger.

OceanofPDF.com

49
Encore de l’arbitraire

Clayton, en se levant le lendemain, trouva ses amis un peu remis des agitations et des mauvais propos de la veille ; ils lui parurent avoir plus d’entrain et de résignation.

— Je suis étonné, dit-il au père Dickson, de voir votre femme levée ce matin.

— Ceux qui croient au Seigneur, répondit celui-ci, trouvent toujours la force qui leur est nécessaire ; que de fois en ai-je moi-même fait l’expérience ! il nous est arrivé à tous les deux d’être souffrants, et la plus simple indisposition de l’un de nos enfants suffisait pour nous redonner notre énergie. Notre route s’est trouvée plus d’une fois obstruée ; la mer était devant nous, les Égyptiens nous poursuivaient ; alors nous étendions nos mains vers le ciel, et les vagues nous ont toujours livré passage. Dieu a permis que nous souffrions, mais il nous a toujours délivrés !

Clayton comparait en ce moment dans son esprit les pensées naïves et simples du digne pasteur avec le persiflage et l’incrédulité de Frank Russel.

Non, se dit-il, *la générosité du cœur n’est point une illusion ! Il existe réellement des hommes d’élite qui ne croient pas au mal.*

Il fallait à Clayton de la morale en action ; ses principes religieux se rapprochaient de ceux de ses jeunes compatriotes ; ce qu’il avait vu des pratiques religieuses et des gens qui professent la foi chrétienne, avait soulevé des doutes dans son esprit ; les grandes afflictions engendrent le scepticisme, les malheurs désenchantent, l’âme ne résiste pas au désillusionnement : elles nous font voir nos faiblesses et nos besoins, et nous empêchent de savoir sur quoi compter ; les formes, les phrases, les conversations du monde sont autant de pailles que le vent apporte ; le cœur indigné les rejette dédaigneusement, offusqué de tant de perfidies et de mensonges, et il y a des moments où il révoque tout en doute !

Clayton retrouvait dans le pasteur ce qu’il avait remarqué chez Nina, une âme dominée par un instinct inappréciable, qui persuadait plutôt par la

sympathie que par le raisonnement. Il voyait comme dans un miroir divin son Père céleste ; pour lui, le ministre revêtait peu à peu son image ; car chez lui le bon et le beau se résumaient dans ces seuls mots : *Jésus son Seigneur !*

— Quels sont vos projets pour l'avenir ? demanda Clayton avec inquiétude ; cesserez-vous d'officier ici ?

— Il se peut que je cesse, si justice m'est refusée ; mais j'ai cru, par respect pour le pays, ne pas devoir céder. Il y en a bien ici qui m'écouteraient, mais ils sont pauvres, et tiennent à leurs vieilles idées ; il est de mon devoir, cependant, de ne pas les abandonner avant d'avoir réclamé la protection de la loi, en faveur de mon ministère. Les cœurs de tous sont entre les mains du Seigneur ; il les dirige à sa volonté. La moralité est à si bas prix dans nos Églises, que l'on ne sait à quel saint se vouer. Je n'ai pas voulu fléchir devant la violence d'un tyran, j'ai voulu consulter mon maître, qui est Dieu !

— Je serais désolé, dit Clayton, si la Caroline du Nord ne vous protégeait pas ; je suis convaincu que lorsque la vérité se fera jour, la réprobation sera générale ! Vous pourriez vous retirer dans une partie du pays qui n'a pas le malheur d'être habitée par un Tom Gordon. Je consulterai mon oncle, le Dr Cushing, votre ami, pour aviser aux moyens de vous trouver une position plus convenable, après ce qui vient de se passer. Il est en visite chez son beau-père, à E… ; je le verrai aujourd'hui même, et nous en causerons ; en attendant, ajouta Clayton, se disposant à prendre congé de la famille et à lui faire ses adieux, veuillez accepter l'offrande que je destine au succès de la cause que vous défendez, celle de la liberté en matière de religion.

Il laissa entre les mains du pasteur une somme bien supérieure à celles qu'il avait jamais reçues pour la même destination ; et, après deux ou trois heures de trajet, il arriva à E… et fit part au Dr Cushing de l'événement de la nuit précédente.

— C'est odieux ! c'est abominable ! s'écria le Dr Cushing ; qu'allons-nous devenir ? Il faut prier, mon jeune ami ; l'ennemi se déchaîne contre nous ; opposons-lui notre étendard, l'*Esprit du Seigneur* !

— Mon cher oncle, répondit Clayton vivement, il me semble que le père Dickson représente l'étendard du Seigneur ; mais beaucoup sont trop lâches pour s'y rallier.

— Mon cher neveu, dit le docteur avec bonhomie, vous me paraissez un peu exalté.

— Exalté ! oh ! c’est que j’ai raison de l’être, et vous devriez partager nos sentiments ! Un homme se présente qui provoque une réforme nécessaire, pacifiquement et par des moyens doux, sans blesser le droit des gens ; il faut qu’il se retire devant l’émeute… et contre une semblable iniquité, vous ne trouvez rien de plus, rien de mieux, que la prière ! Que penseriez-vous donc de celui qui, devant sa maison dévorée par l’incendie, se mettrait à prier le Seigneur de l’éteindre, avant d’avoir employé aucun moyen pour arrêter le progrès du feu ?

— Oh ! ce n’est pas la même chose.

— Je pense le contraire ; notre maison c’est l’État, elle est incendiée par la foule ; au lieu de prier Dieu de l’éteindre, il faut d’abord essayer de l’éteindre nous-mêmes. Oh ! si tous les ministres s’entendaient pour faire cesser l’émeute et user de leur influence sur leurs ouailles, un tel malheur ne se renouvellerait pas.

— Je serais charmé d’être utile à ce pauvre père Dickson ; c’est un si brave homme ; à vrai dire je le trouve un peu imprudent ; sa manière de procéder n’a pas chance de réussir. Il ne faut pas de témérité ; nous sommes trop exaltés, nous ne consultons pas assez la Providence ; pauvre Dickson, je l’avais cependant admonesté… Cela, d’ailleurs, n’excuse pas les excès commis… J’écrirai à Mr Barker, qui insérera un article dans *Le Témoin chrétien*, sans détailler les faits, ni nommer les personnages : l’article serait en faveur de la liberté de discussion, et chacun se l’appliquerait comme il l’entendrait.

— Vous me faites l’effet d’un homme qui, pour attaquer un requin, lui lance une éponge ! La vie de ce vertueux pasteur m’est précieuse… n’y a-t-il pas d’église qu’il puisse desservir ? Je l’ai entendu prêcher à l’assemblée, et j’approuve sa prédication.

— Il ne manque pas d’églises qui seraient enchantées de l’avoir, n’était son inflexible opiniâtreté sur certaines doctrines ; je crois, moi, qu’il a tort de gaspiller son influence : il pourrait convertir des âmes, s’il voulait se taire sur l’abolition.

— Se taire sur les péchés que l’usage tolère, pour convertir les âmes ! Quels convertis sont donc ceux qui refusent d’entendre la vérité ! Je douterai toujours d’une vocation qui ferait si bon marché des immoralités qui se pratiquent dans ce monde.

— Mais, interrompit le Dr Cushing, le Christ et les apôtres n’ont pas prêché contre l’esclavage ; ils y ont fait allusion comme à une institution

déjà établie.

— N’ont-ils pas prêché contre les gladiateurs ? Saint Paul en cite de nombreux exemples. Faut-il ne parler que des choses dont les apôtres ont parlé ?

— Je ne discuterai pas cette thèse pour le moment, répondit le docteur. Je vais aller chez le père Dickson ; c’est un digne homme que j’aime beaucoup, et je tâcherais de lui venir en aide, si je ne craignais que ma bienveillance ne fût mal interprétée.

Vers le soir, Clayton, s’inquiétant de la solitude dans laquelle on laissait son ami, résolut d’y aller passer la nuit pour lui tenir compagnie. La journée avait été très chaude ; la soirée se trouvait déjà avancée lorsqu’il se mit en route, et la nuit le surprit avant qu’il fût arrivé à destination.

Il chevauchait d’un pas assuré, en suivant le sentier qui longeait la savane, lorsqu’il fut surpris tout à coup par le bruit des pas de plusieurs chevaux qui trottaient derrière lui : trois cavaliers le rejoignirent presque aussitôt, et le premier d’entre eux lui assena, avec une canne en *gutta-percha*, un coup si violent, qu’il en fut renversé.

Il se remit promptement sur pied, et, sautant à la bride du cheval de son adversaire :

— Qui êtes-vous ? lui dit-il.

À la pâle lueur du crépuscule, il distingua trois hommes masqués.

— Nous sommes, dit le premier des cavaliers, de ceux qui savent comment on traite celui qui, après avoir insulté un gentleman, refuse de se battre !

— Nous savons, dit le deuxième, comment on traite les renégats, les abolitionnistes, qui cherchent à renverser nos institutions.

— Vous savez aussi être assez lâches, dit Clayton, pour vous mettre à trois à attaquer un homme seul ! Vous me faites pitié ! poursuivez votre œuvre ; le premier coup dont vous m’avez frappé m’a déjà brisé un bras… Si c’est ma montre ou ma bourse qui tente votre cupidité, prenez-les ; c’est assez l’usage des voleurs !

Le mépris qui accompagna ces dernières paroles de Clayton, exaspéra le troisième cavalier, qui leva la main avec emportement et le frappa de nouveau.

— Frapper un homme blessé, qui ne peut se défendre, c’est prouver que vous n’êtes qu’un méprisable brutal, qui n’avez de courage que contre les femmes, les enfants, et les ministres de l’Évangile !

À cette dédaigneuse apostrophe, un nouveau coup étendit une seconde fois Clayton à terre ; Tom Gordon, se précipitant à bas de son cheval, frappa le malheureux blessé, sans défense, sur la tête, comme un digne membre du Congrès et selon les règles de la chevalerie de la Caroline du Sud ; mais, au même instant, un autre coup, dirigé par une main invisible, vint s’abattre sur Gordon et lui cassa le bras droit ; une voix sonore, partie de l’épaisseur du fourré, prononça ces paroles :

— Malheur à l’homme sanguinaire et perfide !

— Allez à la recherche de cet homme ! s’écria Tom Gordon, où est-il ?

Le bruit d’une carabine que l’on arme se fit entendre, et une balle siffla au-dessus de sa tête ; ce fut la seule réponse qui arriva de la savane.

Une voix qu’il reconnut être celle de Harry, s’écria :

— Prenez garde ! Tom Gordon et souvenez-vous de Hark !

OceanofPDF.com

50
La retraite d’Engedi

Nos lecteurs se demandent sans doute comment une retraite aussi accessible aux nègres du voisinage pouvait échapper à la vigilance des chasseurs d’hommes.

Il est un fait certain, c’est que dans toutes les contrées où pèse le despotisme, on devient ingénieux à se cacher, et un fait non moins certain, c’est que cette partie de la population qui se livre à de durs labeurs, acquiert sur la population indolente une grande supériorité de force physique et un certain endurcissement à la peine ; certes, tous les moyens matériels de réussir sont du côté de la race esclave ; les savanes sont leurs habitations familières, et les accidents de ces terrains marécageux sont pour les esclaves ce que sont pour les montagnards les gorges mystérieuses des montagnes ; de plus, des exercices manuels constamment répétés donnent à leurs facultés une vigueur et une précision que ne possèdent pas ceux qui gagnent l’argent sans peine ; voilà l’avantage des nègres sur les hommes qui font métier de les traquer !

L’espèce de retraite fortifiée d’Engedi, où se retranchait Dred, était environnée, à vingt pieds à la ronde, d’un marécage profond que l’on ne pouvait traverser qu’en s’enfonçant dans la vase jusqu’à la ceinture ; les abords en étaient défendus par un rempart formé d’églantiers mêlés à la vigne sauvage ; il n’y avait là qu’un seul endroit où le pied pût tenir, et c’était celui par lequel Dred s’était glissé, en rampant, la nuit où nous avons introduit nos lecteurs dans sa retraite.

Les chasseurs se contentaient, généralement, d’explorer les parties visiblement guéables, et à moins que Dred n’eût été trahi par quelqu’un de ceux à qui il avait indiqué cette retraite, il n’y avait pas de chance possible de la découvrir.

Dred était doué d’une exquise sagacité, qu’il tenait de son père, Denmark Vesey, et une existence pleine de dangers et passée au milieu des bois l’avait endurci contre toutes les épreuves. Les hommes qu’il avait mis dans

sa confidence étaient aussi impénétrables que lui-même et les plus vigoureux des habitants de la plantation.

Son enthousiasme, et cette conviction que Dieu l'inspirait comme un guide et un libérateur, lui donnait, sur l'esprit de ses adeptes, un ascendant que l'exaltation religieuse seule peut développer et entretenir. L'austérité de sa vie ajoutait encore à cet ascendant. Il professait un profond mépris pour ce que nous appelons la vie animale, ne touchait jamais aux liqueurs fortes et observait dans les repas la plus stricte sobriété ; souvent il jeûnait plusieurs jours consécutifs, surtout dans ses moments d'extase et de sérieuse contemplation.

Il est difficile de sonder une intelligence si puissante et si active, lorsqu'elle subit la pression de l'ignorance et qu'elle est étrangère à toutes les habitudes sociales. Au sein de ces régions désolées où il s'était pratiqué une demeure, les arbres, dit-on, puisent dans cette terre visqueuse où plongent leurs racines un élément sauvage et des instincts capricieux qui les font complètement dévier de leur végétation normale. La savane inculte qui environne ces États flétris par le despotisme, est l'emblème des intelligences qui composent cette population isolée de tout contact civilisé, et par conséquent étrangère à tout progrès.

La nuit qui suivit celle dont il a été question plus haut, fut une nuit d'angoisses et de luttes ; la disposition mentale de Dred était celle d'un homme qui se croit possédé de l'esprit de Dieu, à la manière des démoniaques de la fable antique. Le sentiment moral du juste et de l'injuste avait acquis chez lui ce degré d'exaltation qui fait croire que l'on est destiné au rôle de réparateur et de vengeur ; dans certains moments, l'idée de l'oppression qui accablait sa race le torturait lui-même au point de lui arracher des cris fatidiques comme ceux de Cassandre prophétisant sur le seuil du temple d'Apollon.

Ce sentiment profond de l'injustice, ce saisissement à la vue de la cruauté et du crime est l'attribut des natures élevées ; celui qui est déshérité de cette indignation noble et spontanée est un homme efféminé jusqu'à la mollesse ; il y a dans notre cœur quelque chose qui plaide constamment la cause de la souffrance et intercède pour elle ; c'est un reflet de cette imago que nous offre les saintes Écritures, du grand prêtre qui a connu les défaillances de l'humanité et qui élève sans cesse la voix pour calmer la vengeance. Une mère prodigue d'autant plus ses tendresses et son affection à son enfant que les infirmités de la faible créature sont plus nombreuses et plus repoussantes

; le Christ souffre éternellement des méfaits de l'humanité, et il demande éternellement pour elle ; cependant celui que le saint livre représente comme un médiateur toujours prêt à pardonner, vous fait entrevoir que le grand jugement aura lieu ; c'est alors que les tyrans appelleront les montagnes à leur secours et leur demanderont un refuge contre les justes colères de l'Agneau divin.

Cette idée s'était présentée vaguement à l'esprit de Dred lorsqu'il lisait et méditait les saints oracles, et il l'exprimait par cette forme de langage si familière à ses lèvres : « Agneau qui portez le poids des iniquités des hommes. » Il avait été surtout impressionné par cette croyance de Milly au principe d'une éternelle intercession, et cette pensée luttait en lui avec le spectacle toujours présent de l'outrage et de l'oppression.

Lorsque tous ces associés du malheur se furent retirés, chacun dans leurs retraites, Dred tomba la face contre terre et se mit à dire en priant : « Agneau de Dieu, qui portes le fardeau de nos fautes, pourquoi m'as-tu rempli de ta colère ? Regarde tous ces tombeaux, ce sont ceux de nos frères égorgés sans pitié, et les auteurs de ces assassinats ne sentent même pas le repentir ! Tu es trop pur pour supporter tant d'injustices ! Ils ont traité leurs semblables comme des poissons qu'on prend dans les filets et qu'on sert sur les tables parce que leur substance est nourrissante ; et quand ils auront rempli leurs filets, cesseront-ils, pour cela, de prendre et de tuer ? N'ont-ils pas été créés par celui qui nous a créés nous-mêmes ? Tu es notre Père, ô mon Dieu, quoique Abraham ne sache pas qui nous sommes et qu'Israël ne veuille pas nous reconnaître : oui, tu es notre Père et notre Rédempteur ! Te prononceras-tu entre nous et nos ennemis ? Jusques à quand ta justice se fera-t-elle attendre ? Nous sommes livrés, pour de l'argent, et le prix de notre sang est placé sur tes autels ! Vois, ils bâtissent des églises que nous payons de nos sueurs, et leurs établissements sont les fruits de leurs iniquités ! Que leur importe si le pauvre reste dans le dénuement ! Es-tu, ou non, un Dieu de justice ? Viendras-tu, et les tressaillements de la terre annonceront-ils enfin ta venue ? Renverse, renverse ; écrase, écrase, en attendant l'heure de ton jugement ! »

Ces paroles incohérentes étaient entrecoupées de sanglots et de cris plaintifs qui franchissaient quelquefois les limites de cette sauvage retraite ; c'était la prière de l'humanité opprimée s'adressant à l'éternelle justice !

Nous qui habitons des maisons bien closes, nous ferions bien de prêter une oreille attentive et sympathique à ces cris de douleur avant que la terre

ne nous fasse sentir ses terribles secousses, et pour apprécier la nécessité de la justice éternelle et réparatrice, représentons-nous les déchirements d'entrailles d'une mère qui voit maltraiter ses enfants sans défense et multiplier ces tortures à l'infini !…

La nuit avançait ; les étoiles brillaient au firmament ; et comme si la prière de la détresse ne s'était point fait entendre, l'aurore perçait déjà les ténèbres de quelques-uns de ses rayons.

Harry avait passé cette nuit sans sommeil ; la mort de Hark pesait sur son âme de tout le poids d'une montagne ; il l'avait connu pour un excellent cœur et un ami sincère. Hark avait été son conseiller intime et venait de mourir pour lui à la suite de longues tortures intérieures qui ne lui avaient pas arraché une plainte ! Il est poignant, en effet, de voir une société civilisée justifier le meurtre, déguiser le crime sous des dénominations adoucies, et défendre l'injustice par toutes les ruses que la procédure peut inventer ! Nous pouvons, nous, nous faire une idée de cette situation pleine d'amertume ; car nous avons effleuré de nos lèvres, pendant un moment, ce calice que l'esclave a vidé, pendant des siècles, jusqu'à la lie. C'est aux associés de Brown qu'il appartient de vous dire quelles angoisses Harry dut éprouver ; eux seuls sont capables de les apprécier !

Il se serait immédiatement jeté à corps perdu dans l'insurrection pour que justice fût faite, car il ne tenait guère à la vie ! L'aube était rouge ; il la voyait couleur du sang de son ami ; c'était pour lui le signal de l'action… mais Dred, avec sa superstition habituelle, voulut attendre un autre signal d'en haut, celui qui signifiait que l'heure de faire grâce est passée et que celle du jugement est venue ! Cette attente était fondée sur ces paroles du prophète : « Je ferai voir des signes précurseurs dans le ciel et sur la terre ; le soleil se couchera, la lune sera voilée de sang ; car ce sera le jour du grand et terrible jugement ! »

Pendant que ses partisans préparaient les esprits à la lutte, Dred parcourait la savane en tous sens ; il assistait aux réunions qui se formaient sur divers points et faisait entendre, en l'expliquant, la parole des prophètes ; il savait retourner contre leurs auteurs les arguties des docteurs du Nord et du Sud sur l'interprétation de la Bible au sujet de l'esclavage, et son argumentation témoignait de sa sagacité ; mais comme nul ne peut être juge dans sa propre cause, ce sera aux partisans de l'esclavage à nous dire si Dred se trompait !

Au grand jour, Harry aperçut Dred, debout, et les traits bouleversés ; il était devant ce rempart de broussailles qui garantissait sa retraite.

— J'ai lutté pour toi, dit-il à Harry, mais le moment n'est pas venu ; j'attends ce commandement qui se fera comprendre en moi-même ! Quand le Seigneur nous les livrera, nous les poursuivrons et les mettrons en fuite !

— Après tout, dit Harry, notre affaire va mal ; que sommes-nous ? Quelques misérables bannis, sans feu ni lieu, en opposition avec leurs persécuteurs qui nagent dans le luxe et l'opulence… Qui donc voudra nous soutenir ? Comment ne nous traiterait-on pas comme des chiens ? Le Nord et le Sud s'entendent pour nous tuer ! Leurs richesses font la force ; nous serons toujours, toujours sacrifiés par l'État et par l'Église ; quand on les voit dans leurs équipages, leurs maisons somptueuses et jouissant seuls du privilège de l'instruction, il est vraiment douteux que la Providence soit pour nous !

— Assez, interrompit Dred, écoutez ce que dit le prophète ! « Leurs possessions consistent en or et en argent, leurs trésors ne tarissent point. Leurs habitations sont pleines de chevaux et d'équipages, mais aussi elles sont pleines d'idoles… Cache-toi dans les rochers par crainte du Seigneur et pour la majesté de sa gloire ! Les superbes seront abaissés ; en ce jour, le Seigneur seul sera glorifié, car le jugement frappera les superbes, l'orgueil de l'homme sera terrassé, et ne pourra se soustraire au terrible jour du Seigneur ! »

Les grands pins, et les chênes majestueux agitaient leurs rameaux comme les longues ailes des anges, et semblaient confirmer par leur splendide témoignage la vérité de ces paroles sublimes.

« Le ciel et la terre passeront, et mes paroles seront accomplies ! »

La figure de Dred se troubla tout à coup.

— Harry, dit-il, celui qui se cache est vraiment lâche ; il ne rend compte qu'à lui-même. Il est possible que je ne conduise pas les tribus à travers le Jourdain, mais je laisserai mes ossements dans le désert… Le jour du jugement viendra pour toute la terre… J'ai vu luttant dans les airs des esprits blancs et noirs ; le tonnerre grondait, le sang coulait, et une voix s'écria : « Qu'il fasse beau ou non, le décret s'accomplira, il faudra le subir ! » Les prières des saints sont encore efficaces ; il y a des anges avec des encensoirs d'or, qui font monter jusqu'à Dieu les prières des saints ; c'est pour cela que le Seigneur attend !… J'ai longtemps supporté le joug… Il m'a couvert d'un nuage dans le temps de sa colère, et m'a rempli

d’indignation… Il m’a privé de sommeil, et j’ai veillé dans la douleur et les larmes… Alors, je me suis écrié : « Oh ! cache-moi sous la poussière… Que je reste inconnu jusqu’à ce que ta colère soit éteinte !… »

Au même instant s’élevait vers la voûte azurée un ramier tournoyant sous les rayons du soleil levant et fendant l’air de son vol léger, comme si ses mouvements lui étaient inspirés par les chants des anges. Les yeux de Dred, éteints, fatigués par les veilles, le suivirent un instant avec un doux plaisir mêlé d’envie.

— Oh ! que n’ai-je les ailes de la colombe, dit-il, je m’envolerais et je trouverais le repos, je me soustrairais à l’orage, j’irais au loin m’établir dans le désert !

Il y avait de l’entraînement dans le caractère énergique de cet homme ; on peut le comparer à l’un de ces immenses navires qui remorquent les embarcations éparses sur leur passage. Harry, tout mélancolique et découragé qu’il était, le suivit dans cette prière du cœur :

— Je sais que cette terre et ce ciel seront remplacés, et que les élus du Seigneur habiteront le monde renouvelé ; mais je suis homme, et le Seigneur veut que je me range sous la bannière des opprimés ; quoique la violence ait triomphé, la parole sainte s’accomplira !

Harry se dirigea de l’autre côté de la clairière où le vieux Tiff, Fanny, Teddy et Lisette avaient allumé du feu et préparaient leur déjeuner. Dred, au lieu d’entrer, disparut dans le hallier… Milly était partie avec l’homme qui était venu de Canema pour la chercher. Le jour suivant, Harry et Dred chassèrent ensemble dans la savane, et en rentrant le soir ils avaient été témoins de l’attaque audacieuse que nous avons rapportée !

OceanofPDF.com

51
Tom Gordon et ses amis

Pendant les quelques jours qui suivirent la lutte odieuse où Tom Gordon avait été atteint, il fut abordable comme le serait une hyène blessée. À chaque heure, à chaque moment il était pris d'un nouveau caprice ; il n'est pas de tourments que, dans son impatience, il n'inventait pour faire souffrir les malheureuses filles qui étaient obligées de le servir.

La mort récente de la maîtresse de Milly avait fait tomber cette dernière sous l'autorité de Tom, et elle était à chaque instant dérangée de son travail sous prétexte de renseignements et de conseils, rejetés presque aussitôt avec d'horribles imprécations !

— En vérité, disait la tante Katy, la femme de charge, maître Tom est capable de nous faire tourner la tête. Voilà quatre fois depuis deux heures que je lui apprête de l'eau de gruau ; je fais tout ce que je peux pour qu'il soit content, et quand je lui présente la boisson, il se met à jurer et la repousse avec colère. Il a la fièvre, n'est-ce pas ? Est-ce qu'il se figure que je vais lui faire trouver les drogues agréables quand il a la fièvre ? Je n'y puis rien, et il n'a pas besoin de m'appeler diablesse, coquine, etc. Tout cela est complètement inutile, il me semble. Les Gordon ont toujours eu du bon sens, même quand ils étaient irrités ; mais lui n'en a pas l'ombre : je croirais assez qu'il est possédé du démon. Partout où il est, il porte le malheur. Nous ne savons réellement pas comment nous comporter avec lui, ni les uns ni les autres. Les Gordon étaient autrefois une si excellente famille ! Hélas, nous ne comprenions pas notre bonheur quand nous avions miss Nina ! Maintenant ce sont des servantes étrangères avec des robes à volants et un tas de colifichets ! Elles n'ont pas encore attrapé la fièvre…

Au bout de quelque temps cependant, en dépit de son irritation, de ses impatiences et de son mépris pour les prescriptions du médecin, Tom parut se rétablir par cette même règle fatale qui fait croître les mauvaises herbes. Il employait ses heures de loisir à arranger des plans de vengeance, avec le dessein de les exécuter dès qu'il pourrait monter à cheval. Il en voulait

surtout à Abijah Skinflint qui, croyait-il, avait vendu de la poudre et des munitions aux nègres de la savane. Cela pouvait être vrai ou faux, mais quand il s'agit de la loi de Lynch, de telles questions sont parfaitement indifférentes. Un homme est accusé, condamné et jugé selon la volonté de son voisin, si celui-ci est le plus fort. Il suffisait à Tom Gordon d'un soupçon que son irascibilité habituelle et son état maladif ne faisaient que fortifier. Il savait que Jim Stokes nourrissait depuis longtemps une haine implacable contre Abijah, et qu'il pouvait faire servir cette haine à sa cause. Le premier usage que Tom fit de sa liberté, dès qu'il put sortir à cheval, fut de se rendre à la boutique de Skinflint. Cette boutique fut démantelée et pillée sans autre forme de procès ; et les agresseurs, après s'être gorgés de whisky, s'amusèrent à couvrir le corps du malheureux Skinflint de poix et de plumes ; puis, après l'avoir accablé d'outrages à satiété, et lui avoir fait jurer de quitter l'État dans trois jours, ils s'en retournèrent triomphants, et la semaine suivante un article ronflant sur cette expédition parut dans *La Trompette de la liberté*, avec ce titre : « JUSTICE SOMMAIRE. »

Personne, naturellement, ne plaignit Abijah ; et comme probablement il eût pris part volontiers à une pareille exécution, s'il se fût agi de tout autre que lui, je ne vois pas que nous ayons trop à nous intéresser à son sort.

Les gens respectables du voisinage, tout en n'approuvant pas ces moyens en général, ne purent s'empêcher de montrer une certaine satisfaction de leur emploi en cette occasion. Les sots chantèrent victoire et se réjouirent, sans réfléchir que, quelque jour, les mêmes armes pourraient être tournées contre eux.

La foule étant en quelque sorte échauffée, Tom proposa, pendant qu'ils étaient en train, de faire dans la savane une chasse qui devait satisfaire plus pleinement sa vengeance particulière. Il y a chez l'homme un tigre assoupi, avide de carnage et de sang ; et ce tigre, Tom avait résolu de le déchaîner.

L'acte de proscription publié contre Harry avait déjà fait de lui un être contre lequel toute cruauté, toute violence pouvait être exercée sans crainte de répression de la loi. Nous en donnerons ici une reproduction :

ÉTAT DE LA CAROLINE DU NORD, COMTÉ DE CHOWA.

En conséquence d'une déposition sous serment, qui nous a été faite aujourd'hui, à nous, les deux justices de paix de l'État et du comté susdits, par Tom Gordon, qu'un certain esclave mâle lui appartenant, nommé

Harry, charpentier, ayant environ trente-cinq ans, taille de cinq pieds quatre pouces, brun, vigoureux, avec yeux bleus et enfoncés, front carré, voix sonore, a quitté le service de son maître, et est supposé errer dans la savane et y commettre des crimes et autres méfaits ; au nom de l'État susdit, nous avertissons d'abord l'esclave d'avoir à retourner chez son maître ; et, en vertu de l'acte de l'assemblée relatif à l'espèce, nous signifions et déclarons, que si ledit esclave Harry ne se livre pas et ne retourne pas à la plantation immédiatement après la publication des présentes, toute personne pourra tuer ledit esclave, par tels ou tels moyens qui lui sembleront convenables, sans accusation ou imputation d'aucun crime et sans encourir ni amende ni punition.

Donné sous nos seings et timbré de nos sceaux.

JAMES, T. MULLER, T. BUTTERCOURT.

On ne peut, sans pitié, réfléchir à la condition d'une population qui grandit sous l'influence de telles lois et de telles coutumes ! Comment s'étonner de voir sans scandale les excès de la plus grossière brutalité et de la cruauté la plus atroce, quand ils sont exercés par ceux-là même dont les lois approuvent la férocité ? Tom Gordon convoqua chez lui la réunion de tous ceux dont il se servait comme instruments de sa vengeance. Tous avaient conservé un ressentiment secret contre Harry, depuis les jours de sa prospérité ; ils ne lui pardonnaient pas, bien qu'il fût esclave comme eux, d'être mieux élevé, mieux vêtu et enfin traité avec plus de considération qu'eux par la famille Gordon et ses amis. Il avait eu aussi, parfois, à leur adresser des reproches lorsqu'il trouvait entre leurs mains des objets soustraits dans la plantation, et ils lui gardaient rancune de ces réprimandes. Sans doute, tant qu'il avait été heureux, ils étaient restés dans les meilleurs termes et respectueux envers lui comme envers un homme distingué et d'une grande famille ; mais depuis sa disgrâce, et suivant en cela les usages du monde en général, ils résolurent de se dédommager en l'accablant de leur insolence !

Jim Stokes, particulièrement, nourrissait à l'égard de Harry une haine profonde, parce que celui-ci s'était prononcé avec mépris et indignation sur la bassesse de son métier ; aussi était-il parfaitement disposé à s'employer contre lui à l'occasion. Le jour dont nous parlons, une foule compacte se pressait à la porte de l'habitation de Canema ; c'était une troupe mêlée de bandits, de vauriens, de toute cette engeance des brigands des frontières,

ivres, déguenillés et semblables aux harpies hideuses du festin d'Énée. Tom Gordon avait sur eux cet avantage que, grâce à son éducation et à sa position, il pouvait, à sa volonté, prendre le ton, les manières et le langage d'un gentleman ; mais il avait également assez de grossièreté et de façons crapuleuses pour se mettre à leur niveau. Tom portait encore son bras en écharpe ; mais comme l'énergie ne lui manquait jamais, il était prêt à se mettre en selle avec toute sa troupe. Cependant la foule était réunie devant la porte, jurant et buvant le whisky qui coulait à flots. Les chiens du logis, plus intelligents et mieux élevés que toute cette bande, aboyaient à qui mieux mieux en se débattant dans leurs chaînes avec une impatiente ardeur.

Tom Gordon se tenait en avant de la véranda, suivant l'antique usage des généraux illustres qui haranguaient leurs soldats la veille d'une bataille. Ceux qui ont lu les discours des chefs qui commandèrent le sac de Lawrence, peuvent se faire une idée de ce genre d'éloquence que notre plume ne saurait reproduire.

— Maintenant, amis, vous allez illustrer vos noms. Vous vous êtes déjà bravement signalés en donnant à ce prêtre criard une idée de la véritable doctrine orthodoxe ; ça l'instruira pour l'avenir ! Vous avez donné à ce Skinflint au long nez assez de lumière pour l'éclairer sur ses erreurs !

Un rire général accueillit cette ignoble allusion aux événements récents, et plusieurs voix répondirent :

— Oh ! oh ! nous ne savions pas avoir si bien travaillé…

— J'en suis certain, moi, reprit Tom, et je vous assure que cette nuit-là il n'avait pas besoin de lumière pour découvrir ses péchés ! Ne lui avons-nous pas fait une belle clarté de son vieux chenil ? Cela suffisait pour la faire briller au-delà des limites de l'État, et puis ne lui avons-nous pas donné un vêtement pour le préserver du froid sur sa route ? Allez, amis, c'était un vêtement bien chaud, assurément, si bien ajusté qu'il se collait après lui ; je crois qu'il ne l'échangera pas de sitôt pour du rhum, qu'en dites-vous, les amis ?

De bruyants éclats de rire et des applaudissements frénétiques interrompirent l'orateur.

— C'est dommage que nous ne lui ayons pas mis le feu avec une allumette ! dit une voix.

— Oh ! mes amis, c'est assez pour cette fois ! Mais, par exemple, quand vous aurez mis la main sur ces maudites vermines de la savane, vous en ferez ce que vous voudrez ; personne ne vous en empêchera, c'est la loi et

l’ordre. Ces rusés renards nous ont assez fait de tort en nous volant pendant notre sommeil. Nous nous vengerons si nous les attrapons… et nous les attraperons ! Cela ne peut être autrement. Cette vieille savane doit être détruite et elle le sera par nous, n’en doutez pas ! Sus donc à la poursuite du fugitif, tâchez de vous emparer de lui, si c’est possible, sinon tirez sur lui. Et rappelez-vous que je paierai sa tête cent cinquante dollars !

Des acclamations farouches suivirent ces dernières paroles, et Tom tout glorieux s’apprêta à monter à cheval.

Il est probable qu’autrefois on eût refusé de croire à une telle histoire, mais aujourd’hui, il y a si peu de temps que nos fils et nos frères ont été poursuivis et pourchassés par de tels hommes et avec de tels moyens !!!

Le feu qui a commencé à l’arbre sec s’est étendu au feuillage… Vive longtemps la grande institution chrétienne !!!

OceanofPDF.com

52
Le rétablissement de Clayton

Clayton, à la suite du coup violent dont nous avons parlé, avait entièrement perdu connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il sentit tout d'abord la douce fraîcheur de la brise d'été ; il ouvrit les yeux et regarda avec une sorte de langueur l'azur du ciel, qui se montrait à travers les branches légèrement agitées des arbres. Les chants des oiseaux, qui semblaient s'appeler et se répondre, arrivaient confusément à son oreille, comme les vagues modulations d'un rêve ; une main douce pansait sa blessure, des visages de femmes qu'il ne reconnaissait point, passaient devant lui ; elles parlaient bas, se tenant toutes prêtes à lui prodiguer leurs soins.

Peu à peu il se rendormit et resta plongé quelques heures dans une sorte de léthargie.

Harry et Lisette avaient mis le cottage à sa disposition, mais comme on était à cette époque de l'année où le ciel se montre comme le temple où la beauté et la sérénité règnent ensemble, ils continuèrent à l'entourer de leur sollicitude sans le changer de place, comme si l'air bienfaisant de cette riche nature devait être le seul remède à sa souffrance.

L'air, la chaleur et l'eau ont une tendance naturelle à pénétrer partout où le moindre accès leur est ouvert ; on ne doit donc pas s'étonner que les langueurs de la maladie se dissipent et que les forces se réparent sous l'influence de ce pouvoir atmosphérique qui fait tout renaître.

Tous les arbres que saint Jean avait appris à connaître sur les rives du fleuve mystérieux semblaient contenir, dans chacune de leurs feuilles, un moyen de guérison ; et peut-être, ici-bas, les arbres ont-ils le pouvoir de guérir l'âme aussi bien que le corps.

L'homme qui aurait quitté malade, et épuisé jusqu'au dégoût, le tumulte de la ville pour chercher le calme à l'ombre d'un chêne protecteur, devrait éprouver un sentiment semblable en écoutant le murmure du ruisseau, le frôlement du feuillage et les doux ramages des oiseaux.

Après deux ou trois jours d'insensibilité rêveuse, Clayton était assez bien remis, pour pouvoir rester assis sur son lit et jeter çà et là ses regards autour de lui. La tranquille sérénité d'un ciel d'octobre était pour son âme une sorte d'enchantement.

Dans cette contrée marécageuse apparaissait, comme un asile sûr, une espèce d'île où la nature semblait prendre les hommes et les abriter sur son sein ; des milliers d'oiseaux modulaient des milliers de chants sur les branches mollement soulevées par la brise, et dans des berceaux formés de pampres ; des nuages argentés voyageaient, combinant leurs couleurs nacrées avec celles de la verdoyante forêt. Le bruit des feuilles, semblable à celui d'un cours d'eau, apportait au convalescent des pensées rêveuses et consolantes : la vie, qu'il venait de recouvrer, lui apparaissait comme un songe confus qui se dissipe insensiblement. Ses souffrances, ses heures d'agonie, sa mort momentanée étaient pour lui des circonstances qu'il aimait à retracer, tant est irrésistible ce pouvoir que révèle la Divinité dans les formes éternellement aimables que revêt la nature.

Il s'intéressait surtout à Dred comme à un sujet de méditation philosophique : Dred était silencieux, réservé, attentif aux moindres besoins de son hôte ; mais, graduellement, cette nécessité de communiquer ses pensées se faisait sentir, et Clayton se complaisait dans cette rencontre d'un auditeur pour lequel il éprouvait une vive sympathie. Cette parole sauvage, si pleine de citations et d'allusions bibliques, avait pour Clayton, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, un charme d'originalité et de poésie tout à fait attachant ; il le comparait à un de ces porches gothiques qui servent d'entrée à beaucoup de cathédrales en Europe, et sur lesquels des images symboliques, gravées sur des blocs de granit brut, se mêlent à mille lignes bizarres qui témoignent du caprice et de la fantaisie de l'architecte ; il comprenait, en souffrant, quelle association merveilleuse auraient pu former cette âme ardente et cette enveloppe énergique, si la lumière y eût pénétré.

Dred venait souvent au moment où l'après-midi donnait un peu d'ombre ; il s'asseyait sur le gazon et parlait des heures entières en son style à digressions rêveuses, où perçait, cependant, une certaine entente des choses praticables. Il avait beaucoup voyagé ; il avait parcouru des régions inaccessibles à l'œil et au pied des hommes ; il n'avait pas seulement exploré la ceinture de marais qui environne l'Atlantique, mais encore les charmantes clairières de la Floride, avec leur vigoureuse et brûlante végétation ; il avait rôdé au milieu de ces contrées tristes et dangereuses où

l’Océan étend ses rivages comme un vaste linceul de sable blanc, mouillé par un flux et un reflux, où la pensée humaine flotte avec une muette et mystérieuse sympathie. Quoique déshérité de toute philosophie et de toute science, il avait démêlé, en luttant avec sa pensée encore à son crépuscule, les causes des phénomènes de la nature, et s’était posé des questions pour lui-même : il faisait d’une vieille carcasse de barque abandonnée sur le rivage un toit sous lequel il s’abritait des semaines entières, et sur ces rivages inhospitaliers, il jeûnait, priait et mêlait sa voix aux plaintes des vents et aux mugissements de la mer houleuse.

Nos lecteurs le voient maintenant, couché sur le gazon, auprès de la hutte d’Harry et de Lisette, dans un moment de calme et d’humeur communicative.

Les enfants, avec Lisette et les autres femmes, étaient allés chercher des raisins à quelque distance de l’enclos ; Harry et un autre fugitif étaient partis vers l’endroit où des provisions avaient été déposées à leur intention par quelqu’un de leurs affidés d’une plantation voisine. Le vieux Tiff semblait mettre toute son attention à remuer une couche de pommes de terre, mais prêtait au moins une de ses deux oreilles à la conversation qui se tenait près de lui.

— Oui, disait Dred avec ce rayon de lueur sombre particulier aux yeux de l’enthousiaste, le triomphe s’est tenu à distance ; mais le voici venir ! Les gémissements vont se faire entendre, cela m’a été révélé quand je dormis trois semaines au milieu de ces débris d’un naufrage auquel pas une âme n’avait échappé !

— Triste demeure, dit Clayton, comme pour le ramener à la conversation.

— C’est une inspiration qui m’avait conduit en ces lieux ! J’avais demandé à Dieu de mettre en moi la science des choses à venir ; et Dieu m’a ordonné de laisser là les habitations des hommes, de chercher l’endroit le plus désolé du rivage, et de demeurer dans les débris d’un navire abandonné, comme signe de la désolation parmi ce peuple ! J’ai obéi ; je suis venu et je suis resté à cette place ; Dieu m’a appelé du nom d’Amraphal, parce que ce qui est caché pour les autres se dévoilait pour moi, et Dieu m’a fait savoir que ce qui est arrivé au navire rejeté par les flots, et dans lequel toute chair a péri, doit arriver à l’oppresseur !

— Comment Dieu vous a-t-il fait savoir tout cela ? dit Clayton, cherchant à tirer quelque lumière de ce chaos.

— Mon oreille a entendu ces révélations dans la longueur des nuits, et j'ai su que la Création tout entière gémira et sera en travail au sujet d'un grand parti à prendre ; et le flux et le reflux assisteront au rendez-vous !

— Je ne comprends pas bien…, dit Clayton, pourquoi le flux et le reflux ?

— C'est que chaque jour a son travail, et le travail s'en retourne dans les mers ! Le travail de toutes les générations s'en est allé jusqu'à ce que le vœu de toutes les nations soit accompli ! Il viendra, *Lui*, avec les flammes, avec les jugements, avec les tressaillements de la terre ; puis, enfin, tout sera pacifié ; car il est écrit : « Entre les nouveaux cieux et la nouvelle terre, il n'y aura plus de mer ! »

Ces paroles furent prononcées d'un ton ferme, solennel et avec un air de conviction qui impressionna vivement Clayton ; il entrevoyait à travers ces ténèbres de la pensée, comme un rayon des choses possibles ; il était dans cette situation où l'âme, luttant contre le mal en ce monde, doit quelquefois tomber ; c'était un mélange d'attente et de désespoir, et le cri de détresse d'une pauvre âme battue par la tempête et comptant à peine sur le retour du calme !

— Ainsi donc, vous pensez que les eaux et la terre se renouvelleront ?

— Certainement, je le pense ! Tout monarque rognera alors dans la droiture : les cris du nécessiteux seront entendus ; il n'y aura plus ni fraude ni violence ; *Il* sera assis sur une nuée blanche, et l'arc-en-ciel ceindra son front ; et les élus de Dieu seront les prêtres et les rois sur la terre !

— Et croyez-vous que vous serez l'un d'eux ?

Dred laissa échapper une sorte de gémissement sourd et continua :

— Pas un de ceux qui prophétisent en son nom n'aura ce privilège ! Je l'ai demandé, et il ne m'a pas été accordé ; je ne suis que l'exécuteur de ses vengeances !

La conversation fut interrompue par Harry, qui se laissa tomber de la cime d'un arbre : il paraissait en proie à une violente agitation.

— Le diable est lâché contre nous, dit-il ; voici Gordon avec ses limiers ; il fait une battue autour de nous ! jamais je n'ai vu une troupe plus ivre et plus féroce ! Ils ont pris le pauvre Jim et l'ont entraîné sans pitié !

Une lueur sinistre s'échappa de l'œil de Dred lorsqu'il se dressa sur ses pieds.

— C'est la voix de celui qui remue les déserts ; je vais et je le délivre !

Il saisit sa carabine et sa gibecière et disparut tout à coup. Harry le suivait comme par instinct, mais Lisette se précipita à son cou en fondant en larmes :

— Non, non, dit-elle, tout se fera sans toi ; reste ! reste !… Ils te tueraient !

— Songez, dit Clayton, que vous n'avez ni la connaissance de ces lieux, ni la force de cet homme ! Ce serait jouer votre vie !

Des heures s'écoulèrent dans la douleur et l'anxiété : on n'entendait par intervalles que le tumulte d'une chasse qui balayait des hommes à quelques pas de là… c'était le bruit des armes, les aboiements des chiens, les jurons des chasseurs… puis tout rentrait dans le silence, et l'on ne distinguait plus que le léger bruissement des feuilles et ces doux chants d'oiseaux insouciants, qui fredonnaient, gazouillaient leurs joyeuses mélodies au-dessus de l'abîme où se jouaient des scènes sanglantes de cruauté et de carnage !

Vers le coucher du soleil, un bruit sortit de l'épais feuillage d'un chêne : c'était Dred, qui, du haut de l'arbre, se laissait tomber au milieu de l'enclos. Il était mouillé, couvert de vase boueuse, exténué. Tous, en un instant, se groupèrent autour de lui.

— Où est Jim ? demanda Harry.

— Mort !…, répondit Dred. Les archers l'ont cerné, il est tombé dans le désert.

Ce fut un cri d'horreur. Dred fit un mouvement pour s'asseoir, il perdit l'équilibre et tomba ; ils virent alors à sa poitrine une blessure qui laissait échapper du sang en abondance ; sa femme se jeta à ses côtés avec tous les signes d'une violente douleur ; il leva la main, et l'on entraîna doucement l'infortunée loin de lui.

— Paix, dit-il, paix ; assez… assez… Je vais chez les témoins qui jettent des cris le jour comme la nuit.

Tous se tinrent debout autour de lui, dans l'attitude d'une horrible stupeur ! Clayton seul se mit à étancher le sang et à panser la plaie. Dred tourna vers lui des yeux brillants d'un feu surnaturel :

— C'en est fait ! dit-il.

Il posa tranquillement la main sur sa blessure, y recueillit quelques gouttes de sang qu'il jeta en l'air en s'écriant : « Oh ! terre, terre… ne couvre pas mon sang ! »

Derrière le sombre rempart des bois, le soleil se couchait dans toute sa splendeur : les nuages rassemblaient à l'horizon leurs flots capricieux, qui se confondirent dans une teinte rosée ; les hôtes ailés, insensibles à la grande douleur humaine qui se tordait au-dessous d'eux, saluaient de leurs chants le coucher de l'astre bienfaisant. Toute la puissance de *Celui* qui est plus puissant que les rois, se revêtait en ce moment suprême, et cette forme corporelle qu'animaient, il y a quelques heures, la santé, la force et l'énergie, allait se dissoudre au sein des éléments éternels.

— Harry, dit Dred, vous placerez mon corps où sont placés les corps des témoins de… Le Dieu de leurs pères jugera entre nous !

OceanofPDF.com

53
La nuit des funérailles

La mort de Dred pesa comme une nuit de désespoir sur la petite colonie des fugitifs et sur tous les habitants des plantations environnantes, car ils le regardaient comme un prophète et un libérateur. Celui sur qui reposait l'espoir de leur délivrance n'était plus ! ce corps athlétique, doué d'une sauvage énergie ; ce bras robuste, cet œil vaste et pénétrant, tout était tombé ! Cette grande et sublime voix, cette poésie éclatante des temps anciens, ces symboles inspirés, cette influence prophétique qui passait par cette âme pour entrer dans les autres, tout avait disparu avec lui, pour se transformer en quelque chose d'impalpable comme ce qui reste du souffle de la brise, ou comme les visions d'un rêve déjà depuis longtemps oublié.

Cependant cette nuit où les bois n'étaient plus troublés par les aboiements des chiens et les profanations des hommes ivres, où les arbres de la forêt ressemblaient à un monceau de nuages au-dessus desquels planait l'astre matinal, comme un ange protecteur, on distinguait le pas d'une marche lourde et continue, et les sanglots étouffés de ceux qui portaient leur chef au pied d'un arbre flétri ! Quelques-uns des soldats de cette troupe intrépide qui s'étaient réunis là quelques soirs auparavant, vinrent s'enquérir du sort de leurs amis, et grandes furent leur épouvante et leurs angoisses à la nouvelle de la fin tragique de l'infortuné Dred !

C'est un fait pénible à constater que, parmi les enfants d'un même père, le même événement est pour les uns un sujet d'amertume et de deuil, et pour les autres, un motif de joie et de triomphe. Le monde, créé depuis des milliers d'années, ne comprend pas encore les deux premiers mots de la prière qu'il adresse quotidiennement à Dieu. Mais lorsque toutes les nations, toutes les tribus auront compris ces mots : *Notre Père*, alors son règne arrivera, et sa volonté sera faite sur la terre comme aux cieux.

Parmi les spectateurs groupés autour de la fosse, aucun n'était plus abattu, plus désespéré que celui que nous avons déjà introduit en scène, sous le nom d'*Hannibal*.

C’était un nègre de haute taille, de constitution robuste et d’une force musculaire remarquablement développée : sa tête était large, son front élevé et proéminent, ses traits accentués, indices de vigueur et de résolution. Il avait été toute sa vie l’esclave d’un homme grossier, abject, cupide, et sans cesse poursuivi de la crainte qu’Hannibal n’acquît assez d’instruction pour secouer le joug de l’esclavage.

Hannibal s’était appris lui-même à lire et à écrire, mais le secret de son éducation était aussi rigoureusement caché que peut l’être, par un voyageur sous la crainte du vol, un diamant précieux.

Hannibal n’ignorait pas que, si son secret venait à être découvert, les craintes de son maître seraient tellement éveillées, qu’il le vendrait sur-le-champ pour être relégué dans les prisons encore plus affreuses du Sud, où il serait séparé à jamais de sa femme et de ses enfants.

Hannibal était employé comme gardien d’un bateau de passeur, et pendant les heures qu’il attendait les passagers, il trouvait l’occasion de satisfaire sa soif d’instruction.

Quiconque a toujours eu des livres à sa portée, ne peut se faire une idée de l’ardeur avec laquelle une intelligence devenue d’autant plus avide qu’elle est comprimée, dévore en secret sa nourriture spirituelle ! Dans une petite crevasse, entre les solives de la cabane de son bateau, étaient cachés une bible, un volume de *Robinson Crusoé*, et le numéro incomplet d’un journal du Nord, tombé peut-être de la poche d’un passager ; et lorsque sa porte était fermée à clef, pendant la nuit et devant un feu de bois de pin, il tirait de leur cachette ses trésors, et lisait pendant des heures entières. Alors il soupirait après la liberté sauvage d’une île déserte, et, dans son imagination, sa femme et ses enfants habitaient déjà la cabane fortifiée de Robinson. Il chassait, il se confectionnait des habits avec la peau des animaux qu’il avait tués ; il cueillait des fruits sur des arbres qui lui étaient inconnus, enfin il se sentait libre et heureux.

Il n’est pas surprenant que Dred eût pris un si grand ascendant sur cette âme fortement trempée, mais arrêtée dans son essor ! L’étude de la Bible avait fait naître, dans l’esprit d’Hannibal, ce tumulte vague des aspirations et des espérances qu’elle soulève toujours dans le cœur, et il était tout disposé à croire que le Dieu qui visita Israël dans l’Égypte, avait écouté ses prières, et avait envoyé un prophète et un libérateur à son peuple. Comme un flambeau dans l’obscurité d’une nuit orageuse, cet espoir avait lui dans son âme, mais le souffle glacé de la mort venait de l’éteindre pour toujours.

Il demeurait immobile au milieu des assistants qui entouraient la fosse, et tenait ses yeux constamment fixés sur les traits du défunt.

Sur le monument bizarre, appelé par Dred *Jegar Sahadutha*, ou le monticule du témoignage, brillait une torche de bois résineux dont la lueur éclairait distinctement cette grande stature terrassée. Dred étendu là, sans vie, semblait un pin royal déraciné, qui ne doit plus projeter ses branches dans l'espace, mais toujours grand, toujours majestueux dans sa chute.

Quels qu'aient été la lutte et les efforts de l'âme tout à l'heure encore enfermée sous cette enveloppe, le visage de Dred conservait une expression de calme noble et de mélancolie douce : on eût dit que Dieu s'était empressé de répondre au dernier appel qu'il avait formulé. Lorsque meurent les hommes d'État, quoiqu'ils aient aussi leur côté faible et vulnérable, il ne manque pas d'adorateurs pour parler bien bas de leurs défauts, et bien haut de leurs qualités ; ils assurent aux défunts illustres un asile sûr et paisible, sans oser toutefois leur promettre le paradis, et je ne sais quoi d'instinctivement bon nous fait répondre : Amen. Il n'est cependant pas facile de penser qu'une âme grande et puissante n'arrive pas toujours à cette destination que tout semble lui garantir.

Celui dont le cadavre gît sur le sol portait en lui ces sentiments vigoureux et énergiques qui font le patriote et le prophète ; mais comprimés sous le poids de l'ignorance, ils ne pouvaient se communiquer aux autres ni trouver d'échos : si la science les eût éclairés, si le succès les eût couronnés, ils auraient eu des interprètes et auraient fait de cet homme un des plus grands génies de notre siècle !

Tu as laissé
Des pouvoirs qui travailleront pour toi ;
L'air, la terre, le ciel,
Il n'y a pas un souffle de l'air
Qui t'oubliera. Tu as de puissants alliés ;
Tes amis célébreront ton triomphe,
Et ton esprit ferme et indomptable.

L'immense affliction de cette perte cruelle semblait ralentir l'expansion des témoignages extérieurs habituels à la race nègre, pour exprimer sa douleur. Lorsque le corps fut approché de la fosse, il se fit parmi les témoins de cette scène un silence si profond, que le bruissement du

feuillage, les sourds roucoulements du ramier, le coassement lugubre des grenouilles dans les marais, et le sifflement du vent dans les arbres étaient les seuls bruits qui frappaient l'oreille. Sa veuve, silencieusement enveloppée d'un long châle, restait plongée dans la stupeur recueillie d'une amère douleur.

Au sein de l'assistance attristée, un vieillard, reconnu par les nègres pour un de leurs prédicateurs, entonna une hymne répétée souvent aux funérailles des noirs, comme sympathique à la vivacité de leur imagination :

Écoutez ! du fond de la tombe
S'élève un long gémissement !
Vivants ! regardez cette fosse
Où vous serez bientôt couchés !

Pendant cette strophe, Hannibal demeurait immobile, les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude d'une morne rêverie, et le regard fixé sur les traits inanimés de Dred. Soudain un éclair brillant jaillit de ses yeux, puis redressant fièrement la tête, l'âme dominée par l'inspiration, il se mit à chanter d'une voix sévère et solennelle, le couplet suivant :

Vous autres, princes de ce monde,
Malgré votre rang, vos richesses,
Cette pierre sera votre lit,
Et vos têtes couronnées s'y poseront
Aussi bas que les nôtres !

« Oui, continua-t-il, frères ! voilà la vérité. Ils se pavanent aujourd'hui sur de superbes coursiers, s'étalent pompeusement dans de somptueux équipages, mais le jour viendra où leur orgueil sera abaissé au niveau de la tombe ! Dieu terrasse les superbes ! Oui, si riches qu'ils soient ce jour-là, nous serons tous égaux, et lorsque nous nous tiendrons devant le trône de Dieu, notre témoignage y sera écouté et Dieu jugera entre nous et nos oppresseurs ! Voilà notre consolation. Et maintenant, frères, déposons-le dans la fosse qui lui est préparée, et que celui qui à sa place aurait fait mieux que lui, vienne le juger s'il l'ose !

Tous les assistants se levèrent ; on descendit le corps dans sa fosse, et peu d'instants après, tout ce qui avait servi d'interprète matériel à cette âme

supérieure avait disparu pour ne plus se montrer qu’au jour du suprême jugement !

OceanofPDF.com

54
Les résultats

Clayton avait été le témoin sympathique et attentif de ces scènes de deuil ; quoiqu'il ne connût pas parfaitement ce qui s'était passé, la lettre de Harry et ses propres observations lui avaient fait comprendre qu'il existait une effervescence dangereuse parmi les personnages du drame qui venait de se dérouler devant lui, et qui, à moins de quelque événement imprévu de nature à la calmer, pouvait amener les résultats les plus funestes.

Le lendemain de l'inhumation de Dred, il eut avec Harry un entretien sage et familier dans lequel il évita soigneusement tout ce qui pouvait trahir la supériorité de sa position et de sa caste : il s'efforça de lui démontrer toute l'impuissance et toute l'incertitude qu'il y aurait dans les circonstances présentes à tenter de renverser par la force les institutions dont les esclaves avaient à souffrir ; il chercha à lui persuader que le moyen qui lui offrait, ainsi qu'à ses amis, le plus de chances de réussite, était de se soustraire aux persécutions par la fuite.

On appréciera difficilement peut-être la force de caractère et la résolution qui décidaient une personne du rang de Clayton, possesseur lui-même d'un certain nombre d'esclaves, à donner de pareils conseils. Il n'y a pas de crime qui soit puni plus sévèrement que celui de faciliter la fuite d'un esclave ; l'homme qui le commet est poursuivi pour *vol de nègre* et, dans quelques États, condamné à la peine de mort, dans d'autres à une détention longue et infamante dans quelque obscure prison ! Pour avoir accordé le plus faible secours à un nègre fugitif, pour l'avoir accueilli une seule nuit, pour l'abriter ou lui donner la moindre nourriture, beaucoup de citoyens ont été dépouillés de leurs biens et chassés hors de l'État, sans asile et sans ressources ! D'autres, pour ce même crime, ont langui de longues années dans des donjons malsains, et n'en sont sortis qu'avec une constitution délabrée, et toute énergie morale détruite ; quelque honorable, quelques pieux et quelque patient qu'eût été la victime, rien n'a pu mitiger ces peines rigoureuses. Il fallait le discernement d'un esprit assez développé, et assez

éclairé par l'éducation, pour justifier à ses propres yeux Clayton de violer ainsi les lois et les coutumes de l'état social sous lequel il était né ; mais il croyait au droit aliénable de l'homme à la liberté, et il puisait dans cette croyance, la conviction qu'il fallait délivrer quelques-uns de ces infortunés du fardeau sous lequel ils pliaient, afin d'éviter l'émeute et une révolution sanglante !

Il est vraisemblable que rien n'a plus contribué à soulever l'animosité de certains détenteurs d'esclaves, que l'existence dans les États du Nord d'une institution énergique connue sous le nom de : « Chemin de fer souterrain » ; ces possesseurs de nègres feraient sagement de réfléchir aux moyens pacificateurs qui leur permettraient de préserver leurs habitations. Il suffit de connaître quelques-uns de ces hommes braves et pleins d'énergie qui ont coopéré à la conquête de la liberté, pour être assuré que, sous le régime de l'esclavage, ils se seraient montrés terribles et auraient promené partout le meurtre et l'incendie. Aussi les hommes de cette classe, ennemis jurés de l'esclavage, ont pratiqué, pour arriver à la liberté, une voie qui n'a pas été mouillée d'autre sang que du leur, et le récit des singularités et des périls qui ont préparé et accompagné certaines évasions démontre suffisamment la nature hardie et aventureuse de ceux qui les ont entreprises et exécutées.

Il fut bientôt convenu qu'une grande partie des fugitifs effectueraient ensemble et simultanément leur évasion. Harry étant assez blanc pour éviter tout soupçon au-delà des limites où il était connu, se mit à la tête de l'affaire, muni d'une somme importante que lui avait procurée Clayton.

On sait que, pendant la plus grande partie de l'année, on emploie, dans les marais, des défricheurs, à la taille et à la confection des lattes ; ils y sont réunis dans des camps considérables et y séjournent pendant plusieurs mois ; On fait des bûches artificielles avec de la terre spongieuse, pour former des échafaudages sur lesquels on construit des cabanes rustiques. On perce, par le même procédé, des routes qui conduisent jusqu'aux endroits les plus reculés de la savane et qui servent de moyens de transport ; il y a aussi, au milieu du camp, un canal sillonné de petites nacelles qui remontent et descendent son cours, chargées de lattes et autres produits. Les défricheurs occupent un nombreux personnel d'esclaves qu'ils louent des propriétaires du voisinage ; ils y tiennent une position libre, n'étant obligés de fournir qu'une quantité déterminée de pieux et de lattes dans un temps donné ; ils ont en outre des provisions suffisantes : vivant ainsi, presque en hommes libres, ils sont réputés plus intelligents, plus énergiques et avoir le respect

de soi-même qui manque chez la plupart des esclaves. Un de ces camps de défricheurs n'était qu'à quelques milles de distance ; ils avaient reçu, à l'occasion, des secours des fugitifs, et un ou deux des plus hardis et des plus intelligents d'entre eux avaient assisté aux réunions nocturnes de Dred. Il fut décidé que l'on traiterait des moyens de fuir avec un des esclaves préposé à la conduite d'une embarcation plus légère que celles des autres, et destinée au transport des bûches et des lattes, à Norfolk. Cependant, après réflexion, on découvrit que le nombre de ceux qui voulaient s'échapper était assez considérable pour qu'ils ne pussent voyager ensemble sans éveiller les soupçons ; on se détermina donc à ne partir que par fractions. Milly s'était décidée à partager le sort des fugitifs, par considération pour son pauvre petit Tomtit, dont le joyeux sans-souci formait un contraste touchant avec le sérieux dévouement de la pieuse femme. C'était, hélas ! tout ce qui lui restait d'une famille nombreuse que les rigoureuses exigences de l'esclavage lui avaient enlevée peu à peu ; elle avait rassemblé sur lui toutes les affections de son cœur : tant qu'il ne s'agissait que de ses droits, elle les sacrifiait volontiers, se contentant de la position à laquelle il avait plu à Dieu de la faire naître ou de l'appeler, supportant l'injustice et l'oppression comme un moyen de salut, et ne cherchant que l'occasion de faire tout le bien possible à ses semblables.

Chaque individu a le pouvoir incontestable, si telle est sa volonté, d'abdiquer les droits et les privilèges qu'il tient de sa naissance ; mais la question change lorsqu'il s'agit des intérêts immortels que les liens de parenté nous obligent à surveiller et à défendre. Milly, qui envisageait toutes choses au point de vue de la religion chrétienne, était moins affectée de la sévérité et des rigueurs de l'administration de Tom Gordon, que de la réputation d'immoralité que cet homme infligeait à la plantation. Tomtit, espiègle et joyeux enfant, avait gagné l'affection de son maître, qui l'avait attaché à son service personnel et le traitait avec douceur, lui faisant mille cajoleries, comme il eût fait à un joli épagneul ; il prenait un plaisir tout particulier à lui apprendre à boire et à jurer, et s'amusait beaucoup de voir un enfant de cet âge s'enivrer et blasphémer ! En vain Milly, qui usait de plus de franchise que tout autre envers Tom Gordon, risquait-elle quelques observations sur ces extravagances, il s'en moquait en riant ou en jurant, suivant son humeur.

Milly se résolut à suivre, avec son jeune favori, les proscrits dans leur fuite, mais peut-être n'eût pas réussi à accomplir ce projet, sans un incident

qui fit encourir à Tomtit la disgrâce du maître. Celui-ci, pour punir l'enfant de quelque tour d'espièglerie, l'avait frappé avec une injustice aussi cruelle qu'il mettait d'empressement déraisonnable à lui prodiguer des caresses, dans d'autres moments ; et le pauvre petit, tout endolori et tout tremblant de cette rude correction, se trouva, tout à coup, disposé à quitter l'habitation avec le premier venu qui lui proposerait de l'emmener.

Une autre surprise pour tous fut d'apprendre que le serviteur intime, le confident de Gordon, Jim, était un des plus ardents à réclamer l'évasion. Cet homme, d'un caractère à la fois hardi, adroit, fin et rusé, mélange qui se rencontre souvent dans la race nègre, était resté, pendant plusieurs années, le favori en chef et sans rival de son maître. Il n'avait jamais manqué ni d'argent, ni des jouissances qu'il procure, et, comme les bouffons des anciennes cours, il avait, outre la charge de faire rire le seigneur, le privilège de dire impunément tout ce qui lui passait par la tête. Un des esclaves exprima son étonnement, que Jim, dans sa position exceptionnelle, pensât à fuir avec eux. Celui-ci hocha la tête d'une manière significative et dit :

— Le fait est, frères, que je commence à en avoir assez de cette situation ; moi et mon maître nous avons tout en abondance et en commun, c'est vrai ; mais j'aime mieux en avoir peu et que ce peu soit à moi ; et puis je ne veux me marier que quand je trouverai une femme qui m'appartiendra à moi seul et pas à d'autres ; c'est une idée à moi, et j'y tiens !

Les proscrits avaient coutume de s'assembler toutes les nuits, dans les bois voisins de la savane, afin de concerter leurs plans d'évasion ; Jim, qui avait la liberté d'aller et venir où et quand bon lui semblait, liberté qui le rassurait sur la crainte d'être découvert, avait toujours à sa disposition une excuse plausible pour justifier son absence, si l'on s'en était inquiété. Dévoué à tous les exercices profanes, sans respect comme sans dévotion, il n'assistait aux prières et aux réunions religieuses des nègres que pour en travestir les pratiques, en imitations burlesques pour le plus grand gaudissement de son maître et de ses amis, et, lorsqu'on lui demandait le motif qui l'avait fait manquer à l'appel du seigneur, il répondait avec un malicieux clignement de l'œil, qu'il avait assisté à la prière du matin !

— Il me semble, Jim, dit Tom qui se trouvait, un matin, en veine de joyeuse malice, que vous ne faites plus autre chose depuis quelque temps, que d'aller à la prière ; ça ne me va pas beaucoup, et je veux que vous cessiez ce manège. C'est, sans doute, quelque tour de votre façon que vous

allez me jouer, et je veux y mettre ordre… faites attention… n'y retournez plus, ou je vous donnerai…

Nous ne dirons pas le cadeau dont Tom était dans l'habitude de le gratifier en cas de désobéissance.

Quel embarras pour Jim ! Il lui fallait encore se rendre cette nuit dans les bois ; c'était même indispensable ; il eut recours alors à ses roueries de bouffon, pour endormir la surveillance du maître, en le divertissant. Il se mit à chanter, à danser, à contrefaire les sermons, simula des réunions pour la prière, mêlant les choses saintes et profanes dans un tourbillon de rires bruyants. Tout cela pour amuser un maître fainéant, qui avait devant lui une journée dont il ne savait que faire, et qui, pendant ce temps, recueillait ses pensées, ce qui n'était pas une petite affaire. Tom réfléchit plus à son aise, Tom alla même se coucher, vers le soir, sous la véranda ; tout en fumant son cigare, il se disait à lui-même :

— Que ferais-je, si Jim n'était plus là pour me distraire ?

Celui-ci, par gloriole, s'était aventuré à demander à son maître la liberté d'une heure, qu'il employa à se rendre au camp des fugitifs. C'était payer d'audace, après la défense formelle qui lui avait été faite le matin ; mais Jim s'en remit à son intelligence, le seul Dieu qu'il eût appris à adorer, pour lui venir encore une fois en aide. Il s'achemina vers la maison pour être de retour avant le coucher de son maître, espérant éviter toutes questions sur l'emploi de son temps et sur sa promenade.

Le rendez-vous général était fixé entre deux et trois heures du matin ; toute la troupe devait partir et, avant l'aube, avoir fourni la première étape de son pèlerinage vers la liberté !

Déjà le sentiment d'une nature nouvelle commençait à se présenter à l'esprit de Jim, le sentiment de quelque chose de plus grave, de plus posé, de plus mâle que la vie décousue qu'il avait menée jusque-là ; son cœur battait d'un espoir étrange et inconnu. Tout à coup, sur les limites de jonction du bois avec la plantation, il se rencontre face à face avec Tom Gordon, envoyé là, sans doute, par son mauvais génie ou sa mauvaise étoile.

— Que Dieu me vienne en aide, s'il y a un Dieu ! s'écria Jim. Tâchons de m'en tirer le mieux que je pourrai.

Et tout en parlant ainsi, il aborda son maître avec l'air d'assurance qui lui était habituel.

— Jim, d'où venez-vous ? je vous ai déjà vainement cherché.

— Dieu vous garde, mon doux maître, je viens du meeting.

— Ne vous ai-je pas dit, gredin, que je ne voulais plus que vous retourniez à ces meetings ?

— Ah ! mon bon maître, mon divin maître, j'avais oublié cette défense ; j'ai été tellement bouleversé et les choses ont pris une tournure si étrange !

La grimace plaisante qui accompagna ces paroles, le ton dont elles furent dites et l'attitude d'un repentir affecté déridèrent un peu Tom, et, quoiqu'il conservât son air sévère, le rusé nègre s'aperçut bien vite de son avantage et se disposa à en profiter.

— Ma parole, si je ne suis pas à peu près mort ! Le vieux Pomp a prêché et m'a tellement rempli de grâce que j'en déborde ; il faut que je fasse quelque méchante action, sans quoi je vais être transporté quelque jour au ciel comme Élisée, et alors qui prendrait soin de mon doux maître ?

— Je ne crois pas du tout que vous reveniez d'un meeting, dit Tom, le regardant d'un air soupçonneux.

— Ah ! maître, vous me faites de la peine ! Moi qui croyais que vous me verriez tout rayonnant de la grâce ! moi qui ai chanté les louanges du Seigneur toute la soirée ! Ce vieux Pomp m'avait ébloui l'esprit.

— Je gagerais que vous ne vous rappelez pas un mot de ce qu'il a dit ? sur quel texte a-t-il parlé ?

— Le texte ? répondit Jim avec toute l'effronterie de l'assurance ; le texte était tiré du vingt-quatrième chapitre de Jérusalem, seizième verset.

— Eh bien ! qu'est-ce que ce texte ? voyons… je serais bien aise de le savoir.

— Eh bien ! maître, je crois que je puis vous le répéter, dit Jim avec une expression indicible de satisfaction malicieuse, le voici : « Vous me chercherez un jour et vous ne me trouverez pas. » C'est un texte grave et important, maître, et je vous engage à le méditer.

De fait, Tom eut l'occasion de pratiquer le conseil de son favori dès le lendemain matin, qu'après avoir juré, tempêté et tiré jusqu'à rompre le cordon de sonnette, il ne vit point paraître Jim. Il se passa cependant quelque temps encore avant qu'il pût croire au départ de l'esclave.

— Le chien d'ingrat ! s'écria-t-il, l'impudent vaurien ! qui n'avait jamais manqué de rien, et qui m'abandonne ainsi !

Tom mit tout le pays à sa poursuite ; nombre d'autres esclaves s'échappèrent aussi des autres habitations. Il y eut à ce moment une rumeur générale dans toute la contrée. *La Trompette de la liberté* entonna ses

lamentations, et des articles ayant en tête : « Les résultats de l'instruction des abolitionnistes », « Desseins incendiaires et secrets » parurent, coup sur coup, dans les feuilles de ce journal.

On ordonna, dans tout le pays, une recherche minutieuse et complète des personnes atteintes ou soupçonnées d'abolitionnisme, et des mesures immédiates furent prises pour les obliger à s'expatrier.

Un ou deux propriétaires respectables, qui lisaient *L'Ère nationale*, reçurent la visite de plusieurs membres d'un comité de vigilance, institué *ad hoc*, qui leur enjoignirent de renoncer à ce journal ou de quitter l'État ; et quand l'un d'eux voulut se prévaloir de ses droits de *citoyen libre*, et demanda ce que le comité pourrait contre lui s'il persistait à réclamer l'exercice de sa liberté individuelle, on lui répondit tout simplement : « Si vous refusez de vous soumettre aux prescriptions du comité, vos récoltes seront incendiées, vos bestiaux confisqués, et si vous persévérez dans votre résistance, votre habitation sera brûlée sans que vous puissiez reconnaître ni accuser personne. »

Quand ce digne homme demanda si de tels actes étaient compatibles avec la liberté, on lui répondit que la liberté consistait dans le droit et le pouvoir que s'attribuait le comité de soumettre tout à sa volonté, et qu'il ne se trouverait libre qu'autant que chacun de ses membres aurait le droit et le pouvoir de le maltraiter, tant qu'il s'opposerait à la volonté du peuple !

Cette doctrine moderne de liberté a été mise dernièrement en pratique d'une manière frappante, dans les nouveaux États envers nos frères et sœurs qui ont fait, avec un merveilleux empressement, l'abandon de leurs principes, de leurs biens et de leurs personnes !

Il est presque inutile d'ajouter que ces *deux excellents hommes*, pour nous servir du langage de leurs conquérants, se soumirent en définitive et en furent quittes pour le pillage général de leurs habitations, surtout des provisions de bouche, qui devaient figurer au banquet triomphal en l'honneur de l'ordre et de la loi, par *les bandes alliées des immortels et glorieux Coons*, satellites éprouvés de ce Tom Gordon, dont ils partageaient les exploits. Bien que cette association ne jouît pas des avantages de la prière et des lectures de la Bible, ordonnées aux troupes envoyées plus récemment des États du Sud ; pour battre le tambour missionnaire des droits de l'État, et des principes de l'ordre et de la loi sur nos frontières, elle était disciplinée de façon à mériter les éloges du régiment du colonel Buford !

Tom Gordon était le promoteur et le chef de toutes ces exactions. Il accusa Clayton de la disparition de ses esclaves, et il suivit sa piste avec toute la sagacité d'un limier. L'outrage qu'il avait fait à cet honorable citoyen, dans la forêt, loin d'être pour lui un sujet de honte et de discrétion, était hautement proclamé partout, avec l'arrogance du triomphe ! Tom chevauchait avec son bras en écharpe comme un héros blessé, et recevait, sur son chemin, les témoignages touchants et les démonstrations les plus flatteuses pour son esprit et son amabilité ; mais sa chasse aux esclaves ayant été malheureuse, sa colère et sa méchanceté n'eurent plus de bornes, et pour se dédommager de la mauvaise chance de ses poursuites, il résolut de soulever contre Clayton l'animosité la plus implacable des planteurs qui vivaient dans le voisinage de la plantation des Magnolias dans la Caroline du Sud.

Cette entreprise lui offrit peu de difficultés ; nous avons déjà vu, en effet, quel sourd mécontentement avait excité la conduite que menaient Clayton et sa sœur dans leur État. Tom Gordon avait connu au collège le fils aîné d'une des familles des environs, jeune homme aussi débauché que lui ; en apprenant que Clayton s'était retiré à Magnolia Grove, il accepta avec empressement l'invitation de son camarade, qui l'avait engagé à lui faire une visite, dans le dessein bien arrêté d'arriver, par quelques insinuations perfides, à nuire à l'homme dont il s'était déclaré le mortel ennemi !

OceanofPDF.com

55
La liberté despotique

Le lecteur vient de voir Clayton à son habitation des Magnolias, reprenant peu à peu sa santé et ses forces ; il y avait été accompagné par Frank Russel, mais il ne trouva pas dans sa retraite la tranquillité qu'il désirait. Les habitudes de l'intimité peuvent régner longtemps entre deux hommes qui ont toujours marché vers un but honorable, et elles survivent même aux circonstances indépendantes de la volonté, qui ont pu les interrompre quelquefois.

Russel ne pouvait se passer de la société de Clayton ; il admirait dans son ami des qualités qu'il ne se reconnaissait pas : à la première nouvelle de sa maladie, il s'empressa d'accourir auprès de lui pour l'engager à voyager ensemble, et il l'entoura de mille témoignages d'affection et de sollicitude.

Clayton n'avait pas vu sa sœur depuis qu'il avait été blessé, soit que son temps eût été rigoureusement pris, soit qu'il leur fût impossible à tous deux de se communiquer leurs chagrins par une entremise digne de leur confiance.

La présence de Gordon n'était pas sans troubler la tranquillité de cette retraite : comme le fil électrique attire à lui le fluide, Gordon concentrait sur sa personne le mécontentement général. Il assistait à toutes les fêtes et parlait beaucoup ; il écrivait dans les feuilles du jour, et, avant trois semaines de séjour, il s'était formé autour de lui un cercle intime de jeunes têtes chaudes, toutes disposées à extirper l'abolitionnisme. Anne et son frère ne virent pas venir avec regret le terme de cette hospitalité dont on fait preuve dans le Sud, surtout lorsqu'on est en bonne humeur.

Un beau jour, on vint annoncer à Clayton que trois personnes de sa connaissance désiraient le voir et lui parler. En entrant au salon, il se trouva en présence de son plus proche voisin, le juge Oliver, vieux gentleman au regard doucereux, appartenant à une famille notable. Le juge Oliver était accompagné de Mr Bradshaw, que nous avons déjà fait connaître, et de Mr Knapp, riche planteur, homme de talent et d'énergie, ancien représentant

de son pays au Congrès. Leur contenance embarrassée indiquait clairement qu'ils n'étaient pas venus pour traiter un sujet agréable.

Il est difficile d'entrer en matière quand il s'agit d'une communication quelque peu blessante à faire à une personne qui vous accueille avec une exquise urbanité ; après quelques phrases banales sur le temps et les récoltes, on se regarda, comme pour se demander comment on entamerait le sujet réel de l'entrevue.

— *Mister* Clayton, dit enfin le juge Oliver, nous nous voyons forcés, bien à regret, d'aborder avec vous une question pénible ; nous avons pour votre famille et pour vous la plus sincère estime. J'ai personnellement connu votre honorable père, et j'ai joui d'avance du plaisir de vous avoir pour voisin : je serais vraiment désolé d'avoir à vous dire quoi que ce soit de fâcheux, mais je me trouve dans la nécessité de vous faire observer que la doctrine que vous professez à l'endroit de l'esclavage, est tout à fait en opposition avec nos institutions et nos lois, et qu'elle ne saurait être tolérée davantage parmi nous. Vous savez qu'apprendre aux esclaves à lire et à écrire est interdit sous les peines les plus sévères ; nous avons été coulants sur l'interprétation de cet article ; quelques infractions à la loi en faveur d'esclaves méritants sont passées inaperçues ; mais un système tout entier, organisé dans ce sens, est incompatible avec la légalité, et ne peut être supporté plus longtemps ; il nous impose donc l'obligation de donner à la loi sa pleine exécution.

— Je fais à mon pays adoptif, dit Clayton, l'honneur de supposer que cette loi est un reste de barbarie, que le christianisme doit considérer comme une lettre morte ; j'ai adopté ce système en toute bonne foi, dans la conviction que je ne pouvais rencontrer d'obstacles en accomplissant ce qui est réclamé par Dieu lui-même et par l'opinion de notre époque.

— Vous êtes dans une erreur profonde, répondit Mr Knapp d'un ton décidé, si vous croyez que ces lois nous soient indifférentes ; elles se fondent sur nos institutions mêmes et sont la sauvegarde de nos propriétés et de notre sécurité personnelle. Instruisez la population nègre, et tout l'échafaudage de nos institutions s'écroule ; nos nègres ont déjà un degré de sagacité qui les rend indociles au frein ; ouvrez la porte à leur intelligence, et l'on ne sait où cela pourra nous mener. Je n'admets pas même l'exception articulée par le juge Oliver ; car, généralement, les nègres que nous appelons méritants sont précisément ceux que nous devons surveiller davantage : leur sagacité est un défaut. Lisez dans l'histoire les détails de

l’insurrection de Charleston ; quels sont les hommes qui l’ont excitée ? Ceux qui avaient appris à lire ! Mon père était un des magistrats qui siégèrent dans ce procès, et il m’a répété souvent que pas un individu de caractère méprisable, ne figurait parmi les accusés : ils se distinguaient tous par leurs sentiments élevés. Voyez, par exemple, Denmark Vesey, qui était à la tête du complot : il avait servi trente ans le même maître ; c’était un homme de confiance, et lorsqu’il obtint sa liberté, il devint l’objet de l’estime et de l’attachement de tous. Mon père fut le premier à faire observer qu’il ne fallait pas l’arrêter, qu’il ne pouvait avoir trempé dans une pareille affaire. Les meneurs sont ceux qui savent lire et écrire ; ils sont, pour ainsi dire, les enrôleurs des conjurés, et ils sont discrets comme la tombe ; pas un mot ne transpire ; ils meurent avec leur secret ; que cela soit donc un avertissement pour nous !

— Mais, vous imaginez-vous, reprit Clayton, qu’en refusant l’instruction à des hommes de cette énergie et de cette intelligence, vous leur ôterez les moyens de s’instruire par eux-mêmes ? ils s’instruiront en dépit de toutes nos précautions, et ces précautions mêmes ne feront que les irriter contre vous ! En effet, il est évident qu’ils puisent dans notre commerce un degré de culture qui leur en fait désirer le développement ; toutes les barrières que vous leur opposerez ne serviront qu’à stimuler leur curiosité, et vous leur ferez sentir, par là, la jouissance d’user contre nous de ce qu’ils auront conquis sur nous ; dans ma pensée, le plus sûr moyen de prévenir l’insurrection est cette éducation systématique, qui répandra sur eux cette culture qui fait notre supériorité, et, plus ils se montreront dignes de jouir de leurs droits, plus nous devrons leur en octroyer.

— Non pas, non pas ! interrompit Mr Knapp, frappant le parquet de sa canne ; nous ne sommes pas disposés à abdiquer ainsi notre pouvoir, ni à permettre de semblables pratiques ; nous devons nous opposer énergiquement à ces innovations, et, pour mon propre compte, je n’aime pas ce système d’études religieuses qu’on leur inculque : cela éveille leurs esprits et les fait désirer d’aller plus avant ; c’est une imprudence, je l’ai toujours dit… et puis leur faire étudier la Bible !… mais la Bible est le livre le plus séditieux que l’on puisse mettre entre leurs mains ! ils ont l’esprit continuellement surexcité, et ce n’est pas là notre affaire !

— Quels principes émettez-vous là ? quelle est donc cette doctrine qui s’appuie sur de pareils arguments ?

— Cette doctrine, repartit Mr Knapp, est la sauvegarde de millions et de centaines de millions, et nous ne devons pas risquer le montant assuré de nos propriétés contre une doctrine purement imaginaire ; il ne faut pas laisser mettre en pièces l'édifice social ; il faut prendre les choses comme elles sont ! J'ai, pour le moment, *mister* Clayton, une communication d'une autre nature à vous faire, ajouta-t-il avec animation, et en se promenant à grands pas. On a découvert que vous receviez, par la poste, des documents incendiaires, et cela est illicite, vous ne l'ignorez pas…

À cette interpellation, le rouge monta au visage de Clayton et ses yeux flamboyèrent.

— De quel droit, dit-il, scrute-t-on ma correspondance ? ne suis-je plus un homme libre ?

— Non, reprit Mr Knapp ; vous ne l'êtes pas de recevoir des lettres qui jettent l'inquiétude chez tous vos voisins ; vous n'êtes pas libre de garder chez vous de la poudre qui peut incendier les habitations qui touchent la vôtre ; nous sommes forcés d'intercepter les lettres dans cette prévision, et aucune personne suspecte n'est autorisée à recevoir des correspondances sans être surveillée ; ne vous rappelez-vous pas que la correspondance générale a été décachetée à Charleston ? que des renseignements abolitionnistes y ont été découverts et jetés au feu, et que ce qu'il y a de plus respectable parmi les citoyens, assisté du clergé en robes de cérémonies, a confirmé la sentence qui prescrivait cette mesure ?

— Je crois, permettez-moi cette observation, *mister* Knapp, dit le juge Oliver en s'interposant d'un ton mielleux, que votre zèle vous entraîne plus loin que vous ne le voulez. J'aime mieux espérer que Mr Clayton se pénétrera de la légitimité de notre argumentation, et se dispensera, dorénavant, de recevoir ces documents incendiaires.

— Je ne reçois aucun document incendiaire, interrompit vivement Clayton ; je reçois des journaux opposés à l'esclavage : ils paraissent à Washington ; ils sont rédigés avec bon goût et ne dépassent jamais les limites d'une discussion modérée : je les apprécie en homme qui veut connaître les deux côtés de la question.

— Soit, dit Mr Knapp ; mais vous voyez l'inconvénient des esclaves qui savent lire : s'ils ne lisaient pas vos journaux, il n'y aurait pas lieu de les recevoir ; de pareils arguments colportés dans toute la plantation ! ah ! c'est au diable à vous en tenir compte !

— Il y a, reprit le juge Oliver, des droits individuels que nous devons sacrifier au bien public, quoi qu'il puisse nous en coûter. J'ai parcouru le journal en question, et j'ai reconnu, je dois l'avouer, que ses articles étaient parfaitement convenables ; mais, dans notre condition particulière et, disons-le, fort critique, je crois que de telles lectures faites par les esclaves de notre voisinage sont fort dangereuses pour nous !

— Je m'étonne, en ce cas, que vous ne supprimiez pas vos propres journaux ; car autant de discussions autant d'excitations à la révolte !

— Ne remarquez-vous pas, *mister* Clayton, dit Mr Knapp, que vous nous avez produit suffisamment de raisons pour que nous puissions en conclure que les esclaves ne doivent pas apprendre à lire ?

— Sans doute, répondit Clayton, s'ils doivent rester toujours esclaves, et si nous n'avons pas l'intention de les émanciper.

— Ils doivent toujours rester esclaves, dit Mr Knapp avec emportement ; c'est leur condition définitive ; il ne doit plus y avoir désormais à discuter l'émancipation !

— Alors, que Dieu vous pardonne, dit Clayton avec solennité ; croyez-moi, car telle est ma pensée : en résistant à l'affranchissement de l'humanité, vous luttez contre Dieu lui-même !

— Il ne s'agit pas de l'affranchissement de l'humanité, reprit Mr Knapp avec précipitation ; l'humanité n'est pour rien là-dedans : il s'agit d'une race inférieure exclusivement destinée à la servitude ; la Bible le dit formellement.

— Pourquoi donc ne la leur enseignez-vous pas ? dit Clayton avec le plus grand sang-froid.

— Pour en finir avec cette discussion, dit Mr Knapp en se promenant avec agitation de long en large, je vous dirai qu'il n'y a pas là matière à plaisanterie : nous sommes venus ici en amis, pour vous donner un avis officieux ; si vous ne le suivez pas, nous ne répondons pas des conséquences que pourra entraîner votre refus. Réfléchissez, au moins à cause de votre sœur, si vous persistez à ne pas vous préoccuper de votre propre intérêt.

— J'honore assez l'esprit chevaleresque de la Caroline pour penser qu'une femme n'a rien à craindre en pareil cas !

— C'est vrai, dit le juge Oliver, mais ce sujet jette la perturbation dans les esprits : vous devez vous rappeler qu'un commissaire du Massachusetts étant venu ici, sa présence excita du trouble au point de nous contraindre à

lui signifier d'avoir à quitter la cité, lui et sa sœur, jeune fille de la plus grande distinction ; nous ne pouvions prévoir les conséquences qu'entraînerait la prolongation de leur séjour parmi nous. Il ne fallait pas souffrir que la populace nous dictât ses lois. Pensez-vous que l'incendie, une fois allumé, n'irait pas plus loin que vous ne voudriez, et que vous seriez maître d'arrêter ses progrès ?

— *Mister* Clayton, dit Mr Bradshaw, qui s'était jusqu'alors abstenu de parler, vous voyez que nous traitons un sujet pénible : néanmoins, nous sommes venus vers vous avec des intentions amicales ; nous apprécions la noblesse de votre caractère et l'excellence de vos raisons, mais il y a dans la multitude un élément de trouble qui gagne de proche en proche et qui devient menaçant ; j'en ai conféré avec miss Anne, il y a quelques mois, et je lui ai fait part de mes impressions ; maintenant, donnez-nous seulement votre parole que vous suivrez une tout autre voie, et nous pourvoirons, de notre côté, au maintien de la tranquillité publique.

— Vous me demandez une chose qui exige de sérieuses réflexions, répondit Clayton ; et comme je ne veux point enfreindre les lois de mon pays, je ne vois pas d'autre choix que de m'éloigner d'ici.

— Nous en serions désolés…, dit le juge Oliver, mais nous voulons encore espérer que vous pèserez l'importance des motifs qui ont inspiré notre visite.

— La nécessité est le texte des tyrans, dit Clayton en souriant.

— C'est un texte assez puissant, repartit le juge Oliver en souriant aussi, mais je suis content d'avoir eu avec vous cette conférence ; je puis, à présent, calmer un peu les têtes fougueuses de nos jeunes voisins ; peut-être aussi puis-je prévenir bien des malheurs !

Après une conversation générale, la société se sépara, et Clayton chercha sa sœur et Frank pour recueillir leurs avis.

Anne fut indignée, mais de cette indignation franche qui est une des qualités de la femme : elle ne ressentait pas pour son frère les inquiétudes qu'avait éprouvées Clayton lors d'un soulèvement d'esclaves dont il avait été le témoin et pendant lequel il ne pouvait s'empêcher de trembler pour sa sœur.

— Je crois, dit Anne, qu'il serait préférable de jeter le masque et faire justice de cette liberté hypocrite dans laquelle on nous berce dans ce pays.

— Hélas ! dit Frank Russel, notre république est comme celle de Venise ! Ce n'est ni une démocratie, ni une oligarchie ; la populace est son armée

régulière ; nous sommes sous le *conseil des Dix*, qui a les yeux partout ; nous sommes libres jusqu'à concurrence de ce qu'il veut ; passé cela, plus de liberté ! Les propriétaires ne voient que leurs intérêts, et la populace leur sert de chiens de garde. Les sages avis qu'ils nous donnent peuvent se formuler ainsi : « Si vous n'y prenez garde, je lâcherai mes chiens sur vous, et je ne réponds pas de ce qui pourra en arriver ! »

— Et vous appelez cela de la liberté ? s'écria Anne avec indignation.

— Oh ! dit Clayton, c'est tout un monde de faussetés ! nous couvrons ces actes du nom de *liberté*, parce que liberté est un mot séduisant… et qu'est-ce, après tout, que cette liberté dont on fait tant de bruit ? un nom… rien qu'un nom ! Nous sommes tous esclaves ; personne n'est complètement libre, si ce n'est Robinson Crusoé dans son île déserte ; et encore qu'y fait-il ? il déchire son linge par lambeaux pour en faire des signaux de détresse, tant est grande son envie de revenir à l'esclavage.

— Qu'on dise ce qu'on voudra, reprit Anne avec chaleur, je soutiens, moi, que la liberté existe ; cette noble fierté et cet enthousiasme, qui dans tous les siècles ont animé l'esprit des hommes, ne doivent pas être de vains mots ! Qui ne se sent transporté en écoutant ces vers de l'hymne *La Marseillaise :*

Amour sacré de la patrie
Conduis, soutiens nos bras vengeurs !
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs !

« N'est-ce pas là de la réalité ?

— Ce sont des fictions séduisantes, dit Russel, qu'il faut se garder d'approfondir ! Vulgairement, liberté veut dire la permission donnée à moi, à vous, et à ceux de notre rang, de faire ce que nous voulons ; cela est charmant, sans doute, pour les privilégiés placés sur le haut de l'échelle sociale ; mais pour ceux qui sont en bas, c'est autre chose !

— Ce langage manque de générosité, dit Anne les larmes aux yeux. Quant à moi, je vais plus loin… Je dis qu'il y a des âmes nobles, pour lesquelles l'amour de la liberté signifie l'amour du droit et le désir que tout être jouisse paisiblement et sûrement de ce qui lui appartient. Ce n'est ni pour ma liberté à moi, ni pour notre liberté à nous, mais pour la liberté de tous et le maintien de ses principes, qu'il faut lutter.

— Une pareille doctrine mettrait le monde en feu, repartit Russel ; est-ce qu'il y a jamais eu de gouvernement libre ? Quelle nation a jamais respecté les droits du faible ? Ce sont là des théories à renvoyer aux calendes grecques ! n'allons pas nous sacrifier pour la défense d'*un mot* : quant à moi, à vous parler franchement, je ne suis guère effrayé de leurs menaces. Je crois vous l'avoir dit : *la main de Joab se montre !* Tom Gordon va *faire sa ronde dans le voisinage*, et vous pouvez être persuadés que c'est lui qui sème la peur et qui agite les esprits ; c'est un gaillard capable de tout, hormis le bien, et je serais effrayé moi-même s'il soulevait la populace. Faites ce que vous voudrez, il n'y a pas de remède au mal que je déplore comme vous. Vos meilleurs amis diront : « Le pauvre garçon ! nous l'avions pourtant averti. » Les indifférents diront nonchalamment, les mains dans leurs poches : « C'est bien fait pour lui ! »

— Je ne crois pas, dit Clayton, que nous ayons à craindre immédiatement des actes de violence.

— Si Tom Gordon est dans le camp, vous êtes dans une trompeuse sécurité. Il y a dans le voisinage deux ou trois jeunes écervelés qui, dirigés par l'énergie sauvage de Tom, marcheront où et quand on voudra, et vous savez qu'avec quelques pintes de whisky, on achète facilement la canaille !

La suite des événements démontra que Russel avait raison.

La chambre à coucher de miss Anne était située au fond du cottage, en face du bosquet derrière lequel se trouvait son école. Vers une heure de la nuit, elle fut réveillée en sursaut par l'éclat d'une lumière qui lui fit croire que l'habitation était en feu ; en même temps, elle s'aperçut que l'air résonnait de sons discordants. C'était un bruit de casseroles et de batterie de cuisine, mêlé à la voix sourde des cornets et aux cris perçants d'une réjouissance sauvage, entrecoupée d'infâmes jurons et de cyniques imprécations. Elle revint à elle en remarquant que le bâtiment de sa classe était en feu, et que les flammes serpentaient dans le feuillage des beaux arbres qui l'entouraient, semblant se communiquer à l'atmosphère tout entière. Elle se leva aussitôt, s'habilla à la hâte ; quelques secondes après, Clayton et Russel frappaient à sa porte ; tous deux avaient les traits pâles et bouleversés.

— Ne craignez rien, dit Clayton de ce ton qui signifie qu'il y a beaucoup à craindre… Je vais leur parler.

— Vous n'en ferez rien, dit Frank Russel ; à quoi bon ? C'est aujourd'hui leur jour d'héroïsme : ces hommes sont poussés par des meneurs, et

surexcités par le whisky ; votre présence ne ferait que les irriter contre vous, et donner plus d'élan à leur folie furieuse ! Laissez-moi faire… je connais mieux que vous cette engeance, et je sais comment m'y prendre. D'ailleurs, ma conscience ne m'empêchera pas de dire et faire tout ce qui convient dans ce moment critique, et je suis sûr de venir à bout de cette meute criarde. Vous, Clayton, veillez sur votre sœur jusqu'à mon retour… Je vais entraîner toute la troupe, là-bas, chez Muggins, où je les laisserai s'enivrer à discrétion !

Et soudain Frank se déguisa sous un vieux paletot à longs poils, se fit d'un foulard une cravate des plus extravagantes, se couvrit la tête d'un chapeau défoncé, ancienne coiffure d'un des serviteurs de la maison, et ainsi accoutré, s'esquiva par la porte de devant et disparut en s'enfonçant dans l'épaisseur des taillis. Il s'aperçut, tout d'abord, que Tom Gordon ne se trouvait pas parmi les perturbateurs. *À merveille*, se dit-il, et se hissant sur un vieux tronc d'arbre renversé, il commença une harangue dans le jargon familier à ses auditeurs, et qu'il possédait parfaitement à l'aide de son talent tout particulier pour la plaisanterie ; il provoqua bientôt un rire universel, et à force d'encenser leur bravoure et de caresser leur vanité, il parvint à les maîtriser. Ils poussèrent en chœur une triomphante acclamation, et consentirent à aller avec l'orateur célébrer leur gloire chez Muggins. Frank tint la promesse qu'il avait faite à ses amis et ne quitta nos héros que lorsqu'ils furent assez complètement ivres pour se trouver dans l'incapacité absolue de faire le moindre mouvement.

Le lendemain matin, vers neuf heures, il trouva Clayton et Anne qui déjeunaient.

— Écoutez, dit-il à Clayton en s'asseyant, parlons sérieusement une fois pour toutes. Vous êtes vaincu, vos projets d'émancipation graduelle ou de réforme quelconque ont avorté, et s'il vous prend fantaisie de leur donner suite, c'est dans les États du Nord qu'il faut l'entreprendre. Il y a cinquante ans, des projets semblables aux vôtres ont été pris en considération par les esprits sérieux du Sud, mais ces temps-là ne sont plus. Du jour où l'on a commencé à ouvrir des territoires nouveaux pour l'esclavage, le prix de cette sorte de propriété s'est élevé successivement, et dans cette position, l'émancipation est devenue une impossibilité. Or, à l'impossible nul n'est tenu ! Ces propriétaires ne forment, il est vrai, qu'un quart de la population de nos États du Sud ; mais, néanmoins, les trois autres quarts, qui n'ont en réalité qu'une existence dépendante du premier, votent comme on les fait

voter, et sont, d'ailleurs, beaucoup trop ignorants pour prendre quelque initiative que ce soit. Les bouches du Nord sont bourrées de coton, et on aura soin de les tenir toujours pleines pour les empêcher de parler, et tant que le régime actuel conviendra. Ce sont de bonnes gens, sans souci, possédant chevaux, voitures et tout le confortable, qui dorment paisiblement sur leurs moelleux oreillers, sans s'inquiéter que c'est de nous que leur vient l'abondance. Si, par hasard, quelqu'un d'entre eux se réveille et veut risquer quelques observations, c'est à qui lui fermera la porte au nez en lui disant : « Cela n'est pas de votre compétence. » Alors le brave se rendort, tout en murmurant que nous manquons de procédés à son égard, Ah ! c'est qu'ils ont leurs fanatiques là-bas, et nous ne voulons pas nous donner la peine de les mettre à la raison. Ils ameutent la foule, chassent de leurs villes les ministres et les éditeurs, et ceux qu'ils envoient au Congrès ne sont que leurs souffre-douleur. Il y a bien, par-ci, par-là une exception, mais cette exception ne fait que confirmer la règle. Il y a dans le Nord de la sympathie pour les réformateurs, et c'est là seulement, croyez-moi, que vous pourrez faire quelque bien, s'il y a réellement du bien à faire !!!

— Eh bien ! alors, dit miss Anne, puisque nous devons quitter cet État, j'irai quelque part où je puisse donner suite à mes projets, car je ne veux pas interrompre l'œuvre que j'ai commencée.

OceanofPDF.com

56
Fuite et liberté

Les fugitifs qui se dirigeaient vers le nord étaient divisés en deux familles : Harry, Lisette, Tiff et ses deux enfants formaient celle dont Harry était considéré comme le chef, Lisette comme la nourrice, et Tiff comme le serviteur.

L'argent que Clayton leur avait procuré les mettant à même de se procurer grandement le nécessaire, ils n'eurent aucune difficulté à trouver passage sur un petit navire en partance pour New York.

Jamais Harry ne ressentit plus vivement les joies de la liberté, que lorsqu'il fut en pleine mer, sur l'embarcation aux ailes blanches qui voguait avec rapidité vers le port lointain du salut !

Avant d'approcher de la côte de New York, tout changea subitement d'aspect, le ciel bleu s'assombrit tout à coup, la mer unie à sa surface semblait cacher une trahison ; elle souleva bientôt ses vagues furieuses, et le navire fut frappé en tous sens par la violence des vents. Il s'enfonçait et tournoyait sous la pression de l'orage qui se déclarait ; Lisette et les enfants jetaient les hauts cris ; le vieux Tiff faisait de son mieux pour les calmer ; il assurait son équilibre sur le plancher de la cabine, prenait les enfants dans ses bras et leur rappelait la lecture que leur avait faite Nina de la tempête du lac de Génésareth, quand Jésus, à l'arrière de la barque, sommeillait paisiblement, comme il doit le faire encore maintenant, ajoutait-il ; aussi il faut avoir confiance en lui… car il est toujours avec nous…

— Oh ! que ne s'éveille-t-il pour nous sauver ! s'écria Teddy inconsolable ; j'ai peur de tout ce bruit : que va-t-il nous arriver ?

Avant la fin du jour la tempête avait redoublé de furie, et les angoisses de la nuit suivante ne peuvent être dépeintes que par ceux qui les ont éprouvées. L'embarcation semblait par moments s'enfoncer dans l'abîme ; sa carcasse craquait de toutes parts, et ses planches se disjoignaient ; les vagues en courroux heurtaient avec un fracas sinistre les parois du frêle esquif, et lui imprimaient une sorte de frisson comme celui de la fièvre à

une créature vivante. Ce spectacle de désolation, qui eût épouvanté les hommes les plus éprouvés par les vicissitudes de la navigation, portait dans l'âme des pauvres fugitifs une terreur indescriptible.

Le matin ne montra ses premières clartés que pour laisser apercevoir l'embarcation allant à la dérive, fatalement et sans espoir, sur une côte dont le nom est de funeste présage parmi les marins. La catastrophe prévue ne se fit pas attendre ; le navire s'engagea dans les anfractuosités des rochers, et les lames vinrent l'inonder de toutes parts. Tous les passagers cherchèrent sur le pont une dernière chance de salut ; un canot fut lancé à la mer, puis un autre, mais les vagues les engloutirent à l'instant. Lorsqu'on jeta le dernier, ce fut à qui se précipiterait vers cet espoir suprême ; car, en de pareils moments, la frayeur instinctive de la mort domine toute autre considération, et le canot fut bientôt rempli de ceux qui, familiers avec ce genre de péril, sont plus capables d'en sortir que de simples passagers.

Sur les débris du navire naufragé, le capitaine était resté debout, et avec lui Harry, Lisette, Tiff et les enfants.

— Passez, dit-il, en poussant vers le bord, Lisette qui se trouvait la première sous sa main.

— Mais, pour l'amour de Dieu, dit Tiff, sauvez les enfants ! Qu'importe qu'il n'y ait plus de place pour moi ! Veillez sur eux, ajouta-t-il, s'adressant à Harry.

Celui-ci sauta machinalement avec les enfants à bord, le capitaine vint ensuite et le canot fut complètement rempli.

— Oh ! sauvez, sauvez le pauvre Tiff ! criaient les enfants en étendant les mains vers leur vieil ami.

— L'embarcation est pleine ! s'exclamèrent une douzaine de voix.

Le canot se sépara du navire naufragé, flotta dans l'écume des vagues, et tantôt s'affaissant, tantôt se relevant, au gré du remous, il parvint enfin jusqu'au rivage. En jetant un regard en arrière, plusieurs des passagers aperçurent une vague qui se précipita en secouant sa crête écumeuse sur la quille du navire qu'elle rejeta au loin et qui vint se briser en morceaux contre le roc. Ce fut le tableau final de ce drame qui se dénoua en renversant sur le rivage les pauvres naufragés ruisselants et exténués de fatigue et de terreur !

Une foule de spectateurs, accourus avec ce bienveillant empressement qu'inspire une semblable catastrophe, recueillirent le malheureux équipage dans des chaumières où ils mirent à sa disposition du feu, des vivres et des

vêtements. Les enfants surtout excitaient la sympathie et étaient l'objet d'une attention particulière ; des mères du voisinage vinrent leur apporter des habillements, et ils eurent bientôt leur garde-robe remontée… Mais, hélas ! rien ne pouvait les consoler de la perte de leur vieil ami. En vain cherchait-on à les distraire, les chers petits, en leur offrant des gâteaux et mille autres friandises. Ils se tenaient étroitement embrassés et pleuraient en silence. Qu'importe l'enveloppe extérieure de l'objet dépositaire de toute notre affection en ce monde, rien ne saurait en réparer la perte ; car la tendresse a aussi sa place, même dans le cœur du plus pauvre et du plus ignorant ! Le dévouement de Tiff pour ces enfants avait été si constant, si prévoyant, si complet, qu'il leur était devenu impossible de s'accoutumer à vivre sans lui, et la désolation que leur causait sa perte semblait augmenter de jour en jour ; ils ne pouvaient tenir en place, ils couraient çà et là pour le rencontrer ; mais, hélas ! vainement : Harry qui les accompagnait les ramenait toujours inconsolés !

— Dis donc, Fanny, disait Teddy à sa sœur, après la prière et lorsqu'elle était couchée, est-ce que Tiff est parti pour le ciel ?

— Oh ! bien sûr, répondait Fanny, car si quelqu'un en est digne, c'est bien lui !

— Viendra-t-il nous chercher bientôt ? ajoutait Teddy, est-ce que tu crois qu'il consentirait jamais à y rester sans nous ?

— Je ne sais pas, répondait sa sœur, mais je voudrais bien qu'il vienne, car le monde est si triste !

Puis les pauvres chérubins s'assoupissaient. On lit dans un vieux livre que les larmes peuvent couler toute la nuit, mais que chaque matin ramène sa joie ; en effet, le matin suivant Teddy s'éveilla en sursaut et appela sa sœur avec de grands éclats de joie.

— Fanny, Fanny, Tiff n'est pas mort ! Je viens de l'entendre rire !

Fanny se dressa sur son lit et, à travers la cloison qui séparait la chambre à coucher de la cuisine, elle entendit distinctement le rire naïf et bruyant du vieux Tiff ; à coup sûr il ne pouvait y avoir une seconde paire de poumons capables de rivaliser avec le joyeux ho ! ho ! ho ! poussé par Tiff à pleine voix. Les enfants s'habillèrent à la hâte et ouvrirent brusquement la porte.

— Quoi ! mes chéris, c'est vous ! c'est bien vous ! ho ! ho ! ho ! fit Tiff en étendant les bras vers les enfants qui s'y précipitèrent.

— Oh ! Tiff, quel bonheur ! nous vous avons cru noyé, nous avons pensé à cela toute la nuit.

— Non, non, Dieu merci ! Tiff ne vous aurait pas laissés ainsi… À la bonne heure, quand vous serez grands et que vous pourrez vous passer de lui.

— Mais, Tiff, comment vous êtes-vous sauvé ?

— Mes enfants, par la voie la plus courte ; j'ai prié Dieu, je lui ai dit : « Mon Dieu, je ne te demande rien pour moi, mais pour ces pauvres enfants, si jeunes, si faibles ; je ne puis les abandonner seuls sur la route ! » Je l'ai supplié de me venir en aide, car c'est lui qui commande à la tempête et aux flots. Je ne sais pas bien quelle vague m'a soulevé, parce que j'avais perdu mes sens et que je n'y voyais plus ; mais ce que je sais, c'est qu'on m'a transporté dans une maison, qu'on m'a frotté avec de la flanelle, que je suis revenu à moi, et que je me suis mis à courir pour vous revoir, mes chers petits agneaux ! Je savais bien que je vous retrouverais ici. Maintenant, que le bon Dieu a été pour nous et avec nous, la bonne chance va nous arriver ; en dépit de la mer et de ses fureurs, j'ai toujours cette conviction.

Et Tiff tout joyeux partit d'un nouvel éclat de rire.

La seconde famille arriva ensuite ; elle avait marché sous la conduite d'Hannibal, par des voies et moyens que nous renonçons à décrire.

Harry obtint, par le patronage de ses amis, un emploi qui les plaça, sa femme et lui, dans une position satisfaisante.

Milly et son petit-fils, le vieux Tiff et ses enfants furent en mesure de louer des établissements contigus : Milly fut employée à la pâtisserie dans une maison de confiance et gagna bientôt de quoi faire aller gentiment son ménage, et Tiff déployait son zèle et son talent dans l'art culinaire.

Un an ou deux après cette installation, il arriva, dans la famille de nos jeunes amis, un incident d'une nature si romanesque, que nous hésitons à lui donner place dans ce récit véridique. La mère de Fanny avait laissé, entre autres parents, une tante du côté des Peyton ; cette femme, d'un caractère original, voulut léguer, à qui serait capable d'en jouir, une fortune qu'elle avait péniblement acquise. Elle s'était brouillée, un peu avant de mourir, avec ses héritiers directs et avait mis tout en œuvre pour les dépouiller de sa succession ; elle fit donc un testament qui instituait pour ses légataires les héritiers de sa nièce Sue, s'il en existait à l'époque de son décès, sinon ses biens revenaient de droit à l'asile des orphelins. Par hasard, des renseignements furent pris auprès de Clayton, qui fit constater l'identité de ces chers enfants et les mit en possession de l'héritage. Tiff en fut ravi, comme on doit le penser.

— J’ai toujours prédit, s’écria-t-il, que les enfants de miss Sue auraient de la chance et que Dieu tenait une porte ouverte à leur intention.

Fanny, qui était une belle fille de douze ans, fut mise sous la tutelle de Clayton et placée par ses soins dans une école, où son intelligence et sa personne prirent un rapide développement ; son frère fut mis en pension dans la même ville. Quant à Clayton, il fit l’acquisition, au Canada, d’un vaste terrain qui ne tarda pas à être d’un grand rapport ; il y installa ses esclaves, et cette plantation devint en peu de temps la plus riche et la plus belle du pays. Il y fit bâtir une magnifique résidence où il coula des jours heureux en compagnie de sa sœur, s’occupant tous deux d’améliorer la condition de ceux qui les entouraient. Les colons qui, dans l’origine, le regardaient avec froideur, finirent par l’aimer, et les améliorations qu’il introduisit dans sa propriété en eurent bientôt doublé la valeur ; Harry fut choisi par Clayton pour son intendant.

Une grande ferme, entourée de champs magnifiques semés de blé, témoignait, par l’entretien de ses dépendances, du travail et des soins qu’y employait Hannibal, qui, au lieu d’abattre des hommes, abat aujourd’hui des arbres pour défricher les forêts. Il consacre le temps qui lui reste, pendant les longues soirées d’hiver, à la lecture, et passe sa vie dans la plus entière sécurité. Son fils aîné explique les *Commentaires de César*, et souvent il répète ses leçons à son père, qui se montre naturellement fier de la supériorité de son fils et lui cède volontiers la palme du savoir.

Quant à notre ami Jim, c’est le boute-en-train de la colonie. La liberté l’a rendu un peu plus sérieux et plus grave, mais pas assez toutefois pour lui faire perdre son originalité ; aussi est-il vivement recherché dans toutes les réunions. Il a du cœur au travail et se trouve beaucoup plus heureux dans sa condition présente qu’au temps où il avait beaucoup à dépenser et peu à faire.

Il nous reste encore une petite confidence à placer dans notre récit, mais nous ne le ferons qu’avec réserve, pour qu’elle ne donne pas lieu à des interprétations mal fondées : nous ne devons point la passer sous silence néanmoins, ne fût-ce que pour rendre hommage à la vérité.

Anne Clayton, en visite chez une amie dans le New Hampshire, rencontra Livy Ray, la jeune personne dont elle avait entendu parler si souvent par Nina ; naturellement elles furent bientôt intimement liées et se firent, par suite, de fréquentes visites. Clayton reconnut dans Livy Ray la personne avec laquelle il s’était trouvé à la prison d’Alexandrie. Une affection

mutuelle s’établit entre les trois personnages, et comme toujours en pareil cas, cette fréquentation donna lieu à quelques interprétations malignes dont nous ne pouvons garantir l’exactitude ou la fausseté à notre lecteur, que nous laissons libre de choisir un dénouement de son goût.

OceanofPDF.com

57
Le beau temps après l’orage

Clayton avait besoin de se rendre à New York pour affaires : il n’y allait jamais sans apporter à Milly quelque petit souvenir de la part des vieux amis de la colonie ; Milly commençait à vieillir, mais ses yeux conservaient leur vivacité et son corps robuste n’avait encore rien perdu de sa vigueur. Elle habitait un joli petit cottage dans une des petites rues de New York.

Clayton la surprit, un jour, entourée d’une douzaine d’enfants noirs, blancs et métis : elle avait recueilli les pauvres petits en les arrachant à la misère, et leur prodiguait les soins affectueux d’une bonne mère.

— Dieu vous bénisse, dit-elle à Clayton ; je suis bien heureuse de vous voir ; comment se porte miss Anne ?

— À ravir, Milly ; elle vous envoie ce petit paquet dans lequel vous trouverez aussi quelque chose de la part de Harry et de Lisette… Dites-moi, Milly, est-ce que ces enfants sont tous à vous ?

— Oui, à moi et à Dieu ; voilà ma seconde douzaine, la première est bien placée… Je les surveille, et je vais de temps en temps chercher de leurs nouvelles.

— Et comment se porte Tomtit ?

— Oh ! il va bien, il est devenu chrétien… Il est maintenant garçon de bureau.

— Je vois que vous avez des blancs et des noirs ici, remarqua Clayton en regardant autour de lui.

— Mon Dieu, oui ; je ne fais pas de distinction.

Puis elle ajouta, en jetant un coup d’œil sur les enfants :

— Lorsque les petits blancs se conduisent bien, je les aime autant que mes petits noirs.

— Et ne trouvez-vous pas un peu dur d’être obligée de travailler encore à votre âge ?

— Mais non, *mister* Clayton. D’ailleurs, cette manière de dépenser mon argent me fait plaisir. J’espère bien, continua-t-elle en souriant, être

débarrassée bientôt de ce petit troupeau et me charger encore d'un autre avant de mourir. Hélas ! quand mes propres enfants furent arrachés de mes bras, j'avais la mort dans l'âme… j'ai cruellement souffert Dieu seul le sait…

« Plus je vieillissais et plus j'y pensais… Mais, maintenant que je suis entourée de ces pauvres petits amours, j'éprouve une sorte de soulagement à leur prodiguer toute ma sollicitude.

Soit dit en passant, Milly, dans le cours de sa vie obscure, avait élevé et placé au moins quarante enfants abandonnés.

De retour chez lui, Clayton reçut une lettre d'une écriture belle et soignée : elle venait de Fanny et exprimait sa reconnaissance pour le dévouement que Clayton avait porté à leurs intérêts et l'amitié qu'il avait toujours témoignée à elle et à son frère ; elle invitait son cher tuteur à vouloir bien venir passer une journée dans leur petite résidence, située aux environs de la ville.

Le lendemain, vers huit heures du matin, Clayton traversait une campagne couverte de prairies émaillées de fleurs et se dirigea vers un de ces gracieux villages qui scintillent comme des perles au sein de cette terre du Massachusetts. Il s'arrêta à la station de N… et demanda son chemin pour arriver à une colline qui dominait un de ces lacs magnifiques qui décorent si richement le paysage de la Nouvelle-Angleterre ; il ne tarda pas à rencontrer au milieu d'un berceau de verdure une gentille chaumière gothique bâtie dans une ravissante perspective champêtre. L'entrée se composait d'une porte supportée par des colonnes de bois de cèdre, autour desquelles s'enroulaient en rampant des rosiers sauvages encore humides de la rosée du matin ; les alentours étaient à la fois fertiles et pittoresques, et jamais l'imagination n'a rien inventé de plus délicieux que cette petite retraite reposant au milieu d'ormeaux touffus, comme dans un nid. Une jeune personne, au regard doux, franchit la porte, et courut au-devant de Clayton : nos lecteurs pourront reconnaître en elle la belle chevelure brune, les grands yeux bleus et la figure intelligente de notre jeune héroïne, miss Fanny ; mais s'ils l'ont oubliée, ils se rappelleront bien, sans doute, le bon vieux Tiff, qui, vêtu de noir, s'approcha du visiteur, et après un respectueux salut, lui dit :

— Louanges à Dieu ! Je suis heureux de vous voir encore une fois, *master* Clayton. Ainsi vous avez bien voulu rendre visite à miss Fanny, n'est-ce pas ? Elle est à présent en possession de ses biens ; elle occupe

enfin la position sociale qui lui convient ! Ah ! le vieux Tiff le savait bien, ho, ho, ho !

Et Tiff témoignait toute sa joie par les éclats de son gros rire.

— Oh ! dit Fanny de sa douce voix, Tiff mérite bien toute mon affection ; c'est lui, ajouta-t-elle, avec l'expression d'une vive reconnaissance, qui a pris soin de moi et de mon frère dans notre bas âge… n'est-ce pas, Tiff ?

— Ma foi, oui, répondit Tiff… J'ai bien travaillé, mais aujourd'hui je récolte avec ivresse les fruits de mon travail… Voilà *master* Teddy qui est devenu un grand et beau garçon… Il est au collège… Dieu me pardonne ! c'est lui qui connaît son latin !

Fanny introduisit Clayton, et pendant qu'elle s'était absentée pour mettre ordre à sa toilette, Tiff employait toute son habileté à disposer sur un plat d'argent des fruits et des gâteaux.

Tiff, qui, comme on vient de le voir, était resté seul avec Clayton, saisit aux cheveux, comme on dit, l'occasion de ce tête-à-tête, et après avoir regardé mystérieusement si miss Fanny était réellement montée à sa chambre, il s'approcha de Clayton et lui dit d'un air confidentiel :

— J'ai une communication à vous faire, *mister* Clayton ; mais gardez-moi bien le secret, je vous en prie… J'ai formé depuis quelque temps déjà un projet d'union pour miss Fanny… J'ai réfléchi longtemps et mûrement sur ce sujet : car je veux que son mari appartienne à une famille noble et ancienne… et, grâce à Dieu, je crois avoir atteint mon but… tout est convenu… avec un brave et honorable garçon… ma foi !

— Son nom ? dit Clayton.

— Seymour…, murmura Tiff en posant son doigt sur ses lèvres. Je crois qu'il viendra aujourd'hui, parce que Mr Teddy a congé, et probablement il nous l'amènera… Vous ferez comme si vous ne saviez rien, n'est-ce pas ? parce que, voyez-vous, miss Fanny est comme était sa pauvre mère ; elle rougit jusqu'au blanc des yeux si l'on se hasarde à la regarder. Tenez, continua-t-il tout en fouillant dans sa poche, et en tirant une paire de grosses lunettes montées en or : regardez-moi cela ; n'est-ce pas que c'est bien beau ? eh bien ! c'est Mr Seymour qui m'en a fait cadeau. Je les porte tous les dimanches pour lire dans ma Bible !

— Vraiment, dit Clayton ; vous avez donc appris à lire ?

— Oui… c'est-à-dire non… si vous voulez ; mais j'ai appris les mots importants, comme Jésus-Christ, le bon Dieu, *et cætera*, et quand je me répète ces mots-là, je me sens tout à fait heureux !

Nous n’arrêterons pas nos lecteurs sur une description minutieuse des réjouissances auxquelles donna lieu cette réunion ; nous ne dirons pas que Mr Teddy, qui avait congé ce jour-là, était devenu grand et beau, et avec quelle aisance il récitait du latin et du grec à Tiff, qui le proclamait la huitième merveille du monde ; nous ne parlerons pas non plus de George Seymour, brillant collégien, qui venait de prendre ses degrés, ni de miss Fanny, qui, toute tremblante et les joues couvertes d’une pudique rougeur, confia à Clayton le secret de son cœur, et qui, comme toutes les personnes de son sexe, demanda à son tuteur des conseils sur une question qu’elle avait résolue d’avance. Nous n’entrerons pas davantage dans les détails des particularités qui signalèrent l’allégresse et le ravissement de tout le cottage, lorsque, trois mois plus tard, Clayton, sa sœur et Livy Ray assistèrent à la célébration du mariage qui réalisait les vœux les plus chers de notre vieil ami Tiff.

La dernière fois que nous eûmes l’avantage de voir *master* Tiff, il se promenait en habit de cérémonie, ses lunettes d’or prétentieusement posées sur le nez, traînant, après lui, une petite voiture d’osier dans laquelle était nichée une nouvelle petite miss Fanny, charmante et mignonne enfant ! Il ne manquait pas de dire à tous les passants : « C’est la pure essence des Peyton ! »

OceanofPDF.com

APPENDICES

OceanofPDF.com

I
La confession de Nat Turner

Pour faire bien comprendre le caractère et les vues prêtés à Dred, nous donnerons quelques passages de la confession de Nat Turner, telle qu'elle a été publiée par Mr T. R. Gray, de Southampton (Virginie), au mois de novembre 1831. Un des principaux conspirateurs de cette affaire se nommait Dred.

Nous donnerons d'abord le certificat de la cour, et quelques phrases des remarques préliminaires de Mr Gray ; puis, sans autre préambule, le récit de Turner.

« Nous, soussignés, membres du tribunal convoqué à Jérusalem, le 5 novembre 1831, pour juger Nat, surnommé Turner, esclave nègre, ayant appartenu au sieur Putman Moore ;

« Certifions, par la présente, que la confession de Nat, faite au sieur Thomas R. Gray, lui a été lue en notre présence, et que Nat a déclaré que la susdite confession était complète et faite librement et volontairement ; de plus, lorsque le président du tribunal l'interpella pour savoir s'il avait quelque chose à observer sur la sentence de mort qui allait être prononcée contre lui, Nat répondit qu'il n'avait rien autre chose à dire que ce qu'il avait communiqué à Mr Gray.

« Donné sous nos sceaux et signatures, à Jérusalem, ce 5 novembre 1831.

JEREMIAH COBB, THOMAS PRETLOW,
JAMES W. PARKER, CARR BOWERS,
SAMUEL B. HINES, ORRIS A. BROWNE. »

État de Virginie, comté de Southampton.

« Savoir :

« Moi, James Rochelle, greffier de la cour d'assises de Southampton, dans l'État de Virginie, je certifie par la présente, que les sieurs Jeremiah

Cobb, Thomas Pretlow, James W. Parker, Carr Bowers, Samuel B. Hines et Orris A. Browne remplissent les fonctions de juges de paix dans le comté et pour le comté susnommé, et qu'ils étaient membres du tribunal convoqué à Jérusalem, le samedi 5 novembre 1831, pour juger Nat, surnommé Turner, esclave nègre ayant appartenu à feu sieur Putman Moore, lequel esclave a été jugé et condamné, comme ayant pris part à la dernière insurrection du susdit comté de Southampton, et que foi pleine et entière est due et doit être accordée à leurs actes comme juges de paix, ainsi qu'il a été dit.

« En foi de quoi j'ai ici signé mon nom et fait apposer le sceau de la cour.

« Ce 5 novembre 1831.

JAMES ROCHELLE,
Greffier de la cour d'assises de Southampton. »

Toute cette grave affaire était enveloppée de mystère, lorsque Nat Turner, le chef de cette bande sanguinaire, dont le nom a retenti dans toutes les parties de notre vaste empire, fut arrêté.

Je pus le voir, grâce au geôlier, qui me facilita l'entrée de sa prison, et trouvant l'accusé disposé à faire volontairement une sincère et complète confession de l'origine, des progrès et de la fin de la révolte des esclaves, révolte dont il avait été le promoteur et le chef, je me suis décidé, pour satisfaire la curiosité publique, à consigner ses aveux par écrit et à les publier, en leur conservant, autant que possible, leur originalité.

Il fut non seulement l'auteur de la conspiration, mais il frappa le premier coup, qui devint le signal de son explosion.

Ainsi on apprendra que, dans le même temps où tout paraissait calme et paisible à la surface, où pas un souffle n'indiquait l'effervescence, où pas un signe n'avertissait les malheureux habitants que la désolation et la mort étaient suspendues sur leurs têtes, un sombre fanatique ruminait, dans les profondeurs d'un esprit sauvage et surexcité jusqu'à la férocité, le massacre général de tous les blancs ; projet dont l'exécution ne fut que trop cruelle, jusqu'au moment où cette horde infernale fut arrêtée dans sa marche dévastatrice.

Aucune prière n'avait pu toucher leurs cœurs de marbre ; aucun souvenir des bienfaits reçus n'avait fait la moindre impression sur ces impitoyables assassins. Hommes, femmes et enfants, depuis la vieillesse la plus vénérable jusqu'à la plus tendre enfance, tous furent enveloppés dans leur

cruelle proscription. Jamais troupe sauvage n'avait accompli son œuvre de destruction avec moins de ménagements !

Nat a survécu à tous ses adhérents, et le gibet va bientôt terminer sa carrière. Son propre récit de la conspiration va être mis, sans commentaires, sous les yeux du public ; il renferme une terrible et, nous l'espérons, salutaire leçon, par l'analyse de ce travail d'esprit d'un homme comme lui, aux prises avec des idées au-dessus de sa portée. On verra comment il fut d'abord égaré, confondu, finalement corrompu et conduit à concevoir et à exécuter les crimes les plus détestables et les plus horribles.

Si l'on peut ajouter foi aux assertions de Nat, l'insurrection a été purement locale dans cette province, et le plan n'en avait été communiqué qu'à un petit nombre de ses complices, dans son voisinage immédiat. Ce plan ne lui fut pas inspiré par la vengeance ou par un mouvement de colère irréfléchie, il fut le résultat d'une longue préméditation et d'une idée fixe, produite par un sombre fanatisme agissant sur une organisation trop fatalement disposée à recevoir de pareilles impressions.

« J'ai eu trente et un ans le 2 octobre dernier ; je suis né sur les terres de Benj. Turner, de ce comté. Une circonstance de mon enfance fit sur mon esprit une impression ineffaçable, et fut le principe de cette exaltation qui a été si fatale à beaucoup de blancs et de nègres, exaltation que le gibet va bientôt me faire expier. Je ne crois pas inutile de raconter cette circonstance, car, quelque puérile qu'elle puisse paraître, elle fut le commencement de cette conviction qui n'a fait que grandir avec le temps, et qui même, en ce moment et dans ce cachot, malgré ma faiblesse et mon isolement, ne m'a point encore abandonné. Un jour, en jouant avec d'autres enfants (j'avais alors trois ou quatre ans), je leur racontais une anecdote ; ma mère, qui écoutait, me dit que cela était arrivé avant ma naissance. Je continuai mon récit, et donnai quelques détails qui confirmèrent ma mère dans son opinion ; d'autres personnes furent consultées, elles témoignèrent beaucoup d'étonnement de me voir parler d'événements déjà fort anciens, et on arriva à dire, en ma présence, que je deviendrais sûrement un prophète, puisque le Seigneur m'avait révélé des faits antérieurs à ma naissance. Mes parents fortifièrent cette première impression, en disant, toujours devant moi, que j'étais destiné à de grandes choses, que, d'ailleurs, ils l'avaient toujours pensé d'après des signes que j'avais sur la tête et sur la poitrine… (c'étaient quelques excroissances charnues, assez communes, je crois, surtout parmi

les nègres ; car, j'en ai vu plusieurs à qui elles furent enlevées ou chez lesquels elles disparurent d'elles-mêmes). Ma grand-mère, qui était très religieuse et que j'aimais beaucoup ; mon maître, qui était membre de l'Église, et d'autres personnes pieuses qui venaient nous voir ou que je voyais souvent au temple, s'apercevant de la singularité de mes allures, et, je suppose, de mon intelligence, extraordinaire chez un enfant, firent la remarque que j'avais trop d'esprit pour vivre longtemps, et que, si je parvenais à l'âge d'homme, je ne rendrais jamais de services comme esclave.

« On comprendra facilement qu'une âme comme la mienne, curieuse, inquiète, observant toutes choses, se sentît naturellement attirée par la religion ; mais quoique ce sujet occupât principalement ma pensée, je ne laissais pas de faire attention à tout ce que je voyais ou entendais.

« La manière dont j'appris à lire et à écrire eut une grande influence sur moi, puisque cela se fit sans le moindre effort, si bien que je ne me souviens point d'avoir appris l'alphabet ; seulement, un jour qu'on m'avait donné un livre pour m'empêcher de pleurer, j'épelai plusieurs mots, au grand étonnement de ma famille.

« Ce fut un sujet d'admiration pour tout le voisinage, et surtout pour les noirs : depuis on ne négligea aucune occasion d'étendre mes connaissances. Lorsque je fus assez grand pour travailler, je réfléchissais, tout en m'occupant, à mille choses qui se présentaient à mon imagination, et quand j'avais l'occasion de regarder dans un livre pendant que les enfants de l'école apprenaient leurs leçons, j'y trouvais bien des explications que la fertilité de mon imagination m'avait fait pressentir.

« Tout le temps que je ne devais point à mon maître, je le passais soit en prière, soit à des essais ou à des expériences : je moulais différents objets en terre, je tâchais de fabriquer du papier, de la poudre à canon, et d'autres choses encore, et quoique je ne pusse rien perfectionner, cela me fit comprendre que j'en aurais été capable si j'en avais eu les moyens. Je n'étais pas enclin au vol dans ma jeunesse, ni ne l'ai jamais été par la suite ; néanmoins telle était la confiance que mon intelligence précoce avait inspirée aux nègres du voisinage, qu'ils m'emmenaient souvent, quoique je ne fusse encore qu'un enfant, dans leurs expéditions de maraude[1].

« Ainsi tout concourut à me faire croire que j'étais un esprit supérieur ; je grandis dans cette conviction, d'autant plus sincèrement partagée par tous ceux qui m'entouraient, que, d'après la circonstance à laquelle j'ai fait

allusion, ils me croyaient divinement inspiré ; je me gardai bien de les détromper ; je tâchai, au contraire, d'augmenter encore leur confiance par des manières réservées et une vie austère qui ne tardèrent pas à être remarquées par les noirs aussi bien que par les blancs. Je découvris aussi bientôt que, pour être grand, il faut le paraître, et j'évitai, dès lors, soigneusement, de me montrer en public ; je m'entourai de mystère, et passai mon temps à jeûner et à prier ! Un jour, j'étais déjà grand, j'entendis expliquer l'Écriture sainte dans un de nos meetings religieux, et je fus frappé par ces paroles : "Cherchez le royaume des cieux, et tout vous sera donné par-dessus." Je méditai longuement ce passage et demandai journellement au ciel de m'éclairer sur ce sujet. Une fois, comme je priais tout en conduisant ma charrue, l'Esprit me parla, disant : "Cherchez le royaume du ciel, et tout le reste vous sera donné par-dessus."

« *Question*. — Qu'entendez-vous par cet Esprit ?

« *Réponse*. — L'Esprit qui parla autrefois aux prophètes ! Je fus fort étonné, et, pendant deux ans, je ne cessai de prier, chaque fois du moins que mon devoir me le permettait, et j'eus encore la même révélation, qui me confirma pleinement dans l'idée que j'étais destiné par le Tout-Puissant à accomplir quelque grand dessein.

« Plusieurs années se passèrent pendant lesquelles eurent lieu des événements qui me convainquirent de plus en plus de ma prédestination.

« Vers ce temps, je me rappelai les remarques qui avaient été faites sur moi dans mon enfance, et les choses que j'avais apprises par intuition. Je m'arrêtai surtout à ce qu'on avait dit de la faiblesse de ma constitution et de la grandeur de mon intelligence : "Que je ne vivrais pas parce que j'avais trop d'esprit, et que si je vivais, je ne serais jamais de grande utilité en qualité d'esclave" ; phrases qui m'avaient été répétées bien souvent par ceux qui m'apprenaient à prier, et en qui j'avais la plus entière confiance. Or, voyant que j'étais arrivé à l'âge d'homme et que j'étais néanmoins esclave, et ces révélations m'étant faites, je commençai à donner toute mon attention au grand dessein pour l'accomplissement duquel, j'en étais bien persuadé, Dieu m'avait réservé.

« Connaissant l'influence que j'avais acquise sur l'esprit de mes compagnons (non par des conjurations ou par des jongleries, je leur en parlais toujours avec mépris, mais par la communication de l'Esprit, dont je leur confiai souvent les révélations, qu'ils crurent en disant que ma sagesse venait de Dieu). Je les préparai à entrer dans mes vues en leur assurant qu'il

arriverait dans peu un événement qui se terminerait par l'accomplissement de la grande promesse qui m'avait été faite.

« Vers ce temps, je fus placé sous les ordres d'un intendant, dont j'eus à me plaindre ; je me sauvai et restai trente jours dans les bois ; puis je revins, au grand étonnement de tous les nègres de la plantation, qui croyaient, comme mon père, que je m'étais réfugié dans une autre province.

« Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que j'étais revenu sur l'ordre de l'Esprit, qui m'était apparu et m'avait reproché que mes désirs étaient dirigés vers les biens de ce monde, et non vers le royaume du ciel ; ajoutant que je devais retourner chez mon maître. "Car celui qui connaît la volonté de son maître et ne la fait pas, recevra des coups multipliés, et c'est ainsi que je vous ai châtié."

« Les nègres me blâmèrent et murmurèrent que s'ils en savaient aussi long que moi, ils ne resteraient au service de personne.

« J'eus encore une vision. Je vis des esprits blancs et des esprits noirs se livrant bataille, et le soleil fut obscurci… Le tonnerre gronda et le sang coula à flots, et j'entendis une voix disant : "Tel est votre sort, voilà ce que vous êtes appelé à voir, et, que vous y trouviez votre bonheur ou votre malheur, il faut que vous le subissiez."

« Alors je me retirai, autant que ma position le permettait, de la société de mes compagnons de servitude, avec le but avoué de me consacrer plus complètement au Seigneur ; et l'Esprit m'apparut encore : il me rappela ce que j'avais déjà vu, et me dit qu'il me révélerait les secrets des éléments, les révolutions des planètes, les mouvements des marées, et les changements des saisons.

« Après cette révélation, dans l'année 1825, et lorsque les secrets des éléments m'eurent été dévoilés, je cherchai plus que jamais à atteindre à la véritable sainteté avant le grand jour du jugement ; ce fut alors que je reçus une complète instruction dans la foi ; et, depuis les premiers degrés de la perfection jusqu'aux derniers, je les parcourus tous, et le Saint-Esprit était avec moi et me dit : "Regarde, me voici comme je suis dans les cieux." Et je regardai, et je vis des formes humaines dans diverses attitudes… il y avait dans le ciel des lumières auxquelles les enfants des ténèbres donnent d'autres noms que ceux qu'ils possèdent réellement, car c'étaient les lumières émanant des mains du Sauveur, étendues de l'est à l'ouest, tout comme elles l'étaient sur la Croix du Calvaire pour la rédemption des pécheurs.

« Ces miracles me plongèrent dans l'admiration ; je priai pour en recevoir une parfaite interprétation, et, peu de temps après, en travaillant dans les champs, je découvris des gouttes de sang sur le blé, comme si c'était une rosée du ciel ; je fis part de mes remarques à plusieurs personnes parmi les blancs et parmi les nègres du voisinage ; puis je trouvai aussi dans les bois, sur les feuilles des arbres, des caractères hiéroglyphiques et des chiffres mêlés à des formes humaines placées dans diverses attitudes, dessinées avec du sang, et représentant les figures que j'avais vues dans le ciel. Or, l'Esprit-Saint se révéla à moi, et je compris les miracles qu'il m'avait montrés ; car, comme le sang du Christ a été répandu sur la terre, puis est monté vers le ciel pour la rédemption des pécheurs, et redescendait maintenant sur la terre, sous forme de rosée, et comme les feuilles des arbres portaient l'impression des figures que j'avais vues dans le ciel ; il devenait clair pour moi que le Sauveur allait déposer le joug qu'il avait porté pour les péchés des hommes, et que le grand jour du jugement était proche.

« Je racontai ces choses à un homme blanc (Ethelred T. Brantley), sur lequel elles produisirent un effet merveilleux ; il quitta la mauvaise voie et fut immédiatement couvert d'une éruption cutanée, puis le sang lui suinta par les pores, mais après neuf jours de jeûne et de prières, il fut guéri. L'Esprit m'apparut de nouveau et me dit que, comme le Sauveur avait été baptisé, nous devions l'être aussi ; mais les blancs nous refusèrent le baptême de l'Église, et nous allâmes tous ensemble dans la rivière, en présence d'une foule qui nous injuriait, et nous fûmes baptisés par l'Esprit. Je fus inondé de joie et rendis à Dieu des actions de grâces.

« Le 12 mai 1828, j'entendis un grand bruit dans le ciel ; l'Esprit m'apparut incontinent et m'apprit que le serpent était déchaîné, que le Christ avait déposé le joug qu'il avait porté pour les péchés des hommes ; il m'ordonna de le prendre et de combattre le serpent, car le temps s'approchait rapidement où le premier serait le dernier, et le dernier le premier.

« *Question*. — N'avez-vous pas découvert maintenant que vous vous étiez trompé ?

« *Réponse*. — Le Christ ne fut-il pas crucifié ?

« L'Esprit ajouta encore qu'il me ferait connaître, par des signes dans le ciel, quand je devrais commencer le grand œuvre, mais qu'en attendant il fallait dérober mon projet à la connaissance des hommes ; qu'à l'apparition

de ce signe (l'éclipse de soleil du mois de février dernier), je devais me lever et frapper mes ennemis avec leurs propres armes. Aussitôt que le signe parut dans le ciel, mes lèvres se délièrent et je fis part du grand dessein que j'avais à exécuter à quatre personnes qui possédaient toute ma confiance (Harry, Hark, Nelson et Sam). Nous avions d'abord eu l'intention de commencer l'œuvre de mort le 4 juillet passé. Bien des plans furent adoptés et rejetés, et j'en étais si tourmenté, que j'en devins malade, et le temps se passait sans que nous pussions arriver à une décision. Nous formions et nous rejetions mille projets, lorsque le signe apparut de nouveau, et je me décidai à ne pas attendre plus longtemps.

« J'appartenais depuis les premiers mois de 1830 à Mr Joseph Travis, qui était pour moi un excellent maître, et me témoignait la plus grande confiance ; je n'avais donc aucune raison de me plaindre de lui. Le samedi soir, 20 août, il fut convenu entre Harry, Hark et moi, qu'on préparerait un dîner, le jour suivant, pour les hommes que nous attendions, et que nous concerterions alors un plan, puisque nous ne nous étions encore arrêtés à aucun. Hark apporta un porc le lendemain matin, et Harry de l'eau-de-vie ; Sam, Nelson, Will et Jack les ayant rejoints, ils préparèrent un dîner dans les bois ; je m'y rendis vers trois heures.

« *Question*. — Pourquoi mîtes-vous si peu d'empressement à les joindre ?

« *Réponse*. — Par la même raison qui m'avait fait éviter leur société quelques années auparavant.

« Je les saluai en arrivant près d'eux, et demandai à Will comment il se trouvait là ; il me répondit que sa vie n'était pas plus précieuse que celle d'un autre, et que sa liberté lui était tout aussi chère qu'à nous la nôtre. Je lui demandai s'il pensait l'obtenir. "J'y sacrifierai ma vie", répondit-il. Cela suffisait pour l'admettre dans le secret. Je savais que Jack n'était qu'un instrument dans les mains de Hark. Nous fûmes bientôt d'accord que nous commencerions chez nous (chez Mr J. Travis) cette nuit même, et il fut convenu que, jusqu'à ce que nous fussions tous armés, équipés, et que nous eussions réuni des forces suffisantes, ni l'âge, ni le sexe ne devaient être épargnés, résolution que nous exécutâmes avec fermeté. Nous restâmes à festoyer jusque vers deux heures du matin, quand nous rentrâmes et vîmes Austin. »

Nous passerons sous silence les horribles détails du massacre qui eut lieu : nous nous contenterons de donner encore un ou deux extraits, pour bien faire reconnaître le caractère et les sentiments de Turner.

« J'allai ensuite chez Mr John T. Harrow ; mes hommes y étaient déjà venus et l'avaient assassiné. Je suivis leurs traces chez le capitaine Newit Harris, où je les trouvai presque tous à cheval et prêts à partir ; les insurgés, à peu près au nombre de quarante, me reçurent avec des cris et des hourras ; quelques-uns étaient dans la cour, chargeant leurs fusils, d'autres buvaient. Ils me dirent que le capitaine Harris et sa famille s'étaient sauvés ; ils saccagèrent les meubles et volèrent de l'argent et autres objets précieux. Je leur ordonnai de se mettre en route sur l'heure ; cela se passait le lundi matin, entre neuf et dix heures. Je me rendis chez Mr Levi Waller, à deux ou trois milles de là. Je me postai à l'arrière-garde, et comme mon but était de porter la destruction et la terreur partout où nous irions, je plaçai en tête quinze ou vingt de mes hommes, les plus sûrs et les mieux armés : ceux-ci couraient aux habitations au grand galop de leurs chevaux ; cette rapidité était employée à deux fins : terrifier les habitants et les empêcher de fuir ; c'est pour cette raison que je n'arrivais jamais, un seul cas excepté, qu'après que les meurtres avaient été commis. J'y étais cependant quelquefois assez à temps pour assister à l'exécution de l'œuvre de mort ; je contemplais les cadavres mutilés avec une silencieuse satisfaction, et je repartais immédiatement à la recherche de nouvelles victimes. Après avoir assassiné Mrs Waller et ses dix enfants, nous allâmes chez Mr William Williams : nous le tuâmes, ainsi que ses deux petits garçons ; pendant ce temps, la femme avait pris la fuite et était parvenue à quelque distance de la maison ; mais elle fut poursuivie, prise et forcée de se mettre en croupe derrière un de mes hommes, qui la ramena, et après lui avoir montré le cadavre de son mari, étendu par terre, nous la fîmes coucher auprès de lui, et elle fut fusillée dans cette position.

« Les blancs nous poursuivirent et firent plusieurs fois feu sur nous. Hark eut son cheval tué sous lui ; j'en attrapai un à la course que je lui donnai ; cinq ou six de mes hommes furent blessés, mais aucun ne resta sur la place. Battu de ce côté, je me décidai à l'instant à prendre un chemin de traverse, à passer le pont du Cyprès, sur la rivière Nottoway, trois milles au-dessous de Jérusalem, et d'attaquer cette ville sur ses arrières, pendant qu'on me croyait d'un autre côté ; je désirais d'autant plus vivement y arriver, que

j’avais besoin d’armes et de munitions. Après avoir suivi quelque temps le chemin de traverse, accompagné de trente hommes à peu près, j’en rencontrai deux ou trois autres qui m’apprirent que le reste de la troupe était dispersé dans toutes les directions. Je perdis toute espérance de réussite ce jour-là, et le jeudi soir, après avoir pris des vivres chez Mr Travis, je creusai un trou sous un tas de claies, dans un champ, et j’y restai pendant six semaines, sans quitter ma cachette, excepté au milieu de la nuit, pour aller chercher de l’eau dans le voisinage. Pensant qu’après ce temps écoulé, je pouvais me hasarder au-dehors, je commençai à sortir le soir et à aller rôder autour des habitations pour épier ce qui se passait ; je menai cette vie pendant une quinzaine de jours environ, recueillant peu ou point de nouvelles, n’osant parler à personne et retournant chaque matin à mon trou avant le point du jour. Je ne sais combien de temps j’aurais pu vivre ainsi, si je n’avais été trahi par le hasard. Un chien du voisinage passant près de ma cachette, une nuit que j’étais sorti, attiré sans doute par l’odeur de quelque viande que j’y avais laissée, entra pour y dérober sa pitance et en sortit comme j’y rentrais. Quelques nuits après, deux nègres en chasse avec ce même chien, passèrent par là ; le chien revint flairer le trou : je venais d’en sortir pour mon excursion quotidienne, quand l’animal m’aperçut et se mit à aboyer ; je me crus reconnu et suppliai les deux nègres de me garder le secret. Mon nom seul les mit en fuite. Me doutant bien qu’ils me trahiraient, je quittai immédiatement ma retraite ; je fus continuellement poursuivi pendant quinze jours, au bout desquels je fus pris par Mr Benjamin Phipps, dans un petit trou que j’avais creusé avec mon épée sous la cime d’un arbre renversé.

« Pendant que j’étais ainsi pourchassé, je fus souvent sur le point d’être arrêté ; mais le récit de ces incidents, bien émouvants pour moi, cependant, demanderait trop de temps. Vous me voyez maintenant chargé de chaînes et prêt à subir le sort qui m’attend. »

Mr Gray lui demanda s’il connaissait quelque complot important et bien arrêté. Sa réponse fut : « Non, je n’en connais point. » Lorsque je le questionnai sur l’insurrection qui éclata vers la même époque dans la Caroline du Nord, il nia en avoir été instruit ; je le regardai fixement, comme si j’avais voulu pénétrer dans sa plus secrète pensée. Il reprit : « Je vois que vous doutez de ma véracité, mais ne pouvez-vous supposer que les mêmes idées, les mêmes apparences dans le ciel ont pu en pousser d’autres,

aussi bien que moi, à cette entreprise ? » J'eus ensuite de longues conversations avec lui, lui faisant beaucoup de questions que j'avais omises, excepté celles que j'ai mises entre parenthèses ; mais pendant son récit, j'avais, à son insu, pris note de quelques circonstances qui m'avaient frappé, et ayant l'avantage de posséder ce récit par écrit, le soir du troisième jour je lui fis subir une espèce de contre-interrogatoire, et je trouvai sa relation confirmée par toutes les circonstances venues à ma connaissance ou par les aveux de ceux qui avaient été tués ou exécutés, et qu'il n'avait pas vus depuis le 22 août dernier, car il ne savait même pas ce qu'ils étaient devenus. Il se montra parfaitement convaincu de l'impossibilité de son entreprise. On a dit qu'il était ignorant et lâche, que son but avait été de tuer et de voler pour se procurer de l'argent et se sauver dans une autre province. Il est bien et dûment constaté qu'il n'a jamais eu un dollar de sa vie, qu'il n'a jamais juré ni bu une goutte d'eau-de-vie. Quant à son ignorance, il n'a certainement pas eu l'avantage de recevoir de l'éducation, mais il sait lire et écrire (ses parents le lui avaient appris), et j'ai vu peu de gens qui lui auraient été supérieurs en esprit naturel ou en perspicacité. Quant à l'accusation de lâcheté, la raison qu'il a donnée comme l'ayant décidé à ne pas résister à Mr Phipps, prouverait au contraire la fermeté de son caractère. Quand il vit Mr Phipps l'ajuster avec son fusil, la conviction de l'impossibilité de fuir, puisque les bois étaient remplis d'hommes à sa poursuite, lui traversa rapidement l'esprit, et c'est pourquoi, dit-il, il préféra se rendre et remettre à la fortune le soin de favoriser sa fuite.

C'est un fanatique dans toute l'acception du mot, ou un acteur habile qui joue admirablement son rôle. Sur d'autres sujets, il cause avec une intelligence peu commune, avec un esprit capable de tout comprendre, mais faussé et perverti par l'influence de ses premières impressions. Sa taille est au-dessous de la moyenne, mais pleine de souplesse et de vigueur ; il a tout à fait le type nègre et les traits fortement prononcés. Je n'essaierai point de décrire l'effet que me produisit sa narration faite et commentée par lui-même dans le cabanon des condamnés. Il aurait fallu voir le sang-froid, le calme parfait avec lesquels il parlait de ses intentions et de ses derniers actes ; il aurait fallu surtout voir l'expression diabolique de son visage encore taché de sang innocent, lorsque l'enthousiasme y éclatait. Couvert de haillons et dans les fers, il tendait encore vers le ciel ses mains souillées, et son esprit audacieux s'élevait encore au-dessus des prérogatives de l'humanité ! Je le regardai et mon sang se glaça dans mes veines.

Lorsqu’on le questionna sur la manière de fabriquer les divers articles dont il est question plus haut, on le trouva convenablement instruit sur ce sujet.

OceanofPDF.com

II

Le chapitre intitulé « Jegar Sahadutha » renferme quelques terribles histoires. Toutes sont des faits judiciairement connus et de la plus infernale cruauté, ayant entraîné mort d'hommes ; faits jugés par les tribunaux et pour lesquels les accusés ont échappé à la mort et même, dans la plupart des cas, à un châtiment quelconque.

1° *Affaire de Souther*.

SOUTHER CONTRE LE MINISTÈRE PUBLIC.

« La mort d'un esclave causée par le fouet administré trop violemment, d'après les ordres du maître et propriétaire de l'esclave, est un crime au premier chef, quoique le maître et propriétaire n'ait pas eu l'intention de tuer l'esclave.

« Simon Souther fut mis en accusation aux assises d'octobre 1850, par le tribunal du comté de Hanovre, pour le meurtre de son esclave. Le réquisitoire contenait quinze *considérants*, dans lesquels les diverses punitions et les tortures qui avaient causé la mort étaient énumérées séparément et combinées de différentes façons. Le quinzième considérant les réunissait toutes, et comme la cour certifie que l'évidence a justifié l'accusation, nous ne donnerons que les faits du dernier considérant ; il renferme tout ce qui avait été mis à la charge de l'inculpé, ainsi que les preuves du bien-fondé de l'accusation.

« Le considérant déclare : que le 1er septembre 1849, l'accusé attacha son esclave nègre, Sam, à un arbre avec des cordes aux poignets, au cou, à la ceinture, aux jambes et aux chevilles ; que, pendant qu'il était ainsi attaché, l'accusé battit son esclave avec des verges ; qu'après il le frappa sur la tête et sur le corps avec une latte ; qu'il força ensuite deux autres esclaves, un homme et une femme, à en faire autant ; que, pendant que la victime était ainsi attachée à l'arbre, l'accusé lui donna des coups de poing et de pied en

trépignant, et le frappant sur diverses parties de la tête, de la figure et du corps ; qu'il lui appliqua du feu sur le corps ; qu'il le lava ensuite avec de l'eau chaude dans laquelle on avait fait infuser des piments, et qu'il obligea les deux esclaves à le laver aussi avec cette même préparation d'eau chaude et de piments. Puis, qu'après l'avoir attaché, fouetté, battu, après les coups de pied et de poing, après l'avoir contusionné, blessé, lacéré, brûlé, lavé et torturé comme il a été dit, l'accusé détacha l'esclave de l'arbre, de façon à le faire tomber violemment à terre ; que, dans cet état, il recommença à le battre à coups de pied et à coups de poing sur la tête, les tempes et diverses parties du corps ; qu'ensuite l'accusé fit porter la victime dans une chambre basse de sa maison, et que là, il contraignit un de ses esclaves à lui mettre les fers aux pieds, à attacher ses jambes à une poutre à nouer une corde autour de son cou en l'assujettissant à un bois de lit qui se trouvait dans la chambre, de façon à étouffer, étrangler et asphyxier la victime ; et que, pendant qu'on mettait les fers aux pieds du malheureux, comme il a été dit, l'accusé ne cessa de le battre à coups de pied et de poing, de trépigner et de le frapper sur la tête, la figure, la poitrine, le ventre, les côtes, le dos et sur tout le corps ; puis qu'il contraignit encore ses deux esclaves à appliquer du feu au corps de la victime pendant qu'on l'assujettissait ainsi qu'il vient d'être dit. Le considérant affirmait, en outre, que de ces divers modes de châtiments et de tortures, la mort s'était ensuivie, c'est-à-dire que l'esclave Sam avait succombé sous les coups et les tortures de son maître.

« Il fut prouvé que l'accusé commença le châtiment du défunt le matin et qu'il dura toute la journée, que la victime mourut en présence de l'accusé, d'un de ses esclaves et d'un des témoins, pendant la durée du châtiment susmentionné.

« Field J. lut le résultat de la délibération de la cour.

« Le prévenu fut accusé et convaincu d'*homicide du second degré,* au tribunal de Hanovre, session du mois d'avril passé, et fut condamné, par décision du jury, à une *réclusion de cinq ans dans un pénitencier*. »

Il s'agissait du meurtre d'un esclave nègre, nommé Sam, la propriété de l'accusé, meurtre commis par une cruelle et abusive application du fouet et de la torture, infligés par Souther, assisté de deux de ses autres esclaves, le premier jour de septembre 1849. Le prisonnier appela du jugement, prétendant que le délit, s'il y avait délit, ne pouvait être considéré que comme homicide involontaire. On passa outre quant à un nouveau

jugement, et l’on dressa une liste de fins de non-recevoir, énonçant toutes les preuves et tous les faits qu’on jugea nécessaires pour démontrer l’inutilité d’un second jugement. La liste des fins de non-recevoir dit :

« Qu’il ressort du réquisitoire susmentionné, que l’esclave Sam était la propriété du prisonnier ; que, à l’effet de châtier l’esclave, pour le délit d’ivrognerie et de trafic avec Henry et Stone, deux des témoins produits par le ministère public, délit avoué et allégué par le défunt, le prévenu l’avait fait attacher et châtier en présence de ces deux témoins, à l’exception d’une légère application du fouet avec des verges de pêcher ou de pommier avant l’arrivée des deux susdits témoins, après qu’ils eurent été requis et amenés sur la demande du prévenu (ils étaient présents sur la demande du défendeur) ; donc devant ces témoins et plusieurs de ses esclaves, le prisonnier châtia le défunt de la manière et par les moyens mentionnés dans le réquisitoire ; et le susdit esclave mourut pendant et à cause de l’infliction du susdit châtiment, en présence du prévenu, d’un de ses esclaves et d’un des témoins du ministère public. Mais il ne paraît pas que le dessein du prisonnier ait été de tuer le susdit esclave, à moins qu’on ne puisse déduire cette intention des moyens et de la durée du châtiment ; qu’au contraire, il est prouvé que le prisonnier a plusieurs fois déclaré, pendant que l’esclave subissait sa punition, qu’il croyait que le susdit esclave feignait, prétendait souffrir et être blessé quand il ne l’était pas. Le juge déclare que l’esclave a été puni de la manière et par les moyens mentionnés dans le réquisitoire. Le réquisitoire contient quinze considérants et met au jour un cas de la plus cruelle et de la plus abusive application du fouet et de la torture. »

Je ne crois pas que les annales judiciaires renferment un exemple de plus atroce noirceur que celui présenté dans le procès de Souther, et cependant son avocat a gravement et sérieusement affirmé que son délit ne pouvait être considéré que comme un *homicide involontaire*.

Le défenseur de Souther a maintenu qu’un homme ne peut être mis en accusation, ni poursuivi pour une cruelle et abusive application du fouet à un de ses nègres ; qu’il est permis à un maître de châtier son esclave ; et que si mort s’ensuit, à moins qu’on n’ait eu l’intention de la causer, il faut la considérer comme un homicide commis dans le cas de légitime défense, ce qui n’est alors qu’un homicide involontaire.

Il a été décidé par cette cour, dans l'affaire de Turner, que le propriétaire d'un esclave ne peut être mis en accusation pour avoir méchamment fait une cruelle et abusive application du fouet à son propre esclave ; cependant il ne faut pas conclure de là que les mauvais traitements par coups et blessures, quand cette cruelle et abusive application du fouet a entraîné la mort, lors même que celle-ci n'aurait pas été préméditée, puissent être envisagés comme une chose licite, dans le but de réduire le crime en un homicide involontaire lorsque le fouet devait être infligé dans la seule intention de châtier. *Aux yeux de la loi, dans les rapports de maître à esclave et afin d'assurer la soumission et l'obéissance de l'esclave, il est de bonne politique de protéger le maître contre les poursuites qui pourraient être faites contre lui dans des cas semblables, même si les coups et le châtiment ont été cruels et abusifs.* Néanmoins, en punissant pour punir, le propriétaire de l'esclave agit à ses risques et périls ; et si une semblable punition est suivie de mort, les rapports de maître à esclave ne peuvent amoindrir ou excuser le fait. Les principes du droit commun par rapport à l'homicide peuvent s'appliquer à ce cas sans modification ; et suivant ces principes, le fait que nous examinons équivaut à un meurtre.

Le crime du prévenu n'est pas un homicide involontaire, mais bien un meurtre au premier chef.

2° *Mort de Hark.*

Le maître est, comme nous l'avons déjà dit, protégé contre les poursuites par un arrêté spécial, soit que la victime meure dans l'acte de résistance à sa volonté, soit qu'elle succombe sous l'infliction d'un châtiment modéré.

« Vu que, par un autre acte de l'assemblée provinciale, passé en 1774, la mort d'un esclave, quelque odieuse, cruelle et préméditée qu'elle soit, n'est punissable, la première fois, que d'une incarcération à laquelle il faut ajouter le remboursement au propriétaire de la valeur de l'esclave tué, *laquelle distinction de culpabilité entre le meurtre d'un blanc et celui d'une créature humaine semblable à lui en tout, hormis la couleur de l'épiderme,* FAIT HONTE À L'HUMANITÉ ET EST UNE TACHE AVILISSANTE POUR LES LOIS ET LES PRINCIPES D'UN PAYS CHRÉTIEN, LIBRE ET CIVILISÉ, nous décrétons, etc. ; que si, à l'avenir, quelqu'un se rend coupable de meurtre, méchamment et volontairement commis, sur la personne d'un esclave, le prévenu sera

déclaré coupable de meurtre et subira la même peine que s'il avait tué *un homme libre : toutefois cet acte ne sera applicable ni à celui qui aura tué un* ESCLAVE HORS LA LOI PAR UN ACTE QUELCONQUE DE L'ASSEMBLÉE DE CE COMTÉ, *ni à aucun esclave dans l'acte de résistance à son maître ou à son propriétaire légitime, ni à aucun esclave succombant sous les coups d'une correction modérée*. »

Faits à l'appui :
Extrait de L'Ère nationale.

Washington, 6 novembre 1851.

CAS D'HOMICIDE DANS LE COMTÉ DE CLARKE (Virginie).

Les journaux de la Virginie ont rendu compte, il y a quelque temps, d'un horrible drame dont le comté de Clarke a été le théâtre. Un esclave du colonel James Castleman avait été, disait-on, attaché avec des chaînes autour du cou, puis fouetté à mort par son maître qui l'accusait de vol. Tout le voisinage fut indigné ; les journaux de la Virginie n'eurent qu'un cri pour flétrir cette cruauté, et l'on somma les provinces du Nord d'être les témoins de la punition qui allait être infligée au maître d'un esclave dans un État où l'esclavage était toléré. Nous ne publiâmes pas le compte rendu. Le cas était atroce ; nous étions convaincus que c'était un fait isolé, qu'il ne pouvait être présenté comme un exemple du traitement général des nègres ; nous trouvâmes à propos de nous taire sur ce sujet jusqu'à ce que les tribunaux eussent prononcé leur arrêt, afin de pouvoir annoncer en même temps le crime et la satisfaction donnée à l'humanité, et absoudre la Virginie de la honte de cette affaire.

Ceux qui furent si scandalisés en lisant le fait, seront surpris et bien mortifiés d'apprendre que les prévenus ont été jugés et *acquittés* ! Et lorsqu'ils parcourront le récit suivant du procès et du jugement, publié à la prière des amis des accusés, leur mortification se changera en une amère indignation :

Extrait de L'Esprit de Jefferson :

COLONEL JAMES CASTLEMAN. – Le compte rendu suivant rédigé, il paraît, par un avocat, après le procès, nous a été transmis par les amis du colonel avec prière de le publier dans notre journal :

« Aux assises de la cour supérieure du comté de Clarke, ayant commencé à siéger le 13 octobre, sous la présidence du juge Samuel, James Castleman et son fils Stephen D. Castleman furent conjointement accusés de meurtre sur la personne du nègre Lewis, appartenant à ce dernier. D'après le conseil de leur défenseur, les prévenus demandèrent à être jugés séparément, et l'avocat du ministère public, obtempérant à cette demande, décida que James Castleman serait appelé le premier devant la cour.

« Les débats prouvèrent que, pendant plusieurs mois avant l'accomplissement du fait incriminé, de l'argent avait été détourné de la caisse de la taverne tenue par Stephen D. Castleman, ainsi que des liqueurs qu'il avait en grande provision dans sa cave ; on ne s'en aperçut que lorsque ces détournements se furent élevés à une somme importante. Pour divers motifs, les soupçons s'arrêtèrent sur Lewis et sur un autre nègre appelé Reuben (forgeron de son état), appartenant à James Castleman ; mais deux serviteurs de la maison étant de connivence avec eux, ils avaient pu se soustraire à la plus active surveillance.

« Le 20 août dernier, dans l'après-midi, S. D. Castleman découvrit, par hasard, un indice au moyen duquel et avec l'aide d'un des deux serviteurs inculpés, il parvint à connaître les voleurs et à découvrir comment les vols avaient été commis. Il fit immédiatement appeler son père qui demeurait dans son voisinage, et, après lui avoir fait part de sa découverte, ils décidèrent ensemble que prompte justice devait être faite des coupables, avant même qu'ils eussent le temps d'apprendre que leurs infidélités étaient connues.

« Lewis fut puni le premier et d'une façon qui, ainsi que cela a été clairement démontré, ne pouvait pas l'empêcher de vaquer à ses occupations, ni compromettre sa santé ; il fut frappé avec une large lanière de cuir ; châtiment sévère, il est vrai, mais sans disproportion avec l'offense ; et personne, du reste, n'a osé soutenir qu'il ait mis en danger la vie ou la santé du délinquant. Celui-ci avoua sa faute et reconnut qu'il avait employé de fausses clefs, fournies par le forgeron Reuben. Cet esclave fut immédiatement puni après l'autre ; c'était probablement le plus coupable, et il montra beaucoup plus d'obstination et d'endurcissement que Lewis. Les débats ont prouvé qu'il fut plus sévèrement puni que son complice ; lui aussi avoua le délit et présenta même la fausse clef qui avait servi à commettre les vols.

« Le procès a également prouvé que Lewis reçut le fouet dans la chambre d'un magasin attenant à celui de Stephen Castleman, près de la grande route où l'esclave travaillait ce jour-là ; qu'après le châtiment on lui passa au cou une chaîne, qu'on assujettit à une solive au-dessus de sa tête, pour s'assurer de sa personne pendant qu'on allait chercher Reuben.

« On a mesuré la longueur de sa chaîne, la largeur et l'épaisseur de la solive, sa distance du sol ainsi que le morceau de fer qui avait entouré le cou, et il a été reconnu que, l'esclave étant ainsi attaché, la chaîne employée à le fixer dépassait de la longueur d'un pied et demi l'espace compris entre les épaules et la solive placée au-dessus de lui, ou, en d'autres termes, que la chaîne pendait encore d'un pied et demi le long de son corps ; que la chaîne autour du cou, attachée de manière à ne pas se resserrer d'elle-même, posait sur les épaules et la poitrine, étant seulement suffisamment tendue pour qu'on ne pût l'ôter en la passant par-dessus la tête, et que de plus rien dans la pièce n'aurait pu servir à attacher le coupable, sinon la solive. Les mains du délinquant étaient liées sur la poitrine ; les Castleman laissèrent auprès de lui un homme blanc qui avait été son compagnon de travail, pour le garder à vue pendant qu'ils allaient à la recherche de Reuben.

« Cet homme (qui était un des témoins du ministère public), constata que Lewis demanda une caisse pour se poser dessus, ou bien un objet quelconque qui pût lui servir pour sauter à terre, et qu'après le départ des Castleman, il témoigna une grande crainte qu'à leur retour ils ne lui infligeassent de nouveau le fouet, ajoutant que s'il avait un couteau, il se couperait la gorge.

« Le témoin affirma que le nègre se tenait fort bien debout, qu'il pouvait se tourner comme il voulait, et qu'il ne se plaignait point du tout de son emprisonnement. Cet homme dit être resté avec Lewis à peu près une demi-heure, et ensuite être rentré chez lui.

« Après le châtiment de Reuben, les Castleman revinrent au magasin et le ramenèrent avec eux pour confronter les deux coupables, dans l'espoir qu'un nouvel interrogatoire ferait découvrir tous leurs complices.

« Après une absence d'une demi-heure environ, ils trouvèrent, à leur retour dans la chambre, Lewis suspendu par la nuque, les jambes rejetées en arrière, les genoux à quelques pouces du plancher et la tête penchée en avant ; le corps était encore chaud et souple, mais il avait cessé d'exister.

« Les chirurgiens chargés de l'examen du cadavre, avant le procès-verbal du *coroner*[1], déclarèrent que la mort avait été le résultat de l'asphyxie par strangulation : d'autres chirurgiens distingués, appelés en témoignage, démontrèrent, par l'autopsie et d'après l'état du cerveau et de ses dépendances et annexes, que l'individu n'avait pu éprouver de syncope avant la strangulation.

« Ces témoignages, recueillis de part comme d'autre, les jurés déclarèrent spontanément, et avant toute plaidoirie, qu'ils étaient unanimes sur l'arrêt à intervenir. Le défenseur se soumit à cette déclaration, et l'*acquittement* fut immédiatement prononcé !

« L'avocat général informa la cour que toutes les preuves que l'accusation avait pu se procurer avaient été mises sous les yeux du jury, et que, comme une nouvelle enquête ne pouvait éclaircir davantage l'affaire de Stephen Castleman, il proposait à la cour de retirer la plainte. Le président répondit que l'affaire avait été clairement et loyalement exposée au jury, que la cour était non seulement satisfaite de l'arrêt rendu, mais que tout autre eût été cassé par elle ; que si l'avocat général ne pouvait ajouter de nouveaux témoignages à ceux qui avaient déjà été reçus, ce serait un acte de haute convenance de sa part de retirer la plainte et que la cour ne pouvait qu'approuver cette conduite. Un *nolle prosequi* fut conséquemment prononcé, et les deux inculpés furent acquittés.

« Ajoutons qu'on passa deux jours à examiner les preuves, et que l'arrêt fut rendu par un jury du comté de Clarke : les deux prévenus avaient fourni un cautionnement depuis le moment de leur arrestation, cautionnement qui fut retenu pendant toute la durée du procès. »

Admettons que les débats n'aient pas prouvé le crime d'homicide, ainsi que la loi l'entend ; quel homme loyal doutera, après avoir lu cette révélation intéressée du procès, que l'esclave ne soit mort par suite du châtiment infligé ?

Les lois du pays accordent aux accusés, dans les procès criminels, le droit d'un jugement public par un jury impartial, le droit de connaître la nature et les motifs de l'accusation, le droit d'être confrontés avec ceux qui témoignent contre eux, le droit d'avoir recours aux autorités, pour se procurer des témoins à décharge, enfin le droit d'avoir un défenseur ; garanties nécessaires pour protéger l'innocence contre la vengeance privée ou contre un jugement précipité – garanties indispensables pour ne pas

commettre d’injustice. Nous savons que ces lois protectrices n’ont pas été instituées pour les esclaves ; mais tout propriétaire doit sentir que, moralement parlant, il ne peut leur en refuser le bénéfice. Il est le seul juge, lui seul détermine la gravité du délit, les preuves à l’appui, et inflige la punition ; l’esclave a, par conséquent, un plus grand droit à sa justice. Lorsqu’il est accusé d’un crime, l’humanité la plus ordinaire exige qu’on l’en informe, qu’on le confronte avec les témoins de l’accusation, et qu’il lui soit permis de fournir des preuves en faveur de son innocence.

Mais comment le pauvre Lewis a-t-il été traité ? Le fils de Castleman prétend avoir découvert celui qui le volait, et, sans autre information, il décide que les coupables seront punis sur-le-champ, et avant d’apprendre qu’ils ont été découverts. Punis sans être entendus ! punis sur le témoignage d’un domestique, témoignage qui ne paraît pas avoir été suffisamment examiné par le tribunal ! Pas un mot n’autorise à croire que la nature du délit ait été soigneusement étudiée : Lewis et Reuben furent supposés coupables, d’après une légère investigation ; puis, sans essayer de les convaincre de leur crime, on leur administra le fouet jusqu’à ce que la souffrance physique leur eût arraché des aveux.

Est-ce là la justice de la Virginie ?

« À l’éditeur de *L’Ère nationale*,

« Je viens d’apprendre que Castleman, qui avait été mis en accusation pour avoir fouetté à mort un de ses esclaves, a été *acquitté à l’unanimité*, comme beaucoup de gens d’ailleurs s’y attendaient. Je connais trois personnes de cette ville qui se trouvaient chez Castleman dans la nuit même de cet épouvantable drame. Elles entendirent le bruit des coups et les supplications de la victime ; elles conjurèrent le seul homme blanc de la localité qui ne fût pas employé à la perpétration de cette œuvre sanguinaire, de s’interposer pour y mettre fin ; il refusa pendant longtemps, alléguant qu’il dépendait de Castleman, qu’il craignait de l’offenser, et puis ils étaient ivres, et cet homme craignait pour sa vie s’il hasardait un mot ou une observation sous forme de blâme ; cependant il s’aventura et revint raconter la cruelle façon dont on avait attaché les esclaves. Le lendemain, lorsque ces personnes se furent convaincues qu’un des deux malheureux était mort, elles furent si indignées, qu’elles ne voulurent point manger dans la maison, et reprochèrent sa barbarie à Castleman ; celui-ci témoigna beaucoup de

regrets, surtout parce qu'il avait acquis la certitude de l'*innocence* de l'esclave.

« On pensa qu'il s'était évanoui, épuisé par les tortures qu'il avait subies, et que la chaîne qu'il avait autour du cou l'avait étranglé.

« Les personnes dont je parle ont des esclaves aussi, mais elles furent si douloureusement impressionnées de ce qu'elles avaient entendu (il y avait deux femmes parmi elles), qu'elles ne purent dormir, et que pendant bien des nuits, des songes leur retracèrent ces épouvantables souvenirs.

« Ces personnes eussent été des témoins oculaires, et se seraient volontiers présentées pour soutenir l'accusation. Leur désir fut communiqué à qui de droit, mais leur présence ne fut pas réclamée à l'audience : le seul témoin fut le domestique, qui croyait sa vie en danger s'il déplaisait à ses maîtres.

« Recevez, etc.

J. F. »

Loi contre les nègres marrons.

Statuts réformés de la Caroline du Nord
(chap. CXI, sect. 22.)

« Attendu que *bien souvent les esclaves prennent la fuite et se cachent dans les marais, les bois et autres endroits,* tuant du bétail et des porcs et commettant d'autres déprédations au préjudice des habitants de cet État ; nous donnons plein pouvoir et nous requérons qu'aussitôt qu'on aura appris qu'un ou plusieurs esclaves se sont faits nègres marrons, deux des juges de paix du comté, où se trouveront ou seront supposés se trouver lesdits nègres marrons, de les sommer de se rendre et retourner chez leur maître, par une proclamation publique (mentionnant le ou les noms du ou des fugitifs, et le ou les noms des maîtres du ou des nègres) ; nous donnons aussi plein pouvoir, et nous requérons le shérif de se faire accompagner de la force qu'il jugera nécessaire pour découvrir le ou les nègres fugitifs, et s'en emparer. La proclamation susmentionnée sera affichée au palais de justice, et partout où lesdits juges de paix le trouveront convenable.

« Si l'esclave ou les esclaves contre lesquels la proclamation a été faite prolongent leur absence et ne retournent point immédiatement chez leur maître, il sera permis à tout individu, quel qu'il soit, de tuer cet esclave ou

ces esclaves quand et comme il le voudra, sans que cela lui soit imputé à crime, ou qu'on puisse le traduire, pour ce fait, devant aucun tribunal. »

Nous avons des preuves convaincantes que cette loi n'a pas été une lettre morte.

En 1836, la proclamation suivante fut publiée dans le *Spectateur de New Bern* (Caroline du Nord) :

« *État de la Caroline du Nord*, comté de Lenoir. – Attendu qu'aujourd'hui une plainte a été déposée entre les mains de nous deux, juges de paix dudit comté, par William D. Cobb, du comté de Jones, portant que deux nègres lui appartenant et nommés Ben (plus connu sous le nom de Ben Fox) et Rigdon, ont quitté le service de leur maître susnommé, et rôdent dans les comtés de Lenoir et de Jones, commettant des déprédations ; nous faisons la présente proclamation au nom de cet État, pour ordonner aux susdits esclaves de se rendre immédiatement et de retourner chez leur maître. Nous requérons aussi, par la présente, le shérif du comté de Lenoir, de faire faire toutes diligences et perquisitions pour découvrir les susdits esclaves.

« …Et en vertu d'un décret rendu par l'assemblée provinciale de ce comté, concernant les domestiques et les esclaves, nous intimons et nous déclarons par les présents, que, si les esclaves susmentionnés ne retournent point incontinent chez leur maître, après la publication de ces présentes, le premier venu peut les tuer quand et comme il le jugera à propos, et sans que cela lui soit imputé à crime, ou qu'il puisse être traduit en justice ou puni de confiscation pour ce fait.

« Donné sous nos seings et nos sceaux, ce 12 novembre 1836.

B. COLEMAN, J. P.,
JAS JONES, J. P. »

200dollars de récompense !

« Il y a à peu près trois ans qu'un nègre, nommé Ben, généralement connu sous le nom de Ben Fox, se sauva, ainsi qu'un autre nègre, appelé Rigdon, de la maison du soussigné ; ce dernier ne s'est échappé que le 8 de ce mois.

« Je donnerai une récompense de 100 dollars à quiconque me ramènera un de ces deux esclaves chez moi, ou dans la prison du comté de Lenoir, ou

encore dans celle de Jones ; la récompense sera également acquise à *celui qui en tuera un, pourvu que le cadavre me soit présenté*.

« 12 novembre 1836,

W. D. COBB. »

L'acte que nous avons cité plus haut prouve surabondamment que cela ne resta pas, non plus, une lettre *morte* ; car si les esclaves n'étaient pas de fait toujours hors la loi, pourquoi cet acte reconnaît-il officiellement l'existence de cette catégorie ? Voici le texte : « Mais cet acte ne s'appliquera point au meurtre d'un esclave déclaré hors la loi par un décret de l'assemblée provinciale. »

Ce langage indique suffisamment l'existence de cette barbare coutume.

Bien mieux encore, les lois et ordonnances de 1821 renferment deux décrets : le premier accorde, mais dans certains comtés seulement, aux propriétaires qui ont eu des esclaves tués, en conséquence de leur proclamation hors la loi, le droit de réclamer la valeur du nègre mort, à moins qu'il ne soit prouvé que le maître a trop cruellement traité son esclave ; le second étend les avantages du premier à tous les comtés de l'État.

Enfin il est prouvé que cette loi sur les nègres marrons a été mise en vigueur tout récemment, en 1850, l'année de la publication de *La Case de l'oncle Tom*.

Lisez l'article suivant, extrait du *Wilmington Journal*, du 13 décembre 1850.

« *État de la Caroline du Nord*, comté de New Hanover. – Attendu qu'une plainte a été faite, sous serment, à nous juges de paix de l'État et du comté susnommés, par Guilford Horn, du comté d'Edgecombe, qu'un certain esclave lui appartenant, ayant nom Harry, charpentier de son état, âgé de 40 ans à peu près, taille de 5 pieds 5 pouces environ, teint jaune, vigoureusement constitué, avec une cicatrice sur la jambe gauche (blessure faite par une hache) ; lèvres épaisses, yeux très enfoncés dans leur orbite, front très carré, voix forte ; il lui manque une des dents de la mâchoire supérieure, sur laquelle il a une tache noire très foncée, qu'on croit être un signe naturel et de naissance, a quitté son maître, et qu'il rôde dans ce comté commettant toutes sortes de méfaits. Pour les causes ci-dessus

énumérées, nous sommons, par les présentes, et au nom de l'État susmentionné, le susdit esclave de se rendre et de retourner chez son maître ; de plus, nous déclarons en vertu de l'acte émané de l'assemblée provinciale, statuant sur ce cas, que si l'esclave Harry ne se rend pas et ne retourne pas chez son maître incontinent après la publication des présentes, tout individu peut tuer le susdit esclave quand et comme il le jugera à propos, sans que cela lui soit imputé à crime ou qu'on puisse lui imposer une amende ou confiscation pour ce fait.

« Donné sous nos seings et sceaux, ce 29 juin 1850.

JAMES T. MILLER, J. P.,
W. C. BETTENCOURT, J. P. »

« *125 dollars de récompense* pour la capture du susdit Harry, soit qu'on me l'amène à Tosnott Depot, comté d'Edgecombe, soit qu'on le fasse enfermer dans n'importe quelle prison de cet État, de manière seulement que je puisse le voir ! – *Je donnerai 150 dollars pour sa tête.*

« Il a été vu dernièrement à Newbern, où il portait le nom de Harry Barnes (ou Burns) ; il le gardera probablement ou prendra ceux de Copage ou de Farmer. Sa femme est une mulâtresse libre, appelée Sally Bozeman ; elle est allée s'établir, il y a peu de temps, à Wilmington, dans le quartier nommé Texas, où probablement son mari se cache à présent.

« On avertit particulièrement les capitaines de ne point recevoir ou cacher le susdit nègre dans leurs navires, sous peine d'être poursuivis selon toutes les rigueurs de la loi.

29 juin 1850.

GUILFORD HORN. »

Nota. Cette dernière annonce a été extraite par l'auteur du journal de Wilmington, 13 décembre 1850, publié à Wilmington, capitale de l'État de la Caroline du Nord.

Officier public chargé de constater les causes de mort violente.

OceanofPDF.com

III
Influence de l’Église sur l’esclavage

Nous allons présenter à nos lecteurs quelques extraits du premier et du second chapitre de *La Clef de la Case de l’oncle Tom*, qui ont trait à cet important sujet.

« L’Église méthodiste, telle qu’elle a été fondée par Jean Wesley, était une société essentiellement opposée à l’esclavage, et ses statuts défendaient la traite des nègres de la manière la plus formelle.

« L’histoire des arrêtés successifs rendus par les consistoires de cette Église est fort remarquable. En 1780, avant que cette société eût une organisation régulière dans les États-Unis, elle proclama les opinions suivantes :

« Le consistoire reconnaît que l’esclavage est contraire à toutes les lois divines et humaines, nuisible à la société, révoltant pour la conscience, opposé aux préceptes de la véritable religion, en faisant aux autres ce que nous ne voudrions pas qu’on nous fît. »

En 1784, lorsque cette société se trouva complètement organisée, on fixa un laps de temps à l’expiration duquel les membres qui avaient des esclaves devaient les affranchir ; ce règlement était suivi des arrêtés que voici :

« Tout propriétaire d’esclaves qui ne se conformera point au règlement, pourra se retirer paisiblement de notre société dans le délai de douze mois après l’avertissement donné, comme il vient d’être dit, sous peine d’être expulsé de nos réunions, par les personnes chargées d’y maintenir l’ordre.

« Aucun propriétaire d’esclaves ne pourra désormais être reçu dans cette Église ni admis à la communion, à moins qu’il ne se conforme au règlement sur l’esclavage.

« Ceux qui achètent, vendent ou donnent des esclaves dans tout autre but que de les affranchir, seront immédiatement expulsés. »

En 1801 :

« Nous déclarons que nous sommes plus que jamais convaincus que la traite des noirs est une grande plaie existant encore aux États-Unis.

« Tout membre de la société qui vendra un esclave, sera immédiatement expulsé de l'Église après la constatation du délit.

« Les synodes annuels ont la mission de rédiger des pétitions au Congrès, au sujet de l'esclavage. Ils nommeront des comités *ad hoc*, dont les membres seront choisis parmi les fidèles les plus recommandables. Les anciens, les ministres du culte, les prédicateurs en mission procureront à ces pétitions autant de signatures qu'il leur sera possible, et donneront tout leur concours aux comités, afin d'avancer le grand œuvre. Que ces efforts soient continués d'année en année, jusqu'à ce que le but désiré soit atteint. »

En 1836, nous remarquons un bien grand changement ! Le synode général tint ses séances à Cincinnati, et résolut ce qui suit :

« *Il a été résolu*, par les délégués des synodes annuels, ici réunis en assemblée solennelle, qu'ils protestent contre l'affranchissement des esclaves, ou abolitionnisme moderne, et qu'ils renoncent à tout droit, désir ou intention de s'immiscer dans les rapports qui existent de maître à esclave, dans les États de l'Union où la traite des noirs est tolérée. »

Ces résolutions passèrent à une grande majorité. Le synode de la société méthodiste, en Angleterre, adressa des remontrances affectueuses au synode général de Cincinnati, au sujet de l'esclavage ; mais celui-ci refusa de les publier, et dans sa lettre pastorale aux églises méthodistes, on lit les passages suivants :

« Vous ne pouvez ignorer, qu'en vertu du pacte fédéral qui unit les diverses parties de cet empire et n'en forme qu'un seul peuple, chaque État a le droit de s'administrer comme il l'entend au sujet de l'esclavage, de manière qu'il n'est, sous ce rapport, ni sous le contrôle du gouvernement, ni sous celui d'aucune société religieuse ; il est donc évident que les administrations *locales seules* des États à esclaves, sont responsables de l'existence ou de la non-existence de la traite des noirs !

« Ces faits, qui ne sont mentionnés ici que pour expliquer l'amical avertissement que nous désirons vous donner, nous obligent, comme

pasteurs, devant veiller sur vos âmes, dont nous sommes responsables devant Dieu, de vous exhorter à vous abstenir de tout mouvement ou de toute association ayant pour but l'abolition de la traite des nègres, et de ne point patronner leurs écrits, etc. »

Les synodes provinciaux agirent dans le même esprit.

En 1836, le synode annuel de New York déclara que, pour être élu diacre ou ancien de l'Église, il fallait s'engager à ne jamais discuter ce sujet[1].

En 1838, le synode fit la déclaration qui suit :

« Si quelqu'un de nos membres ou des membres aspirants de notre communion patronne *Le Gardien de Sion* (*Zion's Watchman*), soit en faisant son panégyrique par écrit, ou le distribuant, le recommandant aux fidèles en lui procurant des souscripteurs, soit en percevant et lui remettant de l'argent, il sera réputé avoir agi indiscrètement et traité en conséquence. »

Le Gardien de Sion était édité par Le Roy Sunderland, pour l'extradition duquel l'État d'Alabama avait offert cinquante mille dollars.

En 1840, le synode général de Baltimore fit la déclaration que nous avons déjà citée, défendant à tous les prédicateurs de recevoir des gens de couleur dans leurs églises. On a calculé que quatre-vingt mille personnes à peu près ont été exclues de cette manière. Cette Église méthodiste s'introduisit, plus tard, dans un synode général du Nord, et dans un synode du Sud. L'assemblée du Sud est ouvertement favorable à l'esclavage, et celle du Nord a encore dans son sein des assemblées particulières acceptant l'esclavage, et reconnaissant des propriétaires d'esclaves.

Parmi les synodes du Nord, le plus important est celui de Baltimore, qui arrêta ce qui suit :

« Nous déclarons que le synode n'a aucune relation avec l'*abolitionnisme* ! Au contraire, tandis qu'il est bien décidé à maintenir ses prédicateurs purs de tout trafic en fait d'esclaves, il ne l'est pas moins à n'avoir aucun rapport avec les ecclésiastiques qui exigeront des membres de leur église une renonciation complète à la traite des noirs ; car nous tenons à maintenir la discipline telle qu'elle existe. »

L'extrait suivant a été fait d'une lettre adressée par le synode annuel de Philadelphie aux églises qui en dépendaient ; elle est datée de Wilmington,

7 avril 1847 :

« Si nous sommes chargés de votre direction spirituelle, il nous reste à nous informer auprès de vous si nous avons, soit comme synode, soit individuellement, agi de façon à perdre votre confiance et votre affection. Nous ne nous souvenons point, que même pendant cette période d'effervescence qui vous fait souffrir depuis quelques mois, qui que ce soit ait blâmé notre conduite, ou nous ait taxés de corruption ou de tyrannie, dans notre administration spirituelle. Mais nous apprenons que la seule cause de la malheureuse agitation que nous voyons parmi vous, c'est que quelques-uns nous soupçonnent ou affectent de nous soupçonner d'être abolitionnistes. Cependant aucun acte émané de ce synode, ni aucun de ses membres n'a été désigné comme ayant fourni prétexte à cette allégation, tout à la fois injuste et erronée, et, frères, nous vous le demandons, notre conduite depuis soixante ans que nous sommes au milieu de vous, ne devrait-elle point nous mettre à l'abri de telles imputations, non moins que la question posée, depuis plusieurs années, à chaque membre avant son admission dans notre église :

« *Êtes-vous partisan de l'abolition de l'esclavage ?* Le membre n'étant reçu que dans le cas où il répond négativement. D'ailleurs les arrêtés rendus à ce sujet par le dernier synode ne devraient-ils pas convaincre tout esprit droit et loyal que nous ne sommes point, que nous ne désirons pas être abolitionnistes ! Nous ne comprenons pas que l'on puisse nous soupçonner d'être abolitionnistes, sans que l'Église méthodiste épiscopale du Sud ne soit soupçonnée d'avoir les mêmes tendances.

« Priant le ciel de vous combler de ses bénédictions, nous vous sommes, frères bien-aimés, tout dévoués en Jésus-Christ.

J. P. DURBIN, J. KENNADAY,
IGNATIUS T. COOPER, WILLIAM H. GILDER,
JOSEPH CASTLE. »

Ces faits montrent clairement les vues et la position de l'église méthodiste ; son histoire est affligeante mais instructive ; celle de l'Église presbytérienne n'offre pas moins d'intérêt.

En 1793, on inséra la note suivante, en regard du huitième commandement, dans le livre des règlements et de la discipline, comme

exprimant les doctrines de cette Église sur l'esclavage : « I. Épître de saint Paul à Timothée, chap. I, 10. »

Cette loi est faite pour les *voleurs d'hommes*. Ce crime, parmi les Juifs, exposait les coupables à la peine capitale (Exode, ch. XXI, 15) et l'apôtre les range ici dans la catégorie des plus grands pécheurs. Le mot dont il se sert comprenait, dans sa signification primitive, tous ceux qui réduisent une créature humaine en esclavage ou qui l'y maintiennent. Les voleurs d'hommes sont ceux qui enlèvent des hommes libres ou des esclaves, les gardent, les vendent ou les achètent[2].

Grotius dit : « Que voler un homme est la pire espèce de vol ; dans d'autres cas, nous ne prenons que la propriété de l'homme ; mais quand nous l'enlevons lui-même pour le réduire en esclavage, nous nous emparons d'un être qui, comme nous, a été proclamé par le Créateur *maître et seigneur de la terre*. »

Cependant aucune mesure de discipline ne fut mise en vigueur et des membres que ce passage condamnait, restèrent paisiblement dans l'église en qualité d'anciens, ou même de ministres. On fit disparaître cette inconséquence en effaçant ce passage du livre des règlements et discipline.

En 1818, on y inséra un article exprimant les opinions de cette église sur l'esclavage. Ce document est fort long et rédigé très chrétiennement. Le recueil des décisions des synodes dit, page 341, qu'il fut adopté à l'unanimité. La délibération suivante contient ses opinions sur la *traite des nègres* :

« Nous considérons ceux qui réduisent leurs semblables en esclavage, comme coupables d'une violation flagrante des droits les plus précieux et les plus saints de la nature humaine, comme agissant contrairement à la loi de Dieu qui nous enjoint d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, et comme se trouvant en opposition directe avec l'esprit et les principes de l'Évangile qui nous dit : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent. » L'esclavage donne lieu à un paradoxe dans le monde moral ; car il met des créatures douées de raison, ayant une âme immortelle, dans une position où toute initiative morale leur est pour ainsi dire niée. Ce n'est pas eux-mêmes, c'est une volonté étrangère qui décide si on leur donnera de l'instruction religieuse, s'ils connaîtront et adoreront le vrai Dieu, s'ils jouiront des lumières de l'Évangile, s'ils accompliront les devoirs et goûteront les douceurs des diverses positions de maris, de femmes, de

parents, de voisins, d'amis ; s'ils conserveront leur pureté et sauront pratiquer la justice et l'humanité. Voilà quelques-unes des conséquences de l'esclavage, conséquences qui ne sont point imaginaires, mais qui, bien au contraire, en sont inséparables et en forment l'essence. Les maux auxquels l'esclave est toujours exposé se réalisent souvent de la manière la plus effroyable : et quand ils ne se réalisent pas, comme nous sommes heureux d'ajouter que c'est souvent le cas, lorsque les maîtres sont influencés par la religion ou par des sentiments d'humanité, il est néanmoins privé de ses droits naturels et imprescriptibles, dégradé de sa dignité d'homme et exposé au danger de passer entre les mains d'un maître qui peut lui infliger tout ce que l'inhumanité ou l'avarice lui suggérera. »

Ce langage était ferme et noble ; il fut approuvé à l'unanimité par ceux qui avaient des esclaves comme par ceux qui n'en avaient pas. Il était permis alors de penser que la Rédemption était proche !

L'arrêté continue comme suit :

« Il est du devoir de tous les chrétiens, qui, jouissant de la lumière de la civilisation, doivent comprendre que l'esclavage est opposé aux lois de l'humanité et de la religion, ainsi qu'il a été démontré et *généralement reconnu*, d'user de toute leur influence pour corriger les erreurs des temps passés, pour effacer cette tache de notre sainte religion, et pour obtenir *la complète abolition de l'esclavage dans la chrétienté et dans tout l'univers !* »

Ainsi l'Église presbytérienne, comme autrefois l'Église méthodiste, quoiqu'elle eût dans son sein des propriétaires d'esclaves, était constituée pour ainsi dire en une grande société dont le but était l'*abolition de l'esclavage*.

Le synode déclare, ensuite : « Que les esclaves ne peuvent être affranchis immédiatement ; qu'il sympathise sincèrement avec la portion de l'Église et du pays affligée de cette plaie, pays où la plus grande et la plus vertueuse portion de l'Église *déteste l'esclavage et en désire la destruction*. » – On les exhorte à commencer, sans délai, l'instruction des nègres, dans le but de les préparer à recevoir la liberté ; à ne pas différer leur affranchissement plus qu'il n'est *absolument nécessaire* dans l'intérêt public ; à ne pas se laisser influencer par d'autres considérations que le bien de la partie lésée ; à ne

pas reculer devant les dépenses ou autres inconvénients, que l'affranchissement pourrait occasionner. Le synode exhorte également les maîtres à ne pas *étendre le délai de rigueur* au-delà des limites indispensables pour pratiquer à l'ombre de ce prétexte, la traite des noirs. Il finit par ordonner que celui qui vendra un chrétien sans son consentement sera puni.

Si l'on réfléchit que ce qui précède fut approuvé à l'unanimité, par les propriétaires d'esclaves comme par ceux qui n'en avaient point, et si l'on admet, comme nous en sommes convaincus, que l'arrêté en question fut adopté de bonne foi, on en attendra sans doute un bon résultat.

En premier lieu, l'établissement d'écoles communales pour les enfants des esclaves, puis une instruction religieuse efficace, puis la cessation de toute vente d'esclaves chrétiens, enfin des lois qui leur garantissent la possession de la famille. A-t-on fait ou essayé de faire une seule des choses que nous venons d'énumérer ? Hélas ! deux ans après, le Missouri fut annexé ; les esclaves furent plus demandés que jamais dans les marchés du Sud, et cet odieux commerce prit plus d'extension dans l'intérieur. Au lieu de maîtres d'école, il y eut des marchands d'esclaves ; au lieu de réunir des écoles, ils réunirent des bandes de nègres pour les conduire enchaînés sur les marchés ; au lieu de bâtir des maisons d'école, on bâtit des hangars, des prisons, des factoreries, et c'est ainsi que fut mis à exécution le projet de l'affranchissement graduel.

En 1834, seize ans après, un comité fut nommé par le synode du Kentucky, État dans lequel l'esclavage est, dit-on, plus doux que partout ailleurs, pour faire un rapport sur la condition des esclaves ; il en traça le tableau suivant. Premièrement, voici comment ce comité s'exprime, quant à leur état moral :

« Tout en faisant une bonne part à l'indulgence, nous sommes forcés d'avouer que notre population de couleur est à moitié païenne. Quant à leur position matérielle, les coups distribués arbitrairement et toutes les brutalités auxquelles ils sont exposés ne sont pas la seule espèce de cruauté que l'esclavage autorise ; la loi ne reconnaît point les liens de famille de l'esclave, et ne lui en assure point la jouissance ; les membres de sa famille peuvent être violemment séparés, de manière à ne plus se revoir qu'au Jugement dernier, et la cupidité porte souvent le maître à mettre en pratique ce que la loi tolère. *Il arrive journellement parmi nous* que des frères, des

sœurs, des parents, des enfants, des maris, des femmes sont arrachés des bras les uns des autres.

« Les cris et les larmes de ces malheureux proclament éloquemment l'iniquité de notre système ; les plaintes des pauvres victimes montent au ciel et demandent vengeance au Seigneur, Dieu des armées. *Et il n'y a pas d'endroit qui ne soit témoin de ces scènes déchirantes !* Il n'y a point de village ou de route qui ne voie de tristes processions de ces bannis dont les chaînes et la douleur empreinte sur leurs visages, disent assez qu'on les enlève de vive force à tout ce qu'ils aiment sur cette terre ! Notre Église éleva la voix, il y a quelques années, et donna un solennel avertissement que l'esclavage était une violation flagrante de tout principe de bonté, de justice et d'humanité ; et pourtant, nous rougissons de l'avouer, à vous et au monde entier, cet avertissement a été souvent méprisé même par ceux de notre croyance. *Il s'est trouvé, dans notre sein même, des fidèles qui professent une religion de miséricorde et qui ont pu arracher la mère d'auprès de ses enfants, et l'envoyer dans un éternel exil !* »

Cependant cette conduite a rarement attiré les rigueurs de la discipline sur ses auteurs.

Mr James G. Birney, qui a demeuré pendant bien des années dans le Kentucky, remplace le mot *rarement* par le mot *jamais*. Rien ne pouvait montrer plus clairement l'inefficacité des anciennes mesures et la nécessité d'en prendre de nouvelles. C'est pourquoi, en 1835, le sujet fut de nouveau porté au synode général, avec prière de donner force de loi aux principes qu'ils avaient proclamés en 1818.

Mr Stuart, d'Illinois, dans un discours qu'il prononça à cet effet, dit :

« J'aime à croire que cette assemblée est prête à faire connaître ses sentiments sur l'esclavage et à déclarer que c'est un péché abominable devant Dieu. Ne passons pas ce sujet sous silence, pendant que des milliers de nos semblables se tordent sous le fouet, châtiment infligé souvent, même par des ministres et des anciens de l'Église presbytérienne.

« Dans cette Église on peut prendre un enfant né libre, l'enlever à ses parents à qui Dieu l'avait confié en leur disant : "Élevez-le pour moi", le vendre comme le bétail ou le retenir dans un esclavage éternel, sans que l'auteur de cet acte cruel soit puni ou perde même le titre de bon et sincère chrétien. Les ministres de l'Évangile, les docteurs en théologie eux-mêmes

peuvent prendre part à cet affreux trafic sans compromettre pour cela leur sainte mission.

« Des anciens, des docteurs en théologie ont soutenu et appuyé l'esclavage !

« On croirait que des faits comme ceux qui viennent d'être cités seraient capables de réveiller les morts ; mais hélas ! on s'accoutume aux plus affreux spectacles ! »

Le synode se contenta de renvoyer ces remontrances à un comité chargé d'en faire un rapport à la prochaine session de 1836.

Le président du synode, en 1836, était un propriétaire d'esclaves, Dr T. S. Witherspoon, le même qui dit à l'éditeur de *L'Émancipateur* : « J'ai trouvé dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, l'autorisation de maintenir mes nègres dans l'esclavage ; le droit d'acheter et de vendre les païens y est reconnu en principe par Dieu. Lorsque la loi est trop lente à nous donner satisfaction, nous autres gens du Sud, nous nous faisons prompte justice à nous-mêmes, comme le juge Lynch nous en a donné l'exemple. »

La majorité du comité désigné fit le rapport que voici :

« Attendu que la question de l'esclavage tient intimement aux lois et aux coutumes de plusieurs États de l'Union, dans les affaires desquels une assemblée ecclésiastique ne peut convenablement s'immiscer ; attendu qu'elle entraîne dans bien des considérations, au sujet desquelles il règne, dans les Églises représentées dans ce synode, une grande diversité d'opinions chaleureusement soutenues ; attendu qu'il y a tout lieu de croire que l'influence exercée par le synode sèmerait la zizanie et le schisme dans nos Églises et n'aurait aucun résultat favorable pour ceux que les pétitionnaires veulent protéger, nous avons résolu et résolvons ce qui suit :

« 1° Qu'il n'est pas utile de s'occuper davantage de ce sujet ;

« 2° Que, comme les notes qui ont été effacées de nos formulaires publics, furent introduites d'une manière irrégulière ; qu'elles n'ont jamais reçu la sanction de l'Église et n'ont, par conséquent, pu avoir aucune autorité, le synode n'a pas le pouvoir, lors même qu'il le trouverait convenable, de leur donner une place dans les règlements autorisés par l'Église. »

La minorité du comité, les révérends Dickey et Beman firent aussi leur rapport, dont voici la teneur :

« Nous déclarons,

« 1° Que, vendre, acheter ou retenir une créature humaine dans l'esclavage, est un péché abominable devant Dieu, et devrait encourir la censure de l'Église ;

« 2° Qu'il est du devoir de tout chrétien qui se trouve chargé de ce péché, de s'en purifier dans le plus bref délai possible ;

« 3° Qu'il est du devoir de tout chrétien de plaider la cause des pauvres et des malheureux, avec toute humilité et douceur d'esprit, en s'élevant contre la traite des nègres ; de faire, enfin, tous ses efforts pour purger l'Église de cette plaie et pour en délivrer les États de l'Union, ainsi que le monde entier. »

Les délégués, propriétaires d'esclaves, au nombre de quarante-huit se réunirent *séparément et arrêtèrent* :

« Que, si le synode général prétendait dicter des lois au sujet de l'esclavage, s'il le déclarait immoral, ou insinuait d'une manière quelconque qu'un chrétien se rend coupable en faisant la traite des noirs, une protestation serait présentée par les délégués du Sud, déclarant le synode incompétent en pareille matière. De plus nous avons résolu de ne point nous soumettre à une semblable décision. »

Eu égard à ces rapports contradictoires, le synode arrêta ce qui suit :

« Vu que la constitution de l'Église presbytérienne n'admet point en principe qu'un tribunal ecclésiastique puisse, *de sa propre autorité*, imposer des lois aux consciences ;

« Vu que la haute importance des affaires à traiter par cette assemblée, et le peu de durée de la session ne permettent point de discuter convenablement le sujet de l'esclavage, dans ses rapports avec l'Église, nous avons arrêté qu'on passerait outre à la discussion du jour. »

On peut se faire une idée de l'importance du commerce des esclaves, dans le temps même où le synode général déclarait ne pouvoir s'occuper du sort de ces infortunés, en parcourant les journaux de l'époque.

Le *Times* de Virginie, dans un article publié en 1836, fait monter à quarante mille le nombre des esclaves exportés de cette seule province.

Le *Courrier de Natchez* (Missouri) affirme que, dans la même année, les États d'Alabama, de Missouri, d'Arkansas reçurent deux cent cinquante mille nègres des États voisins. Si nous en déduisons ceux qui peuvent avoir émigré avec leurs maîtres, il n'en reste pas moins un nombre considérable, qui indique suffisamment la prospérité de cet abominable commerce !

Le révérend James H. Dickey, qui rédigea le rapport que nous avons cité plus haut, avait été témoin de scènes qui devaient naturellement le porter à mettre en œuvre toute son influence pour l'abolition de l'esclavage. Voici comment il rend compte de l'impression que lui produisit la rencontre d'un convoi d'esclaves :

« Dans le courant de l'été de 1822, comme je revenais d'une excursion dans les Barrens du Kentucky, je vis un spectacle tel que je n'en avais jamais vu et comme je n'en désire plus revoir. Au sortir de Paris (comté de Bourbon, dans le Kentucky), j'entendis de la musique dont les sons paraissaient m'arriver de derrière un petit monticule. Je regardai attentivement et vis flotter le drapeau de l'Union. Je supposai que j'allais rencontrer des troupes, et dirigeai ma voiture en toute hâte au bord de la route ; mais lorsque je fus arrivé au sommet de la montée, je vis quarante nègres à peu près enchaînés les uns aux autres de la manière suivante :

« Ils étaient alignés sur deux rangs entre lesquels passait une grosse chaîne de quarante pieds de long environ, de laquelle partaient des chaînettes qui retenaient les menottes que tous avaient aux poignets. Derrière eux venaient, je crois, une trentaine de femmes sur doubles rangs, attachées deux par deux par les mains. Une profonde tristesse était peinte sur leurs visages, et le lugubre silence de cette procession du désespoir n'était interrompu que par le son de deux violons ; oui, comme pour ajouter l'insulte à la torture morale des pauvres exilés, les deux esclaves qui étaient en tête avaient chacun un violon, les deux suivants étaient parés de cocardes, et vers le centre se trouvait le drapeau républicain, porté par des mains *littéralement dans les fers*.

« Je ne pus m'empêcher de crier au majestueux conducteur, qui chevauchait bien à son aise le long du convoi : "Le ciel maudira sûrement ceux qui se livrent à ce trafic, aussi bien que le gouvernement qui les protège !" Je continuai mon voyage et arrivai le soir dans une hôtellerie, où

je racontai ce que j'avais vu : "C'était mon père", s'écria l'hôtesse. Elle m'apprit qu'il s'appelle Stone, du comté de Bourbon (Kentucky) ; qu'il s'est associé avec un certain Kinningham, de Paris, dans le même comté ; que peu de jours auparavant, il avait acheté une négresse dans le comté de Nicholas ; cette femme refusa de le suivre : il essaya de l'emmener de vive force, et n'y réussissant pas, il recula sans plus de façon de quelques pas, et d'un coup sur la tête avec le manche de son fouet il l'étendit à ses pieds, la garrotta et l'emporta dans sa voiture. J'appris encore qu'outre le convoi que j'avais vu, il y avait une trentaine de nègres enfermés dans la prison de Paris, par mesure de précaution ; qu'ils devaient être joints au convoi et dirigés sur la Nouvelle-Orléans. Une peau noire et des cheveux crépus, voilà les crimes pour lesquels on les condamne à de tels châtiments ! "Ne punirai-je point de pareils forfaits ? dit le Seigneur. Mon âme ne se vengera-t-elle point d'une nation semblable ?"

« Il n'est pas possible que ces chrétiens comprennent ce qu'ils font ; ils le comprennent tout au plus comme nous pouvons concevoir les mystères les plus impénétrables de la religion, c'est-à-dire faiblement et comme à travers un voile. »

Deux ans après, le synode général émit, sans intimation préalable et sans discussion, un vote déclarant quatre synodes exclus de leur communion ; c'étaient les membres les plus zélés de l'Église pour l'abolition de l'esclavage. On allégua des différences de dogmes et des manœuvres ecclésiastiques incompatibles avec la foi presbytérienne. Cinq cents ministres et soixante mille fidèles à peu près furent ainsi séparés de l'Église presbytérienne.

Ceux de cette communion s'intitulant la *nouvelle école* considéreront cet acte de séparation comme injuste, refusèrent d'y adhérer, se joignirent aux synodes expulsés et se constituèrent en synode général, dit de la *nouvelle école*. Deux presbytères partisans de la traite s'y trouvaient encore, tandis que dans l'ancienne assemblée, il y en avait de trente à quarante.

La meilleure manière de s'édifier sur la conduite du synode général de la *vieille école*, après la séparation, dans cette question de l'esclavage, c'est de citer ses arrêtés de 1845. Quelques-uns de ses membres étaient des abolitionnistes déclarés ; et de plus, ayant été questionné par plusieurs associations au sujet de la traite des noirs, le même synode donna, cette

année, un aperçu clair et précis de ses opinions, dans l'arrêté que nous allons rapporter :

Sommaire pour l'année 1845.

« Nous avons déclaré et déclarons :

« 1° Que le synode général de l'Église presbytérienne a été primitivement constitué *sur le principe reconnu, que l'esclavage domestique, tel qu'il existe dans les provinces méridionales de notre pays, n'est point incompatible avec les préceptes du christianisme* ;

« 2° Que demander que les possesseurs d'esclaves soient exposés à la censure de l'Église, c'est, par le fait, réclamer la dissolution de cette assemblée, c'est exiger qu'elle renonce à l'organisation qui, par la protection divine, l'a fait prospérer depuis si longtemps. On tend évidemment à séparer l'Église du Sud de celle du Nord, dessein que tout chrétien sincère doit déplorer et dont la réussite produirait un schisme bien regrettable entre des frères professant la même foi ! »

Les ministres et les anciens allèrent au scrutin dont le résultat fut :

– 168 pour,

– 13 contre.

Il est superflu d'ajouter un commentaire à une déclaration aussi explicite. Le refus de protester contre l'esclavage est on ne peut plus formel, ce qui indique, non moins formellement, que le synode considérait l'organisation ecclésiastique comme infiniment plus importante que les lois sociales et morales, violées par la pratique et la protection de la traite des nègres.

L'année suivante, un grand nombre de pétitions furent de nouveau adressées au synode, le priant de renouveler ses protestations contre l'esclavage.

En réponse à ces pétitions, le synode ratifia toutes les déclarations publiées depuis soixante ans, en ajoutant que l'arrêté de l'année précédente ne devait pas être considéré comme une rétractation des principes proclamés antérieurement, c'est-à-dire qu'on répéta avec les mêmes mots dont on s'était servi en 1818, que l'esclavage est *diamétralement opposé à la loi de Dieu et tout à fait incompatible avec l'Évangile de Jésus-Christ* ; et que, néanmoins, l'organisation de l'Église était fondée sur le principe reconnu que l'esclavage domestique, tel qu'il existe dans les provinces

méridionales du pays, n’est point incompatible avec les préceptes du christianisme !

Quelques membres protestèrent contre cet arrêté.

Sommaire de 1846.

La portion de l’Église presbytérienne qui, comme nous l’avons vu plus haut, avait pris le nom de *nouvelle école*, donna d’abord de grandes espérances ; la majeure partie de ses membres était sincèrement opposée à l’esclavage.

Les synodes étaient ceux-là mêmes dont les actes et les opinions avaient occasionné la séparation de la *nouvelle école* et de la *vieille école* ; trois seulement d’entre eux étaient composés de propriétaires d’esclaves. Le pouvoir était entre leurs mains ; c’était donc le moment ou jamais de se débarrasser de cette dégoûtante gangrène, et de se poser, dans ce siècle de lâches concessions aux maximes du monde, en Église toute protestante, pure de toute connivence avec les protecteurs de cette honteuse calamité nationale !

À la première session du synode général de la *nouvelle école*, il fut sollicité par plusieurs mémoires et pétitions d’adopter cette conduite. Ces mémoires furent remis à un comité d’hommes reconnus pour être opposés à l’esclavage ; ils se formèrent en deux partis : l’un étant d’avis que le temps était venu de prendre des mesures décisives pour renoncer entièrement à toute complicité avec les partisans de l’impur commerce, ces mesures dussent-elles éloigner de leur communion les Églises non préparées à une émancipation immédiate des nègres ; l’autre (c’était la majorité), étant mue par des considérations contraires. Leurs coreligionnaires des États à esclaves leur présentaient des observations de la nature de celles-ci :

« Frères en Jésus-Christ, nos cœurs sont avec vous ! Nous sommes en communion de foi, d’espérance, de charité. Nous avons pris part à l’insulte qu’on vous a faite en vous expulsant de l’Église. Nous vous prêtâmes alors notre appui, et nous sommes encore disposés à vous le donner, si besoin est. Nous ne sympathisons point avec ceux qui vous ont chassés, et nous ne désirons point retourner vers eux. Quant à l’esclavage, nous ne différons point d’opinion ; nous aussi, nous le considérons comme un mal, nous en gémissons et nous nous efforçons de l’éloigner de nos églises par tous les

moyens en notre pouvoir. Nous devançons autant qu'il nous est possible leurs opinions à ce sujet ; nous ne pouvons agir avec plus de vigueur, sans courir le danger de perdre notre influence sur elles, et sans compromettre, à notre avis, la cause de l'émancipation. Si vous débutez avec cette énergie, nous ne pourrons les retenir, elles rentreront dans le sein de la *vieille école*. »

C'était un argument d'une certaine force, venant d'hommes loyaux et bons ; c'était aussi un appel aux sentiments les plus généreux ; en effet, n'était-ce pas dire : « Frères, nous vous avons prêté notre appui, nous avons combattu pour vous, quand tout le monde était contre vous, et maintenant que le pouvoir est entre vos mains, vous vous en servez pour nous renier ? »

Ces hommes, quelque ennemis qu'ils fussent de la traite des noirs, furent touchés de ce langage. Un des membres du comité vit le résultat probable d'une décision d'après ces données, et le vit avec terreur. Il comprit et fit comprendre à ses collègues, que se plier aux concessions impliquées dans l'argument précité, c'était tout céder. La majorité décida qu'il valait mieux remettre la discussion, et le comité déclara dans son rapport que les pétitionnaires, pour raisons à eux connues, avaient retiré leurs dossiers.

La discussion fut reprise en 1839 ; le synode fut de nouveau vivement pressé de déclarer solennellement, sans ambiguïté, ses opinions ; et, en effet, si nous considérons que les membres d'aucune Église n'avaient encore émancipé leurs esclaves, et que l'esclavage ne faisait que s'étendre et jeter des racines toujours plus profondes, il paraîtra, sans nul doute, à propos que l'Église fasse quelque chose de plus efficace que de répandre la vague conviction qu'elle s'en tenait à ses arrêtés de 1818. On insista fortement sur l'urgence des mesures à prendre. Le synode général, alors, en référa aux synodes provinciaux, pour faire ce qu'ils jugeraient prudent. Voici les expressions employées :

« Nous renvoyons solennellement ce sujet aux assemblées provinciales, afin qu'elles adoptent les mesures qu'elles jugeront les plus prudentes et les plus efficaces pour déraciner ce mal d'esclavage. »

Cela ajournait, mais ne résolvait point la difficulté.

C'est ce qui amena, en 1840, une bien plus grande quantité de mémoires et de pétitions, et les abolitionnistes mirent toute leur influence en jeu pour

obtenir une démarche décisive de la part du synode général.

Mais, cette fois-ci, le comité renvoya les pétitionnaires à son rapport de l'année précédente, et passa outre. À cette même époque, il fut décidé que le synode général ne se réunirait que tous les trois ans[3] ; conséquemment il ne siégea qu'en 1843. Des mémoires furent de nouveau présentés à cette assemblée, ainsi que quelques arrêtés dont voici un exemple :

Sommaire des délibérations du synode général de 1843, p. 15.

« Nous avons arrêté et arrêtons que nous solliciterons affectueusement et instamment les ministres, les assemblées, les consistoires et les synodes provinciaux dépendant du synode général, de classer ce péché (l'esclavage) parmi ceux de la pire espèce, et d'essayer, par un fidèle emploi des moyens que Dieu leur a donnés, par l'instruction, les remontrances et la discipline, de purifier l'Église de cette iniquité ! »

Cet arrêté fut rejeté ; le suivant fut adopté :

« Vu qu'il existe dans cette assemblée une grande diversité d'opinions concernant les moyens à mettre en œuvre pour l'abolition de l'esclavage ;

« Vu que, dans cette circonstance, aucune déclaration d'opinions n'aurait de poids, puisqu'elle ne serait que l'expression d'une faible majorité, et qu'au contraire il n'en résulterait que des divisions ;

« Vu que le synode général de 1839 a renvoyé à l'unanimité la décision de cette question aux assemblées provinciales, afin qu'elles adoptent les mesures qu'elles jugeront les plus prudentes et les plus propres pour déraciner le mal ;

« Nous avons déclaré et déclarons, que le synode général ne pense pas que la discussion de ce sujet puisse servir à l'édification de l'Église. »

Cependant on rendit l'arrêté suivant :

« *Nous avons arrêté et arrêtons :* que les danses mêlées, à la mode aujourd'hui, sont si opposées à l'Écriture sainte et si éminemment le fait du monde plongé dans le mal, si incompatibles avec l'esprit de Jésus-Christ, la modestie et la pureté de cœur qui doivent être l'apanage de ses disciples, qu'il est fort répréhensible, soit d'y prendre part, soit de les faire apprendre à ses enfants ; et que les consistoires se verront forcés d'appliquer les règles

de discipline qu’ils sont chargés de faire exécuter à ceux des fidèles qui se rendront coupables de ce péché ! »

Et c’est ainsi que les choses se sont passées, d’année en année ! Nous regrettons de ne pouvoir constater aucun progrès en 1856, dans la conduite des corps ecclésiastiques, concernant l’abolition de la traite des noirs : ils ont plutôt rétrogradé, malgré les agressions de l’esclavage, malgré le développement progressif de son influence avilissante sur le caractère national, influence visible dans les disputes qui éclatent dans le congrès, lorsque les moyens les plus lâches et les plus vils sont mis en jeu pour se venger d’un adversaire. Les atrocités dont le Kansas a été le théâtre ajoutent un nouveau poids à l’opinion que nous venons d’avancer sur la corruption morale, compagne inséparable de l’esclavage, car, si le gouvernement ne les a ni provoquées, ni sanctionnées, il les a tacitement approuvées par son silence ; malgré tout, les grands corps ecclésiastiques paraissent moins disposés que jamais à agir énergiquement en faveur de l’affranchissement des nègres. Ce manque de bonne volonté s’est manifesté dans le consistoire général de l’Église méthodiste épiscopale du Nord, qui a siégé à Indianapolis, dans le courant du printemps de cette année, ainsi que dans les assemblées générales de l’Église presbytérienne, tenues vers le même temps à New York.

Il est vrai qu’une minorité considérable du consistoire méthodiste a énergiquement résisté, ou plutôt a essayé de combattre l’apathie de la majorité, et a proclamé, sans crainte, les plus nobles sentiments ; mais, en fin de compte, elle a été accablée sous le nombre !

Il en est arrivé de même, à peu près, dans le synode général de l’Église presbytérienne, *nouvelle école*, quoique dans celui-ci, les protestations contre l’esclavage aient été en général moins véhémentes que dans l’assemblée méthodiste. Dans les deux corps, les Packthread et les Cushing, les Calker et les Bonnie sont nombreux, tandis que les Dickson sont plus rares et ont bien moins de pouvoir ! Le tableau que nous avons présenté au lecteur, dans le cours de cet ouvrage, est, par conséquent, fidèle. Partout, dans les États qui ont des esclaves et dans ceux qui n’en ont pas, il se trouve des individus luttant courageusement contre la corruption générale ; mais les Églises, considérées collectivement, sont pour la plupart dans la mauvaise voie. Il s’en trouve qui n’ont pas cette tache au front, mais le nombre en est restreint, et ce ne sont pas les plus recherchées.

Si l’on désire voir un exemple de la justice expéditive du père Dickson, on en trouvera un dans *La Clef de la Case de l’oncle Tom*, part. III, chap. VIII.

Cette déclaration se trouve dans la brochure de Birney.

Hominum furos, qui servos vel liberos abducunt, retinent, vendunt vel emunt.

Les synodes étaient aussi, en matière juridique, des cours supérieures d’appel.

OceanofPDF.com

COLLECTION
« CLASSIQUES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI »

Elizabeth von Arnim, *La Bienfaitrice*.
Elizabeth von Arnim, *Père*.
Schalom Asch, *Petersbourg*.
Schalom Asch, *Varsovie*.
Schalom Asch, *Moscou*.
Jane Austen, *Emma*.
Jane Austen, *Lady Susan, et autres nouvelles*.
Jane Austen, *Mansfield Park*.
Jane Austen, *Northanger Abbey*.
Jane Austen, *Orgueil et Préjugés*.
Jane Austen, *Persuasion*.
Jane Austen, *Raison et Sentiments*.
Honoré de Balzac, *L'Auberge rouge, et autres récits criminels.*
Mary Elizabeth Braddon, *Le Secret de lady Audley*.
Mary Elizabeth Braddon, *La Trace du serpent*.
Anne Brontë, *Agnès Grey*.
Anne Brontë, *La Dame du manoir de Wildfell Hall*.
Charlotte Brontë, *Jane Eyre*.
Charlotte Brontë, *Le Professeur*.
Charlotte Brontë, *Shirley*.
Charlotte Brontë, *Villette*.
Emily Brontë, *Les Hauts de Hurlevent*.
Pearl Buck, *L'Énigme éternelle*.
Pearl Buck, *Fils de Dragon*.
Pearl Buck, *Impératrice de Chine*.
Louise Colet, *Un drame dans la rue de Rivoli*.
Wilkie Collins, *La Pierre de lune*.
Wilkie Collins, *Le Secret*.
Wilkie Collins, *La Dame en blanc*.
Wilkie Collins, *L'Hôtel hanté*.
Charles Dickens, *Les Aventures de Mr Pickwick* (2 t.).
Charles Dickens, *Contes de Noël*.

Charles Dickens, *David Copperfield*.
Charles Dickens, *De grandes espérances*.
Charles Dickens, *Oliver Twist*.
Charles Dickens, *Le Magasin d'antiquités*.
Charles Dickens, *Le Mystère d'Edwin Drood*.
Charles Dickens, *La Mystérieuse lady Dedlock* (*Bleak House*, t. 1).
Charles Dickens, *Le Choix d'Esther* (*Bleak House*, t. 2).
Charles Dickens, *La Petite Dorrit* (2 t.).
Charles Dickens, *Le Possédé, et autres histoires de spectres.*
Charles Dickens, *Les Temps difficiles*.
Charles Dickens, *Nicholas Nickleby*.
Charles Dickens, *Un conte de deux villes*.
Alexandre Dumas, *Le Chevalier de Maison-Rouge*.
Alexandre Dumas, *Le Docteur mystérieux* (*Création et Rédemption*, t. 1).
Alexandre Dumas, *La Fille du marquis* (*Création et Rédemption*, t. 2).
Alexandre Dumas, *Les Borgia*.
George Eliot, *Le Moulin sur la Floss*.
George Eliot, *Silas Marner*.
Ford Madox Ford, *Le Bon Soldat*.
John Galsworthy, *Le Propriétaire* (*La Dynastie des Forsyte*, t. 1).
John Galsworthy, *Aux aguets* (*La Dynastie des Forsyte*, t. 2).
John Galsworthy, *À louer* (*La Dynastie des Forsyte*, t. 3).
Elizabeth Gaskell, *Cranford*, suivi de *Ma cousine Phillis.*
Elizabeth Gaskell, *Ruth*.
Thomas Hardy, *Deux Yeux bleus*.
Thomas Hardy, *Jude l'obscur*.
Thomas Hardy, *La Bien-aimée*.
Thomas Hardy, *Le Maire de Casterbridge*.
Thomas Hardy, *Le Retour au pays natal*.
Thomas Hardy, *Loin de la foule déchaînée*.
Thomas Hardy, *Sous la verte feuillée*.
Frances Hodgson-Burnett, *Le Jardin secret.*
Henry James, *Lady Barberina*.
Franz Liszt, *Chopin*.
Maurice Maeterlinck, *La Vie des abeilles*.
Maurice Maeterlinck, *La Vie des fourmis*.
Amelia Opie, *Adeline Mowbray*.

Baronne Orczy, *Le Mouron rouge*.
Ann Radcliffe, *Les Mystères d'Udolpho*.
Maurice Renard, *Le Docteur Lerne.*
Maurice Renard, *Les Mains d'Orlac.*
Maurice Renard, *Le Péril bleu.*
Walter Scott, *La Fiancée de Lammermoor*.
May Sinclair, *Les Trois Sœurs*.
Stendhal, *La Chartreuse de Parme*.
William Thackeray, *La Foire aux vanités*.
Claude Tillier, *Mon oncle Benjamin*.
Anthony Trollope, *L'Héritage Belton*.
Frances Trollope, *La Veuve Barnaby*.
Jules Verne, *Mistress Branican.*
Eugène-François Vidocq, *Mémoires authentiques*.
Mary Webb, *La Renarde*.
Herbert George Wells, *La Guerre des mondes*.
Herbert George Wells, *L'Ile du Dr Moreau. – La Machine à explorer le temps*.
Edith Wharton, *Au temps de l'innocence*.
Edith Wharton, *Chez les heureux du monde*.
Edith Wharton, *Ethan Frome,* suivi de *Été*.
Virginia Woolf, *La Chambre de Jacob*.
Virginia Woolf, *Mrs Dalloway*.
Émile Zola, *Madeleine Férat*.
Émile Zola, *Les Mystères de Marseille*.
Les Plus Beaux Textes littéraires de Noël, présentés par Michel Tournier.
Noël, les plus beaux textes du monde entier, présentés par Ismaïl Kadaré.

OceanofPDF.com

archi
A
poche

Vous avez aimé ce livre ?
Il y a forcément un autre Archipoche
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/archipoche/44

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur

 www.facebook.com/editionsdelarchipel/

 @editions_archipel

Achevé de numériser en juillet 2021
par Atlant'Communication

OceanofPDF.com